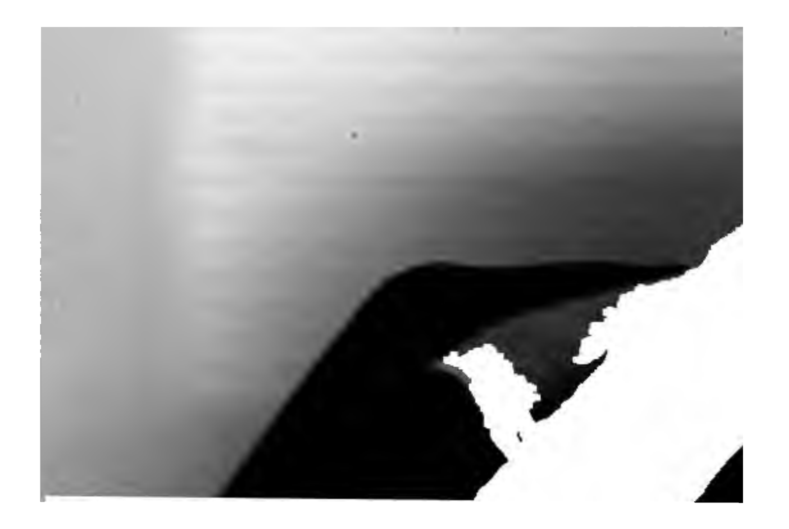



600022367Q





HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES.
TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES;
OU
LETTRES HISTORIQUES
ET CRITIQUES,

CONTENANT un Précis de la Vie & une Analyse raisonnée des Ouvrages des Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Françoise.

Par une Société de Gens de Lettres.

QUID FŒMINA POSSIT. *Virg. Æneid.*

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.
AVEC APPROBATION, & PRIVILÉGE DU ROI.



TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce quatrieme Volume.

On a oublié de placer à la suite de Madame de Fontaines, le nom de Madame la Comtesse de VERTILLAC, morte le 21 Octobre 1751, âgée d'environ 60 ans. Elle avoit donné une lettre sur le style, que M. Remond de Saint-Mard a fait imprimer dans le Recueil de ses Œuvres. M. de Burigni a fait l'éloge de cette Dame dans le tome II du Mercure de Janvier 1752.

Depuis l'impression de cet article, on a publié à Paris, chez Barbou, un Recueil d'autres Poësies, sous le titre d'*Œuvres mêlées de Madame de Montaigut, Maîtresse des Jeux Floraux, recueillies par M. de Montaigut, son fils, Conseiller au Parlement de Toulouse, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de la même Ville, de celle des Jeux Floraux, & de la Société Royale d'Agriculture de Limoges*, 2 *vol. in*-12. L'épître à une amie, rapportée dans son article, n'est pas employée dans ses Œuvres mêlées; c'est qu'elle a été envoyée manuscrite au Pere Sanserie, célebre Prédicateur, & mort depuis long-tems, de qui on la tient.

Cette humble & modeste dénomination est la seule que prend, à la tête de son Livre, la Dame auteur qui a donné au Public ces sages & judicieuses réflexions. L'esprit, le goût, le bon sens, la justesse qui y regnent; une connoissance profonde & étendue du cœur & du monde, tout détruit ici cette qualification de *femme ignorante*, la seule cependant, sous laquelle l'estimable & modeste anonyme veut qu'on la connoisse.

Fin de la Table du quatrieme Volume.

N. B. On a rétabli dans cette Table l'ordre des chiffres, qui indique chaque Lettre, lequel se trouve dérangé dans deux endroits du volume.



HISTOIRE LITTÉRAIRE DES FEMMES FRANÇOISES.

LETTRES A MADAME ***.

LETTRE PREMIERE.

Mémoires de Madame de Staal.

CE ne sont pas des évenemens par eux-mêmes bien importans ; c'est la maniere de les raconter, qui fait, Madame, tout le mérite des *Mémoires de Madame de Staal*, écrits par elle-même. Il est difficile de s'énoncer avec plus de netteté, de justesse, & de pureté, ni d'une maniere plus noble & plus naturelle. Elle n'emploie ni tours, ni figures, ni tout ce qui s'appelle invention. Frappée vivement des objets, elle les rend, pour me servir de ses expressions, comme

la glace d'un miroir les réfléchit, sans ajouter, sans omettre, sans rien changer.

Le pere de Mademoiselle de Launai (c'est le nom qu'avoit Madame de Staal étant fille) fut obligé de quitter la France, & de s'établir en Angleterre, où il exerça sa profession de Peintre. Sa femme ne pouvant vivre dans un climat étranger, revint à Paris, grosse d'une fille, dont elle accoucha bientôt après : dépourvue des moyens de subsister dans cette grande Ville, elle trouva une retraite dans un Couvent de Normandie, où, par le crédit de quelques amis, elle fut reçue sans payer de pension. Quand sa fille fut retirée de Nourrice, l'Abesse consentit à la recevoir dans le même Couvent. Mademoiselle de Launai y reçut une éducation fort au-dessus de sa naissance. » Il m'est » arrivé, dit-elle dans ses Mémoires, tout le » contraire de ce qu'on voit dans les Romans, » où l'Héroïne élevée comme une simple berge- » re, se trouve une illustre Princesse. J'ai été » traitée dans mon enfance, en personne de dis- » tinction ; & par la suite, je découvris que je » n'étois rien, & que rien dans le monde ne » m'appartenoit. Mon ame n'ayant pas pris d'a- » bord le pli que lui devoit donner la mauvaise » fortune, a toujours résisté à l'abaissement & à » la sujétion où je me suis trouvée ».

En effet, Madame de Staal, sans bien & sans appui, se trouva à l'âge de deux ans, dans les mains de Mesdames de Grieu, dont l'une étoit Abbesse de S. Louis à Rouen, l'autre simple Religieuse, & qui, toutes les deux l'éleverent dans leur Couvent avec une attention singuliere : maîtres de toute espece, habits, argent, rien ne lui man-

quoi; mais la mort lui enleva ses Protectrices ; & Madame de Staal, qui peut-être avoit alors seize ou dix-sept ans, fut réduite dans l'état le plus fâcheux.

L'Abbé de Vertot (c'est elle qui parle, & vous sçaurez en passant, que cet Abbé en étoit amoureux ;) » l'Abbé de Vertot qui étoit à Paris, & à » qui j'avois mandé, en lui apprenant la perte » que j'avois faite, qu'il ne me restoit plus que » l'air que je respirois, m'envoya sur le champ » une Lettre de Change de cinquante pistoles. » Je la lui renvoyai le lendemain. M. Brunel » (c'étoit encore un Amant ; l'Abbé & lui en avoient fait la connoissance au Couvent où elle logeoit) » voulut aussi me donner tout l'argent » dont je pouvois avoir besoin. Je refusai tout, » bien déterminée à ne rien accepter, tant que » je serois dans l'incertitude de pouvoir jamais » rendre. . . . .
» Je me résolus de souffrir la misere, d'aller » chercher la servitude, plutôt que de démentir » mon caractere ; persuadée qu'il n'y a que nos » propres actions, qui puissent nous dégrader. » Je ne me connoîtrois pas, si je ne m'étois vue » à cette épreuve. Elle m'a appris que nous cé» dons à la nécessité, moins par sa force que par » notre foiblesse ».

Cependant, malgré son indigence, voilà Madame de Staal à Paris, & dans un Couvent. Une sœur qu'elle avoit chez la Duchesse de la Ferté, vient la chercher avec empressement, & lui annonce la plus grande fortune. L'aventure m'a paru trop bien racontée, Madame, pour ne pas vous en faire part.

» Ma sœur me vint voir, dit-elle, & me dit

» qu'en allant à Versailles, avec Madame la Du-
» chesse, elle lui avoit conté, le long du chemin,
» qu'elle avoit une sœur cadette, qui avoit été éle-
» vée singuliérement bien dans un Couvent de
» Province : elle lui dit que je savois tout ce qui
» se peut sçavoir, & lui fit une énumération des
» sciences qu'elle prétendoit que je possédois,
» dont elle estropioit les noms. Ma sœur qui ne
» savoit rien, n'avoit pas de peine à croire que je
» savois beaucoup; la Duchesse qui n'en savoit
» pas plus qu'elle, adopta tout, & me crut un
» prodige. . . . . Elle arriva à Versailles, & en
» dit cent fois plus qu'on ne lui en avoit dit . . . . .
» Ma sœur me dit qu'il étoit absolument néces-
» saire que j'allâsse faire mes remercîmens, &
» me montrer à sa Maîtresse . . . . Je n'avois
» point d'habit honnête pour me présenter; j'en
» empruntai un d'une Pensionnaire du Couvent
» pour deux ou trois heures; & après que ma
» sœur m'eut un peu ajustée, je m'en allai avec
» elle. Nous arrivâmes chez la Duchesse à son ré-
» veil; elle fut ravie de me voir, me trouva
» charmante. Elle n'avoit garde, au fort de sa
» prévention, d'en juger autrement. Après quel-
» ques mots qu'elle me dit, quelques réponses
» fort simples & peut-être assez plattes que je lui
» fis; vraiment, dit-elle, elle parle à ravir. La
» voilà tout à propos pour écrire une lettre à M.
» Desmarest, que je veux qu'il ait tout-à-l'heure.
» Tenez, Mademoiselle, on va vous donner du
» papier; vous n'avez qu'à écrire. Eh quoi? lui
» répondis-je, fort embarrassée? Vous tournerez
» cela comme vous voudrez, reprit-elle; il faut
» que cela soit bien; je veux qu'il m'accorde ce
» que je lui demande : mais, Madame, repris-je

» encore, il faudroit sçavoir ce que vous lui voulez dire : eh! non, vous entendez. Je n'entendois rien du tout ; j'avois beau insister, je ne pouvois la faire expliquer. Enfin rejoignant les propos décousus qu'elle lâcha, je compris à peu-près de quoi il s'agissoit. Je n'en étois guères plus avancée ; car je ne savois point les usages & le cérémonial des gens titrés ; & je voyois bien qu'elle ne distingueroit pas une faute d'ignorance d'une faute de bon sens. Je pris pourtant ce papier qu'on me présenta ; & je me mis à écrire pendant qu'elle se lavoit, sans sçavoir comment je m'y prendrois ; & écrivant toujours au hasard, je finis cette lettre, que je lui fus présenter, fort incertaine du succès. Eh bien, s'écria-t'elle, voilà justement tout ce que je lui vouloi mander. Mais cela est admirable, qu'elle ait si bien pris ma pensée! Henriette, votre sœur est étonnante. Oh puisqu'elle écrit si bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires : cela sera fait pendant que je m'habille. Il ne fallut point la questionner cette fois-là, sur ce qu'elle vouloit mander. Elle répandit un torrent de paroles, que toute l'attention que j'y donnois ne pouvoit suivre ; & je me trouvai encore plus embarrassée à cette seconde épreuve. Elle avoit nommé son Procureur & son Avocat, qui entroient pour beaucoup dans cette lettre. Ils m'étoient tout-à-fait inconnus ; & malheureusement je pris leurs noms, l'un pour l'autre. L'affaire est bien expliquée, me dit-elle, après avoir lu la lettre ; mais je ne comprends pas qu'une fille, qui a autant d'esprit que vous en avez, puisse donner à mon

» Avocat le nom de mon Procureur. Elle décou-
» vrit par-là les bornes de mon génie ; heureuse-
» ment je n'en perdis pas totalement son estime.
» Elle alloit à Versailles : je la suivis jusqu'à son
» carosse ; & lorsqu'elle y fut montée, & que ma
» sœur qu'elle menoit, eut pris sa place, au mo-
» ment qu'on alloit fermer la portiere, & que
» je commençois à respirer : je pense, dit-elle à
» ma sœur, que je ferai bien de la mener tout-
» à-l'heure avec moi. Montez, montez, Made-
» moiselle, je veux vous faire voir à Madame de
» Ventadour. Je demeurai pétrifiée à cette pro-
» position ; mais surtout, ce qui me glaça le cœur,
» fut cet habit emprunté pour deux heures, avec
» lequel je craignis qu'on ne me fît faire le tour
» du monde ; & il ne s'en fallut guère. Malgré
» ces considérations, il n'y avoit pas moyen de
» refuser : je n'étois plus au tems d'avoir une
» volonté ni de résister à celle des autres : je
» montai donc, le cœur serré ; elle ne s'en ap-
» perçut pas, & parla tout le long du chemin.
» Elle disoit cent choses à la fois qui n'avoient
» nul rapport l'une à l'autre : cependant il y avoit
» tant de vivacité, de naturel & de grâce dans sa
» conversation, qu'on l'écoutoit avec un extrême
» plaisir. Après m'avoir fait plusieurs questions
» dont elle n'avoit pas entendu la réponse ; sans
» doute, me dit-elle, puisque vous savez tant de
» choses, vous sçavez faire des points pour tirer
» l'horoscope : c'est tout ce que j'aime au monde.
» Je lui dis que je n'avois pas la moindre idée de
» cette science : mais à quoi bon, reprit-elle,
» en avoir appris tant d'autres qui ne servent à
» rien ? Je l'assurai que je n'en avois appris au-
» cune. Mais elle ne m'écoutoit déjà plus, & se

» mit à faire l'éloge de la Géomancie, Chiro-
» mancie, &c. . . . me dit toutes les prédictions
» qu'on lui avoit faites, dont elle attendoit en-
» core l'événement, me raconta, à ce sujet, plu-
» sieurs histoires mémorables, enfin son rêve de
» la nuit précédente, quantité d'autres aussi
» remarquables, qui devoient avoir tôt ou tard
» leur effet. . . . .
» Je fus présentée chez la Duchesse de Venta-
» dour, qui me reçut très-bien, & me parla de
» ma mere, qui avoit été gouvernante de sa fille.

» Le lendemain Madame de la Ferté étant
» allée chez la Duchesse de Noailles, elle me
» manda d'y venir : j'arrive : voilà, dit-elle,
» Madame, cette personne dont je vous ai en-
» tretenue, qui a un si grand esprit, qui sait tant
» de choses. Allons, Mademoiselle, parlez :
» Madame, vous allez voir comme elle parle :
» elle vit que j'hésitois à répondre, & qu'il fal-
» loit m'aider, comme une Chanteuse qui prélu-
» de, à qui l'on indique l'air qu'on désire d'en-
» tendre. Parlez un peu de religion, me dit-elle,
» vous direz ensuite autre chose. . . . .
» Cette scène ridicule fut à peu-près répétée
» dans d'autres maisons où l'on me mena : je vis
» donc que j'allois être promenée comme un
» Singe ou quelqu'autre animal qui fait des tours
» à la Foire ».

On n'a jamais raconté d'une maniere plus agréable, ni donné plus d'intérêt aux plus petites bagatelles. La Duchesse qui la menoit partout, lui fit faire connoissance avec M. de Malésieu, qui demeuroit à Sceaux, chez Madame la Duchesse du Maine. Ce fut par son moyen, qu'elle entra, en qualité de Femme-de-Chambre, chez cette

Princesse. Elle fut humiliée de cette place, sans oser la refuser; elle se flatta seulement, que son peu de capacité pour un pareil emploi, la feroit bientôt congédier. Il est pourtant vrai, que de la meilleure foi du monde, elle faisoit le mieux qu'il lui étoit possible; mais avec cette bonne volonté, elle remplissoit fort mal son ministere.
» J'entrai en fonction, dit-elle: on me donna » pour partage, ce qui s'appelle, en termes de » l'art, les chemises à bâtir. Je me trouvai fort » embarrassée. . . . . . . Je passai la journée, » tant à prendre les mesures, qu'à exécuter cette » grande entreprise; & quand Madame la Du- » chesse du Maine eut mis sa chemise, elle trou- » va dans le bras, ce qui devoit être au coude. . . . . » La premiere fois que je lui donnai à boire, je » versai l'eau sur elle, au lieu de la mettre dans » le verre. . . . . Elle me dit un jour de lui ap- » porter du rouge, & une petite tasse, avec de » l'eau qui étoit sur sa toilette. J'entrai dans sa » chambre où je demeurai éperdue, sans sçavoir » de quel côté tourner. La Princesse de Guise y » passa par hasard; & surprise de me trouver » dans cet égarement: que faites-vous donc là, » me dit elle? Eh, Madame, lui dis-je, du » rouge, une tasse, une toilette; je ne vois rien » de tout cela. Touchée de ma désolation, elle » me mit en main, ce que sans son secours, j'au- » rois inutilement cherché. . . . . Madame » la Duchesse du Maine étant à sa toilette, me » demanda de la poudre: je pris la boëte par le » couvercle, elle tomba, comme de raison, & » toute la poudre se répandit sur la toilette, & » sur la Princesse, qui me dit fort doucement, » quand vous prendrez quelque chose, il faut que

» ce soit par en bas. Je retins si bien cette leçon, » qu'à quelques jours de-là, m'ayant demandé » sa bourse, je la pris par le fond, & je fus fort » étonnée de voir une centaine de louis qui » étoient dedans, couvrit le parquet. Je ne sça- » vois plus par où rien prendre ».

Si la curiosité, Madame, vous a menée quelquefois dans le Commun, c'est-à-dire, dans ces appartemens destinés aux domestiques d'une grande maison, vous reconnoîtrez le tableau suivant.

» Je fus donc menée, dit elle, dans une nom- » breuse assemblée de ces personnes. Les unes » jouoient, les autres regardoient jouer. Je m'as- » sis auprès des désœuvrées, & choisis celle que » je trouvai sous ma main, pour lui adresser » mon bien dire : je me confondis en compli- » mens, en louanges, en airs affectueux : enfin » j'y mis, non pas tout ce qui étoit en moi, mais » ce que j'avois été chercher bien loin. Cela » réussit mal. Il se trouva que cette personne » dont j'avois fait mon pillier de manége, étoit » dans la derniere classe des esprits de cet ordre : » mon peu de discernement devint un sujet de » risée. Il est vrai que ces phisionomies-là me » paroissoient aussi semblables, que toutes celles » d'un troupeau de moutons ».

La vie que menoit Mademoiselle de Launai chez la Duchesse du Maine, occupoit sans cesse son esprit des moyens de s'en délivrer. On lui fit plusieurs propositions qu'elle ne jugea pas à propos d'accepter; parce que les unes ne lui paroissoient pas honnêtes, & que les autres ne lui étoient point assez avantageuses. Elle prit donc le parti de rester dans son obscurité, jusqu'à ce

» Ce procès, dit Madame de Staal, fut jugé
» & perdu pour eux : l'Edit qui les appelloit à la
» succession à la Couronne, révoqué comme la Dé-
» claration qui leur donnoit le titre de Princes
» du Sang ; on ne leur en laissa que le rang &
» les honneurs, dont ils avoient précédemment
» joui, en vertu de leurs anciens brevets. La pré-
» rogative de traverser le parquet au Parlement,
» fut conservée, eu égard à la possession, au Duc
» du Maine & au Comte de Toulouse, leur vie
» durant. Par cet Arrêt de 1717, on laissoit
» subsister l'ancienne Déclaration qui donnoit à
» l'un & à l'autre, & à leur postérité, un rang in-
» termédiaire au Parlement. Le Prince de Dom-
» bes fut privé du rang qu'il y avoit eu ».

Madame la Duchesse du Maine, maltraitée en France, songea à se procurer de l'appui auprès du Roi d'Espagne, dont un Jésuite gouvernoit alors la conscience. Mademoiselle de Launai fut choisie pour pressentir là-dessus le Pere de Tournemine ; le Jésuite saisit vivement cette idée, & présenta à la Duchesse le Baron de Valef, qui se chargea de remettre des lettres secrettes au Roi d'Espagne, pour le porter à soutenir le Duc du Maine & sa famille opprimée. Les intrigues de cette négociation, les suites fâcheuses qu'elle produisit, l'emprisonnement du Duc & de la Duchesse du Maine, celui d'une quantité de gens de toute espece, qui étoient impliqués dans cette affaire, la détention de Mademoiselle de Launai à la Bastille, tout cela, Madame, remplit le second tome.

Les papiers que la Duchesse envoyoit au Roi d'Espagne, furent découverts assez singuliérement. L'Abbé Porto Carrero retournoit dans

ce pays. Il avoit une chaise à double fonds, où ces papiers furent mis; & on les y croyoit très en sûreté. Mais le Sécretaire de l'Ambassadeur d'Espagne avoit malheureusement une Maîtresse dans la Communauté d'une femme nommée la Fillon. Il manqua de quelques heures au rendez-vous qu'il lui avoit donné; & pour s'en excuser, il lui dit qu'il avoit eu tant de dépêches à faire à cause du départ de l'Abbé Porto Carrero, qu'il lui avoit été impossible de venir plutôt. Comme cette affaire faisoit alors grand bruit, cette fille très-indiscrette en rendit compte à sa Supérieure, qui, étant fort en relation avec le Régent, lui en donna aussitôt avis. Les ordres furent expédiés dans la minute, & les papiers saisis.

Un certain Abbé Brigant, zélé partisan de la Duchesse du Maine, partit secrettement, & laissa au Chevalier de Mesnil un paquet de papiers qu'il lui confia comme un dépôt : le Chevalier instruit de l'affaire, pour ne point trahir son ami, & n'être pas dans le cas de remettre ce dépôt au Régent, jetta tout au feu. C'étoit un trait d'honnête homme : cependant il fut mis à la Bastille.

» Un Marquis de Mesnil, d'une autre famille, » alla trouver le Duc d'Orléans, pour l'assurer » qu'il n'étoit ni parent, ni ami du Chevalier. » Tant pis pour vous, Monsieur, répondit le » Régent : le Chevalier de Mesnil est un très- » galant homme ».

Madame de Staal le trouva tel, & en devint amoureuse à la Bastille même; il est des solitudes agréables, des retraites charmantes pour l'amour; mais vous n'auriez jamais imaginé que ce Dieu eût logé à la Bastille; & il étoit réservé

à Mademoiselle de Launai de l'y conduire & de l'y fixer. La passion du Chevalier de Mesnil fut réciproque ; & quoique nos deux prisonniers fussent gardés très-exactement, du moins pendant un tems, ils avoient trouvé le moyen de s'écrire : ils étoient amoureux ; & dans l'esclavage, quel aiguillon pour l'esprit, & qu'il devient alors fertile en ressources & en expédiens ! Ce petit commerce avoit paru si doux à Mademoiselle de Launai, qu'elle craignoit de recouvrer sa liberté, bien loin de la désirer.

» Je suis plus heureuse que vous, mon cher » voisin (écrivoit-elle au Chevalier.) Le désir » de la liberté ne me tourmente point. Non, je » la prise moins que vous ne faites. Mais je prétends (ne vous effrayez pas du paradoxe) que » bien loin de l'avoir perdue, c'est ici que j'ai » trouvé la véritable ; celle qui ne dépend pas » d'une porte ouverte ou fermée, mais de l'affranchissement de la tyrannie que le monde & » tout ce qu'il contient exerce sur nous : quelle » erreur de se croite libre dans des lieux, où non-» seulement nos moindres actions dépendent de » cent égards différents, mais où nous n'osons » même penser à notre gré, où nos sentimens » prennent la teinture de tout ce qui nous environne, où la plupart des objets qui nous approchent, semblent avoir le droit de nous séduire, où enfin nous ne jouissons point de nous-» mêmes ! Car ce n'est que dans la solitude, qu'on » se retrouve ; & je vous dirai que c'est ici que » j'ai véritablement fait connoissance avec moi. » Jusques-là je ne savois pas trop qui j'étois. Je » me prenois tantôt pour une personne, tantôt » pour une autre. Je sais présentement à quoi

» m'en tenir, non seulement sur cela, mais sur » beaucoup d'autres choses : car en se connoissant bien, on connoit le genre humain ; chacun pouvant trouver en soi, l'abrégé du monde » entier. Je crois donc avoir acquis, plus que » je n'ai perdu. Je le sens même ; & le préjugé » contraire est tellement vaincu, qu'il n'ose plus » paroître. Travaillez aussi à vous en défaire entiérement ; & goûtons le plaisir de tromper le » sort qui nous persécute, en faisant notre bien » du mal qu'il nous a préparé ».

Une remarque fort singuliere dans l'amour de Madame de Staal & du Chevalier de Mesnil, c'est que jamais ils ne s'étoient vus : leur prison à la Bastille se trouva placée l'une à côté de l'autre : ils le sçurent, se parlerent, s'entendirent, s'aimerent ; & le Lieutenant de Roi, qui lui-même étoit fort amoureux de Madame de Staal, se chargea de remettre les lettres de part & d'autre.

Je suis, &c.



LETTRE II.

LE tems que Madame de Staal a passé à la Bastille, est l'endroit de ses Mémoires, où elle paroit qu'elle s'est arrêtée avec plus de complaisance. Elle y entra à sept heures du soir en hyver. Il faut lire la description qu'elle fait elle-même de son appartement.» Après avoir passé des » Ponts où l'on entendoit des bruits de chaînes, » dont l'harmonie est désagréable, on me mit » dans une grande chambre, où il n'y avoit que les » quatre murailles fort sales, & toutes charbon- » nées par le désœuvrement de mes Prédéces- » seurs. Elle étoit si dégarnie de meubles, qu'on » alla chercher une petite chaise pour m'asseoir; » deux pierres pour soutenir un fagot qu'on allu- » ma; & on attacha proprement un petit bout de » chandelle au mur, pour m'éclairer. Toutes ces » commodités m'ayant été procurées, le Gou- » verneur se retira; & j'entendis refermer sur » moi cinq ou six serrures, & le double verroux ».

Seule, vis-à-vis de son fagot, notre prisonniere avoit passé environ une heure dans une inquiétude cruelle, lorsqu'elle vit reparoître le Gouverneur, qui lui amenoit sa Femme de chambre. On revint quelque tems après; on les fit passer ensemble dans une chambre voisine, sans leur en dire la raison. » On ne s'explique point » dans ce lieu-là; les gens qui vous abordent, » ont la phisionomie si réservée, qu'on ne s'a- » vise pas de leur faire la moindre question ».

On les retira de cette chambre, pour les remet-

tre

tre dans la précédente. Elles y trouverent un petit lit assez propre, quelques meubles commodes, & une espece de grabat, pour coucher la Femme de chambre. Celle-ci le trouva maussade, & s'en plaignit : on lui dit que c'étoient les lits du Roi, & qu'il falloit s'en contenter. Point de réplique ; on s'en va ; on les renferme.

Vous avez vû, Madame, que les amours de Madame de Staal lui firent trouver agréable cette même prison, qui lui parut d'abord si affreuse. En recouvrant sa liberté, elle perdit son Amant qui devint infidele, sous les loix d'une rivale qui certainement ne la valoit pas. M. Dacier, veuf alors depuis peu de tems, voit Madame de Staal, & conçoit le projet de l'épouser ; la Duchesse du Maine prétend que sa Femme de chambre lui est nécessaire, & signifie qu'elle ne consentira pas à ce mariage : elle refuse en effet de donner son agrément, malgré tous les avantages que M. Dacier fait à Madame de Staal, alors Mademoiselle de Launai : on presse la Duchesse de tous les côtés ; rien ne réussit : les Grands sont accoutumés à sacrifier à leurs propres intérêts, ou à leurs plaisirs, ce qu'ils appellent leurs créatures. Madame de Staal s'ennuie de son état, & veut se faire Religieuse. La Duchesse s'y oppose encore, & enfin la marie à M. de Staal, Capitaine, & depuis Maréchal de Camp. De ce moment Mademoiselle de Launai devient Dame-d'honneur de la Duchesse, mange à sa table, & monte dans ses carosses.

Je ne sais rien de son mari, que ce qu'elle nous en dit elle-même dans ses Mémoires.

» Je fus contente de son maintien, d'une cer-

» taine politesse non étudiée, qui part du cœur;
» & annonce un caractere doux & bien-faisant.
» Son ame exempte de toutes passions, va vers
» le bien par une pente naturelle, sans être rete-
» nue ni détournée par rien. Il résulte de ce calme
» inaltérable, une parfaite égalité d'humeur,
» des vues saines, parce qu'elles ne sont offus-
» quées d'aucun trouble d'esprit : plus de justesse
» que d'abondance d'idées; peu de discours, mais
» sensés. Enfin quelqu'un, dont la société ne
» peut incommoder; aussi incapable de faire
» naître l'enjouement, que de donner du dé-
» goût. . . . Je l'épousai; & je trouvai un hom-
» me que la nature avoit placé où la raison ne
» sauroit arriver ».

Une femme de beaucoup d'esprit avoit fait le portrait de Madame de Staal : celle-ci s'y trouva flattée; & elle n'aimoit point à l'être. » Je vis ce
» portrait, dit-elle; un peu de prévention & trop
» de politesse, avoient écarté du vrai la femme
» qui l'avoit tracé : j'entrepris de le faire moi-
» même, pour lui prouver sa méprise; & je le lui
» donnai tel qu'on le voit là

» Launai est de moyenne taille, maigre, sé-
» che, & désagréable. Son caractere & son es-
» prit sont comme sa figure. Il n'y a rien de tra-
» vers, mais aucun agrément. Sa mauvaise for-
» tune a beaucoup contribué à la faire valoir. La
» prévention où l'on est, que les gens dépourvus
» de naissance & de bien ont manqué d'éduca-
» tion, fait qu'on leur fait gré du peu qu'ils va-
» lent : elle en a pourtant eu une excellente; &
» c'est d'où elle a tiré tout ce qu'elle peut avoir
» de bon, comme les principes de vertu, les sen-
» timens nobles, & les regles de conduite, que

» l'habitude à les suivre lui ont rendus comme » naturels. Sa folie a toujours été de vouloir être » raisonnable ; & comme les femmes qui se » sentent serrées dans leur corps, s'imaginent » être de belle taille, sa raison l'ayant incom» modée, elle a cru en avoir beaucoup. Cepen» dant elle n'a jamais pu surmonter la vivacité » de son humeur, ni l'assujettir du moins à quel» qu'apparence d'égalité ; ce qui souvent l'a ren» due désagréable à ses maîtres, à charge dans » la société, & tout-à-fait insupportable aux gens » qui ont dépendu d'elle. Heureusement la for» tune ne l'a pas mise en état d'en envelopper » plusieurs dans cette disgrace. Avec tous ces » défauts, elle n'a pas laissé d'acquérir une es» pece de réputation, qu'elle doit uniquement » à deux occasions fortuites, dont l'une a fait » connoître ce qu'elle pouvoit avoir d'esprit ; & » l'autre a fait remarquer en elle, de la discré» tion & quelque fermeté. Ces événemens ayant » été fort connus, l'ont fait connoître elle-même, » malgré l'obscurité où sa condition l'avoit pla» cée, & lui ont attiré une sorte de considéra» tion, au-dessus de son état. Elle a tâché de » n'en être pas plus vaine ; mais la satisfaction » qu'elle a de se croire exempte de vanité, en » est une.

» Elle a rempli sa vie d'occupations sérieuses, » plutôt pour fortifier sa raison, que pour orner » son esprit, dont elle fait peu de cas. Aucune » opinion ne se présente à elle, avec assez de » clarté, pour qu'elle s'y affectionne, & ne soit » aussi prête à la rejetter qu'à la recevoir ; ce qui » fait qu'elle ne dispute guère, si ce n'est par » humeur. Elle a beaucoup lu, & ne sait pour-

» tant que ce qu'il faut, pour entendre ce qu'on
» dit, sur quelque matiere que ce soit, & ne
» rien dire de mal à propos. Elle a recherché
» avec soin la connoissance de ses devoirs, & les
» a respectés aux dépens de ses goûts : elle s'est
» autorisée du peu de complaisance qu'elle a pour
» elle-même, à n'en avoir pour personne ; en
» quoi elle suit son naturel inflexible, que sa
» situation a plié, sans lui faire perdre son res-
» sort.

» L'amour de la liberté est sa passion dominan-
» te ; passion très-malheureuse en elle, qui a passé
» la plus grande partie de sa vie dans la servitu-
» de : aussi son état lui a-t'il toujours été très-in-
» supportable, malgré les agrémens inespérés
» qu'elle a pu y trouver.

» Elle a toujours été fort sensible à l'amitié ;
» cependant plus touchée du mérite & de la ver-
» tu de ses amis, que de leurs sentimens pour
» elle. Indulgente quand ils ne font que lui man-
» quer, pourvu qu'ils ne se manquent pas eux-
» mêmes ».

On regrette que Madame de Staal n'ait pas poussé ses *Mémoires* plus loin que son mariage ; comme on désireroit qu'elle se fût moins étendue sur l'Histoire de ses amours avec le Chevalier de Mesnil, durant son séjour à la Bastille. Cet endroit tient un peu de l'ennui que l'on respire dans ce Château ; mais ce défaut ne tombe pas sur le style ; ce sont toujours des idées vives, une imagination brillante, des expressions faites les unes pour les autres, & la facilité la plus heureuse.

Madame de Staal a inspiré des passions très-fortes à quantité de gens d'esprit, & entr'autres à l'Abbé de Chaulieu. Il avoit passé le tems des

amours ; & Mademoiselle de Launai l'y ramena ; aussi fit-il beaucoup de vers en son honneur. Je ne citerai que cette Piéce :

Launai, qui souverainement
Possedes le talent de plaire,
Qui sais de tes défauts te faire un agrément,
Et des plaisirs un changement,
Jouir sans paroître légere,
Même aux yeux d'un fidele Amant ;
Coquette, libertine, & peut-être friponne,
Quelque nom odieux qu'en ces vers je te donne,
Je sens dans le moment que l'on doit t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve rien d'aimable ;
Que par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit un autre abominable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.
Que ne te dois-je point ? Sans toi, dans l'indolence
Couloient mes derniers jours, à l'ennui destinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi seule ranimant par d'inconnus efforts,
D'une machine presque usée
Les mouvemens & les ressorts,
As fait renaître encor dans une ame glacée,
Les fureurs de l'Amour, & mes prémiers transports.
Mais que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendresse,
Et combattre un penchant qui n'est plus de saison ?
Il n'en étoit plus tems ; & déjà ton adresse
M'avoit fait avaler ce funeste poison
Que tu sais préparer avec délicatesse :
Et j'étois hors d'etat d'écouter la raison,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foiblesse.

Comment te résister ! Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai senti le pouvoir ;
Je louois ton esprit avant de le connoître.
Ta seule réputation
Formoit l'intelligence & l'inclination
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en appercevoir, malgré moi faisoit naître.
Je te cherchois par-tout ; quand tu vins à paroître,
Un charme plus puissant cent fois que la beauté,
Forma les nœuds secrets tout-à-coup d'une chaîne
Si forte en sa légereté,
Que je sacrifiai sans peine,
A ce doux penchant qui m'entraîne,
Mon repos & ma liberté.
Qui jamais, comme toi, du charme de l'esprit,
Fit sentir toute la puissance ?
De tout ce que l'étude apprit,
Il semble que tu veux affecter l'ignorance,
Et sais avec discernement,
D'un esprit cultivé ménager l'abondance ;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abstraite science
Tu conserves tout l'enjouement
De la plus simple connoissance.
Sur tes moindres discours, l'imagination
Jette des fleurs avec largesse,
Sans rien ôter à la justesse
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'esprit sur toute ta personne
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer ;
Ces graces que nature donne,
Et qui se font sentir à qui te fait aimer.
N'étoit-ce point assez ? Un son de voix flatteur,

Portoit à tout moment dans mon ame embrâsée,
D'une délicate pensée,
La douce illusion & le tour enchanteur.
Jours sereins! jours heureux! qu'êtes vous devenus!
Où jadis plus d'une conquête,
De Mirthe & de Lauriers vint couronner ma tête.
Jeunesse des plaisirs, beaux jours vous n'êtes plus;
Et déjà l'âge qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'espérance.
Dans cette juste défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaisir d'être aimé la douceur étrangere,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonnai mon cœur.
Je te parlois d'amour; tu te plûs à m'entendre:
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens;
Et je connois peu de vrais biens
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.
Heureux à qui le Ciel donne un cœur assez tendre,
Pour pouvoir aisément comprendre,
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur;
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Les plus heureux Amans jaloux de mon erreur.

Quelque prévenue que vous soyez, Madame, contre les Piéces de Théâtre, qui n'ont pas subi l'épreuve de la représentation, je crois cependant que vous ne serez pas fâchée, que je vous fasse connoître celles qui composent le quatrieme volume des Œuvres de Madame de Staal. Ce sont deux Comédies en trois actes & en prose, intitulées l'*Engoûment* & *la Mode*.

L'Engouement, Comédie.

Une femme de condition, nommée Orphise, qui se prend de goût pour tout ce qu'elle voit, s'affecte d'un objet qu'elle quitte un moment après pour un autre qu'elle désire de même, & dont elle se dégoûte aussi aisément ; un Gentilhomme plein de raison, appellé Dorante, ami de cette femme, quoique d'un caractere tout différent ; un Eraste, ami de Dorante, & possesseur d'une très-belle Terre, où Orphise vient d'arriver ; Aglaé, fille d'Orphise ; Valere, Amant d'Aglaé & fils d'Eraste : voilà, Madame, les principaux personnages de la premiere Piéce. Orphise, allant voir sa fille au Couvent, passe par la terre d'Eraste & s'arrête dans son Château. La maison, les jardins, les vûes, tout l'enchante ; elle ne veut plus en sortir. Elle envoye chercher sa fille, ne pouvant se résoudre à quitter un lieu si agréable. Elle presse Eraste de lui vendre sa Terre ; il n'y a pour elle ni repos ni bonheur, que dans cette acquisition. Elle fait son plan d'y vivre éloignée de Paris & de la Cour, d'y voir peu de monde, de n'y être qu'en famille ; elle mariera sa fille qu'elle retiendra auprès d'elle ; cela lui fera une compagnie. » Les jours seront trop » courts, dit-elle, pour tout ce que nous aurons » à faire. Nous chasserons ; j'aime la chasse à la » fureur. Pour nous reposer, nous irons à la pê- » che ; c'est un amusement doux & tranquille ; » on y rêve le plus agréablement du monde. Nous » avons encore la voliere qui me fournira mille » plaisirs. Le soir on voit rentrer les troupeaux, » on goûte le lait ; tout cela est charmant. Dès » aujourd'hui je pêcherai, je verrai les vendan- » ges & la ménagerie ; j'essayerai tous les diver- » tissemens de la campagne ; mais je ne les goû-

» terai qu'autant que je ſerai ſûre d'en jouir tou-
» jours ».

Elle trouve un expédient pour s'aſſurer de cette jouiſſance ; c'eſt de marier ſa fille avec le fils d'Eraſte. Peut-être ces jeunes gens ne ſe conviendront-ils pas ; n'importe ; » on fait aſſez pour ſes » enfans ; il eſt raiſonnable de ſonger à ſoi ». Mais Eraſte a promis à ſon fils de lui céder ſa Terre en le mariant ; eh bien, cela s'ajuſte le mieux du monde ; Orphiſe achetera la maiſon, & l'aſſûrera à ſon gendre par le Contrat de mariage. A-t'elle de quoi la payer ; c'eſt ce qu'elle ne ſçait pas ; mais heureuſement M. Triffin, ſon Intendant, eſt un homme admirable, plein d'expédiens ; il en trouvera. Cet homme la vole ; mais elle le ſçait ; elle n'eſt pas ſa dupe. » Les
» honnêtes gens ſont inſupportables ; ils ſe con-
» tentent d'être honnêtes gens ; ils ne cherchent
» point à plaire. Leur devoir expédié, ils croyent
» que tout eſt fait ; ils contrarient, voudroient
» vous impoſer des loix, & ſe rendent tout-à-
» fait à charge. J'en ai l'expérience. J'avois avant
» celui-ci un Intendant ; c'étoit la probité même.
» Il avoit mis mes affaires dans le plus bel ordre
» du monde ; ma maiſon, mes gens exactement
» payés ; tout étoit bien, hors moi qu'il laiſſoit
» ſans ſou ni maille. Il ſe piquoit de prendre
» mes intérêts, me donnoit des avis quand je
» n'en voulois point. J'étois ſon martyre, ſon
» ſouffre douleur ; il fallut bien m'en défaire ».

M. Triffin propoſe à Orphiſe d'engager ſes pierreries pour acheter la maiſon dont elle eſt engouée ; ce ſacrifice lui coûte ; mais le déſir eſt ardent ; on donne les pierreries ; le marché eſt ſigné. A peine Orphiſe eſt en poſſeſſion du Châ-

qui font tout le mérite des Mémoires de Madame de Staal. Chaque ſcène où paroit Orphiſe, préſente toujours quelques traits nouveaux. Ces traits ne ſe confondent point; & le caractere eſt bien ſoutenu. J'ai cru y retrouver celui de la Ducheſſe de la F..... ſi bien peint dans le premier volume des Mémoires. C'eſt la même tournure d'eſprit, la même ardeur à obtenir ce qu'elle déſire, le même engoûment. C'eſt ce que vous remarquerez ſurtout dans la ſcène d'Orphiſe & de Sophie. Cette derniere eſt l'amie d'Aglaé, Penſionnaire dans le même Couvent, & l'Amante de Damis, fils d'Orphiſe. Sçachant que ſon Amant doit ſe rendre dans la maiſon d'Eraſte, de concert avec lui & pour être plus à portée de le voir, elle vient, avec Aglaé, s'offrir à Orphiſe en qualité de Femme de chambre. A la premiere vûe Orphiſe en eſt enchantée, & veut renvoyer Juſtine qui la ſert depuis long-tems, & qui dès ce moment ne ſçait plus ni parler, ni coëffer, ni ſervir.

SOPHIE.

» Dans la néceſſité qui me force à cher-
» cher une condition, je n'aurois oſé eſpé-
» rer un auſſi grand bonheur, Madame, que ce-
» lui d'être auprès de vous.

ORPHISE.

» Vous avez ſervi ſans doute?

SOPHIE.

» Hélas! non, Madame.

ORPHISE.

» Mais c'eſt peut-être tant mieux. Elles » prennent un mauvais pli dans les maiſons qui » ne ſont pas d'un certain air ; & l'on a tou- » tes les peines du monde à le leur ôter. Vous avez » du moins appris à coëffer ?

SOPHIE.

» Non, Madame.

ORPHISE.

» Je n'en ſuis pas fâchée : les Coëffeuſes » ont des méthodes générales, avec leſquelles » elles n'attrapent jamais l'air du viſage. Une » main adroite, un goût naturel parviennent » cent fois mieux aux fineſſes de cet art. C'eſt » vous qui vous êtes coëffée ?

SOPHIE.

» Oui, Madame.

ORPHISE.

» Oh ! c'eſt du meilleur goût du monde, » & avec une entente très-fine. Au ſurplus, » quels ſont vos talens ?

SOPHIE.

» Je ſçais très-peu de choſes ; mais l'extrême » déſir de bien faire, m'inſtruira.

ORPHISE.

» Vous savez tout ; vous savez plaire ; ma » belle, vous êtes à moi ; j'aurai soin de vous » rendre heureuse, &c».

a Mode, médie.

Il s'en faut bien, Madame, que l'on puisse porter un jugement aussi avantageux de la Comédie de la Mode ; elle est aussi bien écrite que la précédente ; mais il y a des longueurs & une monotonie qui la rendent languissante. Aussi n'a-t'elle eu aucun succès dans une représentation qui en fut hazardée à la Comédie-Italienne, il y a quelques années.

Une Comtesse qui donne avidement dans toutes les nouveautés & suit toutes les modes, avoit promis de marier sa fille Julie avec d'Ornac. Le Contrat étoit dressé, le jour pris pour la nôce ; mais elle apprend qu'il n'est ni Comte ni Marquis, comme c'est l'usage ; il se fait appeller M. le Baron, titre suranné, qui ne sied tout au plus qu'à des Etrangers ; ses Terres sont situées en Limousin ; cela est-il du bel air ? Il a un pere & il vit avec lui ; il seroit tout propre à vouloir aller aussi avec sa femme. On se met à table ; ce qui devroit être aux entrées, se trouve parmi les hors-d'œuvres ; le même déplacement au service d'entrées & à l'entremets. Nulles Primeurs. Du gibier mal-assorti, sans choix, & qui pis est, sans nom. On se récrie sur la bonté d'un quartier de chevreuil ; on demande s'il est de Monbar ? on ne peut pas le dire, & on pourroit en manger ! Le fruit le plus antique qu'on ait vu de mémoire d'homme ; rien à sa place ; une confusion, un bouleversement à faire mal au cœur, &, pour com-

ble de diſgrace, pas un ragoût qui ne ſoit de l'ancienne cuiſine : on eſt réduit à ne pas deſſerrer les dents ni pour manger ni pour parler. Au ſortir de table, on dit froidement à la Comteſſe, qu'on s'eſtime heureux d'être bientôt ſon gendre. A ce mot, ne croiroit-on pas être dans la rue S. Denis? D'ailleurs le Baron eſt ſans goût, ſans connoiſſance des uſages; ſes tabatieres ſont plattes, point guillochées; ſes habits ne ſont pas faits par Paſſau; il parle de nouvelles, raiſonne ſur les affaires politiques, n'eſt au fait de rien ſur les intrigues du monde; il eſt triſte; il eſt plat; ah, fi! un pareil mariage ne ſçauroit ſe faire; ce ſeroit ſe couvrir de ridicule. Il eſt vrai que Julie eſt auſſi bien ſinguliere. Elle fait des révérences à faire horreur; on voudroit que Marcel eût vû cela. Cette garniture de robe n'eſt pas de la Duchap; on n'a rien vû de plus mauſſade. Tous ces chiffons ont été pris au Palais; & ce panier, dira-t'on qu'il eſt de la Germain? Ce rouge ſemble vouloir être naturel; c'eſt une vraie ridiculité. De plus, Julie s'amuſe à lire : qui eſt-ce qui lit? Les ſeules hiſtoires qu'il faut ſçavoir, ce ſont celles du jour; & ſi l'on veut lire, que ce ſoit des brochures encore toutes mouillées; car dès qu'elles ſont ſéches on n'en parle plus. Si Julie épouſe le Baron, il l'entretiendra dans ce mauvais goût de Province; il l'aimera peut-être : & c'eſt le comble du déshonneur pour une famille; il ne l'épouſera pas. Les choſes en ſont à ce point, lorſqu'on vient dire à la Comteſſe, que d'Ornac a aimé une Comédienne, qu'il l'aime peut-être encore, & que ſur cet article il s'eſt conformé aux uſages & aux mœurs du tems. Cette nouvelle la

fait revenir de sa prévention ; le Baron n'est plus un homme si ridicule ; il n'aimera pas sa femme ; il épousera Julie ; ce mariage est la fin de la Piéce. Ces mêmes idées reviennent souvent dans le cours de cette Comédie, & surtout dans une scène entre la Comtesse & une Marquise en qui on retrouve les mêmes travers, les mêmes propos, les mêmes détails. On y revient dans une autre scène entre Acaste & la Comtesse, & dans une autre encore entre la Comtesse & la Marquise. Ces répétitions sont d'autant plus désagréables, qu'il n'est question que de minuties. J'ignore le tems où Madame de Staal a composé ces deux Piéces ; il est probable que c'est depuis son mariage ; car elle n'en parle pas dans ses Mémoires, qui finissent à cette époque.

Madame de Staal mourut au mois de Juin 1750. On dit qu'elle n'étoit pas toujours à beaucoup près aussi aimable dans le monde, qu'elle le paroit dans ses Ouvrages ; plusieurs personnes qui l'ont connue, m'ont assuré qu'elle étoit souvent maussade & pédante. Mais rien n'égaloit la gaîté & la vivacité de son esprit, lorsqu'elle étoit contente d'elle-même & des personnes avec lesquelles elle se trouvoit. Il lui échappoit des traits ingénieux & plaisans. On m'en a dit un qui me paroit très bon. Une femme de ses amies, qui sçavoit qu'elle composoit ses Mémoires, lui demanda comment elle s'y prendroit pour se peindre elle-même, lorsqu'elle en seroit à la sensibilité de son cœur, à ses aventures galantes : » oh, » dit-elle, je ne me représenterai qu'en buste ».

Madame de Staal occupera toujours, à juste titre, une des premieres places parmi les femmes

qui

qui ont écrit. Ses Mémoires sont surtout fort intéressans; par la maniere dont ils sont traités; le naturel qui y est répandu, me fait juger qu'elle auroit très-bien réussi dans le genre épistolaire. Elle a de la gaîté, des tournures neuves, des expressions à elle, qui l'emportent peut-être sur Madame de Sévigné. Elle s'exerçoit aussi quelquefois à la Poésie; & il nous reste quelques piéces qui marquent qu'elle avoit l'esprit naturellement porté à la satyre, entr'autres la naissance du *Quolibet* & une Epigramme sur un Grimacier, que j'ai lues dans divers Recueils. Je n'y ai rien trouvé d'assez piquant, pour vous les présenter, ni rien qui fût digne de l'esprit agréable & naturel de Mad. de Staal. Autant sa Prose est facile, douce & coulante; autant elle est dure, séche, précieuse & manierée dans ses vers.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Mad. de Fontaines.

CE que j'ai pu apprendre de Madame la Comtesse de Fontaines, c'est, Madame, qu'elle étoit la fille du Marquis de Givri, ancien Commandant de Metz; qu'elle a épousé M. le Comte de Fontaines; qu'elle a laissé deux enfans, un garçon & une fille, qui vivoient en 1767; & qu'elle est morte vers l'année 1748. Nous avons d'elle deux petits Romans fort estimés, intitulés *Aménophis* & *la Comtesse de Savoye*.

Aménophis.

Une Reine de Libie avoit sept fils, dont un des plus jeunes, nommé Aménophis, insensible aux plaisirs de la Cour, passoit les jours entiers dans les forêts à poursuivre les bêtes féroces. S'étant égaré par hazard, il se trouva sur le bord de la mer; & tout occupé de ses tristes pensées, il promenoit ses regards sur les flots, lorsqu'une planche du débris de quelque navire jetta presqu'à ses pieds un homme qu'il crut mort; mais s'en étant approché, il remarqua qu'il respiroit encore, & s'empressa de le secourir. Ses soins ne furent pas inutiles; l'Etranger ouvrant les yeux à la lumiere, remercia son Bienfaiteur d'un ton de voix affectueux, qu'une phisionomie noble & agréable rendoit encore plus attendrissant. L'ayant fait transporter dans une de ses maisons de campagne, il en fit bientôt son ami le plus fidele, & son compagnon inséparable. Il apprit qu'il s'appelloit Ménécrate, & étoit fils du Roi de l'Isle du Soleil; que cette Isle étoit soumise à Philocoris, Grand-Prêtre du Temple du Soleil, homme

également dangereux par ses vices & par ses vertus, & qui s'étoit emparé du souverain pouvoir sur le Roi Zénocras, pere de Ménécrate. Par son éloquence & l'autorité que lui donnoit son ministere, il fit révolter la plus grande partie des Insulaires, se mit à leur tête, combattit, vainquit l'armée Royale, & fit passer au fil de l'épée le Monarque & toute sa famille. Ménécrate, sauvé seul du danger commun, fut élevé par un sujet fidele de son pere. Ayant atteint l'âge de raison, il quitta l'Isle du Soleil, & alla chercher partout des Vengeurs; le Roi de Chypre lui ayant fourni des vaisseaux, il retournoit dans sa patrie, lorsqu'une tempête affreuse submergea sa flotte, & le jetta sur le rivage où le Prince Aménophis l'avoit recueilli.

Le récit de cette Histoire tire le Prince de Libie de sa rêverie, & le détermine à rétablir son ami dans son Royaume. Il prend les mesures les plus exactes pour l'exécution de son dessein, s'assure de deux cens jeunes Libiens, résolus à le suivre partout; & ayant fait équiper secrettement un vaisseau, il s'embarque avec son ami. Arrivés dans l'Isle du Soleil, ils dispersent leur troupe dans différens endroits, après être convenus d'un signal pour se rassembler : les Princes vont loger chez un Seigneur de l'Isle, appellé Chrisotas, le même qui avoit sauvé & élevé Ménécrate. Ce généreux ami promet de seconder leur dessein, & de réveiller le zèle des anciens serviteurs de Zénocras. Chrisotas a une fille nommée Célidonie, qui plait fort à Ménécrate : ce Prince en devient insensiblement amoureux : mais Aménophis ne trouvant rien qui fixât ses pensées, se remit dans le goût de la chasse. Un

jour qu'il suivoit un cerf, accompagné d'Anaxaras, Lisbien qui avoit toute sa confiance, l'animal le conduisit dans un bois terminé par un vaste enclos qui lui donna de la curiosité; il oublia sa chasse, & suivit le tour des murailles, pour voir s'il n'y découvriroit point quelqu'entrée; le hasard lui fit appercevoir une porte que la négligence d'un Jardinier avoit laissée entr'ouverte. Il mit pied à terre; & donnant son cheval à son ami, il entra dans les plus beaux jardins du monde. La fraîcheur d'une infinité de fontaines jaillissantes, la beauté des arbres toujours verds, & la grande quantité de fleurs qui sembloient naître sous ses pas, lui causerent un étonnement qui l'engagea à marcher toujours sans sçavoir où il alloit. Il entra dans une salle d'Orangers, où, sur un gazon verd & semé de fleurs, entre quatre mirthes qui sembloient former une espece de lit, il vit une jeune beauté endormie. Il en approcha avec une émotion dont il ne connoissoit pas la cause. Il craignit de la réveiller; ses nouveaux sentimens le rendant timide & comme immobile, il la considéra long-tems; il s'oublioit lui-même, & ne savoit ce qu'il devoit souhaiter ou craindre: cependant il étoit plein d'admiration & de desirs. Une jeune Esclave, qui apparemment avoit accompagné cette belle personne, & qui s'étoit éloignée, de peur de troubler son repos, revint en marchant doucement, & sans être apperçue d'Aménophis. Elle fut effrayée de voir un homme assez audacieux, pour être entré dans des lieux sacrés. Cependant comme la jeune personne n'étoit point éveillée, elle se contenta de se mettre entre elle & Aménophis, à qui elle dit d'une voix basse: » téméraire, igno-



» rez-vous où vous êtes, & que la mort est le
» prix d'une telle hardiesse ». Parlant ainsi, elle le poussa hors de la salle d'Orangers. Il étoit si troublé, que sans lui répondre, il se laissa conduire où elle voulut. Dès qu'elle fut derriere une palissade, elle lui dit ; » apprenez-moi qui
» vous a ouvert l'entrée de ces lieux ? Je vois
» que vous êtes Etranger ; & j'ai pitié du péril
» où votre imprudence vous a fait tomber ». Aménophis, un peu revenu à lui, raconta à l'esclave la maniere dont il étoit parvenu jusques dans cet endroit. Il lui demanda ensuite, avec empressement, si c'étoit une femme du souverain Pontife qu'il venoit de voir? L'Esclave lui apprit que c'étoit une Etrangere, que des Pirates avoient enlevée & présentée depuis peu au Grand-Prêtre, qui en étoit devenu éperdument amoureux. Le Prince lui fit d'autres questions, auxquelles elle alloit répondre, quand elle entendit du bruit qui lui donna à peine le tems de dire à Aménophis de fuir promptement, s'il ne vouloit se perdre & perdre la beauté qu'il venoit de voir. Le Prince Libien s'en retourne fort rêveur ; il retrouve la porte, & joint son fidele Anaxaras, à qui il avoue qu'il est le plus amoureux des hommes ; il lui conte son aventure, & le charge d'user de toute son adresse, pour voir & pour entretenir l'esclave des jardins. Anaxaras y réussit, & se fit même aimer d'elle. Celle-ci lui apprit que sa Maîtresse s'appelloit Cléorise, & lui promit que le jour de la fête du Soleil, qui approchoit, elle placeroit son ami dans le Temple, en un lieu d'où il pourroit considérer l'objet de sa passion. Aménophis instruit de la négociation d'Anaxaras, attend cette fête avec impatience.

Chrisotas qui avoit parcouru toute l'Isle, revient sur ces entrefaites, & raconte aux jeunes Princes le succès de son voyage : les plus considérables habitans sont prêts à se déclarer à la premiere occasion.

Le jour de la fête, la jeune esclave fait placer Aménophis avec Anaxaras, vis-à-vis d'une Tribune, où la belle Cléorise ne tarde pas à se rendre. A la vue du Prince de Libie, elle se trouble; & voulant cacher son embarras, elle tire une espece de jalousie, qui la dérobe aux yeux de son Amant. Cependant elle ne cesse de le regarder, sans songer au Grand-Prêtre, qui s'étoit paré des plus beaux ornemens pour plaire à sa Favorite. La cérémonie achevée, Anaxaras rejoint la jeune esclave, & obtient d'elle, qu'Aménophis pourra voir sa Maîtresse.

Elle l'instruisit de tout ce que le Prince Libien & lui, dans trois ou quatre jours, auroient à faire, pour entrer secrettement dans une des Galeries du Palais, où Cléorise avoit coutume de se promener une partie de la nuit : cette galerie, qui terminoit l'appartement où le Grand-Prêtre avoit logé cette Etrangere, étoit ornée de statues qui représentoient, d'un côté, les Héros de la Grece, & de l'autre les grands Princes qui avoient gouverné les Perses depuis Cirus.

Les statues étoient si artistement incrustées de marbres de différentes couleurs, & revêtues de lames d'or, d'argent & d'acier, pour représenter des cuirasses, qu'on eût dit que c'étoit de véritables hommes vivans & armés.

Il manquoit, d'un côté, la statue de Diomede, &, de l'autre, celle du Grand Artaxerce, que les Ouvriers achevoient, & dont les places étoient

préparées ; l'ingénieuse esclave, devenue hardie par l'envie de plaire à Anaxaras, imagina qu'Aménophis & lui pourroient se couvrir, l'un d'armes Grecques, & l'autre d'armes Persiques, & qu'ils se placeroient dans les deux endroits destinés aux statues qui manquoient ; qu'elle ameneroit auprès d'eux l'Etrangere qu'ils vouloient voir, & avec qui elle venoit toutes les nuits se promener dans cette galerie ; elle étoit assurée de les faire entrer par le souterrain ; & après avoir donné à Anaxaras toutes les instructions qu'elle crut nécessaires, elle le pria seulement de lui répondre de la discrétion de son ami, comme elle répondoit de celle d'Anaxaras.

Il faut avoir aimé, pour dépeindre & pour concevoir la joie & l'impatience du Prince de Libie. Jusqu'alors il avoit fait un mystere à Ménécrate de son aventure ; mais voyant que tout réussissoit au gré de ses desirs, il mit son ami dans sa confidence.

Enfin arriva cette nuit, où la jeune esclave avoit promis de faire entrer Aménophis avec Anaxaras dans la galerie. Les armes furent portées chez un Officier du Temple, nommé Créon, que l'esclave avoit disposé à faire tout ce qu'on voudroit. Elle lui avoit même dit que le déguisement des deux hommes qu'elle introduiroit par le souterrein dans l'appartement de Cléorise, se faisoit par l'ordre du Grand-Prêtre ; ainsi le Ministre du Temple ne fut point étonné, lorsqu'Aménophis & Anaxaras vinrent chez lui & qu'ils se travestirent l'un en Diomede & l'autre en Artaxerce. Il admira la bonne mine du Prince de Libie, qui choisit le personnage de Diomede ; & comme il lui sembla qu'Anaxaras, qui s'habilla en Arta-

xerce, témoigna quelque déférence pour Aménophis, ce fut à Anaxaras qu'il s'adressa, pour lui demander si dans le divertissement qu'il s'imaginoit que le Grand-Prêtre vouloit donner, ils seroient les seuls Acteurs.

Jamais Anaxaras ne fut si surpris ni si charmé : la fortune lui offroit ce qu'il n'eût jamais osé espérer : il avoit fait venir autour du Palais, à l'insçu d'Aménophis, un grand nombre de Libiens, à qui il avoit dit d'avoir des armes cachées, & de se tenir prêts à forcer quelque porte du Palais, au premier bruit qu'ils entendroient. Il avoit pris cette précaution, en cas qu'Aménophis & lui fussent découverts, & que le Grand-Prêtre les fît arrêter. Mais sur la question que lui fit l'Officier du Temple, il dit que lui seul étoit chargé de la fête, & qu'il y avoit à la porte quelques-uns de ses gens, qu'il le prioit de faire entrer.

Cependant la jeune esclave paroît ; & servant de guide à nos Héros, elle leur montre les places qu'ils devoient occuper. Ils montent sur les piédestaux, disposés à jouer parfaitement leurs rôles.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient livrés à leurs réflexions, lorsque Cléorise, appuyée sur la jeune esclave, entra dans la galerie. Elle étoit dans un déshabillé magnifique, jaune & argent, qui en marquant sa taille, en laissoit voir toute la beauté. L'esclave lui aidant à marcher, la conduisit d'abord du côté où étoit Anaxaras.

Aménophis n'avoit pu s'empêcher de tourner la tête du côté de Cléorise, qui, toute occupée de ses ennuis, n'avoit pas apperçu ce mouvement ; mais comme elle porta ensuite la vue de son côté, & qu'en même-tems l'idée de l'inconnu qu'elle

avoit considéré avec tant d'attention dans le Temple, se présenta à son esprit, elle regarda cette nouvelle statue de Diomede; & adressant la parole à l'esclave en la lui montrant : » depuis » quand, Péritée, lui dit-elle, cette place qui » étoit vuide, a-t'elle été remplie? » La jeune esclave, un peu interdite, lui répondit que la statue n'avoit été placée que le jour même. Cléorise, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, s'approcha pour la considérer de plus près.

L'amour même auroit peine à décrire ce qui se passoit alors dans le cœur d'Aménophis. Il fut tellement troublé en voyant Cléorise si près de lui, que ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il se jetta à ses genoux; &, par ce transport, il lui causa une frayeur qui lui fit faire de grands cris. » O Dieux! dit-elle, toute éperdue, » & voulant s'eloigner, où suis-je & que vois- » je? Vous voyez, lui dit Aménophis, l'homme » du monde le plus amoureux ». Cléorise allarmée du déguisement & du discours d'un inconnu, au milieu de la nuit, dans un Palais où tout lui étoit suspect, arracha avec violence sa robe que tenoit Aménophis; & sans balancer ni l'écouter davantage, elle courut pour gagner son appartement, d'où plusieurs esclaves attirées par ses cris, sortoient déjà de la galerie. Elles ne furent pas moins effrayées que Cléorise, en voyant Aménophis, qu'elles prenoient pour une statue, s'animer & marcher.

Les cris redoublent dans le Palais; le trouble & la confusion regnent de toutes parts : on va dire au Grand-Prêtre, qu'une des statues de la galerie s'est animée : il accourt, & voit d'abord

qui, pour reconnoître ce service, l'adopte pour son fils. Sa fille, qu'il veut lui donner en mariage, se trouve précisément être la belle Cléorise, qu'il avoit fait élever en Crète.

Le second Roman de Madame de Fontaines eut le plus grand succès dans sa nouveauté, & mérita cet éloge en vers de M. de Voltaire.

La Fayette & Segrais, couple sublime & tendre,
Le modele avant vous de nos galans écrits,
Des Champs Elisééns, sur les aîles des ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, & pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la Comtesse de Savoye.
Ils avoient bien raison : quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force & la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fenelon seul avoit joint;
Ce naturel aisé, dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son Empire.
De Mandoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse foiblesse
D'une Maitresse,
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot sur sa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prouva la sainteté.

Vous avez, pour l'amour, auſſi peu de ſcrupule;
Vous ne le ſervez point; & vous l'avez chanté.
Adieu, malgré mes épilogues,
Puiſſiez-vous pourtant tous les ans,
Me lire deux ou trois Romans,
Et taxer quatre Sinagogues!

Ce qui fait ſurtout beaucoup d'honneur au Roman de Madame de Fontaines, c'eſt d'avoir fourni au même Poëte, M. de Voltaire, le ſujet de deux Tragédies, Artémire & Tancrede.

La Comteſſe de Savoye.

La Comteſſe de Savoye ayant eu occaſion de voir le portrait de Mandoce, Roi de Murcie, conçoit pour ce Prince, un penchant dont elle ne peut ſe rendre la maîtreſſe. Elle tombe dans une langueur, dans laquelle tout l'art des Médecins étant inutile, ils ordonnent à la Princeſſe les eaux d'une fontaine célebre en Eſpagne; & cette fontaine étoit voiſine des Etats de Mandoce: elle voit ce Prince qui partage bientôt avec elle l'amour dont elle eſt conſumée. Ces Amans ſe font un aveu mutuel de leur tendreſſe; mais la Comteſſe rougit d'une déclaration qu'elle ne devoit qu'à ſon époux; & pour s'en punir, elle quitte l'Eſpagne dans le deſſein de ne jamais revoir ſon Amant. Mandoce chercha dans les occupations de la guerre, à effacer de ſon eſprit & de ſon cœur les charmes de la Princeſſe. C'étoit dans le tems que les Tancredes, fils du Comte d'Hauteville, d'une des premieres Maiſons de Normandie, entreprirent la Conquête de la Sicile. Le Prince de Murcie ſe joignit à ces braves Chevaliers, & ſe ſignala par des actions de valeur.

Cependant la Comteſſe de Savoye étant arrivé à Turin, d'où le Comte ſon mari partit peu de

tems après pour aller au secours du Roi d'Angleterre, contre un Prince voisin qui lui faisoit une guerre injuste, il laissa le Gouvernement de ses Etats au Comte de Pancallier, qui ne devoit rien décider sans en faire part à la Princesse. Cet homme devient passionnément amoureux de la femme de son maître ; & comme il étoit né avec une hardiesse qui alloit jusqu'à l'insolence, sans aucun égard pour le rang de sa Souveraine, il osa lui déclarer sa passion. Cet aveu fut reçu avec hauteur ; & le Ministre ne respira plus que la vengeance. Il avoit pour héritier un neveu de même nom que lui ; c'étoit le Seigneur de Savoye le plus beau & le mieux fait. Son oncle lui persuada qu'il étoit aimé de la Comtesse, & lui ordonna de se déclarer ouvertement son Amant. A force de vouloir le paroître, le bruit s'en répandit à la Cour ; & cette nouvelle parvint jusqu'à Mandoce qui étoit alors en Sicile avec les Tancredes. Pancallier crut avoir trouvé le moment de la vengeance ; il fit entrer son neveu dans la chambre de la Comtesse, lui ordonna de se tenir caché, & lorsqu'elle seroit au lit, de se présenter à elle pour en obtenir les dernieres faveurs. Ce jeune homme saisit avec transport ce pernicieux conseil, & assura qu'il ne manqueroit ni d'amour ni de hardiesse pour l'exécuter. Le Ministre fit avertir les principaux Seigneurs de la Cour, de se rendre auprès de lui pour une affaire importante, qui regardoit le service du Comte de Savoye ; & à l'heure fatale, marquée pour sa vengeance, il leur ordonna de le suivre dans l'appartement de la Princesse. Il fit enfoncer la porte de sa chambre. Les femmes ne venoient que d'en sortir ; & le jeune Pancallier ne s'étoit pas

encore montré. Son oncle leva la portiere où il sçavoit qu'il étoit caché; & lui plongeant son poignard dans le cœur : » Meurs Traître, lui dit-» il; & que la juste punition de ton audace, fasse » trembler désormais tous ceux qui voudront » t'imiter ». Il s'assura en même-tems de la Comtesse que toutes les apparences faisoient croire coupable. Elle fut gardée avec beaucoup de soin, en attendant que le Comte de Savoye, à qui Pancallier manda ce prétendu crime, eut décidé de son sort. Il fut ordonné qu'on suivroit la loi établie en Lombardie. Cette loi condamnoit la Princesse à mourir, s'il ne se présentoit pas un Chevalier, qui en combattant son Accusateur, la justifiât par le sort des armes. On accorda trois mois à la justification de la Comtesse. Elle employa ce tems-là pour faire parvenir un billet à Mandoce, & l'instruire de sa cruelle situation. Mandoce se trouva agité dans ce moment, de mouvemens si violens, causés par l'amour & la jalousie, qu'il ne daigna pas d'abord lire la lettre. Il se fit dans son esprit une confusion qui ne lui laissa rien voir, que les apparences du crime. Revenu à lui-même, il lut le billet; & sans croire la Princesse moins coupable, il ne peut envisager, sans frémir, la mort d'une personne qu'il avoit aimée si passionnément, & qu'il aimoit encore trop pour son repos. Il se rendit à Turin avec toute la diligence d'un Amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime. » On avoit » dressé au milieu de la place qui étoit devant le » Palais, une colonne de marbre blanc, où étoit » attaché une espece de bouclier, sur lequel celui » qui demandoit le combat, devoit faire écrire » son nom. Mandoce ne voulant point y faire

» mettre le sien, fit seulement écrire, qu'un Che-
» valier se déclaroit défenseur de la Comtesse de
» Savoye; & aussitôt il alla dans une endroit écar-
» té de la Ville, où il avoit laissé ses armes ». La fermeté du Comte de Pancallier ne se démentit point dans cette occasion. Persuadé que la valeur & non la justice, décideroit du sort du combat, il se prépara à soutenir son crime. Il méprisa même un ennemi qui ne vouloit pas se nommer. On demande à la Comtesse si elle remettoit ses intérêts au Chevalier inconnu, qui offroit de les soutenir. La Princesse tira une bague de son doigt, & en la donnant à celui qui étoit chargé de savoir sa volonté, elle lui commanda de la porter à son Protecteur, comme un aveu qu'elle faisoit de lui, & le présage de sa réussite. La victoire demeura long-tems incertaine; enfin Mandoce irrité de trouver tant de résistance, pressa si vivement son Adversaire, qu'il le fit tomber à ses pieds, blessé à mort. Tout le monde applaudit par de grands cris, au triomphe de Mandoce; & Pancallier ayant fait signe qu'il vouloit parler, déclara, avant que de mourir, sa trahison, & justifia la Comtesse par le récit de tous ses crimes. Mandoce disparut après sa victoire, pour ne pas exposer la Princesse à de nouveaux soupçons, qui auroient pu être très-dangereux pour elle, & lui laissa ignorer à qui elle avoit de si grandes obligations. Ce ne fut qu'après la mort de son mari, arrivée peu de tems après, qu'il se découvrit à elle, en lui présentant la bague, présage de son triomphe. L'Hymen couronna l'ardeur & la constance de leurs feux.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE IV.

VOTRE intention, Madame, est que je vous entretienne de toutes les femmes qui ont écrit dans notre langue, quelque foibles que soient leurs productions; c'est ce qui m'engage à vous parler de Mad. de la Garde de Richebourg. Les personnes qui ont connu cette femme, doutent même qu'elle soit Auteur des Ouvrages qui ont paru sous son nom; mais ce n'est pas à moi à les lui enlever, puisque personne ne les reclame. Il est vrai qu'ils ne sont pas de nature à flatter l'ambition d'un homme de Lettres: ce sont d'anciens Romans Espagnols, qui avoient déjà été traduits en françois, & que notre Auteur, ou celui qui lui a prêté sa plume, a remis dans un stile plus moderne. A l'égard de la personne de Madame de Richebourg, elle n'étoit pas d'un état à être fort connue dans le monde. Je crois que son mari s'occupoit de Minéralogie, & étoit employé dans des mines. Plusieurs ont cru qu'il avoit eu beaucoup de part aux Ouvrages de son épouse, dont le ton & la conversation répondoient peu, dit-on, au mérite d'une femme qui sait écrire.

Madame de Richebourg.

Les *Aventures de Dom Ramire de Roxas & de Dona Léonor de Mendoce* sont un des Romans Espagnols, dont je viens de vous parler. Je vous préviens, Madame, que vous ne trouverez rien de bien intéressant dans les récits, rien de bien varié dans les détails, rien de neuf dans les situations; mais vous voulez connoître le stile de Mad. de Richebourg; je vais tâcher de vous satisfaire.

Ramire & Léonor.

» pouvoit s'entendre, pour se consulter sur les
» moyens de donner un prompt secours. Je me
» trouvois, avec mon ami, vis-à-vis de l'endroit
» où le carosse étoit renversé ; & sans autre con-
» sultation que celle de la compassion, je jette
» mes habits sur l'herbe ; j'entre dans le fleuve ;
» je cours à celle de ces Dames qui me paroit
» le plus en péril ; & la prenant entre mes bras,
» je la rapporte, presque sans aucun sentiment,
» jusques sur le bord du rivage. Mon ami qui
» m'avoit suivi, en secourut une seconde ; & sans
» être aidés de personne, nous tirâmes de ce dan-
» ger quatre femmes, deux desquelles étoient
» déjà dans un âge un peu avancé, & deux en-
» core dans l'adolescence : la plus jeune, mal-
» gré la pâleur qui obscurcissoit la vivacité de
» ses couleurs, laissoit étinceller dans ses yeux
» languissans, des feux qui auroient embrâsé les
» cœurs les moins sensibles. Un Seigneur qui se
» trouva là, offrit son carosse pour remener ces
» Dames chez elles ; & remontant dans le mien
» avec mon ami, nous les reconduisîmes, de peur
» qu'il ne leur arrivât quelqu'autre accident en
» chemin. Elles étoient si fort effrayées de leur
» naufrage, principalement celle que j'avois se-
» courue la premiere, qu'elles ne songeoient
» pas à nous rendre grace de leur avoir sauvé la
» vie. Elles arriverent à une grande maison dans
» la rue S. Bernard ; nous leur donnâmes la main
» pour les aider à monter à leur appartement ;
» & quand elles y eurent un peu repris leurs
» sens, & que l'image du péril se fût dissipée,
» elles nous remercierent alors fort civilement du
» service que nous venions de leur rendre ; sur-
» tout, la plus jeune m'en parut si reconnois-



» ſante, qu'il ſembloit qu'elle n'en devoit ja-
» mais perdre le ſouvenir. Pour ne les pas in-
» commoder, nous voulûmes prendre congé
» d'elles; mais la mere de cette fille adorable
» nous dit qu'elle ne ſe tenoit pas quitte envers
» ſes libérateurs pour un foible remercîment,
» & qu'elle tiendroit à honneur de nous revoir,
» pour nous témoigner plus à loiſir, qu'elle con-
» noiſſoit tout le prix de ce que nous avions fait
» en expoſant notre vie pour lui conſerver la
» ſienne, ainſi qu'à ſa compagnie. Je me ſentois
» déjà ſi fort épris des attraits de ſa fille, que je
» lui répondis avec précipitation, que je ne man-
» querois point de revenir m'informer de l'état
» d'une ſanté, à laquelle je devois déſormais m'in-
» téreſſer, & qui me ſeroit à l'avenir toujours
» fort précieuſe; & nous nous retirâmes très-
» ſatisfaits de nous être trouvés à portée de ſe-
» courir des perſonnes ſi dignes de notre eſtime.
» Je fus huit jours ſans oſer aller viſiter cette
» Dame; mais pendant ce tems-là, j'envoyois
» chaque jour le domeſtique qui me ſuit, ſçavoir
» de ſes nouvelles, & de celles de la divine Léo-
» nor ſa fille, qui gardoit toujours le lit, très-in-
» commodée de la chûte qu'elle avoit faite. Dès
» que j'appris qu'elle commençoit à ſe rendre vi-
» ſible, mon amour naiſſant ne me permit pas
» de différer à l'aller voir; & je priai mon ami de
» m'accompagner dans cette viſite. Nous fûmes
» reçus avec autant d'affabilité que de politeſſe.
» Léonor s'offrit à mes yeux avec des charmes
» plus puiſſans, que la premiere fois que je l'a-
» vois vue; & je puis vous dire, ſans exagération,
» qu'il n'y avoit à la Cour, aucune fille qui pût lui
» être comparée en beauté. Elle ſe mêla dans

» notre converſation, & nous parla avec tant d'eſ-
» prit & de modeſtie, qu'elle laiſſa mon ami en-
» chanté de ſon mérite, & me rendit plus amou-
» reux que je n'aurois jamais penſé le devenir.
» J'aurois bien voulu dès-lors lui découvrir ce
» que je ſentois pour elle ; mais ſa mere étant
» aſſiſe entre elle & moi, je ne pouvois l'entre-
» tenir de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Après
» avoir long-tems parlé de leur naufrage & d'au-
» tres choſes plus agréables, la mere de cette
» belle nous demanda ſi nous étions de Madrid;
» je lui répondis que j'y avois pris naiſſance; &
» m'étant nommé, elle me parut ſatisfaite, parce
» qu'elle connoiſſoit ma famille. Pour mon ami,
» il lui dit qu'il étoit de Tolede, & lui apprit le
» ſujet pour lequel il étoit actuellement à la
» Cour, où il eſpéroit une récompenſe propor-
» tionnée à un ſervice qu'il venoit de rendre à ſa
» Majeſté. Cette Dame connut avec joie, qu'elle
» avoit eu pour libérateurs deux cavaliers de la
» premiere diſtinction; & comme je m'apperçus
» de ſes ſentimens à mon égard, je me hazar-
» dai à lui demander permiſſion de revenir une
» autre fois l'aſſurer de notre attachement reſ-
» pectueux. Elle me répondit que je la prévenois
» ſur une priere qu'elle nous alloit faire elle-
» même, & qu'elle eſpéroit que nous la lui ac-
» corderions, pour lui donner, autant de fois que
» nous la viſiterions, l'occaſion de nous renou-
» veller ſa reconnoiſſance. On vint lui annoncer
» la viſite d'une Dame de ſes amies; & pendant
» qu'elle alla au-devant d'elle pour la recevoir,
» ſa fille me témoigna à ſon tour, qu'elle m'étoit
» obligée de mon ſecours. J'aurois maintenant
» beſoin du vôtre, lui dis-je, aimable Léonor,

» m'étant mis, en vous ſauvant, dans un péril plus
» grand, que celui dont je vous ai tirée. Je n'eus
» pas le loiſir de lui en dire davantage; mais ce
» commencement de déclaration me parut ſuffi-
» ſant pour cette fois. Les ayant laiſſées avec la
» Dame qui les venoit viſiter, nous montâmes
» à l'appartement des deux autres perſonnes que
» nous avions auſſi ſecourues; & nous ne demeu-
» râmes pas long-tems avec elles, parce qu'étant
» préoccupé de Léonor, je ne me trouvois pas
» là dans mon centre; & je commençois à ſen-
» tir que hors la préſence de cette belle fille,
» je ne goûterois plus de vrai plaiſir, que dans la
» ſolitude. Nous n'eûmes pas plutôt quitté ces
» Dames, que je m'informai de la qualité de celle
» qui s'étoit rendue ſi rapidement la maîtreſſe
» de mon cœur; j'appris qu'elle étoit telle, que
» je pouvois aſpirer au bonheur de lui donner la
» main; & ſans m'embarraſſer de l'état de ſa
» fortune, étant aſſez riche par moi-même, je
» réſolus de m'attacher à elle par les nœuds les
» plus ſaints, me perſuadant que ſa vertu & ſa
» beauté me ſeroient une dot ſuffiſante ».

Don Ramire nous meneroit trop loin, ſi nous le laiſſions parler plus long-tems. Voici, à peu-près, le précis de ce qu'il continue de raconter. Il fut quelque tems ſans aller chez Léonor, afin de découvrir ſi ſon abſence l'intéreſſeroit. Pendant cet intervalle, il obſerva qu'un certain Don Fadrique donnoit ſouvent, pendant les nuits, des ſérénades ſous les balcons de ſa Maîtreſſe. C'en fut aſſez pour faire naître dans ſon eſprit une étincelle de jalouſie, qui fit dans la ſuite les plus grands ravages. Le hazard lui fournit une occaſion de ſonder plus particuliérement les ſen-

timens de Léonor. Un des parens de Don Ramire venoit de quitter Madrid pour quelque tems; & il l'avoit prié d'aller demeurer avec sa femme. Celle-ci occupoit une maison voisine de celle de Dona Léonor; de concert avec son parent, elle se lia avec cette jeune personne, & l'invita à la venir voir. Léonor n'y manqua pas. L'appartement de Don Ramire étoit ouvert; les deux Dames qui sçavoient qu'il n'y étoit pas, y entrerent. La curiosité fit que Léonor jetta partout les yeux : elle trouva des lettres fort tendres, écrites à Don Ramire, & un portrait d'une femme très-belle. Ces lettres & ce portrait avoient été mis là à dessein. Dona Léonor en conçut une forte jalousie. Don Ramire retourna la voir; il s'apperçut que son artifice avoit réussi; & il devint plus amoureux que jamais. L'amour ne va guère sans la jalousie : Don Ramire avoit quelqu'inquiétude des sérénades de Don Fadrique. D'un autre côté, Léonor qui avoit eu peine à se persuader que l'aventure du portrait n'avoit été qu'un artifice, vit un jour, à une fête, Don Ramire assis auprès de la Dame que ce portrait représentoit. Don Ramire l'avoit emprunté d'un de ses amis; & se trouvant avec cet ami & sa maîtresse, il leur parloit & en étoit écouté, tandis que Léonor l'observoit d'un balcon voisin. Cette vue porta la fureur dans l'ame de cette tendre Amante; elle ne voulut plus voir Don Ramire, qu'elle regardoit comme un traître. Envain il se présenta plusieurs fois à sa porte; envain il lui écrivit plusieurs lettres pour se justifier : rien ne fut écouté. Don Ramire au désespoir, crut qu'un rival plus heureux l'avoit banni du cœur de Léonor. Un soir qu'il observoit à sa porte de quoi vérifier ses

ſoupçons, il vit entrer un domeſtique qu'il prit pour un Emiſſaire de Don Fadrique. Furieux, il entre avec lui, pénetre juſqu'à la chambre de Léonor qu'il voit, dans l'obſcurité, aſſiſe auprès d'un cavalier. Don Ramire ne ſe poſſede plus à ce ſpectacle; il tire ſon épée, ſe jette ſur ce cavalier qu'il renverſe aux pieds de Léonor. Voilà le ſujet de ſon départ précipité de Madrid.

Don Felix raconte à ſon tour ſes aventures à Don Ramire. Il eſt aimé de ſa maîtreſſe; mais le frere de cette belle fille, appellée Victoire, s'oppoſe aux amours de Don Felix. Celui-ci prend la fuite avec Victoire; dans leur route, il leur ſurvient pluſieurs contre-tems, qu'il ſeroit trop-long de décrire. Victoire ſe retire dans un Couvent pour ſe ſouſtraire aux perſécutions de ſon frere. Don Felix va la trouver; & c'eſt dans ce voyage, qu'il fait la rencontre de Don Ramire.

Après cette confidence réciproque de leurs malheurs, nos deux amis ſe couchent. Don Ramire trouve le lendemain à ſon réveil, Dom Felix occupé à lire une Comédie intitulée, le *Talisman*. Elle fait partie de l'Ouvrage de Madame de Richebourg : vous ferez bien, Madame, de ne point vous mêler de cette lecture.

Nos deux Voyageurs quittent leur Hôtellerie: ils trouvent dans leur chemin un homme baigné dans ſon ſang. Ils le ſecourent, le font tranſporter dans une maiſon; & là, après l'avoir fait panſer, ils le prient de leur raconter ſon hiſtoire. Cet homme les ſatisfait; & moi, Madame, je vous fais grace de ce récit.

Comme nos deux amis ſont fertiles en rencontres, ils trouvent encore un autre homme aſſaſſiné, qu'ils ſecourent pareillement. C'eſt un Amant

malheureux, que ſa maîtreſſe & ſon rival ont mis dans cet état. Il raconte à ſes Bienfaiteurs l'hiſtoire déplorable de ſes amours. Un Amant rebuté qui forme de nouvelles chaînes; ſa maîtreſſe d'abord infidelle, puis jalouſe qu'un Amant l'abandonne; cette jalouſie qui la porte à faire aſſaſſiner cet Amant; ce ſont là les traits principaux que préſentent les aventures de l'homme bleſſé.

Don Ramire & Don Felix arrivent à Valence. Le premier objet qui s'offre à leurs regards, eſt un jeune homme de bonne mine, vêtu en Berger, qui, ſous le nom d'Anfriſe, ſe plaint poëtiquement des rigueurs de Beliſarde. Il prend nos Voyageurs pour deux Bergers; & leur parle de ſon ingrate Bergere. On apprend que l'amour lui a dérangé l'eſprit, & lui a fait adopter ces viſions de bergerie.

Cependant Dona Léonor, que Don Ramire croit infidele à Madrid, ſe trouve je ne ſçais comment, eſclave en Barbarie. Rachetée par un Religieux de la Rédemption, elle revient en Eſpagne; & le rival prétendu que Don Ramire a aſſaſſiné dans la chambre de Léonor, eſt le frere de cette belle; il eſt vivant; & la maîtreſſe de Don Ramire lui eſt toujours fidelle. Il vole à ſa rencontre, lui jure un éternel amour, l'épouſe; & ce mariage eſt célébré par une Comédie, imprimée à la fin du Roman. Elle eſt intitulée, *Arlequin Subdélégué de l'Amour*; & c'eſt tout ce qu'il ſuffit que vous en ſçachiez.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

UN autre Roman traduit de l'Eſpagnol, & que Madame de Richebourg n'a fait, pour ainſi dire, que rajeunir, eſt l'Hiſtoire de Perſile & de Sigiſmonde, tirée de Miguel Cervantes. C'eſt encore ici un amas confus d'avantures, d'où ſont bannies le plus ſouvent, la raiſon & la vraiſemblance. Perſile & Sigiſmonde.

» Dans l'ouverture d'une baſſe foſſe, le ſé-
» pulchre, plutôt que la priſon de pluſieurs corps
» vivans qui y étoient comme inhumés, le bar-
» bare Curſicurbo crioit de toute ſa force ; &
» quoique le ſon terrible de ſa voix retentît dans
» tous les environs, perſonne ne diſtinguoit ſes
» paroles, qu'une infortunée que ſes malheurs
» avoient précipitée dans cette eſpece de tom-
» beau. Clélie, lui diſoit il, fais attacher à cette
» corde le priſonnier que nous avons mis cette
» nuit ſous ta garde ; & vois enſuite, ſi parmi les
» femmes de la derniere priſe, il y en a quel-
» que une qui ſoit digne d'habiter avec nous,
» & de revoir le ſoleil qui nous éclaire. En lui
» parlant de la ſorte, il faiſoit deſcendre dans
» cette baſſe foſſe, une groſſe corde ; & peu de
» tems après, étant aidé par quatre autres bar-
» bares, il en tira un jeune homme, âgé d'en-
» viron dix-neuf ans, vêtu de toile, comme
» un Matelot. Dès que ces barbares l'eurent dé-
» taché de cette corde, ils lui releverent ſes
» cheveux qui tomboient en forme d'anneaux,
» d'un or très-pur, & lui voyant le viſage cou-

» vert de pouſſiere, ils le lui laverent avec de
» l'eau, que l'un d'eux alla puiſer ſur le bord de
» la mer. Ce priſonnier leur parut alors d'une
» beauté ſi extraordinaire, qu'ils demeurerent,
» à l'exception de Curſicurbo, dans une admi-
» ration dont ils ne pouvoient revenir ; & la
» douceur de ſes regards attendriſſoit quelques-
» uns de ceux même, qui l'emmenoient pour l'é-
» gorger de leurs propres mains. Il ne paroiſſoit
» dans le maintien de cette victime, aucun trou-
» ble, aucune affliction ; au contraire, une joie
» intérieure ſembloit ſe manifeſter dans ſes yeux
» qu'il élevoit modeſtement vers le Ciel. Ou-
» vrage admirable de mon Créateur, diſoit-il,
» en le conſidérant, je ne mourrai donc pas,
» ſans jouir encore de votre lumiere ! Jetté dans
» un cachot obſcur, où je me voyois enſeveli,
» avant que d'avoir ceſſé de vivre, je m'abandon-
» nois au déſeſpoir le plus funeſte ; & mes mal-
» heurs ébranloient tellement ma conſtance, que
» tout Chrétien que je ſuis, ils m'emportoient
» [illegible]rs de moi même, & me forçoient preſque
» [illegible]uhaiter ma mort.

» Ces Barbares n'entendoient pas ce qu'il di-
» ſoit, parce qu'il parloit un autre langage que
» le leur ; ils refermoient, pendant ce tems-là,
» l'ouverture de la baſſe-foſſe ; & après l'avoir
» refermée, ils le menerent ſur le rivage de la
» mer, où ils avoient un radeau fait de pieces de
» bois, attachées les unes aux autres avec des
» oſiers. Cette machine leur ſervoit pour paſſer
» de l'Iſle qu'ils habitoient, à celle où ils tenoient
» leurs priſonniers, qui n'en étoit éloignée que
» de trois mille ou environ. Ils monterent tous
» enſemble ſur ce radeau, & firent aſſeoir le

» jeune homme entre eux. Ils étoient déjà au
» milieu du détroit qui séparoit les deux Isles,
» lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une tempête, dont
» ces Barbares, peu versés dans la navigation, ne
» purent soutenir la violence. Leurs pieces de
» bois agitées par des flots que soulevoit un vent
» impétueux, se délierent malgré leurs efforts à
» retenir les liens qui les unissoient ensemble,
» & se diviserent en différentes parties. Le jeune
» homme, qui, un moment auparavant, crai-
» gnoit de périr par le fer, se vit alors en dan-
» ger d'être enseveli dans les eaux. Demeuré seul
» sur un débris de ce radeau, où il s'affermit du
» mieux qu'il put, il fut emporté par un tourbil-
» lon qui engloutit les cinq Barbares qui se pré-
» paroient à le sacrifier. Les vagues s'élevoient
» au-dessus de sa tête, en se heurtant les unes
» contre les autres; & retombant sur lui à gros
» bouillons, elles l'empêchoient non seulement
» de voir le Ciel, mais même de le prier d'a-
» voir pitié de son état. Cependant après avoir
» senti les horreurs de la mort la plus effrayan-
» te, les vents cesserent de se combattre; & au
» bout de quelques heures, le flot devenu plus
» tranquille, le conduisit, comme par miracle, à
» une pointe de l'Isle, où Cursicurbo avoit des-
» sein de le transporter. Presque mort de la fa-
» tigue qu'il venoit d'essuyer, il s'assit sur le
» débris du radeau qui l'avoit apporté vers cet
» abri; & promenant sa vue de tous côtés, en
» remerciant le Ciel de l'avoir tiré d'un péril si
» évident, il apperçut, assez proche de lui, un
» Vaisseau qui avoit relâché dans ce parage,
» comme dans un Port assuré pour se mettre à
» couvert de l'orage qu'il avoit prévu.

fatigues, il apprit avec douleur, que le maître du Vaisseau où il étoit, qui se nommoit Arnalde, Prince de Danemarck, alloit dans l'Isle des Barbares pour y chercher Auristelle, que des Corsaires lui avoient enlevée. Il faut vous faire observer, Madame, que Sigismonde, qui avoit fait vœu d'aller à Rome après avoir changé de nom, avoit été prise, dans son voyage, par des Pirates qui l'avoient vendue en Danemarck au Prince Arnalde; qu'il en étoit devenu passionnément amoureux; que d'autres Corsaires l'avoient reprise sur le bord de la mer, où elle se promenoit; & que le Prince de Danemarck avoit équipé un Vaisseau, pour aller chercher cette Princesse. Périandre sut que le dessein du Prince Arnalde étoit de vendre aux Barbares, une fille qui avoit été à Auristelle, afin d'apprendre, par son moyen, ce qu'étoit devenue sa Maitresse. Cette connoissance lui fit naître un projet qu'il exécuta sur le champ. Il alla se présenter au Prince Arnalde; lui dit qu'il étoit frere d'Auristelle, & s'offrit à être vendu aux Barbares, sous l'habillement de fille, afin d'avoir des nouvelles de sa sœur. Le Prince Arnalde goûta les raisons de Périandre; & sans faire attention à quelques inconvéniens que l'excès de son amour ne lui permettoit pas d'envisager, il lui fit donner les habits qu'il destinoit pour Auristelle, quand il l'auroit retrouvée. Ainsi vêtu, Périandre lui parut la plus belle fille qu'il eut encore vue; & il n'y avoit à ses yeux, que la beauté d'Auristelle, qui pût se comparer à celle de Périandre. Ce Prince fut donc vendu aux Barbares comme fille; & étant arrivé dans leur Isle, porté sur les épaules de plusieurs d'entr'eux, qui se disputoient
tour-à-tour

tour-à-tour l'avantage de se charger d'un fardeau qui leur sembloit si précieux : on le conduisit sous une grande & superbe tente.

J'ai oublié de vous dire, Madame, que les habitans de cette Isle sont des gens, auxquels un Magicien anciennement a prédit, qu'il naîtra parmi eux un Roi qui fera la conquête d'une grande partie du monde. Ils ne savent pas précisément qui doit être ce Roi ; mais pour en avoir la connoissance, ce Magicien leur ordonna de sacrifier tous les Etrangers qui aborderoient dans leur Isle ; de réduire leur cœur en poudre ; de faire boire cette poudre aux principaux de leur nation ; & d'élire pour Souverain, celui qui la boira sans répugnance. Ce Magicien leur commanda aussi, de rassembler dans leur Isle toutes les filles Etrangeres qu'ils pourroient acheter ou enlever, & de donner la plus belle au Barbare qui aura avalé cette poudre. Ces filles sont si bien traitées par ces Peuples, qu'elles n'ont pas sujet de se plaindre de leur barbarie.

Le Gouverneur étant entré dans la tente où l'on avoit placé Périandre, on vint l'avertir qu'on avoit apperçu, près du rivage, un radeau, sur lequel on amenoit un jeune Esclave, avec la vieille femme qu'on avoit commise à la garde de la basse-fosse. A cette nouvelle le Gouverneur prit le chemin de la mer ; & Périandre voulant le suivre comme les autres, il lui en témoigna beaucoup de satisfaction. En arrivant sur la Plage, il trouva qu'on avoit déjà mis à terre le Prisonnier avec la vieille femme. Périandre voulut voir s'il ne connoîtroit point le malheureux, que sa mauvaise fortune mettoit dans l'extrémité où il s'étoit trouvé lui-même ; mais il

ne put lui voir distinctement le visage, parce qu'il penchoit la tête, & faisoit ensorte de n'être vu de personne. Tournant aussi la vue sur celle qu'on disoit être la gardienne de la basse-fosse, il crut la reconnoître; la crainte le saisit; & il changea de couleur. Il la considéra de nouveau avec plus d'attention; plus il se rappelloit ses traits, plus il se troubloit & sentoit d'inquiétude. Je n'en puis douter, disoit-il en lui-même, c'est l'infortuné Clélie; c'est la gouvernante de ma chere Auristelle. Il auroit bien voulu lui parler; mais il n'osa l'entreprendre, craignant de découvrir ce qu'il vouloit tenir caché; & il suspendit sa curiosité, jusqu'à ce qu'une occasion plus favorable lui permît de se satisfaire.

Pour presser davantage la preuve qu'il vouloit faire lui-même, afin de s'assurer la possession de Périandre, le Gouverneur commanda d'immoler le jeune homme qu'on venoit d'amener, & de réduire sur le champ son cœur en poudre. Deux Barbares s'en saisirent à l'instant, lui attacherent les mains derriere le dos, lui banderent les yeux, le firent mettre à genoux; & comme un agneau, cette paisible victime attendoit le coup mortel, sans proférer une parole. A ce spectacle pitoyable, la vieille Clélie ne pouvant se contenir plus long-tems, pénétrée de la douleur la plus amere, & comme un torrent qui rompt la digue qui le retenoit, elle court se jetter aux pieds du Gouverneur. » Protecteur du beau sexe, » lui dit-elle, prenez garde à ce que vous faites; » vous croyez sacrifier un adolescent; & ce sa- » crifice vous seroit inutile. Ce n'est point un » homme que vous immolez; c'est une fille, & » peut-être la plus belle qui soit dans le reste

» du monde. Parlez, adorable Auristelle, » lui dit-elle à son tour, en fondant en larmes; » parlez, aimable soutien de ma vieillesse; & » ne souffrez pas qu'emportée par la rapidité de » vos disgraces, on vous ôte une vie que vous » pouvez conserver, pour en jouir un jour avec » plus de bonheur ». Ces paroles suspendirent le bras levé pour enfoncer le poignard dans le sein d'Auristelle; & le Gouverneur ordonna de lui délier les mains, & de détacher le bandeau qui lui couvroit les yeux. Alors la regardant attentivement, tout Barbare qu'il étoit, ses tendres regards confessoient que son cœur ne trouvoit pas sa beauté moins touchante, que celle de Périandre; & son ame, comme errante autour de ces objets divins, ne savoit plus auquel des deux elle devoit s'unir.

Figurez-vous, Madame, le trouble de Périandre, quand il vit qu'Auristelle étoit la victime qui alloit être immolée. Une sueur froide coula de son visage; une espece de nuage lui couvrit la vue; il vouloit s'avancer vers celle après qui son cœur voloit; & sa foiblesse ne le laissoit s'en approcher, que d'un pas chancellant. » Chere » moitié de mon ame, lui dit-il, d'une voix assez » basse, pour n'être entendu que d'elle; vous » voyez sous ce vêtement, votre frere Périandre. » Vivez, ajouta-t-il; vivez ma sœur; la mort » n'est point à craindre ici pour votre sexe; ne » soyez pas plus cruelle envers vous, que ne le » sont ces Barbares; & croyez que le Ciel vous » ayant préservée de tant de périls, il vous pré» servera de ceux qui pourroient encore vous » menacer. Quoi, mon frere, lui répondit Au» ristelle, saisie d'étonnement, j'ai le bonheur

» monie, qui flattoit l'oreille, toute rustique
» qu'elle étoit. Une de ces troupes venant à pas-
» ser auprès de nos Pélerins, un vieillard, Juge
» des environs, s'avança vers cette troupe, &
» prit par la main une de ces filles : l'ayant con-
» sidérée depuis la tête jusqu'aux pieds. Froçue-
» lo, lui dit-il, tout courroucé ; n'avez-vous
» point de honte, de paroître ainsi dans ces dan-
» ses ? Ces fêtes sont-elles instituées pour être
» profanées ? Ne craignez-vous point que le Ciel
» ne vous punisse de ce scandale ? Si Clémence,
» ma fille, vous a permis de vous travestir de la
» sorte pour tromper ma vigilance ; par le Dieu
» vivant ; je parlerai si haut, que les sourds m'en-
» tendront d'une lieue. En achevant ces paroles
» menaçantes, un autre vieillard, Juge de Vil-
» lage comme lui ; le tirant doucement par le
» bras : Pedre Covena ; lui dit-il, savez-vous
» qu'en vous faisant entendre des sourds, vous
» feriez un miracle ? Contentez-vous que nous
» nous entendions l'un & l'autre ; & appre-
» nez moi en quoi mon fils peut vous avoir
» offensé. S'il vous a fait quelque injure, je suis
» juge équitable ; je le châtierai de façon, que
» vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de la
» réparation. Son délit est visible, lui répliqua
» le vieux Covena ; puisqu'étant homme ; vous le
» trouvez sous un habit de femme, & non pas
» de femme du commun ; mais de celles qui
» accompagnent la Reine dans les cérémonies.
» Ce n'est pas le tout, continua-t-il ; je crois que
» ses vêtemens appartiennent à ma fille Clé-
» mence ; vous comprenez comme moi, ce que
» voudroit signifier ce déguisement ; & je n'en-
» tendrois pas raillerie ; si, durant cette fête, le

» diable alloit faire des siennes, en les unissant
» de son autorité, avant qu'ils eussent reçu la
» Bénédiction de l'Eglise. Une grosse réjouie
» d'entre les filles, qui avoit écouté le discours
» de ces deux vieillards, prit la parole pour le
» jeune Troçuelo ; & s'adressant à Pedre Cove-
» na, Seigneur Alcade, lui dit-elle, s'il faut
» déclarer ici la vérité, Clémence est l'épouse
» de Troçuelo, comme ma mere est l'épouse de
» mon pere. Je n'ai pas, continua-t-elle, appris
» à juger comme vous ; mais, malgré cela,
» l'ayant vu danser avec une certaine contrain-
» te, je juge que vous ne feriez point mal, de
» mettre la derniere main à ce qu'ils n'ont qu'é-
» bauché ; que le diable s'en aille après à la
» malheure, & que Saint Pierre bénisse ensuite
» ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner du reste.
» Cette fille a raison, dit Troçuelo à Covena ;
» nos enfans sont d'égale condition ; ils ne sont
» pas plus vieux Chrétiens l'un que l'autre ; &
» leurs biens peuvent se mesurer à une même
» aulne. J'y consens, lui répondit Covena, pour-
» vu que ma fille y consente aussi. Les apparen-
» ces étant quelquefois trompeuses, il est bon
» de l'entendre avant que de rien conclure.
» Qu'on la fasse venir ; & comme, Dieu merci,
» elle n'est pas muette, elle nous dira bientôt
» ce qu'elle pense là-dessus. Clémence parut un
» moment après ; & déja prévenue de ce dont il
» s'agissoit, je sais ce que vous m'allez deman-
» der, mon pere, dit-elle à Covena ; mais je
» vous prie de croire par avance, que si je n'ai
» pas été la premiere qui soit tombée en faute,
» je ne serai pas non plus la derniere que le serpent
» maudit induira en tentation. Troçuelo est mon

» mari, ajouta-t-elle ; & je suis sa femme. Par-
» donnez-moi, je vous en conjure, une foiblesse
» dont je n'ai connu la conséquence, qu'après
» m'être souvenue de ce que m'avoit dit tant de
» fois ma pauvre mere ; & si vous ne m'accor-
» dez pas le pardon que je vous demande, Dieu
» veuille me pardonner en votre place, ainsi
» qu'à Troçuelo, qui n'entendoit pas plus de
» malice que moi, en ce qui s'est passé entre nous
» deux. Est-ce ainsi, ma fille, lui répondit Co-
» vena, que la pudeur vous apprend à vous ex-
» cuser ? Est-ce là le fruit de l'éducation que je
» vous ai donnée ? J'en attendois un autre,
» continua-t-il ; mais puisque vous avez com-
» mencé par où les bonnes Chrétiennes finissent,
» je veux bien, pour effacer la honte qui en re-
» jailliroit sur mon front, réparer la brêche que
» vous avez faite à votre honneur ; & comme je
» viens de le dire au Juge Troçuelo, je consens
» que son fils soit votre époux, priant le Ciel
» qu'en vous pardonnant votre faute, il com-
» ble votre mariage de ses bénédictions, &
» qu'il fasse que cette aventure demeure en-
» sevelie dans l'oubli ; parce que si elle venoit à
» la connoissance des supérieurs qui m'ont éta-
» bli pour maintenir le bon ordre dans l'éten-
» due de ma Jurisdiction, ils ne manqueroient
» pas de me blâmer de l'aveugle confiance que
» j'ai eue en votre fausse vertu, & me déplace-
» roient peut-être, comme incapable de veiller
» sur les actions de mes Concitoyens, puisque
» je ne l'ai pas fait sur la conduite de ma
» fille. Par le Dieu qui amene toutes choses
» à leur bonne fin, dit alors la grosse Paysanne
» qui avoit déjà parlé à Covena, le Seigneur Al-

» cade s'explique plus nettement qu'un Oracle. » Ça, mes enfans, continua-t-elle, en s'approchant » de Clémence & du jeune Troçuelo, tapez la » main l'un dans l'autre ; & si vous ne l'avez pas » fait encore, vivez après cela tous deux unis » ensemble, comme si vous ne faisiez qu'un, » ainsi que le commande notre mere la sainte » Eglise ; & dépêchons nous d'aller sous l'orme, » continuer nos danses, n'étant pas juste d'inter- » rompre notre fête pour une bagatelle. Suivant » l'avis de cette fille, le jeune Troçuelo donna » la main à Clémence Covena ; & les deux Al- » cades étant satisfaits de cette alliance, la troupe » continua sa marche comme elle l'avoit com- » mencé ».

Voici, Madame, une autre histoire moins gaie, mais qui ne vous plaira peut-être pas moins que la précédente. Histoire de Ruperte.

Dans une Hôtellerie où nos Pélerins se trouvoient logés, leur conversation fut interrompue par un homme qui entra dans leur chambre. Seigneurs, leur dit-il, tout émerveillé, venez voir ce que vous n'avez peut-être point encore vu de votre vie. Il proféroit ces paroles avec tant d'émotion, que s'imaginant aller voir quelque chose de bien extraordinaire, ils le suivirent jusques dans un appartement un peu éloigné de celui qu'ils occupoient, & virent au travers de quelques planches, une chambre tendue de deuil ; mais l'obscurité qui y régnoit, les empêchoit de distinguer ce qu'il y avoit dans cette chambre. Pendant qu'ils faisoient en sorte de le découvrir, un vieil homme, aussi vêtu de deuil, s'approcha d'eux d'un air assez triste. » Seigneurs, leur dit- » il, si le desir de voir la veuve Ruperte, ma

» Maîtresse, vous amene dans ce lieu, vous y
» êtes venu trop tôt ; vous prendrez s'il vous
» plaît la peine de revenir quand il sera nuit ; je
» vous placerai dans un endroit d'où vous la
» verrez, sans qu'elle s'en apperçoive ; & vous
» ne serez pas moins surpris de son affliction,
» que de sa beauté. Je veux bien, continua-t-il,
» vous apprendre par avance, que ma Maîtresse,
» qui loge dans cet appartement, s'étoit mariée
» avec le Comte Lambert, Ecossois ; & que son
» mariage a coûté la vie à son mari, comme il
» l'expose chaque jour elle-même à la perdre,
» depuis qu'elle est veuve. Pour vous mettre au
» fait de ses malheurs, il faut vous dire que le
» Seigneur Rubicon, Cavalier des plus qualifiés
» de l'Ecosse ; & que sa noblesse & ses richesses
» rendoient vain & présomptueux, étoit, quoi-
» que d'un âge un peu avancé, d'un tempéra-
» ment fort amoureux, & qu'il aimoit la belle
» Ruperte, dans le tems qu'elle étoit fille ; mais
» elle n'avoit pas pour lui les mêmes sentimens ;
» ce qui ne devoit pas le surprendre ; parce
» qu'elle n'étoit alors âgée que d'environ vingt
» ans, & qu'il en avoit plus de cinquante. Elle
» ne voulut donc point écouter ceux qui lui par-
» loient de mariage en sa faveur ; ils avoient
» beau revenir à la charge, pour l'engager à ne
» pas refuser une si grande fortune, elle les ren-
» voyoit toujours mécontens de leurs tentati-
» ves ; & pour se débarrasser de leurs importu-
» nités, elle se maria avec le Comte Lambert,
» Cavalier tout jeune & tout aimable, & pour
» lequel elle avoit plus de tendresse, que je ne
» me le serois imaginé. Rubicon regarda cette
» préférence comme un affront que lui faisoient

» les parens de Ruperte, qui ne pensoient pour-
» tant point à lui, & qui ne songeoient qu'à
» marier leur fille selon son inclination. Ce mé-
» chant Rubicon avoit, de sa premiere femme,
» un fils âgé de dix-huit ans, qui étoit doué
» des plus belles qualités qui puissent rendre un
» Cavalier recommandable. Si Rubicon eut de-
» mandé Ruperte pour ce fils, peut-être l'au-
» roit-on écouté; & ç'auroit été un grand bon-
» heur, parce que le Comte mon Maître, que
» j'avois élevé avec tant de soin, seroit encore
» vivant; & Ruperte plus satisfaite. Un jour
» que le Comte alloit avec elle à une de ses
» terres, pour prendre l'air de la campagne, Ru-
» bicon, suivi de plusieurs domestiques, le ren-
» contra sur leur chemin; il vit Ruperte; & sa
» vue réveilla cet amour dont il avoit brûlé
» pour elle. Mais cet amour méprisé se chan-
» geant en même tems en fureur, & voulant
» porter à Ruperte le coup le plus sensible, il
» fondit comme un furieux, sur le Comte, sans
» lui donner le loisir de se mettre en défense;
» & lui plongeant son épée dans le cœur: c'est-
» là, lui dit-il, en le voyant tomber expirant,
» c'est-là l'endroit où je ne puis manquer de
» frapper mon ingrate. Je te plains, continua-
» t-il; tu me payes ce que tu ne me dois pas;
» mais si j'en use si cruellement à ton égard, ton
» épouse en a usé envers moi d'une maniere en-
» core plus cruelle. Je ne t'ôte qu'une fois la
» la vie; & elle me l'a ôté autant de fois, que
» je me la suis représentée entre tes bras.

» Je me trouvai présent à cet assassinat; j'en-
» tendis les paroles que je vous rapporte; & je
» suis témoin des plaintes de ma Maîtresse qui

» sorte ce soir de la bouche d'aucun de vous ».
Après avoir donné cet ordre à ce serviteur, elle lui commanda de fermer sur elle la porte de son appartement, & de n'en permettre l'entrée à personne. Nos Pélerins furent donc obligés de se retirer; & Ruperte demeura seule pour réfléchir en liberté sur le parti qu'elle auroit à prendre dans cette conjoncture. Ce fut d'immoler à sa vengeance, le fils de Rubicon.

Cette résolution étant prise, Ruperte séduisit un domestique de Clorian; & pour quelqu'argent qu'elle lui donna, il l'introduisit secrettement dans la chambre de son maître. Elle s'étoit munie d'un couteau pointu & bien tranchant, & avoit sous sa robe une lanterne sourde, dans laquelle il y avoit une bougie allumée. Enfin le moment désiré arrive; Clorian se couche, &, fatigué du chemin, s'endort sans aucun pressentiment du coup qui le menace. Il ne fut pas plutôt endormi, que la furieuse Ruperte ouvre sa lanterne; & la chambre en est aussitôt toute éclairée. Elle marche ensuite doucement, en prenant garde où elle pose les pieds, de peur de faire le moindre bruit qui puisse réveiller son ennemi; elle s'avance vers son lit, & lui découvre le visage. Juste Ciel! effet prodigieux! La beauté de cet ennemi a la même propriété, que la tête de Méduse. Ruperte ne jette pas plutôt les yeux sur le beau Clorian, qu'elle devient immobile, & comme une statue de marbre; & l'amour, sous l'apparence de la pitié, retient le coup qu'elle veut porter. Plus elle contemple ce charmant ennemi, plus elle se sent attendrir; son couteau lui tombe de la main. « Malheureuse que je suis, dit-elle » en elle-même, en poussant un profond soupir;

» que devient ma colere ? Cet ennemi que je » veux m'immoler, me femble un objet plus di- » gne de ma tendreffe, que de ma vengeance. » Au lieu de me venger fur lui du crime de fon » pere, ne devrois-je pas plutôt l'engager à le » réparer ? Aimable innocent, tu peux m'obli- » ger à lui pardonner, comme tu m'obliges à chan- » ger le defir de l'en punir en celui de t'avoir » pour époux ». Ruperte s'abforboit fi fort dans fes tendres réflexions, que fa lanterne lui échappa de la main, & tomba fur Clorian qu'elle réveilla. La bougie s'étant éteinte en tombant, Ruperte voulut fortir de la chambre; mais elle n'en put trouver la porte; & Clorian y entendant marcher, crie au fecours, faute de fon lit, prend fon épée; & fuivant la perfonne dont les pas, quelques légers qu'ils fuffent, frappoient fon oreille, il faifit, par le bras, Ruperte qui n'eut pas la force de fe débattre de fes mains. Les domeftiques de Clorian entrerent dans fa chambre avec des lumieres; & ce jeune cavalier reconnut l'aimable veuve qui lui parut d'une beauté fi éblouiffante, qu'il conçut auffitôt pour elle un amour, qui égaloit peut-être la haine qu'elle s'étoit fentie jufqu'alors pour le meurtrier du Comte fon époux. » Quel étoit votre deffein, adorable Ru- » perte, lui demanda-t'il; vous cherchiez à faire » tomber votre vengeance fur un innocent qui » ne vous a point offenfé ? Ce couteau que je » vois par terre, m'apprend affez que vous vou- » liez me punir d'une faute que je n'ai point » commife. Mon pere n'eft plus, continua-t'il; » & les morts ne peuvent donner fatisfaction des » outrages qu'ils ont faits; les vivans feuls ont » le pouvoir de les réparer pour eux. L'Auteur

» de mes malheurs, répliqua Ruperte, ne ſub-
» ſiſtant plus, il emporte avec lui ſon crime dans
» le tombeau; & j'abandonne au Ciel le ſoin
» de l'en punir. L'amour commit ce crime, Ma-
» dame, dit Clorian; l'amour ne demande qu'à
» rétablir le dommage qu'il vous a fait; & ſi vous
» n'êtes point un corps fantaſtique, certifiez-le
» moi en m'acceptant pour votre époux. Don-
» nons-nous la main, lui répartit la tendre Ru-
» perte; & vous ſerez bientôt aſſuré que loin
» d'être l'ombre de votre pere, je ſuis cette
» malheureuſe veuve, que le ſeul Clorian pou-
» voit conſoler ». Les domeſtiques de Clorian
» furent témoins de la foi du mariage qu'on ſe
» donna dans le lieu même, où devoit ſe paſſer
» une ſcène ſanglante. Ils virent auſſi le champ
» de bataille ſe changer, par l'entremiſe d'un
» Paſteur qu'on envoya chercher, en un lit nup-
« tial que l'Amour dreſſa de ſes propres mains. «

C'eſt ainſi que nos Pélerins trouvoient de tems en tems, ſur la route, de quoi égayer leur dévotion. Ils arriverent enfin à Rome où le Prince de Dannemarck s'étoit rendu, & où le bruit de la beauté d'Auriſtelle avoit attiré de France le Duc de Nemours. Ces deux rivaux ne manquent pas de ſe battre; mais leurs prétentions s'évanouiſſent bientôt par la connoiſſance qu'ils ont de la qualité de Périandre & d'Auriſtelle & par celle de leur amour. La mort ſubite du Roi de Tile, frere de Perſile, met fin à cette aventure. Périandre engagea ſa foi à la belle Sigiſmonde; & le Saint Pere célébra cet illuſtre mariage.

Flore & Blanche-fleur.

Je ne ferai, Madame, que parcourir très-rapidement les *Aventures de Flore & Blanche-fleur*, autre Roman Eſpagnol, traduit en françois par Madame

Madame de Richebourg. Une légere esquisse du plan de l'Ouvrage suffira sans doute. Vous connoissez le goût des Espagnols pour ces sortes de productions ; c'est presque toujours un mêlange de pélérinages & d'aventures amoureuses, le tout assez mal-amené, mal-tissu, mal-conduit.

Persius, neveu de l'Empereur Frédéric, étant à la Cour du Duc de Milan, y devient amoureux de Topacie, fille du Duc de Ferrare. Il la demande en mariage & l'obtient. Ne pouvant en avoir d'enfans, il fait vœu d'aller avec elle à Saint Jacques de Compostelle, si le Ciel daigne remplir leurs desirs. La grossesse de Topacie étant déclarée, ils partent ensemble pour ce pélérinage. Félice, Roi Maure, étoit alors en guerre avec les Chrétiens ; un détachement de ses troupes rencontre Persius & Topacie : l'Officier qui le commande fait couper la tête au Pélerin, & envoye la Pélerine au Roi son maître, qui la place près de Fatime son épouse. Ces deux Princesses prennent bientôt, l'une pour l'autre, une tendresse réciproque. Toutes deux grosses du même tems, deviennent meres, Fatime d'un fils qu'elle appelle Flores, & Topacie d'une fille qu'elle fait nommer Blanche-Fleur. Topacie meurt en donnant la vie à sa fille. Flores & Blanche-Fleur sont élevés ensemble, & s'aiment de l'amour le plus tendre. Le Roi Félice, ayant d'autres vues d'établissement pour son fils, l'envoye dans une Cour étrangere, pour essayer de le guérir de son amour. Dans cet intervalle, on résout la mort de Blanche-fleur ; & accusée par un courtisan, de crimes affreux, elle est conduite sur un échaffaud. Au moment de l'exécution, un Chevalier paroit, armé de toutes Pieces ; il écarte la foule,

met en fuite les Ministres & les Officiers de la Justice, & enleve Blanche-fleur, qui le reconnoit pour son Amant.

Après avoir erré quelque tems, Flores & sa maîtresse sont attaqués par des Corsaires qui emmenent Blanche-fleur en Barbarie, & laissent sur la place son défenseur couvert de blessures. Des gens du Roi Félice, qui cherchoient ces fugitifs, rencontrent l'infortuné Flores, baigné dans son sang, & l'envoyent dans une litiere à son pere. Il est à peine rétabli, qu'il quitte de nouveau la Cour, & va chercher son Amante. Il apprend que le Gouverneur de Babilone en est en possession. Il y arrive, fait connoissance avec un Eunuque du serrail, grand Joueur de profession, & par conséquent avare & fripon. Il l'engage à lui faire voir les femmes du Gouverneur, & nommément la plus belle. Il se jette aux pieds de Blanche-fleur, qui reçoit & lui fait les plus tendres caresses. Un bijou fait taire l'Eunuque; mais par un hasard funeste, le Gouverneur entre dans l'appartement de Blanche-fleur, & la trouve avec un homme. Transporté de fureur & de jalousie, il les condamne sur-le-champ à périr par les flammes. Sur le point de faire exécuter cet ordre barbare, il reconnoit Flores pour le fils d'un Prince, auquel il a les plus grandes obligations; il lui cede sa maîtresse, & lui donne une escadre pour retourner dans le Royaume de son pere. Une tempête disperse les vaisseaux, & jette nos Amans sur un rivage étranger. Ils en sont tirés par une galere Turque, qui paroît à propos, & les conduit à la Cour du Roi Félice. Cependant l'Empereur Frédéric & le Duc de Milan étoient parvenus à découvrir le sort de Persius & de Topacie,

& avoient appris que Blanche-fleur étoit dans les Etats du Roi Maure, auquel ils déclarent la guerre. Flores, qui commandoit les Mahométans, est fait prisonnier. Le Duc de Milan l'envoye à Frédéric, ainsi que Blanche-fleur qui étoit aussi tombée entre ses mains. Les choses étoient en cet état, lorsque Fatime, femme du Roi Maure, fit demander une conférence au Duc de Milan. Elle lui apprend l'aventure de Persius & de Topacie, & lui découvre que sa captive est leur fille. L'Empereur en est bientôt informé, & reconnoît Blanche-fleur pour son héritiere. Fatime avoit passé à sa Cour pour constater cette reconnoissance par des preuves authentiques, qu'elle avoit eues de Topacie. Elle retourne dans les Etats du Roi son époux, après avoir donné son consentement au mariage de Flores & de Blanche-fleur, & reçu, comme eux, le Baptême. Elle trouve, en arrivant, Felice & toute sa Cour convertis à la foi chrétienne.

En supposant que Madame de Richebourg soit l'Auteur des Romans qui ont paru sous son nom, elle n'auroit que le mérite d'avoir mis dans un François plus moderne, d'anciennes traductions des mêmes Ouvrages, déjà connus dans notre langue. On lui attribue aussi les *Aventures de Clamade & de Clarmonde*, traduites de l'Espagnol, ainsi que *la Veuve en puissance de Mari*, où se trouve une Comédie intitulée *le Caprice de l'Amour* : mais rien n'est si incertain que cette propriété.

Je suis, &c.



LETTRE VII.

EST-il vrai que Mademoiselle Barbier, née à Orléans, & morte à Paris en 1745, n'ait servi que de prête-nom à l'Abbé Pellegrin, & que celui-ci lui ait fait le sacrifice de ses écrits & de sa gloire ? Cet Abbé étoit pauvre, j'en conviens; mais il n'a jamais passé pour très-galant; & Mademoiselle *Barbier* n'étant ni riche, ni jolie, quelle marque pouvoit-elle lui donner de sa reconnoissance ? Il est vrai que l'état de l'Abbé *Pellegrin* l'obligeant à des bienséances qui ne lui permettoient pas de travailler ouvertement pour le Théâtre, ce Poëte auroit pu se cacher sous le nom de la Demoiselle; mais n'a-t'il pas donné, sous le sien propre, des Opera, des Tragédies & des Piéces comiques ? Je n'aurois donc pas de peine à croire que Mademoiselle *Barbier* fût véritablement Auteur des cinq Piéces, qui forment aujourd'hui ce qu'on appelle son Théâtre; mais elles ont pu être dirigées par les conseils de l'Abbé *Pellegrin*.

La premiere est la Tragédie d'*Arrie & Petus*. Vous vous rappellez, Madame, le trait fameux de cette Héroïne qui, non contente d'encourager son mari à se tuer, lui en donna elle-même l'exemple, en se perçant la premiere, & lui présentant le poignard, avec ces paroles si connues: *Pétus, cela ne fait point de mal.* Ils avoient été impliqués, l'une & l'autre, sous l'empire de *Claude*, dans la révolte de *Camille*, & étoient condamnés à la même peine.

Agripine ouvre la ſcène avec ce ton impérieux, qui annonce la fierté de ſon caractere ; & elle preſſe *Claudius* de ne plus différer à lui donner la main. Ce Prince trouve de nouveaux délais dans la découverte d'une conſpiration contre ſa perſonne. Le vrai motif eſt ſon amour pour *Arrie*, fille de *Silanus*, que *Claude* a fait mourir injuſtement. Sa déclaration eſt rejettée avec cette fierté qui convient, quand la main qu'on refuſe, eſt teinte du ſang d'un pere malheureux. Animée du déſir de venger cette mort, *Arrie* engage ſon Amant *Pétus*, à perdre l'Empereur. Une ſcène touchante développe tous les ſentimens d'un cœur occupé, tour-à-tour, des ſoins de ſa vengeance & de ſon amour. *Pétus* n'écoute que la voix de ſa tendreſſe : il conſpire contre *Claudius ;* la conjuration eſt découverte : *Arrie* épouſe *Pétus*, & ſe rend, avec lui, au camp des Conjurés. Voilà le fond des trois premiers actes, qui doivent languir néceſſairement. L'action s'anime au quatrieme. *Arrie* & *Pétus* ſont arrêtés dans leur fuite. *Claudius* avoue à *Agripine*, qu'*Arrie* eſt ſa rivale. La fureur, la jalouſie, la politique, ſe ſuccédent mutuellement dans l'ame de cette Princeſſe. Elle crie ; elle s'emporte ; elle menace ; elle s'appaiſe. L'Empereur, toujours plus épris des charmes d'*Arrie*, oublie la conſpiration, la pourſuite des Conjurés & les emportemens d'*Agrippine*, pour ne s'occuper que de ſon amour mépriſé. Il parle en maître qui veut être obéi. La triſte *Arrie* obligée de conſentir à l'exil de *Pétus*, ou de le voir périr, découvre le ſecret de ſon mariage, & demande la permiſſion de voir ſon époux. C'eſt dans cette entre-vue, qui fait le dénouement de la Piéce, qu'à l'exemple d'*Arrie*,

Petus se perce d'un poignard. Ces mots fameux *pete, non dolet*, quoique bien rendus, ne sont point amenés avec cet art, qui tient le spectateur en suspens; qui le trouble, l'agite, l'inquiete, lui fait craindre & désirer de voir finir cette étrange situation. Le défaut d'intérêt devient celui de toute la Piéce, où l'on apperçoit à peine quelques traits de cette majesté terrible, qui fait la principale beauté d'une Tragédie. Le sujet de celle-ci est très-simple, & demandoit à être soutenu par la vivacité des sentimens & la force de l'expression; mais il falloit, pour cela, supposer dans le Poëte, une ame forte, véhémente, toute de feu, & qui, sans donner dans les écarts d'une imagination trop échauffée, se livre à un enthousiasme capable d'inspirer aux spectateurs la grandeur des sentimens qu'elle éprouve : une ame de cette trempe eût donné bien plus de jeu aux ressorts des grandes passions, qui ne paroissent, pour ainsi dire, que foiblement indiquées dans cette Piéce médiocrement versifiée. On reproche, de plus, à l'Auteur d'avoir défiguré l'Histoire, en supposant *Narcisse* du parti d'*Agripine*, lui qui lui fut toujours si contraire.

La vérité historique est plus respectée dans la Tragédie de *Cornelie, mere des Gracques*. Ce second sujet, tiré de l'Histoire Romaine, offre de plus grands événemens que le premier; ils sont plus multipliés, mieux traités, & ont été plus applaudis. Gracchus voit rouler sur lui seul, le sort du Sénat & du peuple. Obligé de venger la mort de son frere, de s'opposer à l'ambition du Consul *Opimius*, d'éclairer les démarches d'un Collégue, il veut encore allier, avec son zèle généreux pour la Patrie, l'amour le plus tendre

pour *Licinie*, fille du Consul, ennemie du peuple & de la liberté. En cédant à son amour, il manque aux devoirs de sa Charge de *Tribun*, & s'expose à toute la colere de *Cornelie*, femme d'un caractere assez ferme, pour oublier qu'elle est mere, & punir dans son fils, tout ce qui dément la vertu d'un Romain. Si, au contraire il, n'écoute que la voix du devoir, il immole *Opimius*; mais il perd pour jamais *Licinie*, objet de tous ses vœux. Livré à cette alternative cruelle, *Gracchus* est la foiblesse même pendant les deux premiers actes, qui se passent en conférences froides, & en minucieux préparatifs d'un Oracle obscur, pour annoncer à *Licinie*, *qu'une main qui lui est chere, répandra un sang précieux à Rome*. L'Auteur a beau s'extasier sur cette invention, elle n'en est pas moins une *machine* très-foible. L'opposition qui se trouve entre un Consul chargé de faire valoir les droits du Sénat, & un Tribun qui soutient le parti du peuple, suffisoit pour répandre sur toute l'action, un intérêt plus vif & plus réel, que les terreurs paniques de *Licinie*, dont son pere & son Amant ont la foiblesse de se laisser effrayer. *Drusus*, collégue & rival de *Gracchus*, trahit le peuple dans l'espérance d'épouser cette même *Licinie*. *Gracchus*, animé par les discours de *Cornelie*, court à la vengeance; il est arrêté par l'ordre du Sénat; aussitôt le peuple, soutenu des Gaulois, assiége le Capitole; & *Gracchus* est mis en liberté. *Opimius* est arraché des mains du peuple par l'intrépidité de ce Tribun; & le Consul, par reconnoissance, est prêt à lui accorder sa fille. Le peuple excité par *Drusus*, se croit trahi par *Gracchus*, & tourne ses armes contre son libérateur. *Gracchus* punit *Drusus* de sa lâcheté, se

perce lui-même, & vient expirer aux pieds de sa mere, du Consul & de sa maîtresse. Cette multiplicité de petits incidens surcharge & énerve le cinquieme acte. L'Auteur demande *si l'on ne sçait pas, que rien n'est plus capable d'attacher & toucher les spectateurs, que les péripéties, quand elles naissent du fond du sujet ?* Oui sans doute; mais l'on sçait aussi, que ces péripéties doivent être ménagées avec art, & ne se pas suivre de si près; parce qu'alors, elles se détruisent, & empêchent l'effet qu'elles produiroient, si on leur en laissoit le tems. Malgré ces défauts, la *Cornelie* de Mademoiselle *Barbier* est la meilleure des quatre Tragédies que nous avons sous ce titre. Vous n'y trouverez cependant que les caracteres de *Cornelie* & de *Licinie*, qui soient bien soutenus. *Gracchus* est aussi foible, qu'*Opimius* est inconstant & indécis; ce sont, de la part de ce Consul, des projets & des résolutions qui varient sans cesse, sans que rien l'autorise dans ses incertitudes.

Fidele à suivre le plan que s'étoit tracé d'abord Mademoiselle *Barbier*, de mettre sur la scène les Héroïnes qui ont fait le plus d'honneur à son sexe, elle crut ne pouvoir rien choisir de mieux, que l'Histoire de *Thomiris*, Reine des *Messagettes*, qui est cette même *Thomiris*, Reine des *Scythes*, fameuse par ses victoires sur *Cyrus*. Vous sçavez avec quelle barbarie, plongeant dans le sang la tête de ce Héros, elle lui dit : *cruel, abreuve-toi du sang dont tu as toujours paru si altéré*. Croyez-vous, Madame, que ce soit un spectacle bien flatteur pour les femmes, que celui d'une Tragédie qui laisse voir, tour-à-tour, un amour forcené & une fureur barbare dans une

de leurs semblables ? *Thomiris*, en triomphant de *Cyrus*, a conçu pour lui la plus forte passion. Elle trouve une rivale dans *Mandane*, sa prisonniere ; celle-ci est une Princesse douce, tendre, aimable, & joint aux charmes de son esprit, de sa figure, & de son cœur, le Trône des Médes, qui lui appartient par la mort de son pere. *Thomiris* la destine à son fils *Argante*, Roi des *Issedons*, qui en est éperdûment amoureux. Elle emploie les promesses & les menaces ; *Cyrus* même est forcé d'entrer dans ses vues, pour sauver les jours de sa maîtresse. *Mandane*, informée de toutes ces intrigues, préfere la mort à la perte de son Amant. *Argante* la soustrait aux fureurs de *Thomiris*, qui s'en venge sur *Cyrus*, qu'elle met dans les fers. Les troupes de ce Prince attaquent le Camp ; tout céde à leur impétuosité : *Argante* tombe sous leurs coups ; il expire, en demandant à sa mere le sang de *Cyrus*. Cette Reine barbare fait couper la tête à son vainqueur, la plonge elle-même dans le sang, & prévient la fureur du soldat, en se perçant d'un poignard. Le Public n'a jamais pu goûter cette Piéce, tant à cause de la cruauté de *Thomiris*, que de celle de son fils, qui est féroce envers sa mere même.

Je frémis des horreurs que mon esprit rassemble ;
Mais, si je dois trembler, qu'à son tour elle tremble.
Du sang de Thomiris j'ai déjà la fierté.
Si je vais, quelque jour, jusqu'à sa cruauté ;
Jusqu'à suivre ses pas, si jamais je m'égare,
Je serai digne fils d'une mere barbare.

. . . .

. . . .

Et Thomiris enfin, malgré tout son orgueil,

En ſoulevant les flots veut trouver un écueil ;
Elle n'a pas beſoin que ma fureur s'irrite,
Et je ne ſens que trop . . . . :

Cette ſuſpenſion laiſſe entrevoir un ſentiment de fureur, qui peut ſe trouver dans un Scythe ; mais ce Scythe eſt un monſtre que l'on ne met point ſur la ſcène, ſurtout dans un rôle ſubalterne ; parce qu'alors la punition du crime eſt moins éclatante, que dans un premier perſonnage. *Cyrus* ne paroît grand, que dans le ſacrifice qu'il fait de ſon amour, pour ſauver la vie à ſa maîtreſſe. Du reſte, il n'eſt Héros que dans l'ennuyeux récit, que fait *Artabaſe*, des exploits de ce Prince. Il a même la précaution de remonter juſqu'à ſes Ayeux. *Mandane* reſſemble à toutes ces Princeſſes de Tragédies, que le ſort perſécute injuſtement, & qui ne ſont pas plus favoriſées de l'amour que de la fortune. Ce peut être quelquefois un rôle qui intéreſſe ; & quelquefois auſſi, comme dans cette Pièce, ce n'eſt qu'un rôle inſipide & poſtiche. Le Poëme eſt, d'ailleurs, aſſez mal conduit ; & les événemens ici ne ſont ni mieux préparés, ni mieux ſoutenus, que dans la *Mort de Céſar*, où vous trouverez la plûpart des défauts que j'ai repris dans *Cornelie*.

Céſar le plus audacieux des Conquérans, & peut-être le plus intrépide de tous les hommes, appréhende la mort ; il en craint les approches avec la timidité d'une femme, pendant deux actes entiers, & ſur la foi d'un ſonge de *Calpurnie*. Il ambitionne la qualité de Roi ; il veut en recevoir le titre, & en ceindre le bandeau, au milieu du Sénat aſſemblé. *Brutus* a conſpiré pour la liberté de Rome ; il eſt l'ame & le chef de la

conſpiration contre *Céſar ;* celui-ci entreprend de le gagner, ou de s'en aſſurer, & ſe décide à lui faire épouſer ſa niéce *Octavie*, Amante d'*Antoine*, auquel il deſtine *Porcie*, fille de *Caton*, Amante de *Brutus*. Le troiſieme acte eſt rempli par les menaces de ces deux Amans, & les plaintes de leurs maîtreſſes. La réponſe de l'*Oracle de Preneſte*, occupe le quatrieme acte. *Céſar* tombe dans l'incertitude & dans l'agitation : il doit craindre *le jour des Ides de Mars, & ſes plus chers amis*. Il interroge *Antoine* & *Brutus* ; & leurs réponſes ne ſervent qu'à augmenter ſon trouble. Il ſe préſente à leurs coups ; il les invite à frapper ; & apprenant qu'il tirannise leurs cœurs, il rend à chacun d'eux l'objet de ſon amour. *Brutus* attendri n'écoute plus que ſes remords ; il fait tenir à *Céſar* un billet qui lui découvre la conjuration, & ne ſe laſſe point de lui répéter :

Encore un coup, Seigneur, n'allez point au Sénat.

Céſar s'y rend, en téméraire, en furieux, ou en extravagant. On va le reconnoître pour Roi : *Brutus*, animé par les diſcours de *Porcie*, vole au Sénat, immole *Céſar* aux Mânes de *Caton*, & à la liberté de Rome. Les trois derniers actes dont on peut dire que *Brutus* fait tous les honneurs, ont reçu des applaudiſſemens ; lui ſeul intéreſſe & paroît grand. Pourquoi avoir mêlé de petites intrigues d'amour à une action qui pouvoit ſe ſoutenir par les grands reſſorts de la politique, de l'ambition, & de la liberté Romaine. Ces paſſions devoient figurer ſeules dans ce ſujet, qui fourniſſoit déjà aſſez par lui-même ;

mais il falloit la main d'un grand Maître, pour les mettre en mouvement. C'est ce qu'a fait depuis M. de *Voltaire*, dans sa belle Tragédie de la *Mort de César*.

Il ne paroît pas qu'on ait voulu contester à Mademoiselle Barbier, la gloire d'avoir fait la Comédie du *Faucon*, dont le plus grand mérite est d'être passablement versifiée. Tout le monde connoît ce sujet, tiré de *Boccace*, si bien narré par *la Fontaine*, & mis en action par d'autres Auteurs Dramatiques.

Ce Théâtre, Madame, n'a rien de remarquable, rien qui le distingue particuliérement. On sait qu'en général, l'Auteur s'y proposoit la gloire de son sexe, en choisissant des sujets qui en étoient comme le triomphe; mais rien de plus commun que la maniere de les traiter. Il est cependant vrai de dire, que la conduite de ces Tragédies est assez réguliere, & l'enchaînement des scènes assez bien lié; parce qu'il ne faut pour cela, que cette espece de bon sens, dont Mademoiselle *Barbier* n'étoit pas dépourvue. Il y regne même une sorte de sublime manqué, d'où résultent mille défauts d'exécution. A force de vouloir rendre ses Héroïnes grandes & généreuses, les Héros même les plus connus deviennent tremblans & timides. Elle ne montre partout que de grandes femmes & de petits hommes, des Géantes & des Pigmées. Tandis qu'elle suit, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, les détails minucieux, les plus grands événemens sont à peine indiqués; & l'on sent la foiblesse d'un pinceau timide, qui n'ose entreprendre de peindre en grand, que ce qui devoit être représenté en petit. Aussi de tous ces foibles incidens, il ne résulte

que de médiocres intérêts. La gradation des sentimens sans cesse interrompue, ne fait qu'effleurer l'ame au lieu de la pénétrer. On trouve, néanmoins, quelques situations touchantes, & une versification aisée, naturelle. Un peu trop de facilité la rend quelquefois lâche, diffuse, prosaïque.

Outre le Théâtre de Mademoiselle Barbier, il nous reste d'elle plusieurs autres Ecrits en Prose & en Vers. Elle avoit entrepris une espece d'Ouvrage périodique, dont elle se proposoit de donner tous les trois mois un cahier, composé de Piéces de Poësie de sa façon, d'Historiettes, & de Dissertations, sur les meilleures Tragédies ou Comédies nouvelles. Elle en donna en effet un volume intitulé *Saisons Littéraires, ou Mélange de Poësie, d'Histoire, & de Critique*; mais soit qu'elle n'ait pas eu le tems de remplir toute l'étendue de son projet, soit que le Public n'ait pas goûté ce genre d'Ouvrage, elle s'en est tenue à ce premier Recueil. Il présente d'abord deux Odes, l'une à M. l'Abbé Bignon, & l'autre à M. d'Argenson; une Critique de la Tragédie *d'Ino & Mélicerte*, de M. de la Grange; une Eglogue; une Ode sur la Beauté; & une autre sur la Sagesse. On y trouve ensuite une Histoire, intitulée *l'Ingratitude punie*. Elle n'est ni assez intéressante, ni assez bien écrite, pour m'engager à vous en offrir un Extrait. J'ai pensé de même d'un autre Recueil, intitulé *le Théâtre de l'Amour & de la Fortune* : ce sont des Histoires dans le goût de la précédente, & où Mademoiselle Barbier n'a mis n'y plus de style, ni plus d'intérêt.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

MADAME de Grafigny étoit née en Lorraine, & est morte à Paris, le 12 Décembre 1758, dans la soixante-quatrieme année de son âge. Elle se nommoit *Francoise d'Apponcourt*. Elle étoit fille unique de François Henri d'Issembourg, Seigneur d'Apponcourt, de Greux, & autres lieux, Lieutenant des Chevaux-légers, Major des Gardes de son Altesse Royale, Léopold Premier, Duc de Lorraine, & Gouverneur de Boulay & de la Sarre. Sa mere se nommoit Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, Baron de Houdemon & de Vandœuvre, premier Maître-d'Hôtel du même Duc Léopold. Le pere de Madame de Grafigny, sorti de l'ancienne & illustre Maison d'Issembourg en Allemagne, servit en France dans sa jeunesse. Il fut Aide-de-camp du Maréchal de Boufiers au siége de Namur. Louis XIV, content de ses services, le reconnut Gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ses titres. Il s'attacha depuis à la Cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Grafigny, Exempt des Gardes-du Corps, & Chambellan du Duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Grafigny étoit née sérieuse ; & sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle

avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible & bienfaisant, un commerce doux, égal & sûr, lui avoient fait des amis long-tems avant qu'elle pensât à se faire des Lecteurs.

Mademoiselle de Guise venant à Paris épouser M. le Duc de Richelieu, amena avec elle Mad. de Grafigny; peut-être, sans cette circonstance, n'y seroit-elle jamais venue : du moins l'état de sa fortune ne lui permettoit guères d'y songer; & d'ailleurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres, la réputation qui l'attendoit dans cette Capitale. Plusieurs gens d'esprit réunis dans une société, où elle avoit été admise, la forcerent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume *in*-12, qui parut en 1745. Le morceau qu'elle donna, est le plus considérable du Recueil; il est intitulé : *Nouvelle Espagnole; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*. Le titre même, comme on voit, est une maxime, & tout le Roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des associés.

Madame de Grafigny fut piquée des plaisanteries de ces Messieurs sur la Nouvelle Espagnole; & sans rien dire à la société, elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès. Peu de tems après, elle donna au Théâtre françois, avec des applaudissemens qui ne se sont point démentis, *Cénie*, en cinq actes, en prose. C'est une des meilleures Pieces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La fille d'Aristide, autre Comédie en prose, n'eut point à la représentation, le même succès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de Madame de Grafigny; on dit que l'Auteur, le jour même de sa mort, en avoit corrigé la derniere épreuve.

Madame de Grafigny avoit cet amour propre louable, pere de tous les talens ; une critique, une Epigramme lui causoit un véritable chagrin ; & elle l'avouoit de bonne foi. On sait quelle sensibilité elle témoigna, lorsque feu M. Roy fit contre elle cette Epigramme fameuse, qui lui coûta fort cher à lui-même.

Outre ses deux Drames imprimés, Madame de Grafigny a laissé un petit acte de féerie, intitulé *Azor*, qui a été joué chez elle, & qu'on la détourna de donner aux Comédiens. Elle a de plus composé trois ou quatre Pieces en un acte, qui ont été représentées à Vienne par les enfans de l'Empereur. Ce sont des sujets simples & moraux, à la portée de l'auguste jeunesse qu'elle vouloit instruire.

Leurs Majestés l'Empereur & l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, l'honoroient d'une estime particuliere & lui faisoient souvent des présens, ainsi que leurs Altesses Royales, le Prince Charles & la Princesse Charlotte de Lorraine, avec lesquelles elle avoit même la distinction d'être en commerce de lettres. Elle a légué ses livres à feu M. Guymond de la Touche, Auteur de la moderne Tragédie d'*Iphigénie en Tauride* & de l'*Epître à l'Amitié*. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de Février de l'année 1760. Elle a laissé tous ses papiers à un homme de lettres, son ami depuis trente années, avec la liberté d'en disposer comme bon lui sembleroit.

On peut juger de l'esprit de Madame de Grafigny par ses Ouvrages ; ils sont entre les mains de tout le monde : on peut juger de son ame par ses amis ; elle n'en a eu que d'estimables : leurs

regrets

regrets font ſon éloge. Si on les croit, le fond de ſon caractere étoit une grande ſenſibilité & bonté de cœur. Elle faiſoit le bien qu'elle pouvoit faire. On ne ſçait preſqu'aucune particularité de ſa vie; parce qu'elle étoit modeſte, & parloit rarement d'elle. Seulement on ſçait que ſa vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs; & c'eſt dans ces malheurs, qu'elle aura puiſé en partie cette douce & ſublime philoſophie du cœur, qui caractériſe ſes Ouvrages & les fera paſſer à la poſtérité. Je commence par la *Nouvelle Eſpagnole.*

Alphonſe le Jeune, Roi de Caſtille, & ſucceſſeur d'Alphonſe le Cruel, ſe propoſa en montant ſur le Trône, de faire autant d'heureux, que ſon prédéceſſeur avoit fait de miſérables. Il rappella à ſa Cour, les Seigneurs que les proſcriptions du regne précédent en avoient éloignés. Dom Pedre de Médina, dont le pere avoit perdu la tête ſur un échaffaut, y parut avec ſa ſœur Elvire, dont le caractere vrai, noble, & généreux, ne ſe développoit que ſous les dehors de la naïveté, de la douceur, & de la confiance. La fierté du caractere de Dom Pedre inſpiroit à ſa ſœur, cette fermeté d'ame, auſſi négligée dans l'éducation des femmes, que néceſſaire à leur conduite. Elvire avoit dix-huit ans & ſon frere vingt-cinq, lorſqu'Alphonſe les rappella à la Cour; & ce Prince rétablit Dom Pedre dans toutes les Charges que ſon pere avoit poſſédées. Nouvelle Eſpagnole.

La beauté d'Elvire attira les yeux des Courtiſans, & captiva le cœur du Monarque. » En » honorant le frere de ſa faveur, en le com» blant de ſes graces, le Roi croyoit donner à la » généroſité, ce qu'il n'accordoit qu'à ſa paſſion » naiſſante pour la ſœur. Dom Pedre s'attri-

» buoit de bonne foi la faveur de son Maître : » comment s'en seroit-il défié ? Le bandeau » de la présomption, est plus épais que celui de » l'amour ».

Sur la fin de l'Automne il y eut une chasse, où le Roi invita toutes les Dames. Elvire qui n'aimoit pas les plaisirs bruyants, laissa passer tout ce qui s'empressoit à suivre le Prince, afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être plus remarquée, elle proposa à Isabelle de Mendoce, son amie, de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre, elles s'enfoncerent dans le bois, & s'assirent au pied d'un arbre, dont le feuillage épais formoit une espece de berceau.

Tandis qu'Elvire livroit son ame aux charmes de la nature, & qu'elle goûtoit délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence, la tendre obscurité qui régnoit dans la Forêt, Isabelle étoit toute entiere à raccommoder une plume de son chapeau : leurs occupations les caractérisoient.

» Ce n'est pas, dit Madame de Grafigni, » qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il falloit pour être » mieux ; mais son esprit ébloui par le feu de » son imagination, déplaçoit ses bonnes qualités » & même ses défauts : Coquette de bonne foi, » sa franchise étoit plus dangereuse, que l'art le » plus adroit ; pour servir ses amis elle sacri- » fioit tout, jusqu'à leur secret : officieuse, aussi » empressée qu'imprudente, elle nuisoit avec » les meilleures intentions : sa bonté lui donnoit » des amis ; sa sincérité lui donnoit des Amans ; » elle étoit partout ; on l'aimoit partout ».

Elvire la voyoit souvent, autant par amitié,

que pour flatter la passion que son frere avoit pour elle.

Le plaisir de s'entretenir avec elle-même, auroit fait garder long-tems le silence à Elvire ; mais Isabelle, qui ne pensoit qu'en parlant, le rompit bientôt ; » vous rêvez, dit-elle à Elvire, » (en tirant de sa poche une boëte à mouches, » pour voir s'il n'y avoit plus rien de dérangé à sa » parure.) Eh ! qui n'admireroit de si belles cho- » ses, répondit Elvire ? Quoi donc ! que voyez- » vous, reprit vivement Isabelle ? Ces arbres, » dit Elvire, ce gazon, cette verdure, ce calme » délicieux qui ravit les sens... Quoi ! interrom- » pit Isabelle en éclatant de rire, ce sont-là les » objets de votre profonde méditation ! Est-il » quelque chose de plus admirable, répondit » Elvire, que les ouvrages de la nature ? Ah ! » beaucoup, répondit Isabelle ; je ne vois rien » de si ennuyeux que son éternelle répétition ; » on vivroit des siécles sans espérance de voir » du nouveau ; ce sont toujours les mêmes ob- » jets, travaillés sur le même dessein. Les ani- » maux ne different de nous, que par quelques » nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a » pas jusqu'aux plantes, qui n'ayent des ressem- » blances avec les êtres vivans. Si vous admirez » tout cela, pour moi, je n'y vois rien que de » fort mal adroit. Cet ordre des Saisons, que l'on » trouve merveilleux, ne me présente qu'une » succession de mille incommodités différentes. » Le Printems me paroîtroit assez agréable, s'il » étoit mieux entendu ; mais toujours des feuil- » les, toujours du verd, toujours du gazon ; cela » est insupportable. Je conviens cependant qu'il » y a, dans tout cela, de quoi faire de jolies cho-

» ses ; avec du goût, sans presque rien changer,
» je voudrois rendre la nature aussi belle que
» l'art ».

» Par exemple, je laisserois à peu-près la fi-
» gure des arbres, telle qu'elle est ; mais tous
» auroient leurs feuilles en camayeux de diffé-
» rentes couleurs : l'un couleur de rose, l'autre
» bleu, un autre jaune ; si les nuances me man-
» quoient, j'en imaginerois tant de nouvelles,
» qu'aucun ne se ressembleroit : au lieu de cette
» écorce rude, inutile, désagréable, celle de mes
» arbres seroit de glace de miroirs ; avec cinq
» ou six jolies femmes & autant d'hommes, une
» Forêt seroit aussi animée qu'une Salle de bal :
» plus ingénieuse que la nature, je rendrois mes
» bois aussi amusans la nuit que le jour, en gar-
» nissant toutes les branches de mes jolis ca-
» mayeux, de ces insectes luisans, qui feroient
» là un effet admirable ».

» Je voudrois aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne
» marchât que sur des fleurs ; je les ferois tou-
» tes aussi basses que le gazon, & de couleurs
» encore plus variées que mes arbres ; enfin
» que n'imaginerois-je pas, pour donner des gra-
» ces à cette insipide uniformité de la nature?

Isabelle auroit sans doute poussé beaucoup plus loin la réforme de l'Univers ; mais elle fut interrompue par un cri que fit Elvire, en se levant avec précipitation ; Isabelle en fit autant, sans sçavoir ce qui causoit la frayeur de sa compagne. Elles songeoient à fuir, quand un jeune homme, couvert de sang, vint tomber presque à leur pied. Ce jeune homme n'étoit que blessé ; le secours qu'on lui procura, lui rendit la connoissance. Elvire sent naître dans son cœur un

ſentiment plus vif que la pitié, pour cet inconnu ; & elle engage Dom Pedre ſon frere, à le retirer dans ſa maiſon, où il trouvera plus de ſoulagement que partout ailleurs. La mine, la taille, un air noble qui perçoit à travers le déſordre du bleſſé, ne laiſſoient pas douter qu'il ne fût d'une naiſſance au-deſſus du commun. On ſut en peu de jours, qu'il n'y avoit aucun danger pour le malade ; mais il ne parloit point ; & les Chirurgiens démontrerent qu'étant muet, il devoit auſſi être ſourd. Auſſi ſe permettoit-on de tout dire devant lui ; & cette liberté le rendit, pour ainſi dire, le confident des penſées les plus ſecrettes d'Elvire & d'Iſabelle. Il apprit que le Roi aimoit Elvire, & que celle-ci ne répondoit point à cet amour. Je vais, Madame, vous faire part d'une converſation que ces deux femmes ont enſemble ſur ce ſujet, en préſence du prétendu ſourd.

» Que mon frere eſt malheureux, dit Elvire » à ſon amie ! vous n'avez nul ménagement » pour lui ; cependant il vous adore. Belle rai- » ſon, reprit Iſabelle ; s'il faut meſurer l'amour » que l'on prend ſur celui que l'on donne, vous » aimez donc le Roi à la folie. Vous prenez un » mauvais détour, reprit Elvire (avec un petit » mouvement d'impatience). Le Roi ne m'aime » pas ; & quand il m'aimeroit.... Eh bien ! in- » terrompit Iſabelle, quand il vous aimeroit.... » Achevez comme s'il étoit vrai ; hors vous, » perſonne n'en doute ; que feriez-vous ? Pen- » dant qu'Iſabelle parloit, Elvire qui étoit aſſiſe » vis-à-vis de l'inconnu, rencontra ſes yeux » qu'il baiſſa avec tant de triſteſſe, que ſon dé- » pit en augmenta ; elle répondit encore plus

» l'amour seul pouvoit me le faire rompre : si
» l'offre des premiers vœux d'un cœur pur vous
» offense, je reprends le dessein que j'avois for-
» mé; rien ne pourra m'en distraire.

» Elvire, à la voix de l'inconnu, fut saisie de
» tant de différens sentimens, qu'ils suspendirent
» réciproquement leur effet. Elle sembloit vou-
» loir s'éloigner ; mais l'inconnu la retenant
» toujours : pardonnez-moi, Madame, conti-
» nua-t-il, la violence que je vous fais : voici le
» moment décisif de ma vie ; je ne suis pas
» assez téméraire pour espérer; mais je suis trop
» malheureux, pour avoir quelque chose à crain-
» dre. J'ai parlé, belle Elvire ; vous seule le sa-
» vez ; que tout autre l'ignore ; gardez mon se-
» cret ; c'est la seule grace que je vous demande
» à présent ; me la refuserez-vous ? Répondez-
» moi, charmante Elvire ; que j'entende de
» cette belle bouche un mot qui me soit adressé;
» quel qu'il puisse être, il sera cher à mon amour.
» Je garderai votre secret, répondit-elle d'une
» voix timide; permettez-moi seulement de le
» communiquer à mon frere ; il ne doit rien
» ignorer de ce que je sai ; & vous lui devez vo-
» tre confiance. Vos volontés sont mes loix,
» Madame, reprit l'inconnu ; dites mon secret
» à Dom Pédre : mais, adorable Elvire, (ajou-
» ta-t-il avec une tendre timidité) le lui direz-
» vous tout entier? Je ne lui cache rien, répon-
» dit-elle. Ah ! Madame, s'écria l'inconnu, que
» mon amour vous touche peu ! que je suis mal-
» heureux ! Mais pourquoi, dit Elvire, s'apper-
» cevant alors pour la premiere fois qu'elle s'at-
» tendrissoit ? Craignant d'en trop dire, elle s'é-
» chappa des mains de l'inconnu, si agitée,

» qu'elle n'osa entrer dans le cabinet où étoit
» Isabelle ; elle alla s'enfermer dans le sien ».

A peine remise de son trouble, commençoit-elle à sentir cette joie du cœur, qui naît du développement d'un sentiment agréable, que Dom Pedre arriva.

» Ah ! mon frere, s'écria-t-elle en courant à
» lui, l'inconnu m'a parlé ; vous serez surpris de
» l'entendre : il vous aime ; il a un son de voix
» charmant ; vous ne vous repentirez jamais de
» lui avoir sauvé la vie ; vous l'aimerez j'en suis
» sûre ; mais il faut lui garder le secret ; je l'ai
» promis. Quel secret, demanda Dom Pedre ? Sa
» naissance est-elle obscure ? n'oseroit-il l'avouer ?
» Ce n'est pas cela, répondit Elvire ; il ne veut
» parler qu'à nous ; nous aurons seuls sa confian-
» ce ; notre amitié lui tiendra lieu de tout : un
» juste mépris pour les hommes.... Que vou-
» lez-vous donc dire, ma sœur, interrompit
» Dom Pedre ? Je ne vous entends point ; mais
» enfin quel est son nom & sa naissance ? Je ne
» le sai pas, répondit-elle, aussi surprise de son
» ignorance, qu'embarrassée de la question.
» Vous ne le savez pas, reprit vivement Dom
» Pedre ? & qu'a-t il donc pû vous dire ? Pour-
» quoi vous confier des secrets avant que de
» se faire connoître. Quel est l'embarras où je
» vous vois ? Expliquez-vous, ma sœur ; éloignez
» s'il se peut, des soupçons.... Ah ! mon cher
» frere, interrompit Elvire, n'intimidez pas ma
» confiance ; vous saurez tout ; je ne veux rien
» cacher à un frere que j'adore. L'inconnu....
» Quoi toujours l'inconnu, reprit Dom Pédre
» avec colere. Ce n'est plus que sous son nom,

» que je puis recevoir des confidences ; je vais le
» faire expliquer. Nul éclaircissement ne me con-
» vient avant celui de sa naissance ».

Il sortit en même tems, & laissa Elvire dans une situation bien nouvelle pour son cœur. Etonnée, interdite, elle s'appuya sur une table, & sembloit, en se cachant le visage de ses mains, vouloir se dérober à elle-même une partie de sa confusion. La colere de Dom Pédre avoit éclairé son cœur : la crainte de s'être méprise sur l'objet de sa tendresse, lui rendit plus de timidité, que le plaisir d'être aimée ne lui en avoit fait perdre ; cette passion, qui s'exprimoit un moment auparavant par une joie si naïve, lui parut un crime, & peut-être une bassesse.

Elle fut rassurée, lorsque son frere venant la retrouver quelque tems après, lui apprit qu'il venoit d'avoir un éclaircissement avec l'inconnu, & qu'il avoit tiré de lui le secret de sa naissance. » Il étoit fils de D. Sanche de Las Torres,
» fameux Ministre du Roi de Portugal. Dom
» Sanche avoit eu le malheur de plaire à Laure de
» Padille, maîtresse de ce Prince. Plus violente &
» plus cruelle encore que lui, elle commença par
» faire empoisonner la mere de Dom Alvar, pour
» ôter tout prétexte à la vertueuse froideur de Dom
» Sanche ; mais cet attentat qu'il ne put ignorer,
» changea son indifférence en horreur. Laure,
» désespérant de pouvoir le toucher, se porta
» aux dernieres extrémités ; après avoir essayé
» en vain de jetter dans l'esprit du Roi, des soup-
» çons sur l'intégrité de son Ministre, elle for-
» gea elle-même un projet de conjuration, qu'elle
» fit trouver dans les papiers de Dom Sanche,
» par un complice infâme de ses cruautés. «

Faites attention, Madame, à ce projet de conjuration; il doit en être question dans la suite de ce Roman.

» Le Roi, sur ce spécieux témoignage, fit
» trancher la tête à son Ministre; mais la ven-
» geance de cette perfide femme n'étoit pas as-
» souvie : elle vouloit éteindre, en Dom Alvar,
» le reste du nom de Las Torres. Il ne lui eût
» pas été difficile de le faire périr, tous les amis
» de son pere l'ayant abandonné : un seul lui
» resta, qui eut le courage d'enlever le jeune
» Alvar : il vint le cacher dans la Forêt, où El-
» vire & Isabelle l'avoient trouvé.

» Ce fidele ami a consacré son bien, son es-
» prit & ses talens, à l'éducation de son éleve;
» une cabane leur a servi d'asile contre les fu-
» reurs de Laure, jusqu'au jour où l'inexpérien-
» ce du malheureux Alvar a donné lieu à la plus
» horrible catastrophe. Il chassoit assez loin de
» leur habitation, lorsqu'il rencontra des gens
» inconnus, qui le croyant de la suite du Roi,
» le questionnerent si adroitement, que parlant
» pour la premiere fois à des hommes, la dé-
» fiance générale que son ami lui avoit inspirée,
» ne suffit pas pour le garantir de leurs artifi-
» ces. C'étoient des émissaires de la cruelle
» Laure; ils tirerent des paroles de Dom Al-
» var, des inductions suffisantes pour découvrir
» la retraite de son vertueux ami, & partirent
» promptement pour aller consommer leur cri-
» me par un infâme assassinat.

» Quel spectacle pour le malheureux Alvar,
» en entrant dans la cabane, de trouver son ten-
» dre ami prêt de rendre le dernier soupir! Il
» ne lui restoit de forces, que pour lui apprendre

» d'où partoient les coups, & pour l'exhorter à
» s'en garantir. Dom Alvar l'ayant vu expirer, ne
» se connoissant plus lui-même, erroit comme
» un furieux dans la Forêt, quand il rencontra
» des Piqueurs du Roi. Ils voulurent brutale-
» ment le faire retirer. Dom Alvar, qui ne
» cherchoit qu'à mourir, se livra à leurs coups,
» & vint tomber aux pieds d'Elvire. Sa seule vue
» l'engagea à recevoir les secours qu'elle lui pro-
» cura; son cœur, quoique prévenu contre les
» hommes, ne put résister à l'amour qu'Elvire
» lui avoit inspiré; il étoit d'autant plus violent,
» qu'il le ressentoit pour la premiere fois: mais
» en se livrant à ses soins, il se proposa d'obser-
» server, en gardant le silence, si les hommes
» étoient tels qu'on les lui avoit dépeints; & de
» ne le rompre, que lorsqu'il auroit trouvé où
» placer son estime ». Dom Pédre raconte à sa sœur, qu'il a vû dans les papiers de Dom Alvar, toutes les preuves qui peuvent constater cette Histoire; que le seul écrit qui lui manque, est le fatal projet de la conjuration, qui a coûté la vie à son pere, & que Dom Alvar l'a cherché inutilement.

Dans ce moment le frere & la sœur entendirent un grand bruit: un Officier entra suivi de plusieurs Gardes; il venoit arrêter Dom Pédre de la part du Roi; on le conduisit dans une tour, où il fut enfermé. Elvire courut se jetter aux pieds du Monarque qui la reçut avec bonté, mais qui ne voulut jamais lui dire de quel crime Dom Pédre étoit accusé. Ce qu'elle sut seulement d'Isabelle, c'est que Dom Alvar étoit dans la plus haute faveur auprès du Monarque. Il essaya plusieurs fois de parler pour son ami; mais le Prince

étoit impénétrable sur les motifs de sa détention. Il le fut bien encore davantage, lorsqu'il apprit que son favori étoit aimé de la sœur de Dom Pédre. Il la crut complice du crime dont il soupçonnoit le frere d'Elvire ; la jalousie se joignit à ce soupçon ; & sans rien examiner davantage, il fit arrêter Dom Alvar, Elvire, & Isabelle.
» Elvire assommée de ce coup imprévu, sem-
» bloit ne prendre aucune part à ce qui se pas-
» soit. O mon frere, ô Alvare, s'écria-t-elle dou-
» loureusement ; qu'allez-vous devenir ! Isabelle
» ne cessoit de crier à l'injustice ; elle assuroit
» qu'elle n'obéiroit pas ; qu'elle vouloit parler au
» Roi ; qu'assurément elle lui feroit entendre
» raison. Ses plaintes furent inutiles ; il fallut
» partir. Elvire demeura pendant tout le chemin
» dans l'espece d'égarement où elle étoit tom-
» bée en recevant les ordres du Roi. Isabelle ex-
» haloit son impatience d'une façon, qui dans
» toute autre conjoncture, auroit été plai-
» sante.

» La nuit étoit déjà fort avancée, quand elles
» arriverent ; on les conduisit dans une chambre
» immense, dont le délabrement, aussi bien que
» celui des meubles, auroient effrayé des person-
» nes moins délicates. Tout étoit égal à Elvire ;
» elle ne s'informoit de rien ; mais Isabelle, par
» ses questions réïtérées, obligea des especes de
» phantômes, destinés à les servir sous l'habille-
» ment de Duégnes, à satisfaire sa curiosité. Elle
» crut voir ouvrir son tombeau, en apprenant
» qu'elles étoient à la Cour de la Reine Douai-
» riere, grand'mere du Roi. Elle fit à Elvire mille
» reproches mêlés de larmes. Son chagrin redou-
» bla le lendemain, en se voyant dans un Château,

» moins affreux encore par son extrême anti-
» quité, que par le peu de soin que l'on prenoit
» de l'entretenir.

» La vieille Reine attachée aux étiquettes &
» aux anciens usages, rendoit la vie insuppor-
» table à celles que la proscription y conduisoit,
» sous le prétexte de lui former une Cour. Tout
» y respiroit la gène, la tristesse, & l'incommo-
» dité ».

Plus de six mois s'étoient écoulés, lorsque le Roi fit avertir la Reine Douairiere, qu'il iroit le lendemain lui rendre une visite. » Il lui donnoit
» rarement cette marque de respect; aussi cet
» évenement répandit une joie générale dans sa
» triste Cour. La vieille Reine, qui, comme tous
» les gens de son âge, tenoit encore au monde
» pour en savoir les nouvelles, mésurant la
» quantité qu'elle en apprendroit, par la durée
» du tems qu'elle passeroit avec son petit-fils,
» voulut prévenir son arrivée; elle fit apprêter
» ses équipages, aussi délabrés que son Château;
» & le jour marqué, elle se mit en chemin pour
» aller à la rencontre du Roi; Elvire & Isabelle
» étoient du voyage.

» La triste Elvire rêvoit profondément aux
» moyens de tirer du Roi, ou de quelqu'un de
» sa suite, des éclaircissemens sur le sort de
» son frere & de son Amant; jusques-là elle
» n'avoit pû en apprendre aucune nouvelle.

» Ses regards étoient sans dessein; quand
» tout-à-coup frappée de la rencontre la moins
» attendue, elle fit un cri, en s'élançant hors de
» la voiture, qui par bonheur étoit fort basse.
» Elle fut en un instant au milieu d'une troupe
» d'Archers qui conduisoient deux prisonniers;

» le changement de leur visage, l'horreur de
» leurs habillemens, les fers dont ils étoient
» chargés, ne l'avoient pas empêchée de les re-
» connoître. Mon frere, s'écrioit-elle, ô Dieux!
» mon cher frere, est-ce vous? Elle le tenoit dans
» ses bras, qu'elle en doutoit encore. Son pre-
» mier mouvement fut la joie de retrouver tout
» ce qu'elle aimoit; mais bientôt frappée de l'ap-
» pareil d'infamie qui les entouroit, il sembla
» que sa vie ou sa raison alloient l'abandonner.
» Saisie d'effroi, elle les quittoit pour appeller
» le ciel & la terre à son secours. Elle revenoit
» à Dom Pédre, le serroit plus étroitement
» dans ses bras; nulle suite dans ses pensées;
» nul ordre dans ses paroles; sa douleur étoit
» un délire.

» Dom Pédre montroit moins de foiblesse;
» mais le désespoir étoit peint dans toute son
» action; des mots entrecoupés exprimoient
» tour-à-tour sa fureur, sa honte, & son atten-
» drissement. Dom Alvar, malgré le poids de
» ses chaînes, étoit aux pieds d'Elvire; il tenoit
» une de ses mains qu'elle lui avoit abandonnée;
» il la baignoit de ses larmes; Elvire jettoit de
» tems en tems sur lui des regards mêlés de
» complaisance, d'horreur & de tendresse: Al-
» var, disoit-elle, que nous sommes malheu-
» reux! ils étoient tous trois trop occupés d'eux-
» mêmes, pour appercevoir ce qui se passoit au-
» près d'eux ».

La Reine surprise de la fuite précipitée d'El-
vire, avoit fait arrêter, pour en savoir la cause.
Isabelle, après avoir reconnu les prisonniers,
étoit descendue; elle couroit pour joindre ses

careſſes à celles de ſon amie, lorſque le Roi arriva.

Ce Prince avoit vu de loin ce qui s'étoit paſſé; il avoit cru reconnoître Elvire; mais ne comprenant rien à ſa démarche, il avoit pouſſé ſon cheval pour s'éclaircir plutôt; ſon impatience ne lui avoit pas permis de s'arrêter avec la Reine; il ne fit que la ſaluer en paſſant, & rejoignit Iſabelle au moment qu'elle arrivoit. » Voyez, lui » dit-elle, le fruit de vos caprices. Vous en de- » vriez mourir de honte & de regret; mais vous » êtes Roi ».

Alphonſe reconnoiſſant alors ſes malheureux favoris, ſe ſentit combattu de ſentimens ſi oppoſés, que ne voulant céder à aucun, il alloit s'éloigner, lorſque Dom Pédre levant les yeux à la voix d'Iſabelle, plus ſaiſi de fureur que d'étonnement de ſe voir près du Roi, il lui cria avec le ton du déſeſpoir: » arrête, cruel; repais tes yeux » de l'état horrible, où tes injuſtes préventions » nous ont conduits; tu veux uſurper le nom de » Pacifique; & tu mérites mieux celui de cruel, » que ton prédéceſſeur; il n'a verſé que du ſang; » & tu déchires les cœurs. Ton amitié eſt une » tyrannie; tes bienfaits ſont des malheurs, & » notre reconnoiſſance un ſupplice.

» Au premier mot que Dom Pédre avoit pro- » noncé, Elvire éperdue l'avoit quitté pour ſe » jetter aux genoux du Roi, qu'elle tenoit for- » tement embraſſés: ah! Sire, lui crioit-elle, » ne vous offenſez pas des paroles que le déſeſ- » poir arrache à mon malheureux frere; ſon » crime ne commence que de ce moment; par- » donnez tout à l'excès de ſon infortune; vous l'avez

» l'avez aimé. Ah Dieux ! jettez les yeux sur lui !
» vous aimez la vertu, secourez-la. Mes larmes,
» . . . . Ma douleur. . . . Nos malheurs. . .
» Hélas ! ils sont sans bornes » !

Le Roi, plongé dans une profonde rêverie, ne répondoit que par des regards sombres & distraits, qu'il jettoit alternativement sur le frere & la sœur. Elvire, persuadée qu'ils annonçoient la perte de ce qu'elle avoit de plus cher, n'écoutant que son désespoir, alla se jetter entre son frere & son Amant. » Je ne veux plus t'entendre, tyran inflexible, continua-t-elle en parlant au Roi ; nous expirerons à tes yeux ; mais » tu ne seras pas le maître du moment ; nous » te ravirons le plaisir barbare de l'ordonner... »

» Non, vous ne mourrez pas, s'écria le Roi ;
» vous êtes plus mes tyrans, que je ne suis le vôtre ;
» mes regrets me rendroient plus malheureux
» que vous, si mon juste ressentiment triom-
» phoit de ma clémence. Voyez, Madame,
» continua le Roi en s'approchant d'Elvire,
» voyez si votre frere étoit coupable ; voyez s'il
» mérite la grace que je lui accorde. Elvire prit
» un papier que le Roi lui présentoit, & que
» Dom Alvar reconnut aussitôt, pour le fatal
» projet de conjuration, qui avoit coûté la vie à
» son pere. Ah ! Sire, s'écria-t-il, quelle preuve
» plus convaincante pouviez-vous avoir de l'in-
» nocence de Dom Pédre. En même tems il ap-
» prit au Roi l'origine de ce funeste écrit ; il lui
» fit remarquer qu'étant sans nom & sans date,
» il n'avoit pas été difficile aux ennemis de Dom
» Pédre d'en imposer au Roi, en rapprochant
» les circonstances. Cela doit être vrai, Sire,
» dit Isabelle, quand Dom Alvar eut cessé de

rendoit d'une magnificence extraordinaire.

On ne peut pas dire que les Péruviens eussent fait de grands progrès dans les arts, ni dans les sciences. Chez eux, la Médecine consistoit dans la connoissance de quelques secrets. On ne savoit de Géométrie, que ce qu'il en falloit, pour la mesure & le partage des terres, dont la culture étoit regardée parmi eux, comme une occupation honorable. Ces peuples avoient une sorte de musique, & même quelque genre de Poësie. Les Piéces dramatiques, qu'ils composoient, étoient représentées par les plus grands Seigneurs du pays, en présence des Incas & de toute la Cour. Il paroît que la morale & la science des loix utiles à la société, étoient les choses que les Péruviens avoient appris avec plus de succès. Il sortoit aussi de leurs mains des Ouvrages d'une beauté admirable, tels que ces arbres, ces fleurs & ces fruits d'or, qu'on trouvoit dans les jardins du soleil, & qui étoient travaillés avec un art inconnu en Europe. On a de la peine à comprendre, comment ces peuples, sans aucun instrument de fer ni d'acier, ont pû, à force de bras seulement, renverser des rochers, conduire leurs superbes Aqueducs au-dessus des plus hautes montagnes, & pratiquer des routes dans tout leur pays, malgré les plus grands obstacles.

Tels étoient les peuples qui devinrent les victimes de l'avarice des Espagnols; ceux-ci se porterent à des excès de cruauté, dont le récit fait horreur. Il ne leur fut pas bien difficile de vaincre des hommes simples & crédules, qui voyant, pour la premiere fois des armes à feu, les prirent

pour des inſtrumens du tonnerre. Les Eſpagnols lançant la foudre, & montés ſur des chevaux, dont les Péruviens n'avoient jamais connu l'eſpece, furent regardés comme des Dieux, dont on ne parvient point à calmer les fureurs, par les dons les plus conſidérables, & les hommages les plus humilians. Une nation entiere, ſoumiſe, & demandant grace, ne put fléchir ces barbares vainqueurs; & après bien des torrens de ſang répandus, les Eſpagnols reſterent maîtres d'une des plus riches parties du monde.

Cette introduction hiſtorique doit ſervir à la connoiſſance des peuples infortunés, parmi leſquels Madame de Grafigny a choiſi ſon Héroïne. L'Ouvrage eſt une eſpece de Roman épiſtolaire, où, en forme de lettres, & en ſtyle de ſon pays, une jeune Péruvienne mêle au récit de ſes amours, une critique fine & ingénieuſe du caractere & des mœurs de notre nation. Vous êtes ſans doute curieuſe, Madame, de ſavoir comment elle s'y prenoit pour exprimer ſes malheurs & ſon amour. Elle ſe ſervoit, dit l'Auteur, des *Quipos* qui étoient en uſage de ſon tems. On appelloit ainſi des eſpeces de franges compoſées de fils ou de cordelettes de diverſes couleurs, auxquels on faiſoit des nœuds. La combinaiſon de ces couleurs & de ces nœuds, tenoient lieu d'écriture.

Le fond de ce Roman eſt extrêmement ſimple: Zilia, jeune Princeſſe du Sang des Incas, qui ſont les Rois du pays, avoit été élevée dans le Temple, parmi les Vierges conſacrées au Soleil: elle étoit deſtinée, par ſa naiſſance, à

» des ignorances ? Je le vois avec douleur, conti-
» nue Zilia ; les moins habiles de cette Contrée
» sont plus savans que tous nos Philosophes.

Déterville emmene avec lui la jeune Péruvienne a Paris. Il la présente à sa famille qui y tenoit un rang distingué ; & voici comment elle y fut reçue. » En arrivant, dit Zilia, il me
» fit entendre qu'il me conduisoit dans la cham-
» bre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi cou-
» chée sur un lit, à peu-près de la même forme
» que celui des Incas, & de même métal. Après
» avoir présenté sa main à Déterville, qui la
» baisa en se prosternant presque jusqu'à terre,
» elle l'embrassa ; mais avec une bonté si froide,
» une joie si contrainte, que, si je n'eusse été
» avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens
» de la nature dans les caresses de cette mere.

» Après s'être entretenus un moment,
» Déterville me fit approcher ; elle jetta sur moi
» un regard dédaigneux ; & sans répondre à ce
» que son fils lui disoit, elle continua d'entou-
» rer gravement ses doigts d'un cordon qui pen-
» doit à un petit morceau d'or.

» Dès que Déterville avoit paru dans cette
» chambre, une jeune fille, à peu-près de mon
» âge, étoit accourue ; elle le suivoit avec un em-
» pressement timide, qui étoit remarquable. La
» joie éclatoit sur son visage, sans en bannir un
» fond de tristesse intéressant. Déterville l'em-
» brassa la derniere ; mais avec une tendresse si
» naturelle, que mon cœur s'en émut.

» Pendant ce tems, j'étois restée auprès de sa
» mere par respect ; je n'osois m'en éloigner,
» ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sé-
» veres, qu'elle jettoit de tems-en-tems sur moi,

» achevoient de m'intimider, & me donnoient » une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

» Enfin, comme si la jeune fille eût deviné » mon embarras, après avoir quitté Déterville, » elle vint me prendre par la main, & me con- » duisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. » Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me » disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient » le langage universel des cœurs bienfaisans; » ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'au- » rois voulu lui témoigner mes sentimens ; mais » ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je » prononçai tout ce que je sçavois de sa langue.

» Elle en sourit plus d'une fois, en regardant » Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du » plaisir dans cette espece d'entretien, quand la » Dame prononça quelques paroles assez haut, » en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, » repoussa ma main qu'elle tenoit dans les sien- » nes, & ne me regarda plus.

» Dans les différentes Contrées que j'ai par- » courues, je n'ai point vû de Sauvages si or- » gueilleusement familiers que ceux-ci. Les fem- » mes, surtout, me paroissent avoir une bonté mé- » prisante, qui révolte l'humanité, & qui m'ins- » pireroit peut-être autant de mépris pour elles, » qu'elles en témoignent pour les autres, si je » les connoissois mieux.

» Une d'entr'elles m'occasionna hier un af- » front, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans » le tems que l'assemblée étoit la plus nombreu- » se, elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes » sans m'appercevoir; soit que le hasard, ou que » quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un » éclat de rire, en jettant les yeux sur moi, quit-

» ta précipitamment sa place, vint à moi, me
» fit lever; & après m'avoir tournée & retournée
» autant de fois que sa vivacité le lui suggéra,
» après avoir touché tous les morceaux de mon
» habit avec une attention scrupuleuse, elle fit
» signe à un jeune homme de s'approcher, & re-
» commença avec lui l'examen de ma figure.

» Quoique je répugnasse à la liberté que l'un
» & l'autre se donnoient, la richesse des habits
» de la femme, me la faisant prendre pour une
» Princesse, & la magnificence de ceux du jeune
» homme tout couvert de plaques d'or, pour un
» grand Seigneur, je n'osois m'opposer à leur vo-
» lonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la
» familiarité de la Princesse, & peut-être par ma
» retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur
» ma gorge, je le repoussai avec une surprise &
» une indignation, qui lui firent connoître que
» j'étois mieux instruite que lui, des loix de l'hon-
» nêteté.

» Il s'en faut beaucoup, que l'humeur de Ma-
» dame, (c'est le nom de la mere de Déterville,)
» ne soit aussi aimable, que celle de ses enfans.
» Loin de me traiter avec autant de bonté, elle
» me marque en toute occasion, une froideur &
» un dédain qui me mortifient, sans que je puisse
» en découvrir la cause; & par une opposition de
» sentimens que je comprends encore moins,
» elle exige que je sois continuellement avec
» elle.

Déterville prend le parti de mettre Zilia dans un Couvent, où il lui donne des maîtres, pour lui apprendre la langue, les usages & la religion de notre pays.

» La vie que l'on mene dans cette retraite est

» si uniforme, qu'elle ne peut produire que des
» événemens peu considérables; cependant cette
» retraite ne me déplairoit pas, si au moment où
» je suis en état de tout entendre, elle ne me
» privoit des instrnctions dont j'ai besoin. Les
» Vierges qui l'habitent, sont d'une ignorance
» si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à
» mes moindres curiosités ».

Malgré toutes ses occupations, Zilia trouvoit encore le tems d'écrire à son cher Aza; mais Aza étoit un infidèle qui ne méritoit plus sa tendresse. Arrivé en Espagne, il y avoit formé de nouvelles chaînes; séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, il se dispose à s'unir à elle par les liens de l'hymen. S'il vient en France, s'il voit Zilia, ce n'est que pour se dégager de la foi qu'il lui a jurée, & pour aller après, sans remords, s'unir à l'objet qu'il aime.

Envain Déterville se flatte que l'inconstance de cet Amant apportera quelque changement dans le cœur de Zilia; elle lui déclare que son penchant pour Aza est invincible. » Je suis gué-
» rie de ma passion, lui dit-elle; mais je n'en
» aurai jamais que pour lui. Tout ce que l'ami-
» tié inspire de sentimens sont à vous; vous ne
» les partagerez avec personne ».

Elle le conjure ensuite de ne point attendre d'elle d'autres sentimens; & loin de vouloir prendre de nouveaux liens, elle ne pense plus qu'à se dégager de ses premieres chaînes, & à oublier dans la solitude l'infidele Aza. Voilà en abrégé toute l'histoire de Zilia : c'est sur ce fondement qu'est construit l'édifice des Lettres Péruviennes.

Je remarque d'abord, que ce qui domine dans

cet Ouvrage, est un sentiment de tendresse qu'éprouve pour la premiere fois un cœur tout neuf, & qui s'exprime d'une maniere toute nouvelle. Ce n'est ni dans les Poëtes, ni dans les Romans, que Zilia a appris à aimer; ce n'est point là non plus, qu'elle puise les expressions de son amour. Son ame est la source & l'image de ses sentimens; & ses paroles en expriment toute l'etendue. » Aza, » que tu m'es cher; que j'ai de joie à te le dire, » à le peindre, à donner à ce sentiment toutes » les sortes d'existences qu'il peut avoir! Je vou- » drois le tracer sur le plus beau métail, sur les » murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout » ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes » les Langues ».

C'est ainsi, que dans une de ses lettres, la jeune Péruvienne nous dépeint son amour; il prend, dans toutes les autres, une forme toujours nouvelle; ce n'est qu'un sentiment; mais ce sont mille couleurs différentes qui le représentent.

Zilia rappelle à son Amant les soins qu'il s'est donnés dans sa Patrie, pour cultiver & orner l'esprit de celle qui devoit être un jour son épouse. » Je goûte avec transport la délicieu- » se confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle » ne me fait point oublier que je te dois tout ce » que tu daignes approuver en moi. Ainsi que » la rose tire sa brillante couleur des rayons du » soleil, de même les charmes que tu trouves » dans mon esprit & dans mes sentimens, ne » sont que les bienfaits de ton génie lumineux; » rien n'est à moi que ma tendresse.

» Si tu étois un homme ordinaire, je serois » resté dans l'ignorance, à laquelle mon sexe est » condamné; mais ton ame, supérieure aux

» coutumes, ne les a regardées que comme des
» abus ; tu en as franchi les barrieres pour m'é-
» lever jusqu'à toi. Tu n'as pû souffrir qu'un
» Etre, semblable au tien, fût borné à l'humiliant
» avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as
» voulu que nos divins Philosophes ornassent mon
» entendement de leurs sublimes connoissances.
» Mais, ô lumiere de ma vie, sans le désir de
» te plaire, aurois-je pû me résoudre à abandon-
» ner ma tranquille ignorance, pour la pénible
» occupation de l'étude ! Sans le desir de mériter
» ton estime, ta confiance, ton respect, par des
» vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour
» rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de
» tes yeux ; l'absence m'auroit déjà effacée de ton
» souvenir ».

Tout devient neuf, sous la plume de Zilia ; ce n'est pas qu'elle représente les choses différemment de ce qu'elles sont; mais elle les rend autrement que le vulgaire ne les conçoit.

» Un bois, par exemple, est un endroit dé-
» licieux, où l'on croit voir la fraîcheur avant de
» la sentir. Les différentes nuances de couleur
» des feuilles adoucissent la lumiere qui les pé-
» netre, & semblent frapper le sentiment aussi-
» tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais
» indéterminée, laisse à peine discerner si elle
» affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, sans
» être apperçu, porte dans tout notre Etre, une
» volupté pure, qui semble nous donner un
» sens de plus, sans pouvoir en discerner l'or-
» gane.

Paris est une Ville, » qui contient des Ponts,
» des Rivieres, des Arbres, des Campagnes:
» elle paroît un Univers, plutôt qu'une habita-

» hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration, pour démêler, que leur goût effréné pour le superflu, a corrompu leur raison, leur cœur, & leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon sens & la raison, par le faux brillant de l'esprit.

» La vanité dominante des François, est celle de paroître opulens. Le Génie, les Arts, & peut-être les Sciences, tout se rapporte au faste; tout concourt à la ruine des fortunes; & comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux mêmes, qu'au mépris des biens solides & agréables, que la France produit en abondance, ils tirent, à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles & sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons; les parures éblouissantes dont ils sont couverts; jusqu'aux mets & aux liqueurs qui composent leurs repas.

» Peut-être, continue Zilia, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût, que ce qui leur resteroit, après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

» Nos loix, les plus sages qui ayent été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la

» naissance, ou les richesses, & qu'à la rigueur
» on pourroit nommer du superflu; aussi n'est-ce
» que celui qui naît du déréglement de l'imagi-
» nation, celui qu'on ne peut soutenir sans man-
» quer à l'humanité & à la justice, qui me paroît
» un crime ; en un mot, c'est celui dont les
» François sont idolâtres, & auquel ils sacrifient
» leur repos & leur honneur.

» Il n'y a, parmi eux, qu'une classe de Citoyens
» en état de porter le culte de l'idole à son plus
» haut dégré de spendeur, sans manquer au de-
» voir du nécessaire. Les grands ont voulu les
» imiter ; mais ils ne sont que les Martyrs de
» cette Religion. Quelle peine ! quel embarras !
» quel travail, pour soutenir leur dépense au-
» delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs
» qui ne mettent en usage plus d'industrie, de
» finesse, & de supercherie pour se distinguer
» par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres
» n'ont employé de prudence, de valeur & de
» talens utiles à l'Etat, pour illustrer leur pro-
» pre nom. Et ne crois pas que je t'en impose,
» mon cher Aza; j'entends tous les jours avec
» indignation, des jeunes gens se disputer en-
» tr'eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité
» & d'adresse, dans les manœuvres qu'ils em-
» ployent pour tirer les superfluités dont ils se
» parent, des mains de ceux qui ne travaillent
» que pour ne pas manquer du nécessaire.

» Quels mépris de tels hommes ne m'inspi-
» reroient-ils pas pour toute la Nation, si je ne
» savois d'ailleurs que les François péchent plus
» communément, faute d'avoir une idée juste des
» choses, que faute de droiture : leur légereté
» exclut presque toujours le raisonnement. Par-

» mi eux rien n'eſt grave, rien n'a de poids ;
» peut-être aucun n'a jamais réfléchi ſur les con-
» ſéquences deshonorantes de ſa conduite. Il faut
» paroître riche ; c'eſt une mode, une habitude :
» on la ſuit ; un inconvénient ſe préſente ; on le
» ſurmonte par une injuſtice ; on ne croit que
» triompher d'une difficulté ; mais l'illuſion va
» plus loin.

» Dans la plûpart des maiſons, l'indigence &
» le ſuperflu ne ſont ſéparés que par un appar-
» tement. L'un & l'autre partage les occupations
» de la journée, mais d'une maniere bien diffé-
» rente. Le matin dans l'intérieur du Cabinet,
» la voix de la pauvreté ſe fait entendre par la
» bouche d'un homme payé, pour trouver les
» moyens de les concilier avec la fauſſe opulence.
» Le chagrin & l'humeur préſide à ces entre-
» tiens, qui finiſſent ordinairement par le ſacri-
» fice du néceſſaire, que l'on immole au ſuper-
» flu. Le reſte du jour, après avoir pris un autre
» habit, un autre appartement, & preſque un
» autre Etre, ébloui de ſa propre magnificence,
» on eſt gai ; on ſe dit heureux : on va même juſ-
» qu'à ſe croire riche.

» J'ai cependant remarqué que quelques-uns
» de ceux qui étalent leur faſte avec le plus d'af-
» fectation, n'oſent pas toujours croire qu'ils
» en impoſent. Alors ils ſe plaiſantent eux-mê-
» mes ſur leur propre indigence ; ils inſultent
» gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont
» la ſage économie ſe contentoit de vêtemens
» commodes, de parures & d'ameublemens pro-
» portionnés à leurs revenus, plus qu'à leur naiſ-
» ſance. Leur famille, dit-on, & leurs domeſti-
» ques jouiſſoient d'une abondance frugale &

» honnête. Ils dotoient leurs filles; & ils établis-
» soient sur des fondemens solides, la fortune du
» successeur de leur nom, & tenoient en réserve
» de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un
» malheureux.

» Te le dirai-je, mon cher Aza; malgré l'as-
» pect ridicule sous lequel on me présentoit les
» mœurs de ces tems reculés, elles me plaisoient
» tellement ; j'y trouvois tant de rapport avec
» la naïveté des nôtres, que me laissant entraî-
» ner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque
» circonstance, comme si j'eusse dû à la fin du
» récit, me trouver au milieu de nos chers Ci-
» toyens. Mais aux premiers applaudissemens
» que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les
» éclats de rire que je me suis attirés, ont dissi-
» pé mon erreur; & je n'ai trouvé autour de
» moi, que les François insensés de ce tems-ci,
» qui font gloire du déréglement de leur ima-
» gination.

» La même dépravation qui a transformé les
» biens solides des François, en bagatelles inu-
» tiles, n'a pas rendu moins superficiels les
» liens de leur société. Les plus sensés d'en-
» tr'eux, qui gémissent de cette dépravation,
» m'ont assurée qu'autrefois, ainsi que parmi
» nous, l'honnêteté étoit dans l'ame, & l'huma-
» nité dans le cœur : cela peut être : mais à pré-
» sent, ce qu'ils appellent politesse, leur tient
» lieu de sentiment. Elle consiste dans une infi-
» nité de paroles sans signification, d'égards
» sans estime, & de soins sans affection.

» Dans les grandes maisons, un Domestique
» est chargé de remplir les devoirs de la société.
» Il fait chaque jour un chemin considérable,

» pour aller dire à l'un, que l'on est en peine de
» sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A
» son retour, on n'écoute point les réponses
» qu'il rapporte.

» Les égards se rendent personnellement; on
» les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte
» de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout
» savoir d'une nation si singuliere. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, & même
» pour ses égaux, si après l'heure du repas que
» l'on vient de prendre familierement avec eux,
» on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que
» de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne
» considérable; & ce seroit lui manquer, que de
» la regarder attentivement; mais ce seroit bien
» pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit
» plus d'intelligence & plus de mémoire que je
» n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des
» marques de considération, qui veut presque
» dire de l'estime.

» L'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement
» d'ajouter un compliment superflu à celui qui
» l'étoit déjà, dans l'intention de persuader
» qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries
» outrées qu'ils protestent de la sincérité des
» louanges qu'ils prodiguent; & ils appuyent
» leurs protestations d'amour & d'amitié, de
» tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment ».

Je suis, &c.

LETTRE X.

SOUFFREZ, Madame, que j'interrompe cette critique de nos mœurs, pour vous faire quelques observations sur ce que dit Zilia de nos miroirs, & des déclarations de l'amoureux Déterville : est-il vraisemblable qu'elle n'ait rien compris aux preuves évidentes de sa passion? On a peine à se figurer que connoissant l'amour par son expérience, elle n'en ait pas retrouvé les caracteres dans les soins empressés de Déterville ? A l'égard des miroirs, quand il seroit vrai que les Péruviens en ignoroient l'usage, n'y-a-t-il pas dans tous les Pays des glaces naturelles, telles que le cristal d'une fontaine ? Et il y a à parier que Zilia les avoit consultées. Mais je reviens à sa critique de nos mœurs.

» Parmi le grand nombre de coûtumes qui » me frappent tous les jours chez les François, » je n'en vois point de plus deshonnorante » pour leur esprit, que leur façon de penser » sur les femmes. Ils les respectent ; & en » même tems ils les méprisent avec un égal » excès.

» L'homme du plus haut rang doit des égards » aux femmes de la plus vile condition ; il se » couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle » ridicule, s'il leur faisoit quelque insulte per» sonnelle ; & cependant l'homme le moins » considérable, le moins estimé, peut tromper, » trahir une femme de mérite, noircir sa répu-

» tation par des calomnies, sans craindre ni
» blâme ni punition.

» Ici loin de compâtir à la foiblesse des fem-
» mes, celles du peuple, accablées de travail,
» n'en sont soulagées, ni par les Loix, ni par
» leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet
» de la séduction ou de la méchanceté des hom-
» mes, n'ont, pour se dédommager de leurs
» perfidies, que les dehors d'un respect pure-
» ment imaginaire, toujours suivi de la plus
» mordante satyre.

» Dans le premier âge, les enfans ne parois-
» sent destinés qu'au divertissement des parens
» & de ceux qui les gouvernent. Il semble que
» l'on veuille tirer un honteux avantage de leur
» incapacité à découvrir la vérité. On les trompe
» sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne
» des idées fausses de ce qui se présente à leurs
» sens ; & l'on rit inhumainement de leurs er-
» reurs : on augmente leur sensibilité & leur foi-
» blesse naturelle, par une puérile compassion
» pour les petits accidens qui leur arrivent : on
» oublie qu'ils doivent être des hommes.

» Je ne sais quelles sont les suites de l'édu-
» cation qu'un pere donne à son fils ; je ne m'en
» suis pas informée. Mais je sais que du moment
» que les filles commencent à être capables de
» recevoir des instructions, on les enferme dans
» une Maison Religieuse, pour leur apprendre à
» vivre dans le monde ; que l'on confie le soin
» d'éclairer leur esprit, à des personnes ausquelles
» on feroit peut-être un crime d'en avoir, &
» qui sont incapables de leur former le cœur
» qu'elles ne connoissent pas.

» Les principes de la Religion, si propres à

» servir de germe à toutes les vertus, ne sont
» appris que superficiellement & par mémoire.
» Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont
» pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent
» dans de petites cérémonies d'un culte exté-
» térieur, exigées avec tant de sévérité,
» pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le
» premier joug dont on se défait en entrant dans
» le monde ; & si l'on en conserve encore quel-
» ques usages, à la maniere dont on s'en ac-
» quitte, on croiroit volontiers que ce n'est
» qu'une espece de politesse que l'on rend par
» habitude à la Divinité.

» D'ailleurs rien ne remplace les premiers
» fondemens d'une éducation mal dirigée. On
» ne connoît presque point en France le respect
» pour soi-même, dont on prend tant de soin
» de remplir le cœur de nos jeunes Vierges. Ce
» sentiment généreux qui nous rend le Juge le
» plus sévere de nos actions & de nos pensées, qui
» devient un principe sûr, quand il est bien senti,
» n'est ici d'aucune ressource pour les femmes.
» Au peu de soin que l'on prend de leur ame,
» on seroit tenté de croire que les François sont
» dans l'erreur de certains peuples barbares, qui
» leur en refusent une.

» Régler les mouvemens du corps, arranger
» ceux du visage, composer l'extérieur, sont
» les points essentiels de l'éducation. C'est sur
» les attitudes plus ou moins gênantes de leurs
» filles, que les parens se glorifient de les avoir
» bien élevées. Ils leur recommandent de se pé-
» nétrer de confusion pour une faute commise
» contre la bonne grace : ils ne leur disent pas
» que la contenance honnête, n'est qu'une hy-

» pocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de
» l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable
» amour propre, qui n'a d'effet que sur les
» agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître
» celui qui forme le merite, & qui n'est
» satisfait que par l'estime. On borne la seule
» idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir
» point d'Amans, en leur présentant sans cesse
» la certitude de plaire pour récompense de la
» gêne & de la contrainte qu'on leur impose;
» & le tems le plus précieux pour former l'esprit,
» est employé à acquérir des talens imparfaits,
» dont on fait peu d'usage dans la jeunesse,
» & qui deviennent des ridicules dans un âge
» plus avancé.

» Mais ce n'est pas tout; l'inconséquence des
» François n'a point de bornes. Avec de tels
» principes ils attendent de leurs femmes la
» pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître;
» ils ne leur donnent pas même une idée
» juste des termes qui les désignent. Je tire tous
» les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en
» faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai
» avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne
» me cause pas moins d'étonnement, que tout ce
» que j'ai vû jusqu'ici.

» Si je leur parle de sentimens, elles se défendent
» d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent
» que celui de l'amour. Elles n'entendent, par
» le mot de bonté, que la compassion naturelle,
» que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant;
» & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus
» affectées pour des animaux, que pour des humains;
» mais cette bonté tendre, réfléchie, qui
» fait faire le bien avec noblesse & discernement,
» porte à l'indulgence & à l'humanité, leur est

» totalement inconnue. Elles croient avoir rem-
» pli toute l'étendue des devoirs de la discrétion,
» en ne révélant qu'à quelques amies, les secrets
» frivoles qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a
» confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette
» discrétion circonspecte, délicate & nécessaire,
» pour ne point être à charge, pour ne blesser
» personne, & pour maintenir la paix dans la
» société.

» Si j'essaye de leur expliquer ce que j'en-
» tends par la modération, sans laquelle les ver-
» tus mêmes sont presque des vices : si je parle
» de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'é-
» gard des inférieurs, si peu pratiquée en Fran-
» ce, & de la fermeté à mépriser & à fuir les
» vicieux de qualité, je remarque à leur embar-
» ras, qu'elles me soupçonnent de parler la
» langue Péruvienne, & que la seule politesse
» les engage à feindre de m'entendre.

» Elles ne sont pas mieux instruites sur la
» connoissance du monde, des hommes & de la
» société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur
» langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent
» correctement ; & je ne m'apperçois pas sans
» une extrême surprise, que je suis à présent
» plus sçavante qu'elles à cet égard.

» C'est dans cette ignorance que l'on marie
» les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors
» il semble, au peu d'intérêt que les parens pren-
» nent à leur conduite, qu'elles ne leur appar-
» tiennent plus. La plûpart de maris ne s'en oc-
» cupent pas davantage. Il seroit encore tems de
» réparer les défauts de la premiere éducation ;
» on n'en prend pas la peine.

» Une jeune femme, libre dans son apparte-

» ment, y reçoit ſans contrainte les compagnies
» qui lui plaiſent. Ses occupations ſont ordinai-
» rement puériles, toujours inutiles, & peut-
» être au-deſſous de l'oiſiveté. On entretient ſon
» eſprit tout au moins de frivolités malignes ou
» inſipides, plus propres à la rendre mépriſable
» que la ſtupidité même. Sans confiance en elle,
» ſon mari ne cherche point à la former au ſoin
» de ſes affaires, de ſa famille, & de ſa maiſon.
» Elle ne participe au tout de ce petit Univers,
» que par la repréſentation. C'eſt une figure d'or-
» nement, pour amuſer les curieux ; auſſi pour
» peu que l'humeur impérieuſe ſe joigne au goût
» de la diſſipation, elle donne dans tous les tra-
» vers, paſſe rapidement de l'indépendance à la li-
» cence ; & bientôt elle arrache le mépris &
» l'indignation des hommes, malgré leur pen-
» chant & leur intérêt à tolérer les vices de la
» jeuneſſe, en faveur de ſes agrémens.

» Il faut pourtant ſe garder de croire, qu'il
» n'y ait point ici de femme de mérite. Il en
» eſt d'aſſez heureuſement nées, pour ſe donner
» à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuſe.
» L'attachement à leurs devoirs, la décence de
» leurs mœurs, & les agrémens honnêtes de
» leur eſprit, attirent ſur elles l'eſtime de tout
» le monde. Mais le nombre de celles-là eſt ſi
» borné, en comparaiſon de la multitude ; qu'el-
» les ſont connues & révérées par leur propre
» nom. Qu'on ne croye pas non plus que le dé-
» rangement de la conduite des autres vienne
» de leur mauvais naturel. En général il me ſem-
» ble que les femmes naiſſent ici, avec toutes
» les diſpoſitions néceſſaires pour égaler les hom-
» mes en mérite & en vertus. Mais comme s'ils

» en convenoient au fond de leur cœur, & que
» leur orgueil ne pût supporter cette égalité,
» ils contribuent en toute maniere à les rendre
» méprisables, soit en manquant de considéra-
» tion pour les leurs, soit en séduisant celles des
» autres.

» Quand on saura qu'ici l'autorité est entiere-
» ment du côté des hommes, on ne doutera point
» qu'ils ne soient responsables de tous les dé-
» sordres de la société. Ceux qui par une lâche
» indifférence laissent suivre à leurs femmes le
» goût qui les perd, sans être les plus coupables,
» ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ;
» mais on ne fait pas assez d'attention à ceux
» qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse &
» indécente, entraînent leurs femmes dans le
» déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

» Et en effet, comment ne feroient-elles pas
» révoltées contre l'injustice des Loix, qui to-
» lerent l'impunité des hommes, poussée au mê-
» me excès que leur autorité.... Un mari, sans
» craindre aucune punition, peut avoir pour sa
» femme les manieres les plus rebutantes ; il
» peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles
» qu'excessives, non-seulement son bien, celui
» de ses enfans, mais même celui de la victime
» qu'il fait gémir presque dans l'indigence,
» par une avarice pour les dépenses honnêtes,
» qui s'allie très-communément ici avec la pro-
» digalité. Il est autorisé à punir rigoureusement
» l'apparence d'une légere infidélité, en se li-
» vrant sans honte à toutes celles que le liberti-
» nage lui suggere. Enfin, il semble qu'en Fran-
» ce les liens du mariage ne soient réciproques,
» qu'au moment de la célébration, & que dans

» la suite les femmes seules y doivent être assu-
» jetties.

» Je pense & je sens que ce seroit les hono-
» rer beaucoup, que de les croire capables de con-
» server de l'amour pour leur mari, malgré l'in-
» différence & les dégoûts, dont la plupart sont
» accablées. Mais qui peut résister au mépris !

» Le premier sentiment que la nature a mis
» en nous, est le plaisir d'être ; & nous le sentons
» plus vivement & par dégrés, à mesure que
» nous nous appercevons du cas que l'on fait de
» nous.

» Si la possession d'un meuble, d'un bijou,
» d'une terre, est un des sentimens les plus
» agréables que nous éprouvions, quel doit être
» celui qui nous assure la possession d'un cœur,
» d'une ame d'un Etre libre, indépendant &
» qui se donne volontairement, en échange du
» plaisir de posséder en nous les mêmes avan-
» tages.

» S'il est vrai, que le desir dominant de nos
» cœurs soit celui d'être honoré en général, &
» chéri de quelqu'un en particulier, conçoit-on
» par quelle inconséquence les François peuvent
» espérer qu'une jeune femme, accablée de l'in-
» différence offençante de son mari, ne cherche
» pas à se soustraire à l'espece d'annéantissement
» qu'on lui présente sous toutes sortes de for-
» mes ? Imagine-t-on qu'on puisse lui proposer
» de ne tenir à rien, dans l'âge où les prétentions
» vont toujours au-delà du mérite ? Pourroit-on
» comprendre sur quel fondement on exige
» d'elle la pratique des vertus, dont les hommes
» se dispensent, en leur refusant les lumieres &
» les principes nécessaires pour les pratiquer ?

» Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est
» que les parens & les maris se plaignent réci-
» proquement du mépris que l'on a pour leurs
» femmes & leurs filles ; & qu'ils en perpétuent
» la cause de race en race, avec l'ignorance,
» l'incapacité, & la mauvaise éducation ».

On souhaiteroit, Madame, que la jeune Péruvienne, qui a si bien étudié nos mœurs, se fût également appliquée à imiter, par son stile, le naturel de nos expressions, & à donner une tournure plus aisée à certaines phrases trop recherchées. Vous avez dû, Madame, en voir plus d'un exemple dans quelques-uns des morceaux que j'ai cités : Zilia écrit à son Amant, que les François ont choisi le superflu pour objet de leur culte.

» On lui consacre les arts, qui sont ici au-
» dessus de la nature : ils semblent ne vouloir
» que l'imiter, ils la surpassent ; & la maniere
» dont ils font usage de ses productions, paroit
» souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent
» dans les jardins, & presque dans un point de
» vûe les beautés qu'elle distribue avec économie
» sur la surface de la terre ; & les élémens sou-
» mis semblent n'apporter d'obstacles à leurs en-
» treprises, que pour rendre leurs triomphes
» plus éclatans.

» On voit la terre étonnée nourrir, & élever
» dans son sein les plantes des climats les plus
» éloignés, sans besoin, sans nécessités apparen-
» tes, que celles d'obéir aux arts & d'orner l'i-
» dole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui
» semble n'avoir de consistance que par les vais-
» seaux qui la contiennent, & dont la direction
» naturelle est de suivre toutes sortes de pentes,

» ſe trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans
» les airs, ſans guide, ſans ſoutien, par ſa pro-
» pre force, & ſans autre utilité que le plaiſir
» des yeux.

» Le feu, continue Zilia, le feu, ce terrible
» élément, je l'ai vû renonçant à ſon pouvoir
» deſtructeur, dirigé docilement par une puiſſan-
» ce ſupérieure, prendre toutes les formes qu'on
» lui preſcrit; tantôt deſſinant un vaſte tableau
» de lumiere ſur un Ciel obſcurci par l'abſence
» du ſoleil, & tantôt nous montrant cet aſtre di-
» vin deſcendu ſur la terre avec ſes feux, ſon
» activité, ſa lumiere éblouiſſante; enfin dans un
» éclat qui trompe les yeux & le jugement».

Ce ſtyle empoulé eſt pardonnable à une Etrangere à qui il échappe de tems-en-tems des façons de parler propres de ſon pays. Mais ce qu'on ne lui paſſera pas ſi aiſément, ce ſont des ſentimens qui ne peuvent convenir dans aucun pays du monde, quand on eſt né ſur le Trône, ou deſtiné à y monter. L'amour doit toujours céder à la gloire; & la plus grande gloire eſt celle de régner. Une ame véritablement grande ne s'écarte jamais de ces ſentimens : on ſouffre de les voir effacés du cœur de Zilia.

» Abandonnes ton Empire, mon cher Aza...
» Achettes ta vie & ta liberté au prix de ta puiſ-
» ſance, de ta grandeur, de tes tréſors. Il ne te
» reſtera que les dons de la nature; nos jours ſe-
» ront en ſûreté. Riches de la poſſeſſion de nos
» cœurs, grands par nos vertus, puiſſans par no-
» tre modération, nous irons dans une cabane
» jouir du ciel, de la terre & de notre ten-
» dreſſe.

» Tu seras plus Roi, en régnant sur nos ames, » qu'en doutant de l'affection d'un peuple in» nombrable; ma soumission à tes volontés te fe» ra jouir, sans tyrannie, du beau droit de com» mander. En t'obéissant, je ferai retentir ton » empire de mes chants d'allégresse ».

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce sentiment, beaucoup d'amour & de tendresse; il seroit à souhaiter qu'il y eût autant d'élévation & de véritable grandeur. Cette façon d'aimer ne peut convenir qu'à des ames du commun; encore les entend-on s'exprimer bien différemment. Loin de vouloir abandonner une Couronne, le premier de leurs vœux est d'en posséder, pour les offrir à l'objet de leur amour.

Je ne voudrois une Couronne,
Que pour l'offrir à vos appas;
Mais par malheur, je n'en ai pas,
Je n'ai qu'un cœur, je vous le donne.



Cela s'appelle faire paroître des sentimens au-dessus de son état. Mais être né pour le Trône, & consentir à ne pas régner, pour aimer plus à son aise, ce n'est pas en avoir de bien dignes de sa naissance.

Ah! qu'on remarque bien plus de grandeur dans l'Amante de Titus. Elle aime l'Empereur; & elle le quitte, pour le laisser régner avec gloire.

Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'allarmes;
Ni que par votre amour l'Univers malheureux,

Dans le tems que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans, jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour;
Ce n'est pas tout : je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste;
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus;
Adieu, Seipneur, régnez; je ne vous verrai plus.

C'est ainsi que cette Princesse préfere à son amour la gloire de son Amant, tandis que Zilia voudroit sacrifier le Trône de son Amant aux charmes de son amour.

On dira peut-être qu'un Prophéte de sa nation avoit prédit la destruction de l'Empire des Incas; qu'Aza ne devoit plus espérer de régner; & que c'est pour le consoler de la perte de sa Couronne, qu'elle lui offre l'empire de son cœur. Mais on voit dans la neuvieme de ses lettres, qu'elle n'ajoûte pas beaucoup de foi à cette prédiction; puisqu'elle se flatte toujours de revoir son cher Aza, de régner avec lui, de combler d'honneurs & de richesses le Cacique bienfaisant qui les rendra l'un à l'autre.

Parmi ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Paris, lorsque Zilia y arriva, l'Opéra est, ce qui fixa principalement son attention. Un savant de profession ne manqueroit pas de faire observer ici un Anacronisme. Comment se peut-il faire, diroit-il, que Zilia ait vû l'Opéra, puisque ce spectacle ne fut introduit en France, qu'environ cent ans après qu'elle y fut arrivée?

arrivée. Ce fut presqu'au commencement du seiziéme siécle, ajoûteroit-il, que les Espagnols, sous Charles-Quint, détruisirent la domination des Incas au Pérou; & ceux qui font remonter le plus haut l'établissement de l'Opéra en France, n'en fixent l'époque qu'au tems de Marie de Médicis; d'autres même prétendent, que ce fut le Cardinal Mazarin qui apporta le goût de ce spectacle à Paris. L'Abbé Perrin fut le premier qui vers le milieu du dernier siécle, y hasarda des paroles françoises; mais les représentations en musique & en machines, ne commencerent à paroître dans leur perfection, que du tems de Quinault & de Lully.

C'est ainsi, que par un grand étalage d'érudition, il concluëroit avec l'air du triomphe, que Zilia n'a point été à l'Opéra. Mais on lui répondra, comme aux Critiques de Virgile, que le but d'un Auteur est de plaire; qu'importe qu'Enée ait vécu trois siécles après Didon, si c'est dans le récit de leurs amours que Virgile se fait lire avec plus de plaisir.

Ce qu'on pourroit reprocher avec plus de raison à l'Auteur des Lettres Péruviennes, c'est l'infidélité d'Aza, qui abandonne sa maîtresse avec autant d'inhumanité, que le Héros Troyen se sépara de la Reine de Carthage. Il est vrai que dans le Roman, comme dans l'Enéide, c'est la religion qui autorise, & même qui prescrit cette espece de divorce: ce sont les Dieux qui ordonnent à Enée d'aller en Italie; ce sont nos loix qui défendent à Aza d'épouser sa parente. Mais pourquoi les supposer unis par des liens incompatibles avec

ceux de l'hymen? Un degré de parenté de moins rendoit Zilia à ſon Amant, & épargnoit aux lecteurs la douleur de la voir abandonnée.

On pardonne à Virgile d'avoir rendu ſon Héros infidéle; ſa fuite eſt ſuivie de tant de faits intéreſſans, qu'on ſeroit fâché de lui voir finir ſes aventures à Carthage; au lieu que l'infidélité d'Aza n'a d'autre ſuite, que le malheur de Zilia, & le chagrin de ceux qui s'intéreſſent à elle.

Il falloit de plus, ou que Zilia connût bien peu l'amour, pour croire que Déterville pût en guérir par l'étude de la philoſophie; ou qu'elle n'eût pas envie de lui tenir rigueur, pour l'inviter à venir avec elle paſſer ſes jours dans la ſolitude.

» Venez, Déterville, venez apprendre de moi » à économiſer les reſſources de notre ame, & » les bienfaits de la nature; venez apprendre à » connoître les plaiſirs innocens & durables; venez en jouir avec moi; vous trouverez dans » mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens, tout ce qui peut vous dédommager » de l'amour.

Elle lui avoit dit, un peu auparavant: il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante, & d'en chaſſer l'ennui. Elle avoit raiſon: & il en eſt un ſur-tout, qui ne peut jamais manquer de réuſſir, c'eſt d'y mêler un peu d'amour. Ils en étoient bien perſuadés l'un & l'autre; je crois même qu'ils n'étoient pas éloignés de s'en ſervir.

Mais quelqu'envie qu'en eût Zilia, elle n'étoit pas aſſez ſincére pour en convenir; cette fille du ſoleil étoit quelquefois trop diſſimu-

lée ; rien ne le prouve mieux, que l'ignorance affectée qu'elle fit paroître sur les premieres marques que Déterville lui donna de sa passion. » Ses yeux s'animerent, dit-elle à Aza ; » son visage s'enflamma ; il vint à moi d'un air » agité ; il parut vouloir me prendre dans ses » bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra » fortement la main, en prononçant d'une voix » émue : non. . . Le respect. . . La vertu . . . » & plusieurs autres mots que je n'entends pas » mieux ; & puis il courut se jetter sur son siége, » où il demeura la tête appuyée dans ses mains, » avec tous les signes d'une profonde douleur. » Je fus allarmée de son état, ne doutant pas » que je ne lui eusse causé quelque peine ; je » m'approchai de lui, pour lui en témoigner » mon repentir ».

Voilà donc Zilia qui prend tous ces signes d'amour pour des marques de mécontentement : dans une lettre précédente, elle avoit déjà représenté Déterville, prosterné respectueusement à ses pieds, les yeux tendrement attachés sur elle, gardant un silence profond, ou ne s'exprimant que par des soupirs. Mais à l'entendre, elle ne sçait ce que tout cela signifie ; elle ne distingue point là dedans, les caracteres sensibles de l'amour. Cependant, les yeux de Déterville, ces yeux tantôt animés & pleins de feu, tantôt tendres & languissans, étoient le vrai langage d'un Amant ; on connoît cet idiôme dans tous les pays du monde ; & le cœur de Zilia ne devoit pas l'ignorer :

Le langage des yeux est d'un charmant usage ;
A deux cœurs bien unis il offre mille appas :

Mais à quoi sert ce langage,
Si l'un des deux ne l'entend pas ?

Zilia l'entendoit certainement très-bien ; mais elle vouloit se faire un mérite auprès de son Amant, de cette prétendue simplicité, & faire dire à Aza comme Arnolphe :

Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.

Aza cependant n'en étoit pas la dupe ; il savoit qu'autrefois il s'étoit servi, avec elle, du même langage que Déterville ; elle l'avoit bien entendu alors : pourquoi donc ne l'entendroit-elle pas également aujourd'hui ? Elle-même en convient dans sa septiéme lettre, où elle lui dit : » le croirois-tu, mon cher Aza, il y a des » momens où je trouve de la douceur dans ces » entretiens muets (avec Déterville ;) le feu de » ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai » vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui » séduisent mon cœur ». La force de la vérité l'oblige quelquefois à être sincére malgré elle.

Mais ce sont là des fautes bien légeres ; & elles sont réparées par tant de beautés, qu'on les perd bientôt de vue.

Cet agréable Roman renferme tout ce que la tendresse a de plus vif, de plus doux & de plus touchant. C'est la nature embellie par le sentiment : c'est le sentiment lui-même, qui s'exprime avec une élégante naïveté. L'amour est peint avec des couleurs si vraies, si variées & si intéressantes, que le cœur le plus insensible en seroit

affecté. On partage la joie & la tristesse de Zilia ; on souscrit à ses louanges & à sa censure ; on trouve ridicule ce qu'elle ridiculise avec tant de finesse : en un mot, c'est un mêlange adroit de satyre fine de nos mœurs, de saine philosophie, & de peintures fortes & naïves de l'amour.

Je suis, &c.



LETTRE XI.

Cénie, Piéce dramatique.

JE ne crois pas, Madame, que nous ayons beaucoup d'Ouvrages Dramatiques en prose, écrits d'un ſtile auſſi pur, auſſi gracieux, auſſi poli, que la Comédie de *Cénie*, dont le ſuccès n'a pas rendu Madame de Grafigny moins célébre, que ſes *Lettres d'une Péruvienne*.

Dorſainville, homme de condition, avoit eu une affaire d'honneur qui l'avoit obligé de quitter la France, & de paſſer dans les Pays Etrangers. Tous ſes biens avoient été confiſqués ; & Orphiſe ſon épouſe, ſe trouvoit par-là réduite à la derniere indigence. Il l'avoit laiſſée enceinte ; & elle étoit accouchée, peu de tems après, d'une fille nommée Cénie.

Un riche vieillard, appellé Dorimont, avoit épouſé Méliſſe, jeune femme qu'il aimoit tendrement. Celle-ci, dans la crainte, que ſi ſon mari mouroit ſans enfans, elle ne fût privée de ſon bien, avoit feint une groſſeſſe ; & un voyage de ſon époux lui avoit facilité les moyens de ſuppoſer un enfant. Cet enfant étoit Cénie, fille d'Orphiſe ; une femme gagnée par Méliſſe, perſuada à cette mere infortunée, que ſa fille étoit morte peu de jours après ſa naiſſance.

Cénie fut donc regardée comme la fille de Dorimont ; & Méliſſe lui donna pour Gouvernante, Orphiſe elle-même, que ſon extrême pauvreté avoit réduite à cette triſte condition. Elle avoit déjà paſſé quelques années auprès de ſa fille, ſans la connoître, lorſque la mort de Méliſſe

découvrit ce ſecret. Cette femme, preſſée de ſes remords, déclara par écrit en mourant, que Dorimont n'étoit point le pere de Cénie; qu'Orphiſe en étoit la mere, & qu'elle même n'avoit uſé de cette ſupercherie, que pour aſſurer ſa fortune, en cas que la mort lui enlevât ſon mari.

Dorimont avoit deux neveux, fils de ſa ſœur, Méricourt & Clerval. Celui-ci, dans un voyage que des affaires de famille l'avoient obligé de faire dans les Indes, avoit connu Dorſainville; & ils s'étoient liés tous deux d'une amitié fort étroite. Ils étoient l'un & l'autre de retour en France, où Clerval venoit d'obtenir, pour ſon ami, des lettres de grace. C'eſt au moment où elles alloient être expédiées, que Dorſainville revoit ſa femme, reconnoit ſa fille, que Cénie retrouve un pere, & Orphiſe ſon époux. Voilà le fond de la Piéce; en voici l'intrigue.

Clerval, neveu de Dorimont, aime Cénie; il en eſt aimé; & l'un & l'autre n'aſpirent qu'à ſe voir bientôt unis par les liens de l'Hymen. Méricourt la demande auſſi en mariage, moins par amour, que pour jouir ſeul, au préjudice de ſon frere, de tous les biens de ſon oncle. Cénie a pour Méricourt autant d'averſion, que de tendreſſe pour Clerval; & Dorimont ne veut point la contraindre dans le choix d'un époux. Méliſſe, dont Méricourt avoit toujours eu la confiance, l'avoit auſſi toujours préféré à ſon frere, pour en faire l'époux de Cénie: c'étoit à lui, qu'en mourant, elle avoit laiſſé l'écrit fatal qui découvroit le ſecret de ſa naiſſance. Cénie, en épouſant Méricourt, peut renfermer ce ſecret odieux dans un éternel ſilence; lui-même ne doute pas que la

honte de son origine, & la crainte de tomber dans une affreuse indigence, ne changent ses sentimens, & qu'elle ne renonce à la main de son frere, pour accepter la sienne. L'intérêt parle pour lui, & l'amour pour Clerval. L'amour l'emporte; Cénie ne balance pas un moment; elle préfere les horreurs de la pauvreté à un hymen qu'elle abhorre.

Je passe au dénouement de la Piéce. Cénie apprend de Méricourt le secret de sa naissance; elle en fait part aussitôt à sa gouvernante & à Dorimont. Instruit par la lettre de Mélisse, que Cénie est la fille d'Orphise, Dorimont ne songe plus qu'à leur procurer à toutes deux, une situation heureuse dans la retraite, à laquelle elles se destinent. Cependant l'infortune de Cénie n'a point changé le cœur de Clerval: plus amoureux que jamais, il persiste toujours à vouloir l'épouser. L'inégalité de leur naissance pourroit y former un obstacle; mais la présence de Dorsainville qu'on apprend être le pere de Cénie, leve toutes les difficultés; & ce mariage, qui met le comble au bonheur des deux Amans, termine heureusement toute la Piéce. La conduite en est simple, la distribution naturelle, toutes les parties parfaitement liées.

Dans le premier acte, Méricourt demande à son oncle la main de Cénie; Dorimont la lui accorde, en cas que sa fille y consente.

Dans le second, Cénie déclare à Orphise son amour pour Clerval, & son éloignement pour Méricourt.

Dans le troisiéme, Méricourt fait voir à Cénie une lettre, qui lui apprend qu'elle est étran-

gére dans la maiſon de Dorimont ; mais il lui promet là-deſſus un profond ſecret, ſi elle veut conſentir à l'épouſer.

Elle perſiſte dans ſes premiers ſentimens ; & Méricourt, pour s'en venger, préſente à ſon oncle, dans le quatriéme acte, une autre lettre de Méliſſe qui déclare que Cénie eſt la fille de ſa Gouvernante.

Il ne reſte donc à la fille & à la mere, que le Couvent pour aſyle ; & l'on prend des meſures dans le dernier acte, pour leur aſſurer à toutes deux un ſort heureux dans leur retraite. Clerval charge ſon ami de les y conduire. Mais au moment que Dorſainville ſe préſente pour leur ſervir de guide, il reconnoît ſa femme, qui lui apprend que Cénie eſt ſa fille ; & les préparatifs du voyage ſe changent en apprêts de nôces.

Me permettez-vous, Madame, d'expoſer ici les beautés qui m'ont le plus frappé dans cette Piéce, avant que d'en rechercher les défauts ?

Rien ne m'y paroît déplacé ; & chaque choſe y eſt exprimée de la maniere qui lui eſt la plus propre. L'Auteur dit tout ce qu'il faut dire, & ne dit que ce qu'il faut. Nulle expreſſion ſuperflue, nulle phraſe inutile ; chaque mot paroît être le ſeul qui convienne à l'endroit où on l'employe. On ne court point après l'eſprit ; c'eſt le ſentiment ſeul qui domine : il y a de l'eſprit cependant ; mais il eſt placé avec art, & aux endroits ſeulement, où le ſentiment ne ſçauroit avoir lieu. Voici ce qui ſe préſente d'abord de plus ſentencieux dans les premiers actes.

» Que l'infortune a de détails qui ne ſont
» connus que des malheureux ! On ſoutient avec
» fermeté un revers éclatant ; le courage s'affaiſ-

» se sous le mépris de ceux même que l'on mé-
» prise.

» Les Couvents sont plus l'asyle de la décen-
» ce, que celui du malheur; l'extrême indigence
» n'y est point accueillie.

» Un mari qui n'est point aimé, ne me paroît
» qu'un maître redoutable ; les vertus, les de-
» voirs, la complaisance, rien n'est de notre
» choix, tout devient tyrannique; on fléchit sous
» le joug ; on n'a que le mérite d'un esclave
» obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux
» l'objet de tous ses vœux, je crois que le desir
» de lui plaire, rend les vertus faciles ; on les
» pratique par sentiment; l'estime générale en
» est le fruit; on acquiert, sans violence, la seule
» gloire qu'il nous soit permis d'ambitionner.

» On peut faire des malheureux, même sans
» les connoître; mais quelqu'envie qu'on en ait,
» il n'est pas si aisé qu'on le pense, de faire des
» heureux. Cela rebute; & l'on devient dur, faute
» de succès.

» Une jeune personne, en épousant un homme
» âgé, devient une femme intéressante; pour peu
» que sa conduite soit réguliere, on la plaint, on
» l'admire; elle acquiert du mérite; ses charmes
» s'embellissent de la décrépitude de son mari;
» il meurt; eût-elle quarante ans, c'est une jeune
» veuve. La caducité d'un vieillard éternise notre
» jeunesse ».

Les sentimens de cette Piéce répondent à la maniere dont elle est écrite. Ils sont nobles, généreux, pleins d'honneur & de vertu.

Et d'abord, quel désintéressement, quelle grandeur d'ame, de la part de Cénie; quand après avoir appris qu'elle n'est point la fille de

Dorimont, Méricourt lui dit : *Eh bien quels ſont à préſent vos ſentimens?* Elle répond, *les mêmes.* Non-ſeulement elle ne veut point acheter une grande fortune par un hymen qu'elle déteſte ; mais elle eſt la premiere à reveler un ſecret, qui lui enléve des biens qu'elle ne peut plus poſſéder ſans injuſtice.

Je remarque un ſentiment de générosité bien louable dans Dorimont. » Jouiſſez de vos richeſ-
» ſes, lui dit Méricourt ; elles vous ont coûté
» tant de périls & de travaux. J'en jouirai, ré-
» pond le généreux vieillard ; je vous rendrai
» tous heureux.

Que Dorſainville témoigne de tendreſſe pour ſon épouſe, & de reconnoiſſance pour Clerval! Il arrive en France ; & ſon premier ſoin eſt de s'informer de la ſituation de ſa femme, de ce qu'elle eſt devenue, & qui pourra l'inſtruire de ſon ſort. Voilà ce qui l'occupe uniquement ; il paroit indifférent pour tout le reſte ; ou plutôt il ne deſire tout le reſte, qu'autant qu'il pourra le partager avec ce qu'il a de plus cher. » Hélas!
» que me ſervira ce retour de fortune, ſi je
» ne puis la partager avec une épouſe ſi digne
» d'être aimée! Pardon, cher ami, ſi je ne ſens
» point aſſez le prix de vos bontés ; ma femme
» me tenoit lieu de tout ; ſans elle, il n'eſt point
» de bonheur pour moi ».

Ce ſentiment de tendreſſe ne lui fait cependant pas oublier ce qu'il doit à Clerval ; & ſon cœur s'exprime là-deſſus de la maniere la plus touchante. » Qu'il eſt doux de vous devoir! Ah!
» cher ami, la reconnoiſſance que vous inſpirez,
» n'eſt point à charge ; elle n'accable point un
» cœur délicat ſous le poids des bienfaits ; elle

» écarte ce que la crainte d'être importun a de
» rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrats ».

Qu'Orphise pense d'une maniere désintéressée, jusques dans l'humiliation de son état ! Elle apprend qu'elle est la mere de Cénie ; elle peut adoucir la rigueur de sa situation ; elle peut rendre sa fille heureuse ; elle n'a qu'à consentir à son hymen avec Clerval ; & elle le refuse, dans la crainte qu'un jour il ne soit pour lui un sujet de repentir.

CLERVAL.

» Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie ; re-
» cevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

» Je l'accepte, Monsieur... Cénie.... est ma
» fille.

CLERVAL.

» Vous êtes sa mere ! Tous mes vœux sont
» remplis.

ORPHISE.

» Non, Monsieur ; reconnoissez l'effet de vo-
» tre aveugle transport ; que ceci vous serve de
» leçon ; je vous rends votre parole ».

Dans Clerval, que de tendresse, que de fidélité, que de constance pour Cénie ! Tout ce que l'amour a de plus vif, de plus délicat, de plus passionné, de plus tendre, éclate avec décence, dans les procédés de cet Amant. Lisez, Madame, la belle Scene, la Scene admirable, où il charge son ami Dorsainville, de conduire lui-même Cénie & sa mere dans un Couvent. Les crain-

tes, les inquiétudes, les allarmes, les transports de l'amour, tout y est exprimé de la maniere la plus vive & la plus énergique.

CLERVAL.

» Ne les présentez pas comme des infortu-
» nées. Les malheurs ne sont pas toujours une
» bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

» Je sçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

» Qu'elles soient bien traitées : si la pension
» ne suffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

» Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

» Recommandez sur-tout, que l'on vous aver-
» tisse, s'il arrivoit la moindre incommodité à
» Cénie.

DORSAINVILLE.

» Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

» Faites bien sentir que ce sont des femmes
» de mérite. Ce n'est qu'en montrant pour elles
» une grande considération, que vous pourrez
» leur en attirer.

DORSAINVILLE.

» Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

» Qu'il eſt fâcheux, dans de certaines circonſ-
» tances,de ne pouvoir agir ſoi-même !

DORSAINVILLE.

» Quoi ! doutez-vous de mon zéle ?

CLERVAL.

» Non, cher ami. Mais vous ne connoiſſez
» point les deux perſonnes qui méritent le plus
» qu'on s'intéreſſe vivement à elles.

DORSAINVILLE.

» Vous les aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

» Il faut ſervir les malheureux, avec tant de
» circonſpection, d'égards, & de reſpect !

DORSAINVILLE.

» Qui doit mieux que moi ſavoir les ménager ?

CLERVAL.

» Il eſt vrai : mais un homme de courage con-
» tracte une certaine dureté pour lui-même,
» qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même
» qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites atten-
» tions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux
» qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

» Je ne manquerai à rien ; je vous en donne
» ma parole.

CLERVAL.

» Quel inconvénient y auroit-il, que je vous » accompagnasse à cette premiere entrevue? Je » parlerois vivement; c'est le premier moment » qui décide : il est important.....

DORSAINVILLE.

» De n'en point trop dire. Loin de les servir, » votre âge, votre ton, pourroient faire un » mauvais effet. Je crains déjà que vos arrange- » mens ne nuisent à leur réputation.

CLERVAL.

» Comment?

DORSAINVILLE.

» Par un faste qui me paroit déplacé ».

Dorsainville ajoûte qu'il eût été plus prudent de les mettre sur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

» De leur état! Ah! gardez-vous de croire » qu'il soit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

» Avez-vous des éclaircissemens là-dessus?

CLERVAL.

» Il n'en est pas besoin : tout parle en elles : » tout annonce ce qu'elles sont ».

Sur ce que Dorsainville combat le dessein qu'il a pris d'épouser Cénie, il lui répond : » voilà, voilà ce » que je prévoyois! N'ayant pas de la mere & de la » fille les mêmes idées que moi, vos soins man-

» queront d'égards ; votre politeſſe ſera humi-
» liante. O Ciel ! s'il vous échappoit!... »

Des ſentimens de cette piéce, je paſſe aux ſituations les plus frappantes. La premiere eſt celle où Méricourt préſente à Cénie, l'écrit funeſte, qui lui apprend qu'elle n'eſt point la fille de Dorimont: Il venoit de dire, qu'il avoit en mains des armes toutes prêtes, pour vaincre ſon inſenſibilité ; on eſt empreſſé de ſavoir de quels moyens il pourra ſe ſervir ; & cette lettre fatale, qui fait ſur Cénie une ſi forte impreſſion, ne cauſe pas aux ſpectateurs une émotion moins ſenſible.

Méricourt ſe retire ; Clerval paroît. L'arrivée de cet Amant forme encore une ſituation heureuſe. Que lui dira Cénie ? Elle n'oſe plus ſe flatter de l'épouſer ; peut-elle encore répondre à ſon amour ? Lui déclarera-t-elle ce que Méricourt vient de lui apprendre ? Lui en fera-t-elle un myſtere ? On ſent qu'elle éprouve un embarras, que le ſpectateur partage avec elle.

La Scene où Méricourt fait voir à Dorimont la ſeconde lettre de Méliſſe, n'eſt pas moins intéreſſante. Cénie reconnoît ſa mere ; Orphiſe retrouve ſa fille ; cette reconnoiſſance, quoique prévue dans le troiſiéme acte, ne laiſſe pas, dans le quatriéme, de produire un grand effet. Elle touche ; elle intéreſſe, elle attendrit juſqu'aux larmes. Le cœur éprouve tout à la fois, mille mouvemens différens, de joie & de triſteſſe, d'amour & de haine, d'eſpérance & de crainte. On ſe réjouit avec Orphiſe qui retrouve ſa chere Cénie ; on s'afflige avec Dorimont qui la perd ; on déteſte le procédé de Méricourt ; on eſt indigné de la perfidie de Méliſſe ; on craint les mauvais deſſeins du neveu ; on

on espere tout de la bonté, de la tendresse, de la générosité de l'oncle ; & le bonheur de Cénie est l'objet de tous les vœux, parce que sa vertu & la douceur de son caractere lui ont gagné tous les cœurs. Tous ces mouvemens se succedent d'abord ; ils se mêlent, se confondent, & causent une agitation vive & agréable, qui dure presque jusqu'à la fin de la Piece.

Par l'attachement de Dorsainville pour sa femme, la tendresse d'Orphise pour son époux ; par les transports de Clerval, la sensibilité de Cénie, la bonté du cœur de Dorimont, il est aisé de juger quel effet doit produire la derniere Scène du cinquiéme Acte, où tous les personnages se reconnoissent. Les grands mouvemens que chacun d'eux éprouve en particulier, viennent tous se réunir à la fois dans le cœur des assistans. Chaque spectateur croit être en même tems Orphise, Cénie, Dorimont, Dorsainville & Clerval. Il croit avoir les mêmes intérêts, parce qu'il a les mêmes sentimens ; & je ne crains point de dire que cette situation, toute commune qu'elle est, est une des plus heureusement amenées qu'il y ait au Théâtre.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, peut déjà donner une idée de la plupart des caracteres de cette Piece ; mais voyons-les plus en détail. Voici comment l'Auteur même nous trace celui de Dorimont.

» C'est un vieillard d'une probité scrupuleuse, » bon par excellence, esclave de l'honneur, en- » nemi des soupçons, & que la crainte d'être » injuste, rend facile à tromper ».

Ses deux neveux ont chacun un caractere opposé. Méricourt est un homme vain, fourbe,

intéressé, qui n'a ni amitié pour son frere, qu'il cherche à desservir auprès de Dorimont, ni attachement pour son oncle, dont il veut surprendre la bonne-foi, ni amour pour Cénie, qu'il ne désire d'épouser qu'à cause des grands biens qu'il en attend.

Clerval au contraire, est un jeune homme d'une candeur charmante, d'une générosité, d'une politesse, d'une attention, & d'une droiture que les défauts de son frere rendent encore plus estimables. C'est un bon parent, un excellent ami, un parfait amant.

Dorsainville est un honnête homme malheureux, qui aime sa femme, & qui connoît tout le prix d'un bienfait. Voilà tout ce que la situation de sa fortune lui permet de paroître.

Le caractere d'Orphise est plus décidé. C'est une femme à grands sentimens, que la raison seule gouverne, & qui est toujours montée sur le haut ton de la sagesse & de la vertu.

Cénie réunit en elle toutes les belles qualités des autres personnages; elle a la grandeur d'ame d'Orphise, la bonté de Dorimont, la candeur de Clerval. Elle est tendre, reconnoissante, généreuse, compâtissante; elle joint les charmes de la figure à la justesse de l'esprit; & l'Auteur enfin semble avoir choisi pour modele de ce rôle, une parente aimable, d'autres disent une *niéce*, dont *Cénie* est l'anagrame. C'est aujourd'hui Madame Helvétius.

Tels sont les principaux personnages de cette Piéce, parmi lesquels il y en a cinq qui sont de très-honnêtes gens. Il n'y a personne qui ne désirât d'avoir de pareils amis, & qui ne voulût leur ressembler; j'en excepte cependant Orphise, que

je n'aime point. Elle est d'une sévérité qui rebute; elle a toujours la balance à la main pour peser chaque action, chaque discours, au poids de la décence & de la raison la plus rigoureuse. Elle est si terriblement vertueuse, qu'elle n'inspire aucune confiance. On aime Dorimont; on adore Cénie; on estime Dorsainville; on s'attache à Clerval; mais on n'a que de l'indifférence pour Orphise; peu s'en faut même qu'on ne la haïsse. C'est la seule qui ne parle point au cœur dans cette Piéce: ce n'est pas faute cependant que Madame de Grafigny ne connoisse bien toutes les routes qui y conduisent. C'est au cœur qu'elle s'adresse dans presque toutes les pages de cet Ouvrage; c'est au cœur qu'elle parle, lorsque Dorimont dit à Méricourt: » si je ne t'estimois pas, je pourrois » te faire du bien; mais je ne vivrois pas avec » toi ». C'est au cœur qu'elle parle, lorsque Cénie dit à Orphise: » Je suis si malheureuse, » que je trouve de la douceur à plaindre les in» fortunés ». C'est au cœur qu'elle parle, lorsque, dans un monologue, Orphise dit: » On n'est » pas tout-à-fait malheureux, quand il reste du » bien à faire ». Enfin c'est au cœur qu'elle parle, quand pour finir la Piéce, elle met ces dernieres paroles dans la bouche d'Orphise, » si l'ex» cessive bonté est quelquefois trompée, elle » n'est pas moins la premiere des vertus ».

Les Ouvrages les plus parfaits ne sont pas toujours exempts de taches. Il y en a quelques-unes dans Cénie; mais elles sont en petit nombre & fort légeres. J'y remarque quelqu'expressions peu exactes & d'autres peu naturelles; par exemple: dans la premiere scène du troisiéme acte, Dorimont dit à Méricourt: *la finesse ne*

y a guère sans la méchanceté ; il auroit fallu dire *sans la fausseté* ; & la pensée eût été plus juste, & la phrase plus exacte.

Dans la derniere scène du cinquiéme acte, Dorimont dit encore en parlant de Méricourt: *Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde*, SA PATRIE. J'aurois mieux aimé qu'on retranchât ces deux derniers mots, que bien des gens n'ont pas entendus, & qui ont, en effet, besoin de Commentaire. Voici, je crois, le sens dans lequel l'Auteur les prend. Méricourt est un homme faux; le grand monde est le séjour de la fausseté ; le grand monde est donc le séjour, la patrie, l'élément, l'air natal de Méricourt ; cela me paroît trop recherché.

Cénie dit aussi, au sujet de Méricourt ; car il semble que ce n'est qu'en parlant de lui, que l'Auteur se soit trompé ; ce qui fait l'éloge de son cœur Voici donc ce que dit Cénie : *en lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence des vertus*. C'est tout ce qu'on pourroit dire du plus méchant & du plus hipocrite de tous les hommes. Ce portrait est trop chargé ; & Méricourt ne méritoit pas qu'on le peignît avec des couleurs si affreuses, surtout au moment où Cénie le peint de la sorte ; c'est-à-dire, avant qu'il lui eût révélé le secret de sa naissance. Un homme à qui on ne reproche que de la dissimulation, n'est pas pour cela dénué de toutes les vertus.

Sur la ressemblance que l'on a trouvée entre le drame de *Cénie* & celui de *la Gouvernante*, on a crû que M. de la Chaussée avoit pris l'idée de sa Piéce dans le manuscrit de Madame de Grafigny, qui avoit fait la sienne long-tems auparavant ; mais je sçais de Madame de Grafigny elle-même, que

c'est à tort que l'on a soupçonné cet Académicien de ce larcin littéraire ; il n'a jamais vû ni lû Cénie, que depuis que l'Auteur l'a donnée au Public.

M. des Longs-Champs, jeune Poëte, qu'une mort prompte a enlevé au Parnasse, s'étoit donné la peine de mettre en vers la Piéce de Madame de Grafigny ; & son Ouvrage imprimé offre des traits de comparaison, qui lui font honneur. Voici comme il a rendu l'endroit où Cénie dit :
» je me suis fait une idée différente du mariage :
» un mari qui n'est point aimé, ne me paroît qu'un
» maître redoutable. Les vertus, les devoirs,
» la complaisance, rien n'est de notre choix ; tout
» devient tirannique ; on fléchit sous le joug ;
» on n'a que le mérite d'un esclave obéissant.
» Mais si l'on trouve dans un époux, l'objet de
» tous ses vœux ; je crois que le désir de lui plai-
» re rend les vertus faciles. On les pratique par
» sentiment ; l'estime générale en est le fruit ;
» on acquiert, sans violence, la seule gloire qu'il
» nous soit permis d'ambitionner.

Madame, là-dessus je pensois autrement.
En effet, un mari qu'on aime foiblement,
Ne paroît à mes yeux qu'un maître redoutable :
Les devoirs à remplir n'offrent rien d'agréable :
Les égards, les vertus, rien n'est de notre choix ;
Tout devient incommode ; on fléchit sous les Loix.
Sous le joug d'un tyran, qui nous traite en esclave,
Et fait des plus doux nœuds, les plus rudes entraves.
Mais quand un époux fait l'objet de tous nos vœux,
Par desir de lui plaire, on devient vertueux.
On remplit ses devoirs par goût, sans répugnance ;
L'estime universelle en est la récompense.

Sans qu'il en coûte enfin, on jouit du bonheur,
Qui seul peut nous charmer, & flatter notre cœur.

Le Poëte, comme vous voyez, Madame, a rendu assez exactement les pensées de Madame de Grafigny; mais il y a beaucoup plus d'énergie & de force dans la prose.

Au sortir de la premiere représentation de Cénie, M. l'Abbé de l'Attaignant fit les vers suivans.

Je reviens de ta Comédie,
Grafigny, les larmes aux yeux;
Que j'aime la tendre Cénie,
Et ses sentimens généreux!

Dans son portrait que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrémens;
Que de vertus, & que de graces;
Que d'esprit & de sentimens!

Quelle délicatesse extrême;
Que d'héroïsme en tes portraits!
Ah! qu'il faut en avoir toi-même,
Pour s'exprimer comme tu fais!

Je ne vous dirai rien d'une autre Piéce de Madame de Grafigny, jouée sans succès, sous le titre de la *Fille d'Aristide*. L'Auteur fut sensible à cette chûte; & l'on a cru qu'elle n'avoit pas peu contribué à sa mort.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

JE ne connois rien d'imprimé de Madame le Marchand, que le Conte de *Boca*, inséré dans un Recueil publié en 1735, sous le titre de *Nouveaux Contes Allégoriques*. Cette femme, morte il y a près de vingt cinq ans, a laissé quelques autres Ouvrages manuscrits, qu'elle lisoit à ses amis, en leur demandant, sur ses productions, le secret le plus inviolable. Elle étoit fille de Joseph François Duché, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & Auteur de plusieurs Ouvrages dramatiques, tels que les Tragédies de Jonathas, d'Absalon & de Débora, Piéces saintes, qu'il avoit faites pour Saint Cyr, & qui furent jouées aussi sur la scène françoise. Nous avons encore de lui quatre Opéra, dont le meilleur est Iphigénie. Mad. le Marchand.

La fille de M. Duché lui a fait honneur par son esprit, ses talens & son goût pour l'étude. Elle joignoit à ces qualités heureuses, toutes celles qui rendent une femme aimable & estimable. Elle avoit épousé M. Le Marchand de la Méry, Receveur-général des Domaines & Bois de la Généralité de Soissons; elle étoit en société avec beaucoup de gens d'esprit, & a composé plusieurs Ouvrages en différens genres, quoiqu'elle ne craignît rien tant, que la réputation de femme Auteur; aussi n'a-t'elle fait imprimer, comme je l'ai dit, que le Roman de Boca; encore ne parut-il pas sous son nom. Mais quoique le Recueil où il se trouve, s'annonce pour être

d'un M. D ***, il est bien véritablement de Madame Le Marchand.

Boca, Conte. Boca, fils d'un Sculpteur de Lima, élevé dans l'art de son pere, après la mort de ses parens, s'occupe pour gagner sa vie, à faire de petites Boetes d'yvoire. Plusieurs inconnus viennent successivement en acheter, & les lui payent au-delà de ce qu'il en demande. Il cache en différens coffres, l'argent qu'il reçoit; mais toutes les fois qu'il en veut prendre pour son usage, il ne trouve, au lieu d'argent, que des mouches & des fourmis. Un jour qu'il avoit résolu de se défaire de ces coffres, dont la vue augmentoit son chagrin, il vit, en les ouvrant, dans l'un une baguette d'ébène, qu'il mit dans sa poche; dans l'autre, un oiseau d'une beauté merveilleuse, qui sortoit d'une coque. L'oiseau vole dans la chambre; il est attaqué par une araignée d'une grosseur extraordinaire; il fait un cri; & ils disparoissent l'un & l'autre. Etonné de ce prodige, Boca veut tirer sa baguette; il trouve sa poche pleine de piéces d'or; il remet cet argent dans un coffre; & chaque jour pareil bonheur lui arrive. Après un certain tems, il va pour prendre toutes ces sommes; mais elles sont changées en un billet, par lequel on lui ordonne de voyager vers l'Orient, & de marcher toujours devant lui pour devenir heureux. L'humanité, dont on lui fait un devoir indispensable, doit en être le moyen.

Boca s'embarque, & fait voile pour l'Isle de Java. La navigation fut heureuse; mais voulant se rendre au Japon, il ne trouva point de vaisseau pour le transporter. Ici, la puissance de la féerie lui présente un petit oiseau qu'il suivit tou-

jours sur le rivage, & qui lui servit de guide jusqu'à ce qu'il se fût élancé, comme lui, dans un léger esquif, rempli d'oiseaux qui faisoient la manœuvre. Toutes les commodités de la vie s'y rencontrent. Enfin la nacelle prend terre ; & Boca se voit dans le plus beau pays du monde. Il éprouve plusieurs aventures qui tendent à l'arrêter en chemin, contre l'ordre exprès de l'Oracle, de marcher toujours ; mais trésors, délices, plaisirs, rien ne le tente ; il n'envisage que l'ordre du Ciel qu'il doit accomplir. Quelle fut son épouvante, lorsque s'avançant à des cris douloureux, il vit une jeune femme charmante, que deux hommes lioient à un arbre ! La pitié le fait voler au secours de l'infortunée ; & les deux hommes levant le bras sur lui, pour l'immoler, demeurent immobiles. Boca se rassure, & délivre, à leurs yeux, la belle inconnue, qui lui dit en souriant : » Boca, que peux-tu craindre ; ne t'est-il pas » prescrit d'être humain ? Suis-moi ; tu vas pas» ser par ta derniere épreuve ». A la douceur de ses paroles, Boca la prit pour une Divinité secourable, de qui dépendoit sa destinée. La derniere épreuve est un peu violente ; on le fait passer par des bois affreux, où Boca, l'invincible Boca, s'évanouit de lassitude & de frayeur. A son réveil, il se trouve dans un Palais, dont la beauté fait honneur à l'imagination de la Fée qui le décrit : on ne vit jamais rien de plus voluptueux que les jardins. L'aimable inconnue avoit disparu. C'est-là qu'il apperçoit une statue d'un travaille divin. Son attitude étoit des plus touchantes, & marquoit une extrême douleur. Boca frappé d'admiration, s'écrie dans son transport : » qui t'a placée dans cette solitude ? La haine &

» la relever. Non, ma chere fille; vous vivrez ; » je veux prendre soin de vos jours.

» Zineby seconda les caresses que je lui fis; l'in- » connue les reçut avec une espece de confusion, » & beaucoup de graces: le besoin qu'elle avoit » de changer d'habit, nous fit prendre le chemin » du Palais ; je l'interrogeai sur sa naissance, » & lui demandai quelle Fée l'avoit conduite en » ce lieu ; elle me parut embarrassée de répon- » dre, & me pria d'attendre qu'elle eût pris un » peu de repos pour me satisfaire. L'ayant pres- » sée de me dire au moins son nom ; après un » moment de silence, je m'appelle Zobéide, » me dit-elle ; mais vous, charmante personne, » ne m'apprendrez-vous point qui vous êtes, » & dans quel pays je suis ? Vous êtes, dans mon » Royaume, lui dis-je ; & je m'appelle Abdélazis. » A ces mots, elle me parut tomber dans une pro- » fonde rêverie : cependant nous arrivâmes au » Palais ; & Zineby ayant apporté l'habit d'une » de mes femmes, nous voulûmes toutes deux » aider Zobéide à s'habiller ; mais par respect » pour mon rang, elle ne le voulut pas souffrir ; » nous la laissâmes en liberté ; & Zinéby & moi » nous étant retirées dans la chambre prochaine, » ma chere amie, lui dis je, je suis dans une » étrange inquiétude ; qu'allons-nous faire de » Zobéide ? Nous l'emmenerons au Palais, ré- » pondit-elle ; & je ne doute pas que toutes mes » compagnes ne la voyent avec plaisir, augmenter » votre Cour ; elle leur sera chere, puisqu'elle a » sçu plaire à leur Princesse. Non, non, tu te » trompes, Zineby ; elle feroit des jaloux ; & je » la perdrois ; que sçais-je, si ma gouvernante » voudroit permettre qu'elle restât avec nous ? Je

» crains même que l'on ne nous ſurprenne ; ſi tu
» m'aimes, aide-moi à la cacher, au moins pour
» quelques jours : mais comment faire ? Le ſo-
» leil eſt prêt à ſe coucher ; il faut que nous nous
» retirions : dis-moi donc, que veux-tu que je
» faſſe ? tu ne trouves rien ? Ah ! Zineby, tu n'as
» pas aujourd'hui tant d'eſprit qu'à l'ordinaire.
» Laiſſons Zobéide ici, me répondit Zineby (ce
» lieu étoit un petit Palais, appellé *le Palais des*
» *Plaiſirs*) ; elle y trouvera une partie des choſes
» qui lui ſeront néceſſaires ; & je me charge du
» reſte ; vous y venez tous les jours ; vous la verrez ;
» & pour me venger de la querelle que vous venez
» de me faire, je partagerai ce plaiſir avec vous.
» J'approuvai ſon idée ; & l'ayant tendrement
» embraſſée, nous allâmes retrouver Zobéide ;
» nous lui dîmes que des raiſons importantes
» nous forçoient à la laiſſer dans cette ſolitude ;
» qu'elle n'y manqueroit de rien, & que le len-
» demain nous lui en apprendrions davantage.
» Ah ! dit Zobéide, en ſoupirant, tout me man-
» quera, puiſque je vais vous perdre ; vous m'allez
» quitter. Il le faut, ma chere fille, lui répondis-
» je ; mais ce ne ſera pas pour long-tems ; je vous
» conjure cependant, de ne pas ſortir de cet en-
» droit, que nous ne vous le permettions : nous
» l'embraſſâmes ; & nous nous rendîmes au Palais.

» Le lendemain l'heure où j'avois coutume
» d'aller au Palais des plaiſirs, me parut venir avec
» une lenteur qui me déſeſpéroit ; elle arriva
» enfin ; nous partîmes Zineby & moi ; Zobéide
» me revit avec une joie qui augmenta la mien-
» ne ; je la trouvai plus belle que le jour précé-
» dent ; mais à la vivacité de ſes yeux ſe joignoit
» une langueur qui m'affligea ; je craignis qu'elle

» ne fût causée par l'ennui de se voir seule dans
» ce Palais ; je fis ce que je pus pour l'engager
» à rester encore quelques jours dans cette soli-
» tude. Ayant entendu nommer le Prince Jaloux,
» ah ! belle Abdélazis, me dit-elle, vous avez
» donc un Amant, un Amant favorisé des Fées,
» & sans doute aimé de vous, ajouta-t'elle, avec
» un soupir ? Plût aux Dieux, répondis-je, que
» j'eusse pour lui de l'amour ; je ne serois pas
» tant à plaindre ! Mais, Zobéide, ne parlons
» que de vous ; je laisse à Zineby de vous dire le
» secret de mon cœur ; apprenez-moi qui vous
» êtes, & qui vous a conduite dans ce lieu ?

» Je suis, me répondit-elle, une infortunée,
» persécutée de ses parents. Il n'y a pas long-tems
» que j'ai perdu ceux de qui je tenois la vie ;
» ils possédoient des biens assez considérables
» dans un Royaume éloigné du vôtre. Ils con-
» fierent ma jeunesse à des personnes, à qui je
» devois être chere ; mais qui, non contentes d'a-
» voir usurpé les biens qui m'appartenoient, con-
» çurent le dessein de s'en assûrer par ma perte ;
» ils attenterent plusieurs fois à ma vie, & me
» contraignirent à fuir mon pays, pour me dé-
» rober à leur cruauté. Un petit nombre de gens
» attachés à moi, se sont chargés de me conduire
» dans des lieux, où je n'aurois rien à craindre
» pour mes jours. Ils se sont embarqués ; & leur
» amitié leur a fait partager avec moi les dangers
» de la mer : mais les Dieux me réservant au
» bonheur de tomber entre vos mains, exciterent
» hier une si furieuse tempête, que notre vais-
» seau, après avoir été quelque tems agité des
» vents, fut à la fin brisé par la foudre, & dis-
» persé en mille éclats.

» Un reste d'espoir me fit saisir une planche
» qui, poussée par les flots, me porta jusques sur
» le rivage : c'est-là, ma belle Princesse, qu'épui-
» sée de fatigue, je cédai au sommeil, ou plutôt
» à ma foiblesse : je vous vis ; & oubliant tous
» mes malheurs, je sentis naître en mon cœur,
» la joie, l'espérance, &..... elle baissa les yeux
» sans achever ; mais Zineby prenant la parole,
» & voyant que je laissois échapper quelques
» larmes, qu'avez-vous donc, ma Princesse, me
» dit-elle ; vous pleurez ? Tu devrois être bien
» honteuse, de ne pas faire comme moi, lui
« dis-je : Zobéide s'est vue prête de perdre le
» jour ; & tu ne pleures pas ! Quoi ! ce triste récit
» ne t'a point émue ? Je jouis, répondit-elle, du
» plaisir de l'en voir délivrée ; & son bonheur
» présent efface en moi les impressions de ses
» peines passées.

» Le lendemain nous retournâmes voir Zo-
» béide ; & nous fûmes surprises de trouver la
» porte du Palais entr'ouverte : j'y entrai avec
» précipitation ; & ne la voyant point, je l'ap-
» pellai plusieurs fois inutilement : elle n'est
» point ici, m'écriai-je ! nous sommes décou-
» verts ; ah ! je suis perdue ! Eh quoi, ma chere
» Princesse, me dit Zinéby..... Abdélazis, est-
» ce vous qui parlez ? Quel excès de douleur !
» Sans doute Zobéide, cherchant à dissiper son
» ennui, aura voulu se promener, en attendant
» l'heure que nous devions arriver ; & comme
» votre impatience vous l'a fait devancer, nous
» la verrons revenir incessamment. Ces paroles
» me calmerent ; mais me voyant plongée dans
» une profonde tristesse, ah ! continua-t'elle, si
» Zineby étoit perdue pour vous, seriez-vous
» autant affligée ? Non, une Etrangere en trois

» jours l'emporte sur moi ; hélas ! je l'ai toujours
» bien pensé ; vous êtes trop aimable, pour n'a-
» voir pas mon cœur tout entier ; & je ne le suis
» pas assez, pour empêcher que vous ne partagiez
» le vôtre.

» Ce reproche suspendit, pour un mo-
» ment, ma premiere douleur ; & prenant la
» main de Zineby, que tu es cruelle, lui dis-je,
» d'ajouter encore à ma peine, un tort que je
» ne veux point avoir ? Non, je ne me pardon-
» nerois pas d'aimer Zobéide comme toi ; aussi
» n'est-ce pas comme toi, que je l'aime : notre
» amitié formée par une longue habitude, s'est
» insensiblement augmentée ; les charmes de
» ton esprit, ta douceur, ta complaisance, les
» marques de ta tendresse, ont sçu m'attacher
» à toi par des liens doux & tranquilles ; mais
» ce que je sens pour Zobéide, est mêlé d'un
» trouble & d'une agitation qui bannit la paix
» de mon cœur. Je crois même haïr le jour qui
» me la fit voir pour la premiere fois ; voudrois-
» tu, Zinéby, que je t'aimasse ainsi. Cependant
» toute funeste qu'est pour moi la vue de Zobéide,
» je sens bien que si je la perds, il n'est plus de
» plaisirs pour moi : que ta généreuse amitié ne
» m'abandonne pas ; aide-moi au contraire à la
» chercher partout ; & si tu me la rends, compte
» que je ne l'aimerai qu'autant que tu le voudras ;
» tu n'auras plus à te plaindre de moi. Aide-moi
» à démêler quels sont mes sentimens ; ou plu-
» tôt confirme-moi dans la résolution que je
» prends en ce moment, de ne la plus voir ; oui,
» elle est fatale à mon repos ; j'ai cessé d'en jouir
» dès l'instant qu'elle s'est offerte à ma vue. Ce
» qui acheve de me confondre, & de me prou-
ver

» ver mon injuſtice, c'eſt, Zinéby, que je ſens
» bien qu'il s'en faut peu, que je n'aime Zobéide
» autant que toi; mais je puis t'aſſurer en même
» tems, que jamais tu ne m'as été plus chere;
» oui, continuai-je en l'embraſſant, & laiſſant
» couler de mes yeux des larmes que j'avois eu
» peine à retenir, je l'aime autant que j'en ſuis
» capable; & tu connois mon cœur; je ſens mê-
» me que je te dois cette tendreſſe; mais j'igno-
» re ce qui m'entraîne vers Zobéide. Pardonne,
» chere amie, une injure involontaire; je veux
» m'en punir; puiſque cette Etrangere eſt cauſe
» que je manque aux devoirs du ſang & à ceux de
» l'amitié, ne la voyons plus; découvre tout à
» ma gouvernante; je te charge de ce ſoin; dis-
» lui ce qui s'eſt paſſé; & quoi qu'il en puiſſe
» arriver, je me ſoumets à tout, plutôt que de
» reſter dans l'état où je ſuis. Mais ſi l'on vous
» accorde ce que vous demandez, reprit Zinéby,
» & que l'on faſſe ſortir Zobéide du Palais, ſon-
» gez-vous bien, que peut-être vous ne la re-
» verrez jamais. Ah! que tu es cruelle, répli-
» quai-je; pourquoi ne pas eſpérer au contraire,
» que la voyant ſi aimable, on ſe fera un plaiſir
» de la retenir ici. Peut-être m'approuvera-t'on
» de l'aimer; & je n'aurai plus beſoin du ſecret
» ni du myſtere que je me reproche.

» Le jour ſuivant voyant Zinéby entrer dans
» ma chambre avec un air riant & enjoué: tu
» prends bien peu de part, lui dis-je, à l'ennui
» qui me tourmente; & ſi tu as exécuté l'ordre
» que je te donnai hier, c'eſt m'annoncer mon
» malheur avec un front bien ſerain: je me ſuis
» bien gardée de vous obéir, reprit Zinéby; &
» j'ai bien vû que vous vous trompiez, en croyant

» vouloir ce que vous me difiez ; je vous connois
» mieux, ma Princeffe ; vous me voulez cacher
» l'extrême envie que vous avez de voir Zobéide ;
» & je prétends que vous la voyiez dès aujour-
» d'hui. Ah ! tu me rends la vie, lui dis-je, en l'em-
» braffant ; mais comment pourras-tu faire » ?

Il fuffit que vous fçachiez, Madame, que Zobéide ne partit point, & que Zinéby facilita à la Princeffe les moyens de voir fouvent cette belle Etrangere. La Fée bienfaifante, pour éprouver Abdélazis, lui ordonne de fe préparer à époufer le Prince Jaloux. » Je fens, répond la jeune
» Princeffe, qu'il pourra m'en coûter la vie, fi je
» ne puis éviter d'être à lui pour toujours. Hé
» bien, dit la Fée, il eft encore un moyen qui
» peut vous fauver de cet hymen : Zobéide vous
» a caché fa naiffance ; je la connois ; elle eft née
» Princeffe comme vous ; qu'elle époufe le Prince
» Jaloux ; peut-être pourrons-nous le faire con-
» fentir à changer en fa faveur ; elle eft belle, &
» fera dans peu maîtreffe d'un grand Royaume :
» qu'en penfez-vous, Abdélazis. Quoi? Madame,
» répondis-je, vous pourriez la livrer au fort le
» plus affreux ! Mais, pourfuivit-elle, Zobéide
» ne penfera peut-être pas comme vous, & fe
» trouvera flattée de la conquête du Prince. Non,
» non, repris-je avec précipitation ; elle n'eft
» point faite pour l'aimer ; je puis même vous
» affurer, qu'elle le hait déjà autant que moi ;
» mais ce n'eft pas tout, le Prince me refuferoit
» bientôt le plaifir de la voir ; il ne pourroit fouf-
» frir l'amitié qui eft entre nous ; & je ne puis
» m'en féparer. Vous ne pouvez vous en féparer,
» Abdélazis ? Quels font donc les charmes puif-
» fans qui, en fi peu de tems, ont fait naître une

» amitié si forte ? Vous la connoissez, lui répon-
» dis-je ; pouvez-vous me le demander ? Je sçais,
» continua la Fée, qu'elle est belle ; mais si par
» mon pouvoir cette personne, qui vous paroît
» charmante, étoit métamorphosée en une fi-
» gure hideuse, alors que sentiriez-vous pour elle ?
» Tout ce que je sens à présent, répondis-je ; son
» malheur me la rendroit encore plus chere ; je
» retrouverois en elle son cœur, son esprit, sa
» douceur ; elle m'en aimeroit davantage, parce
» que je serois peut-être la seule amie qui lui
» resteroit. Mais, Madame, quel que soit votre
» pouvoir, Zobéide ne peut jamais cesser d'être
» aimable.

Vous devinez, Madame, cette étrangere n'est rien moins que ce qu'elle paroît : en effet, Zobéide n'est autre chose que le Prince Sédy-Assan, que la Fée bienfaisante protége, & qui devient l'époux de la belle Abdélazis. Kiribanou & la Fée envieuse veulent enfin s'opposer à cette union par leurs enchantemens : la Princesse est changée en marbre ; & Sedy-Assan est renfermé dans un souterrein. Le Prince Jaloux opere d'autres prodiges ;
» en métamorphosant les Sujets de cet Empire, il
» ajoute à leur supplice, celui d'être forcé à suivre
» l'instinct naturel à l'espece dans laquelle il les
» avoit transformés ; instinct qu'il avoit choisi
» directement opposé à leur caractere. Les Phi-
» losophes devinrent Papillons ; les gens de let-
» tres, les Politiques & les Magistrats se virent
» changés en Hannetons. L'assidu courtisan,
» mieux traité que les autres, conserva, par la
» beauté de son plumage, d'anciennes marques de
» sa parure ; mais fuyant l'esclavage, il devint
» habitant de l'air ; & volant de branche en bran-

» che, il chantoit une liberté forcée, dont il ignoroit tout le prix. Les femmes prodigues devinrent Fourmis; les nonchalantes & les avares furent contraintes de travailler pour autrui, sous la forme de mouches à miel. Les vieilles, prudes en apparence & coquettes en effet, dont tout le soin étoit de réparer avec art & en secret les outrages que le tems fait à la beauté, se virent avec douleur, sous la forme d'araignées monstrueuses, étaler au jour un indigne travail, & n'exciter par leur présence, que l'horreur & l'effroi ».

Je passe au dénouement du Conte, qui se fait par le désenchantement du Prince Sedy-Assan. Boca, le vertueux Boca, opere encore ce prodige; & de merveille en merveille, il arrive au comble de ses vœux, qu'il borne par sagesse & par modération, au plaisir de travailler tranquillement à ses Ouvrages d'yvoire. Il ne demande des dons & des bienfaits, que pour les autres; il semble que sa félicité soit de faire des heureux & de s'oublier lui-même. Abdélazis & Sédy-Assan furent mariés avec pompe. Boca vécut dans un petit appartement du Palais; la candeur de ses mœurs, son désintéressement, son humanité, sa franchise, le firent aimer & honorer de tout le monde; ce qui prouve bien, dit l'Auteur pour couronner son ouvrage, que la vertu, pour se faire respecter, n'a pas besoin d'emprunter l'éclat des richesses ni des grandeurs.

Tout ce merveilleux, dont la marche de l'action est accompagnée, ne sert qu'à mettre en mouvement les passions qui viennent représenter sur la scène. On y voit jouer, à l'envi, tous les ressorts de la fable & de la vérité. Elles se prêtent

un secours mutuel pour augmenter, par plus d'obstacles & de travaux, le triomphe de la vertu. Boca, l'heureux instrument dont une bonne Fée se sert pour délivrer deux Amans malheureux, est l'image de cette vertu simple & naïve, guidée par l'humanité qui la rend supérieure aux plus grands obstacles. Zinéby est le symbole de l'amitié la plus sincere & la plus constante. Dans la Princesse Abdélazis, on voit un cœur tendre, reconnoissant, & naturellement porté à la vertu. Quelle délicatesse de pinceau dans la peinture de son amour pour le Prince Sédy-Assan, que ses habits lui font prendre pour une fille? Cette illusion faite aux yeux & même à l'esprit, n'est pas pour le cœur, qui ne se méprend jamais dans de pareilles conjonctures : qu'on en juge par la différence que la novice Princesse met en elle-même, entre ce qu'elle sent pour son amie Zinéby & pour Zobéide; que cette Zobéide joue bien son rôle! Quel art dans la conduite de cette passion! Le tour du Conte est tout-à-fait ingénieux; ce ne sont d'abord que les aventures de Boca; mais elles se nouent si bien avec celles de la Princesse Abdélazis, qu'il en résulte un ensemble d'une justesse admirable. La simplicité des choses y est relevée par la noblesse des expressions; il n'y a aucun vuide dans la narration; & la curiosité du lecteur est toujours excitée par le désir & par l'espérance d'apprendre les incidens que l'Auteur n'a fait que préparer. Les réflexions en petit nombre, ne sont mises, que pour aider le lecteur à pénétrer le sens caché sous le voile de la fiction, qu'il faut considérer toute entiere, pour en sentir les agrémens.

On mérite d'être lû quand on écrit avec cette sagesse, & que les traits d'imagination ne sont

empruntés, que pour servir d'enveloppe aux traits de morale.

Anecdotes au sujet de Boca.

Le Conte de Boca a donné lieu à une Anecdote littéraire, qui doit être placée ici naturellement. En 1756, Madame Husson, jeune & très jolie femme, fit imprimer, sous son nom, le Roman de Madame le Marchand, sans changer un seul mot dans le corps du livre. Elle avoit même laissé le titre ancien de *Boca*, auquel elle n'avoit fait qu'ajouter ces quatre mots : *ou la vertu récompensée*. Ce larcin, qu'elle ne s'étoit pas même donné la peine de déguiser, fut découvert par une lettre anonyme, écrite à un Journaliste qui révéla le plagiat. Madame Husson prit alors le seul parti qu'il y eut à prendre, qui fut de convenir de bonne foi de son vol, & d'en faire une sorte d'excuse au public par la lettre suivante, qui fut insérée dans le même Journal, où l'avoit été la dénonciation du larcin. Cette lettre est adressée au Journaliste.

Lettre de Mad. Husson.

» Tous vos Lecteurs ont du, Monsieur, être
» bien surpris de la découverte d'un Plagiat aussi
» bien prouvé, que celui de Boca. Quand je vous
» aurai raconté comment la chose s'est faite,
» j'ose me flatter que j'en paroîtrai moins coupa-
» ble aux yeux les plus séveres. Jeune & folle,
» possédée de la manie de la lecture, quelque-
» fois même de celle du bel esprit, fortifiée dans
» ces travers par les flatteries des hommes, au
» point qu'il y avoit des momens où je me croyois
» réellement une femme de génie; il me passa
» par la tête d'écrire un Roman pour me faire un
» nom; je lus mon Ouvrage à ceux qui compo-
» soient mon petit Parnasse; & je m'enyvrai du
» nuage d'encens dont je fus enveloppée. Un seul
» homme, plus fou ou plus raisonnable que les

» autres, me dit nettement que mon livre étoit » déteſtable, & me mit, comme vous croyez » bien, dans une furieuſe colere contre lui. Ce- » pendant, comme il me prouvoit, par de bonnes » raiſons, que j'avois tort de vouloir être Auteur, » je me rendis en gémiſſant; & je pleurai la mort » de mon Roman, comme j'aurois pleuré celle » d'un enfant unique. Vous n'imagineriez pas, » Monſieur, la façon dont il s'y prit pour me » conſoler. Les hommes ſont bien perfides; j'ai » ſi peu d'expérience, que je donnai dans le pan- » neau qu'il me tendit, & qui m'occaſionne au- » jourd'hui la lettre du monde la plus affligeante, » de la part d'un Anonyme qui certainement ne » me connoît pas; car j'ai aſſez d'amour propre, » pour croire qu'il m'auroit préférée à ſa défun- » te amie, Madame le Marchand. Il me dit, mon » traître; je veux rapporter ſes propres paroles » pour le confondre, ſi cela ſe peut: conſolez- » vous, Madame, de la perte de votre enfant; » nous ſommes tous mortels; &, s'il vous en » faut un abſolument, j'ai votre affaire toute prê- » te; je connois un certain Boca, qui eſt venu au » monde en même-tems, à peu-près, que vous; » &, comme alors le ſiécle étoit un peu ingrat, » un même jour le vit naître & mourir; ſi vous » entrepreniez de le reſſuſciter, je penſe que » vous pourriez y réuſſir; je l'ai en manuſcrit; » je m'en vais le faire imprimer avec votre nom » à la tête; & je parie dix contre un, qu'il fera » fortune; après tout, le plus grand malheur qui » puiſſe arriver, ſera que quelqu'habile homme » découvrira au bout d'un certain tems, la triche- » rie; tout le monde en rira; & vous, Madame, » aurez joui de la réputation d'Auteur, dont vous

» êtes si entêtée, que je crains fort qu'il ne vous
» arrive un malheur, si vous ne contentez votre
» envie. Vous sentez bien, Monsieur, que je
» répondis à mon homme, à la fin de sa harangue,
» qu'il étoit fou, & que je ne consentirois ja-
» mais à passer pour la mere de l'enfant d'un au-
» tre. Le perfide, sans s'arrêter à tout ce que je
» pus lui dire à ce sujet, fit imprimer Boca sous
» mon nom. J'en reçus les Exemplaires avec
» cette palpitation de cœur, inséparable de toute
» mauvaise action; je menaçois de découvrir le
» larcin, & de m'en justifier. Mon homme ne
» fit que rire de mes remords. Boca, le pauvre
» Boca, après un sommeil de plus de vingt ans,
» fut tiré impitoyablement de sa paisible retraite,
» pour courir une seconde fois le hazard de mou-
» rir de mort subite, & fit, contre toute espérance,
» une espece de fortune; ce qui prouve bien, qu'il
» ne faut jamais désespérer de son sort, & que
» le vrai mérite perce tôt ou tard. Il passa sur
» mon compte; j'eus la foiblesse de ne point le
» désavouer; nous nous donnâmes mutuellement
» une espece de réputation, qui étoit assurément
» bien usurpée de ma part: l'impunité endurcit
» les consciences; je m'accoutumai peu-à-peu à
» répondre quelques phrases mal conçues & mal-
» articulées, à ceux qui m'en parloient; je pense
» même que sans votre anonyme, je serois venue
» à bout de me persuader avec le tems (l'imagi-
» nation d'une femme est une toile sur laquelle
» l'on peint ce que l'on veut) que Boca étoit
» sorti de ma Minerve. Bien des femmes de
» lettres, qui s'affichent dans le monde pour les
» vrais Auteurs de leurs Ouvrages, en ont peut-
» être fait autant que moi; mais avec plus d'a-
» dresse.

» J'espere, Monsieur, qu'un aveu aussi naïf » que mortifiant pour moi, me réconciliera avec » le public. Je crois qu'il ne se tient pas offensé » de la folie d'une jeune femme, & de l'étourde- » rie d'un homme dont je tais par considération » le nom. Le Libraire qui l'a imprimé, me par- » donnera aisément en faveur du profit; les Pé- » dans me critiqueront; & je m'en moquerai. » Pour vous, Monsieur, vous êtes trop galant & » trop raisonnable en même-tems, pour que je » vous fasse la plus légere excuse de la peine que » je vous donne de lire ce griffonage; la seule » grace que je vous demande, & que vous ne » pouvez me refuser sans commettre une injus- » tice, est d'insérer ma lettre telle qu'elle est, » bien ou mal écrite, dans votre Journal ».

Convenez Madame, avec le Journaliste, qu'il faut avoir beaucoup d'esprit, pour faire une pareille lettre; & que celle qui l'a écrite, doit être en état de composer elle-même un Roman, quand elle voudra s'en donner la peine. C'est à l'occasion de ce plagiat découvert, qu'on lit dans les Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant, la chanson suivante.

Sur l'Air, De GRIMAUDIN.

Un jour Vénus prit à Minerve
Sur son bureau,
Uu petit Roman de sa verve,
Fruit peu nouveau;
Et cette belle sous son nom,
En fit faire l'impression.

On louoit au céleste Empire,
Dame Vénus,

Sur ſon talent de bien écrire,
Lorſque Momus
Dit aux Dieux : c'eſt un vrai larcin ;
Liſez-le dans ce vieux bouquin.



Puiſque Vénus eſt jeune & belle,
Sans contredit,
A tort pourquoi ſe pique t'elle
De bel eſprit ?
Quand on ſçait plaire à mille Amans,
A-t-on beſoin d'autres talens ?



Ce que Minerve peut écrire,
N'eſt qu'ennuyeux,
Au prix de ce qu'on aime à lire
Dans deux beaux yeux.
Trois Graces, pour les connoiſſeurs,
Valent mieux que neuf doctes Sœurs.

En parcourant différens Recueils de Poëſie, j'ai lu pluſieurs Piéces attribuées à des femmes peu connues, mais dont les noms ne doivent pas être oubliés dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Je ne citerai point leurs vers, qui me paroiſſent peu dignes d'être mis ſous vos yeux ; je me contenterai de vous indiquer les Recueils où ils ſe trouvent.

Madame d'Entre-cauſſe Bérat.

Dans le *Triomphe du Soucy*, remporté par Sironis, on a inſéré des Poëſies de Madame d'Entrecauſſe Berat, de Toulouſe.

Madame de Mal-Enfant.

On nous a conſervé des vers de Madame la Préſidente de Mal-ênfant, de Pamiez, qui ſont

de la force de ceux de Madame d'Entrecauſſe Bérat.

Mademoiſelle de Montmort a fait des Dialogues, une Comédie d'*Héraclite & Démocrite*, & un Roman intitulé *Relation de l'Iſle de Borneo*. Elle s'expliquoit auſſi aiſément en Italien qu'en François. Mlle de Montmort.

On a imprimé à Toulouſe, des Poeſies de Mademoiſelle d'Ouvrier. C'eſt tout ce qu'il ſuffit de connoître de cette Demoiſelle Auteur. Mademoiſelle d'Ouvrier.

On a de Madame la Marquiſe du Pleſſis-Belliere, un Recueil de Sonnets en bouts-rimés, ſur la mort de ſon Perroquet. Mad. du Pleſſis-Belliere.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIII.

Mad. de Villeneuve.

A juger de l'âge de Madame de Ville-neuve par la date de ses Ouvrages, elle paroit devoir suivre de fort-près Madame le Marchand. Elle se nommoit Gabrielle Suzanne Barbot. Fille d'un Gentilhomme qui, je crois, étoit de la Rochelle, & restée veuve de M. de Gaallon, Seigneur de Villeneuve, Lientenant-Colonel d'Infanterie, elle a cherché à se procurer, par sa plume, les secours que lui refusoit la fortune. Ayant fait connoissance avec l'illustre Poëte tragique, M. de Crébillon, qui avoit été nommé Censeur d'un de ses Romans, ils convinrent de loger dans la même maison, & de vivre à la même table. Cette liaison a duré jusqu'à la mort de Madame de Ville-neuve, arrivée quelques années avant celle de M. de Crébillon, vers l'an 1755. On lui attribue plusieurs Ouvrages, auxquels elle n'a eu aucune part. Telles sont, en particulier, les *Anecdotes de la Cour d'Alphonse*, qui ne sont autre chose que le Roman de Mathilde d'Aiguilar, de Mademoiselle de Scudéri, dont Madame de Villeneuve, ou le Libraire qui a emprunté son nom, n'a, pour ainsi dire, changé que le titre.

Je ne connois point l'Auteur des *Mémoires de Mesdemoiselles de Marsange*, qui, par une autre supercherie de Libraire, ont peut-être aussi été faussement attribués à Madame de Villeneuve. Cependant, comme je ne sache personne qui les revendique, jè vais en parler, comme étant de l'Auteur dont ils portent le nom.

Deux Gentilshommes des plus qualifiés de leur Province, ſur une conteſtation de droits aſſez légers, conſervoient tant d'acharnement l'un contre l'autre, que la querelle ne finit que par la ruine entiere de l'un des deux concurrens, unis autrefois, & devenus ennemis irréconciliables. Le Marquis de Neuger, (c'eſt le nom de l'Adverſaire vainqueur) triomphe enfin par un arrêt définitif, qui l'autoriſe à faire main baſſe ſur tous les biens de l'infortuné Marquis de Marſange; il exécutoit déjà ce cruel arrêt, quand la mort vint le ſurprendre; mais il fit ſurvivre ſa vengeance à lui-même, en obligeant ſon fils de remplir ſes volontés dernieres & barbares. Le fils qui n'avoit pas hérité de la fureur du pere, mais né généreux & compâtiſſant, cherche, par les conſeils de tous les honnêtes gens, à réparer tant d'injuſtice & d'animoſité. Toutes les voies poſſibles de conciliation ne ſuffiſent pas encore à ſa belle ame; & le jeune Comte de Neuger, ſe détermine à cimenter l'union entre les deux familles, en épouſant Mademoiſelle de Marſange. La propoſition fut faite & acceptée avec toute la ſatisfaction imaginable. Dès le même jour, dit l'Auteur, la nouvelle s'en étant répandue, chacun s'empreſſa à venir en témoigner ſa joie au Marquis & à ſa fille. Ils étoient ſi aimés, que le Comte en reçut des félicitations & des remercîmens, comme s'il eût fait la fortune de tous ceux qui s'y intéreſſoient. Le Comte naturellement galant & magnifique, témoigne à ſa maîtreſſe, par les fêtes qu'il lui donne, des empreſſemens auſſi vifs, que ſi cette conquête lui eût paru incertaine. La fierté de Mademoiſelle de Marſange l'avoit défendue juſque-là, contre toutes les inci-

nations que l'on avoit essayé de lui inspirer ; mais des procédés si tendres, si généreux & si galans, lui firent prendre, pour le jeune Comte, des sentimens que la raison & la reconnoissance autorisoient ; elle l'aima avec la plus forte tendresse. Cependant malgré une passion si vive, la crainte de s'en laisser subjuguer, l'obligea de lui cacher les progrès qu'il avoit faits dans son cœur, bien résolue de conserver sur son époux, le pouvoir & l'indépendance où elle avoit été élevée, & voulant l'accoutumer de bonne heure à la subordination : projet qui lui fut, par la suite, si funeste. Dans le bonheur & la prospérité qu'elle goûtoit, quoique son mariage ne fût pas encore fait, son heureux naturel ne lui permit pas d'oublier une sœur cadette, qui vivoit, dès son enfance, dans un Couvent, destinée par ses parens à l'état Religieux. Elle étoit postulante & sur le point de prendre l'habit. Mademoiselle de Marsange eut l'imprudence d'aller voir la charmante Julie (c'étoit le nom de la cadette) & de l'amener du Couvent chez elle, quelque répugnance que témoignât le pere pour cette démarche. Les deux sœurs s'aimerent d'une tendresse égale ; elles ne pouvoient se quitter ; & ce fut aux instantes sollicitations de l'Amante généreuse, que le jeune Comte voulut bien faire un sort à la belle Julie, qui s'en tint fort contente. Mais s'appercevant que l'humeur impérieuse & fiere de sa sœur donnoit de l'éloignement à son Amant, elle commença d'abord par l'en avertir ; & comme son aînée ne se corrigeoit point, elle finit par en profiter. L'intérêt, plus encore que l'amour, lui fit tenter tous les moyens imaginables d'enlever à sa sœur trop

aveugle, le cœur d'un Amant déjà lié par sa parole, qui, parmi les gens d'honneur, vaut tous les engagemens. La voilà donc artificieuse, ingrate, & perfide jusqu'à la noirceur. Elle réussit : le jeune Comte devient amoureux jusqu'à l'extravagance. L'aînée s'apperçoit de quelque réfroidissement, & prend sa sœur pour la confidente de ses peines. Elle témoigne plus de douceur, se montre plus aimable, affecte les politesses les plus prévenantes. Son Amant a les yeux fascinés pour Julie ; ou plutôt il n'a des yeux que pour elle. L'ingrate Julie poursuit son projet avec impatience, & force le trop foible Comte à proposer l'échange de la cadette pour l'aînée. L'embarras, comme on l'imagine bien, devoit être extrême. Le Marquis de Marsange aimoit tendrement cette aînée, qu'il avoit élevée sous ses yeux, & qu'il laissoit la maîtresse dans sa maison, qu'elle gouvernoit. Le pere est affligé de la démarche du jeune Comte qui lui demande la cadette au lieu de l'aînée, représentant que par un tel échange, les deux maisons seront toujours amies, & qu'il se procure à lui-même le plus grand bonheur, en épousant une personne pour laquelle il éprouve une passion véritable, qu'il n'avoit jamais sentie pour Mademoiselle de Marsange. Ses raisons sont détruites par le Marquis, qui s'indigne d'une pareille conduite, s'emporte contre la noirceur de Julie, qu'il soupçonne avec raison d'être l'auteur du changement, & veut s'en venger en la renvoyant au Couvent ; ce qu'il exécute dès le lendemain. Mais Julie, quoique renfermée, est toujours redoutable ; elle fait consentir son Amant, par la méchanceté la plus noire, à procéder contre son pere, pour le forcer, par la puissance où il

est encore de le ruiner, de donner les mains à son mariage. D'abord le Marquis tient ferme, & se roidit contre la violence; mais enfin il cede aux conseils de son aînée, qui veut bien faire le sacrifice de son cœur & de sa tendresse. Rien n'est peint de couleurs plus vives, que les nobles sentimens de cette infortunée; elle montre alors une ame toute Romaine; & j'ai vû peu de véritables Héroïnes plus courageuses, plus magnanimes; elle est toujours sœur, fille, amante à la fois: mais tant d'efforts prennent beaucoup sur elle; ce n'est pas sans se contraindre & sans endurer des tourmens affreux. Julie, la barbare Julie, exige que sa famille & sa sœur même soient témoins de son bonheur; ce qui, entre plusieurs sujets d'indignation, irrite contr'elle son Amant vertueux, mais foible devant des charmes qui l'ont séduit. Enfin, la fête nuptiale se célébre, malgré les parens, avec le plus grand éclat, aux yeux de la déplorable aînée, qui ne peut éviter d'en voir le cruel spectacle. Elle entend même les discours passionnés des deux Amans, qui déchirent son ame. Epuisée de constance & de courage, elle s'abandonne au désespoir, succombe aux plus noirs transports; & dans un accès de fureur, se précipite par la fenêtre, & se traîne mourante dans un bassin où elle termine ses tristes jours. Cependant le pere fait enfoncer la porte de l'appartement où sa malheureuse fille s'étoit enfermée; il ne la trouve point; il regarde par la fenêtre; il voit (quel spectacle pour un pere tendre!) celle qu'il ne cherchoit qu'en tremblant, sans mouvement & sans vie. Il tombe lui-même sans connoissance, & ne reprend ses sens que pour souffrir cruellement pendant quelques jours, après

lesquels

lesquels il expire de douleur. La mere, depuis long-tems malade, le suit au tombeau. Le jeune Comte, au désespoir d'être tombé dans les piéges d'une furie, perd la raison, & meurt dans les accès de fureur les plus violens, sans avoir consommé le mariage. Son Oncle le venge en réduisant le monstre, auteur de tant de désastres, à se renfermer dans son Couvent, dont elle n'auroit dû jamais sortir pour l'honneur & le bien de sa famille. Elle y expie la peine de ses noirceurs, méprisée & maltraitée de tout le monde. C'est ainsi que le vice est puni ; mais la vertu est-elle récompensée ? Ce Roman sans doute manque de but. Il contient dans un long enchaînement de détails souvent minutieux, écrit d'un style inégal & diffus, tout le fond d'une Tragédie bourgeoise, qu'on pourroit intituler *la Méchante Sœur*. Les personnages représentent avec assez de chaleur, & soutiennent leurs caracteres ; l'intérêt des passions est aussi vif qu'il peut l'être dans les familles nobles ; & l'action se termine par la plus terrible catastrophe, puisque quatre ou cinq malheureux y périssent.

Il y a moins d'imagination & de style dans un autre Roman intitule : *la Jardiniere de Vincennes*, ou *les Caprices de l'amour & de la fortune*, en cinq Parties. *La Vie de Marianne*, de M. de Marivaux ; *la Paisane parvenue*, de M. le Chevalier de Mouhy ; *Pamela*, & d'autres Romans, où un jeune homme de qualité devient amoureux d'une fille de néant en apparence, ont sans doute donné à l'Auteur l'idée de celui-ci. La Jardiniere de Vincennes.

Le Marquis d'Astrel conçoit une passion violente pour une petite fille, nommée Flore, qui porte du lait, des fleurs & des légumes dans son Hô-

tel : il ſe flatte d'abord que la petite Laitiere ſe trouvera trop heureuſe de devenir ſa maîtreſſe ; mais il éprouve une réſiſtance qui l'oblige à changer de ton : il ne peut même obtenir une ſimple converſation de la fille, encore moins de Madame Maronville, mere de Flore, qui habite une petite maiſon avec un Jardin à Vincennes. Il ſe détermine à ſe préſenter comme époux, ne pouvant être écouté comme Amant. Il eſt refuſé. Le Marquis déſeſpéré, forme le projet d'enlever la mere & la fille. Avertie de ce complot, Madame Maronville va employer la protection de la Marquiſe d'Aſtrel, mere du jeune homme. Celle-ci veut être témoin des honteux deſſeins de ſon fils, & moyennant un déguiſement, ſe fait enlever elle-même avec une femme-de-chambre. Le Marquis transporté, les conduit dans une Chapelle où un Prêtre ſéduit doit faire la cérémonie du mariage. La Marquiſe ſe découvre alors. Son fils tombe ſi dangéreuſement malade, que le Médecin n'y voit d'autre reſſource, que la préſence de ce qu'il aime. Après bien des réſiſtances, Madame d'Aſtrel ſe détermine enfin à lui accorder l'objet de ſa paſſion ; & Madame Maronville y conſent auſſi, voyant qu'il ne s'agit plus d'un mariage clandeſtin. Le Contrat eſt arrêté & dreſſé. Mais Madame Maronville exige encore que la Marquiſe vienne le ſigner en perſonne dans la chaumiere, où Flore fait ſa réſidence avec ſa mere. Elle s'y rend ; & lorſqu'il s'agit de remplir les noms du Contrat, laiſſés en blanc par le Notaire, quelle ſurpriſe de voir la prétendue Païſane ſe qualifier de Comteſſe, & un fils qu'elle a élevé dans cette retraite avec ſa fille, ayant l'épée au côté ! On ſe moque d'abord de cet orgueil ; mais

Madame Maronville se fait reconnoître à la Marquise d'Astrel, avec qui elle a été élevée à St. Cyr, & lui rappelle le souvenir du Chevalier de Maronville, qui avoit été aimé de la Marquise, avant qu'elle fut mariée au Marquis, & qui étoit ensuite devenu l'époux de la Comtesse. Ces deux Dames se content leur histoire, ce qui fait Episode.

Ce Roman m'a paru assez intéressant ; il y a des situations touchantes, des sentimens généreux ; la vertu y regne & y est mise dans un beau jour : mais le style n'est pas égal ; il est souvent négligé, diffus, & chargé de détails inutiles.

Le Juge prévenu, autre Roman de Madame de Villeneuve, est, comme le précédent, divisé en cinq parties.

Le Juge prévenu.

Le Marquis d'Elcour étoit l'ami intime d'un jeune homme nommé Dubois, qui passoit pour le fils d'un Apoticaire appellé Rubarbin. Leurs maisons étoient voisines ; & ils avoient vécu ensemble dans le même Collége ; le pere du Marquis avoit possédé de grands biens ; mais il les avoit dissipés ; & son fils se seroit trouvé dans la plus affreuse misere, si la Marquise n'eût contracté un second mariage qui la mit en état de l'élever. Ce second mari étoit un Maître des Requêtes, nommé M. de Ciare, homme fort riche, & qui eut pour le Marquis toute l'amitié d'un pere. Madame de Ciare donna une fille à son nouvel époux, & mourut quelques années après ; le Maître des Requêtes n'en eut pas moins d'affection pour le Marquis. Celui-ci étoit alors au Collége avec Dubois. Ils y resterent encore quelque tems ; enfin M. Rubarbin songea à faire prendre un état à son fils. Dubois se sentoit un

goût décidé pour les armes; mais, quelques nobles que fussent ses sentimens, il n'étoit destiné qu'à être Médecin, parce que son pere ne vouloit pas mettre une grande différence entre lui & son fils. Dubois se soumit aux ordres de Rubarbin; & à vingt-deux ans il ne lui manquoit que de l'expérience, pour être aussi habile que ses Confreres les plus renommés. Il se plaisoit à lire les ordonnances qu'on apportoit chez son pere; & il s'étonnoit souvent, qu'il y eût des malades d'un assez bon tempérament, pour résister aux soins des Médecins. Une maladie survenue à Mademoiselle de Ciare, donna lieu à Dubois de faire connoître sa capacité; il rendit la santé à sa malade; mais il eut lui-même le cœur blessé d'un trait, dont il ne lui fut jamais possible de guérir. En faisant renaître les charmes de Mademoiselle de Ciare, il en devint la premiere victime. Le pere de la Demoiselle n'en prit aucun ombrage, ses soupçons ne tombant point si bas, & regardant le Médecin de sa fille, comme il auroit pu faire un domestique. Il est vrai que le Médecin étoit fort riche; mais ces grands biens ne l'empêchoient pas d'être fils de son pere, & ce pere d'être Rubarbin. La différence que le sort avoit mis entre Dubois & Mademoiselle de Ciare, ne fit pas la même impression sur l'esprit de la jeune convalescente. Nos deux Amans s'assurerent plusieurs fois d'une tendresse mutuelle; & Mademoiselle de Ciare gémissoit sur sa naissance, qui ne lui permettoit pas d'épouser son cher Dubois. Les choses étoient dans cette situation, lorsque M. Rubarbin déclara à son fils, qu'il vouloit le faire voyager. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Médecin; mais il fallut obéir.

Avant que de partir, il eut avec sa maîtresse une entrevue qui causa une douloureuse joie à l'un & à l'autre. Quelques tems après son départ, le Maître des Requêtes communiqua à sa fille la résolution où il étoit de la marier. Elle frémit à cette proposition; & pour éviter ce qu'elle regardoit comme le plus grand des malheurs, elle forma le dessein de se réfugier dans une Abbaye éloignée de Paris, dont une sœur de sa mere étoit Abbesse. Elle partit secrettement; mais à peine eut-elle fait quelques lieues dans une Chaise de Poste, que son Laquais, de concert avec le Postillon, la fit descendre & la lia à un arbre pour la fouiller & la voler. Deux Cavaliers se trouverent là fort à propos, & la délivrerent de ce péril. L'un d'eux précisément étoit Dubois, qui revenoit à Paris, & qui eut le bonheur de sauver une seconde fois la vie de Mademoiselle de Ciare. Il blessa le Laquais; l'autre cavalier tua le Postillon. Dubois monta sur un des chevaux de la Chaise, & se disposa à conduire sa maîtresse dans l'Abbaye. Comme il ne connoissoit point les chemins, il s'égara dans une forêt; & après une très-longue marche, il se vit tout-d'un-coup entouré de la Maréchaussée. Dubois fut conduit à Paris, où il fut mis dans un cachot, & Mademoiselle de Ciare ramenée dans la maison de son pere, qui ne douta pas que le départ secret de sa fille ne fût un enlevement. Toutes les apparences étoient contre le Médecin; s'il eût eu une naissance un peu plus honorable, le Maître des Requêtes n'auroit pas manqué de lui faire épouser sa fille; mais le mortier de son pere étoit différent de celui qu'il prétendoit que son gendre devoit avoir; il ne pensa qu'à se livrer à toute sa ven-

geance. Il alla trouver le Président de . . . . qui devoit être le Juge dans le procès criminel de l'infortuné Médecin.

C'est ce même Président, Madame, qui donne lieu au titre du livre, & qui va jouer dans la suite le premier rôle. Il avoit toute l'équité d'un grand Magistrat ; mais il s'étoit malheureusement laissé prévenir contre la famille des Rubarbins ; voici à quel sujet. Il avoit épousé autrefois, à l'insçu de son pere, Mlle Dourlai, Angloise de Nation, d'une famille distinguée, mais sans bien. Il vécut quelque tems en secret avec elle. Son pere ayant eu connoissance de ce mariage, engagea son fils, sous quelque prétexte, à faire un voyage en Poitou. Pendant son absence on enleva sa femme qui étoit grosse : on la mit dans un Couvent. Le Président fut près de dix ans sans savoir ce qu'elle étoit devenue ; il ne la retrouva qu'après la mort de son pere. Le garçon dont elle étoit accouchée, avoit été separé de sa mere ; & l'on fut plus de vingt-deux ans sans en entendre parler. Le pere & la mere désespéroient d'en apprendre aucune nouvelle, lorsqu'une femme inconnue vint leur dire qu'une de ses voisines qui se mouroit, avoit un secret de la derniere importance à leur communiquer. Ils se rendirent dans la rue S. Jérôme, rue aussi petite & aussi inconnue, dit l'Auteur, que celui dont elle porte le nom est grand & fameux par ses œuvres. Cette voisine mourante avoit nourri l'enfant du Président ; elle déclara au pere & à la mere, qu'elle l'avoit exposé dans une corbeille devant la boutique de M. Rubarbin, & qu'elle avoit de fortes raisons de croire que cet Apoticaire avoit recueilli cet enfant. Sur ce rapport, on envoya chercher M. Rubarbin ; on



employa les promesses & les menaces pour tirer de lui un secret qu'il ne voulut jamais révéler. Le Président ne douta point que l'Apoticaire n'eût étouffé son fils, & qu'il n'eût employé le corps de cet innocent à faire des drogues. Voilà, Madame, ce qui avoit si fort prévenu le Juge du malheureux Dubois. Il fut charmé d'avoir trouvé l'occasion de se venger, dans la personne du fils, du crime affreux dont il soupçonnoit le pere.

Rubarbin, qui croyoit Dubois fort éloigné de Paris, apprit enfin sa détention & tous les attentats dont on l'accusoit. Il crut ne pouvoir lui sauver la vie, qu'en déclarant le secret de sa naissance. Il alla trouver le Président; & après avoir tenté tous les moyens de le fléchir, il avoua enfin qu'ayant épousé une veuve fort riche, il en avoit eu un fils; que ce fils étoit mort dans le tems où la corbeille avoit été exposée devant sa boutique; qu'il en avoit profité, pour remplacer son enfant; & que par cet artifice, il jouissoit de tous les biens de sa femme, qui étoit morte avant son fils. Il donna là-dessus toutes les preuves qu'on pût désirer; & il n'y eut pas moyen de douter que Dubois ne fût le fils du Président. Celui-ci ne fut plus occupé qu'à procurer la liberté au prisonnier. On proposa à Dubois de s'évader; sûr de son innocence, il fit d'abord quelques difficultés; mais on lui fit entendre que si la Justice a des aîles pour introduire les malheureux dans son Palais, elle devient cul-de-jatte, dit l'Auteur, quand il est question de les en tirer. Il se rendit; & la maison du Président fut son asyle. On attendit sa parfaite justification, pour lui apprendre sa véritable naissance. Le laquais de Mademoiselle de Ciare, se voyant sur le point de mourir de ses blessures, dé-

clara qu'il étoit le ſeul coupable. Il confeſſa devant le Juge, toutes les circonſtances de ſon crime, & déchargea Dubois de tous ceux dont on l'accuſoit. Le moment étoit arrivé d'apprendre au fils du Préſident le ſecret de ſa naiſſance ; ce fut Rubarbin lui-même qui voulut l'en inſtruire.

Vous prévoyez, Madame, le dénouement de cette aventure ; le mariage de Dubois avec la fille de M. de Ciare, ne ſouffrant plus aucune difficulté, ſe célébra au grand contentement de tous les parens. Mais ce qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de prévoir, c'eſt celui de M. Rubarbin avec l'héritiere de ſa femme. Il l'avoit aimée dans ſa jeuneſſe ; les grands biens qu'il auroit été obligé de lui céder, lui reſtoient par cet arrangement. Le Marquis d'Elcour, que vous aviez perdu de vûe, ſe trouva pourvû par la même occaſion : le Préſident avoit une pupille fort riche ; elle devint la femme du Marquis ; & le Roman finit par un triple mariage.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIV.

LA suite des Ouvrages de Madame de Villeneuve sont des Contes de Féerie ; & voici de quelle maniere elle les amene. Deux amis, cadets de familles illustres en Picardie, nommés Doriancourt & Robercourt, étoient nés avec le même goût & le même génie ; mais n'ayant l'un & l'autre aucun secours à espérer de leurs familles, ils se consoloient dans l'amitié réciproque qui les unissoit. L'amour fit bientôt oublier à Doriancourt les rigueurs de sa situation ; & la constance de ses sentimens égalant leur vivacité, il épousa sa maîtresse, quoiqu'elle ne fût pas plus favorisée que lui des biens de la fortune. Contes des Fées.

Robercourt, qui ne songeoit qu'aux moyens d'être utile à son ami, vendit le peu de bien qui lui appartenoit, & s'embarqua pour l'Amérique avec une petite pacotille, résolu de ne rien négliger, pour la rendre plus considérable. Le hazard le servit au-delà de ses espérances. Un riche habitant de Saint Domingue, nommé M. du Charoy, le prend en amitié, augmente sa pacotille, partage avec lui son habitation, & lui fait épouser sa fille, qui devient mere neuf mois après. M. du Charoy meurt ; Robercourt devenu très-riche, s'occupe de la fortune de son ami, à qui tous les ans il avoit déjà fait passer des sommes considérables. Il fait venir un des enfans de Doriancourt à Saint-Domingue, & envoie sa fille en France, chez Doriancourt, en échange.

Plusieurs années après, ayant résolu de marier

ſa fille au jeune Doriancourt, il le fait partir pour aller lui-même chercher ſa future épouſe. La navigation eſt heureuſe : il ſe rembarque enſuite avec Mademoiſelle de Robercourt, qui étoit accompagnée d'une perſonne de confiance, ſa parente, & d'une femme-de-chambre qui poſſédoit le talent ſingulier d'amuſer ſa maîtreſſe par des hiſtoriettes & d'autres contes plaiſans. Elle eut le loiſir de s'exercer ſur le vaiſſeau; & tout l'équipage paroiſſant vouloir prendre part à cet amuſement, on y conſacra deux heures tous les jours; & l'on régla que chacun conteroit à ſon tour.

La Belle & la Bête.

Mlle de Chon, c'eſt le nom de la femme-de-chambre, commence la premiere. Dans une grande Ville, fort commerçante, étoit un Marchand ſur qui la fortune, au gré de ſes deſirs, avoit toujours répandu ſes faveurs : mais s'il avoit des biens immenſes, il avoit auſſi beaucoup d'enfans : ſa famille étoit compoſée de ſix garçons & de ſix filles. Par un de ces revers aſſez ordinaires dans le commerce, il tomba tout-à-coup, de la plus haute opulence, dans une affreuſe pauvreté. Il ne lui reſta qu'une petite habitation champêtre, ſituée dans un lieu déſert, éloignée de plus de cent lieues de la Ville, dans laquelle il faiſoit ſon ſéjour ordinaire. Contraint de chercher un aſyle loin du tumulte & du bruit, ce fut-là qu'il conduiſit ſa famille, déſeſpérée d'une telle révolution. Sur-tout les filles de ce malheureux pere n'enviſageoient qu'avec horreur, la vie qu'elles alloient paſſer dans cette triſte ſolitude. Cependant la plus jeune d'entr'elles montra, dans leur commun malheur, plus de réſolution. Une beauté parfaite ornoit ſa jeuneſſe ; une égalité d'humeur la rendoit adorable. Elle étoit auſſi ſenſible

que ses sœurs, aux révolutions qui venoient d'accabler sa famille ; mais elle sçut cacher sa douleur, & se mettre au-dessus de l'adversité : si son mérite la fit distinguer, sa beauté lui fit donner par excellence le nom de *la Belle*. En falloit-il davantage, pour exciter la jalousie & la haine de ses sœurs ?

Déjà deux années s'étoient écoulées ; & cette famille commençoit à s'accoutumer à mener une vie champêtre, lorsqu'un espoir de retour vint troubler sa tranquillité. Le pere reçut avis, qu'un de ses vaisseaux qu'il avoit cru perdu, venoit d'arriver à bon port, richement chargé. Il communiqua cette nouvelle à ses enfans, & résolut d'aller lui-même recueillir les débris de sa fortune. Toutes ses filles, excepté la cadette, ne doutoient pas de se revoir bientôt dans leur premiere opulence. La solitude ne leur ayant pas fait perdre le goût du luxe & de la vanité, elles oserent accabler leur pere de folles commissions. Il étoit chargé de faire pour elles des emplettes en bijoux, en parures, en coëffures ; mais le produit de la prétendue fortune du pere n'auroit pas suffi pour les satisfaire. *La Belle*, que l'ambition ne tyrannisoit pas, & qui n'agissoit que par prudence, jugea d'un coup d'œil, que s'il remplissoit les mémoires de ses sœurs, le sien seroit inutile ; cependant pressée par son pere de dire ce qu'elle desiroit, elle se contenta de demander une rose. Le bon Vieillard partit enfin ; mais son voyage fut infructueux. Ses associés le croyant mort, avoient partagé ses effets. La chicane acheva de les lui faire perdre. Pour comble de désagrément, afin de ne pas hâter sa ruine, il fut obligé de retourner à sa solitude dans la saison la plus incommode de

l'année. Expofé fur la route à toutes les injures de l'air, il faillit périr de fatigue ; mais quand il fe vit à quelques lieues de fa maifon, les forces lui revinrent. Il lui falloit plufieurs heures pour traverfer la forêt ; il étoit tard. La nuit l'ayant furpris, il fut obligé de s'arrêter fous un arbre creufé par la pourriture, & d'attendre en cet état le retour de la lumiere. Son embarras fut grand en voyant la terre extraordinairement couverte de neige. En avançant fans le favoir, le hazard conduifit fes pas dans l'avenue d'un très-beau Château, compofée de quatre rangs d'Orangers d'une extrême hauteur, chargés de fleurs & de fruits. Arrivé jufques dans la premiere cour, il y vit une infinité de ftatues. Le froid ne lui permit pas de les confidérer. Un efcalier d'agathe à rampe d'or cizelée, s'offrit d'abord à fa vue. Il traverfa plufieurs chambres magnifiquement meublées. Une chaleur douce qu'il y refpira, le remit de fes fatigues. Il avoit befoin de quelque nourriture ; à qui s'adreffer ? Ce vafte & magnifique édifice ne paroiffoit être habité que par des ftatues. Un filence profond y régnoit ; & cependant il n'avoit point l'air de quelque vieux Palais qu'on eût abandonné. Les falles, les chambres, les galeries, tout étoit ouvert ; nul être vivant ne paroiffoit dans un fi charmant lieu. Las de parcourir les appartemens de cette vafte demeure, il s'arrêta dans un fallon où l'on avoit fait un grand feu. Préfumant qu'il étoit préparé pour quelqu'un qui ne tarderoit pas à paroître, il s'approcha de la cheminée pour fe chauffer : mais perfonne ne vint. Affis en attendant fur un fopha placé près du feu, un doux fommeil lui ferma les paupieres, & le mit hors d'état d'obferver fi

quelqu'un ne le viendroit point ſurprendre. La fatigue avoit cauſé ſon repos ; la faim l'interrompit. A ſon réveil, il fut agréablement ſurpris de voir en ouvrant les yeux, une table délicatement ſervie. Son premier ſoin fut de remercier hautement ceux dont il tenoit tant de biens ; & profitant des bontés qu'on lui témoignoit, il uſa de tout ce qui put flatter ſon appétit, ſon goût & ſa délicateſſe. Cependant ne voyant perſonne à qui parler & qui l'inſtruisît ſi ce Palais étoit la demeure ou d'un homme ou d'un Dieu, la frayeur s'empara de ſes ſens. Rêvant profondément à ce qu'il devoit faire, il lui vint dans l'idée, que pour des raiſons qu'il ne pouvoit pénétrer, quelqu'Intelligence lui faiſoit préſent de cette demeure, avec toutes les richeſſes dont elle étoit remplie. Cette penſée lui parut être une inſpiration ; & ſans tarder, faiſant de nouveau la revue, il prit poſſeſſion de tous ces tréſors. Il régla en lui-même la part qu'il deſtinoit à chacun de ſes enfans, marqua les logemens qui pouvoient ſéparément leur convenir ; & ſe félicitant de la joie que leur cauſeroit un pareil voyage, il deſçendit dans le jardin, où, malgré la rigueur de l'hiver, il vit, comme au milieu du Printems, les fleurs les plus rares exhaler une odeur charmante. En entrant dans ce Château ſi riant, il avoit eu ſoin, malgré le grand froid dont il étoit pénétré, de débrider ſon cheval, & de le faire aller vers une écurie qu'il avoit remarquée dans la premiere cour. Une allée, garnie de Paliſſades formées par des berceaux de roſiers fleuris, y conduiſoit. Jamais il n'avoit vu de ſi belles roſes. Leur odeur lui rappella qu'il en avoit promis à *la Belle*. Il en cueillit une : il alloit continuer de

faire six bouquets ; mais un bruit terrible lui fit tourner la tête ; sa frayeur fut grande quand il apperçut à ses côtés une horrible bête, qui, d'un air furieux, lui mit sur le col une espece de trompe semblable à celle d'un Eléphant, & lui dit d'une voix effroyable : » qui t'a donné la liberté » de cueillir mes roses ? N'etoit-ce pas assez que » je t'eusse souffert dans mon Palais avec tant de » bonté ? Loin d'en avoir de la reconnoissance, » téméraire, je te vois voler mes fleurs ; ton in- « solence ne restera pas impunie». Le bonhomme, déjà trop épouvanté de la présence inopinée de ce monstre, pensa mourir de frayeur à ce discours ; & jettant promptement cette rose fatale, » Ah ! Monseigneur, s'écria-t'il prosterné par » terre, ayez pitié de moi. Je ne manque point » de reconnoissance ; pénétré de vos bontés, je » ne me suis pas imaginé que si peu de chose » fût capable de vous offenser ». Le monstre tout en colere lui répondit : » tais-toi, maudit Ha- » rangueur ; je n'ai que faire de tes flatteries, » ni des titres que tu me donnes ; je ne suis pas » Monseigneur ; je suis *la Bête* ; & tu n'éviteras » pas la mort que tu mérites ».

Le Marchand consterné par une si cruelle sentence, croyant que le parti de la soumission étoit le seul qui le pût garantir de la mort, lui dit d'un air véritablement touché, que la rose qu'il avoit osé prendre, étoit pour une de ses filles appellée *la Belle*. Ensuite, soit qu'il espérât de retarder sa perte, ou de toucher son ennemi de compassion, il lui fit le récit de ses malheurs, lui raconta le sujet de son voyage, & n'oublia pas le petit présent qu'il s'étoit engagé de faire à la *Belle* ; ajoutant que la chose à laquelle elle s'étoit



restrainte, pendant que les richesses d'un Roi n'auroient à peine que suffi pour remplir les desirs de ses autres filles, venoit de lui faire naître l'envie de la contenter; qu'il avoit cru le pouvoir faire sans conséquence; que d'ailleurs, il lui demandoit pardon de cette faute involontaire.

La *Bête* rêva un moment; puis reprenant la parole d'un ton moins furieux, elle lui dit: » je » veux bien te pardonner; mais ce n'est qu'à » condition que tu me donneras une de tes filles. » Il me faut quelqu'un pour réparer cette faute. » Juste Ciel, que me demandez-vous, s'écria le » Marchand? Quand je serois assez inhumain » pour vouloir racheter ma vie aux dépens de » celle d'un de mes enfans, de quel prétexte » me servirois-je pour le faire venir ici? Il ne » faut point de prétexte, interrompit la *Bête*. Je » veux que celle de tes filles que tu conduiras, » vienne ici volontairement, ou je n'en veux point. « Vois si entr'elles il en est une assez courageuse, » pour vouloir s'exposer afin de te sauver la vie. » Tu portes l'air d'un honnête homme; donne-» moi ta parole de revenir dans un mois, si tu » peux en déterminer une à te suivre: elle reste-» ra dans ces lieux; & tu t'en retourneras. Si tu » ne le peux, promets-moi de revenir seul après » leur avoir dit adieu pour toujours; car tu seras » à moi. Ne crois pas, poursuivit le monstre en » faisant craquer ses dents, accepter ma propo-» sition pour te sauver. Je t'avertis que si tu pen-» sois de cette façon, j'irois te chercher, & que » je te détruirois avec ta race, quand cent mille » hommes se présenteroient pour te défendre ».

Le bonhomme, quoique très-persuadé qu'il tenteroit inutilement l'amitié de ses filles, ac-

cepta la propoſition du monſtre, qui l'obligea d'aller ſouper & de remettre ſon départ au lendemain. » Tu déjeuneras avant de partir; & tu » peux emporter une roſe pour la *Belle*. Le che» val qui te doit porter ſera prêt dans la cour ». Le Vieillard n'oſa paſſer les ordres qu'il avoit reçus. Son déjeuné fut prompt; enſuite il deſcendit dans le jardin, cueillit la roſe & prit le cheval qui lui avoit été promis. Il trouva ſur la ſelle un manteau chaud & léger; dès que le cheval le ſentit aſſis, il partit avec une viteſſe incroyable, & arriva en peu d'heures à ſa maiſon.

On ne ſongea qu'à lui témoigner la ſatisfaction qu'on avoit de le voir de retour en bonne ſanté; mais la triſteſſe peinte ſur ſon viſage, & ſes yeux remplis de larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir, changerent l'allégreſſe en inquiétude. Tous s'empreſſerent à lui demander le ſujet de ſa peine. Il dit à la *Belle*, en lui préſentant la roſe fatale: » voilà ce que tu m'as demandé; tu le payeras » cher, auſſi bien que les autres ». Ce diſcours excita la curioſité de ſes enfans, & fit évanouir la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas révéler ſon aventure. Il leur apprit le mauvais ſuccès de ſon voyage, & tout ce qui s'étoit paſſé dans le Palais du monſtre. Après cet éclairciſſement, le déſeſpoir prit la place de l'eſpérance & de la joie. Les fils du Vieillard chercherent des expédiens pour lui ſauver la vie: ces jeunes gens remplis de courage & de vertu, propoſerent que l'un d'eux allât s'offrir au courroux de la *Bête*. Mais elle s'étoit expliquée poſitivement, en diſant qu'elle vouloit une des filles & non pas un des garçons. Ces braves freres, fâchés que leur bonne volonté ne pût avoir ſon exécution, firent ce qu'ils purent

rent pour inspirer les mêmes sentimens à leurs sœurs; mais leur jalousie contre la *Belle* mettoit un obstacle invincible à cette action héroïque. » Il n'est pas juste, dirent-elles, que nous pé- » rissions d'une façon épouvantable, pour une » faute dont nous ne sommes pas coupables. Ce » seroit nous rendre les victimes de la *Belle*, à » qui l'on seroit bien aise de nous sacrifier.

La *Belle* à qui la douleur avoit presqu'ôté la connoissance, faisant taire ses sanglots & ses soupirs, dit à ses sœurs : » je suis coupable de ce » malheur; c'est à moi de le réparer... Je m'ex- » poserai pour tirer mon pere de son fatal en- » gagement. J'irai trouver la *Bête*, trop heureu- » se en mourant, de conserver la vie à celui de » qui je l'ai reçue, & de faire cesser vos murmu- » res. Ne craignez pas que rien m'en puisse dé- » tourner. Que sçait-on, ajouta-t'elle en s'ef- » forçant de témoigner plus de tranquillité qu'elle » n'en avoit? peut-être que le sort effroyable qui » m'est destiné, en cache un autre aussi fortuné » qu'il paroît terrible ». Ses sœurs en l'entendant parler ainsi, souriojent malicieusement de cette chimérique pensée : elles étoient ravies de l'erreur dans laquelle elles la croyoient. Une extrême joie s'empara de leurs cœurs, quand au bout du mois, elles entendirent hennir le cheval envoyé par la *Bête*. Le pere & les fils ne pouvoient tenir contre ce fatal moment; ils vouloient égorger le cheval; mais la *Belle* conservant toute sa tranquillité, leur remontra le ridicule de ce dessein & l'impossibilité de l'exécuter. Elle embrassa ses insensibles sœurs; & le bonhomme pressé par sa fille, étant monté sur son cheval, elle se mit en croupe avec le même empressement,

que s'il se fût agi d'un voyage fort agréable. La nuit vint ; & l'obscurité fut tout-à-coup dissipée par un nombre infini de feux d'artifices. Il faut, dit la Belle en raillant, que la Bête soit bien affamée, pour faire une telle réjouissance à l'arrivée de sa proie. Cependant le cheval alla descendre au bas du perron. Dès qu'elle eut mis pied à terre, son pere la conduisit par un vestibule, au sallon dans lequel il avoit été si bien régalé. Ils y trouverent un grand feu, des bougies allumées qui répandoient un parfum exquis, & de plus, une table splendidement servie. Le bonhomme au fait de la façon dont la Bête nourrissoit ses hôtes, dit à sa fille, que ce repas étoit destiné pour eux, & qu'il étoit à propos d'en faire usage. La Belle n'en fit aucune difficulté, bien persuadée que cela n'avanceroit pas sa mort. Bientôt le monstre se fit entendre. Un bruit effroyable, causé par le poids énorme de son corps, par le cliquetis terrible de ses écailles, & par des hurlemens affreux, annoncerent son arrivée. La terreur s'empara de la Belle. Le vieillard, en embrassant sa fille, poussa des cris affreux ; mais devenue dans un instant maîtresse de ses sens, elle se remit de son agitation. En voyant approcher la Bête, elle s'avança d'un pas ferme & d'un air modeste, la salua fort respectueusement. Cette démarche plut au monstre ; après l'avoir considérée, il dit au vieillard, *bon soir, bonhomme* ; & se retournant vers la Belle, il lui dit pareillement *bon soir, la Belle*. Celle-ci répondit sur le même ton ; & le monstre ayant appris d'elle, que c'étoit volontai rement qu'elle étoit venue le trouver, ordonn au bonhomme de se tenir prêt à partir le lend main, après qu'il auroit rempli deux malles (

bijoux pour ses filles. La Belle monta, toute en pleurs, dans sa chambre ; & accablée de sommeil, elle se coucha. Elle rêva qu'elle étoit au bord d'un canal à perte de vue, dont les deux côtés étoient ornés de deux rangs d'orangers & de mirthes fleuris, d'une hauteur prodigieuse, où toute occupée de sa triste situation, elle déploroit l'infortune qui la condamnoit à passer ses jours en ce lieu, sans espoir d'en sortir. Un jeune homme, beau, comme on dépeint l'amour, d'une voix qui lui portoit au cœur, lui dit : ne crois pas, la Belle, être si malheureuse que tu le parois. C'est dans ces lieux que tu dois recevoir la récompense qu'on t'a refusée injustement par-tout ailleurs. Fais agir ta pénétration pour me démêler des apparences qui me déguisent. Juges, en me voyant, si ma compagnie est méprisable, & ne doit pas être préférée à celle d'une famille indigne de toi. Souhaite ; tous tes desirs seront remplis. Je t'aime tendrement. Seule, tu peux faire mon bonheur en faisant le tien. Ne te démens jamais. Etant, par les qualités de ton ame, autant au-dessus des autres femmes, que tu leur es supérieure en beauté, nous serons parfaitement heureux. Ensuite ce phantôme si charmant lui parut à ses genoux, joindre aux plus flatteuses promesses, les discours les plus tendres. Il la pressoit dans les termes les plus vifs, de consentir à son bonheur ; & l'assuroit qu'elle en étoit entiérement la maîtresse.

Ce rêve disoit assez à la Belle, que le monstre cachoit quelque figure plus agréable. Toutes les nuits on lui donnoit les mêmes conseils. La premiere journée fut employée à parcourir les appartemens, dont rien n'égaloit la magnificence.

Le soir, après son souper, elle reçut la visite de la Bête, qui causa familiérement avec elle, & finit par lui demander, sans détour, si elle vouloit la laisser coucher avec elle ? A cette demande imprévue, ses craintes se renouvellerent ; & poussant un cri terrible, elle ne put s'empêcher de dire : ah ! je suis perdue. Nullement, reprit tranquillement la Bête ; mais, sans vous effrayer, répondez comme il faut. Dites précisément oui ou non. La Belle lui répondit en tremblant : non, la Bête. Hé bien, puisque vous ne le voulez pas, repartit le monstre docile, je m'en vais. Bon soir, la Belle. Bon soir la Bête, dit avec une grande satisfaction cette fille effrayée. Contente de n'avoir pas de violence à craindre, elle se coucha tranquillement & s'endormit. La seconde journée elle découvrit de nouvelles merveilles dans ce Palais enchanté. C'étoient des oiseaux, des singes & différentes sortes d'animaux qui jouoient en sa présence, pour l'amuser & la divertir, des Comédies, des Tragédies, des Opéra, &c. Chaque jour étoit marqué par de nouvelles fêtes. Mais le souvenir de sa famille vint la troubler au milieu de sa prospérité. Son bonheur ne pouvoit être parfait, tant qu'elle n'auroit pas la douceur d'en instruire ses parens. Comme elle étoit devenue plus familiere avec la Bête, soit par l'habitude de la voir, soit par la douceur qu'elle trouvoit dans son caractere, elle crut pouvoir lui demander s'ils étoient tous deux seuls dans ce Château. Oui, je vous le proteste, répondit le monstre avec une sorte de vivacité ; & je vous assure que vous & moi, les singes & les autres bêtes sont les seuls Etres respirans qui soient en ce lieu. La Bête n'en dit pas davantage, & sortit plus brus-

quement qu'à l'ordinaire. La Belle n'avoit fait cette demande, que pour ſavoir ſi le jeune homme qu'elle avoit vu en ſonge, n'étoit point dans ce Palais. Elle eût ſouhaité de le voir & de l'entretenir. C'étoit un bonheur qu'elle eût acheté du prix de ſa liberté, & même de tous les agrémens qui l'environnoient. Cet Amant n'exiſtant plus que dans ſon imagination, elle regardoit ce Palais comme une priſon qui deviendroit ſon tombeau. Son ennui la ſuivoit par-tout ; ſans ceſſe dans l'agitation, la triſteſſe prenoit ſur ſes attraits & ſur ſa ſanté. Elle avoit un grand ſoin de cacher à la Bête, la douleur dont elle étoit accablée ; & le monſtre qui l'avoit pluſieurs fois ſurpriſe les yeux en pleurs, ſur ce qu'elle lui diſoit qu'elle n'avoit qu'un léger mal de tête, ne pouſſoit pas plus loin ſa curioſité ; mais un ſoir ſes ſanglots l'ayant trahie, & ne pouvant plus diſſimuler, elle dit à la Bête qui vouloit ſçavoir le ſujet de ſon chagrin, qu'elle avoit envie de revoir ſes parens. A cette propoſition, la Bête tomba ſans avoir la force de ſe ſoutenir, & exprima ſa triſteſſe par de longs hurlemens. La Belle en fut touchée ; & ayant promis d'être de retour dans deux mois, elle obtint non-ſeulement ce qu'elle demandoit, mais encore la permiſſion d'emporter quatre grandes caiſſes qu'elle remplit d'or & de richeſſes. Vous concevez, Madame, le plaiſir qu'eut le bon Marchand à revoir ſa fille. Les ſœurs de la Belle n'en eurent guères moins ; mais c'étoit à cauſe des choſes précieuſes qu'elle leur apportoit. Son pere & ſes freres ne négligerent rien pour la retenir. Mais eſclave de ſa parole, ferme dans ſa réſolution, les larmes de l'un & les prieres des autres ne purent

la gagner. Les filles seules n'en furent point affligées, & louerent fort sa bonne foi.

La Belle ayant pris congé de tous ceux qui s'intéressoient à elle, reprit la route du Palais enchanté. Elle étoit impatiente de revoir la Bête qui ne parut point à son arrivée. Allarmée & comme en colere, elle ne sçavoit d'où provenoit son absence. Flottant entre la crainte & l'espérance, l'esprit agité, le cœur en proie à la tristesse, elle descendit dans les jardins, résolue de ne point rentrer dans le Palais qu'elle ne l'eût trouvée. Dans tous les endroits qu'elle parcourut, elle ne vit aucune de ses traces. Elle l'appella; l'écho seul répéta ses cris. Accablée de lassitude, elle s'assit sur un banc. Elle s'imaginoit, ou que la Bête étoit morte, ou qu'elle avoit abandonné ces lieux. Elle se trouvoit seule dans ce Palais, sans espoir d'en sortir. Elle regrettoit l'entretien de la Bête; & ce qui lui paroissoit extraordinaire, c'étoit de se trouver tant de sensibilité pour ce monstre. Elle se reprochoit de ne l'avoir pas épousé, se regardant comme l'auteur de sa mort; car elle craignoit que son absence, trop longue, ne l'eût causée. Au milieu de ces tristes réflexions, elle apperçut qu'elle étoit dans cette allée même, où, la derniere nuit qu'elle venoit de passer chez son pere, elle s'étoit représenté le monstre mourant dans une caverne inconnue. Persuadée qu'elle n'avoit pas été conduite dans ce lieu par hasard, elle porta ses pas de ce côté-là. Elle y vit un antre creux, qui lui paroissoit être le même qu'elle avoit cru voir en songe. Comme la Lune n'y fournissoit qu'une foible lumiere, les Pages singes parurent incontinent avec un nombre de flambeaux suffisans, pour l'éclairer & lui faire ap-

percevoir la Bête étendue par terre, qu'elle crut endormie. Loin d'être effrayée de sa vue, la Belle lui passa la main sur la tête, en l'appellant plusieurs fois. Mais la sentant froide & sans mouvement, elle ne douta plus de sa mort, ce qui lui fit pousser des cris douloureux, & dire les choses du monde les plus touchantes. La certitude de sa mort ne l'empêcha cependant pas de faire ses efforts pour la rappeller à la vie. En lui mettant sa main sur le cœur, elle sentit avec une joie inexprimable qu'elle respiroit encore. Sans s'amuser à la flatter davantage, la Belle sortit de la caverne, & courut à un bassin, où puisant de l'eau dans ses mains, elle la lui jetta sur la tête. Mais comme elle n'en pouvoit prendre que fort peu à la fois, & qu'elle la répandoit avant que d'être auprès de la Bête, son secours auroit été tardif, sans celui des singes qui coururent au Palais avec tant de diligence, qu'elle eut dans un moment un vase pour puiser de l'eau & des liqueurs fortifiantes. Elle lui en fit respirer & avaler, ce qui produisant un effet admirable, lui donna quelque mouvement, & peu après lui rendit la connoissance. Elle l'anima de la voix & la flatta tant, qu'elle se remit. » Que vous m'avez causé d'inquiétude, dit-elle obligeamment à la Bête; » j'ignorois à quel point je vous aimois : la peur » de vous perdre m'a fait connoître que j'étois » attachée à vous par des liens plus forts que ceux » de la reconnoissance. Je vous jure que je ne » pensois qu'à mourir, si je n'avois pu vous sauver la vie ». A ces tendres paroles, la Bête se sentant entiérement soulagée, lui répondit d'une voix cependant encore foible : » vous êtes bonne, la Belle, d'aimer un monstre si laid; mais

» vous faites bien; je vous aime plus que ma
» vie. Je pensois que vous ne reviendriez plus;
» j'en serois morte. Puisque vous m'aimez, je
» veux vivre. Allez vous reposer; & soyez cer-
» taine que vous serez aussi heureuse, que votre
» bon cœur le mérite ».

La Belle n'avoit point encore entendu prononcer un si long discours à la Bête. Il n'étoit pas éloquent; mais il lui plut par sa sincérité. Elle eut dès-lors meilleure opinion de son caractere, ne la trouvant plus si stupide; elle regarda même comme un trait de prudence ses courtes réponses; & prévenue de plus en plus en sa faveur, elle se retira dans son appartement, l'esprit rempli des plus flatteuses idées. Son sommeil ne pouvoit être qu'agréable; & l'image du bel inconnu l'occupa entiérement. Il lui fit même entendre qu'elle ne devoit point balancer à épouser la Bête. Celle-ci lui demanda à son ordinaire, si elle vouloit qu'elle couchât avec elle. La Belle fut quelque tems sans répondre; mais prenant enfin son parti, elle lui dit en tremblant: » oui, la Bête, je le veux bien, pourvu
» que vous me donniez votre foi, & que vous
» receviez la mienne. Je vous la donne, reprit
» la Bête, & vous promets de n'avoir jamais d'au-
» tre épouse. Et moi, répliqua la Belle, je vous
» reçois pour mon époux, & vous jure un amour
» tendre & fidele ».

Quelque peu d'impatience qu'eût la Belle, de se trouver auprès de cet époux singulier, elle se coucha. Les lumieres s'éteignirent à l'instant. La Bête s'approchant fit appréhender à la Belle, que du poids de son corps elle n'écrasât leur couche. Mais elle fut agréablement étonnée, en sentant que ce monstre se mettoit à ses côtés aussi légerement qu'elle ve-

noit de le faire. Sa surprise fut bien plus grande, quand elle l'entendit ronfler presqu'aussitôt, & que par sa tranquillité, elle eut une preuve certaine qu'il dormoit d'un profond sommeil. Elle s'étoit mise au bord de son lit, ne croyant pas faire trop de place à son affreux époux. Le silence qu'il gardoit, quand elle s'éveilla, lui ayant fait douter qu'il fût auprès d'elle ; & s'imaginant qu'il s'étoit levé doucement, elle se retourna avec le plus de précaution qu'il lui fut possible, & fut agréablement surprise de trouver, au lieu de la Bête, son cher inconnu.

Le charmant Dormeur ne s'éveilla qu'à l'arrivée de deux Dames dans un équipage superbe, traîné par quatre cerfs blancs. C'étoit la Reine sa mere & la Fée sa protectrice. Celle-ci présenta la Belle à sa compagne, comme l'épouse du Prince son fils. Mais la Reine s'étant recriée sur une alliance aussi disproportionnée, la Fée lui apprit que la Belle étoit fille de Roi ; qu'elle l'avoit soustraite, dans son enfance, à la malignité d'une Fée, & l'avoit mise à la place d'une fille du Marchand encore au berceau, & morte depuis quelques momens. Quant à la Bête, ou plutôt au Prince élevé par les soins d'une autre Fée, il lui avoit, avec l'âge, inspiré de l'amour; & cette gouvernante surannée avoit osé le demander en mariage à la Reine sa mere ; car le Roi étoit mort depuis long-tems. Irritée d'un refus auquel elle auroit dû s'attendre, elle avoit métamorphosé le Prince en monstre hideux, & avoit mis pour condition, à la fin de son déguisement, qu'une belle devint amoureuse de sa figure, sans qu'il pût la faire valoir d'ailleurs par son esprit. La Fée Protectrice avoit conduit

tout le reste, ne pouvant détruire directement l'ouvrage de sa sœur. De-là, ce Palais enchanté, pour dérober le Prince à ses sujets, cet égarement du Marchand, cette rose fatale; vous voyez présentement, Madame, l'enchaînement de tant d'aventures. C'est à vous de juger si Mademoiselle de Robercourt, & tout l'équipage du vaisseau dûrent être satisfaits du récit de la femme de chambre.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

MA derniere lettre, Madame, vous a suffisamment instruite de ce qui doit continuer à être le sujet de celle-ci. Dans un lieu peu éloigné de la Chine, il est un Royaume qui abonde en tout ce qui peut contribuer à la richesse d'un État. Il y a plusieurs siécles que ce pays obéissoit à un Roi sage, vertueux, équitable, mais d'une humeur si douce & si pacifique, qu'il en eut le surnom de *Bon & Rebon*. Il avoit un parent de qui les inclinations étoient fort différentes. Par la proximité du sang & les bienfaits du Roi, il ne lui manquoit que de porter la Couronne; cependant il ne se trouvoit point heureux. L'ambition qui le dévoroit, empoisonnoit toutes les douceurs qu'il auroit pu goûter. Il portoit, du consentement même du Roi, le surnom d'*Ambitieux*. Résolu de secouer le joug, il prit ses mesures pour exécuter son dessein; & non-seulement il se détermina à détrôner son maître, mais encore à lui ôter la vie, ajoutant à cet affreux projet, celui d'enlever la Princesse Lisimene, fille unique du Monarque. Les Nayades.

Tout étoit déjà disposé à son gré, lorsqu'un des Conjurés, pénétré de remords, découvrit le complot. Il s'adressa au premier Ministre, qui le conduisit au Roi. La surprise de ce Prince fut extrême, en apprenant les circonstances de la conspiration. Il envoya chercher Ambitieux; & non-seulement il fit grace au coupable, mais lui proposa le mariage de la Princesse avec son fils. Il dit ensuite au premier Ministre : eh bien, Visir,

connois-tu ma ſatisfaction? J'ai enfin trouvé le moyen de remettre Ambitieux dans ſon devoir; & je ne ſerai point forcé de le punir. Seigneur, repliqua le Viſir, la clémence eſt belle; mais j'appréhende que la vôtre ne vous expoſe à un repentir auſſi inutile que tardif. Il avoit raiſon. Ambitieux, excité par les conſeils de ſa femme, ne fit que différer de quelques jours l'exécution de ſes projets. Le Roi alla dans une de ſes maiſons de plaiſance, n'ayant d'autre ſuite que celle de ſes équipages de chaſſe. Ambitieux ne négligea point des circonſtances ſi favorables, & prit ſes meſures pour faire éclater la conjuration dans la nuit. Il étoit reſté à la Ville, où il ſe rendit maître du Palais. Il voulut envoyer au Château où étoit le Roi; mais il ne put tromper la vigilance du Viſir. Ce dernier habitoit un vieux Palais, qui avoit été autrefois la demeure des Rois prédéceſſeurs du Monarque régnant. Il y avoit un ſouterrein inconnu au public, qui aboutiſſoit à la maiſon où étoit le Roi. Ce Miniſtre ſe flatta de ſauver ſon maître par cet endroit; & rentrant promptement chez lui, il ſe munit d'habits de femmes, d'une bourſe remplie de piéces d'or, & d'un panier couvert, dans lequel il mit deux pigeons dréſſés à porter les lettres. Enſuite il paſſa dans le ſouterrein, & ſe rendit à l'appartement qui y répondoit par un eſcalier dérobé.

Quel fut l'étonnement du Prince à l'aſpect du Viſir qui ne lui donna pas le tems de faire des queſtions? Habillez-vous promptement, Seigneur, lui dit-il, en lui préſentant le paquet qu'il tenoit; & fuyez, ſans tarder, d'un lieu où votre perſonne n'eſt plus en ſûreté; Ambitieux s'eſt rendu maître de la Ville, où il a

donné des ordres qui couronnent sa perfidie. Vous n'avez que ce moment pour éviter la fureur des Conjurés. Bon & Rebon céda aux instances de son Ministre & de la Princesse sa fille ; & le Visir les ayant fait sortir l'un & l'autre, rentra dans la Ville par le souterrein, & feignit d'applaudir au succès de l'usurpateur, qui lui donna ses bonnes graces.

Le Roi & sa fille étoient en marche, lorsqu'on apprit leur fuite. Ce Prince infortuné, jugeant qu'il y auroit de l'imprudence à tenter une retraite hors du Royaume, dont toutes les avenues étoient sans doute bien gardées, erra pendant six mois, avec la Princesse, dans les bois, évitant avec soin tous les endroits habités. Mais enfin, s'ennuyant de cette vie, ils quitterent les pays sauvages ; leur assurance allant insensiblement jusqu'à se montrer dans la plaine. Ils en trouverent une qui leur parut très-agréable. Ils tournerent leurs pas vers l'habitation qui leur sembla la plus apparente. Ils en virent sortir une Villageoise d'assez bonne mine. Cette femme vint au-devant d'eux, & leur demanda ce qui les amenoit. Nous cherchons un asyle, dit le Roi, en lui montrant quelques pieces d'or. A cette vue, elle leur permit de rester chez elle aussi long-tems qu'ils le jugeroient à propos. Elle leur donna une chambre fort simple, mais assez propre, où ils trouverent une grande fille séche, noire, & qui cependant avoit les yeux plus rouges, que le plus fier taureau. Elle avoit un air rude & brutal ; & tout le reste de sa figure étoit si bien assorti, qu'il ne lui manquoit rien pour être effroyable. Ce monstre étoit la fille de la Maîtresse de la maison ; on la nommoit Pigrièche. Menez, lui dit la mere, me-

nez nos hôtes dans des chambres préparées ; peut-être que cette jeune fille a besoin de se mettre au lit ; mais loin d'obéir à sa mere, cette honnête créature lui répondit insolemment, qu'elle étoit bien pressée, & qu'elle n'avoit qu'à prendre la peine d'attendre, parce qu'elle avoit autre chose à faire. Lisimene à ce farouche accueil, craignant de lui donner occasion de se courroucer davantage, dit avec douceur, qu'il n'étoit pas nécessaire de se détourner pour elle, & qu'elle attendroit sa commodité : en effet s'étant assise, elle attendit patiemment qu'il plût à Pigriéche de faire ce que sa mere lui avoit ordonné.

Richarde, c'est le nom de la mere, avoit perdu son mari depuis plusieurs années. L'envie de posséder toutes les pieces d'or, qu'elle croyoit que ses hôtes avoient en abondance, lui fit proposer au Monarque fugitif de l'épouser. Bon & Rebon qui ne voyoit pour lui que cet asyle d'assuré, y consentit sans se faire beaucoup prier. Mais ses especes d'or ayant manqué tout-à-coup, il vit changer la tendresse de Richarde en une haine effroyable, pour lui & pour sa fille. Elle leur reprochoit sans cesse, qu'elle avoit la bonté de les nourrir sans qu'ils lui servissent à rien, & leur déclara enfin, qu'elle ne prétendoit pas, tandis que sa propre fille travailloit, que cette paresseuse, parlant de Lisimene, ne s'occupât qu'à chanter avec son pere. Une esclave de Richarde, qui conduisoit les moutons, vint à mourir dans ces circonstances. Pigriéche empêcha qu'on n'en achetât une autre, en disant que cet emploi n'étoit pas si pénible, que Lisimene ne le pût exercer ; & qu'elle s'appelleroit désormais Liron. Le

Roi & sa fille furent indignés de ce discours ; mais Pigriéche ayant menacé de les aller dénoncer à la Ville prochaine, la Princesse se mit en devoir d'obéir. Elle fit sortir les moutons de la Bergerie & les mena paître, ayant une quenouille à son côté ; & elle reçut l'ordre sur la quantité d'écheveaux de fil qu'elle devoit rendre le soir. Comme elle étoit diligente & adroite, elle eut rempli le nombre des fuseaux en moins de tems, que ses persécutrices ne le croyoient ; mais son service ne fut point borné à garder les moutons ; lorsqu'elle fut rentrée, on la força de nettoyer la bergerie. Enfin ces impitoyables Furies abusant de sa douceur, & de la crainte que lui causoit le danger où étoit son pere, l'employoient aux ouvrages les plus bas & les plus pénibles.

Lisimene, devenue Liron, se fit enfin une habitude de ce genre de vie. Quand elle avoit achevé sa tâche, elle prenoit son luth ou sa vielle, & se mettoit à jouer près d'une fontaine écartée, qu'elle avoit choisie par préférence. Un jour qu'elle s'y lavoit les mains, elle perdit l'équilibre, & tomba dans l'eau. La frayeur que lui causa cette chûte, lui fit perdre connoissance. En revenant de sa foiblesse, elle se trouva dans un lieu frais ; mais elle n'étoit plus dans l'eau, quoiqu'elle en fût environnée, comme si elle eût été dans une caisse de crystal. Elle vit passer des écrévisses & de petits poissons, qui alloient & venoient tranquillement, comme étant dans leur élément. Ce spectacle singulier ne fut pas ce qui lui causa le plus d'étonnement ; elle en ressentit davantage de se voir entre les bras de trois belles personnes qui paroissoient s'empresser à la faire revenir. Rassurez-vous, charmante Lisimene, lui

dit une d'entr'elles ; il n'y a rien à craindre pour vous ici ; puisque vous êtes parmi vos amies ; & sans lui donner le tems de répondre, nous sommes, ajoûta-t-elle, les Nayades de la fontaine, qui, pour vous témoigner notre reconnoissance du plaisir que nous donne si souvent votre agréable symphonie, voulons interrompre le cours de vos malheurs ; peut-être ne trouverez-vous pas notre amitié inutile. Une autre Nayade prenant la parole: vous ne songez pas, dit-elle, que les vêtemens de cette Princesse sont mouillés, & que ce qui presse le plus, c'est de lui ôter, dans le moment, un habit qui lui convient si peu de toutes les façons ; alors sans lui répondre, ses deux compagnes se joignant à elle, s'empresserent toutes trois à la dépouiller de sa grosse robe. Elles lui en donnerent une autre qui étoit de toile fine, garnie des plus belles dentelles, entremêlées de fleurs. Christalline, la plus belle des Nymphes, la conduisit à sa toillette. Lisimene jettant les yeux sur les miroirs que l'eau formoit de tous côtés, trouva qu'elle étoit coëffée comme Christalline. Tant d'avantages à la fois, la beauté de ces lieux, ainsi que les caresses des Nayades, lui rendirent ces divinités encore plus cheres, & lui faisoient envisager le moment de les quitter avec beaucoup de regret. Cependant il approchoit ; & quoique Christalline lui eût offert de la garder chez elle, ce fut elle qui avertit la Princesse, qu'il étoit tems enfin de se retirer. Allez, vertueuse Lisimene, lui dit-elle, en l'embrassant, allez consoler votre pere, & mériter de plus en plus notre estime ; mais revenez nous voir, ou informez-nous de vos peines. Nous vous assisterons de nos conseils. En prononçant seulement le

le nom de Criſtalline & de ſes ſœurs, vous pourrez pénétrer facilement juſqu'en ces lieux. Les eaux vous ouvriront leur ſein. Elle ajoûta à toutes ſes bontés le préſent d'une houlette; & pour lui en apprendre l'uſage, elle lui dit que quand elle auroit envie de s'occuper à toute autre choſe, qu'au ſoin de ſon troupeau, elle n'auroit qu'à planter ſa houlette au milieu; qu'avec cette précaution elle pouvoit être certaine, que ſes moutons auroient tout en abondance, & que les loups & les voleurs n'oſeroient en approcher. La ſeconde Nayade lui donna un rouet & une quenouille, en diſant qu'elle n'auroit qu'à la charger de filaſſe & la poſer ſur le rouet; qu'elle fileroit toute ſeule ſi bien & ſi promptement, qu'elle n'auroit pas à redouter les reproches de ſes méchantes hôteſſes. La troiſiéme lui fit préſent d'un Caſtor apprivoiſé, & dit à Liſimene, qu'il l'aideroit de ſes dents, de ſes pieds, & de ſa queue, & feroit tout ce qu'elle lui preſcriroit. L'animal ſe nommoit Diligent. En quittant ſes bienfaictrices, Liſimene trouva ſon troupeau raſſemblé, & en état de marcher au premier ſigne qu'elle lui en fit. Richarde & Pigriéche parurent dans ce moment. » Ah! ma mere, s'écria » cette derniere, c'eſt Liron; où a-t-elle pris » ſes beaux atours? Qui les lui a donnés? Mais » que dis-je, donnés, il n'y a perſonne en ces » lieux; qui puiſſe faire de tels préſents; & il » faut abſolument qu'elle les ait fait acheter à la » ville. Il faut bien que cela ſoit, pourſuivit » Richarde; mais pour avoir eu de l'argent, il » faut qu'elle m'ait volée, ou que ſon pere ait » conſervé ſes piéces d'or, quoiqu'il feignit de » me les avoir toutes données. Liſimene ne ré-

» pondit qu'en racontant avec douceur ce qui » lui étoit arrivé ». Pigriéche furieuse, voulut faire décoëffer Liron ; mais les fleurs renaissoient sans cesse dans ses cheveux, qui reprenoient toujours leur premiere situation. Pigriéche s'écria que Liron étoit sorciere ; qu'il n'y avoit rien de plus certain, & qu'elle méritoit le feu, invitant sa mere à la faire brûler sans retardement, de peur, disoit-elle, que cette malheureuse ne donnât quelques maléfices à elles ou à leurs troupeaux. Richarde, dont l'avarice surpassoit la méchanceté, n'approuva point le conseil violent de sa fille, parce qu'il eût fallu acheter une autre esclave à la place de Liron, qui ne leur coûtoit rien. Pigriéche se contenta donc d'ôter à Liron sa belle robe ; elle voulut s'en parer ; mais les fleurs se fanoient sur elle ; sa mere essaya d'en orner les cheveux de sa fille ; elle ne fut pas plus heureuse. Mais croyant avoir trouvé un expédient admirable, elle lui conseilla d'aller chez les Nayades, persuadée qu'ayant plus d'esprit & de beauté que Liron, elle leur plairoit davantage. Cette espérance déterminant Pigriéche, elle alla le lendemain garder les moutons, & n'oublia pas de mettre la belle robe dont elle avoit dépouillé la Princesse. Ainsi parée, elle arrive à la Fontaine ; mais la peur la prit ; & elle n'osa se jetter à l'eau. Cependant ne voulant pas s'en retourner sans tenter l'aventure, elle essaya d'entrer peu-à-peu ; & s'asseyant sur le bord, elle étendit un pied, espérant se glisser doucement. Mais à peine eut-elle touché l'eau, qu'elle y coula toute entiere, & si lourdement, qu'elle pensa se tuer en tombant au fond du bassin qui étoit d'un marbre si raboteux, qu'il lui fit autant

de blessures, qu'il y avoit de pointes. Elle resta long-tems à se débattre au milieu de l'eau : la frayeur que lui causoit ce danger l'ayant fait évanouir, elle seroit morte sans secours, si les Nayades, qui s'étoient réjouies à ses dépens, ne l'avoit secourue. En ouvrant les yeux, elle se trouva entre les mains de trois créatures presqu'aussi laides qu'elle, qui, pour la faire revenir, la tirailloient & la pinçoient sans ménagement. Loin que ces prétendues Nayades ressemblassent au portait que lui en avoit fait la Princesse, elles étoient si hideuses, & leur ajustement si affreux, que Pigrieche fermoit les yeux pour se délivrer de cette vue désagréable. Ce fut bien pis, quand elle se vit coëffée comme elles, c'est-à-dire, avec une affreuse perruque de joncs marécageux & bourbeux, qui achevoient de la rendre effroyable. Elle fut ensuite poussée brusquement hors de la fontaine.

Lorsqu'elle approcha de sa maison, tous ceux qui l'apperçurent prirent la fuite; jamais monstre aussi effroyable n'avoit paru dans ces lieux. Transportée de colere contre Liron, elle exhortoit Richarde à la faire mourir. Ces Mégeres crurent en avoir trouvé le moyen, en commandant à la bergere d'aller cueillir des poires à un arbre si haut, que jusqu'alors aucune échelle n'avoit pu y atteindre; & de les porter vendre au Marché. Mais avec le secours puissant des Nayades, Liron vint à bout de son entreprise. L'Amadriade qui faisoit son séjour dans le Poirier, pencha d'elle-même toutes les branches, & laissa cueillir à Liron autant de poires, qu'elle en voulut. Elle prit aussitôt le chemin de la Ville : des Sylphes bienfaisans soutenoient

en l'air son fardeau ; mais comme elle étoit partie trop tard, elle n'arriva qu'après l'heure du marché. Elle s'en retournoit tristement, lorsqu'elle vit paroître un jeune homme richement vêtu, suivi de beaucoup d'autres qui, par les respects qu'ils lui rendoient, faisoient connoître assez qu'il étoit leur maître. Il l'aborda sans cérémonie ; mais avec toute l'honnêteté due au beau sexe. Il s'informa d'abord de ce qu'elle portoit dans son panier ; & charmé de l'air noble & de la beauté de cette jeune fille, il lui prit tout son fruit, qu'il paya de quantité de piéces d'or. Mais, ajouta-t'il, vous ne me paroissez pas née pour l'emploi où vous êtes ; me refuserez-vous le plaisir de m'apprendre votre nom, votre condition, & comment il est possible, que depuis que je chasse dans ces bois, je n'aye pas encore eu le bonheur de vous rencontrer ? Quel lieu écarté peut vous avoir dérobée à mes regards ? Seigneur, reprit-elle modestement, on m'appelle Liron ; je suis à présent bergere ; & ma Belle-mere chez qui j'habite, m'a commandé d'aller vendre du fruit à la Ville. Son habitation n'est pas éloignée de ces lieux. Puisque nous sommes séparés par un si petit espace, lui dit ce jeune homme, je me flatte que si vous avez encore des poires à porter à la Ville, vous me donnerez la préférence. Liron le lui promit, pourvu que sa Belle-mere lui en donnât la permission. Cette femme & sa fille furent extrêmement surprises à la vue de tant d'or. Pigrieche voulut aussi elle-même, porter dès le lendemain des poires au Marché. Elle dédaigna de prendre aucune instruction sur la façon de les cueillir, parce que la vieille ayant eu la curiosité de suivre Liron, elle l'avoit en-

tendue demander au Poirier la permission de prendre de son fruit. Ne se croyant pas obligée d'entretenir si poliment un arbre qui lui appartenoit, elle l'aborda brutalement : allons vîte, lui dit-elle, je n'ai ni le tems ni l'envie de m'amuser ici à te faire des complimens; il me faut des poires; baisse promptement tes branches. L'Amadriade qui habitoit le Poirier, baissa toutes ses branches à la fois avec tant de vigueur, qu'elles appuyerent cent mille coups de bâton sur les épaules de cette rustique harangueuse. Une Salve si imprévue fut suivie d'une grêle de poires, dont Pigrieche fut accablée. Elle se mit à ramasser les moins meurtries ; & elle partit enfin avec sa provision.

Déjà dans l'excès de son impatience, le beau Chasseur avoit fait parcourir toutes les routes de la forêt. Après bien des inquiétudes, un de ses gens cria à haute voix, qu'il appercevoit la bergere. Pour lui épargner une partie du chemin, il courut au-devant d'elle. Le voile qui couvroit son panier, lui cachoit le visage. Il ne douta pas un instant, que ce ne fût celle qu'il désiroit; mais Pigrieche s'étant montrée à découvert, l'officieux inconnu recula d'épouvante, en s'écriant ; juste Ciel! ce n'est point Liron. Non vraiment, dit Pigrieche d'un ton aigre & courroucé; ce n'est point Liron ; mais c'est moi, qui ne me changerois pas pour elle ; & voyant à l'air du chasseur, qu'il ne pensoit pas sur son compte aussi obligeamment qu'elle-même, elle se mit dans une colere horrible & lui dit mille injures. L'Inconnu n'y répondit que par le mépris; ses gens moins endurans firent pleuvoir sur les joues de la belle une grêle de soufflets, & la laisserent rouée de coups. Ayant gagné le logis

avec beaucoup de peine, elle vouloit absolument que Richarde fît mourir Liron, & que le Poirier fût coupé & brûlé. La vieille y consentit d'abord; mais l'avarice s'opposant à ce projet, elle laissa Liron porter des poires au marché, jusqu'à ce qu'elles fussent toutes cueillies. Dès qu'elle n'apporta plus de profit, elles chercherent conjointement de nouvelles occasions de la tourmenter.

Il y avoit, à une lieue de leur demeure, & dans un endroit extrêmement désert, un moulin qu'on appelloit *le Moulin du malheur.* Il avoit été nommé de la sorte, parce que depuis bien des années, il n'y étoit jamais allé personne, à qui il ne fût arrivé en chemin quelques accidents fâcheux. On les imputoit au Meunier & à sa femme; & ce qui autorisoit le plus ces soupçons, étoit leur humeur solitaire. Ce genre de vie & le péril qu'il y avoit à les aller visiter, les rendoient si redoutables, que si quelqu'un étoit courroucé contre ses ennemis, il souhaitoit qu'ils fussent obligés d'aller chercher de la farine au moulin du malheur. Ce fut-là que Richarde ordonna à Liron de conduire son bled; & pour prouver qu'elle y avoit été, elle lui enjoignit d'en rapporter des pierreries que le jardin du Moulin du malheur produisoit sans nombre, à ce que disoit le bruit commun. Liron se mit en marche, & courut chez les Nayades, pour y prendre les instructions dont elle avoit besoin. Cristalline lui recommanda sur toutes choses la prudence, l'exactitude & la douceur. Sa houlette d'ailleurs & Diligent qui l'accompagnoient, devoient lui être d'un grand secours. Elle n'étoit plus qu'à une distance médiocre du moulin, quand les cris douloureux d'un enfant,

attirant son attention, la firent voler au lieu d'où ils partoient. Ils ne pouvoient venir que d'une fontaine, près de laquelle il lui falloit passer pour arriver au moulin. Elle précipita ses pas vers cet endroit. Elle fut effrayée d'y voir un enfant qui ne paroissoit pas avoir plus de cinq ans ; quoique le froid fut excessif, elle n'hésita point sur le parti qu'elle avoit à prendre. Elle descendit dans la fontaine où elle eut de l'eau jusqu'à l'estomac ; & ce ne fut pas sans risque pour sa vie, qu'elle sauva celle de cet enfant. Elle l'emporta dans ses bras jusqu'au moulin. A son arrivée elle eut à essuyer l'attaque de quatre dogues en furie, qui voulurent se jetter sur elle ; mais elle les appaisa en leur jetrant à chacun une part d'un gâteau que Cristalline lui avoit donnée. Elle entra dans la maison du Meunier qui la traita d'abord assez mal, ainsi que sa femme. On lui demanda ce qu'elle avoit. C'est un enfant, répondit la Princesse, qui est à demi mort de froid ; je l'ai tiré de l'eau où il se noyoit. Que vois-je, s'écria cette femme en le prenant entre ses bras ! c'est mon fils ! Ah, belle bergere, où l'avez-vous trouvé ? Le Meunier accourut à ces cris. Généreuse Princesse, lui dit-il, belle Lisimene, un bienfait n'est jamais perdu ; vous m'avez rendu le plus grand service que je pouvois recevoir ; il est juste qu'à votre tour, vous ayez sujet d'être contente de ma reconnoissance. On vous a envoyé en ce lieu pour vous perdre, continua-t'il ; mais la mauvaise intention de vos ennemies tournera à leur confusion. En effet Liron obtint du Meunier tout ce qu'elle voulut, sans oublier les pierreries. Pigrieche, toujours jalouse de Liron, voulut aussi aller au moulin du malheur ; mais son impru-

dence & son mauvais caractere la firent tomber dans tous les piéges que tendoit le Meunier à ceux qui lui rendoient visite. Elle gagna la porte du moulin, & crut devoir s'aider du marteau; mais elle le laissa aller plus promptement qu'elle ne l'avoit pris. Sa main en fut toute grillée. Elle poussa des cris effroyables, qui firent sortir le Meunier; il la reçut avec beaucoup de tranquillité, tandis qu'elle exhaloit sa fureur en injures & en malédictions. Elle voulut voir le jardin de pierreries : il l'y conduisit poliment, & lui permit d'y cueillir un bouquet; mais Pigrieche ravagea tout le Parterre, & prit une si grande quantité de fleurs, qu'elle en remplit un sac. Elle partit fort joyeuse du Moulin du malheur. Dans la route elle entendit deux hommes qui se disputoient pour le partage de quelques piéces d'or qu'ils avoient trouvées. Elle voulut en avoir sa part, & les menaça de les dénoncer à la Justice. Ceux-ci furieux d'être obligés de perdre une partie de leur proye, assommerent de coups Pigrieche qui passa la nuit dans la boue, le corps brisé & le poignet démi. Mais de retour auprès de sa mere, elle se consola de tous ses malheurs par la possession des richesses qu'elle avoit emportées du moulin. Ayant voulu jouir du spectacle charmant de ses pierreries, elles se changerent en Guespes & en Frélons, qui lui firent souffrir des tourmens inexprimables.

Cependant Liron passoit des jours fort agréables dans la compagnie du beau chasseur qui avoit eu le bonheur de découvrir le lieu de sa retraite. Pigrieche surprit un jour ces deux Amans; & comme, malgré la mauvaise réception qu'elle avoit essuyée de l'inconnu, elle avoit été touchée de sa

bonne mine, la jalousie se joignit dans son cœur à la haine qu'elle avoit déjà pour sa rivale. Elle pressa, plus vivement que jamais, sa mere de la faire mourir. Mais cette femme qui craignoit les suites de cette action, eut recours à une Magicienne du voisinage, qui lui donna une bougie noire, à laquelle étoit attachée la vie de la Princesse.

Ce présent avoit de quoi satisfaire la méchanceté de Richarde & de sa fille; mais l'avarice de la mere lui suggéra le projet de livrer au Roi Ambitieux, Bon & Rebon avec Lisimene, pour en tirer une récompense proportionnée à ce service. Elle partit pour se rendre à la Cour du Tyran, qu'elle informa de ce qu'il lui importoit si fort de savoir. Le Chasseur que nous avons laissé auprès de la bergere Liron, étoit le Prince Parfait, fils d'Ambitieux. Il avoit quitté la Cour, pour ne point paroître prendre part aux crimes de son pere, & s'étoit choisi une retraite à l'extrémité du Royaume, non loin de la demeure de Richarde. Liron qui ne le connoissoit point encore pour ce qu'il étoit, avoit pris pour lui les sentimens les plus tendres. Elle en fit l'aveu à son pere, qui l'accompagna à la fontaine, résolu de la donner en mariage au Cavalier, & de la soustraire, par ce moyen, à la fureur de sa Marâtre. Quelle fut sa surprise, lorsque demandant au Chasseur son nom & sa famille, il sçut qu'il étoit le Prince Parfait, fils de son plus mortel ennemi? Comme il s'en falloit beaucoup qu'il ressemblât à son pere, le Roi consentit aisément à lui faire épouser Lisimene. Le jour & l'heure furent pris pour la cérémonie. Pigrieche qui, cachée dans le creux d'un arbre, avoit entendu toute cette conversation, résolut d'en tirer avantage. Ayant,

par la vertu de quelques herbes, assoupi Bon
Rebon & sa fille, elle se rendit dans l'endr
convenu à l'heure marquée, avec les habits
Lisimene. Le Prince ne doutant point que ce
fût sa belle maîtresse, s'étoit avancé au-dev
d'elle, & se disposoit à lever le voile qui lui c
vroit le visage. Quatre hommes, qui fure
l'instant suivis de plus de trente, sortirent d
tre les arbres, se saisirent de lui, sans qu'il
eu un moment pour se reconnoître, encore mo
pour se défendre. Ils l'enleverent; & en mêm
tems plusieurs de leurs compagnons se jetter
sur Pigrieche. Ils emporterent l'un & l'a
jusqu'au bord de la mer, où deux navires les
tendoient. Ils firent monter le Prince sur l'un
Pigrieche fut mise dans l'autre. Mais qui po
représenter la douleur du Prince, lorsqu'il vit
porter Bon & Rebon, & que, par ce cruel con
tems, il perdit l'espoir de posséder Lisime
Bon & Rebon & le Prince Parfait sont condui
la Cour d'Ambitieux, qui les condamne à la m

On est sur le point d'en venir à l'exécut
Tout-à-coup la riviere s'enfle & innonde la p
où le bucher étoit dressé, entraîne les Prince
les dérobe à la fureur du Tiran. On voit enf
sortir du sein de l'Onde, un Char environn
feux étincellans; un nombre prodigieux de N
des vêtues d'une gaze d'argent mêlée des plu
ves couleurs, accompagnoient ce char brill
& l'on fut fort étonné d'y voir le Roi, Lisime
Parfait. A leur aspect, Ambitieux demeura
mobile; mais la fureur l'emportant bientô
la surprise, il s'avança fierement vers le Roi
commanda qu'on le saisît. La populace ex
contre le tiran par la voix de la Nayade, se

ge du côté des Princes qui prennent en triomphe le chemin du Palais. Il étoit de sa politique, que Bon & Rebon s'assurât au moins de la personne de l'usurpateur; il lui fit grace sans balancer; une Gnomide sort tout-à-coup de terre, & déclare que le Prince Parfait, par un enchaînement d'aventures, est le fils de Bon & Rebon, & que la Princesse Lisimene doit la naissance à une sœur du Monarque. A ce récit l'Usurpateur se passe son épée au travers du corps. Bon & Rebon pardonne à Richarde tous ses crimes. Il fait faire ensuite les préparatifs du mariage de Parfait & de Lisimene. Pigrieche au désespoir de perdre son Amant, engage sa mere à allumer la bougie noire, comptant faire périr par-là sa rivale. Mais la fin de la bougie est celle de la vie de Pigrieche. Lisimene étant bergere, s'en étoit saisie, par le conseil des Nayades, & y en avoit substitué une autre de même couleur. Richarde apprenant la mort de sa fille, se jette par la fenêtre. Bon & Rebon la pleure, la fait inhumer, & résigne le pouvoir souverain au Prince Parfait.

Pour ne pas vous accabler de Contes, permettez-moi, Madame, de passer sous silence une partie de ceux de Madame de Villeneuve, dont les titres sont : *le Prince des Cœurs & la Princesse Grenadine ; la Princesse Azerolle, ou l'excès de la constance ; Fleurette & Abricot ; le Loup galeux ; & Belinette ou la jeune vieille.* Je ne m'attacherai qu'à celui qui m'a paru le plus agréable, *la Princesse Azerolle.*

Dans une de ces grandes Lotteries, où les Fées tiroient au sort les Royaumes qu'elles devoient protéger, celui des Aglantiers tomba à la Fée

La Princesse Azerolle.

Babonette. C'étoit une bonne créature, trop simple, pour connoître le mal, trop timide pour le désapprouver, crédule par bonté, bonne par foiblesse. Nulle sorte d'esprit, point de mémoire, & d'une négligence pour sa personne, qui augmentoit beaucoup les désagrémens de sa vieillesse. Elle avoit à peine pris possession de sa Charge, que le Roi mourut d'apoplexie, en recommandant à la Fée un fils unique qu'il laissoit au berceau. Du caractere dont étoit Babonette, elle ne pouvoit guère cultiver l'esprit & le cœur de son Eleve qu'elle nomma Doudou; aussi le laissa-t'elle dans les dispositions qu'elle lui trouva; seulement elle lui inspira une aversion générale pour les femmes. La Fée Canadine ayant fait une visite de politesse à Babonette, la vue de Doudou fit impression sur son cœur; elle prit cet amour naissant pour un simple intérêt à l'éducation du Prince; & secrettement elle mit tout en usage pour perfectionner les bonnes qualités du jeune Monarque. Lorsqu'il eut atteint sa quinziéme année, Canadine le demanda en mariage à Babonette qui le lui accorda : mais cette Fée n'ayant pas trouvé le Prince aussi facile qu'elle l'avoit été, & ne voulant pas lui causer le moindre chagrin, alla rendre compte à Canadine des vains efforts qu'elle avoit faits en sa faveur. Canadine crut que le tems pourroit faire changer Doudou : elle redoubla ses soins & ses bienfaits.

Un jour que le Roi s'étoit écarté du reste de la Chasse, en poursuivant un Daim avec trop d'ardeur, il fut extrêmement surpris, de se trouver dans une espece de salle d'une très-grande étendue, & de voir à l'un des angles, une jeune

personne sous un pavillon de gaze d'argent, assise assez près d'une vieille femme qui sembloit dormir. Il mit aussitôt pied à terre; & s'approchant avec un trouble & un embarras qui lui étoient inconnus, » que vous êtes belle, lui dit-il, en » mettant un genou en terre? Que vous mériteriez d'adorations, si vous n'étiez pas une » femme! Je ne suis pas une femme, répondit-» elle; je m'appelle Azerolle. La Fée Sévere que » vous voyez là, me mene au Château inaccessi-» ble... Mais ne vous appellez-vous pas Tur-» lupin, dit-elle? Non, Madame, répondit le » Roi un peu déconcerté. Les Princes de mon » Sang n'ont jamais porté des noms ignobles. » J'en suis fâchée, répondit Azerolle en baissant » les yeux. Pourquoi, dit le Prince? Je m'appelle » Doudou; cela ne fait rien, répondit-elle; je » vois bien que l'on m'a trompée. Comment, » dit le jeune Prince, vous auroit-on parlé de » moi? Je l'ai cru, répondit-elle; & je ne com-» prends rien à cela; ni moi non plus, reprit-il; » expliquez-vous mieux, je vous en conjure. » Je vais tout vous dire, continua la jeune per-» sonne : peut-être vous éclaircirez mes doutes.

» Je n'ai jamais vu que la Fée. Elle m'a dit » qu'autrefois j'avois un pere & une mere; » en avez-vous eu, vous? Sans doute, répondit » le Prince; ils étoient Roi & Reine; & les » miens aussi, dit Azerolle. Mais, dites-moi, » puisque vous avez eu un pere, il y a donc plu-» sieurs hommes dans le monde? Il y en a, ré-» pondit le Roi, à peu-près autant que de fem-» mes. Ah, voilà qui est bien, dit la Princesse; » je commence à m'éclaircir; & moi, dit le » Prince, je vous entends un peu moins. Il n'est

» plus nécessaire à présent que vous m'enten-
» diez, reprit tristement Azerolle. Que dites-
» vous, s'écria Doudou? Chaque moment aug-
» mente ma curiosité : je sens qu'il ne m'est plus
» possible de vivre, sans être éclairci de votre sort.
» Eh bien, dit la Princesse, puisque vous voulez
» tout savoir, je veux bien vous le dire, mais
» à condition que vous me direz aussi, si vous
» êtes un homme. Ah, rien n'est si vrai, répon-
» dit vivement le Prince; mais, charmante
» Azerolle, pourquoi en doutez-vous? Puisque
» vous êtes un homme, interrompit-elle, vous
» vous appellez donc Turlupin? Eh, laissez-là
» votre Turlupin, reprit impatiemment le Prin-
» ce; ne m'en parlez jamais. Je n'en parlerai
» plus, dit la Princesse, puisque cela vous fait de
» la peine; cependant j'aurois voulu vous dire
» que Sévere me mene chez lui, afin qu'il m'é-
» pouse & me fasse Reine. Quoi, vous allez
» vous marier, s'écria Doudou? Oui, dit Aze-
» rolle; on m'avoit dit qu'il n'y avoit que lui
» d'homme dans le monde; j'en étois bien aise;
» mais à présent .... Achevez, belle Azerolle,
» achevez, dit le Prince avec une vivacité dont
» il ne démêloit point la cause; désireriez-vous
» que la Fée changeât de résolution? Serois-je
» assez heureux.... Oh non, répondit la Prin-
» cesse; apparemment tous les hommes se res-
» semblent; & cela m'est égal. Ah, voilà bien les
» femmes, s'écria le Prince; on ne m'a point
» trompé; elles sont perfides avant même de
» connoître la perfidie. Je crois que vous me
» querellez, dit Azerolle? Que vous ai-je fait?.. Je
» serois bien fâchée que vous soyez malheureux».
Doudou rassuré par ces derniers mots, se

mit à genoux comme s'il n'y avoit point eu de Sévere au monde; mais un mouvement que fit la Fée, leur persuada qu'elle alloit s'éveiller. Ils imaginerent à la hâte mille moyens de se revoir, qui leur parurent tous très-faciles à exécuter. Le Prince monta à cheval & s'éloigna. Il ne faut pas être Fée, pour s'appercevoir du plus petit changement dans le cœur de ce que l'on aime. Canadine s'apperçut de son nouveau malheur un moment après l'arrivée du Roi, lequel à la premiere question, conta tout de suite la rencontre d'Azerolle. Il peignit sa beauté, ses graces, sa naïveté avec transport; mais il ne dit que ce qu'il falloit, pour exprimer les sentimens qu'elle lui avoit inspirés. Cet aveu fit un effet bien différent sur les deux Fées. Babonette pleuroit de joie : » voyez » le hasard, disoit-elle; le pauvre enfant, qu'il » dit bien tout cela! il me semble que c'est moi. » Mais où est-elle cette petite Azerolle, que » j'aille te la chercher? Qu'ils seront heureux, » continua-t'elle en s'adressant à Canadine! Nous » les marierons. Je suis sure qu'ils ne cesseront pas » de se caresser; cela nous réjouira. Tu es donc » bien amoureux, ajouta-t'elle en se tournant vers » le Prince? viens, mon petit moineau, viens » que je t'embrasse ». Canadine emportée par la jalousie, le dépit & l'indignation, toucha le Roi de sa baguette, en disant avec un sourire amer : » tenez, Madame, mettez-le donc en cage ce » moineau si chéri ». La honte suivit de près l'emportement de Canadine; elle se leva avec précipitation pour chercher le malheureux oiseau, & lui rendre sa premiere forme. Il s'étoit déjà échappé par une fenêtre qu'il avoit trouvée ouverte. L'instinct se joignant à l'amour, le condui-

ſit à tire d'aîles dans la forêt, où il avoit laiſſé Azerolle. Il la trouva qui diſputoit avec la Fée, pour ne point quitter un lieu où elle eſpéroit de revoir ſon Amant. Mais enfin, contrainte de monter dans le Char de Sévere, elle prit la route du Château inacceſſible. Le Roi Moineau l'y ſuivit. C'étoit la demeure de Turlupin. Il étoit fort jeune quand ſon pere mourut. La Fée Sévere ſa tante ſe chargea de ſon éducation; mais comme il étoit prodigieuſement ſot, elle ſentit bientôt que l'on n'en pouvoit faire qu'un Prince fainéant; cependant elle ſe détermina à lui donner un Royaume; & ce fut en conſéquence de cette réſolution, qu'elle éleva la Princeſſe Azerolle, héritiere d'un fort grand Etat, dans une ſolitude & une ignorance totale, parce qu'elle ſavoit que les ſecrets de ſon art n'étoient pas ſuffiſans, pour voiler les défauts de Turlupin; & que pour engager la Princeſſe à l'épouſer, il falloit la priver des moyens de comparaiſon, ſeule arbitre de la valeur des choſes.

En approchant du Château, elles virent Turlupin qui prenoit le divertiſſement de balayer ſa cour. Quoiqu'il attendît les Dames, il fut très-ſurpris de les voir; la ſurpriſe eſt toujours le premier mouvement des ſots. Dès que ſes yeux l'eurent aſſuré que c'étoit ſa tante qui arrivoit, il s'enfuit, en criant de toutes ſes forces *tirez, tirez*. En même-tems on entendit une Salve de boëtes ſi prodigieuſement chargées, que la plûpart creverent & bleſſerent, de leurs éclats, les Corneilles qui tiroient le Char de la Fée. Ces oiſeaux épouvantés s'écarterent avec fureur, & prenant leur eſſor inégalement, fracaſſerent le Char qui n'étoit que de cannes très-légerement travaillées. Sévere

vere & Azerolle se releverent comme elles pûrent ; car Turlupin qui avoit promptement passé un habit & mis une perruque poudrée de la plus belle farine de la maison , pour ne point manquer à sa dignité, les attendoit sur le Perron, en criant » *de la joye, de la joye ;* n'ayez pas » peur. Voilà un beau divertissement, lui dit » la Fée en l'abordant. Ah, ah, ma tante, in» terrompit-il en éclatant de rire, vous n'êtes pas » un bon cheval de trompette, puisque vous » avez peur du bruit. Ce ne sera rien ; diver» tissons-nous ». Quand ils furent arrivés dans un sallon magnifique, il s'arrêta ; & se tournant vers Azerolle, » allons, dit-il, Mademoiselle, » vous savez pourquoi vous venez ici ; nous se» rons bientôt familiers ensemble. Commen» çons à bannir les cérémonies ». En même-tems il prit Azerolle par la tête, & l'auroit baisée malgré sa résistance, sans le tendre moineau qui étoit entré en même-tems que la compagnie, & qui fondant sur le visage de Turlupin, lui mordit une joue de toute sa force, tandis que Sévere, déjà de mauvaise humeur de sa chûte, perdant toute patience, lui donnoit un soufflet sur l'autre.

» Bon, bon, dit Turlupin, en se rapprochant de » la Princesse, c'est qu'elle est jalouse. Elle vou» droit que je vous ennuyasse avec des compli» mens : par ma foi, ils me donnent la migraine : » tenez, Mademoiselle, je suis un bon vivant, » qui n'engendre pas la mélancolie ; ah ! vous » m'aimerez, quand une fois nous . . . Mais ré» pondez-moi donc, dit-il en s'interrompant. » Non, Monsieur, répondit Azerolle sans avoir » entendu ce qu'il lui disoit. Ah ! s'écria-t'il en » riant plus fort, elle fait la petite sucrée ; mais

» nous verrons, quand je serai votre mari ».
A ce mot de mari, la Princesse qui rêvoit de tout son cœur à celui qu'elle auroit voulu avoir, leva les yeux sur Turlupin, & ne put retenir des larmes qui coulerent en abondance. » Oh, oh, » dit-il, c'est bien pire; venez, venez, Mad. Sé» vere; je ne sçais que dire aux gens qui pleurent.
» La Fée s'approcha; mais frappée à la vue du moineau couché sur l'épaule de la Princesse, auquel jusques-là elle n'avoit fait aucune attention, elle s'arrêta, cherchant à démêler la vérité des soupçons que la force de son art lui faisoit naître sur la métamorphose du Prince. Elle le consideroit attentivement, sans s'embarrasser des pleurs d'Azerolle. Le tendre Moineau, occupé uniquement de la douleur de sa Princesse, se rouloit sur sa gorge, passoit son bec autour de son menton, sans se soucier de l'étonnement de Turlupin qui ne cessoit de crier: » cela est ad» mirable! on diroit qu'il y entend finesse. » Lorsque Canadine & Babonette entrerent, avec un bruit qui les tira tous quatre de leurs occupations, Sévere alla au-devant de ses sœurs, qu'elle reconnut d'abord; mais Canadine, sans répondre à ses complimens, s'avança avec précipitation vers le Roi Moineau. Les caresses qu'il faisoit à sa rivale, n'étoient pas échappées à son premier coup d'œil. » Ah! cruel! s'écria-t'elle, le » moyen le plus sûr pour t'arracher aux plaisirs » que tu prends, c'est de te rendre ta premiere » forme ». En même-tems elle le toucha de sa baguette; & le tendre Moineau devint le tendre Doudou.

Les trois Fées ayant résolu de tenir conseil, Canadine commença par changer le Prince & la Princesse en deux belles statues de mar-

bre, pour les empêcher de se parler pendant les délibérations. Le résultat fut, qu'il falloit essayer de détacher ces Amans l'un de l'autre ; & pour y parvenir, Canadine leur donna une figure si hideuse, qu'il n'y avoit rien de plus laid. Mais la conformité de malheurs unissoit encore plus étroitement le Prince & la Princesse. Un troisieme moyen parut plus efficace : ce fut, en laissant à Doudou sa laideur, de rendre à Azerolle toute sa beauté, & d'y ajouter encore de nouveaux charmes. L'admiration que la beauté d'Azerolle causoit à Doudou, ne fut pas si pure, que l'on n'y découvrît un mêlange de tristesse, qui déceloit le retour de l'amour propre. Ses transports étoient timides ; sa joie étoit embarrassée ; & les remercîmens qu'il fit à Canadine, tenoient un peu aux reproches d'en avoir trop fait. De son côté, la Princesse que Canadine avoit placée vis-à-vis d'une glace, contente de sa beauté qu'un peu de jalousie lui faisoit comparer à celle de la Fée, voulut encore la surpasser dans l'air majestueux de la taille : elle se tint plus droite ; son port devint plus noble. Elle mêla une fierté modeste à la tendresse de ses yeux, dont la comparaison la satisfit encore. Mais tandis qu'elle jouissoit de son triomphe, elle portoit, sans le savoir, dans le cœur de son Amant, une premiere atteinte de chagrin, qui fut suivie de beaucoup d'autres.

Le Prince avoit trop peu de connoissance des femmes, pour penser qu'une simple émulation de beauté pût dérober des momens à l'amour. Azerolle lui parut trop occupée d'elle-même ; il attribua les nouveaux agrémens qu'elle ajoutoit à ses charmes, au mépris que sa laideur lui inspiroit. Pour cacher le trouble que ses réflexions répandoient

sur son visage, il sortit brusquement sans écouter Canadine qui vouloit l'en empêcher. Azerolle, que la vanité ne pouvoit distraire long-tems, voulut le suivre; mais elle fut arrêtée par Turlupin, qui accourut pour lui présenter un chat, qui venoit, disoit-il, de tomber des nues. Accoutumé à ses platitudes, on ne fit nulle attention à ses paroles. La Princesse aimoit les chats; elle ne put se défendre d'accepter celui-là avec empressement. Il valut une révérence de bonne grace à Turlupin, & un remercîment dont sa sottise fut déconcertée. » Fy donc, Mademoi-
» selle, lui dit-il, il n'y a pas de quoi; vous pre-
» nez les choses trop sérieusement. Enfin, il est
» à vous; vous en ferez des choux, des raves; il ne
» me coûte rien ». Quoiqu'Azerolle fût enchantée de posséder cet animal, le plus beau de son espece, elle n'oublia pas que le Prince l'avoit quittée avec chagrin. Elle partit comme un éclair, tenant le chat dans ses bras, qu'elle caressoit chemin faisant, & courut par-tout où elle crut pouvoir trouver son Amant affligé. Ce chat entroit pour beaucoup dans les desseins de Canadine; elle resta fort surprise du peu de distraction qu'il avoit causé à la Princesse. Turlupin, sans savoir pourquoi, en fut encore plus étonné.
» Mais . . . mais . . . mais, Madame, s'écria-
» t'il, *elle emporte mon chat* ».

Cependant Azerolle, après avoir parcouru inutilement tous les endroits du jardin où son Amant avoit coutume de se promener, l'apperçut enfin assis sur le bord d'un canal d'eau vive, qui bornoit un des côtés de ce vaste enclos. Il avoit le visage appuyé sur ses mains, dans l'attitude d'un homme qui rêve tristement. Azerolle rallentit sa course à mesure

qu'elle approchoit; sa démarche étoit si légere, qu'elle arriva fort près de lui, sans qu'il l'apperçût. Elle le tira de sa rêverie, en lui donnant sur les mains deux ou trois petits coups de la patte de son chat. L'esprit de Doudou avoit dans ce moment-là si peu de disposition à la gaieté, que cet innocent badinage lui donna de l'humeur contre le chat. Il le repoussa vivement, & reprocha cette plaisanterie à la Princesse avec tant d'aigreur, qu'étonnée d'une façon de parler si nouvelle, elle crut que les griffes de l'animal l'avoient blessé. Elle lui en fit de tendres excuses; mais ce Prince sans y répondre, s'expliqua tout de suite sur le mépris qu'il avoit cru remarquer dans ses yeux. L'ingénue Azerolle se justifia avec tant de candeur, que le raccommodement suivit de près l'explication. Cependant cette premiere querelle fut bien-tôt suivie d'une seconde; & Doudou arrachant brusquement le chat des mains d'Azerolle, alloit le jetter dans le canal, lorsqu'il s'échappa & devint un jeune homme d'une figure telle qu'on la prend, quand on peut choisir, & d'une beauté égale à celle d'Azerolle. C'étoit le génie Zumio que son amour pour Canadine rendoit depuis long-tems malheureux. Cette Fée voulut s'en servir dans cette occasion, pour inspirer de la jalousie à Doudou. Elle y réussit sans peine.

Zumio employoit tous ses soins auprès de la Princesse, & lui persuadoit qu'en feignant d'y répondre, elle rameneroit plus facilement à elle son Amant. Le génie l'engagea même à pousser la feinte jusqu'à vouloir l'épouser. Tout étoit prêt pour la cérémonie : & Zumio, dont le bonheur étoit attaché à rendre volage une Amante fidele, touchoit au moment heureux, lorsque Turlupin,

qui étoit entré dans le Laboratoire d'une des Fées, & qui, d'un mélange de compositions, avoit formé un flambeau magique, parut tout-à-coup dans l'assemblée, & porta la lumiere dans tous les cœurs. Doudou vit sa Princesse telle qu'elle étoit, c'est-à-dire, fidelle & tendre. Azerolle apperçut un traître dans Zumio; & pour dernier dénouement, la Fée Souveraine s'étant montrée aussi-tôt, voulut qu'Azerolle & Doudou fussent unis à jamais.

Ce Conte, Madame, est une bagatelle; mais la plume de l'Auteur a sçu la rendre agréable & intéressante.

Je suis, &c.



LETTRE XVI.

VOICI encore, Madame, un Roman de Madame de Villeneuve, *le Beau-frere supposé*, en quatre parties. Vous y verrez avec horreur, tout ce qu'une femme, & pour dire encore plus, une Italienne ambitieuse, vindicative & jalouse, est capable d'exécuter. Le Beau-frere supposé.

Dans les Colonies que le feu Duc d'Orléans, Régent du Royaume, fit embarquer pour le Missisipi, le nombre des hommes étant plus grand que celui des femmes, on fut obligé de prendre de celles-ci dans les maisons de force. Le Chevalier de Morsan eut la conduite d'un bâtiment chargé de cette galante marchandise; & il ne fut pas plutôt en mer, que le Chirurgien & l'Aumonier du vaisseau lui donnerent avis, qu'une des filles étoit en danger de perdre la vie par le plus violent désespoir. Il n'étoit pas surprenant qu'un grand nombre de ces créatures fussent très-affligées de faire un pareil voyage; c'est ce qui empêcha le Chevalier de faire attention à ce qu'on lui rapportoit; mais Madame de Morsan, sa Belle-sœur, qu'il conduisoit à S. Domingue, témoigna quelque curiosité de voir cette personne. Ils descendirent à fond-de-cale, & trouverent en effet une jeune fille, de la plus jolie figure du monde, se désespérant de la maniere la plus touchante, & refusant toute espece de consolation & de secours. Le Capitaine, naturellement peu sensible, traita cette fille assez durement, ne doutant point qu'elle ne fût ce qu'elle paroissoit être,

& la menaça même de la faire punir, si elle persistoit à s'abandonner à la douleur. Madame de Morsan s'y prit tout autrement, & fit transporter dans sa chambre la malheureuse qui lui inspiroit tant de pitié. Elle vint à bout de lui faire prendre quelque nourriture, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit adoucir la rigueur de son sort. Dans ce moment le Chevalier parut : » eh bien, la belle, » lui dit-il en souriant, avez-vous encore envie » de mourir ? Ma foi, vous feriez mal ; & ce » seroit dommage ; car vous êtes la plus gentille » de toute la cargaison ». L'air familier & sans façon dont le Chevalier parloit, fit connoître à cette jeune personne, le peu d'estime qu'il avoit pour elle ; ce qui lui fit baisser les yeux en rougissant, & l'obligea à répandre quelques larmes. La Comtesse s'en apperçut ; & craignant de la voir retomber dans un nouvel accident, elle se pressa d'interrompre le Chevalier, & lui dit assez bas, que cette jeune personne se disant de condition, il avoit peut-être tort de la traiter avec tant de mépris, & qu'il étoit à propos de s'éclaircir de la vérité, par le récit de ses avantures.

Ce récit, Madame, est la partie du Roman la plus intéressante, & sur laquelle roulent tous les autres événemens. » Mon pere, dit l'inconnue, » étoit Chef d'Escadre, & s'appelloit le Baron de » Malcour. Il eut, la premiere année de son ma- » riage, une fille, mon aînée. Je naquis cinq ans » après, & fus reçue comme si de ma naissance » eut dépendu la félicité de ceux à qui je devois » la vie. Je devins l'objet des empressemens de » tout le monde, à l'exception de ma sœur ; la hai- » ne s'étant placée chez elle au même degré que » l'amitié avoit fait chez les autres, elle me cacha

» point l'horreur que je lui inspirois; soit qu'elle
» prît sa source dans la jalousie, ou qu'ayant cru
» devoir être toujours unique, elle s'offençât
» de l'obstacle que je mettois à cette qualité.
» J'avois quinze ans, lorsqu'une ancienne amie
» de ma mere vint à Paris. C'étoit la Comtesse
» Boreli, avec le Comte son fils, d'une des plus
» illustres Maisons de Florence. Voulant resser-
» rer les liens de l'amitié qui l'unissoient à ma
» mere, elle lui demanda, pour son fils, une de
» ses filles en mariage. Le Comte étoit toujours
» avec nous; il avoit de l'esprit, étoit bien fait,
» & on lui avoit donné toute l'éducation qui con-
» venoit à un homme de son rang; mais le mal-
» heur voulut que, suivant le torrent, il me pré-
» férât à mon aînée, & que je fusse assez infor-
» tunée pour lui plaire. Je ressentois pour lui une
» horreur invincible, sans en savoir la raison;
» & quand mon pere, pressé par la Comtesse,
» me fit la proposition de cette alliance, je me
» jettai toute en larmes à ses pieds, & le conju-
» rai de ne me point contraindre à lui obéir. Il
» me le promit; & quelques jours après, il fit
» part de mes sentimens à la Comtesse. Il ajouta
» qu'il étoit au désespoir, qu'elle & son fils ne
» se fussent pas plutôt déterminés en faveur de
» mon aînée, qui, plus âgée, & par conséquent
» plus raisonnable, auroit sans doute mieux ré-
» pondu à l'honneur qu'elle nous vouloit faire.

» Madame Boreli, dont la plus forte passion
» étoit de voir son fils marié à la fille de son amie,
» s'appaisa un peu par cette offre; elle en fit part
» à son fils, qui accepta l'échange sans balancer.
» Ma sœur n'avoit pas plus de goût que moi,
» pour l'époux qui lui étoit offert; cependant

» elle se rendit aux sollicitations de mon pere.
» Le mariage fut conclu peu de jours après.
» Quant aux époux, quoiqu'ils fussent les plus in-
» téressés, c'étoient eux qui témoignoient le plus
» d'indifférence pour cet événement.

» Au bout de quelques jours, Boreli parla de par-
» tir pour Paris. Sa mere qui, par le contrat de ma-
» riage, s'étoit dépouillée de ses biens en faveur
» de cette alliance, & qui n'attendoit que le mo-
» ment d'en mettre son fils en possession, pour
» se retirer dans un Couvent, ne s'opposa point
» à cet empressement. Boreli se joignit à ma
» sœur & à sa mere, pour solliciter mon pere de
» la conduire dans son nouvel établissement. Il
» ne crut pas pouvoir refuser honnêtement ce
» qu'ils lui demandoient, & partit avec eux, sans
» que ma mere, à qui il promit d'être de retour
» dans quinze jours, songeât à s'y opposer. Des
» affaires de la derniere importance exigeant
» alors la présence de l'un des deux à Malcour,
» elle ne put être du voyage.

» Le départ de ma sœur fut suivi de peu de re-
» grets; mais l'absence de mon pere m'empêchoit
» de goûter parfaitement le bonheur dont je com-
» mençois à me flatter. Les 15 jours qu'il avoit
» prescrits à son voyage, étoient déjà passés & beau-
» coup d'autres encore, sans qu'il parlât de revenir.
» Ma mere s'en impatientoit, quoiqu'elle reçût
» souvent de ses nouvelles, & qu'il lui promît un
» prompt retour. Il s'écoula deux mois de cette
» sorte, où il lui faisoit entendre qu'ayant quel-
» ques affaires à Paris, il les vouloit terminer;
» mais la vraie raison de son retardement étoit
» une maladie de langueur, qui le mit bien-tôt
» au tombeau. Ma mere & moi nous partîmes

» pour Paris; nous eumes le chagrin de le voir » mourir, & moi celui de voir ma mere ne » pouvoir survivre à sa perte. Boreli n'avoit pas » peu contribué à la mort de mon pere, par la » maniere dont il se comportoit par les conseils » d'une Italienne, nommée Inès, qui étoit dans » sa maison, dès le vivant du vieux Comte » Boreli, son pere. Elle lui avoit servi de duegne, » & depuis, de gouvernante à son fils, pour qui » elle témoignoit une extrême affection. Cette » femme toute puissante sur l'esprit du Comte, » n'avoit témoigné ni respect, ni complaisance » pour Madame Boreli dans le peu de tems » qu'elle demeura à Paris; & c'étoit elle qui » avoit poussé Boreli à faire éprouver à sa mere » une si grande indignité.

» Ma mere fut enterrée dans un Couvent de » Religieuses où j'avois deux tantes; & je voulus » assister à cette triste cérémonie, après laquelle » je refusai de suivre M. Boreli, qui vint pour » nous reprendre, ma sœur & moi, dans son ca- » rosse. Malgré ses représentations & celles de la » Comtesse, je voulus demeurer avec mes tantes. » Il y avoit déjà trois semaines que j'étois en cette » retraite, lorsque le Comte & sa femme vinrent » m'y voir. Il me dirent, en présence des Religieu- » ses qui ne me quittoient point, qu'il étoit absolu- » ment nécessaire que je fisse un voyage avec eux » au Château de Malcour pour y régler l'état de » nos affaires. Je ne me rendis point d'abord à cet- » te proposition; mais mes tantes m'y détermine- » rent. Quand le fatal moment de monter en » carosse fut venu, j'embrassai ces Dames avec » les témoignages de la douleur la plus vive :

» j'avois toutes les peines du monde à les quitter ;
» & il me sembloit que je ne les devois jamais
» revoir. Je me trouvai dans ce carosse, seule
» avec ma sœur & son mari, ma femme-de-
» chambre ayant été, à ce qu'ils me dirent,
» mise dans un autre, avec les femmes de Ma-
» dame Boreli. Il me sembloit voir briller, dans
» les regards de ma sœur, une indignation qui
» me faisoit trembler. Nous arrivâmes à la dînée
» où je fus un peu surprise de ne point voir nos
» femmes ; on me dit qu'elles avoient pris une
» autre route, & qu'elles nous rejoindroient. Je
» me contentai de cette réponse ; mais enfin nous
» voyant arrivés & entrés dans un Château qui
» m'étoit inconnu, j'en demandai la raison au
» Comte. Nous n'irons pas plus loin, me répon-
» dit-il ; & nous voici précisément où nous
» avions dessein d'aller. Il ne faut pas que vous
» m'en vouliez du mal, ajouta-t'il en souriant,
» d'un air satisfait de voir mon trouble ; ce re-
» tardement ne sera pas long ; & dans peu vous
» serez où vous desirez d'être. Un coup de poi-
» gnard ne m'auroit pas plus effrayée & plus sur-
» prise, que je le fus à cette nouvelle. Tous mes
» soupçons & mes allarmes se ranimerent.

» Je me voyois au pouvoir de l'homme du
» monde que je craignois le plus ; & je ne doutai
» plus de ma perte. Je demandai en tremblant, où
» étoit ma femme-de-chambre. Il me répondit
» qu'il étoit tems d'avouer, que n'ayant pas en-
» core habité cette maison, il n'avoit pas de
» quoi loger beaucoup de domestiques, & qu'elle
» étoit restée à Paris à l'Hôtel, en attendant
» qu'elle vînt nous trouver à Malcour ; que cela
» ne devoit pas m'inquiéter, parce que je se-

» rois auſſi bien ſervie par une Négreſſe fort » adroite, qu'Inès avoit amenée d'Italie. A ce » nom de Négreſſe, & le titre d'appartenir à Inès, » je fus abſolument convaincue de ma triſte » deſtinée. Je paſſai une nuit affreuſe ; mon » tourment fut tel, qu'il me cauſa la fiévre ; & » quand la Négreſſe, qui après m'avoir couchée, » m'avoit enfermée dans ma chambre, vint la » rouvrir, & ſe préſenta pour m'habiller, je ne » fus pas en état de me lever. Elle en informa » Monſieur & Madame Boreli, qui parurent un » moment après, & me témoignerent la peine » que leur cauſoit mon mal. On envoya cher- » cher le Chirurgien & le Médecin du village; » ils vinrent; & ſur la parole de leur Seigneur, » ils me jugerent à l'extrêmité.

» Le Médecin ne me ſuppoſa pas moins que le » pourpre, & là-deſſus ordonna de fermer promp- » tement portes & fenêtres. Il fut décidé que per- » ſonne n'entreroit chez moi, excepté la Négreſſe. » Ma ſœur & le Comte s'enfuirent auſſi-tôt. Mon » effroi augmenta encore à l'aſpect du Curé du vil- » lage, qui me dit, en me parlant de loin, qu'étant » preſque déſeſpérée, je ne devois pas tarder à » mettre ordre à ma conſcience, & à me diſpoſer » à mourir en bonne chrétienne. Il m'obligea à » recevoir l'Extrême-Onction, à quoi je ne ré- » ſiſtai pas, voyant que je n'avois plus rien à » faire dans le monde. Je m'attendois à tout mo- » ment, que l'on alloit venir m'enchaſſer ; & je » m'accoutumai à cette idée avec tant de tran- » quillité, qu'elle me rendit la ſanté. La fiévre » m'abandonna ; & dans peu de jours j'aurois été » en état de quitter la chambre, s'il me l'eût été » permis ; mais j'étois toujours renfermée avec

» la même exactitude, n'ayant personne à qui
» parler que la Négresse, qui ne se présentoit que
» pour faire mon lit, me donner de la nourri-
» ture, & emporter la bougie, faisant presque
» toujours le tout sans parler. Un soir je lui vis
» un visage plus ouvert & plus gai que de cou-
» tume, je la questionnai ; elle plaignit mon
» sort, & me dit que le Comte & la Comtesse
» étant absens, il étoit dans sa disposition de
» me donner un peu plus de liberté, & que si
» je voulois faire un tour dans le jardin, elle m'y
» conduiroit à l'instant.

» Quoique j'eusse toutes sortes de raisons de me
» défier d'elle, l'impossibilité de m'échapper lors-
» qu'on voudroit m'immoler, & l'envie de prendre
» l'air, me porterent à la suivre. Nous descendîmes
» sans bruit au jardin ; & comme si elle eût voulu
» seconder mes intentions, elle me dit qu'elle avoit
» oublié la clef de la porte de ma chambre, & que
» je n'avois qu'à aller l'attendre contre une porte
» du Parc qu'elle me montra. Je courus à cette
» porte, croyant toucher au moment de ma liber-
» té ; & la trouvant ouverte, je sortis avec préci-
» pitation sans attendre la Négresse. Quatre hom-
» mes qui étoient couchés dans l'herbe, des deux
» côtés de la porte, me voyant paroître, se leve-
» rent & me saisirent, avant que j'eusse fait dix
» pas. Ils me prirent entre leurs bras, malgré mes
» cris, & me porterent dans une charette cou-
» verte, cachée derriere un angle du mur. Il y
» en avoit deux remplies de filles. Je poussai des
» cris affreux, & fis des efforts extrêmes pour me
» jetter en bas; mais un homme à cheval qui étoit
» accompagné de plusieurs autres que je n'avois
» point vus, s'étant approché de nous : qu'est-ce



» donc ? Que prétend cette harpie ? dit-il d'un
» ton haut & brutal. Je pense qu'elle veut être re-
» belle. Allons, poursuivit-il en jurant horri-
» blement, qu'on la lie; peut-être qu'alors elle
» ne sera pas si méchante. Cet ordre fut exécuté
» à l'instant; & voyant que je continuois à crier,
» il me menaça de me faire mettre un bâillon
» à la bouche. Je voulus lui représenter le tort
» qu'il avoit d'oser traiter de la sorte une fille
» comme moi, & lui expliquer mon aventure;
» mais sans vouloir m'écouter; bon, bon, in-
» terrompit-il, je sçais cette histoire par cœur;
» & je n'aurois jamais fait, si je voulois prendre
» la peine d'écouter toutes les belles qui sont-là ».

C'est ainsi, Madame, que l'infortunée Mademoiselle de Malcour fut embarquée avec un tas de créatures, pour aller peupler le Missisipi. Le Chevalier de Morsan & sa Belle-sœur assurerent la malade de leur protection; & lorsque le Capitaine eut déchargé sa marchandise au lieu de sa destination, il reprit la route de France avec Madame de Morsan & Mademoiselle de Malcour, dont les charmes avoient agi puissamment sur son cœur.

Il faut que vous sachiez, Madame, que le Chevalier ayant voulu dérober à l'équipage de son vaisseau, le retour d'une des filles confiées à ses soins, avoit feint qu'elle étoit morte dans la traversée, & avoit pris son Extrait-Mortuaire des mains de l'Ecrivain, sous le nom de Marie Dubois. Cette Marie Dubois étoit une femme-de-chambre de la Comtesse Boreli, à laquelle elle avoit fait un vol de pierreries; & ç'avoit été sous le nom de cette femme, que le Comte avoit fait enrôler sa Belle-sœur. Le Chevalier, homme

franc, comme le sont les gens de mer, ne manqua pas d'aller rendre visite au Comte & à la Comtesse Boreli, pour vérifier plus particuliérement ce qu'il avoit appris de Mademoiselle de Malcour; il la dit morte, & fournit l'Extrait-mortuaire qu'il avoit fait lever sur le vaisseau; mais il fut la dupe de la fabrique de l'Italien, qui lui persuada que la personne dont il parloit, étoit véritablement la femme-de-chambre de la Comtesse, & que c'étoit une piece qu'avoit voulu leur jouer, avant que de mourir, cette méchante Marie Dubois, en usurpant le nom de Mademoiselle de Malcour. Là-dessus, il fit appeller ses laquais pour attester au Capitaine, que la sœur de leur Maîtresse étoit morte du pourpre à la campagne, & qu'elle avoit été enterrée dans le même Couvent, où l'avoient été, peu de tems auparavant, son pere & sa mere.

Pour ajoûter encore à ces preuves, il conduisit le Chevalier au Couvent dont il parloit, & lui fit voir la sépulture de Mlle. de Malcour, avec l'inscription gravée sur la tombe, où se lisoient son nom, ses qualités & le jour de sa mort. Il fit appeller ensuite plusieurs Religieuses qui attesterent que Mademoiselle de Malcour avoit été enterrée dans leur Eglise. Tant de preuves, en apparence si convaincantes, guérirent le Chevalier de Martin, qui rougissoit de la passion qu'il avoit conçue pour un objet qui paroissoit ne mériter que les mépris, traita Mademoiselle de Malcour comme il avoit fait, lorsqu'il la reçut sur son vaisseau; il lui conseilla, dans les termes les plus désobligeans, d'aller ensevelir dans Paris sa honte & ses impostures. Il lui fit ensuite le récit de ce qu'il avoit appris & vû sur son sujet; mais

Mademoiselle,

Mademoiselle de Malcour lui ayant demandé en grace de la conduire au Couvent, il s'y rendit avec elle & la Comtesse. La surprise, la frayeur, la joie furent extrêmes parmi les Religieuses, à la vue d'une personne qui leur étoit si chere, & dont elles avoient pleuré la mort. Les tantes sur-tout de Mademoiselle de Malcour étoient ravies de cette espece de résurrection subite. Aucune ne la méconnut ; & sur le récit qu'elle leur fit de ses aventures, elles ne doutoient point d'avoir rendu les honneurs funébres à une bûche à la place de Mademoiselle de Malcour. Toutes, d'une voix, prierent leur Supérieure de vérifier la chose, & de faire exhumer le cercueil. Tandis qu'on alloit chercher des valets, pour l'ouverture de la fosse, la Supérieure dit qu'elle croyoit qu'il seroit à propos d'en rendre témoin M. Boreli & sa femme, & qu'il falloit les envoyer querir, sans dire ce qu'on leur vouloit ; ce qui fut exécuté à l'instant. Ils vinrent aussi-tôt ; & ayant été priés, par la Supérieure, de passer dans l'Eglise, il est impossible d'exprimer quel fut leur étonnement, quand le premier objet qui les frappa, fut Mademoiselle de Malcour au milieu de la Communauté.

Madame Boreli entra la premiere, & fit un cri terrible en l'appercevant. Juste Ciel ! que vois-je, s'écria-t'elle ? Elle voulut fuir, en disant ces mots ; mais les jambes lui manquant, elle ne put faire un pas ; & l'on fut obligé de la soutenir. Boreli ne fut pas moins étonné ; mais la dissimulation lui étant plus familiere, il se remit promptement ; je ne suis point surpris, dit-il, de l'état où la vue de Madame a jetté Madame Boreli ; car je conviens qu'il n'y a point de ressemblance plus parfaite, que celle qu'elle a avec feue Mademoi-

ſelle de Malcour. C'eſt pour la vérifier exactement, reprit cette Demoiſelle, qu'on vous a fait prier de vous trouver à l'ouverture de ſa tombe. Je ſerai ravie de voir juger en votre préſence, ſi la conformité de mes traits avec ceux de la défunte eſt telle, que vous-même le dites. En même-tems les Ouvriers, qui étoient prêts, commencerent, à un ſigne que leur fit la Prieure, à y travailler en toute diligence. Boreli voulut s'y oppoſer en diſant que, pour une fantaiſie ſemblable, il n'étoit pas permis de troubler le repos des morts. Je ſuis perſuadé, lui dit le Chevalier, d'un ton de menace & d'autorité, quoiqu'il eût l'air railleur, que feue Mademoiſelle de Malcour, qui eſt ſous cette tombe, eſt de trop bon eſprit, pour n'être pas contente de paroître en ſi bonne compagnie; & que le repos dont elle jouit, ſera agréablement troublé par cette action.

Cependant les Ouvriers alloient leur train; & bientôt le cercueil fut découvert; mais au lieu de la bûche que l'on avoit compté y trouver, on vit effectivement un corps humain, ſans qu'il fût poſſible de ſe méprendre aux traits, puiſque c'étoit une Négreſſe. Elle étoit ſi peu défigurée, que Mademoiſelle de Malcour s'écria en la voyant, hélas! c'eſt la Négreſſe qui me ſervoit dans ma priſon; apparemment qu'on lui a ôté la vie, pour l'empêcher de dire ce qu'on avoit fait de moi. Toute l'audace de Boreli ne put tenir à cette découverte; & ſa confuſion manifeſta ſon crime. Pour ſa femme, elle n'avoit pas affecté ſi long-tems l'eſprit fort; & voyant qu'elle ne pouvoit fuir ni empêcher ce qui s'alloit paſſer, elle avoit eu recours aux larmes & aux ſanglots. Cet affreux ſpectacle indignant tout le monde contre

eux, personne ne les plaignoit. Il n'y eut pas jusqu'aux valets, qui avoient creusé la terre, qui ne criassent tout haut, qu'une telle perfidie méritoit punition publique. Le Chevalier sur-tout étoit transporté de fureur, & vouloit immoler sur-le-champ le perfide Boreli; mais sa femme s'étant jettée aux pieds de Mademoiselle de Malcour, obtint que cette affaire demeureroit secrette, après que Boreli auroit signé l'acte qui contiendroit tout ce qui s'étoit passé.

Mad. Boreli mourut peu de tems après cette aventure, séparée juridiquement de son mari; & Mlle de Malcour étoit demeurée avec ses tantes, en attendant la restitution de ses biens. La reconnoissance alloit la faire pencher en faveur du Chevalier qui lui offrit sa main, lorsque le hasard lui fit rencontrer le Marquis de Manteuil, à qui Monsieur & Madame de Malcour avoient eu dessein de l'unir. Elle connoissoit & aimoit ce Marquis; mais elle le croyoit infidele & marié, sur la parole de Boreli. Détrompée tout-à-coup de son erreur, elle se trouva dans le plus grand embarras, ne voulant pas d'un côté paroître ingrate envers le Chevalier de Morsan, & de l'autre ne pouvant & ne voulant pas obliger le Marquis à renoncer à ses anciennes prétentions.

Dans ces entrefaites, elle fit un voyage avec Mad. de Morsan. Au milieu de la route, des inconnus armés de toutes piéces, arrêtent l'équipage, en font descendre Madame de Morsan, qu'ils lient à un arbre, & emmenent Mademoiselle de Malcour qui reconnoît l'infâme Boreli pour le Chef de ses Ravisseurs. C'en étoit fait d'elle, si le Chevalier de Morsan, dont le carosse avoit suivi de près celui de la Comtesse, ne se fût hâté

sur les avis de sa Belle-sœur qu'il rencontra, de courir après Boreli. Il le joignit, l'arracha du carosse, & l'étendit sur la poussiere d'une blessure mortelle. On transporta le blessé au Château de Madame de Morsan; & l'on alloit informer la Justice de ce qui venoit d'arriver, lorsque Madame Boreli la mere, informée du danger de son fils, accourut implorer la clémence du Chevalier. La compagnie se laissa fléchir d'autant plus aisément, qu'on sçut que le lâche Italien étoit sur le point d'expirer. Avant sa mort, il fit venir le Notaire & le Curé de l'endroit, auxquels il remit une cassette qu'il tenoit de sa chere Inès, qui étoit morte depuis quelques mois. On en fit l'ouverture, dès qu'il eut rendu les derniers soupirs. Entr'autres Piéces qu'elle renfermoit, il se trouva un mémoire écrit de la main d'Inès, intitulé, *Mémoire de ma vie.* C'est un tissu d'horreurs & de crimes. Le pere d'Inès, fameux Apothicaire de Florence, avoit poussé la funeste science des poisons au point, que leurs effets ne laissoient aucunes traces qui pussent les faire reconnoître. Il s'en étoit servi d'abord pour se défaire de ses ennemis; & puis il les vendoit à prix d'argent aux ambitieux, aux vindicatifs, aux maris jaloux. Un d'eux se repentit d'avoir empoisonné sa femme, & livra l'Apothicaire entre les mains des Magistrats, qui le condamnerent au dernier supplice, & en rendirent témoin la jeune Inès sa fille, pour lui servir d'instruction. Inès fut mise ensuite à l'Hôpital, d'où elle fut tirée par Madame Boreli, Ayeule du Comte, laquelle étoit prête à retourner en France, où elle avoit de grands biens. Inès se fit aimer du fils de sa maîtresse; & ne prétendant à rien moins

qu'à l'épouser, elle fit usage des funestes secrets de son pere, pour se délivrer du pere & de la mere de son Amant. Celui-ci cependant, tout amoureux qu'il étoit, ne put dissimuler à Inès, que le genre de mort de l'Apothicaire de Florence seroit un obstacle éternel à leur mariage; il prit une femme en France, comme avoit fait son pere, & lui donna, pour surveillante, cette Inès qu'il aimoit toujours. Cette fille & Madame Boreli devinrent grosses presqu'en même-tems; ce fut ce qui garantit la Comtesse des breuvages de sa Duegne; parce qu'elle fit jurer au Comte, qu'il reconnoîtroit pour son enfant légitime, celui qu'elle mettroit au monde, au préjudice de l'enfant de sa maîtresse. Inès fit adroitement l'échange; & plusieurs années après, le véritable fils de la Comtesse fut élevé dans la maison paternelle, comme fils d'Inès & sous le nom de Don Antonio, tandis que le fils de cette Médée avoit le titre & le nom de ses maîtres.

Don Antonio laissoit voir le caractere le plus aimable; mais il n'en étoit pas ainsi du Comte Boreli, dont les mauvaises inclinations se manifestoient en toutes rencontres. Le Comte son pere, dont l'âge avoit amorti la passion pour Inès, se repentoit de la foiblesse qu'il avoit eue pour cette femme; à quoi contribuoit encore l'extrême différence qu'il voyoit dans les caracteres de ses deux enfans. Il prit enfin la résolution de rendre justice au malheureux Antonio. Pour cet effet, il ramassa secrettement toutes les piéces les plus authentiques qui devoient servir à cette reconnoissance, & les joignit à son testament dont il avoit fait plusieurs copies. A la veille d'envoyer ces paquets à Rome, à Florence, & en d'autres

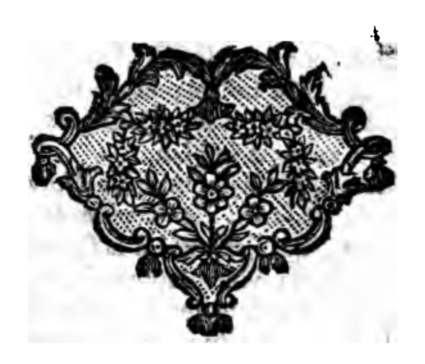
lieux, Inès soupçonna quelque chose de ses desseins, & l'endormit pour toujours avec une poudre mortelle. Maîtresse alors de tous les papiers du Comte, elle ne craignit plus rien pour son fils. Cependant pour plus grande sûreté, elle voulut empoisonner aussi Don Antonio; mais ce jeune homme pénétra ses desseins & disparut. Vous vous doutez bien, Madame, que c'est cette même femme, qui avoit empoisonné M. & Madame de Malcour. Leur fille n'auroit pas eu un meilleur sort, si la perfide Duegne ne fût tombée malade dans ce même-tems; & ce fut par le conseil de la femme du Comte, qu'on fit passer cette jeune personne pour une femme-de-chambre, pour cette *Marie Dubois*, qui avoit volé sa maîtresse; &, en cette qualité, elle fut enlevée par ceux qui conduisoient les filles de la Salpétriere à la Rochelle.

Jugez de l'excès de surprise & de joie de toute cette société, à la lecture de ce Mémoire. Madame Boreli rendit graces au Ciel, de ce qu'elle n'étoit point la mere d'un monstre tel que le faux Comte. Elle eut, bientôt après, le bonheur de retrouver son véritable fils, Don Antonio, qui, sous le nom du Marquis Basquini, étoit l'Amant de Mademoiselle de Manteuil, & venoit avec le frere de sa maîtresse, au Château de Madame de Morsan. On fut aisément d'accord sur leur union. Le Marquis seul étoit au désespoir des nouvelles obligations qu'il avoit à son rival. Mademoiselle de Malcour, pour consoler en quelque sorte le Chevalier, lui promit de ne jamais se marier que de son consentement. Enfin par un généreux effort, le Chevalier approuva son mariage avec le Marquis, & partit aussi-tôt pour Malte,

où il venoit d'obtenir une Commanderie.

Voilà, je crois, tous les Ouvrages que Madame de Villeneuve passe pour avoir donnés au Public. Elle avoit une très-grande facilité à faire des choses médiocres ; & parmi tous les Romans publiés sous son nom, on n'en cire aucun qui mérite une certaine distinction, excepté quelques Contes de Fées, écrits avec assez d'esprit, de légereté, & de finesse.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

1703. Madame l'Evêque. PARMI une infinité de petits vers que Madame l'Evêque faisoit insérer dans les *Amusemens du cœur & de l'esprit*, je n'en trouve point qui puissent lui faire honneur. Elle a donné séparément deux Poëmes, l'*Augustin*, Piéce grave, & le *Minet*, Piéce facétieuse, l'une & l'autre aussi inconnues, qu'elles méritent de l'être. *Lilia*, ou Histoire de Carthage, espece de petit Roman, imprimé dans le même Recueil des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, & un autre Ouvrage du même genre, donné à part, sous le titre de *Célenie*, sont peu dignes d'un meilleur sort. Le seul qui puisse se lire, est un Roman moral, intitulé *le Siécle*, ou les Mémoires du Comte de S***: en voici le plan.

Le Siécle. Menkolph, Gentilhomme de Norvége, croit voir, étant endormi, la Sagesse sous la figure d'une Dame, qui l'exhorte à la suivre, après lui avoir reproché sa vie voluptueuse. Frappé de ce songe divin, il quitte les richesses dont l'avoit comblé le Souverain du pays, & se met à voyager à pied. En traversant un bois, il entend chanter un Cantique, dont les paroles exprimoient les dispositions présentes de son cœur. C'étoit la voix d'un jeune Hermite; il l'aborde & lui fait part de son projet de conversion. Le Solitaire, qui est le Comte de S***, lui offre avec joie une retraite dans sa petite Grote. Menkolph l'accepte, & devient d'abord curieux de sçavoir les aventures de l'Hermite. Ce récit occupe presque tout le livre.

Le Comte avoit été élevé à la campagne par un Précepteur nommé Fabio. Après la mort de ſon pere, étant venu dans une grande Ville avec ce Mentor, ſa vertu cultivée dans l'obſcurité, eſt bleſſée de la vûe des femmes coquettes, de l'Opéra, des Romans, & ſur-tout des petits Maîtres, dont il ſe plaît à exagérer les vices. Le Dévot, qu'on met ſur la ſcène, eſt un brutal qui inſulte une femme de qualité & ſa fille, venues chez lui pour lui confier leur miſere : mais c'eſt pour le Comte une heureuſe occaſion de parler ſur la véritable dévotion. Il devient cependant amoureux de la jeune perſonne, qui étoit une beauté parfaite; & il prête généreuſement mille écus à la mere, qui, quelque tems après, a ſoin de les rendre. Il ſe détermine enſuite à revoir la jeune Demoiſelle, ſuivant les conſeils du Mentor, qui croit que la préſence de l'objet détruira l'impreſſion des charmes exagérés par l'imagination.

Quelle fut ſa ſurpriſe, d'apprendre que la fortune du frere de Madame de Nerville avoit occaſionné un projet de mariage de la Demoiſelle avec un Milord! Dans une autre viſite, il vit avec joie ſon antipathie pour ce Seigneur : elle eſt ſi grande, qu'elle attire à la Nation Angloiſe des invectives, très-applaudies par le ſage Fabio. La mere ne voulant pas gêner l'inclination de ſa fille, rompt le mariage, & va à la campagne chez Madame de Sempré, veuve extrêmement aimable. Vous jugez bien que le Comte, ſuivi de Fabio, va leur rendre viſite; mais au lieu de ſe hâter, ils ont la malice de s'arrêter chez certains Religieux, pour cenſurer l'éducation profane qu'ils donnent à leurs Eleves, & même leurs ornemens d'Egliſe, où ils trouvent plus de Blaſon, que

n'en pourroit faire graver un Généalogiste. On est édifié du discours que le Comte tient à ce sujet. Il falloit faire cette visite, pour en divertir ensuite les Dames, comme la chose arriva effectivement.

Le frere de Madame de Nerville & le Milord ne manquerent pas d'écrire des lettres désobligeantes; mais celle du Milord sert à faire briller l'esprit du Comte, que l'amour ne tourmentoit pas infiniment. Je ne vous rapporterai point les contes qu'on fait sur des Philosophes occupés de trouver un secret pour se rajeunir, ni les réflexions morales dont ils sont ornés. Je ne vous dirai rien non plus de cette Cathédrale près de l'Allemagne, où l'on ne regarde qu'à la taille, & où tout homme qui n'aura pas cinq pieds huit pouces, sera inquiété en la possession de son Canonicat. C'est au milieu de ces amusemens, que Fabio conclut le mariage de son Eleve avec la demoiselle de Nerville, qui d'abord l'avoit refusé par un sentiment de délicatesse, assez bien placé.

Comme les habitans du Château aiment la critique des mœurs, on suppose l'apparition d'une jeune Religieuse, qui par une précaution excessive, va aux eaux de Forges. Le moraliste Fabio saisit l'occasion de déclamer contre ces sortes de voyages, & détermine la bonne Religieuse à retourner à son Couvent. Mais pendant le repas, nouvelle dose de morale : on blâme l'air mondain de certains Moines, qui en chantant l'Office, jettent des regards sur les femmes; & on les condamne à lire les Pseaumes dans leur Bréviaire, quoiqu'ils les sçachent par cœur. La Religieuse ne voulant pas être en reste, chante un Cantique spirituel.

Le Comte, qui n'avoit rien voulu perdre de ces édifians propos, va enfin à la Ville pour faire les préparatifs : mais à son retour, quel spectacle s'offre à ses yeux ! Sa maîtresse presque mourante, & sur le point d'être enlevée par le Milord, que le Comte tua ainsi que deux de ses gens : mais ayant été blessé au bras, il ne put empêcher qu'elle ne fût enlevée par deux Cavaliers. Cet enlevement se fait si à propos, que personne du Château ne vient au secours de la Demoiselle, qui sçait pourtant s'échapper des mains de ses Ravisseurs, revient au logis déguisée en Païsanne, & escortée d'un vieillard qu'elle avoit trouvé parmi une troupe de gueux, avec qui elle avoit passé une nuit dans cet équipage. Elle est si assurée de n'avoir aucune mauvaise rencontre, que dans sa route elle s'amuse à ridiculiser des Provinciales. Elle conte ensuite tous ces exploits, sans oublier les aventures de son guide. Le frere de Madame de Nerville, las de se fâcher, vient à la campagne, consent au mariage de sa niéce, & trouve Madame de Sempré fort aimable. Il s'agit de conclure l'hymenée si long-tems souhaité; mais la Demoiselle, sans dire mot, marque une parfaite indifférence, parce que pour obtenir la guérison de son Amant, elle avoit fait vœu de ne pas se marier de trois ans.

Le Comte, à qui on en fait mystere, se retire fort outré. Mais ayant découvert ensuite la vérité, il va trouver la Demoiselle, qui s'étoit réfugiée dans un Couvent fort régulier, & se réconcilie avec elle; ce qui donne lieu à un magnifique éloge des Religieuses, assez semblable au compliment qu'un jeune Prédicateur a soin de coudre à la fin d'un sermon de Vêture.

Ce tems étant écoulé, il épouse enfin la Dlle. de Nerville; mais peu de jours après, comme il étoit sur la mer dans une petite Gondole, avec sa femme, sa Belle-mere & Fabio, un vent furieux engloutit la Gondole; le Comte se sauva, sans rien savoir de la destinée des autres. Depuis ce malheureux accident, il se retira dans une petite Grotte, où un domestique lui apportoit ce qui lui étoit nécessaire.

Le Comte, après avoir ainsi récité ses aventures, réitere ses offres d'hospitalité à Menkolph, qui ne balance pas à les accepter, & prend l'Hermite pour son Directeur. Un jour celui-ci voulut savoir sa maniere de penser lorsqu'il étoit à la Cour; le Norvégeois lui fait un aveu bien étrange. J'étois occupé, dit-il, de quatre amourettes à la fois. L'inconstance étoit la base de mes passions. J'avois une maîtresse de regards, une de beaux sentimens, une d'amusement, une d'attente. Celle de regards, je la voyois aux promenades & aux spectacles; mes yeux la cherchoient d'abord que j'y arrivois; je rencontrois bientôt les siens; & nous faisions une conversation de prunelles, qui me sembloit la plus jolie du monde. . . . . Celle de beaux sentimens étoit une Dame qui avoit infiniment de mérite; cet amour étoit tout d'esprit; & ma gloire en étoit extrêmement flattée. La maîtresse que j'aimois par amusement, m'occupoit en attendant celle d'attente, que j'aimois par desir de conquête.

Pendant que Menkolph découvre sa métaphysique d'amour au Solitaire, ils sont arrêtés comme voleurs, & mis en prison; mais ils en sortent bientôt; le Norvégeois retrouve le Souverain dont il avoit été le favori. Le Prince lui fait des reproches

ſur ſon évaſion, & lui apprend qu'un Sage l'avoit converti avec toute ſa Cour. Ce Sage eſt Fabio. Jugez de la joie du Comte qui rencontre en même tems ſa femme. Elle lui conte d'abord ſes aventures. Après avoir été priſe par un Corſaire brutal, elle avoit été vendue au Turc le plus poli du monde; & de concert avec Olympe, fille du Turc, elle s'étoit ſauvée par mer avec un jeune eſclave. Cet eſclave épouſe la Turque, devenue chrétienne par les ſoins de la Comteſſe; quoique pour la convertir elle lui débite des fables ridicules ſur le tombeau de Mahomet. Le Comte quitte ſes habits d'Hermite, & va briller à la Cour. Menkolph épouſe ſa Dame à beaux ſentimens; Fabio eſt fait Miniſtre; & le frere de Madame de Nerville ſe marie avec Madame de Sempré. A l'égard de Madame de Nerville, l'Auteur n'a pû mieux faire que de la noyer.

Louiſe Cavelier l'Evêque, née à Rouen le 23 Novembre 1703, étoit la fille d'un Procureur au Parlement de Normandie. Elle fut mariée à un Gendarme de la Garde, nommé l'Evêque, & mourut le 18 Mai 1745. Elle étoit d'une belle figure, & s'exerçoit également en proſe, en vers, &c.

Madame la Marquiſe de Colombiere.

La femme Auteur que je joins, dans cette lettre, à Madame l'Evêque, nous a donné une petite brochure dans un genre bien différent, Madame, de celui qui occupe ordinairement votre ſexe. Madame la Marquiſe de Colombiere a négligé ce genre frivole, pour traiter un ſujet qui a occupé les plus grands Naturaliſtes & les plus habiles Phyſiciens. Dans un imprimé, qui contient à peine cinquante pages, elle attribue aux opérations de l'Electricité, la plûpart des dé-

sordres physiques arrivés dans le monde depuis que les Philosophes font de ce phénomene l'objet de leurs recherches. Cet écrit mérite, par sa singularité, de vous occuper un instant. Ce sont des *réflexions sur les causes des tremblemens de terre, avec les principes qu'on doit suivre pour dissiper les orages tant sur terre que sur mer.*

Réflexions sur les tremble-de terre.

L'Auteur nous apprend d'abord, dans son avertissement, que ses réflexions ne sont dûes qu'à ses expériences ; qu'elle ne les auroit pas données au public, si elle n'avoit pas été persuadée qu'elles sont nécessaires à la sûreté générale ; que ses expériences ne manquent jamais de dissiper les orages ; qu'il n'en coûte que vingt écus par vaisseau sur mer, & quinze francs sur terre pour chasser le tonnerre pendant quelques années ; que, si l'on fait de cette découverte le cas qu'elle mérite, on parlera plus ouvertement, & qu'on la communiquera à toutes les Nations ; la nature des choses l'exige ainsi. Les personnes qui ont peur du tonnerre ne manqueront pas d'en faire usage, par la facilité avec laquelle se fait cette opération ; elle ne demande que de la justesse ; il ne faut que découvrir, viser les nuages, pour les dissiper.

Pour faire sentir le danger des opérations électriques, Madame de Colombiere fait ce raisonnement : la terre est remplie de soufres plus ou moins actifs : par l'effet de la chaleur centrale & de l'attraction qu'en fait le soleil, les soufres les plus inflammables, élevés dans l'air à des degrés différens, y forment les brouillards, les nuages & les orages. Lorsque ces soufres abondent dans un espace borné, ils s'enflamment & causent le tonnerre. Si, au contraire les parties

falées & humides de l'air les surpassent dans un degré convenable, il n'en résulte que des pluies, des rosées ou des brouillards.

Tels sont, Madame, les moyens dont la nature se sert pour faire sortir du centre de la terre des soufres actifs & inflammables, qui y causeroient des ravages affreux, s'ils y étoient en trop grande quantité. L'Electricité faisant une opération contraire à celle de la nature, dit l'Auteur, ne peut rien produire que de monstrueux & de mauvais : les machines électrisées attirent les soufres & autres matieres combustibles, qui sont élevées en l'air, & les forcent de rentrer dans la terre. Ils la pénettrent jusques dans son intérieur; & se joignant aux autres matieres combustibles qu'ils y trouvent, ils s'enflamment avec le tems, & causent les tremblemens de terre & le gonflement des eaux. » Puisque la nature pousse » hors du sein de la terre ce qui lui est nuisible, » ne la forçons pas à recevoir de nouveau un en» nemi capable de la détruire. C'est comme si » l'on faisoit rentrer la petite vérole dans le corps » d'un homme qui en seroit attaqué. On lui cau» seroit sûrement la mort; au lieu qu'en aidant, » en facilitant l'irruption, le venin s'exhale, & » le malade est guéri, parce qu'on a aidé & suivi » l'opération de la nature; & le malade auroit » péri, si on avoit pris le parti de la contrarier, » en suivant un chemin différent decelui qu'elle » nous montre. Enfin, continue l'Auteur, les » soufres inflammables sont élevés pour empê» cher les désordres qu'ils pourroient causer » dans la terre; pourquoi donc les attirer de nou» veau sur la terre pour sa destruction? Nous avons » lieu de craindre les plus grands malheurs, si

» cette malheureuse opération de l'électricité
» n'est pas défendue par-tout. Pourquoi, demande
» l'Auteur, les pays voisins de la mer & les en-
» droits les plus méridionaux de l'Europe ont-ils
» été les plus maltraités ? C'est qu'on y a travail-
» lé plus qu'ailleurs sur l'électricité, & que les
» soufres y sont plus abondans & plus sujets à
» s'enflammer, à cause de la chaleur du climat.
» Il pourroit même arriver, ajoûte-t'on, que la
» continuation des opérations électriques y for-
» mât des Volcans. Des hommes habiles en tout
» genre, dont les Académies sont remplies, se
» seroient assûrément opposés à ces opérations,
» en auroient représenté les inconvéniens, s'ils
» avoient assez réfléchi sur les conséquences. Ils
» sont trop attachés au bien public, par honneur
» & par état, pour y avoir manqué ».

Les personnes les plus frappées de la peur du tonnerre, avoient fondé leur espérance sur l'électricité. Il y auroit une espece de cruauté à la leur ôter, si on ne leur fournissoit en même-tems, d'autres moyens de se rassurer. L'Auteur leur doit cette consolation, & aime trop son sexe (car ce sont les femmes qui sont les plus peureuses) pour ne pas leur présenter ces moyens. Les voici. » La vraie façon d'empêcher les ora-
» ges, c'est de diviser, d'étendre, de dissiper les
» soufres dans un espace plus considérable de
» l'air, que celui qu'ils occupoient, qui accélé-
» rant leur union avec les parties qui doivent leur
» ôter leur qualité inflammable, & les convertir
» en humide, les fasse retomber sur la terre en
» pluies, d'autant plus douces & plus salutaires,
» qu'elles seront plus générales ; de maniere
» qu'un nuage d'orage, qui n'occupoit qu'une
petite

» petite partie du Ciel que nous voyons, le cou» vre presqu'entiérement par la division du nua» ge. Par ce moyen on peut empêcher, ou du » moins prévenir ou arrêter l'inflammation; &, » au lieu de contrarier l'action de la nature, on » la suivra, on l'imitera, on fortifiera, on accé» lérera son action; ce qui est bien plus simple & » bien plus sûr que tous les moyens qu'on a pris » jusqu'à présent ».

Si vous demandez comment on pourra avoir des forces supérieures à celle des orages, pour les dissiper, & comment on les fera arriver jusqu'aux nuages? « Ces deux difficultés, répond l'Auteur, » sont raisonnables; mais je n'y répondrai rien. » Je me contenterai d'avoir tracé le vrai chemin, » bien éloigné de l'électricité. Il faut laisser » travailler ceux qui sont plus habiles que moi ».

Comparez, Madame, cette réponse avec les promesses rapportées au commencement de cet article. L'Auteur finit par demander pardon au Lecteur des fautes qui lui sont échappées dans le cours de son travail; c'est ce qu'il y a de plus raisonnable dans cette brochure.

Voici, Madame, quatre autres femmes, connues par quelques Poësies imprimées dans les Mercures; Mad. de Montegut, de l'Académie des Jeux Floraux; Mlle Potar Dulu, née à Paris, fille de M. Potar, Sécretaire du Roi; Mad. Dutort, morte depuis près de quarante ans; & Mlle Victoire de la Garde Thomassin, Provençale.

Jeanne Ségla de Montégut est née à Toulouse le 25 Octobre 1709, & y est morte en 1752, dans la 43me année de son âge. Elle étoit d'une famille noble de la Province de Languedoc, & Mad. de Montégut.

fut mariée à l'âge de seize ans, avec M. de Montégut, Trésorier de France. M. Titon du Tillet qui paroît l'avoir connue particuliérement, fait l'éloge de ses mœurs douces & faciles, de sa douceur, de sa complaisance, de sa bonté & de sa discrétion. La décence, l'affabilité, la politesse, une grande égalité d'esprit, d'humeur & de conduite, accompagnoient toutes ses actions. Son amour pour les Lettres, continue l'Auteur que je viens de citer, se manifesta dans son enfance; elle apprit par elle-même, & sans le secours des Maîtres, le Latin, l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol. Elle a cultivé la Poësie avec succès, & a composé divers Ouvrages, dont plusieurs ont été couronnés aux Jeux Floraux, & sont imprimés dans les Recueils de cette Académie. On a d'elle une *Ode sur le Printems*, une *Elégie sur la Conversion de sainte Magdeleine*; une autre belle *Elégie sur la Coupe d'un Bois*; une *Idyle sur la Mort de Mlle. de Catelan*, son amie; des traductions de plusieurs Odes d'Horace & des Eglogues de Pope.

Outre ces Vers imprimés, il m'est tombé entre les mains une Piece manuscrite, qui vous donnera une idée du talent poëtique de Madame de Montégut. C'est une Epître adressée à son amie Madame de Charron.

Epitre.

EPITRE.

Pensez-vous à moi, chere Iris,
Dans votre aimable solitude?
Avez-vous formé l'habitude
Du secret que je vous appris?
Je disois: » la cruelle absence
» Sur les esprits n'a nul pouvoir;
» La fidele amitié qui pense,

» Parle à ses amis sans les voir.
» Par de différentes contrées,
» En vain nous serons séparées ;
» Rapprochons-nous par le desir ;
» Et dans des routes ignorées
» Cherchons un innocent plaisir ».
Ainsi ma tendresse facile
A concevoir de doux projets,
Lorsque j'abandonnai la Ville,
Modéroit mes tristes regrets ;
Mais, Iris, son art inutile,
Après mille efforts imparfaits,
Ne vous rend point à mes souhaits.
Si je cherche dans ma mémoire,
J'y vois votre charmant portrait ;
De notre union trait, pour trait,
J'y retrouve toute l'histoire :
Je vous parle ; & vous vous taisez ;
Seule il faut que je me réponde ;
L'imagination féconde
Voit enfin ses crayons usés ;
Et de mes sens désabusés
S'empare une douleur profonde :
Par un stérile souvenir
L'esprit ne peut nous réunir :
Cependant, Iris, je l'avoue,
Ces tableaux vagues & légers
Où, par tant d'objets mensongers,
L'imagination se joue,
Charment quelquefois mon ennui :
J'en aime la vive peinture,
Quoique leur riante imposture,
Après que les plaisirs ont fui,

Rende votre abſence plus dure.
Je ne ſais quoi me dit au cœur,
Que de votre agréable aſyle,
Juſques dans ce réduit tranquille,
Un ſentiment plein de douceur
Vous porte ſur une aîle agile.
Seroit-ce une flatteuſe erreur?
Non, non; je puis, ſur la promeſſe
Que vous fîtes en me quittant,
Par-tout chercher avec tendreſſe
Votre aimable eſprit qui m'attend,
Tantôt dans ce ſombre bocage
Dont vous connoiſſez les détours,
Et tantôt ſur ce frais rivage
Que Zéphire habita toujours;
Dans ces jardins, ſur ces terraſſes,
Où je vous vis trop peu de tems,
Je ſuivrai pas à pas vos traces.
Mais que dis-je! Envain je prétends
Me remplacer votre préſence;
Non, Iris, encore une fois,
L'eſprit ne ſçauroit de l'abſence
Eluder les ſéveres loix.
Que de cette Epitre ingénuë
Nul que vous ne liſe les traits;
J'y peins mon ame toute nuë;
Ce ſont entre nous des ſecrets;
Peu de gens ſont dignes d'entendre
Le langage naïf & tendre
De deux cœurs formés pour s'aimer,
Et dont les humeurs aſſorties
Par d'agréables ſympathies,
Ont le don de s'entre-charmer.

L'amour eſt, dit-on, préférable
Aux tiédes feux de l'amitié.
Quelle erreur eſt plus pitoyable!
De cette amitié deſirable,
Hélas! connoît-on la moitié?
Sincere, ſenſible, & durable,
On la croit une belle fable.
Oh! ſi de mon léger pinceau
J'en ſavois tracer le tableau!
Otez à l'amour ſes caprices,
Ses ſoupçons, ſa prompte fureur
Ses vifs deſirs, ſes artifices;
Laiſſez-lui toute ſon ardeur;
Que l'agrément & l'innocence,
La paix, la joie, & la candeur
Avec lui regnent dans le cœur;
Alors il eſt digne des ames
Suſceptibles des pures flâmes
Qui ſeules font le vrai bonheur;
Alors il eſt l'amitié tendre
Dont la durée a pu s'étendre
Au-delà même de la mort;
Qu'on voit s'attriſter de l'abſence;
Mais qui, d'un aveugle tranſport
N'éprouvant point la violence,
Courageuſement céde au ſort.
Iris, pour votre caractere
Ce beau ſentiment ſemble fait.
Je puis, ſans être téméraire,
Avancer qu'il peut ſatisfaire
Tout cœur généreux & parfait.
En parlant ainſi, je me louë;
Rougirai-je d'un tel orgueil?

Bien-loin que je le désavouë,
Il me suivra jusqu'au cercueil.
Partagez ma douce manie;
Que le vulgaire, par envie,
Dise qu'on ne sauroit trouver
Une si pure sympathie;
Contentons-nous de l'éprouver.

le. Potar Dulu.

Les vers suivans, de Mademoiselle Marie-Thérese Potar Dulu, forment une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe*, qu'elle composa à l'âge de 17 ans.

Songe.

A l'ombre d'un Myrthe assise,
Je m'endormis l'autre jour:
Quel sommeil! quelle surprise!
Je vis en songe l'Amour.

Qu'il me paroissoit aimable!
Mon cœur en fut enchanté;
Il n'avoit de redoutable
Que son nom & sa beauté.

Les Zéphirs, de leurs haleines,
Agitoient ses beaux cheveux;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ses feux.

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois.
Vois, dit-il, ta destinée:

Choiſis ; chante, ou ſuis mes loix.

Prends ma lyre ; & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus long-tems incertaine :
Mais, cédant à ſon deſir,
Je pris la lyre avec peine,
Et dis, avec un ſoupir :

S'il étoit, ſous ton empire,
Un mortel ſemblable à toi,
Je briſerois cette lyre ;
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le tems n'en eſt pas venu ;
Faut-il donc, pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu ?

Reprends ton préſent funeſte ;
Laiſſe-moi, lui dis-je encor :
Mais vers la voute céleſte
Il avoit pris ſon eſſor.

Ainſi, fatale victime
De ſes dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans ſçavoir ce que je fais.

Bergeres, craignez vos ſonges
Quand vos ſens en ſont flattés ;
L'Amour, des plus doux menſonges,
Fait de triſtes vérités.

Madame du Tort. Si je ne trouve rien, parmi les vers de Mad. du Tort, qui mérite de vous être préſenté, vous n'en ſerez, Madame, que trop dédommagée par ceux que M. de Fontenelle a mis au bas de ſon portrait, & que je vous envoye.

C'eſt ici Madame du Tort ;
Qui la voit ſans l'aimer, a tort.
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

Mlle de la Garde Thomaſſin Il y a un Recueil de Lettres & de Poëſies de Mademoiſelle de la Garde Thomaſſin, imprimé en 1725, en deux volumes : c'eſt uniquement là ce qui lui donne le titre de femme Auteur.

Madame d'Autray. On loue parmi les femmes d'eſprit & de ſçavoir, qui ont vécu dans le même tems, Madame la Comteſſe d'Autray, mere de M. le Comte d'Autray d'aujourd'hui ; mais on ne cite aucun Ouvrage de ſa façon.

Mlle de la Buſſiere. Les Mémoires de M. de Gourville, écrits ou donnés au Public par Mademoiſelle de la Buſſiere, en deux volumes, ne m'ont pas ſemblé aſſez intéreſſans, pour mériter une attention & des détails particuliers.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVIII.

LA vie retirée & ſtudieuſe de Mademoiſelle de Lubert, vivante en 1768, n'offre, ſur ſa perſonne, aucun détail qui ſoit venu à ma connoiſſance. On dit qu'elle habite la campagne; qu'elle étoit peu répandue dans le monde; qu'elle eſt fille d'un Préſident au Parlement, & qu'elle a préféré ſa liberté aux engagemens du mariage. Je ne puis vous parler, Madame, ni de ſa figure, ni de ſon caractere, n'ayant pas l'honneur de la connoître; à l'égard de ſon âge, on peut juger, par la date de ſes premieres productions, qu'elle doit avoir plus de cinquante ans. La fiction eſt le genre dans lequel elle s'eſt exercée; elle a fait des Ouvrages de Féerie; & elle a rajeuni d'anciens Romans. Vous connoiſſez, l'*Amadis des Gaules & les hauts faits d'Eſplandian;* le ſtile n'en étoit plus ſupportable; mais par la nouvelle forme que lui a donnée Mademoiſelle de Lubert, par les retranchemens qu'elle y a faits, la lecture en eſt devenue agréable, & fait deſirer les mêmes changemens dans tous les anciens Ouvrages de ce genre. Quoique le fond de ce Roman n'appartienne point à Mademoiſelle de Lubert, on peut dire que, par la maniere dont il ſe préſente aujourd'hui, elle ſe l'eſt, pour ainſi dire, approprié; & à ce titre, je crois pouvoir le lui attribuer, & le ranger parmi les productions de cet Auteur. Mlle de Lubert.

Périon, Roi des Gaules, traverſant une forêt, eſt attaqué par deux brigands, contre leſquels Amadis des Gaules.

il se défend avec courage en présence de Garniter, Roi de la petite Bretagne, qui s'étoit égaré, & qui fait finir ce combat inégal. Le Roi des Gaules se couvre d'une nouvelle gloire, en terrassant un Lion furieux, qu'il rencontre dans la forêt. Garniter le conduit à sa Cour, où il devient amoureux de la Princesse Elisene, fille du Roi. Dans ces tems de Chevalerie, les Dames ne faisoient pas languir leurs Amans. Elisene eut un fils, qu'elle mit secrétement dans un coffre, & l'exposa sur le fleuve. Ce coffre fut porté jusqu'à la mer, & trouvé par un Gentilhomme nommé Gandales, qui alloit en Ecosse. Il prit l'enfant, qu'il appella *enfant de la mer*, & le fit élever avec le jeune Gandalin son fils. Le Roi d'Ecosse, en passant chez ce Gentilhomme, fut surpris de la beauté des deux enfans qu'il élevoit; il les lui demanda, & les emmena à sa Cour.

Lorsque l'*enfant de la mer* fut en âge de porter les armes, il pria la Princesse Oriane, fille du Roi de la grande Bretagne, qui étoit venue demander du secours au Roi d'Ecosse, de vouloir bien l'armer Chevalier; il se consacra au service de la Princesse, & ne respira plus, dès-lors, que les hazards & les combats. Je ne finirois point, si je voulois faire l'énumération des exploits du vaillant enfant de la mer, connu depuis sous le nom d'*Amadis*. Je ne m'attacherai qu'aux aventures les plus remarquables.

Arcalaüs, fameux Enchanteur, retenoit dans des souterrains les Chevaliers errans qu'il avoit vaincus par ses sortiléges. Amadis ne balança point à y entrer, & parvint jusqu'à une arriere-cour, où il apperçut, dans un lieu fort obscur, un degré qui alloit fort avant sous terre. Il y des-

cendit seul, & marcha le long d'une muraille, au bout de laquelle étoit une porte; il entrevit la clef pendue à une barre de fer; il la prit, & ouvrit cette cave. Alors il entendit plusieurs voix plaintives d'hommes & de femmes qui sembloient accablés des plus grands malheurs. Il commença par délivrer la personne la plus proche de lui; mais sur les menaces qu'il entendit hors du souterrain, il remonta promptement, & commença avec Arcalaüs un combat des plus furieux. L'Enchanteur ayant attiré Amadis dans un grand sallon, le renversa subitement, & le rendit immobile par la force de ses charmes. Mais la Fée Urgande, qui chérissoit Amadis, envoya deux Dames pour le délivrer; ce Prince, par leurs secours, revint de l'espece de léthargie qui le retenoit, fit sortir des souterrains plus de cent personnes qui y étoient renfermées, & quitta le Château d'Arcalaüs.

Ce perfide Enchanteur, après avoir terrassé Amadis, étoit allé à la Cour du Roi Lisuart, pour se vanter d'avoir vaincu le plus brave des Chevaliers, & avoit cru augmenter le nombre de ses Captifs, par la prise du Roi lui-même & de la Princesse Oriane sa fille, qu'il avoit attirés dans une embuscade. Amadis étoit prêt d'entrer à Londres, lorsqu'il apprit cette triste nouvelle. Désespéré, il vole au secours de la Princesse, tandis que son frere Galaor alloit à la poursuite des gens d'Arcalaüs qui emmenoient le Roi Lisuart par un autre chemin. L'Enchanteur fut joint par Amadis, qui le combattit avec succès, & le mit en déroute. D'un autre côté, Galaor ne fut pas moins heureux; & il retira le Roi d'Angleterre des mains de ses ravisseurs.

Tout étoit paisible à la Cour du Roi Lisuart; & les Chevaliers errans s'étoient dispersés pour chercher de côté & d'autre des aventures dignes de leur bravoure. Amadis, accompagné des Princes ses freres, Galaor & Florestan, ayant entendu parler d'un Isle appellée l'*Isle Ferme*, dont on racontoit beaucoup de merveilles, résolut de s'y rendre au plutôt. Cette Isle, où avoit régné un Prince sage & très-sçavant, nommé Apollidon, étoit fameuse par un arc de triomphe que ce Prince y avoit fait bâtir, & qu'on appelloit l'*Arc des loyaux Amans*. Il servoit à éprouver les Amans fideles : quiconque avoit faussé sa foi, ne pouvoit passer dessous; il y sortoit tant de feux & de flammes, qu'on étoit forcé de rétrograder.

Amadis voulut tenter l'épreuve; il s'avança sous l'arc, & entendit une harmonie de voix qui le félicitoient de sa fidélité. Il vit son nom gravé sur l'arc par une main invisible, & passa outre sans aucun danger. Apollidon avoit prodigué les enchantemens à l'entrée de la chambre où il avoit goûté les plaisirs de l'union la plus douce avec Grimanese, sa fidele épouse. Il avoit fait poser deux perrons à cinq pas l'un de l'autre, à la porte de cette chambre, l'un de marbre & l'autre de cuivre, sur lesquels il fit graver ces mots : » nul » homme n'entrera ici, s'il ne surpasse Apolli- » don en faits d'armes; & l'entrée en est égale- » ment interdite à toute femme qui ne surpassera » pas en beauté la Princesse Grimanese; & celui » qui remportera cet avantage sera Roi de cette » Isle ».

Amadis, après être sorti victorieux de l'épreuve de l'arc, voulut tenter celle de la chambre défendue. Avant lui, ses freres Galaor & Florestan

essayerent inutilement d'en approcher. Amadis, l'épée nue à la main, s'adressant à Dieu & à sa chere Oriane, avança jusqu'au premier perron avec peine, se sentant comme attaqué & combattu par mille personnes. Cependant malgré les efforts des Génies qui le repoussoient, il parvint à l'entrée de la chambre. Là, une main invisible le fit entrer doucement; & on entendit ces paroles : » soyez le bien-venu, brave Chevalier;
» régnez seul dans cette Isle; elle vous appar-
» tient incontestablement, puisque vous surpassez
» en valeur ce qu'il y a eu de plus courageux
» Chevaliers au monde ».

Le Gouverneur de l'Isle vint aussitôt, à la tête des habitans, reconnoître Amadis pour Roi de l'Isle Ferme, & lui prêter hommage en cette qualité. Ennemi du repos & de l'oisiveté, ce Prince quitta bientôt son nouveau Royaume, pour s'exposer aux hazards de la Chevalerie. Mais vainqueur des ennemis les plus redoutables, il ne le fut pas de l'envie. On le noircit aux yeux du Roi Lisuart, qui oubliant les services qu'il avoit reçus d'Amadis, lui défendit de paroître à sa Cour. Ce brave Chevalier ne pouvant souffrir un traitement aussi injurieux à sa gloire, prit le parti de se retirer à l'Isle Ferme, où il fut suivi de l'élite de la Noblesse d'Angleterre & des Gaules. Chacun s'empressa de donner des témoignages d'attachement & d'estime à un Prince, qui en avoit tant de fois donné de sa valeur.

Cependant l'Empereur de Rome ayant envoyé des Ambassadeurs au Roi Lisuart, pour demander en mariage sa fille Oriane, & le Roi d'Angleterre la lui ayant accordée malgré la résistance de la Princesse, Amadis & les Chevaliers errans

qui l'accompagnoient, attaquerent les vaisseaux des Ambassadeurs, les défirent, & délivrerent la Princesse qu'ils conduisirent à l'Isle Ferme. Lisuart, plus indigné que jamais contre Amadis, leva une armée pour venger l'affront qu'il en avoit reçu; mais les Chevaliers Confédérés, aidés des troupes nombreuses de plusieurs Rois voisins, défirent entierement l'armée du Roi Lisuart.

Dans le tems que les deux partis étoient le plus acharnés l'un contre l'autre, un saint Hermite qui avoit élevé le jeune Esplandian, fils d'Amadis, que ce Prince avoit eu secrétement d'Oriane, alla trouver le Roi d'Angleterre, à qui il déclara les amours de sa fille & d'Amadis; & par ses discours remplis de sagesse, il changea son cœur & le disposa à la paix. Elle fut conclue au grand contentement des deux armées; & Oriane fut accordée à Amadis qui retourna triomphant à l'Isle Ferme.

Voilà, Madame, le sommaire de l'*Amadis des Gaules*; il est suivi des *hauts faits d'Esplandian*. Ce jeune Prince, dont la gloire & la valeur devoient surpasser celle de son pere, vint à bout des entreprises les plus périlleuses, avec le secours de la Fée Urgande, qui lui tenoit toujours prêt un navire aîlé, appellé *la grande Serpente*. Il délivra le Roi Lisuart, qui étoit retenu par Arcalaüs dans un Château bien fortifié; il tua Arcalaüs lui-même, & ses deux neveux qui étoient de terribles Géans. Il alla ensuite au secours de l'Empereur de Constantinople, dont la fille, appellée Léonorine, avoit captivé son cœur. Animé par la gloire & par l'amour, il fit des prodiges de valeur, repoussa les ennemis, prit plusieurs de

leurs Villes, & les réduisit à demander la paix. Esplandian couvert de lauriers, reçut la main de la belle Léonorine, & monta avec elle sur le Trône de Constantinople, que l'Empereur lui céda volontiers. Enfin par une conclusion aussi miraculeuse, que tout ce qu'avoient fait Amadis, Esplandian, Galaor & les autres, la Fée Urgande les ayant rassemblés avec leurs épouses dans l'Isle Ferme, fit sur eux plusieurs enchantemens; & leur ayant procuré un doux sommeil, elle enveloppa l'Isle d'une nuée obscure, qui la déroba à la vue, & qui ensevelit tous ces Héros.

J'ai encore à vous parler, Madame, de quelqu'autres Ouvrages de Mademoiselle de Lubert, qu'on peut appeller ses propres productions, puisqu'elle en a inventé & traité les sujets. Je commence par le Roman de Léonille.

Un fait sans vraisemblance est la base de ce Roman, qui malgré ce défaut, contient des situations intéressantes. *Eudoxe* & *Léontin*, Gentilhommes Anglois, unis par les liens de l'amitié, demeurans dans une même terre, mariés dans le même-tems, furent peres tous deux, *Eudoxe* d'un garçon que l'on appella *Floris*, *Léontin*, d'une fille qui fut nommée *Léonille*. La mere de la fille mourut en couches. Le pere désolé, & se sentant hors d'état de donner à sa fille une éducation convenable à son sexe, fit part à son ami de son embarras.

Léonille, nouvelle.

Eudoxe, qui étoit fort riche, réfléchissant sur les dangers auxquels une grande fortune expose un jeune homme, proposa à Léontin de faire un échange de leurs enfans. *Ce dessein, où Léontin trouva beaucoup de bon sens, & où je suis persuadé que vous n'en trouverez guère,*

fut exécuté. Eudoxe en fit comprendre l'avantage à Céline sa femme. On s'assura d'un secret inviolable de la part des domestiques ; ce qui ne fut point encore difficile. Céline reçut chez elle la jeune Léonille, comme sa fille ; & Léontin accepta Floris pour son fils. Ces deux enfans furent destinés, dès leur naissance, à être un jour unis l'un à l'autre ; mais c'étoit encore un point de politique de la part de leurs parens, de ne leur en rien témoigner, jusqu'au tems où Léonille se montreroit digne du sort qu'on lui réservoit. Céline fut même chargée de l'entretenir quelquefois des grands établissemens qu'elle pouvoit attendre, afin qu'il ne parût pas qu'on la destinoit à Floris, dont la fortune sembloit être trop bornée. Enfin, Madame, on vouloit que leur union fût moins un effet de leur obéissance, que l'ouvrage de l'amour. Je passe sous silence les brillantes qualités que ces enfans firent paroître à mesure qu'ils avancerent en âge ; mais ce qu'il est essentiel de ne pas omettre, c'est l'amour qu'ils sentirent l'un pour l'autre, dès qu'ils en furent susceptibles. Ne croyez pas que ce soit de cet amour étourdi & pétulant, qui fait le fond des Romans de nos jours ; c'est, au contraire, une passion méthodique, qui ne se déclare que par degrés ; qui se devine plutôt qu'elle ne se déclare. Floris & Léonille, dont les maisons étoient voisines, se voyoient fort souvent, & vivoient dans une grande familiarité. Mais quand Léonille parvint à l'âge où l'on commence à raisonner, la tendresse qu'elle sentoit pour ce jeune homme, & l'opposition qu'elle crut qu'Eudoxe & Céline y apporteroient, la firent rougir, d'avoir permis quelquefois que Floris lui baisât la

main.

main. Elle résolut de lui refuser doresnavant cette légere faveur. Depuis cet instant, ils ne cesserent l'un & l'autre de gémir & de soupirer en secret. L'un se plaignoit de n'oser faire l'aveu de sa flamme; l'autre se reprochoit de nourrir en son cœur une passion, que ses parens ne manqueroient pas de traverser. Malgré cette contrainte réciproque, les deux Amans n'ignoroient pas qu'ils brûloient d'une ardeur égale. Ils s'étoient surpris mutuellement, faisant confidence aux échos, de leur tendresse. Léonille en devint plus réservée, & Floris encore plus timide. Léonille tomba dans un état de langueur, qui fit désespérer de sa vie; & Floris eut une maladie qui le mit presqu'au tombeau. Leurs parens ne se doutoient point que l'amour pût en être la cause, tant ces Amans discrets avoient toujours sçu se contraindre. Pour dissiper le mal qui le tourmentoit, Floris voulut voyager: il suivoit en cela les intentions de son pere, qui le fit partir pour les Colonies Angloises dans l'Amérique Septentrionale.

Un Héros de Roman, qui passe les mers, doit nécessairement trouver des aventures. Floris en eut de plusieurs especes. Il essuya d'abord une tempête si terrible, qu'on crut, pendant trois jours; que tout l'équipage alloit périr. Le quatrieme, un Corsaire Danois, vint attaquer le vaisseau. Floris, qui n'étoit jamais sorti de son village, que pour aller au Collége, devient un guerrier intrépide, qui *jette sans vie sur le tillac, ou renverse tous ceux qui osent l'approcher;* mais étant tombé évanoui de ses blessures, il fut pris & remis entre les mains du Corsaire Spiberg, qui en fit son associé, son conseil & son ami. Ils allerent ensemble à la Baye d'Hudson, où le Cor-

faire faisoit un commerce considérable en Pelleteries. Les Sauvages de cette Contrée furent enchantés de l'air noble & des manieres engageantes de Floris. Ils lui donnerent toute leur confiance; ils le firent l'arbitre de leurs différends. Le Chef de la nation alla même jusqu'à lui offrir sa fille *Nisa*, pour en faire à son choix, ou sa femme, ou son esclave : & enfin la nation entiere lui déféra la Royauté. Le premier tribut qu'il reçut de ses nouveaux sujets, fut six des plus belles filles du pays, qui avoient chacune deux jeunes esclaves pour les servir. Floris n'accepta le présent, que pour en faire un sacrifice à Léonille. Il rendit Nisa à son Amant, à qui son pere l'avoit enlevée, & renvoya les autres dans leur famille.

Tandis que ces choses se passoient en Amérique, Léonille, que le départ de Floris avoit plongée dans une sombre mélancolie, prenoit avec Céline les eaux de Bath. Le Duc *de Monmouth*, fils naturel de Charles II, en devint éperdûment amoureux. Ce Seigneur accompagnoit la Reine d'Angleterre aux mêmes eaux. Sa Majesté avoit entendu parler de la beauté de Léonille; elle voulut la voir; & trouvant qu'elle surpassoit tout ce qu'on lui en avoit dit, elle pria Céline de laisser venir sa fille à la Cour. Après bien des difficultés, il fallut enfin y consentir; & bientôt cette fille charmante eut seule, toute la confiance de la Reine. Cette Princesse lui fit part de son histoire, qui forme ici un fort long épisode. Vous demandez, Madame, ce que c'est que cette histoire? là voici.

Catherine de Bragance.

Catherine de Bragance, fille de *Don Juan*, Roi de Portugal, aimoit, dit-on, le Comte *d'Eri-*

ceyra avant que d'épouser le Roi d'Angleterre : c'est encore ici un amour dans le goût des anciens Romans ; il ne s'exprime que par des soupirs, des larmes, des évanouïssemens continuels, tandis que la bouche garde un silence obstiné, & qu'on périroit plutôt mille fois, que de prononcer *je vous aime*. Telle étoit la disposition de la Princesse de Portugal à l'égard de son Amant. Le Comte, qui depuis trois ans, brûloit pour elle des mêmes flammes, osa un jour lui en faire l'aveu. Ils rougirent l'un & l'autre ; ils baisserent les yeux, se quitterent tout interdits, & furent trois mois entiers, sans oser se regarder. Catherine crut que cet aveu offensoit sa gloire ; & pour éviter dans la suite des déclarations auxquelles son cœur prenoit trop d'intérêt, elle engagea son Amant à accepter une vice-Royauté en Afrique, qu'il n'avoit refusée, que pour ne pas s'éloigner d'elle. Le départ du Comte fit le même effet sur la Princesse, que celui de Floris sur la tendre Léonille. Le chagrin qu'elle en eut lui causa une maladie qui fit craindre pour ses jours. Le nouveau Vice-Roi eut occasion de signaler sa valeur dans une guerre contre les Africains ; mais il ne resta pas long-tems dans cette place éclatante ; car ayant été blessé dangéreusement, on le rappella en Portugal. Le retour du Comte fit naître à la Princesse l'idée de le marier au plutôt, pour opposer une barriere insurmontable à des sentimens, dont elle voyoit trop qu'elle n'étoit pas la maîtresse. Elle jetta les yeux sur *Séraphine de Castro*, qu'elle avoit toujours aimée ; mais dès le moment qu'elle eut fixé ses vues sur cette fille, elle sentit pour elle, quelque sorte d'éloignement. Quand la Princesse fit au Vice-Roi la premiere ouverture

de cet hymen, ils tomberent tous deux évanouis. Revenue à elle-même, Catherine rougit de sa foiblesse; elle n'en eut que plus d'ardeur à presser ce fatal mariage. Il se fit avec beaucoup d'appareil, & coûta bien des larmes à la Princesse. Dans ce tems-là, le Roi d'Angleterre avoit envoyé un Ambassadeur à Lisbonne, pour la demander en mariage; & elle lui avoit été accordée. L'Infant *Don Pédre* devoit l'épouser au nom du Roi de la grande Bretagne; mais ce Prince étant tombé malade, céda cet honneur au Comte d'*Ericeyra*. Quelle affreuse situation, Madame, que celle de deux Amans qui vont se jurer pour autrui une foi mutuelle! Aussi, quand il fut question de prononcer au pied de l'Autel ce cruel engagement, la Princesse tomba évanouie d'un côté, le Comte de l'autre; & il se fit un tumulte qui interrompit la cérémonie. Ces sortes d'accidens étoient les effets ordinaires de leur amour, qui comme je vous l'ai dit, ne se manifestoit que par des évanouissemens. Ils se remirent cependant, & acheverent la cérémonie avec une gaîté apparente qui éloigna tous les soupçons. Depuis ce moment, la nouvelle Reine s'interdit tout ce qui pouvoit rappeller sa foiblesse; jamais le nom de son Amant ne lui échappa.

Léonille voyoit trop de conformité entre l'état où s'étoit trouvée la Princesse, & celui qu'elle éprouvoit elle-même, pour n'être point touchée de ce récit; mais notre Héroïne ne connoissoit encore qu'une partie de ses malheurs; l'amour du Duc de *Monmouth* lui préparoit de nouvelles peines. Il n'y a rien qu'il ne mît en usage, pour fléchir ce cœur déjà engagé. Il lui offrit sa main; & voyant qu'il ne pouvoit vaincre sa fermeté, il

forma le projet de l'enlever. Mais, heureusement pour Léonille, il avoit chargé un honnête homme de l'exécution de son dessein. Celui-ci eut horreur du procédé de Monmouth ; & tandis qu'il amusoit ce jeune audacieux par des services simulés, il facilita l'évasion de Léonille. Elle fut rendue à ses parens, sans qu'elle eût à rougir d'aucun affront ; le Duc avoit toujours respecté sa vertu.

Quelque-tems avant cet enlevement, on avoit appris en Angleterre, la perte du vaisseau où Floris s'étoit embarqué. Cette nouvelle porta d'abord le désespoir dans les deux familles ; mais quand, par une lettre de ce jeune homme, on sçut tout ce qui lui étoit arrivé, on sentit renaître l'espérance ; & la douleur se calma. Pour retirer son fils d'entre les mains des Sauvages, Léontin entreprit le voyage de l'Amérique. Floris étoit sur le bord de la mer, lorsqu'il vit, au milieu des flots, un vénérable vieillard, soutenu par deux hommes qui s'approchoient du rivage. C'étoit Léontin lui-même, qui ayant débarqué dans une Isle voisine, avoit voulu entrer dans une pirogue de Sauvages, & étoit tombé dans la mer. Après avoir procuré à son pere tous les secours nécessaires, Floris apprit de Léontin, que Léonille lui étoit destinée, & qu'on n'attendoit que son arrivée en Angleterre, pour conclure ce mariage. Il donna ses ordres pour un prompt départ ; & après une navigation, pendant laquelle il eut encore quelques aventures, ils arriverent heureusement lui, Spiberg & Léontin, au Port d'Exmouth.

Nous voici, Madame, à l'endroit intéressant du Roman : c'est celui où les deux Amans sont instruits de leur naissance, où Floris apprend qu'il est le fils d'Eudoxe & de Céline, & ou celle-

si déclare à Léonille, qu'elle est la fille de Léonnin. Ils se disent à ce sujet des choses tendres, qui font oublier les longueurs, les superfluïtés & le défaut continuel de vraisemblance, que j'ai cru remarquer dans cet Ouvrage en deux parties, qui d'ailleurs est bien écrit.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

NOUS entrons avec Mademoiselle de Lubert, dans le Pays de la Féerie ; je sais, Madame, que ce genre insipide & frivole, est peu de votre goût ; & que ce n'est pas celui que vous choisiriez, pour vos lectures, même de pure oisiveté. Mais vous voulez connoître tous les Ouvrages des femmes qui ont écrit, sans en excepter ceux, où leur imagination s'est le plus égarée. Vous m'ordonnez, il est vrai, de ne pas trop m'y arrêter, pour ne point avoir l'air de mettre de l'importance, à des choses qui en ont si peu ; mais vous voulez du moins vous en former une idée ; & vous me défendez de rien exclure de mes analyses. J'obéis, & je commence par la *Tyrannie des Fées détruite, ou la Machine de Marly*. Tyrannie des Fées détruite.

L'Auteur représente les Fées occupées sans cesse à rendre malheureux les Princes les plus aimables, & les Princesses les plus belles. Ces victimes infortunées sont transformées, les unes en Dragons monstrueux, les autres en Eléphans, en Centaures, en Ours ; & sous ces figures hideuses, elles sont confiées à la garde du Roi des Monstres, qui étoit lui-même, avant sa métamorphose, un Prince charmant. Enfin, par la puissance d'une Princesse nommée Adélaïde, le pouvoir de ces Fées cruelles est anéanti ; & elles sont condamnées, pour expier leurs crimes, à tourner sans cesse les roues prodigieuses qui servent à élever l'eau sur la montagne de Marly. Les monstres disparoissent bien-

tôt après, & redeviennent Princes & Princesses. Je souhaite que cette fiction vous paroisse agréable, & que vous y trouviez quelque ingénieuse allégorie. J'en dis autant de la *Princesse Coque-d'œuf & du Prince Bonbon*, dont voici le début.

La Princesse Coque-d'œuf.

» Il étoit autrefois un Roi, qui avoit le nez » si long, si long, que quoique l'extrémité fût » roulée sur une bobine, & portée par deux » Pages, qui n'étoient point payés, & qui s'en» tretenoient à leurs dépens, la partie cartilagi» neuse du nez, étoit encore si vaste & si peu » flexible, qu'on avoit été obligé d'abbatre tous » les coins des rues de la Capitale, pour don» ner au Prince la facilité de tourner, lorsqu'il » alloit à la promenade. Or, comme ce nez, » qui croissoit toujours, étoit sujet à d'impor» tunes démangeaisons, les Médecins ne trou» verent d'autre remede pour les appaiser, que » de faire donner sans cesse des croquignoles au » bon Prince; ce qui le fit nommer le Roi Cro» quignolet». . . . .

Ce Prince, le plus avare des hommes, ne voulut point se marier, parce qu'une femme le jetteroit dans une trop grande dépense. Il alla donc consulter un fameux Sorcier, nommé *Dort-d'un-œil*, pour obtenir de lui des enfans sans prendre de femme. Ce sorcier, par reconnoissance pour Croquignolet, qui lui avoit appris à faire la sauce aux raves, lui fit présent de deux œufs : il lui dit d'en casser un, lorsqu'il feroit de retour dans son Palais, & de garder l'autre précieusement. Croquignolet rassembla tous les Grands de son Royaume; & prenant l'un des œufs, il le

cassa, selon l'ordre que lui en avoit donné Dort-d'un-œil.

On en vit aussitôt sortir une petite personne, plus belle que l'amour, richement vêtue, & toute couverte de perles & de diamants ; ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est qu'elle grandît à vue d'œil, & devint tout-à-coup de la taille & de la figure d'une fille de quinze ans, mais avec des graces, tant de beauté, & tant d'esprit, que jusqu'alors il ne s'étoit rien vu de pareil. Chacun resta la bouche ouverte d'admiration ; le Roi lui-même n'en osoit parler. La jeune Princesse, qu'on nomma sur le champ *Coqued'œuf*, tant à cause de sa naissance singuliere, que de la blancheur éclatante de son teint, rompit la premiere le silence, & d'une voix plus douce qu'une flûte Allemande, adressa au Roi ces paroles. » J'ignore, dit-elle, à quels évenemens ma vie est destinée ; mais je sais que » comme je n'ai point eu d'enfance, je n'aurai » jamais de vieillesse ; & que je parviendrai » dans l'âge le plus reculé, sans rien perdre de » la fraîcheur & des attraits que le Ciel m'a » donnés en partage : au surplus ma bonne ou » ma mauvaise fortune est attachée à l'œuf dont » le savant Dort-d'un-œil vous a recommandé » la conservation. Je dois le porter toujours sur » moi, ainsi je vous prie de vouloir bien me le » donner ».

A quelque tems de-là, le Prince Bonbon parut à la Cour, & plut à la Princesse qu'il aima d'abord passionnément. Un jour que ce Prince & Coqued'œuf jouoient à la Queue-leuleu, Bonbon fit tomber l'œuf que la Princesse avoit dans

une boëte à sa ceinture & l'écrasa. Aussitôt Coqued'œuf pâlit, ses genoux se roidirent; & elle resta froide & immobile comme le marbre, par les jambes. Elle ne fut tirée de cet état, que par les soins du savant Dort-d'un-œil.

Je pourrois, Madame, revenir encore avec Mlle de Lubert, au nez du Prince Croquignolet, & vous dire qu'un troupeau de grues passant dans le Pays, prit ce nez pour une longue tripe; & que s'étant jetté dessus, il enleva le Prince dans les airs, suspendu par son nez : mais je doute que de pareilles idées puissent vous plaire ; j'aime mieux parcourir rapidement les autres bagatelles du même Auteur ; ce n'est pas qu'elles soient plus agréables ; mais c'est pour vous apprendre les choses singulieres dont s'est occupée Mademoiselle de Lubert : je commence par *le Prince Glacé, & la Princesse Etincellante.*

[...] Prince [...]cé, & la [...]ncesse [...]ncellan-

Dans le Royaume de Scythie, le plus froid de tous les climats, régnoit autrefois un Prince aussi insensible par son tempérament, que les glaces de son Pays. Il avoit été Roi de bonne heure, & parconséquent livré à tous les plaisirs que l'âge & les conseils flatteurs de ses Courtisans lui avoient inspirés. Il étoit beau à merveille ; & jamais créature mortelle ou céleste n'avoit rassemblé tant de graces & de talens ensemble ; mais jamais aussi son cœur n'avoit pu s'amuser des plaisirs de la tendresse ; il étoit étonné qu'on pût s'attacher à quelque chose ; & sa froideur alloit jusqu'à trouver extraordinaire, qu'on cherchât à lui plaire. On l'appelloit *Glacé.*

Non loin de ce Pays, régnoit une Reine qui n'avoit qu'une fille laquelle n'étoit pas belle, mais si susceptible de tendresse, que la Reine la gardoit

avec ſoin, pour qu'elle ne tombât pas dans l'inconvénient d'aimer quelqu'un qui ne lui fût pas ſortable. On avoit beau faire, la Princeſſe avoit l'imagination vive ; & ne fut-ce qu'un portrait, elle perdoit le boire & le manger, même le dormir, pour celui qu'il repréſentoit ; & ſes femmes étoient occupées jour & nuit, à la conſoler des chagrins que lui donnoit ſa chimérique tendreſſe. Ce fut bien pis, quand à la Cour parut celui du Prince Glacé. La Reine vouloit qu'on le cachât à *Etincellante* ; (c'eſt le nom de la Princeſſe ;) mais la nourrice, qui n'avoit pas d'autre reſſource pour la guérir du fol entêtement qu'elle venoit de prendre pour une ſtatue qui repréſentoit Adonis, courut le lui porter. La voilà folle du Prince ; la Reine eut un peu plus de complaiſance dans ce moment, pour ſon extravagance, & ſe réſolut d'accorder la Princeſſe au plus vîte. On la propoſa : elle étoit dans des impatiences mortelles de la réponſe. Comme c'étoit une alliance convenable, le Conſeil du Prince Glacé s'aſſembla, & lui arracha enfin ſon conſentement : la tête en penſa tourner à Etincellante; elle vouloit partir auparavant; mais enfin il fallut attendre que tout fût prêt pour la conduire dignement.

Elle partit avec ſa nourrice, à qui la Reine recommanda ſecrettement, de ne point quitter la Princeſſe, craignant que l'Ambaſſadeur du Prince Glacé, qui la conduiſoit, & qui étoit jeune & joli, ne s'aviſât de faire oublier le portrait à ſa fille. La nourrice promit tous ſes ſoins ; & tout le monde partit.

Le Prince Glacé qui redoutoit autant l'arrivée d'Etincellante, que ſes Peuples ſembloient la

desirer, se retira dans un Château solitaire, dont il ne sortoit que pour aller à la chasse. Un jour qu'il poursuivoit un Ours jusques dans une caverne, il s'entendit appeller par une voix qui sembloit partir du fond de l'antre. Il avance, résolu d'éprouver l'aventure. Il voit les murailles de la Grotte couvertes de cristal, & au milieu, un bassin de marbre d'une grande beauté. Le Prince qui n'entendoit plus personne, s'endormit à quelques pas du bassin. A son réveil il apperçut dans le bassin, au milieu de plusieurs Nymphes, une dame qui sortoit du bain. Rien n'étoit plus beau, que cette petite cour; mais celle qui en paroissoit la Souveraine, attira les régards & l'admiration de Glacé. Un instant après, toutes ces merveilles disparurent à ses yeux; & il se trouva à l'entrée de la caverne, où il avoit poursuivi son ours. De retour au Château, on vint lui apprendre que la Princesse Etincellante avoit été emportée par son Coursier avec une telle vîtesse, qu'on l'avoit perdue de vue, & qu'on ne savoit où elle étoit. Le Prince donna ses ordres pour la faire chercher; mais il n'étoit pas fâché de se voir libre par cet accident. Il ne manqua pas de retourner à la caverne, & n'y vit plus qu'un gros serpent qui le flatta, & qui parut lui montrer le chemin qu'il devoit suivre. Glacé se laissa conduire dans un Palais de rubis, où il vit la Princesse Etincellante que Miriel, Roi des Sylphes, avoit enlevée, & qu'il retenoit dans ce séjour. Etincellante qui commençoit à prendre de l'amour pour le Prince Aérien, ne put voir le Roi de Scythie, sans s'accuser d'ingratitude; mais celui-ci fut enlevé, par une puissance invisible, sur un char de corail,

& transporté dans un Palais dont les portes étoient d'or & de cristal. Le Prince y demeura quelque tems, sans savoir à qui il étoit redevable de cette galanterie. Un jour ayant apperçu une dame voilée dans les jardins, il l'aborda avec transport, croyant que c'étoit la Nymphe de la Grotte ; il lui offrit l'hommage de son amour ; mais il reconnut son erreur, lorsque la Fée Léoparde eut levé le voile qui lui couvroit le visage. L'air décontenancé du Prince irrita la Fée : elle lui apprit que cette belle personne qu'il aimoit, étoit sa sœur, la Fée Limpide, & qu'elle sauroit se venger sur sa rivale, du mépris qu'il faisoit de son amour. Après cette menace, Léoparde permit au Prince d'aller voir Limpide. Cette belle Fée, qui en naissant avoit été menacée de perdre le don de Féerie, si elle avoit le malheur d'aimer, & de voir périr son Amant au bout de l'année, refusoit les vœux de tous ses Adorateurs. Elle en avoit déjà transformé plusieurs en guéridons ; & le Prince Glacé alloit éprouver le même sort, lorsque Léoparde, feignant de le vouloir garantir du danger qui le menaçoit, lui fit présent d'un bracelet enchanté, en l'avertissant de souffler dessus, toutes les fois qu'il seroit dans quelque grand péril. Il en fit l'épreuve dans le moment même ; & aussitôt, par un changement merveilleux, il oublia Limpide, & se sentit la plus violente passion pour Léoparde. Celle ci recueillit le fruit de sa ruse ; elle vécut pendant un an avec le Prince qui ne cessoit de l'aimer.

Pour la conclusion, il faut se souvenir que la Princesse Etincellante a été transportée par le Roi des Sylphes, dans le Palais de Rubis.

Ce Monarque eſt condamné à perdre toute ſa puiſſance, s'il ceſſe d'en être aimé. Il ne tarde pas à éprouver la rigueur de ſon ſort : il eſt changé tout-à-coup en ſtatue de marbre ; & ſon infidelle ſubit la même métamorphoſe.

Le Prince Glacé étant entré un jour dans le cabinet où étoient ces belles ſtatues, toucha par haſard de ſon bracelet, celle d'Etincellante, qui ſe mit auſſi-tôt à lui parler. Surpris de ce prodige, Glacé attacha ſon bracelet au bras de la ſtatue de Miriel, qui repréſentoit un Adonis. Auſſitôt la ſtatue diſparut ; & le Roi des Sylphes remercia le Prince, de l'important ſervice qu'il venoit de lui rendre. Glacé ſe reſſouvint de Limpide, & rougit de ſon aveugle penchant pour Léoparde. Miriel lui apprit que Limpide étoit renfermée dans une tour, par le pouvoir d'un fameux enchanteur, qui n'ayant pu s'en faire aimer, exerçoit ſur elle une cruelle vengeance. Avec le ſecours du Roi des Sylphes, le Prince Glacé l'arrache des mains de ce barbare, à qui l'on fait épouſer la Princeſſe Etincellante, à condition qu'il n'aura aucun pouvoir ſur elle, qu'à la centieme infidélité. L'Enchanteur attend, avec impatience, qu'elle ait rempli le nombre preſcrit ; mais malheureuſement, elle meurt à la quatre-vingt-dix-neuvieme, peut-être de l'excès de chagrin qu'elle conçoit, d'être ſi proche du tems où elle va ceſſer de plaire. Miriel quitte la terre, pour retourner dans ſon Empire. Glacé & Limpide ſont couronnés Roi & Reine de Scythie, & font, par leurs vertus, leur bonheur & celui de leurs peuples.

Je m'étendrai moins ſur le Conte, intitulé : *la Princeſſe Senſible, & le Prince Typhon.* Deux

Fées, *Prudalie* & *Champêtre*, furent chargées de l'éducation d'un Prince & d'une Princesse, qui devoient un jour être unis. Sensible fut douée de beaucoup d'esprit : elle avoit les organes si délicats, que le moindre bruit la mettoit à l'extrêmité, & qu'elle étoit obligée de s'enfermer sous une cloche de verre, de peur que le moindre zéphir ne lui causât quelque rhumatisme. Prudalie présidoit à cette molle éducation. Champêtre avoit doué le Prince Typhon de toutes les qualités du corps, & l'élevoit dans une grosse Ferme, loin du commerce du monde. Typhon manquoit d'esprit ; il étoit beau, mais grossier ; adroit, mais ignorant. Il avoit beaucoup d'amour propre ; ce qui le rendoit fort méprisable. Il fut sifflé à la Cour de Sensible ; & il paroissoit impossible que deux personnes, de caracteres si différens, pussent jamais vivre ensemble. La Doyenne des Fées entreprit de réparer le mal qu'avoient fait Prudalie & Champêtre ; elle rendit Sensible moins précieuse, & Typhon plus spirituel ; l'amour prit soin du reste.

La Princesse Sensible, & le Prince Typhon.

Il y a dans ce conte, une description du Temple de l'amour propre, que vous ne serez peut-être pas fâchée de lire. » Ce Temple est ouvert » la nuit comme le jour ; il paroît toujours » bâti sur le dessein, & dans le goût que l'au» roit fait construire celui qui le regarde. La » statue du Dieu est seule dans le Temple, » dont elle occupe le fonds ; elle représente » avec la derniere exactitude, & dans son plus » beau jour, le portrait de celui qui la regarde ; » & ce portrait paré par les Amours & par les » Graces, lui paroît remporter le prix de la

» beauté, ou tout au moins celui du mérite.
» Ce Temple n'eſt orné que par des tableaux
» peints avec les couleurs les plus vives, & par
» des Trophées & des bas-reliefs. Les uns & les
» autres repréſentent, dans le plus grand détail,
» les actions & les attributs de celui qui vient
» adorer la Divinité. Les procédés qui peuvent
» mériter quelques reproches, ſont portés ou
» accompagnés de leurs excuſes, que l'on apper-
» çoit dans le jour le plus favorable. C'eſt en
» ce lieu, que l'on peut admirer l'élégance &
» les vives expreſſions de la généroſité mal-
» entendue, de la fauſſe nobleſſe, du menſon-
» ge prétendu néceſſaire, des devoirs ſuppo-
» ſés de ſon état, du faux honneur, & des
» prétextes de la vengeance ».

Lionnette & Coquerico.

Dans les montagnes de Circaſſie, il y avoit un vieillard avec ſa femme, qui s'étoient retirés du monde; las d'en avoir eſſuyé les caprices, ils s'étoient fait une retraite commode d'une caverne; & leur ſolitude n'étoit troublée, que par la crainte de ſe voir mourir. Le vieillard s'appelloit Mulidor, & ſa femme Phila. Un matin, que Phila ſortit pour mener paître ſes brebis, elle fut bien ſurpriſe de trouver à ſa porte, un Lion d'une grandeur & d'une force prodigieuſes, avec une Lionne, qui portoit ſur ſon dos une petite fille. L'enfant deſcendit dès qu'elle vit la vieille; & elle vint l'embraſſer. Cette bonne femme, ſurpriſe d'effroi & d'admiration, reſta immobile; & les Lions après avoir careſſé la petite fille qui répondoit à leurs careſſes, s'enfuirent & diſparurent en un inſtant. La bonne femme revint alors de ſa frayeur; & regardant cet enfant, qui ne ceſſoit de l'em-
braſſer,

brasser, elle la prit dans ses bras, & rentra dans la caverne pour la montrer à son mari. Ils admirerent tous deux sa beauté & sa douceur, & remercierent les Dieux de ce présent. Ils la caresserent, & lui donnerent du lait de brebis tout frais tiré ; elle sourit à cette vue ; & les regardant, elle fit un cri qui ressembloit au rugissement des Lions. Elle s'accoutuma cependant à eux aisément ; elle n'avoit du Lion, que ses cris ; ce qui lui fit donner le nom de Lionnette. Elle répondit à ce nom ; & bientôt la vivacité de son esprit lui fit entendre ce qu'on lui disoit ; & enfin elle parla elle-même. Elle fut un an avec ces bonnes gens, qui l'aimoient passionnément, & qui en étoient aimés de même, lorsque Mulidor, pour l'accoutumer à leurs usages, en cas qu'elle vint à les perdre, la mena à la pêche ; mais la petite Lionnette ne fut pas au pied du roc, où le bon homme mettoit sécher ses poissons, qu'elle fit un petit rugissement qui réveilla le Lion & la Lionne. Ces animaux accoururent, & la caresserent à l'envi l'un de l'autre. Elle embrassoit tendrement la Lionne qui se laissoit faire ; ensuite elle sauta sur son dos, & les Lions s'éloignerent en un moment. Le pauvre vieillard fut consterné, & desira de mourir, puisqu'il perdoit sa chere fille. Enfin, après bien du tems, voyant que son désespoir ne lui servoit à rien, il se traîna à sa caverne, & y porta la désolation, en apprenant à Phila, l'aventure de Lionnette.

La nuit se passa en plaintes & en larmes. A la pointe du jour, ils se leverent pour chercher leur fille. Ils couroient vers le roc où les Lions avoient établi leur demeure, lorsqu'ils virent

cet enfant que la Lionne leur apportoit. Auſſitôt que Lionnette les apperçut, elle deſcendit, & vint leur ſauter au cou ; puis tirant de deſſus la croupe de la Lionne, un Chevreuil qu'elle avoit étranglé dans ſa chaſſe : » voilà, » dit-elle, ce que mere Lionne vous donne ; » elle m'a menée à la chaſſe pour vous ». Les Lions s'éloignerent ; & Lionnette revint à la caverne.

Mulidor & Phila réſolurent de conſulter une Fée fameuſe du voiſinage, appellée Tigreline, pour ſavoir quel ſeroit le ſort de Lionnette. Ils apprirent qu'elle avoit été expoſée aux Lions, par la méchanceté d'une Reine qui lui avoit donné le jour, & qu'elle ſeroit heureuſe, ſi elle pouvoit s'empêcher d'aimer ce qui lui étoit oppoſé. Elle alloit ſouvent à la chaſſe ſur le dos de la Lionne. Un jour le Lion ayant été tué par un Chaſſeur, elle revint toute éplorée à la caverne ; mais ſa douleur augmenta, lorſqu'elle vit la Lionne expirer de déſeſpoir. Cette aimable petite fille fut extraordinairement affligée de cette perte ; elle parut renoncer à la joie & aux amuſemens de ſon âge. Un intérêt plus tendre ſut à la fin tarir la ſource de ſes larmes. En allant à la forêt, elle fit la rencontre d'un jeune berger qui lui parut fort aimable, & à qui elle inſpira beaucoup d'amour. Dès-lors, la chaſſe & les bois firent les délices de Lionnette ; elle voyoit ſon berger tous les jours. Dans une de ces tendres entrevues, ſon Amant lui apprit qu'il étoit fils de Roi, & qu'il s'appelloit le Prince Coquerico. Ce nom ne fut pas plutôt prononcé, que par un prodige ſurprenant, Lionnette ſe mit à fuir de toute ſa force, mal-

gré les cris du berger qui la rappelloit. Après cet accident, une Fée hideuse entra dans la caverne de Mulidor; & le touchant de sa baguette, lui Phila & la petite fille, elle les transforma en Lions.

Le Prince Coquerico étoit fils d'un Roi des Isles fortunées. Ce nom lui fut donné, parce qu'il se plaisoit à voir des coqs se battre ensemble. Lorsqu'il eut atteint sa dixieme année, il fut enlevé par un tourbillon; & la Fée Cornue, qui en étoit devenue amoureuse, le transporta dans un Palais enchanté. Il y vécut plusieurs années, oublié de l'Univers, & occupé à tous les exercices qui pouvoient le rendre digne de régner. Cornue n'oublioit rien pour le perfectionner; & elle attendoit autant de sa reconnoissance, que de son amour, le prix de ses peines & de ses soins. Ce fut pendant le séjour de ce Prince dans ce Palais, que s'étant écarté dans une forêt épaisse, il vit la jeune Lionnette. Cornue s'apperçut bientôt de la nouvelle inclination du Prince. Pour s'en venger, elle transforma Lionnette & les deux vieillards en Lions. Non contente de cette vengeance, elle frappa le Prince de sa baguette, & le métamorphosa dans le plus beau Coq du monde.

C'est d'après l'opinion, que les Lions sont naturellement ennemis du chant du coq, que Mademoiselle de Lubert transforme le Prince Coquerico & Lionnette en ces deux especes d'animaux. Lorsque le malheureux Prince ainsi métamorphosé, chantoit par hazard en présence de la belle Lionne, celle-ci prenoit la fuite, sans que rien pût l'arrêter. Enfin, Coquerico pressé par Cornue, & ne voyant point d'autre

moyen de finir ses malheurs, & ceux de Lionnette, que d'épouser la Fée, se préparoit à ce mariage, lorsque Tigreline vint rendre à Lionnette sa premiere forme, & la donna pour épouse au Prince, en présence de Cornue, qui en mourut de désespoir.

La Prin- se Cou- r-de-Ro- Prenez patience, Madame; nous n'avons plus que deux contes de Mademoiselle de Lubert; *la Princesse Couleur-de-rose*, & *la Princesse Camion*. La Reine du Royaume des Cédres, & celle des Aigues-marines, étoient deux sœurs qui mirent au monde, l'une, la Princesse Couleur-de-rose, l'autre, le Prince Céladon Les Fées qui présiderent à la naissance de ce dernier, ne virent rien de fâcheux dans sa vie, pourvu qu'il pût éviter la piquûre d'une rose. En conséquence, il fut ordonné qu'on détruiroit jusqu'à la moindre plante de Rosier; & l'on défendit, sous peine de la vie, d'avoir aucune de ses fleurs. A l'égard de la Princesse, elle fut douée des plus rares qualités; & les Fées lui firent présent d'un bouquet de six roses de diamans couleur-de-rose, qui ne devoit se faner, que lorsque son Amant seroit infidèle; c'étoit le seul malheur qu'elle eut à craindre, supposé qu'elle n'aimât pas avant l'âge de quinze ans. Le Roi & la Reine conclurent, qu'il falloit la marier de bonne heure. Mais nul ne peut éviter sa destinée. Malgré les précautions du Roi des Aigues-Marines, le Prince Céladon se piqua les mains d'une épine de rose; & la Princesse devint amoureuse, avant sa quinzieme année, du Prince Céladon. Une Fée malfaisante la tranforma en un livre couleur-de-rose, qu'elle plaça dans sa Bibliothéque. Céladon ré-

ſolut de la chercher par toute la terre ; le haſard le conduiſit dans la Bibliothéque de la Fée ; & ayant mis la main ſur le livre en queſtion, il y lut toute la vie de la jeune Princeſſe. Il ne ſoupçonnoit pas qu'il eût entre les mains celle qu'il aimoit uniquement, & qu'il cherchoit avec tant d'empreſſement. Il vit dans cette Bibliothéque, une Guenon, dont les mines & les geſticulations lui firent croire que c'étoit Couleur de-roſe. Il la careſſa ; la Guenon répondit à ſes careſſes, de maniere à lui perſuader ce qu'il ne faiſoit que ſoupçonner. Bref, il laiſſa le Livre, & emmena la Guenon, qu'il épouſa, dans l'eſpérance qu'elle pourroit reprendre ſa forme naturelle. La Fée malfaiſante ſe laiſſa fléchir enfin ; on rendit à la Princeſſe ſon Amant ; & la Guenon fut étouffée pour la punir de ſes artifices.

La Princeſſe Camion.

Zirphil, le fils unique d'un Roi, entroit dans l'âge d'être marié ; la Fée Marmotte ſe préſente à la Reine ſa mere, & lui offre une femme ſi petite, qu'elle peut entrer dans un étui à curredents. Elle ſe nomme la Princeſſe Camion ; & elle a tout l'eſprit qu'il eſt poſſible d'avoir. Zirphil qui croit qu'on ſe moque de lui, ne peut ſe réſoudre à épouſer une ſi petite créature. Il aime mieux ſe marier avec une Baleine, qui en effet devient ſa femme. Cependant la Reine ſa mere perd l'étui où étoit renfermée la Princeſſe Camion ; & il ſe trouve que cette Princeſſe & la Baleine ſont la même perſonne, ainſi métamorphoſée par des enchantemens qui ceſſent enfin ; & le Prince Zirphil eſt marié ſolemnellement avec la Princeſſe Camion. J'ai paſſé rapidement ſur ce conte ; & je crains en-

core de m'y être trop arrêté. On ne conçoit pas comment des Etres raisonnables peuvent s'occuper de pareilles extravagances ; & dans le travail que je me suis imposé , ce que j'ai trouvé de plus rebutant , de plus dégoutant même , c'est l'obligation de les lire.

Quoique les pensées soient fort rares dans ces sortes d'Ouvrages, en voici néanmoins quelques-unes, qui serviront à terminer cette lettre, d'une maniere plus instructive que les choses futiles qui la composent.

» Jamais on ne se reproche ses fautes avec » tant d'amertume , que quand on en sent la » peine.

» Les hommes, en général , veulent qu'on » leur soit fidele au de-là de ce qu'ils sont eux- » mêmes.

» L'avantage du bon sens , est de l'emporter » toujours sur le précieux & le faux brillant.

» Pour ramener à la vérité quelqu'un d'égaré, » il faut se conformer à ses idées.

» L'amour propre est encore plus aveugle, » que l'amour même.

» C'est déjà beaucoup pour se former , que » de commencer à rougir ; cette rougeur est la » meilleure de toutes les leçons.

» L'étendue de l'esprit n'amene point à la » connoissance de l'amour ; il faut l'avoir éprou- » vé ».

Je suis , &c.



LETTRE XX.

A La tête des Œuvres de Madame la Marquise du Châtelet, se trouve son éloge historique par M. de Voltaire, qu'une longue & étroite amitié unissoit à cette illustre & sçavante Mathématicienne. En rassemblant les différens traits de cet éloge, & le jugement que les Journalistes ont porté des Ouvrages de cette femme célébre, vous pourrez, Madame, vous former une idée du mérite & des connoissances de Gabrielle Emilie de Breteuil, Marquise du Châtelet, née en 1706. 1706. Madame du Châtelet.

Dès sa tendre jeunesse, elle orna son esprit par la lecture des bons Auteurs, en plus d'une langue; elle avoit commencé une traduction de l'Énéide. Elle apprit depuis l'Italien & l'Anglois. Le Tasse & Milton lui étoient aussi familiers que Virgile. L'Etude de sa propre langue fut une de ses principales occupations; elle a laissé des remarques manuscrites, dans lesquelles, à travers les incertitudes de la Grammaire, perce cet esprit philosophique, que lui avoit donné la nature, & qu'elle cultiva avec tant de succès. Son premier Ouvrage fut une explication de la philosophie de Léibnitz, sous le titre d'Institution de Physique, adressée à son fils, auquel elle enseigna elle-même la Géométrie. Ce fils est M. le Comte du Chatelet-Lomont. L'éclat répandu sur le nom de sa mere, n'ajoute rien à la considération dont il jouit; son mérite personnel, ses talens, ses lumieres,

son esprit, son zèle & ses services, lui ont acquis & lui assurent l'estime publique.

Madame du Châtelet, après avoir rendu les imaginations de Léibnitz intelligibles, comprit par le travail même, que cette Métaphysique, si belle, mais si peu fondée, ne méritoit pas de borner ses études & ses opinions Elle eut le courage d'abandonner ce philosophe, de se défaire de tout esprit de sistême, & de se livrer toute entiere à Newton.

» Madame du Châtelet, dit M. de Voltaire, » a rendu un double service à la postérité, en » traduisant le livre des Principes, & en l'enri- » chissant d'un Commentaire. Il est vrai que » la Langue latine, dans laquelle il est écrit, est » entendue de tous les Savans ; mais il en coûte » toujours quelques fatigues, à lire des choses » abstraites dans une Langue étrangere ; d'ail- » leurs le latin n'a pas de termes pour exprimer » les vérités mathématiques & physiques qui » manquoient aux anciens.

» A l'égard du Commentaire algébrique, » c'est un Ouvrage au-dessus de la traduction. » Madame du Châtelet y travailla sur les idées » de M. Clairaut : elle fit tous les calculs elle- » même ; & quand elle avoit achevé un cha- » pitre, M. Clairaut l'examinoit & le corri- » geoit.

» Autant qu'on doit s'étonner, qu'une fem- » me ait été capable d'une entreprise qui de- » mandoit de si grandes lumieres & un travail si » obstiné ; autant doit-on déplorer sa perte pré- » maturée. Elle n'avoit pas encore entiérement » terminé le Commentaire, lorsqu'elle prévit » que la mort pouvoit l'enlever ; elle étoit ja-

» loufe de fa gloire, & n'avoit point cet orgueil de la fauffe modeftie, qui confifte à paroître méprifer ce qu'on fouhaite, & à vouloir paroître fupérieure à cette gloire véritable, la feule récompenfe de ceux qui fervent le public, la feule digne des grandes ames, qu'il eft beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner, que quand on eft incapable d'y atteindre.

» Elle joignit à ce goût pour la gloire, une fimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eft fouvent le fruit des études férieufes. Jamais femme ne fut fi favante qu'elle; & jamais perfonne ne mérita moins qu'on dit d'elle, c'eft une femme favante: elle ne parloit jamais de fcience, qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'inftruire, & jamais n'en parla pour fe faire remarquer. On ne la vit point raffembler de ces cercles, où il fe fait une guerre d'efprit; où l'on établit une efpece de Tribunal; où l'on juge fon fiécle, par lequel, en récompenfe, on eft jugé très-févérement. Elle a vécu long-tems dans des fociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit; & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

» Née avec une éloquence finguliere, cette éloquence ne fe déployoit, que quand elle avoit des objets dignes d'elle. Ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'efprit, ces petites fineffes, ces tours délicats que l'on donne à des chofes ordinaires, n'entroient point dans l'immenfité de fes talents; le mot propre, la précifion, la jufteffe & la force étoient le caractere de fon éloquence; elle eût plutôt écrit comme Pafcal &

» Nicole, que comme Madame de Sévigné.
» Mais cette fermeté févere, & cette trempe
» vigoureufe de fon efprit ne le rendoient pas in-
» acceffible aux beautés de fentiments : les char-
» mes de la poëfie & de l'éloquence la péné-
» troient; & jamais oreille ne fut plus fenfible à
» l'harmonie. Elle favoit par cœur les meilleurs
» vers, & ne pouvoit fouffrir les médiocres. C'é-
» toit un avantage qu'elle eut fur *Newton*, d'unir
» à la profondeur de la philofophie, le goût le
» plus vif & le plus délicat pour les Belles-Let-
» tres. Parmi tant de travaux que le Savant le
» plus laborieux eût à peine entrepris, qui croi-
» roit qu'elle trouva du tems, non-feulement
» pour remplir tous les devoirs de la fociété,
» mais pour en rechercher, avec avidité, tous les
» amufemens ? Elle fe livroit au plus grand
» monde, comme à l'étude; tout ce qui occupe
» la fociété étoit de fon reffort, hors la médi-
» fance. Jamais on ne l'entendit relever un ri-
» dicule; elle n'avoit ni le tems ni la volonté
» de s'en appercevoir; & quand on lui difoit
» que quelques perfonnes ne lui avoient pas
» rendu juftice, elle répondoit qu'elle vouloit
» l'ignorer. On lui montra un jour, je ne fais
» quelle miférable brochure, dans laquelle un
» Auteur, qui n'étoit pas à portée de la con-
» noître, avoit ofé mal parler d'elle. Elle dit
» que fi l'Auteur avoit perdu fon tems à écrire
» ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le
» fien à les lire; & le lendemain ayant fçu
» qu'on avoit renfermé l'Auteur de ce libelle,
» elle écrivit en fa faveur, fans qu'il l'ait ja-
» mais fçu.
» Elle fut regrettée à la Cour de France, au-

» tant qu'on peut l'être dans un pays, où les » intérêts personnels font si aisément oublier » tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à » tous ceux qui l'ont connue particuliérement, » & qui ont été à portée de voir l'étendue de » son esprit & la grandeur de son ame.

» Il eût été heureux pour ses amis, qu'elle » n'eût pas entrepris cet Ouvrage, dont les Sa- » vans vont jouir. On peut dire d'elle, en dé- » plorant sa destinée, *periit arte suâ*.

» Elle se crut frappée à mort long-tems avant » le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors, elle ne » songea plus qu'à employer le peu de tems » qu'elle prévoyoit lui rester, à finir ce qu'elle » avoit entrepris, & à dérober à la mort ce » qu'elle regardoit comme la plus belle partie » d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du tra- » vail, des veilles continuelles, dans un tems » où le repos l'auroit sauvée, amenerent enfin » cette mort qu'elle avoit prévue. Elle sentit » sa fin approcher ; & par un mélange singulier » de sentiments qui sembloient se combattre, » on la vit regretter la vie, & regarder la mort » avec intrépidité : la douleur d'une séparation » éternelle affligeoit sensiblement son ame ; & » la philosophie dont cette ame étoit remplie, » lui laissoit tout son courage. Un homme qui » s'arrachant tristement à sa famille qui le pleure, » & qui fait tranquillement les préparatifs d'un » long voyage, n'est que le foible portrait de » sa douleur & de sa fermeté : de sorte que » ceux qui furent les témoins de ses derniers » momens, sentoient doublement sa perte, par » leur propre affliction & par ses regrets, & » admiroient en même-tems la force de son

» esprit, qui mêloit à des regrets si touchans, » une constance si inébranlable ». Elle mourut à Luneville en 1749, âgée de quarante-trois ans.

Le Discours préliminaire qui est à la tête de ses *Institutions de Physique*, sont, dit M. de Voltaire, un Chef-d'œuvre de raison & d'éloquence; & elle a répandu dans le reste du livre, une méthode & une clarté admirables. Je ne rapporterai, Madame, que le Discours préliminaire; c'est la meilleure notice que je puisse vous donner de l'Ouvrage même. Vous y verrez d'abord avec quelle sagesse Madame du Châtelet parle à son fils.

Institutions de Physique.

» J'ai toujours pensé que le devoir le plus » sacré des hommes, étoit de donner à leurs » enfans une éducation qui les empêchât, dans » un âge plus avancé, de regretter leur jeunesse, » qui est le seul tems où l'on puisse véritable- » ment s'instruire. Vous êtes, mon cher fils, » dans cet âge heureux, où l'esprit commence » à penser, & dans lequel le cœur n'a pas en- » core des passions assez vives pour le troubler.

» C'est peut-être à présent le seul tems de » votre vie, que vous pourrez donner à l'étude » de la nature; bientôt les passions & les plai- » sirs de votre âge emporteront tous vos mo- » mens; & lorsque cette fougue de la jeunesse » sera passée, & que vous aurez payé à l'ivresse » du monde le tribut de votre âge & de votre » état, l'ambition s'emparera de votre ame; » & quand même dans cet âge plus avancé, & » qui souvent n'en est pas plus mûr, vous vou- » driez vous appliquer à l'étude des véritables » sciences, votre esprit n'ayant plus alors cette » fléxibilité qui est le partage des beaux ans,

» il vous faudroit acheter par une étude pénible, » ce que vous pouvez apprendre aujourd'hui » avec une extrême facilité. Je veux donc vous » faire mettre à profit l'aurore de votre raiſon, » & tâcher de vous garantir de l'ignorance » qui n'eſt encore que trop commune parmi les » gens de votre rang, & qui eſt toujours un » défaut de plus, & un mérite de moins.

» Il faut accoutumer de bonne heure votre » eſprit à penſer, & à pouvoir ſe ſuffire à lui-» même; vous ſentirez dans tous les tems de » votre vie, quelles reſſources & quelles conſo-» lations on trouve dans l'étude; & vous verrez » qu'elle peut même fournir des agrémens & » des plaiſirs.

» L'étude de la Phyſique paroît faite pour » l'homme; elle roule ſur les choſes qui nous » environnent ſans ceſſe, & deſquelles nos » plaiſirs & nos beſoins dépendent : je tâche-» rai, dans cet Ouvrage, de mettre cette ſcien-» ce à votre portée, & de la dégager de cet » art admirable, qu'on nomme Algébre, le-» quel ſéparant les choſes des images, ſe dé-» robe aux ſens, & ne parle qu'à l'entendement: » vous n'êtes pas encore à portée d'entendre » cette langue, qui paroît plutôt celle des In-» telligences que des hommes; elle eſt réſer-» vée pour faire l'étude des années de votre » vie, qui ſuivront celles où vous êtes; mais la » vérité peut emprunter différentes formes; & » je tâcherai de lui donner ici celle qui peut » convenir à votre âge, & de ne vous parler » que des choſes qui peuvent ſe comprendre » avec le ſeul ſecours de la Géométrie com-» mune que vous avez étudiée.

» Ne cessez jamais, mon fils, de cultiver
» cette science que vous avez apprise dès vo-
» tre plus tendre jeunesse; on se flatteroit en
» vain sans son secours, de faire de grands pro-
» grès dans l'étude de la nature; elle est la clef
» de toutes les découvertes; & s'il y a encore
» plusieurs choses inexpliquables en Physique,
» c'est qu'on ne s'est point assez appliqué à les
» rechercher par la Géométrie, & qu'on n'a
» peut-être pas encore été assez loin dans cette
» science.

» Je me suis souvent étonnée, que tant d'ha-
» biles gens que la France posséde, ne m'ayent
» pas prévenu dans le travail que j'entreprends
» aujourd'hui pour vous; car il faut avouer que,
» quoique nous ayons plusieurs excellens livres
» de Physique en françois, cependant nous
» n'avons point de Physique complette, si on
» en excepte le petit Traité de Rohaut, fait,
» il y a quatre-vingts ans; mais ce Traité, quoi-
» que très-bon pour le tems dans lequel il a été
» composé, est devenu très-insuffisant par la
» quantité de découvertes qui ont été faites de-
» puis: & un homme qui n'auroit étudié la
» Physique que dans ce livre, auroit encore bien
» des choses à apprendre.

» Pour moi, qui en déplorant cette indi-
» gence, suis bien loin de me croire capable d'y
» suppléer, je ne me propose, dans cet ouvrage,
» que de rassembler sous vos yeux les décou-
» vertes éparses dans tant de bons livres latins,
» italiens, & anglois; la plûpart des vérités
» qu'ils contiennent sont connues en France de
» peu de lecteurs; & je veux vous éviter la peine
» de les puiser dans des sources dont la pro-

» fondeur vous effrayeroit, & pourroit vous
» rebuter.

» Quoique l'Ouvrage que j'entreprens, de-
» mande bien du tems & du travail, je ne re-
» gretterai point la peine qu'il pourra me coû-
» ter; & je la croirai bien employée, s'il peut
» vous inſpirer l'amour des ſciences, & le deſir
» de cultiver votre raiſon. Quelles peines &
» quels ſoins ne ſe donne-t-on pas tous les jours,
» dans l'eſpérance incertaine de procurer les
» honneurs & d'augmenter la fortune de ſes en-
» fans! La connoiſſance de la vérité, & l'habi-
» tude de la rechercher & de la ſuivre, eſt-elle
» un objet moins digne de mes ſoins; ſurtout
» dans un ſiécle où le goût de la phyſique entre
» dans tous les rangs, & commence à faire une
» partie de la ſcience du monde?

» Je ne vous ferai point ici l'hiſtoire des
» révolutions que la Phyſique a éprouvées; il fau-
» droit pour les rapporter toutes, faire un gros
» livre; je me propoſe de vous faire connoître,
» moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſça-
» voir.

» Juſqu'au dernier ſiécle, les ſciences ont
» été un ſecret impénétrable, auquel les pré-
» tendus Savans étoient ſeuls initiés; c'étoit une
» eſpece de cabale, dont le chiffre conſiſtoit en
» des mots barbares, qui ſembloient inventés
» pour obſcurcir l'eſprit, & pour le rebuter.

» Deſcartes parut dans cette nuit profonde,
» comme un aſtre qui venoit éclairer l'Univers;
» la révolution que ce grand homme a cauſée
» dans les ſciences, eſt ſûrement plus utile, &

» est peut-être même plus mémorable, que celle
» des plus grands Empires ; & l'on peut dire
» que c'est à Descartes, que la raison humaine
» doit le plus ; car il est bien plus aisé de trou-
» ver la vérité, quand on est une fois sur ses
» traces, que de quitter celles de l'erreur. La
» Géométrie de ce grand homme, sa Diop-
» trique, sa Méthode, sont des chefs-d'œuvres
» de sagacité, qui rendront son nom immortel ;
» & s'il s'est trompé sur quelques points de
» physique, c'est qu'il étoit homme, & qu'il
» n'est pas donné à un seul homme, ni à un
» seul siécle, de tout connoître.

» Nous nous élevons à la connoissance de la
» vérité, comme ces Géans qui escaladoient les
» Cieux en montant sur les épaules les uns des
» autres. Ce sont Descartes & Galilée qui ont
» formé les Hughens & les Léibnitzs, ces
» grands hommes dont vous ne connoissez
» encore que les noms, & dont j'espere vous
» faire connoître bientôt les Ouvrages ; & c'est
» en profitant des travaux de Kepler, & en
» faisant usage des Théoremes d'Hughens,
» que M. Newton a découvert cette force uni-
» verselle, répandue dans toute la nature, qui
» fait circuler les Planétes autour du Soleil,
» & qui opere la pesanteur sur la terre.

» Les sistêmes de Descartes & de Newton,
» partagent aujourd'hui le monde pensant ;
» ainsi il est nécessaire que vous connoissiez l'un
» & l'autre ; mais tant de savans hommes ont
» pris soin d'exposer, & de réatifier le sistê-
» me de Descartes, qu'il vous sera aisé de vous
» en instruire dans leurs Ouvrages. Une de
» mes vûes dans la premiere partie de celui-ci,
est

» est de vous mettre sous les yeux l'autre partie de ce grand procès, de vous faire connoître le sistême de M. Newton, de vous faire voir jusqu'où la connexion & la vraisemblance y sont poussées, & comment les phénomenes s'expliquent par l'hipothese de l'attraction.

» Vous pouvez tirer beaucoup d'instructions sur cette matiere, des Elémens de la philosophie de Newton, qui ont paru l'année passée; & je supprimerois ce que j'ai à vous dire sur cela, si leur illustre Auteur avoit embrassé un plus grand terrain; mais il s'est renfermé dans des bornes si étroites, que je n'ai pas crû qu'il pût me dispenser de vous en parler.

» Gardez-vous, mon fils, quelque parti que vous preniez dans cette dispute des philosophes, de l'entêtement inévitable, dans lequel l'esprit de parti entraîne: cet esprit est dangereux dans toutes les occasions de la vie; mais il est ridicule en physique; la recherche de la vérité est la seule chose, dans laquelle l'amour de votre païs ne doit point prévaloir; & c'est assurément bien mal à propos, qu'on a fait une espece d'affaire nationale des opinions de Newton & de Descartes: quand il s'agit d'un livre de physique, il faut demander s'il est bon, & non pas si l'Auteur est Anglois, Allemand, ou François?

» Il me paroît d'ailleurs, qu'il seroit aussi injuste aux Cartésiens de refuser d'admettre l'attraction, comme hipothese, qu'il est dé-

» raisonnable à quelques Newtoniens, de vouloir en faire une propriété primitive de la matiere ; il faut avouer que quelques-uns d'entr'eux ont été trop loin en cela, & que c'est avec quelque raison, qu'on leur reproche de ressembler à un homme, aux mauvais yeux duquel échapperoient les cordes qui font les vols de l'Opéra, & qui diroit, en voyant Bellerophon, par exemple, se soutenir en l'air : Bellerophon se soutient en l'air, parce qu'il est également attiré de tous côtés par les coulisses ; car pour décider, que les effets que les Newtoniens attribuent à l'attraction, ne sont pas produits par l'impulsion, il faudroit connoître toutes les façons dont l'impulsion peut être employée ; mais c'est ce dont nous sommes encore bien éloignés.

» Nous sommes encore en Physique, comme cet aveugle né, à qui Chefelden rendit la vûe ; cet homme ne vit d'abord rien que confusément : ce ne fut qu'en tâtonnant, & au bout d'un tems considérable, qu'il commença à bien voir ; ce tems n'est pas encore tout-à-fait venu pour nous ; & peut-être même ne viendra-t'il jamais entierement ; il y a vraisemblablement des vérités, qui ne sont pas faites pour être apperçues par les yeux de notre esprit, de même qu'il y a des objets, que ceux de notre corps n'appercevront jamais ; mais celui qui refuseroit de s'instruire par cette considération, ressembleroit à un boiteux, qui ayant la fiévre, ne voudroit pas prendre les remedes qui peuvent l'en guérir ; parce que ces remédes ne pourroient l'empêcher de boiter.

» Un des torts de quelques Philosophes de
» ce tems, c'est de vouloir bannir les hypo-
» thèses de la physique; elles y sont aussi né-
» cessaires que les échaffauts dans une maison
» que l'on bâtit : il est vrai que lorsque le bâti-
» ment est achevé, les échaffauts deviennent
» inutiles; mais on n'auroit pû l'élever sans leur
» secours. Toute l'Astronomie, par exemple,
» n'est fondée que sur des hypothèses; & si on
» les avoit toujours évitées en physique, il y a
» apparence qu'on n'auroit pas fait tant de dé-
» couvertes; aussi rien n'est-il plus capable de
» retarder les progrès des sciences, que de vou-
» loir les en bannir, & de se persuader que l'on
» a trouvé le grand ressort qui fait mouvoir toute
» la nature; car on ne cherche point une cause
» que l'on croit connoître; & il arrive par-là,
» que l'application des principes Géométriques
» de la Mécanique aux effets physiques, qui est
» très-difficile & très-nécessaire, reste imparfaite,
» & que nous nous trouvons privés des travaux
» & des recherches de plusieurs beaux génies,
» qui auroient peut-être été capables de décou-
» vrir la véritable cause des phénoménes.

» Il est vrai que les hypothèses deviennent
» le poison de la philosophie, quand on les
» veut faire passer pour la vérité; & peut-être
» même sont-elles plus dangereuses alors, que
» ne l'étoit le jargon inintelligible de l'école;
» car ce jargon étant absolument vuide de sens,
» il ne falloit qu'un peu d'attention à un esprit
» droit, pour en appercevoir le ridicule, &
» pour chercher ailleurs la vérité; mais une
» hypothèse ingénieuse & hardie, qui a d'abord
» quelque vraisemblance, intéresse l'orgueil

» humain à la croire; l'esprit s'applaudit d'avoir
» trouvé ces principes peu subtils, & se sert en-
» suite de toute sa sagacité pour les défendre.
» La plûpart des grands hommes qui ont fait
» des sistêmes, nous en fournissent des exem-
» ples; & ce sont de grands vaisseaux empor-
» tés par des courans; ils font les plus belles
» manœuvres du monde; mais le courant les
» entraîne.

» Souvenez-vous, mon fils, dans toutes vos
» études, que l'expérience est le bâton que la
» nature a donné à nous autres aveugles, pour
» nous conduire dans nos recherches; nous ne
» laissons pas avec son secours, de faire bien du
» chemin; mais nous ne pouvons manquer de
» tomber, si nous cessons de nous en servir;
» c'est à l'expérience à nous faire connoître les
» qualités physiques; & c'est à notre raison à
» en faire usage, & à en tirer de nouvelles con-
» noissances & de nouvelles lumieres.

» Si j'ai crû devoir vous précautionner contre
» l'esprit de parti, je crois encore plus nécessaire
» de vous recommander de ne point porter le
» respect pour les plus grands hommes, jusqu'à
» l'idolâtrie, comme font la plûpart de leurs
» disciples; chaque Philosophe a vû quelque
» chose; & aucun n'a tout vû; il n'y a point
» de si mauvais livre, où il n'y ait quelque
» chose à apprendre; & il n'y en a gueres d'assez
» bon, pour qu'on ne puisse y rien reprendre.
» Quand je lis Aristote, ce Philosophe qui a
» essuyé des fortunes si diverses & si injustes, je
» suis étonné de lui trouver quelquefois des
» idées si saines sur plusieurs points de Phy-
» sique générale, à côté des plus grandes ab-

» ſurdités ; & quand je lis quelques-unes des
» queſtions que M. Newton a miſes à la fin de
» ſon Optique, je ſuis frappé d'un étonnement
» bien différent. Cet exemple des deux plus
» grands hommes de leur ſiécle, doit vous faire
» voir, que lorſqu'on a l'uſage de la raiſon, il
» ne faut en croire perſonne ſur ſa parole, mais
» qu'il faut toujours examiner par ſoi-même,
» en mettant à part la conſidération, qu'un nom
» fameux emporte toujours avec lui.

» C'eſt une des raiſons pour leſquelles je n'ai
» point chargé ce livre de citations ; je n'ai point
» voulu vous ſéduire par des autorités ; & de
» plus, il y en auroit trop eu ; je ſuis bien loin
» de me croire capable d'écrire un livre de Phy-
» ſique, ſans conſulter aucun livre ; & je doute
» même que ſans ce ſecours, on en puiſſe faire
» un bon. Le plus grand Philoſophe peut bien
» ajouter de nouvelles découvertes à celles des
» autres ; mais quand une vérité eſt une fois
» trouvée, il faut qu'il la ſuive ; & il a fallu,
» par exemple, que M. Newton commençât par
» établir les deux Analogies de Kepler, lorſ
» qu'il a voulu expliquer le cours des Planettes ;
» ſans quoi il ne ſeroit jamais parvenu à cette
» belle découverte de la gravitation des Aſtres.

» La Phyſique eſt un bâtiment immenſe, qui
» ſurpaſſe les forces d'un ſeul homme ; les uns
» y mettent une pierre, tandis que d'autres
» bâtiſſent des aîles entieres ; mais tous doi-
» vent travailler ſur les fondemens ſolides qu'on
» a donnés à cet édifice dans le dernier ſiécle ;
» par le moyen de la Géométrie, & des obſer-
» vations, il y en a d'autres qui levent le plan du
» bâtiment ; & je ſuis du nombre de ces derniers.

» Je n'ai point ſongé dans cet Ouvrage à » avoir de l'eſprit, mais à avoir raiſon; & j'ai » fait aſſez de cas de la vôtre, pour croire que » vous étiez capable de rechercher la vérité in- » dépendamment de tous les ornemens étran- » gers, dont on l'a accablée de nos jours. Je me » ſuis contenté d'écarter les épines qui auroient » pû bleſſer vos mains délicates; mais je n'ai » point crû devoir y ſubſtituer des fleurs étran- » geres; & je ſuis perſuadé qu'un bon eſprit, » quelque foible qu'il ſoit encore, trouve plus » de plaiſir, & un plaiſir plus ſatisfaiſant dans » un raiſonnement claire & précis, qu'il ſaiſit » aiſément, que dans une plaiſanterie déplacée.

» Je vous explique dans les premiers chapi- » tres, les principales opinions de M. de Leibnitz » ſur la Métaphyſique; je les ai puiſées dans » les Ouvrages du célébre Volf, dont vous » m'avez tant entendu parler avec un de ſes » diſciples, qui a été quelque tems chez moi, » & qui m'en faiſoit quelquefois des extraits.

» Les idées de M. de Léibnitz ſur la Mé- » taphyſique, ſont encore peu connues en » France; mais elles méritent aſſurément de » l'être : malgré les découvertes de ce grand » homme, il y a ſans doute encore bien des » choſes obſcures de la Métaphyſique; mais il » me ſemble qu'il nous a fourni dans ce prin- » cipe de la raiſon ſuffiſante, une bouſſole ca- » pable de nous conduire dans les ſables mou- » vans de cette ſcience.

» Les obſcurités dont quelques-unes des par- » ties de la Métaphyſique ſont encore couver- » tes, ſervent de prétexte à la pareſſe de la plû- » part des hommes pour ne la point étudier;

» ils se persuadent que parce que l'on ne sçait
» pas tout, on ne peut rien savoir; cependant il
» est certain, qu'il y a des points de Métaphy-
» sique susceptibles de démonstrations aussi ri-
» goureuses, que les démonstrations Géométri-
» ques, quoiqu'elles soient d'un autre genre :
» il nous manque un calcul pour la Métaphysi-
» que, pareil à celui que l'on a trouvé pour la
» Géométrie, par le moyen duquel, avec l'aide
» de quelques *données*, on parvient à con-
» noître des *inconnues*; peut-être quelque gé-
» nie trouvera-t'il un jour ce calcul. M. de
» Léibnitz y a beaucoup pensé; il avoit sur cela
» des idées, qu'il n'a jamais par malheur com-
» muniquées à personne; mais quand même
» on le trouveroit, il y a apparence qu'il y a
» des *inconnues* dont on ne trouveroit jamais
» l'équation. La Métaphysique contient deux
» especes de chose; la premiere, ce que tous
» les gens qui font un bon usage de leur esprit,
» peuvent savoir; & la seconde, qui est la plus
» étendue, & qu'ils ne sçauront jamais.

» Plusieurs vérités de Physique, de Méta-
» physique, & de Géométrie sont évidemment
» liées entre elles. La Métaphysique est le faîte
» de l'édifice; mais ce faîte est si élevé, que la
» vue en devient souvent un peu confuse. J'ai
» donc crû devoir commencer par le rapprocher
» de votre vue, afin qu'aucun nuage n'obs-
» curcissant votre esprit, vous puissiez voir d'une
» vue nette & assurée, les vérités dont je veux
» vous instruire ».

En rapportant en entier cette excellente Préface, je n'ai pas craint, Madame, qu'on me reprochât d'être trop-long.

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

Principes Mathématiques.

LA Traduction des *Principes Mathématiques de la Philoſophie naturelle de Nevvton*, ſont le ſecond Ouvrage de Madame la Marquiſe du Châtelet. Sous ce titre, ſont compriſes deux productions très-différentes ; l'une eſt une traduction ſimple du livre de Newton ; l'autre eſt un Commentaire ſur le même livre.

Les *Principes* Mathématiques ſont compoſés de trois livres, précédés de quelques notions préliminaires ſur l'eſpace, le tems, le mouvement en général, &c. Le premier livre eſt diviſé en quatorze Sections. L'Auteur explique dans la premiére, la méthode des *premieres & dernieres raiſons*. Les Commençans y trouveront une Métaphyſique également ſolide & lumineuſe de la nouvelle Géométrie, qui acquiert par-là, toute la certitude & l'évidence de l'ancienne. Les autres ſections ſont employées à démontrer des propoſitions générales ſur le mouvement des corps, ſans avoir égard ni à l'eſpece de ces corps, ni au milieu dans leſquels ils ſe meuvent. On trouve dans les deuxieme, troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme, la déterminaiſon du mouvement d'un corps, dans des trajectoires coniques. Soit que la force centrale tende au centre de la courbe, ſoit qu'elle tende à l'un des foyers. La ſeptieme contient la Théorie de l'aſcenſion & de la deſcenſion rectiligne des corps, dans toutes ſortes d'hypotheſes de péſanteur. Dans la huitieme,

l'Auteur détermine, en général, les orbes que décrivent des corps sollicités par des forces centripedes quelconques. Il est question dans la neuvieme, des orbites mobiles; on y assigne quelle doit être la loi de la force centrale, pour faire décrire une orbite donnée à un corps autour d'un centre, tandis que cette même orbite tourne autour du centre. Le dixieme traite du mouvement dans des superficies données, & des oscillations des corps suspendus par des fils.

Jusqu'ici, Newton n'a parlé que des mouvemens qui résultent de l'attraction vers un centre immobile; mais il n'existe peut-être pas de point de cette espece dans la nature; car les attractions, dit notre Auteur, qui ont coutume de se faire vers des corps qui attirent & qui sont attirés, sont toujours mutuelles & égales, par le principe que l'action & la réaction sont égales. C'est pourquoi il examine dans la onzieme section, les mouvemens des corps qui s'attirent mutuellement. Les douzieme & treizieme sections sont consacrées aux forces attractives des corps sphériques & des corps non sphériques. On y trouve, au sujet des attractions des corps sphériques, des choses très-remarquables. Enfin la quatorzieme parle du mouvement des corpuscules attirés par toutes les parties d'un corps quelconque. L'Auteur y donne une explication de la réfraction, la seule qui soit admissible dans la saine Physique.

On voit par ce précis, que ce premier livre contient toute la théorie de la gravitation des astres, mais que l'Auteur ne s'est pas borné à l'examen des questions qui y sont relatives;

qu'il a cherché à rendre ses solutions générales; & à en donner un grand nombre d'applications.

Dans le second livre, Newton considere le mouvement dans les milieux qui résistent. Ce livre est partagé en neuf sections. Les trois premieres traitent du mouvement dans les milieux qui résistent, ou en raison de la simple vîtesse, ou en raison doublée de la vîtesse, ou en partie comme la vîtesse & comme le quarré de la vîtesse. Dans la quatrieme, l'Auteur examine le mouvement circulaire dans les milieux résistans. La cinquieme est un Traité complet d'Hydrostatique : on y trouve des recherches très-profondes sur la densité, & la compression des fluides. La sixieme parle du mouvement d'oscillation dans les milieux résistans. Entr'autres choses curieuses, Newton fait voir que les oscillations, dans une cycloïde qu'on sçait être isochrones dans le vuide, le seront aussi dans un milieu résistant, en raison de la simple vîtesse. Dans la septieme section, il est parlé du mouvement des fluides & de la résistance des projectiles, en ayant égard à leurs figures. La huitieme contient une très-belle & très-savante théorie de la propagation du mouvement dans les fluides; elle s'applique au mouvement de la lumiere & des sens. Dans la neuvieme & derniere section, on traite du mouvement circulaire des fluides. Il paroit que l'objet principal de ce second livre, est de détruire le sistême des tourbillons.

Enfin le troisieme livre des *Principes*, est une application du premier au sistême du monde. En supposant que tous les astres s'attirent mutuellement, suivant la raison composée de leurs

maſſes, & du quarré inverſe de leurs diſtances, l'Auteur rend raiſon de tous leurs mouvemens. Il eſt vrai que pluſieurs de ces problêmes ne ſont pas réſolus avec une préciſion ſuffiſante pour l'uſage de l'Aſtronomie. La gloire d'atteindre au but, étoit réſervée aux Géometres de nos jours ; mais *Netwon* a le premier ouvert la voye.

Telles ſont les matieres qui compoſent *les Principes Mathémathiques*. Venons au *Commentaire*. Il eſt diviſé en deux parties, auxquelles Madame du Châtelet prépare ſon lecteur par une introduction.

C'eſt une eſpece d'hiſtoire très-abregée de l'Aſtronomie, depuis Pythagore juſqu'à nos jours. L'Auteur raconte comment le ſiſtême de ce philoſophe, ſur l'immobilité du Soleil & le mouvement de la terre, après avoir été preſque oublié durant pluſieurs ſiécles, fut renouvellé & démontré par Copernic ; elle expoſe enſuite les tentatives & les tempéramens inutiles du grand Aſtronome Tycho, pour faire revivre, du-moins en partie, celui de Ptolomée ; les deux découvertes admirables de Kepler, l'une ſur la proportionnalité conſtante des aires, décrites par les Planettes autour du Soleil, avec le tems de leurs révolutions ; l'autre ſur le rapport des tems des révolutions des Planettes, avec leurs diſtances moyennes au Soleil ; découvertes qui ont changé la face de l'Aſtronomie, & auxquelles Newton doit en partie, celle de la gravitation univerſelle. Ce précis eſt fait avec la plus grande juſteſſe.

Ces Préliminaires établis, Madame du Châtelet vient à l'explication du ſiſtême de l'attrac-

tion. Elle expose dans le premier chapitre de sa premiere partie, les principaux phénomenes du sistême du monde; dans le second, elle en rend raison suivant les Principes de Newton. Il n'y a point dans tout ceci de calcul, ni d'explication Mathématique; mais l'Auteur renvoye, pour la preuve des propositions qu'elle employe, à l'Ouvrage de Newton qu'on vient de lire. Ce morceau est très-bien fait & très-bien écrit; il me paroît propre à exciter la curiosité; & je ne doute pas qu'il ne contribue à répandre le goût de la vraie Philosophie.

Le troisieme chapitre contient une détermination de la figure de la terre dans les principes de l'attraction: toujours même précision & même justesse.

En expliquant les phénomenes du sistême du monde, l'Auteur a été obligé, pour plus de netteté, d'en détacher quelques uns qu'il examine à part: de ce genre, sont la précession des Equinoxes, le flux & le reflux de la mer, la théorie des Planettes secondaires, celle des Cometes, qui font l'objet des quatre premiers chapitres de la premiere partie.

La seconde partie du Commentaire, la plus savante & la plus difficile, contient la solution analytique des principaux problêmes qui concernent le sistême du monde. Elle sera très-utile pour faciliter la lecture de l'Ouvrage de Newton. On sait que ce grand homme avoit commencé par résoudre ses problêmes par l'analyse; qu'ensuite trop épris peut-être de la méthode synthétique des anciens, il déguisa ses solutions par une composition Géométrique. Ce petit artifice a rendu pendant très long-tems, son livre inaccessible aux Géométres; mais si

on lit avec attention l'Ouvrage de Madame du Châtelet, il ne sera pas difficile de retrouver les vestiges de sa marche.

La premiere section est employée à la recherche des trajectoires ; dans toutes sortes d'hypotheses de pésanteur, l'Auteur trouve, par une méthode très simple, une expression générale de la force centrale, par toutes sortes de courbes ; ensuite elle en fait des applications à différentes courbes, mais principalement aux trajectoires coniques. Elle démontre ces fameux Théorêmes, que *si le centre des forces est le centre d'une ellipse ou d'une hyperbole, la force centrale sera proportionnelle à la distance du centre ;* que *si le centre des forces est le foyer d'une section conique*, (ce qui est le cas de l'orbite des Planettes) *la force centrale sera en raison inverse du quarré de la distance au centre, &c.*

Dans la seconde section, l'Auteur détermine par le calcul, l'attraction de toutes sortes de corps. Elle donne à tous ses problêmes la plus grande généralité qu'il est possible, & elle les résoud toujours d'une maniere fort simple. Tous les cas qui pourroient embarrasser les Commençans, sont prévus & analysés.

La troisieme section est une explication de la réfraction de la lumiere, par le principe de l'attraction. Madame du Châtelet commence par montrer l'insuffisance de l'explication de Descartes, qui faisoit dépendre la réfraction de la même loi, que la réflexion; de celle de Fermat, qui se servoit, pour la même exécution, de ce principe des causes finales, que la lumiere ne suivant pas le chemin le plus court, elle devoit employer dans sa route le tems le plus court.

Enſuite elle expoſe l'explication Newtonienne; d'après un Mémoire de M. Clairaut, imprimé dans le Recueil de l'Académie, année 1759.

La quatrieme ſection, eſt un excellent Extrait du beau livre de M. Clairaut, ſur la figure de la terre. Les jeunes gens trouveront ici pluſieurs détails & pluſieurs éclairciſſemens très-inſtructifs, que M. Clairaut ne pouvoit pas ſe permettre, mais qui entroient dans le plan que Madame du Châtelet s'étoit propoſé, de rendre ſon livre Elémentaire.

Enfin la derniere ſection eſt l'explication des Marées, d'après le Mémoire de M. Daniel Bernoulli, qui a partagé le prix de l'Académie, en 1740.

Madame du Châtelet s'eſt bornée dans ſon Commentaire, à ce qui regarde plus particuliérement le ſiſtême du monde; c'eſt pour cette raiſon, qu'elle n'a pas commenté le ſecond livre des Principes. Elle pouvoit d'ailleurs ſe diſpenſer avec d'autant plus de raiſon, de toucher à la théorie des fluides, que cette théorie a été traitée avec le plus grand ſuccès, par M. Bernoulli, dont les Ouvrages ſont entre les mains de tout le monde.

Pour égayer cette lettre, dont la lecture, par la ſécheresse des matieres, pourroit, Madame, paroître fatigante, je placerai ici une Piéce faite par une Dame, dont la plume a été guidée, dit-on, comme celle de Madame du Châtelet, par une main étrangere, mais dans un autre genre de travail. Je veux parler de Madame la Comteſſe de la Gorſe, actuellement vivante, & demeurant à Toulouſe, qui a réuni aux graces & aux talens de l'eſprit, les charmes de la beauté & de la jeuneſſe. Ce Poëme a été couronné aux jeux

Mad. de la Gorſe.

Floraux, où Madame de la Gorſe a reçu pluſieurs fois le même honneur : ce qui lui a donné le droit d'être admiſe dans cette même Académie.

L'AMOUR ET LA FORTUNE.

POEME.

L'Amour & la Fortune.

Muſes, apprenez-moi par quels charmes trompeurs,
La Fortune à l'Amour veut enlever les cœurs ;
Conſacrez de vos voix la force enchantereſſe,
A vanter les liens d'une heureuſe tendreſſe ;
Si les foibles mortels doivent porter des fers,
Qu'Amour en puiſſe ſeul donner à l'Univers.
Du Souverain des Dieux, la volonté féconde,
A peine eut du néant fait éclore le monde,
Qu'aux premiers des humains, égarés dans les bois,
L'Amour, le tendre Amour, fit entendre ſa voix :
Séduits par les attraits de ſes plaiſirs tranquilles,
Ils vinrent s'enfermer dans l'enceinte des Villes :
Là, ce Dieu bienfaiſant leur prodiguoit ſes feux ;
Il n'avoit ſous ſes loix que des Sujets heureux ;
On n'y connoiſſoit pas de flammes paſſageres,
Point de traîtres Amans, point de beautés légeres ;
Les cœurs, toujours d'accord, par de nouveaux plaiſirs,
Sentoient à chaque inſtant ranimer leurs deſirs.
Vous n'étiez pas alors, contrainte bienſéance ;
Vos voiles impoſteurs outragent l'innocence ;
On ignoroit vos loix, dont les arrêts cruels,
En condamnant nos goûts, les rendent criminels ;
Sans pénibles combats, ſans importun murmure,
La raiſon écoutoit la voix de la nature ;
Et reſpectant toujours les doux penchans du cœur,
Lui laiſſoit ſa vertu, ſans nuire à ſon bonheur.
O Siécles fortunés de l'heureuſe innocence !
Qui de cet Univers embellîtes l'enfance,

Qu'êtes-vous devenus ? Comment vos jours ſereins
Ont-ils ceſſé de luire aux malheureux humains !
Hélas, tous nos malheurs nous rappellent nos crimes !
Rebelles à l'amour, nous ſommes ſes victimes.
Apeine eut-il reçu l'hommage des Mortels,
Qu'il vit de toutes parts déſerter ſes Autels ;
La Fortune étala ſes brillantes promeſſes ;
Elle remplit les cœurs de la ſoif des richeſſes ;
Et les lâches mortels, par de profanes vœux,
Accrurent à l'envi ſon empire odieux :
On ne vit plus alors que des nœuds infideles ;
L'Amour ne parut plus dans les regards des belles ;
Le ſordide intérêt fit un honteux devoir,
D'offrir de la tendreſſe, & de n'en point avoir ;
La fauſſe vanité redoublant nos miſeres,
Nous enivra bientôt de pompeuſes chimeres ;
La folle ambition creuſa mille tombeaux,
Pour punir elle-même, ou perdre ſes rivaux :
La diſcorde, allumant les flambeaux de la guerre,
Signala ſes fureurs en ravageant la terre ;
Enfin l'impiété défiant tous les Dieux,
Leva contre leur foudre un front audacieux.
Ah ! fuyons, dit l'Amour, ces lieux où ma rivale
Exerce ſur les cœurs ſa puiſſance fatale ;
Ils ſont trop criminels pour écouter ma voix :
Eh bien, pour les punir, laiſſons-les à leur choix.
Il dit ; & ſes beaux yeux ſe baignerent de larmes ;
La douleur à ſon teint donna de nouveaux charmes.
Ce Dieu ſentoit encor pour des mortels ingrats,
Des ſoucis généreux qu'ils ne méritoient pas.
Il fuit, en gémiſſant ; il cherche des aſyles
Où les cœurs à ſes loix puiſſent être dociles.
Epris des mêmes feux, Iſmene & Corilas

De ce Dieu fugitif accompagnent les pas ;
Charmés de ses bienfaits, heureux par leur tendresse,
Ils méprisent les dons de l'aveugle Déesse ;
Uniquement touchés des amoureux plaisirs,
Ils n'ont point de trésors plus chers que leurs soupirs.
Loin du bruit des Cités est un lieu solitaire,
Que de ses purs rayons le Dieu du jour éclaire ;
Cérès, avec Pomone, & Flore, tour à tour,
L'ont orné de concert pour y fixer l'amour ;
Jamais les Aquilons n'ont détruit ces bocages ;
Zéphir, le seul Zéphir, agite leurs feuillages ;
Une jeune Nayade y répandant ses eaux,
Sur des lits émaillés forme mille ruisseaux ;
Et par les longs détours qu'elle fait dans la plaine,
Semble de ce séjour s'éloigner avec peine.
C'est-là que ces Amans, sans craindre de revers,
Fideles à l'Amour, oublioient l'Univers ;
Là, pour eux le Soleil se levoit sans nuages,
Et terminoit son cours sans causer des orages.
Leur sort ne dépendoit que d'eux, que de leur cœur ;
Et leur vive constance en fixoit le bonheur :
Tantôt du Dieu d'Amour honorant la présence,
Ils unissoient leur voix pour vanter sa puissance ;
Les oiseaux étonnés de ces accords touchans,
En silence écoutoient leurs soupirs & leurs chants ;
Les échos, réveillés par leurs chansons nouvelles,
Prenoient un doux plaisir à paroître fideles.
Tantôt, ils détestoient l'esclavage pompeux,
Où la Fortune tient ses sujets malheureux :
Non, non, s'écrioient-ils, à nos flammes sinceres
Nous ne mêlerons point de soupirs mercenaires ;
A nos cœurs généreux l'Amour donne des loix ;
Et notre heureux destin passe celui des Rois.

Cependant la Fortune apprend qu'en ces Contrées
Ses brillantes faveurs ne ſont point revérées ;
Elle frémit de voir qu'il eſt dans l'Univers
Des cœurs qui ne ſont point enchaînés de ſes fers ;
Seule je dois régner ; & je crains peu les armes,
Que mon foible rival croit trouver dans ſes charmes,
Dit-elle ; je ſçaurai juſques ſur ſes Autels
Aller ravir les vœux & l'encens des mortels.
A ces mots elle part ; elle ordonne une fète
Digne de conſacrer ſa nouvelle conquête ;
Près de ſon char, traîné par des Courſiers vainqueurs,
Des mortels, en rampant, implorent ſes faveurs ;
A flots tumultueux une foule empreſſée
Paroît à chaque inſtant admiſe & repouſſée ;
La Déeſſe qui voit l'ardeur de ſes Sujets,
Entretient par l'eſpoir leurs avides projets ;
Et d'un air orgueilleux, jouiſſant de ſa gloire,
S'applaudit, & déjà compte ſur la victoire.
Mais qu'un Amour ſincere a de puiſſans appas !
Rien ne peut ſéparer Iſmene & Corilas ;
Les efforts redoublés de l'aveugle Déeſſe
Reſſerrerent les nœuds de leur vive tendreſſe.
Tu triomphes, Amour ! & tu trouves des cœurs
Qui connoiſſent encor le prix de tes faveurs.
Acheve ta victoire ; & de tes traits rapides
Frappe : viens, venge-toi de ces ames perfides
Qui vont de la fortune acquérir les tréſors,
Sous l'appas ſéducteur des plus tendres dehors.
Et toi brillant fantôme exerce ta puiſſance
Pour punir des humains la coupable imprudence :
Qu'ils éprouvent le poids de ton joug rigoureux,
Si, trahiſſant l'Amour, ils t'adreſſent leurs vœux.

Les autres Ouvrages de Madame de la Gorse, qui ont remporté le prix des jeux Floraux, sont un *Poëme sur la fondation d'Athènes*, & une *Ode sur l'imagination*. Ces trois Couronnes lui ont valu, comme je l'ai dit, l'honneur d'être reçüe dans cette Académie, dont elle fait un des plus beaux ornemens.

Mesdames Chalvet, Calages, & Catelans.

La Ville de Toulouse a la gloire d'avoir produit plusieurs femmes célébres par les talens de l'esprit; elle a eu les Chalvet, les Calage, les Catelan. Leurs Poësies aussi ingénieuses qu'agréables, ont remporté plusieurs fois les prix que l'on y distribue chaque année, dans divers genres.

Madame Brun.

Madame Brun, épouse du Subdélégué de l'Intendance de Besançon, a composé, & fait imprimer un Dictionnaire Comtois-françois.

Hélene de Billy.

Je crois pouvoir placer parmi les femmes de notre Nation, Madame Hélene Baletti, qui, quoique née en Italie, a été naturalisée en France, où elle a brillé sous le nom de Flaminia, sur le Théâtre Italien. Elle est femme de l'ancien Ricoboni, dit Lelio. Ses Ouvrages principaux sont deux Comédies, intitulées le *Naufrage*, & *Abdilly, Roi de Grenade*.

Madame Baletti.

Madame Villers de Billy, est Auteur d'un livre, qui a pour titre, *Instructions historiques en faveur des Laboureurs*.

Je suis, &c.



LETTRE XXII.

Madame de Lintot.

A l'exception de quelques femmes, mortes fort jeunes, celles qui vont déformais faire la matiere de mes lettres, font toutes vivantes ; & quelques-unes d'entr'elles fe diftinguent encore tous les jours par de nouvelles productions. D'autres jouiffent dans un long repos & une forte d'obfcurité, du titre de bel efprit, que leur ont acquis des Ouvrages, plus connus que le nom de leur Auteur. Peu de perfonnes, je parle de celles qui lifent, ignorent que nous avons une *hiftoire de Mademoifelle de Salens*; & prefqu'aucune ne connoit Mademoifelle Caillot, dite depuis, Madame de Lintot, qui donna ce Roman en deux volumes, il y a plus de vingt-huit ans. On dit qu'elle vit encore, & qu'elle demeure à Paris ; voilà, Madame, tout ce que je puis en dire, parce que c'eft tout ce que j'ai pu en favoir. A l'égard du Roman, les aventures y font tellement accumulées & compliquées, qu'on a de la peine à fe prêter à l'illufion.

Hiftoire de Mademoifelle de Salens.

L'indifférence d'une mere pour fes filles, & fa coquetterie naturelle, l'inconftance & la légereté de ces jeunes perfonnes, la paffion & le malheur d'un honnête homme, la rivalité, la fourberie, les crimes d'un de fes parens, tels font les traits qui caractérifent les principaux perfonnages de cette hiftoire : je vais effayer de vous les développer. Le Marquis de Blefemont, dégoûté de la Cour & du grand monde, vivoit dans une de fes Terres, à peu de diftance de Paris. Se promenant un jour, près

du grand chemin, il apperçut un caroſſe arrêté, une femme étendue ſur l'herbe, & deux autres qui ſembloient occupées à la ſoulager. Il s'avança pour leur offrir du ſecours, & apprit d'un domeſtique, que c'étoient les filles de Madame la Comteſſe de Salens, que leur mere envoyoit au Couvent. Le Marquis les pria d'accepter un appartement dans ſon Château; ce qu'elles ne purent refuſer, vû l'accident qui venoit d'arriver à la plus jeune. Félice, c'étoit ſon nom, n'avoit pu réſiſter à l'idée affreuſe d'aller paſſer ſa vie dans la retraite; & ſon chagrin lui cauſoit de fréquens évanouiſſemens. Le dernier pouvant avoir des ſuites fâcheuſes, M. de Bleſemont écrivit à la Comteſſe de Salens, qui, peu ſatisfaite de ce contre-tems, ſe rendit, par bienſéance, au Château du Marquis. Ce Seigneur, à l'âge de plus de cinquante ans, étoit encore aimable; comme il n'étoit pas moins ſenſible, il il ne put s'empêcher de déclarer à Mademoiſelle de Salens l'aînée, nommée Julie, la paſſion que ſes charmes lui inſpiroient. Julie dont le cœur n'étoit encore prévenu pour perſonne, n'oppoſa à la déclaration du Marquis, que la volonté de ſa mere, qu'elle étoit réſolue de ſuivre aveuglément. La Comteſſe, qui ne cherchoit que l'occaſion de ſe défaire de ſes filles, parce que leurs charmes lui portoient ombrage, conſentit avec plaiſir aux propoſitions du Marquis; & elle ordonna ſur le champ à Julie, de le regarder comme celui qui devoit être ſon époux. Mademoiſelle de Salens témoigna qu'elle obéiroit ſans répugnance : la joie ſe répandit avec cette nouvelle dans le Château & dans les environs. Les fêtes, les bals, les divertiſſemens furent les préludes de la nôce.

Sur ces entrefaites, on vint avertir le Marquis, que le Chevalier de Bleſemont arrivoit. Cette nouvelle le chagrina beaucoup ; il connoiſſoit le caractere de ſon couſin, & craignoit qu'il ne fît des extravagances qui troublaſſent la fête. » Le Chevalier de Bleſemont avoit en-
» viron quarante ans ; il étoit gros & de moyen-
» ne taille ; ſon viſage étoit quarré, fort mar-
» qué de petite vérole ; & ſes yeux étoient en-
» foncés & preſque couverts par deux ſourcils
» larges & noirs qui ſe joignoient. Un air bruſ-
» que paroiſſoit au travers d'une politeſſe cam-
» pagnarde qu'il affectoit. Il ſe livroit volon-
» tiers au goût qu'il avoit pour le vin ; & dans
» les accès de folie que cette liqueur lui cauſoit,
» il étoit capable de toute ſorte d'emporte-
» mens. Il joignoit à beaucoup de méchanceté,
» de fineſſe & de diſſimulation, une avarice in-
» ſupportable. Il y avoit dix ans, qu'il s'étoit
» retiré du ſervice, & qu'il vivoit à cinquante
» lieues de Paris, dans un Château ruiné qu'il
» avoit ſur le bord de la mer. Là, il paſſoit la
» moitié du jour à la chaſſe, & ne revenoit chez
» lui, que pour ſe mettre à table, & y reſter
» une partie de la nuit avec cinq ou ſix Gentil-
» hommes, dont la mine & les façons ne pou-
» voient donner qu'une très-mauvaiſe idée de
» la nobleſſe de ce Pays-là.

» Voilà quel étoit le Chevalier de Bleſemont ;
» ſon couſin alla le recevoir, & lui apprit en
» peu de mots, la réſolution où il étoit d'épouſer
» Mademoiſelle de Salens. Cette nouvelle ne
» plut pas au Chevalier qui avoit compté ſur
» l'héritage du Marquis ; cependant il ſe con-
» tenta de lui dire avec un ſouris forcé, qu'il

» lui faisoit son compliment. Il demanda d'a-
» bord à M. de Blesemont, où étoit sa prétendue
» cousine ; le Marquis le conduisit auprès de
» Mademoiselle de Salens. Le Chevalier l'em-
» brassa d'un air très-familier, se plaça près
» d'elle, loua sa beauté, la plaignit d'être desti-
» née à épouser son parent, lui fit entendre que
» lui qui étoit plus jeune, seroit un parti plus
» sortable ; que si elle vouloit bien y consentir,
» il la demanderoit à Madame de Salens ; enfin
» il lui tint cent propos qui impatienterent si
» fort la belle Julie, qu'elle changea plusieurs
» fois de place. Ce fut inutilement. Il ne la
» quitta pas de la nuit. Heureusement le bal
» finit ; & chacun se retira ».

J'avois oublié de dire qu'en se promenant dans le Parc, avec M. de Blesemont, Madame de Salens avoit entendu, derriere une palissade, une voix qui lui étoit connue, & qui, s'adressant à Félice, la plus jeune de ses filles, exprimoit la passion la plus vive. C'étoit le Baron de Granville, dont la Comtesse elle-même se croyoit aimée, & qu'elle avoit quitté à regret à son départ de Paris. Le Baron éperdument amoureux de Félice, n'avoit eu garde de désabuser Madame de Salens. Elle connut qu'elle étoit la dupe de ces Amans ; & toute sa fureur se tournant contre sa fille, elle forma le projet de la faire enlever, afin de lui faire perdre, en même tems, l'honneur & l'amour du Baron, & de la faire transporter secretement dans une de ses Terres. Un vieux Domestique qui lui étoit entiérement dévoué, fut le Ministre qu'elle choisit pour exécuter sa résolution. Au tems & à l'heure marqués, Madame de Salens alla se promener

avec ses filles ; & Félice fut enlevée sous ses yeux, comme on en étoit convenu.

Vous demandez, Madame, ce que faisoit alors le Baron de Granville ? Il étoit percé de coups ainsi que le Marquis de Blesemont, à qui le Chevalier avoit donné un rendez-vous à l'entrée de la forêt voisine. Ce lâche avoit aposté quatre assassins pour se défaire de son cousin ; & il eût infailliblement réussi, si le Baron, qui rôdoit autour du Château, déguisé en Jardinier, ne se fût trouvé là par hasard, & n'eût volé au secours du Marquis de Blesemont. La Comtesse fut des premieres à rendre visite au Baron de Granville ; & voulant le détacher entierement de Félice, elle s'approcha de son lit, avec une lettre qu'elle venoit d'écrire elle-même. » Il faut, lui dit-elle, mon cher » Baron, qu'après vous avoir entretenu du plai- » sir que j'ai de vous revoir, je vous fasse un » aveu sincere des chagrins que j'ai nouvelle- » ment essuyés.

» Vous connoissez mes filles ; vous connoissez » ma tendresse pour elles, & les soins que j'ai » pris de les élever dans des sentimens dignes » du sang dont elles sortent. Vous n'ignorez » pas que la crainte de les exposer à des dan- » gers inévitables, en les mettant trop-tôt dans » le monde, m'a engagée à ne les laisser voir » que rarement, & à les renfermer chez moi » comme dans un Couvent... Félice, que je » croyois sage & vertueuse, ne l'est pas ; c'est » avec douleur que je vous apprends qu'elle ai- » me éperduement un homme, dont la basse » naissance & le peu de mérite ne peuvent ex- » cuser sa foiblesse. Enfin, Baron, elle aime la

» Grange, ce Valet-de-chambre que j'ai chassé
» de chez moi il y a quelque tems; & c'est lui qui
» n'a pas craint de la venir chercher ici, & avec
» lequel elle a concerté un enlevement que je
» vous ai caché jusqu'à ce jour, par l'intérêt
» que vous prenez à ce qui me regarde...
» Quand Madame de Salens n'auroit pas été
» certaine de ce que pensoit le Baron, la cha-
» leur avec laquelle il prit le parti de Félice,
» ne l'auroit que trop convaincue de sa passion
» pour elle. Vous ne croyez donc pas ce que je
» vous dis : eh bien, Monsieur, continua cette
» artificieuse femme, il faut vous donner des
» preuves certaines de mon malheur. J'ai vu
» la Grange auprès de ma fille ; je lui ai vu
» prendre sa main & la baiser avec transport ;
» c'est là ce qui m'a déterminée si promptement
» à chasser ce domestique, & à mettre la ver-
» tueuse Félice au Couvent. Mais si ce que
» je vous dis ne suffit pas pour vous persuader
» encore, tenez, lisez cette lettre que j'ai vu
» tomber de la poche d'un des ravisseurs de
» cette aimable fille ; & voyez si je ne juge que
» sur des apparences ». Le Baron la prit en
tremblant ; il en trouva l'écriture si semblable á
celle de Félice, qu'il ne douta pas qu'elle ne fût
d'elle ; il la lut : voici ce qu'elle contenoit.

» Qu'il est difficile, mon cher la Grange,
» de changer ses sentimens, quand ils sont aussi
» tendres & aussi vifs que les miens ! Ma mere
» a découvert que je vous aime ; jugez de sa
» fureur. Son dessein est de me renfermer dans
» un Couvent pour toute ma vie. Que devien-
» drai-je, si je ne vous vois plus ? Je ne sçais
» que deux moyens qui puissent me mettre à

» couvert de ce malheur ; l'un est d'engager » votre rival à me faire demander en mariage » par le Roi ; je lui en ai parlé ces jours passés ; » car son amour l'a conduit ici secrettement, & » lui a fait trouver le moment de m'entretenir » malgré mon Argus impitoyable. Si je lui suis » accordée, comme je n'en doute pas, nous » pourrons nous voir souvent, en prenant les » précautions nécessaires ; je ne le crois pas ja- » loux. Le second moyen me plairoit davantage. » Pour celui-là, il faut, mon cher la Grange, » du courage & de l'amour. Vous ne manquez » ni de l'un ni de l'autre ; ainsi je me flatte que » le conseil que je vous donne de m'enlever, sera » de votre goût. Vous pourrez me conduire » dans la petite retraite, où vous m'avez dit plu- » sieurs fois que vous seriez enchanté de passer » vos jours avec moi : j'aurai soin de me char- » ger d'assez d'argent, pour nous y faire vivre » tranquillement. J'ai fort peu d'ambition & » beaucoup de passion pour vous ; c'en est assez » pour me rendre heureuse. Ayez donc soin de » vous trouver pendant plusieurs jours, sur les » six heures du soir, dans le grand rond de la » forêt, avec une Chaise de poste, & deux ou » trois amis dont vous soyez assuré ; je m'y ren- » drai. C'est à ce dernier parti que je m'arrête. » Adieu, n'ayez aucune inquiétude sur votre » rival ; je le hais ; je vous aime ; & ne l'ai mé- » nagé, que parce que j'ai cru qu'il seroit utile » au dessein que j'avois formé de vous voir toute » ma vie ».

Je vous laisse à juger, Madame, de l'état du Baron. Incertain s'il devoit ajouter foi ou non, à cette lettre, il ne fut pas plutôt guéri, qu'il

quitta le Château de Blesemont, autant pour éviter la Comtesse, que pour aller cacher sa honte & sa douleur. A l'égard de Mademoiselle de Salens l'aînée, elle retourna, peu de jours après à Paris, avec sa mere & M. de Blesemont, pour y faire le Contrat de mariage ; & l'on se disposa à retourner au Château, où l'hymen devoit se célébrer. M. de Blesemont voulut arriver des premiers, pour donner ses ordres, & faire préparer une fête. Le soir de son arrivée, après avoir soupé légerement, il fut attaqué d'une fiévre qui l'obligea de se mettre au lit ; il se flatta qu'elle ne dureroit pas ; mais le lendemain elle augmenta si fort, qu'il en fut allarmé. Il écrivit à la Comtesse, pour la prier de se rendre au plutôt chez lui avec sa fille ; mais son valet-de-chambre appellé Lyonnois, avoit joint à cette lettre un billet, par lequel il avertissoit Madame de Salens, que son Maître étoit attaqué du pourpre ; qu'ainsi elle ne pouvoit, sans un grand danger, venir à Blesemont ; il promit de donner exactement des nouvelles de son maître. La Comtesse mena sa fille dans une de ses maisons de campagne, à deux lieues de Paris, pour y attendre la guérison du Marquis ; & ce ne fut qu'au bout de six semaines, qu'elle reçut de lui cette lettre.

» Je suis tiré d'affaire, Madame ; & j'at- » tends avec une vive impatience que vous & » Mademoiselle de Salens veniez aujourd'hui » me consoler de ce que j'ai souffert. Tout est » préparé pour vous recevoir, & pour célébrer » le mariage que tant d'accidens ont reculé. » Je compte qu'il se fera sur les deux heures » après minuit. Vous me ferez plaisir de ne

» point amener compagnie. J'aurai l'honneur
» de vous en expliquer les raisons «.

La Comtesse partit sur le champ. Il étoit huit heures du soir, quand elle arriva avec sa fille chez M. de Blesemont. Le valet-de-chambre vint au-devant d'elles, leur dit que son maître n'étoit point en état de les recevoir lui-même, par rapport à une nouvelle incommodité qui l'empêchoit de se lever ; que cet accident lui avoit fait obtenir la permission de se marier dans son lit. La Comtesse répondit qu'elles alloient passer dans son appartement ; mais Lyonnois la supplia de n'en rien faire, l'assurant que M. de Blesemont s'étoit mis dans l'esprit que Mademoiselle de Salens refuseroit de l'épouser, si elle avoit le tems d'examiner les ravages que la petite vérole avoit fait sur son visage ; qu'ainsi il ne pouvoit se résoudre à se laisser voir que dans le moment même de la cérémonie.

La Comtesse qui craignoit jusqu'aux moindres apparences d'une maladie si dangereuse, ne persista pas dans le dessein d'entrer ; mais Mademoiselle de Salens parut fâchée que M. de Blesemont la crût capable de changer de sentimens. Elle dit qu'elle vouloit lui parler, pour lui prouver qu'il étoit dans l'erreur ; vous serez bientôt satisfaite, Mademoiselle, lui répondit Lyonnois ; le Prêtre qui doit vous fiancer, arrivera dans l'instant. Il entra en effet : c'étoit le Curé du Village, dont le Marquis étoit Seigneur. Il fit quelques complimens à Madame & à Mademoiselle de Salens dont il étoit connu. Après une conversation assez courte, il dit qu'il étoit tems de passer chez M. de Blesemont, & entra le premier. Julie accompagnée seulement



de ses femmes & de deux personnes d'assez mauvaise mine, amis du Marquis, à ce qu'on prétendoit, & qui devoient servir de témoins, suivit le Prêtre dans la chambre de M. de Blesemont. Deux bougies placées sur une table de marbre éloignée du lit, n'éclairoient que foiblement. Les rideaux en étoient presque fermés, & empêchoient qu'on ne vît distinctement M. de Blesemont, qui étoit à moitié couché, & enveloppé dans une robe-de-chambre d'étoffe d'or. Un bonnet de même étoffe cachoit une partie du visage. Julie s'approcha du lit en tremblant, & lui fit connoître en peu de mots, l'inquiétude qu'elle avoit eue de sa santé, & sa satisfaction de le voir beaucoup mieux. Le Marquis lui répondit d'une voix foible & basse, qu'il lui étoit obligé, lui prit la main & la baisa. Le Curé s'avançant pour lors, fiança ces deux futurs époux, après quoi il dit à Mademoiselle de Salens, que l'intention de M. de Blesemont étoit, qu'elle ne revint le voir que lorsqu'il seroit tems de les marier. Julie y consentit; mais elle ne put s'empêcher de trouver quelque chose de fort extraordinaire dans le procédé du Marquis. Elle alla donc rejoindre sa mere qui n'avoit osé paroître pour les raisons que j'ai dites. On servit le soupé; la Comtesse, Julie, le Curé & les deux amis du Marquis se mirent à table & souperent assez tristement. Madame de Salens étoit extrêmement surprise que M. de Blesemont n'eût point invité à ses nôces plusieurs personnes de distinction, qui en avoient d'abord été priées. Julie n'étoit pas moins étonnée de la tranquillité qui régnoit dans le Château; elle ne voyoit que visages nouveaux; car de tous les domestiques qu'avoit le

Marquis, elle ne reconnut que le valet-de-chambre. Après le soupé on continua la conversation, qui ne fut pas moins sérieuse, qu'elle avoit été pendant le repas. Julie, triste & distraite, soupiroit à chaque instant malgré elle ; enfin deux heures sonnerent ; celui avec qui elle avoit joué, lui donna la main & la conduisit dans l'appartement de M. de Blesemont. Il étoit dans le même état, que lorsqu'il avoit été fiancé. On fit approcher la belle Julie de son lit ; le Curé se plaça devant eux ; les témoins à côté de lui ; & la Comtesse se tint un peu à l'écart, ne voulant point s'approcher ni parler au Marquis, qu'après la cérémonie, afin d'avoir le tems de se préparer à sa figure, dont elle s'étoit fait une idée si effrayante. Le Prêtre ouvrant alors son livre qui déroboit le Marquis à la vue des spectateurs, commença. Un grand silence régnoit dans la chambre & y répandoit un air de tristesse. La cérémonie finie, Madame de Salens s'avança près de M. de Blesemont, pour lui marquer la joie qu'elle avoit de le voir enfin son gendre : il ne lui repondit que quelques mots, & pria en parlant toujours fort bas, qu'on le laissât seul avec Madame de Blesemont. La Comtesse lui dit en riant, qu'il n'étoit pas encore assez bien guéri pour rester tête à tête avec elle ; mais il répondit qu'il se sentoit infiniment mieux, & qu'il seroit certainement en état de se lever le lendemain.

Madame de Blesemont qui s'étoit flattée de coucher encore seule cette nuit-là, fut fort fâchée quand on lui dit qu'elle la passeroit avec le Marquis. Il lui paroissoit si changé par l'humeur & les façons, qu'elle craignoit de se trouver seule

avec lui ; il fallut pourtant bien s'y résoudre. Madame de Salens, après l'avoir embrassée, la laissa entourée des femmes dont elle avoit besoin pour se déshabiller. Pendant qu'elles étoient occupées auprès d'elle, Lyonnois donna à M. de Blesemont ce qui lui étoit nécessaire. Les femmes de la Marquise en firent autant, après avoir mis au lit leur tremblante maîtresse. Elles n'eurent pas plutôt fermé la porte, que le Marquis prit sa robe, sortit du lit, & alla fermer les verroux. Julie étonnée de le voir marcher, & de la précaution qu'il prenoit, lui demanda, avec un redoublement d'effroi, ce qu'il vouloit faire ? Il s'approcha d'elle, sans lui répondre, ôta un masque de cire qu'il avoit sur son visage, & laissa voir, au lieu du Marquis de Blesemont, le Chevalier son cousin. Quel sujet d'étonnement pour la Marquise, à l'aspect d'un homme qu'elle haïssoit mortellement ! Elle sortit du lit, appella du monde ; mais le Chevalier l'arrêta.

C'est ici, Madame, que commencent les malheurs de l'infortunée fille de la Comtesse de Salens. Elle eut beau protester qu'elle n'avoit point donné sa foi au Chevalier ; il lui fit voir que le Marquis son cousin étant mort, il avoit hérité de son nom & de ses droits. La Comtesse qui ne desiroit rien tant, que d'être débarrassée de sa fille, la laissa dans les bras de ce perfide époux, & reprit le chemin de Paris.

Le lendemain de son départ, le Chevalier emmena sa prétendue femme dans la Province, & lui donna, pour surveillante, une jeune Concierge, dont il étoit amoureux. Au bout de quelques jours, le Chevalier voulut user des droits de mari ; mais la Marquise lui opposa une résistance opiniâtre.

Il étoit résolu d'employer la force, quand sa Concierge lui promit de donner à Madame de Blesemont une potion assoupissante, qui le rendroit maître de sa personne. Mais au lieu de faire ce qu'elle promettoit, elle alla mettre la Marquise en liberté, & se couchant elle-même dans son lit, elle attendit l'arrivée du Chevalier, qui crut passer avec Madame de Blesemont la nuit la plus agréable. Le jour le tira de son erreur. Il s'emporta d'abord contre la Concierge, & fit courir après la Marquise: mais n'en ayant pu avoir de nouvelles, il se consola facilement de sa fuite.

Voilà donc les deux filles de Madame de Salens, l'une enlevée par les ordres de sa mere, & l'autre fugitive & sans ressource. Par une suite d'aventures trop longues à rapporter, toutes deux se retrouverent chez la Marquise de Mesval, dont le mari étoit le même Baron de Granville, Amant de Félice. Héritier de la Terre & du nom de Mesval, il s'étoit marié sans goût, & plutôt par désespoir, que par aucune inclination. La vue de Félice rouvrit les plaies de son cœur, qu'un long tems n'avoit pu fermer entierement. Pour comble de malheur, la Marquise de Mesval le surprit aux genoux de Félice. Accablée de chagrins, elle quitte le Château, & va s'enfermer dans un Couvent: Félice & Julie prennent le même parti.

Il y avoit déjà deux heures qu'elles étoient en chemin, lorsqu'en traversant une plaine assez grande, elles furent attaquées par quatre hommes, armés chacun de deux pistolets. Le valet-de-chambre, qui voulut s'opposer à cette violence, reçut un coup de feu dans la tête, qui le fit tomber mort. Deux de ces hommes arrê-

terent le Postillon & le Cocher ; un autre, le Laquais ; & le quatrieme obligea les Dames de descendre de carrosse. Elles crurent d'abord que ces gens étoient des voleurs, & leur offrirent ce qu'elles avoient ; mais un d'entr'eux les tira d'erreur, en leur disant qu'il n'en vouloit qu'à Madame de Blesemont. En effet, ils se saisirent d'elle malgré ses cris & les prieres de Félice, qui ne vouloit point être séparée de sa sœur. Ils firent ensuite remonter Mademoiselle de Salens dans le carrosse, & dirent au cocher, qu'il pouvoit continuer son chemin. Madame de Blesemont n'avoit été enlevée que par l'ordre de son mari ; & depuis le moment qu'elle avoit été en sa puissance, il l'avoit traitée comme la plus criminelle de toutes les femmes. On l'avoit renfermée dans une chambre basse, grillée & fort sombre. Ce fut dans ce triste lieu, qu'elle eut encore le chagrin de revoir M. de Blesemont, & d'entendre les discours que sa vengeance & sa méchanceté lui dicterent. Elle souffroit, avec une patience admirable, ses malheurs, & n'en attendoit la fin qu'avec celle de sa vie. Quoique la haine du Marquis semblât augmenter tous les jours, elle n'en étoit pas plus allarmée, & craignoit moins sa fureur que son amour. Cette fureur cessa cependant tout-d'un-coup ; & le Marquis résolut d'avoir, par la douceur & par la complaisance, ce que les mauvais traitemens n'avoient pu lui faire obtenir.

Un jour qu'il étoit avec la Marquise, à la fenêtre d'une chambre qui donnoit sur le rivage de la mer, il apperçut un corps qu'une tempête y avoit jetté ; & sur ce que ses gens lui dirent, que la personne respiroit encore, il voulut la

faire rejetter dans les flots ; mais à la priere de la Marquise, il consentit qu'on en prît soin. C'étoit un Irlandois, nommé le Chevalier de Graffort, comme on l'apprit de lui-même, lorsqu'il fut rétabli. Sa vue donna de l'amour à Luce, Concierge du Château, la maîtresse du Marquis ; & cette fille ne négligea rien pour s'assurer du cœur de l'Irlandois. Il y avoit sept jours qu'il étoit dans le Château ; il en vouloit sortir ; mais il ne sçavoit comment préparer Luce à son départ ; il se doutoit bien qu'elle s'y opposeroit. Il rêvoit dans sa chambre aux moyens dont il se serviroit pour prendre son congé, lorsqu'il entendit parler dans la chambre voisine, d'un ton qui le tira de sa rêverie. Il prêta l'oreille, & reconnut la voix de Luce. Il s'approcha d'une porte qui ne s'ouvroit plus ; & ayant regardé par le trou de la serrure, il vit Luce qui paroissoit fort animée en parlant au More de M. de Blesemont. Il entendit qu'elle lui disoit : » misérable, tu » refuses une fortune brillante que je t'offre ; à » quoi penses-tu ? Songe qu'en ôtant la vie au » Marquis & à la Marquise, nous serons les » maîtres de tous les biens qui sont ici. L'un est » un monstre qui ne mérite pas de voir le jour ; » l'autre mene une vie languissante, plus affreuse » cent fois que ne seroit la mort même ; tu ne » dois donc point avoir de pitié de ces deux per» sonnes. Je me suis adroitement emparée des » principales clefs de ce Château ; ainsi tu ne » risques rien ; nous pourrons pendant plusieurs » jours cacher leur mort ; & nous aurons le » tems d'embarquer avec nous les meilleurs ef» fets du Marquis. Le Chevalier nous secon» dera sans doute, & me montrera sûrement

» moins d'indifférence, quand je pourrai lui of-
» frir tant de richesses; il est trop aimable pour
» être ingrat. Je l'aime avec fureur; je ne le
» crois pas aussi riche que je l'ai jugé d'abord:
» ma possession & celle des trésors que je met-
» trai entre ses mains, feront sur lui l'effet que
» j'en attends. Au reste, mon cher Selim, con-
» tinua-t'elle en l'embrassant, Luce partagera
» toujours avec toi ses plus secrettes faveurs;
» & l'amour que j'aurai pour un autre, ne
» m'empêchera jamais de te regarder comme
» mon plus fidele ami ». Après ce beau discours, le More resta encore quelques momens incertain de ce qu'il feroit. Enfin cette fille le détermina. Il la quitta en lui promettant que la nuit ne se passeroit pas, sans qu'elle ne fût contente.

M. de Graffort, rempli d'horreur de ce qu'il venoit d'entendre, résolut d'en empêcher l'exécution. Il voulut donc sortir sur-le-champ pour aller se saisir de Selim; mais en cherchant à ouvrir doucement, il mêla la serrure de façon, qu'il fut retenu pendant quelque tems. Enfin la porte s'ouvrit; il descendit & chercha le More dans l'endroit où il couchoit. Ne l'y trouvant pas, il revint vîte sur ses pas, écouter s'il ne seroit point rentré dans la chambre de Luce. La porte de cette chambre étoit entr'ouverte; il la poussa & y entra, dans le dessein d'avertir ces misérables, qu'il savoit leur horrible complot & qu'il les en puniroit, s'ils refusoient de lui remettre toutes les clefs du Château, & d'en sortir promptement. Ne voyant encore personne dans cette chambre, il traversa avec inquiétude une enfilade d'appartemens qui conduisoient à celui du Mar-

quis. Il étoit près d'y entrer, lorsqu'il en vit sortir Luce, qui tenoit d'une main une lanterne sourde, & de l'autre un couteau tout sanglant. » D'où viens-tu, misérable, lui demanda le Che-» valier, & qu'as-tu fait ? Je viens, lui dit-» elle, avec un sang-froid surprenant, de faire » un coup qui vous donnera le moyen de re-» tourner riche dans votre pays, si vous voulez » consentir à m'y mener avec vous. Je suis maî-» tresse des coffres forts du Marquis & de plu-» sieurs autres effets considérables ; acceptez-les » avec mon cœur, ajouta-t'elle en jettant son » couteau, & en voulant l'embrasser. Malheu-» reuse, lui dit-il, en la quittant pour aller se-» courir M. de Blesemont s'il étoit encore tems, » n'attends de moi qu'une juste punition de tes » crimes ». En disant ces mots, il entra & trouva la Marquis baigné dans son sang. Ce spectacle le saisit d'effroi ; il ouvrit une croisée & appella du monde. . . Le Chevalier qui s'apperçut que le Marquis n'étoit pas mort, fit bander ses blessures qui étoient en grand nombre. . . Cependant Luce & le More s'éloignerent ; & ce fut inutilement qu'on fit courir après eux. . . Le Chevalier de Graffort ayant donné ses premiers soins à M. de Blesemont, courut sur-le-champ au pavillon de la Marquise. La premiere chose qui s'offrit à sa vue en y entrant, fut un corps mort. C'étoit celui de la Païsane, qui avoit ordre de servir Julie. Cet aspect lui présagea d'autres malheurs : pour y remédier, s'il étoit possible, il s'avança dans la chambre de la Marquise. Cette jeune & belle personne étoit étendue dans un fauteuil ; & la situation où elle étoit, & la pâleur mortelle qui couvroit son visage, faisoit

conjecturer qu'elle avoit aussi perdu la vie. L'Etranger parut extrémement surpris en la voyant.

Pour vous expliquer cette surprise, Madame, vous sçaurez que Julie s'étant mise au service d'une Dame, après sa fuite du Château de Blesemont, avoit fait connoissance avec un Suédois, nommé le Comte de Zilman, dont les aventures seroient trop longues à vous raconter. Il avoit pris depuis, le nom de Chevalier de Graffort; & il n'eut pas de peine à reconnoître la belle Julie. Comme elle respiroit encore, & qu'il ne voyoit point de sang répandu, il jugea qu'elle étoit empoisonnée; c'est pourquoi il lui donna du contrepoison, qui produisit tout l'effet que l'on pouvoit souhaiter. Julie n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'elle les tourna sur le Chevalier. » Que » vois-je, s'écria-t'elle; est-ce un songe? Seriez- » vous le Comte de Zilman »? A peine eut-elle prononcé ces mots, que la pâleur qui étoit sur son visage, fit place au plus beau rouge du monde, auquel succéda une nouvelle pâleur, accompagnée de tremblement.

Vous reconnoissez l'amour à ces symptômes, Madame; & vous allez bientôt perdre l'estime que vous aviez conçue pour Madame de Blesemont. Il étoit sept heures du matin; & la belle Julie n'avoit que très-peu dormi, lorsque le Jardinier lui apporta une lettre qu'on venoit de lui confier. Elle la prit, & n'en eut pas plutôt examiné l'écriture, qu'elle devint pâle & tremblante. » Dieux, dit-elle en elle-même, que » ces caracteres sont semblables à ceux de M. » de Blesemont! Est-il possible qu'ils soient » d'une autre main »? Elle ouvrit cette lettre avec un saisissement dont elle ne fut pas la maîtresse, & y lut ce qui suit:

» Quelque surprise que vous ayez en lisant
» ma lettre, belle Julie, je m'imagine qu'elle
» n'égalera pas celle que vous auriez eue en
» voyant un homme que vous avez cru mort.
» C'est donc la crainte de vous effrayer, qui me
» fait préférer au plaisir de vous voir, celui de
» vous écrire. C'est cette crainte qui m'empêche
» en ce moment, d'être auprès de vous, pour
» vous instruire de tout ce qui m'est arrivé, &
» pour vous supplier de me dire si vous m'avez
» conservé cette estime & cette amitié dont vous
» m'avez flatté plusieurs fois. Vous m'allez voir
» incessamment; & je vais vous tirer de l'escla-
» vage dans lequel le barbare Chevalier vous re-
» tient. Cachez-lui mon arrivée; il est absolu-
» ment nécessaire qu'il l'ignore. Adieu, ma
» chere Julie; je meurs d'envie de vous assurer
» que personne ne vous aime si parfaitement, que

LE MARQUIS DE BLESEMONT.

Julie lut & relut plusieurs fois cette lettre; elle s'imagina d'abord que quelqu'un, pour la tromper, avoit imité l'écriture du Marquis. Après l'avoir bien examinée, elle la confronta avec la derniere qu'elle avoit reçue de lui, la trouva toute semblable, & ne douta plus qu'elle ne fût de sa main. » Comment se peut-il, di-
» soit-elle, qu'il soit échappé de l'état où Lyon-
» nois m'a dit l'avoir vu.

Ce Lyonnois étoit mort d'un coup de pied de cheval; & avant que d'expirer, il s'étoit traîné dans la chambre de Madame de Blesemont, & lui avoit raconté la mort violente du Marquis, à laquelle il avoit eu beaucoup de part.

» Mais que se passe-t'il donc en moi-même, » continua-t'elle ? Il n'est point mort ; je l'estime » infiniment ; il m'aime toujours, & va me tirer » de l'état malheureux où je suis ; cependant je » sens une tristesse mortelle qui s'empare de » mon ame. Je devrois être comblée de joie, » en pensant que je le reverrai bientôt ; & loin » de souhaiter son arrivée, je la crains. Que je » suis à plaindre d'être si différente de ce que » j'étois à Blesemont » ! Elle se leva en faisant ces réflexions. Comme elle achevoit de s'habiller, le Comte entra pour lui dire que M. de Blesemont vouloit absolument sortir de son lit pour la venir voir, si elle différoit à se rendre dans son appartement. Julie lui répondit qu'elle vouloit bien avoir encore cette complaisance, d'autant plus que ce seroit peut-être la derniere qu'elle auroit pour lui. Prenant ensuite un ton de voix plus bas, le Marquis de Blesemont que vous avez connu, n'est point mort, lui dit-elle ; ainsi vous reverrez cet ami que vous avez tant regretté ; il doit arriver dans quelques instans.

M. de Zilman lui présenta la main pour passer dans l'appartement du malade. Comme elle étoit extrêmement foible, elle l'accepta pour se soutenir ; mais ce ne fut pas sans beaucoup d'émotion. M. de Blesemont ne la vit pas plutôt, qu'il lui reprocha le peu d'empressement qu'elle avoit eu à venir s'informer de ses nouvelles. Julie s'excusa avec douceur, sur le danger où elle avoit été elle-même. » Vous vous en êtes bien tirée, » Madame, lui dit-il ; je n'espere pas en être » quitte à si bon marché. Mais ce qui me con- » sole, c'est que si je meurs, ma mort vous sera » aussi sensible qu'à moi ». Comme il achevoit

ces paroles, un domestique vint dire avec un air effrayé, que plusieurs Cavaliers bien armés, dont un se disoit Marquis de Blesemont, avoient demandé à entrer de la part du Roi; que les Ponts du Château étant baissés, on n'avoit pu les en empêcher; qu'ils alloient paroître dans l'instant. La Marquise changea de couleur à ce discours; le Comte de Zilman sortit pour aller au-devant d'eux; & M. de Blesemont, que nous allons renommer le Chevalier, ne comprenant rien à cette étrange aventure, défendit qu'on les laissât entrer dans sa chambre; mais ils parurent dans le moment.

Le plus âgé de ces Messieurs fut aisément reconnu, par l'aimable Julie, pour le Marquis de Blesemont. Quoique prévenue de son arrivée, elle ne put s'empêcher d'être tremblante en le revoyant. Elle lui tendit cependant la main qu'il baisa avec un respect infini. Rencontrant dans cet instant les yeux du Comte, elle rougit & baissa promptement les siens. Le Marquis s'approchant alors du lit du Chevalier, de qui il venoit d'apprendre l'accident par M. de Zilman, ne voulut pas, dans l'état où il étoit, faire éclater son ressentiment. Il se contenta de lui dire avec un peu de froideur, » vous voyez, Monsieur, un » parent que vous avez cru mort; & je me flatte » que vous le revoyez sans peine, puisqu'il ne » vient ici, que pour vous assurer qu'il veut bien » oublier le passé... Mon parent est mort, ré» pondit le Chevalier; & vous êtes un imposteur, » ou tout au plus son ombre. Je ne suis ni l'un » ni l'autre, dit le Marquis; & pour vous le » prouver, je n'aurois qu'à vous faire le récit de » ce qui m'est arrivé à Blesemont & aux endroits

» où j'ai été depuis que j'en suis sorti. Votre » situation ne vous permet pas d'écouter ce dé- » tail; examinez-donc seulement mon air, mes » traits, le son de ma voix, & vous verrez que » je ne vous trompe pas.

» Le Chevalier fixant alors ses regards sur lui, » je vous reconnois, lui dit-il, d'un ton qui » marquoit l'agitation où il étoit; vous venez » sans doute reprendre vos biens, & la femme » qui vous étoit destinée; rien n'est plus juste. » Pour moi je vais mourir; vivez contens l'un » & l'autre; oubliez & pardonnez-moi mes cri- » mes; & pour me le prouver, venez, vous & » Madame de Blesemont, recevoir mes adieux, » & un présent que je veux vous faire ».

Le Marquis s'appercevant qu'en effet la vue du Chevalier se troubloit, s'avança plus près de son lit, & engagea la craintive Marquise d'en faire autant. » Approchez encore, dit le mou- » rant; & faites-moi donner une cassette qui » est sous mon lit ». M. de Blesemont la lui ayant donnée lui-même, le Chevalier fit un der- nier effort pour se mettre sur son séant, embrassa le Marquis & Julie, qui commençoient à être sincérement touchés de son triste sort, prit avec autant d'adresse que de promptitude dans cette cassette, un petit pistolet à deux coups, chargé à balle, qu'il tira sur M. & Madame de Blese- mont. Le Comte de Zilman, à ce bruit, s'avan- ça avec tous ceux qui étoient dans la chambre, pour soutenir le Marquis & la Marquise qui chanceloient par la seule frayeur qu'ils avoient eue. Heureusement les balles avoient passé près d'eux sans les toucher, & avoient donné con- tre une glace qui étoit sur la cheminée, qu'elles

avoient caſſé en mille morceaux. » J'ai manqué
» mon coup, s'écria le Chevalier, à qui l'on
» avoit ôté promptement la caſſette ; & je meurs
» le plus déſeſpéré des hommes ». En diſant ces
mots & pluſieurs autres que la rage lui ſuggéra,
& qu'on ne peut répéter ſans horreur, il tomba
dans des convulſions ſi fortes, qu'elles lui ôterent la vie, & délivrerent la terre du plus grand
monſtre qu'elle eût jamais porté ».

M. de Bleſemont fit enſuite le récit de ce
qui lui étoit arrivé : Lyonnois & le Chevalier
avoient cru lui voir rendre les derniers ſoupirs :
il eſt vrai qu'il tomba dans une létargie ſi profonde, que lui & le Chevalier y furent également trompés. Il ne reſta pas long-tems ſans être
enſeveli : on le porta dans ſa Paroiſſe, où il fut
enterré le ſoir ſans aucune cérémonie. Heureuſement le Foſſoyeur lui avoit quelques obligations ; il fit réflexion à la façon dont on avoit précipité ſon enterrement, & réſolut de le déterrer
cette même nuit. Il entra dans l'Egliſe dont il
avoit les clefs : lui & ſon fils tirerent le Marquis
de ſon cercueil, & virent avec une grande ſatiſfaction, qu'il donnoit encore quelques ſignes de
vie. Ils le tranſporterent à leur logis ; & par toutes ſortes de ſoins & de peines, ils vinrent à bout
de le guérir parfaitement.

Vous croyez peut-être, Madame, qu'un mariage heureux va mettre fin à toutes les aventures de
Mlle de Salens. Il eſt vrai qu'elle épouſa M. de
Bleſemont, & qu'elle eut pour lui beaucoup d'eſtime & d'attention ; mais le Comte de Zilman
avoit ſeul tout ſon cœur. Il n'eut pas de peine à
prendre pour elle le même amour. Ils étoient malheureux l'un & l'autre. Dans ces circonſtances, le

feu prend à la maiſon de M. de Bleſemont ; il veut ſe ſauver par la fenêtre, ſe caſſe la jambe & meurt peu de tems après, ſans témoigner à la Marquiſe qu'il avoit découvert ſa paſſion pour le Comte. Celui-ci, par amitié pour M. de Bleſemont, étoit allé ſervir l'Empereur contre les Turcs ; il revint quelque tems après ; & la Marquiſe, à qui ſon époux, dans une lettre qu'il lui avoit remiſe en mourant, avoit recommandé de ne point épouſer d'autre perſonne que le Comte de Zilman, n'eut pas de peine à ſe conformer à ſes dernieres volontés. Quant à Félice, ſœur de la Marquiſe, elle ne fut pas moins heureuſe. La Comteſſe de Salens ſa mere, s'étant répentie de ſes injuſtices, lui amena elle-même le Baron de Granville, au moment qu'elle alloit prendre le voile dans un Couvent, & que cette cérémonie étoit déjà commencée ; elle le lui donna pour époux, & alla finir elle-même ſes jours dans la retraite.

Ne trouvez-vous pas, Madame, dans ce Roman, pluſieurs traits de reſſemblance avec le *Beau-pere ſuppoſé* de Madame de Villeneuve, dont je vous entretenois il y a quelque tems. Il eſt queſtion auſſi d'un enlevement forcé, & d'une perſonne qu'on croit morte, ou qu'on veut faire paſſer pour telle. On reconnoît Boreli & ſa femme dans le Chevalier de Bleſemont & dans la Comteſſe de Salens ; Mademoiſelle de Melcourt dans Félice, Inez dans Luce, la Négreſſe dans la Païſanne, le Chevalier de Marſan, dans le Marquis de Bleſemont, & le Marquis de Manteuil, dans le Comte de Zilman.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

1711.

Madame le Prince de Beaumont.

IL y a peu de femmes, Madame, qui ayent donné plus d'Ouvrages en tous genres, & peu d'hommes qui ayent plus écrit sur l'éducation en particulier, que Madame le Prince de Beaumont, née en France, mais retirée depuis bien des années en Angleterre, où elle fait un Journal littéraire des Traités de morale, & des Romans. Le titre qu'elle paroît affectionner principalement, pour mettre à la tête de ses livres, est celui de *Magazin* : titre que peut lui avoir inspiré le génie de la Nation Angloise, singuliérement adonnée au commerce. *Magazin des Enfans*, *Magazin des Adolescens*, *Magazin des jeunes Dames*, *nouveau Magazin Anglois*, c'est ainsi que sont intitulés les premiers Ouvrages qu'elle a publiés, & dont je vais commencer à vous rendre compte.

Le Magazin des Enfans.

Former les mœurs, tirer parti de l'esprit, l'orner, lui donner une tournure géométrique, régler l'extérieur, telle est, Madame, la maxime que pose Madame de Beaumont dans son avertissement sur le *Magazin des Enfans*. Tout ce qu'on leur dit, tout ce que l'on écrit pour eux, tout ce qu'on offre à leur regard, doit tendre à cette fin. » Nous avons pour cela, dit-elle, deux » moyens : la religion & la raison. Il ne faut » jamais séparer ces deux choses ; & je me flatte » de les avoir unies dans le *Magazin des Enfans*. » En leur faisant réciter l'Histoire de l'Ecriture-» Sainte, j'ai eu soin de donner à leur raison » des preuves, à leur portée, de la divinité des

» livres ſaints. J'ai tâché enſuite de leur faire
» trouver, dans cette écriture, des motifs capa-
» bles d'exciter leur obéiſſance : un Dieu bien-
» faiteur, ami de la Vertu, Vengeur du crime,
» tout-puiſſant pour récompenſer l'une & pu-
» nir l'autre, voilà ce que leur réflexion & celles
» de la gouvernante mettent, à tous momens,
» ſous leurs yeux.

» Je n'ai rien oublié pour leur montrer la
» conformité des maximes de ce livre divin,
» avec leurs lumieres naturelles; & j'ai fini par
» les convaincre, qu'indépendamment d'une
» autre vie, d'un bonheur, ou d'un châtiment
» futur, leur bonheur en cette vie dépend de leur
» docilité à ſuivre ces maximes. En changeant
» de diſcours, je n'ai point changé d'objet : mes
» contes tendent au même but; tout y ramene
» les enfans ».

Ce morceau, Madame, renferme l'idée de l'Ouvrage de Madame de Beaumont, diſtribué en journées, remplies par des Dialogues ſur différens ſujets. Les Interlocuteurs ſont Mademoiſelle *Bonne*, Gouvernante. Lady *Senſée*, âgée de douze ans, Lady-*Mary*, âgée de cinq, Lady-*Charlotte*, âgée de ſept, Lady *Babiole*, âgée de dix, Lady *Tempête*, âgée de treize, &c.....

Au ſeul nom de ces Interlocuteurs, vous devez deviner, à peu-près, quel eſt leur caractere. C'eſt une Lady Babiole, qui eſt folle de ſes poupées; une Lady Senſée, qui n'a du goût que pour les livres; une Lady Tempête, qui ſe laiſſe emporter par ſon humeur & ſa vivacité, &c.....

La variété de ces caracteres anime la converſation, y jette des nuances différentes, & mul-

tiplie des questions, dont les réponses, dans la bouche de la Gouvernante, tournent toujours au profit des Eleves : c'est en les satisfaisant sur les plus petits objets, comme sur les plus importans, que Madame de Beaumont trouve, à chaque instant, le moyen de les instruire. L'une, par exemple, attrape un joli papillon, qu'elle veut mettre dans une boëte, pour l'y nourrir avec des fleurs, afin d'avoir un jour des petits : Madame de Beaumont profite de cet amusement, pour lui apprendre comment se forme ce papillon, & ce qu'il devient.

» Pour vous contenter, lui dit-elle, je vais en garder plusieurs. Ils feront des œufs en Automne, sur quelques feuilles que je leur donnerai : les papillons mourront après avoir fait leurs œufs; & je mettrai la feuille au soleil. Quand ces œufs seront échauffés, il en sortira de petites Chenilles qui fileront, aussitôt qu'elles seront au monde, comme vous voyez filer les araignées; & de ce fil elles se bâtiront une maison, pour se cacher durant l'hyver, afin de ne pas sentir le froid : quand il fera chaud, elles sortiront de leur maison; & après avoir mangé quelque tems, vous les verrez se bâtir un tombeau, où elles se coucheront, & deviendront comme mortes. Elles ressembleront alors à une Féve; mais quelque tems après, cette Féve remuera : il en sortira une tête, des jambes, des aîles, & enfin un papillon comme celui-ci, qui se nourrira de fleurs, jusqu'à ce qu'il ait fait ses œufs, & qu'il meure ».

Cette explication, Madame, est à la portée de l'enfant dont l'esprit est le plus borné... Les leçons d'Ecriture-sainte, que Madame de Beau-

mont fait apprendre & réciter à ſes enfans, ont la même ſimplicité. Le trait ſuivant ſuffira pour vous en donner une idée.

Noë & ſes trois fils ayant eu beaucoup d'enfans, le pays où ils demeuroient leur parut trop petit; & ils réſolurent de ſe ſéparer : mais auparavant, ils voulurent bâtir une grande Tour bien plus haute que le Clocher de S. Paul, parce qu'ils vouloient que ceux qui viendroient au monde, quand ils ſeroient morts, diſſent qu'ils avoient beaucoup d'eſprit de faire un ſi bel Ouvrage. Ils diſoient auſſi, ſi Dieu vouloit nous noyer une autre fois, nous monterions au haut de cette Tour; & l'eau ne pourroit venir juſques-là. Ils commencerent donc cet Edifice; mais Dieu ſe mocqua de leur vanité & de leur folie; car tout-d'un-coup il leur fit oublier la langue qu'ils ſavoient, & leur en apprit une autre, en ſorte qu'ils ne s'entendoient plus. C'eſt comme ſi nous oublions préſentement le françois & l'anglois; que je parlaſſe latin, que ma Bonne parlât l'Allemand, & Lady Senſée l'Italien; nous ſerions obligées de nous ſéparer, parce que nous ne pourrions plus nous entendre. Ces hommes donc furent bien ſurpris; car quand l'un diſoit, donnez-moi une pierre, l'autre qui ne l'entendoit pas, lui apportoit de l'eau ou du bois. Il fallut donc laiſſer la Tour qui étoit déjà bien avancée : on la nomma *Babel*, qui veut dire confuſion, & chacun penſa à s'en aller de ſon côté. Les enfans de Cham, & de Chanaam ſon fils, furent du côté de l'Orient; ceux de Japhet allerent demeurer à l'Occident, & ceux de Sem habiterent dans le Païs d'Aſſur.

Vous devinez bien, Madame, que les en-

fans, qui font naturellement curieux, demandent à leur maîtreſſe, ce que c'eſt que tous ces Pays qu'elle leur nomme ; la maîtreſſe en eſt enchantée, prend uneCarte, & en ſatisfaiſant leur curioſité, leur donne une petite idée de la Géographie.

Mais, ma Bonne, lui dit Lady Spirituelle, avant que d'aller plus loin, voudriez-vous m'expliquer, pourquoi dans la fable que vous nous faites apprendre tous les jours, il y a pluſieurs choſes qui reſſemblent à l'Hiſtoire Sainte? Par exemple, l'âge d'or, le déluge, l'entrepriſe des Géans, &c.

LADY-MARY.

Qu'eſt-ce que ces Géans, ma Bonne ?

MADEMOISELLE BONNE.

Vous êtes encore trop petite pour apprendre cela.

MISS MOLLY.

Ah ! ma Bonne, je ſerai bien ſage ; dites-moi cela, je vous prie ; je vous écouterai bien.

MADEMOISELLE BONNE.

Je vous gâte, je penſe, car je fais tout ce que vous voulez. Ecoutez-donc bien.

Après le déluge, les hommes ne ſavoient pas encore écrire ; ainſi il n'y avoit point de livres.

LADY CHARLOTTE.

Comment-donc avons-nous pu ſavoir l'Hiſtoire d'Adam, puiſqu'on ne l'a pas écrite ?

MADEMOISELLE BONNE.

Adam conta cette hiſtoire à ſes enfans ; ſes enfans

enfans l'apprirent à Noé. Quand il fut sorti de l'Arche, Noë le dit à ses fils; & il leur recommanda de l'apprendre aussi à leurs enfans. Sem qui étoit très-soumis a son pere, lui obéit; & jamais ses enfans ne l'oublierent; mais Cham & Japhet n'y penserent pas beaucoup : ils en parloient quelquefois, mais par maniere d'acquit. Les quatre fils de Japhet vinrent demeurer dans un Païs qu'on appelloit la Grece; & on les nomma Grecs : or les Grecs aimoient beaucoup les fables & les contes; & ils en composoient sur tout ce qui arrivoit. Au lieu de rapporter les histoires comme leurs peres les leur avoient apprises, ils en firent des fables; & voici celle qu'ils imaginerent à l'occasion de la Tour de Babel. Mais avant de vous dire cette fable, il faut que je vous apprenne que ces Grecs étoient des méchans, qui au lieu d'adorer le bon Dieu, adoroient les hommes, & avoient une religion extravagante. Il y avoit eu plusieurs Rois nommés Jupiter; ils firent un Dieu de ces Rois; & toutes les bonnes & mauvaises actions que ces hommes nommés Jupiter, avoient faites, ils disoient qu'elles étoient faites par une seule personne, qui étoit Jupiter, Roi du Ciel.

Ils disoient encore que les Géans étoient de grands hommes, grands comme cette maison, & qu'ils eurent envie de chasser Jupiter du Ciel : mais comme ils n'avoient pas une échelle assez grande pour y monter, ils prirent les plus grandes montagnes, & les mettant les unes sur les autres, ils en firent une échelle. Ils étoient bien près d'y atteindre; mais Jupiter les tua à coups de tonnerre; & ceux qui ne furent pas tués, il mit sur leurs corps ces grosses montagnes

qu'ils avoient apportées. Vous comprenez bien, mes enfans, que cette fable n'eſt pas vraie.

LADY-MARY.

A merveille, ma Bonne ; ces montagnes, cela veut dire les pierres dont les enfans de Noé faiſoient une Tour ; & ce tonnerre, cela veut montrer comment Dieu les punit, en leur faiſant oublier leur langage».

Vous voyez, Madame, de quelle façon l'Auteur fait conduire inſenſiblement ſes éleves d'objets en objets; mais en éclairant leur eſprit, il eſt néceſſaire de former leur cœur ; & c'eſt pour y parvenir, que notre habile Gouvernante couronne preſque toujours ſes leçons, par des réflexions morales tirées du ſujet même.

Votre camarade, dit-elle à Lady Charlotte, vient de vous raconter la mort d'Abel, & le crime de Caïn ſon frere : n'avez-vous rien penſé en écoutant cette hiſtoire ?

LADY-CHARLOTTE

J'ai penſé quelque choſe, ma Bonne ; mais je n'oſe le dire ; cela eſt trop vilain.

MADEMOISELLE BONNE.

Allons, ma chere, une jeune perſonne qui a le courage d'avouer ſes défauts, eſt toute prête à ſe corriger.

LADY-CHARLOTTE.

Eh bien donc, je vais vous le dire : je ſuis jalouſe comme Caïn, contre ma ſœur aînée ; Papa & Maman l'aiment mieux que moi ; &

cela me met si fort en colere quelquefois, que je la tuerois, si je pouvois.

MADEMOISELLE BONNE.

Mais, ma chere, n'est-ce pas votre faute, si l'on aime votre sœur plus que vous ? Dites-moi, si vous étiez une maman, & que vous eussiez deux filles, l'une qui seroit douce, honnête, obéissante, appliquée avec ses maîtres; & l'autre entêtée, méchante, impertinente avec tout le monde, laquelle aimeriez-vous davantage ?

LADY-CHARLOTTE.

J'aimerois mieux la premiere.

MADEMOISELLE BONNE.

Il ne faut donc pas être fâchée, contre votre papa & votre maman, s'ils aiment mieux votre sœur que vous : devenez aussi bonne qu'elle, je suis sûre qu'ils vous aimeront à la folie.

Un défaut ordinaire des enfans, est de rapporter indiscretement ce qu'ils ont vû & entendu. Pour leur en faire sentir les conséquences, Madame de Beaumont leur raconte l'Histoire de *Joliette*.

C'étoit un enfant gâté, que les Fées, à sa naissance, avoient pris sous leur protection. L'une promit à la mere, qu'elle seroit belle comme un Ange; l'autre, qu'elle danseroit à ravir; une troisieme, qu'elle ne seroit jamais malade; une quatrieme, qu'elle auroit beaucoup d'esprit. Mais la Reine de ces Fées, qui prévoyoit le mauvais usage que Joliette feroit de ses dons, prononça qu'elle seroit muette jusqu'à l'âge de vingt ans.

Malgré cela, Joliette devint un petit espion, se faisoit entendre par gestes, & rendoit compte à sa mere, de tout ce qui se passoit sous ses yeux. Mais comme elle n'avoit pas toujours assez de mémoire pour retenir tout ce que l'on disoit, elle faisoit dire aux uns ce que les autres avoient dit : & il n'y avoit pas de semaines, qu'il n'y eût vingt tracasseries dans la Ville ; quand on venoit à examiner ce qui causoit ces bruits ; on découvroit que cela provenoit des rapports de Joliette : elle brouilla sa mere avec toutes ses amies, & fit battre trois ou quatre personnes.

Cela dura jusqu'au jour où elle eut vingt ans: elle attendoit ce jour avec une grande impatience, pour parler tout à son aise : il vint enfin ; & la Reine des Fées se présentant devant elle, lui dit : » Joliette, avant que de vous rendre l'usage de la » parole, dont certainement vous abuserez, je » vais vous faire voir tous les maux que vous » avez causés par vos rapports ». En même-tems, elle lui présenta un miroir ; & elle y vit un homme, suivi de trois enfans qui demandoient l'aumône avec leur pere.

» Je ne connois pas cet homme là, dit Joliette, qui parloit pour la premiere fois ; quel » mal lui ai-je fait ? Cet homme étoit un riche » Marchand, lui répondit la Fée : il avoit dans » son Magazin beaucoup de marchandises ; mais » il manquoit d'argent comptant. Cet homme » vint emprunter une somme à votre pere, pour » payer une lettre de Change : vous écoutiez à » la porte du cabinet ; & vous fîtes connoître » la situation de ce Marchand à plusieurs per» sonnes à qui il devoit de l'argent : cela lui fit » perdre son crédit ; tout le monde voulut être

» payé ; & la Justice s'étant mêlée de cette affaire, » le pauvre homme & ses enfans sont réduits » à l'aumône depuis neuf ans. Ah mon Dieu, » Madame, dit Joliette, je suis au désespoir » d'avoir commis ce crime ; mais je suis riche ; je » veux réparer le mal que j'ai occasionné, en ren- » dant à cet homme le bien que je lui ai fait » perdre par mon imprudence ».

Après cela, Joliette vit une belle femme, dans une chambre, dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer : elle étoit couchée sur de la paille, ayant une cruche d'eau, & un morceau de pain à côté d'elle : ses grands cheveux noirs tomboient sur ses épaules ; & son visage etoit baigné de ses larmes. » Ah mon Dieu, dit Jo- » liette, je connois cette dame : son mari l'a » menée en France depuis deux ans ; & il a » écrit qu'elle étoit morte. Seroit-il bien possi- » ble que je fûsse la cause de l'affreuse situation » où je la vois ? Oui, Joliette, reprit la Fée ; » mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que » vous êtes encore la cause de la mort d'un hom- » me que le mari de cette femme a tué. Vous » souvenez-vous qu'un soir, étant dans un jar- » din sur un banc, vous fîtes semblant de dor- » mir pour entendre ce que disoient ces deux » personnes. Vous comprîtes par leurs discours, » qu'ils s'aimoient ; & vous le fîtes savoir à toute » la Ville. Ce bruit vint jusqu'aux oreilles du » mari de cette dame, qui est un homme fort » jaloux. Il tua ce cavalier, & a mené son épou- » se en France : il l'a fait passer pour morte, » afin de pouvoir la tourmenter plus long-tems ; » cependant cette pauvre femme étoit innocente. » Le Gentilhomme lui parloit de l'amour qu'il

» avoit pour une de ses cousines qu'il vouloit
» épouser ; mais comme ils parloient bas, vous
» n'avez entendu que la moitié de leur conver-
» sation, que vous avez écrite ; & cela a causé
» ces horribles malheurs.

» Ah! s'écria Joliette, je suis une malheu-
» reuse ; je ne mérite pas de voir le jour. Atten-
» dez à vous condamner, que vous ayez connu
» tous vos crimes, lui dit la Fée. Regardez cet
» homme couché dans un cachot, chargé de
» chaînes. Vous avez découvert une conversa-
» tion fort innocente que tenoit cet homme ;
» & comme vous ne l'aviez écoutée qu'à moitié,
» vous avez cru entendre qu'il étoit d'intelli-
» gence avec les ennemis du Roi. Un jeune
» étourdi, fort méchant, une femme aussi
» babillarde que vous, qui n'aimoient pas
» ce pauvre homme qui est prisonnier, ont ré-
» pété & augmenté ce que vous leur aviez
» fait entendre de lui ; ils l'ont fait mettre
» dans ce cachot, d'où il ne sortira que pour
» assommer le Rapporteur à coups de bâton, &
» vous traiter comme la derniere des femmes,
» si jamais il vous rencontre ».

Après cela, la Fée montra à Joliette quantité de domestiques manquant de pain, des maris séparés de leurs femmes, des enfans déshérités par leurs peres, & tout cela à cause de ses rapports. Joliette étoit inconsolable & promit de se corriger.

» Vous êtes trop vieille pour vous corriger,
» lui dit la Fée ; des défauts qu'on a nourris
» jusqu'à vingt ans, ne se corrigent pas quand on
» veut. Je ne sais qu'un remede à ce mal, c'est
» d'être aveugle, sourde & muette pendant dix

» ans, & de passer tout ce tems à réfléchir sur
» les malheurs que vous avez causés ».

Joliette n'eut pas le courage de consentir à un remede qui lui paroissoit si terrible : elle promit pourtant de ne rien épargner pour devenir silentieuse ; mais la Fée lui tourna le dos sans vouloir l'écouter ; car elle savoit bien que si elle avoit eu une vraie envie de se corriger, elle en auroit pris les moyens.

Joliette ne changea point, & finit par être la cause de la mort de son mari, qui fut obligé de se battre pour des propos qu'elle avoit tenus : cette mort la mit au désespoir ; & elle se tua elle-même, ne pouvant survivre à sa douleur.

Lorsque vous vous trouvez dans une compagnie, ajoute Madame de Beaumont en finissant ce conte, devenez sourde, aveugle & muette. Quand on parle mal du prochain, devenez sourde ; c'est-à-dire, n'écoutez pas ces mauvais discours. Si vous ne pouvez vous empêcher de les entendre, soyez muette au sortir de cette compagnie ; c'est-à-dire, ne répétez jamais ce que vous avez entendu.

Un défaut que l'on peut reprocher à juste titre à Madame le Prince de Beaumont, c'est d'avoir pris ses histoires & ses contes dans divers Auteurs qu'elle ne nomme pas, & de les donner comme venant d'elle, à la faveur de quelques légers changemens qu'elle fait dans le stile. Tel est, par exemple, la *Belle* & la *Bête*, Conte de Madame de Villeneuve, dont je vous entretenois il y a peu de jours. Madame de Beaumont n'a fait que l'abréger, & changer les expressions ; le fond est le même ; & sans pouvoir dire d'où elle a tiré toutes ses autres histoires, il y a

à penser, qu'il en est très-peu qui lui appartiennent. L'objet moral de celle-ci, est d'insinuer que l'on ne doit pas s'embarrasser d'être laide; mais qu'il faut faire ensorte d'être si bonne, qu'on puisse oublier la laideur en faveur de l'excellence de notre cœur.

L'humanité, le pardon des injures, la douceur envers les domestiques, la charité envers les pauvres, presque toutes les vertus enfin passent en revue dans l'Ouvrage de Madame de Beaumont; & je ne finirois pas si je vous citois tous les Dialogues dont ce Magazin est rempli. Vous applaudirez surtout au trait d'humanité que raconte Lady Spirituelle. » Maman, dit-elle, dans » le tems qu'elle étoit à Paris, a connu une » dame qui a une fille qu'on appelle Mademoi- » selle Julie. Elle n'a jamais fait de mal à per- » sonne, pas même aux bêtes; & elle est fâ- » chée quand elle voit tuer une mouche. Un » jour que Mademoiselle Julie se promenoit, » elle vit un pauvre chien que des petits gar- » çons trainoient avec une corde pour le jetter » dans la riviere. Ce pauvre chien étoit fort laid, » & tout crotté : Julie en eut pitié, & dit à ces » petits garçons; je vous donnerai un escalin, » si vous voulez me donner ce chien; sa Femme- » de chambre lui dit : que voulez-vous faire de » ce chien ? Il est vilain : cela est vrai, dit Julie; » mais il est malheureux; si je l'abandonne, » personne n'en aura pitié. Elle fit laver ce » chien, & le mit dans son carosse. Tout le » monde se mocqua d'elle, quand elle revint à » la maison; mais cela ne l'a pas empêchée de » garder cette pauvre bête depuis trois ans. Il » y a huit jours qu'elle étoit couchée & qu'elle

» commençoit à s'endormir, lorsque son chien
» a sauté sur son lit, & s'est mis à la tirer par sa
» manche; il abboyoit si fort, qu'elle s'est éveillée;
» & comme elle avoit une lampe dans sa cham-
» bre, elle a vu son chien qui abboyoit en re-
» gardant sous le lit. Julie ayant peur, courut
» ouvrir sa porte, & appella ses domestiques,
» qui par bonheur n'étoient pas encore couchés:
» ils vinrent à sa chambre, & trouverent un
» voleur caché sous le lit, avec un poignard;
» ce voleur confessa qu'il auroit tué la demoiselle
» pendant la nuit, pour prendre ses diamans.

MADEMOISELLE BONNE.

Il est certain que la pitié, même pour les animaux, est la marque d'un cœur généreux. J'aime beaucoup cette pensée de votre demoiselle Julie : *ce chien n'est pas beau ; mais il est malheureux.*

Madame de Beaumont traite à fond les devoirs des maîtres envers les domestiques, & couronne ses réflexions par un conte sur le pardon des offenses, puisé dans la Piece de M. de Marivaux, intitulée l'*Isle des Esclaves* : c'est la même intrigue, le même nœud, le même dénouement. J'aurois désiré que Madame le Prince de Beaumont eût nommé tous les Auteurs qui lui ont ainsi fourni ses matériaux ; c'eût été une instruction de plus pour ses lecteurs ; & cet aveu n'auroit pu que lui faire honneur. C'étoit un tribut de reconnoissance, qu'elle devoit à ces écrivains.

» Il y avoit, dit Lady Sensée, un homme
» nommé *Lycurgue*, qui donna des loix à une

» Ville appellée *Sparte*. Ces loix n'étoient pas
» du goût d'un jeune homme qui n'aimoit pas
» *Lycurgue*; & ce jeune homme donna un coup
» de bâton au Législateur & lui creva l'œil. Le
» peuple de *Sparte* dit à *Lycurgue*, prenez ce
» méchant garçon pour le punir selon votre
» fantaisie. Je le veux bien, dit Lycurgue ; & je
» le punirai d'une maniere qui étonnera tout
» le monde. Il prit donc ce jeune homme, le
» mena dans sa maison, & le traita comme
» s'il eût été son fils. Tous les jours il lui di-
» soit qu'il y avoit beaucoup de plaisir à pardon-
» ner, à être doux & honnête. Ce jeune hom-
» me fut si touché de la bonté de Lycurgue,
» qu'il résolut de devenir aussi bon que lui, si
» cela étoit possible ; & véritablement tout le
» peuple fut étonné de la vengeance que Ly-
» curgue en avoit pris. Mais le jeune homme dit
» au peuple : il m'a puni plus sévérement que
» vous ne pensez. S'il m'avoit fait mourir, je
» n'aurois souffert qu'un moment ; au lieu que
» je souffrirai toute ma vie, du regret de lui
» avoir crevé l'œil ». Vous tirerez, Madame, de
cette histoire toutes les conséquences ; & vous
ferez toutes les réflexions qu'elle doit faire
naître naturellement.

Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

De toutes les années de la vie, dit Madame de Beaumont, les plus dangereuses commencent à quatorze & quinze ans. C'est à cet âge, qu'une jeune personne entre dans le monde, & qu'elle prend, pour ainsi-dire, une nouvelle maniere d'exister. Toutes les passions, contraintes dans l'enfance, cherchent alors à se développer, à s'autoriser par l'exemple des nouveaux personnages avec lesquels elle commence à figurer. En lui supposant la meilleure éducation, il est à craindre que les impressions n'en soient effacées, par celles que font les maximes dangereuses & corrompues qu'elle entend alors. Que ne doit-on pas craindre pour celle qui n'apporte dans ce païs, si nouveau pour elle, que des passions indomptées ou flattées, une ignorance totale, des préjugés puériles, pour ne rien dire de pis? Magazin des Adolescentes.

Il faut penser à former, dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une épouse aimable, une mere tendre, une Econome attentive, un membre de la société, qui puisse en augmenter l'utilité & l'agrément.

Mais ce ne sont pas seulement les premieres années de l'adolescence, qui ont besoin de secours & de leçons: les dernieres décident ordinairement du reste de la vie; puisque c'est en ce tems, qu'une jeune personne choisit un état. On doit essayer de lui ouvrir les yeux sur les inconvéniens, les dangers, & les avantages d'un engagement qu'il n'est plus possible de chan-

ger pour un autre : enfin on doit offrir aux jeunes filles des préservatifs contre le désir immodéré de plaire, qui se couvre du prétexte de la nécessité de se procurer un établissement.

Tel est, Madame, le plan du *Magazin des Adolescentes*, qui sert de suite au *Magazin des Enfans*, & dans lequel Madame de Beaumont continue ses leçons d'Histoire & de Géographie, interrompues par des dialogues, proportionnés à la raison des éleves, pour lesquelles il sont faits. Il faut, dit-elle d'abord, que les plaisirs que vous recherchez, ne soient point mauvais en eux-mêmes; qu'ils ne soient point dangereux pour vous en particulier; qu'ils ne nuisent point à vos devoirs essentiels; que vous vous y prêtiez sans vous y livrer; c'est-à-dire, qu'il ne faut point vous y abandonner si absolument, que votre cœur en soit possédé. Il faut purifier votre intention, en cherchant à vous amuser: c'est-à-dire encore, ne chercher qu'à vous délasser de vos devoirs & de vos occupations journalieres, pour les reprendre ensuite avec plus de vivacité. Je vais vous donner une regle, pour connoître si vos amusemens sont innocens. Avant de les prendre, voyez si vous aurez la hardiesse de dire : mon Dieu, c'est pour l'amour de vous, que je vais prendre ce divertissement.

LADY LOUISE.

Mais qu'est-ce que cela fait à Dieu, que je m'amuse, ou non?

MADEMOISELLE BONNE.

Dieu en unissant votre ame à votre corps,

a chargé la premiere du soin de ce dernier. C'est donc obéir à Dieu, le glorifier par votre soumission à ses ordres, que d'avoir un soin raisonnable de votre corps. Le nourrir modérément, veiller à la conservation de sa santé, le délasser par des récréations honnêtes, toutes ces choses sont pour vous des devoirs, auxquels vous ne pourriez manquer sans pécher : puisque Dieu vous commande ces choses, vous faites une bonne action en les exécutant ; & vous pouvez lui offrir votre obéissance. Mais remarquez que pour oser le faire, il faut que vous vous en teniez précisément à ce qu'il vous a commandé. Par exemple, une personne qui mangeroit avec excès, auroit mauvaise grace de dire : mon Dieu, c'est pour vous obéir que je mange ainsi ! Sa conscience lui diroit tout de suite : as tu bien l'audace de croire obéir à Dieu, en sacrifiant ta santé qu'il t'a obligée de conserver ? En observant les choses que je viens de vous prescrire, vous pouvez vous amuser autant que vous le jugerez à propos.

LADY LOUISE.

Voici quels sont les plaisirs que je prends ordinairement : les spectacles, c'est-à-dire l'Opéra & la Comédie ; le Bal, le Jeu, les Assemblées, les promenades, & quelquefois un peu de lecture : j'ai beau examiner toutes ces choses, je ne les trouve pas mauvaises en elles-mêmes.

MADEMOISELLE BONNE.

Qu'en pensez-vous, Lady Lucie ?

LADY LUCIE.

Je trouve qu'à la Comédie, on dit bien des

sottises ; il est vrai qu'il n'y en a pas dans les Tragédies ; mais dans les meilleures, il y a des sentimens bien opposés au Christianisme. On y approuve la vengeance ; on y loue l'ambition ; en un mot, ma Bonne, il me semble qu'au sortir de la plus belle Tragédie, je trouve mon cœur vuide des choses de Dieu, & plein des choses du monde, auxquelles j'ai renoncé dans mon Baptême ; & puis au commencement de la plus pure Tragédie, il y a un Episode, qui quelquefois ne l'est guéres ; & à la fin une petite Piéce, qui ordinairement est infâme.

MADEMOISELLE BONNE.

Si Lady Lucie dit la vérité, Mesdames, il faut conclure que la Comédie, telle qu'on la joue aujourd'hui, est mauvaise ; & que la Tragédie est tout au moins dangereuse. Je dis la Comédie, telle qu'on la joue aujourd'hui. S'il plaisoit à Messieurs les Auteurs de faire de bonnes Comédies, ce seroit une excellente école pour les jeunes gens. Nous avons en françois plusieurs Piéces très-bonnes pour former les mœurs ; & on peut en conscience aller à celles-là ; mais je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller aux autres. J'ai vu l'autre jour une compagnie de jeunes Dames qui alloient voir jouer Amphitrion ; Eh bien, cette Piéce est infâme ; & je ne conçois pas comment des femmes ont la hardiesse de s'y trouver.

MISS ZINA.

Nous sommes quelquefois maîtresses de faire là-dessus ce que nous jugeons à propos ; mais

aussi cela ne dépend pas toujours de nous. Si ma mere veut me mener au spectacle qu'elle aime, irai je lui faire un sermon ? lui dire qu'elle a tort d'y aller, & que je ne veux pas l'y accompagner ? Si une femme a un mari qui exige qu'elle aille à la Comédie un tel jour, parce qu'il a arrangé une partie pour cela, fera-t'elle changer la partie, ou se brouillera-t'elle avec son mari, en refusant d'y aller ?

MADEMOISELLE BONNE.

Eh mon Dieu ! Mesdames, ce n'est gueres pour de pareils sujets que les femmes se brouillent avec leurs maris ; c'est bien plutôt tout le contraire. Les meres les moins chrétiennes ne sont pas fâchées que leurs filles le soient, & même beaucoup ; ce n'est que pour leur faire plaisir, qu'elles les menent au spectacle. Une femme raisonnable trouve le moyen de faire faire à son mari ce qu'elle veut ; mais enfin je suppose qu'il exige absolument qu'elle le suive dans des parties de plaisir dangereuses, (car si elles étoient absolument mauvaises, il faudroit désobéir) au lieu d'y aller avec plaisir, une fille, une femme chrétienne, ne s'y trouveroit qu'en tremblant : elle auroit soin de se prémunir avant d'y aller, par la priere, les bonnes réflexions ; & Dieu qui connoît le cœur, lui donneroit des graces fortes & puissantes, pour résister aux dangers auxquels elle n'auroit pas cherché à s'exposer.

LADY LOUISE.

Cela est bien terrible, qu'il faille renoncer à presque toutes les Comédies, par la faute de

ceux qui arrangent le ſpectacle ; j'ai preſqu'envie de faire une ligue avec le plus grand nombre des Dames que je pourrai trouver, & de ſignifier toutes enſemble à M. Garrick, que pas une de nous ne ſe trouvera à ſon ſpectacle, à moins qu'au lieu d'une farce, il ne joigne à la fin de ſes belles Tragédies, une petite Piéce qui n'ait rien que d'innocent. Depuis quelque tems il y joint une Pantomime, où l'on ne dit point de ſottiſes, à la vérité ; mais en récompenſe le ſujet en eſt mauvais, & les geſtes aſſortis au ſujet.

Et le Bal, ma Bonne, eſt-il auſſi mauvais par lui-même ? Pour moi, je le regarde comme un bon exercice pour la ſanté.

MADEMOISELLE BONNE.

Je condamne le bal ; mais je vous permettrai la danſe tant que vous voudrez ; je m'offre même à vous faire danſer, chaque ſemaine, une journée entiere, pourvu que ce ſoit entre vous, & qu'il n'y ait point de Meſſieurs.

LADY LOUISE.

On s'ennuieroit, ma Bonne, ſi on n'étoit que des Dames ; on a l'habitude de danſer avec des hommes.

MADEMOISELLE BONNE.

Vous oubliez, Madame, que le bal, ſelon vous, n'eſt qu'un exercice néceſſaire à la ſanté ? Avouez que la ſanté n'eſt qu'un prétexte ; & apprenez que malgré tout le mal que je vous ai dit des ſpectacles, j'aimerois encore mieux vous voir aller à quatre Comédies qu'à un Bal.

Ecoutez,

Ecoutez, Mesdames, & parlons franchement: nous naissons toutes foibles & portées au mal. Celles qui ne conviendront pas de cette vérité, seront celles, qui n'ayant jamais rentré dans leur propre cœur, en ignorent les penchans; mais parce qu'elles ne les y ont pas vus, ces mauvais penchans n'y sont pas moins, & font que nous portons au mal une disposition prochaine, qui n'a pas besoin d'être aidée. Parmi les penchans corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est lui qui produit chez les femmes, l'amour de la parure, la jalousie, la vanité, & quelquefois, parmi toutes ces mauvaises productions, l'émulation & la correction des défauts grossiers. Or le lieu où ce desir de plaire prend une nouvelle force, c'est le bal. On n'y va que pour cela, si on s'examine à fond. Et quel mal y a-t'il, me direz-vous, à chercher à plaire? la femme la plus sage peut ambitionner cet avantage, pourvu que personne ne lui plaise à elle. Je vous passerai cela, quoiqu'il s'en faille bien qu'il soit vrai. Croyez-vous de bonne foi, Mesdames, que parmi ce grand nombre d'hommes, auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns qui vous plairont à leur tour? Ce n'est pas encore un crime, me direz-vous; nous sommes dans l'âge de nous établir; & il faut bien, pour nous marier, que quelqu'un nous plaise.

A la bonne heure, Mesdames; & c'est par cette raison; que s'il étoit en mon pouvoir, vous n'iriez jamais au bal.

LADY LOUISE.

Je n'entends pas bien cette raison, ma Bonne;

vous convenez que pour nous marier nous avons besoin de trouver quelqu'un qui nous plaise : Avouez donc aussi, que c'est au bal que l'on se connoît le mieux, parce que l'on s'y contraint le moins ; & que c'est là fort souvent, que se font les connoissances qui aboutissent au mariage. . . . .

MISS ZINA.

Je vous avoue, ma Bonne, que le bal ne me paroît pas opposé au Christianisme.

LADY LUCIE.

Pour moi, je le trouve opposé à la raison : je passe une nuit au bal ; & pendant tout ce tems, mon esprit est dans mes yeux & dans mes jambes ; je n'en fais aucun usage ; je ne suis qu'un automate regardant & dansant. Voilà donc une nuit perdue pour ma raison. Le jour qui précéde le bal, n'a pas été mieux employé. Je n'ai été occupée que de mes habits. Si j'examine le tems qui suit le bal, c'est encore pire. Je reviens à la maison si fatiguée, qu'il n'est pas question de priere avant de me coucher ; si je veux la faire, ou je m'endors, ou je ne suis occupée que de ce que j'ai vu. Je perds toute la matinée à dormir ; je me réveille, la tête encore pleine du spectacle de la nuit ; ma priere du matin s'en sent aussi-bien que tous mes autres exercices ; & je suis deux ou trois jours avant de me remettre. Ce n'est pas tout : si je m'accoutume à aimer le bal, lorsque je serai ma maîtresse, j'aurai un violent desir d'y aller le plus souvent que je pour-

rai. Si je céde à ce desir, voilà la moitié de ma vie perdue pour ma raison; je m'échauffe le sang; je détruis ma santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que je dors, mes enfans, si j'en ai, mes domestiques ont la bride sur le col; je ne puis veiller au bon ordre de ma maison. Il faut l'abandonner à une femme-de-charge; & je deviens coupable de toutes les fautes qui se commettent chez moi. . . . .

MADEMOISELLE BONNE.

Je n'ai presque rien à ajouter à ce que Mademoiselle vient de dire; ce qui me reste à dire, est pourtant de la derniere importance. Les hommes au bal se permettent des discours qu'ils n'oseroient tenir autre part : c'est un lieu de plaisir, de liberté. Un homme avec lequel vous avez dansé, vous regarde comme une connoissance, quoiqu'il ne vous ait jamais vue. Sa charge est de vous entretenir, quand fatiguée de la danse, vous voulez vous reposer. Et de quoi vous parlera-t'il? de vos charmes, du bonheur qu'il a eu de danser avec vous, de la bonne grace avec laquelle vous vous acquittez de cet exercice : la belle conversation! Celle-là est pourtant fort modeste. Le tumulte du bal qui ne vous permet pas de rester à côté de vos meres, vous expose à quelque chose de pis; il arrivera même que votre imagination échauffée par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous appercevoir sur le champ, de l'indécence des discours qu'on vous y tiendra. Ne vous flattez pas, Mesdames; une jeune personne perd une partie de sa décente timidité dans un bal. Elle donne la main à un

homme; elle saute & figure avec lui; pour danser du bel air, il faut qu'elle le regarde en face; qu'elle minaude en lui donnant la main. Elle ne peut s'offenser, s'il la regarde fixement, & de la maniere la plus hardie, &c.

Le jeu fait le sujet d'un autre dialogue. Quand on joue, dit Madame de Beaumont, c'est par l'espoir de gagner, ou seulement par complaisance pour autrui : si c'est par le premier motif, il y a de la barbarie, puisqu'on se propose de s'amuser de la douleur des autres, & non-seulement de leur douleur, mais encore de leur mauvaise situation.

Cette femme que vous venez de dépouiller avec tant de satisfaction, avoit peut-être besoin de l'argent qu'elle vient de perdre, pour payer de malheureux ouvriers qui attendent après cette somme pour vivre. Vous la mettez hors d'état de se procurer mille petites commodités, dont la privation lui causera beaucoup de chagrin. Vous lui enlevez un superflu qu'elle doit aux pauvres. Vous serez cause qu'elle jouera le lendemain pour rattraper, s'il est possible, l'argent qu'elle a perdu; & peut être qu'elle perdra davantage; qu'elle sera obligée de mettre ses bijoux en gage, ou de les vendre; ce qui la brouillera avec son mari, ou, ce qui est encore pis, elle écoutera un Amant généreux, qui lui offrira de l'argent pour dégager ses bijoux, & cacher ses pertes à son mari. Voilà à quoi vous exposez celle à qui vous gagnez un argent considérable.

LADY LOUISE.

Ce n'est pas ma faute; je ne me soucie pas de

ſon argent ; je ne joue que par complaiſance. Ne pourroit-on pas répondre cela, ma Bonne ?

MADEMOISELLE BONNE.

Non, ma chere ; il eſt fort mal de profiter du foible d'une perſonne, pour la dépouiller ; il y a là-dedans une vraie baſſeſſe. Vous ne vous ſouciez pas, dites-vous, de ſon argent, & vous ne jouez que par complaiſance, car naturellement le jeu vous ennuie. Mais ſi cette perſonne vous prioit de lui prêter un couteau pour ſe couper la gorge, vous croiriez-vous obligée de le lui donner ?

Je finis, cette lettre, Madame, par un conte, dans lequel vous verrez les funeſtes effets que produiſent le menſonge & l'imprudence. L'expérience nous corrige ſouvent de ce dernier défaut ; mais le menſonge eſt une habitude plus dangereuſe, & dont on ne ſe défait preſque jamais, lorſqu'on s'y eſt accoutumé.

Deux jeunes filles furent élevées enſemble dans la même école. Elles ſe nommoient Charlotte & Marie ; leurs qualités perſonnelles étoient aſſez égales ; & elles étoient du même rang ; mais comme Charlotte étoit fille unique, ſa fortune étoit bien plus conſidérable que celle de ſa compagne. Quand elles furent ſorties de l'école, elles continuerent à être amies, & ne paſſoient point de jours, ſans ſe voir.

Il y avoit peu de tems que Charlotte étoit retournée dans la maiſon paternelle, lorſqu'elle fut recherchée par un Capitaine, nommé Fréeman. Il avoit reçu de ſon pere une fortune médiocre, qui, jointe à ſes appointemens, en faiſoit un parti honnête ; mais les grands biens que le pere de Charlotte étoit en état de lui donner,

l'empêcherent d'écouter les propositions de Fréeman; il le pria de discontinuer ses visites, & déclara à sa fille, qu'elle ne devoit plus penser à lui. Elle pria, pleura, conjura; tout fut inutile; & elle vit bien qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que l'obéissance. Elle s'y détermina, non sans peine; & la profonde tristesse qu'on remarquoit en elle, fit croire à son pere qu'il étoit à propos de l'éloigner pour quelque tems. Il la conduisit donc chez une de ses tantes, qui demeuroit à cent mille de Londres, & qui vivoit avec sa fille dans un lieu très-solitaire.

Charlotte passa six mois chez sa tante, où elle s'ennuya prodigieusement; & comme son goût pour Fréeman avoit plutôt été une fantaisie de jeunesse, qu'un goût réel, elle l'oublia bientôt, & se sut mauvais gré d'un attachement qui avoit eu pour elle des suites si tristes. Au bout de six mois, son pere vint la voir, & mena avec lui un jeune homme fort aimable, dont il souhaitoit faire son gendre. Il se nommoit James, & venoit d'hériter du titre de Baronnet*, & d'une fortune considérable. Comme il étoit bien fait de sa personne, qu'il avoit des manieres agréables, & qu'il souhaitoit de plaire, il n'eut pas de peine à réussir; d'autant plus que Charlotte n'avoit rien dans le cœur, qu'elle souhaitoit de revenir en Ville, & qu'elle aimoit son pere qui la pressoit d'accepter ce parti. Sa vanité entra même pour quelque chose dans son obéissance; le titre de Milady la flattoit; & toutes ces considérations l'engagerent à épouser James, pour lequel elle avoit de l'estime & un certain goût, qui, sans être de l'amour, étoit suffisant pour lui faire espérer qu'elle vivroit heureuse avec lui; effectivement

il eut de si bonnes façons pour elle, qu'il gagna son cœur; en sorte qu'elle se félicita d'avoir obéi à son pere.

Fréeman ayant appris que Charlotte étoit mariée, s'apperçut, par la tranquillité avec laquelle il reçut cette nouvelle, qu'il s'étoit guéri de l'espece d'amour qu'elle lui avoit inspiré; & voulant enfin s'établir, il jetta les yeux sur Marie, qu'il avoit vue plusieurs fois chez Charlotte. Sa proposition fut bien reçue; le mariage s'accomplit; & comme Marie étoit fort aimable, il parvint à l'aimer uniquement, sans plus penser à Miss Charlotte.

Cette nouvelle Milady revint en Ville; & Marie ayant sçu son retour, se hâta de lui rendre visite. Elles renouvellerent leur ancienne amitié; & par-là leurs maris eurent occasion de faire connoissance ensemble, & devinrent fort amis; en sorte que ces quatre personnes étoient inséparables. Cette bonne intelligence dura six mois, au bout desquels le démon de la jalousie vint la troubler. James & Marie, sans se communiquer leurs sentimens, en éprouverent de semblables. Il leur paroissoit que l'occasion étoit dangereuse, & qu'il étoit à craindre que l'amour de Fréeman & de Charlotte ne se réveillât, par la commodité qu'ils avoient de se voir tous les jours. Ces soupçons les tourmentoient d'autant plus, qu'ils en connoissoient l'injustice; la conduite de Charlotte & de Fréeman étoit irréprochable, & capable de les rassurer, si la jalousie étoit une maladie qui se pût guérir par la raison. Tout ce que James & Marie purent tirer de la leur, fut de cacher soigneusement leurs pensées, en quoi ils eurent tort.

Le mariage demande une confiance parfaite ; & s'ils l'eussent eue, ils eussent évité les terribles malheurs qu'ils éprouverent.

Un jour James fut obligé d'aller à douze mille de Londres ; & il dit à sa femme, qu'il ne reviendroit que le lendemain. Charlotte alla passer son après-dînée avec son amie qui étoit seule, parce que son mari soupoit en ville ; & elles se mirent toutes deux à jouer au piquet. Le tems s'écoula insensiblement, sans qu'elles s'en apperçussent ; & Fréeman étant rentré à minuit, elles furent surprises d'avoir joué si long-tems. Charlotte pria son amie de lui envoyer chercher une Chaise ; mais celle-ci lui dit : puisque vous êtes toute seule, mangez un morceau avec moi ; il fait jour de bonne heure, nous passerons le reste de la nuit à jaser ; & vous retournerez chez vous demain matin. Charlotte y consentit ; & à cinq heures on envoya un domestique pour lui chercher une chaise ; il fut impossible d'en trouver une ; & le valet amena un carosse de place. Fréeman pensa qu'il ne seroit pas honnête de laisser aller Charlotte toute seule dans un fiacre à une telle heure, & s'offrit à la reconduire. Elle en fit quelques difficultés ; mais Marie qui souffroit dans le fond de l'ame d'une telle proposition, voulant surmonter la jalousie, dit à son mari qu'il avoit raison ; & comme Charlotte disoit qu'elle avoit quelque peine de la laisser seule, Marie l'assura qu'elle mouroit d'envie de dormir, & qu'elle alloit se coucher dans le moment.

Il faisoit la plus belle matinée du monde ; Charlotte dit à son conducteur, que c'étoit un meurtre de s'aller coucher par un si beau tems,

& qu'il y auroit bien du plaisir à s'aller promener dans le Parc ; ce qu'il pouvoit faire sans inquiéter son épouse, qui probablement dormoit d'un profond sommeil. Il y consentit ; mais comme il n'eût pas été convenable d'aller seule au Parc avec lui, elle se fit conduire chez une de ses cousines, qu'elle vouloit prier de les accompagner. Fréeman resta dans le carosse ; & Charlotte monta chez sa cousine qui s'excusa de la suivre, parce que son frere étoit malade, & l'invita à déjeuner avec elle. Elle accepta la partie, & dit à Fréeman qu'elle déjeuneroit dans cette maison.

Fréeman la quitta & résolut de se promener seul, puisque sa femme étoit couchée. Cependant Charlotte qui le croyoit retourné chez lui, après avoir déjeuné avec sa cousine, reprit la fantaisie de la promenade, & alla dans le Parc, où elle fut fort surprise de trouver Fréeman ; ils se promenerent une heure, après quoi Fréeman la conduisit à la porte d'un fameux Caffé, où il y avoit plusieurs chaises, & après l'avoir remise dans cette voiture, il se retira.

Cependant Sir James n'avoit point couché à la campagne comme il l'avoit crû ; & étant rentré fort tard, il fut très surpris de ne point trouver sa femme. Les domestiques lui dirent qu'elle étoit chez son amie ; & il ne put s'empêcher de sentir un mouvement jaloux. Il se rassura néanmoins, en pensant que Marie étoit aussi intéressée que lui dans cette affaire, & se mit au lit. Il eut beau faire pour tâcher de provoquer le sommeil ; il étoit quatre heures du matin avant qu'il pût fermer l'œil. S'étant réveillé sur les huit heures, il courut chez Marie, qui n'étoit pas plus

tranquille que lui; & ses soupçons se fortifierent, quand elle lui eut dit que son mari étoit sorti à cinq heures avec Charlotte. Il resta là quelque tems sans savoir à quoi se déterminer ; & pendant cet intervalle, un Médecin des amis de Marie entra. Vous n'êtes point à plaindre d'être veuve, lui dit-il en plaisantant ; vous êtes en fort bonne compagnie ; votre mari n'a pas dû s'ennuyer non plus ; je viens de le rencontrer avec une très-belle dame, à la porte d'un tel Caffé où il l'a remise dans une chaise à porteurs.

Chaque mot que prononçoit cet indiscret, étoit un coup de poignard pour James & Marie ; & comme il vit l'impression que faisoit son discours sur cette derniere, voulant raccommoder ce qu'il venoit de gâter, il ajouta d'un air sérieux, que la dame n'étoit pas assurément une aventuriere, & qu'elle avoit tout l'air d'une honnête femme & d'une femme de qualité. Pour le persuader mieux, il la dépeignit de façon, qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Lorsqu'il fut sorti, James & Marie se regarderent en silence, & alloient peut-être se communiquer leurs peines, lorsque le Capitaine rentra, & dit à James qu'il avoit laissé son épouse chez sa cousine, où elle avoit déjeuné. James sortit pour s'informer de la vérité ; & alors Marie raconta au Capitaine le discours du Médecin. Le Capitaine qui prévit les conséquences de cette affaire, avoua de bonne foi à sa femme comme tout s'étoit passé ; & comme la vérité porte un caractere qu'il n'est pas possible de contrefaire, elle demeura convaincue de l'innocence de son mari & de son amie, & se hâta d'écrire à cette derniere, pour l'avertir de ce qui étoit arrivé ; mais sa lettre vint trop tard.

James avoit appris de sa cousine, que sa femme étoit sortie de fort bonne heure; & il ne doutoit point qu'elle n'eût passé le reste du tems dans une mauvaise maison; il retourna chez lui furieux; mais il se composa, & demanda d'un air tranquille à son épouse, ce qu'elle avoit fait depuis son départ. Charlotte avoit été bien fâchée de ne s'être pas trouvée au logis quand il y étoit revenu. Quoiqu'il n'y eût rien que d'innocent dans sa conduite, elle sentoit qu'elle avoit été imprudente, & qu'il pouvoit l'expliquer plus mal. Elle résolut de déguiser une partie de la vérité, & dit à son époux, que Fréeman l'avoit remise chez sa cousine, d'où elle étoit revenue chez elle. Comme elle n'étoit pas accoutumée à mentir, elle rougit prodigieusement; ce qui confirma son mari dans ses soupçons. Il la quitta brusquement, & alla dans une fameuse taverne, d'où il écrivit à Fréeman qu'il vouloit lui parler. Malheureusement Fréeman reçut ce billet, & se rendit sur l'heure au lieu marqué. James lui dit froidement: il est donc vrai que vous n'avez pas revu mon épouse depuis que vous l'avez laissée chez sa cousine? A quoi bon cette question, lui dit Fréeman; je croyois devoir être cru au premier mot? Non, traître, lui dit James, en mettant l'épée à la main; défends-toi. Fréeman eût bien souhaité alors lui dire la vérité; mais James étoit dans une telle furie, qu'il n'écoutoit rien; & son ami fut obligé de penser à se défendre. Il ne le fit pas avec succès; & ayant reçu un coup mortel, il tomba.

Au bruit qui se faisoit dans cette chambre, les gens de la taverne prirent l'allarme & crierent au secours. Parmi les personnes qui accou-

rurent, il se trouva un Connétable qui fit enfoncer la porte, & s'assura de la personne de James. Fréeman qui sentoit qu'il étoit près de sa fin, témoigna qu'il avoit quelque chose de particulier à dire à son ami. Tout le monde sortit, aussi-bien que le Connétable qui se tint dehors à la porte de la chambre, pour garder le meurtrier. Alors Fréeman lui raconta tout ce qui s'étoit passé, & lui protesta que sa femme étoit innocente. Un homme mourant s'attire une confiance entiere; & son témoignage n'est point révoqué; ainsi James convaincu de l'innocence de son ami & de son épouse, se trouva dans la plus terrible de toutes les situations; & Fréeman s'apperçut qu'il s'attendrissoit sur son sort. Il lui tendit la main, & lui dit d'une voix foible: » je vous pardonne ma mort, qui est une suite » de mon mensonge. Vivez pour être le Pro» tecteur de mon épouse & de mon fils. Vous » n'avez qu'un moyen de mettre vos jours en » sûreté; sauvez-vous par cette fenêtre ».

James suivit ce conseil & s'échappa; il ne rentra pas même chez lui, & partit tout de suite pour un Port, d'où il pouvoit passer en Hollande. Ce fut de-là qu'il écrivit à son épouse, pour lui reprocher sa dissimulation, & les extrémités dans lesquelles elle l'avoit réduit. Charlotte au désespoir se préparoit à le suivre; mais elle n'en eut pas le tems; car elle apprit qu'il avoit fait naufrage en chemin.

J'ai rapporté cette histoire, quoiqu'elle ne soit pas de Madame de Beaumont, pour faire voir avec quelle liberté, pour ne rien dire de plus, elle s'approprie, sans le dire, l'ouvrage des autres.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

UN troiſieme Ouvrage de Madame le Prince de Beaumont, fait pour ſervir de ſuite aux deux précédens, préſente des *inſtructions pour les jeunes perſonnes qui entrent dans le monde & ſe marient*; *leurs devoirs dans ce nouvel état*, & *leurs obligations envers leurs enfans*. Ces inſtructions ſont diſtribuées par journées; & les converſations ſont variées. De la morale & de la religion, on paſſe à l'hiſtoire & aux arts : par exemple, dans la premiere journée, on décrit quelques effets merveilleux de l'électricité; enſuite on revient à l'Hiſtoire Grecque ou Romaine, ou à des Contes, & des hiſtoires particulieres. Inſtructions pour les jeunes perſonnes.

Vous connoiſſez, Madame, la *mauvaiſe mere* qui a fourni à M. Marmontel la matiere d'un conte ſi touchant; Madame le Prince ſe l'eſt encore approprié, & peut-être même l'a-t-elle gâté, par ſes changemens & les retranchemens qu'elle y a faits.

A meſure que l'hiſtoire ou la fable, la vérité ou la fiction peuvent être utiles à Madame de Beaumont, elle les appelle à ſon ſecours. Ce qu'elle dit de Socrate, tend à prouver, que l'on eſt maître de corriger le vice des penchans naturels; & voici comme elle introduit ſur la ſcene ce grand philoſophe : » Quand il étoit petit, dit » Madame de Beaumont, il étoit fort méchant, » & devint fort bon, comme vous l'allez voir. » Heureuſement pour lui, il avoit beaucoup » d'eſprit, & reconnut qu'il étoit menteur, gour-

» mand, pareſſeux, en un mot qu'il avoit tous
» les vices. Il connut auſſi que ces mauvaiſes qua-
» lités le rendroient mépriſable & malheureux;
» ainſi il réſolut de ſe corriger. Il vit un jour
» ſon pere prendre un grand morceau de mar-
» bre pour faire une ſtatue; & ſon pere lui dit
» qu'il y avoit un homme caché dans ce bloc,
» qu'il alloit délivrer de priſon à coups de mar-
» teau. Bon, dit le jeune Socrate, je ſuis comme
» le bloc de marbre; je renferme un homme;
» mais il faut le faire ſortir. A chaque coup de
» ciſeau que donnoit l'ouvrier, Socrate diſoit,
» il faut frapper ainſi de bons coups ſur mes
» paſſions; ce qu'il diſoit, il le fit ſi courageuſe-
» ment, que l'homme de marbre & l'honnête
» homme furent achevés en même-tems; en
» ſorte qu'on n'auroit jamais ſçu qu'il eût eu de
» mauvaiſes inclinations, ſi un habile homme
» ne l'eût connu aux traits de ſon viſage.

» Un des diſciples de Socrate interrogea l'O-
» racle de Delphes, pour ſavoir quel étoit le plus
» ſage de tous les hommes. L'Oracle lui répondit
» que c'étoit Socrate. Le philoſophe fut fort
» étonné de cette réponſe; car il étoit bien
» éloigné d'avoir une ſi haute opinion de lui-
» même. Socrate réſolut donc de chercher dans
» tous les états de la vie, de quoi confirmer ou
» démentir l'Oracle. Il commença par inviter
» un Officier qui avoit quelque réputation, &
» fit tomber la converſation ſur la guerre. L'Of-
» ficier commença, ſans affectation, par faire ſon
» éloge; enſuite il critiqua la conduite des Gé-
» néraux ſous leſquels il avoit ſervi, & fit en-
» tendre à Socrate que, s'il eût été à la tête des
» armées, les affaires de la République en euſſent

» mieux été ; enfin, il lui fit entendre que ses
» lumieres sur la guerre étoient supérieures à
» celles de tous ses concitoyens. Ce philosophe
» se rendit ensuite chez un Avocat, qui ne pen-
» soit pas plus modestement que l'Officier, sur
» son propre compte. Un Marchand, chez le-
» quel il fut ensuite, s'efforça de lui persuader
» qu'il étoit le premier homme de la Républi-
» que dans les choses qui regardent le com-
» merce. Enfin, après une longue recherche, So-
» crate ne trouva pas un seul homme, qui ne se
» crût plus éclairé que tous ceux de sa profession.
» L'Oracle a raison, s'écria le philosophe ; je
» suis le plus sage de tous les hommes ; car du
» moins je sçais clairement que je ne sçais rien,
» ou si peu de chose, qu'il y auroit de la folie
» à m'en glorifier ».

De cette histoire on passe à une espece d'abrégé de la *Jardiniere de Vincennes*, Ouvrage romanesque de feue Madame de *Villeneuve*, dont je vous parlois derniérement. Madame de Beaumont dit du bien de cette production assez médiocre, mais qui renferme des préceptes d'honnêteté.

Que ce trait de l'Histoire Grecque est instructif & touchant ! Il est cité à propos des promesses que font les jeunes personnes à leur gouvernante, de leur rendre service lorsqu'elles seront dans le monde. Périclès étoit un Athénien qui avoit pour maître un Philosophe nommé Anaxagore. Comme ce maître étoit fort pauvre, Périclès lui donnoit chaque mois une petite somme d'argent pour vivre. Après quelques années, Périclès se trouva à la tête de toutes les affaires ; & ses grandes occupations lui firent oublier son

pauvre Gouverneur, ou, si vous voulez, son maître. Anaxagore fut si touché de cet oubli, qu'il résolut de se laisser mourir de faim; & suivant l'usage de ceux qui choisissoient ce genre de mort, il se coucha contre terre, & s'envelop-pa la tête de son manteau. Périclès, instruit de sa résolution, se transporta chez lui, & le con-jura de se conserver pour lui, qui avoit un si grand besoin de ses conseils. Anaxagore levant la tête, lui dit avec douceur : quand on a besoin de la lumiere d'une lampe, il faut avoir soin d'y mettre de l'huile.

Madame le Prince de Beaumont peint avec beaucoup d'énergie, toutes les circonstances de la mort d'une de ses éleves, & en tire des le-çons de conduite & de religion pour les autres jeunes personnes qu'elle instruit. Elle suppose une lettre écrite par la mere de la Lady qui vient de mourir, où respirent le sentiment & la vertu. » Je me fis faire, dit cette tendre mere, » un lit à côté du sien (de sa fille) où je me cou-» chai pour la satisfaire. Ella passa la nuit & le » jour suivant dans de grandes souffrances; le » soir du second jour, elle perdit l'usage de la » parole qu'elle recouvra quelques heures après. » Je ne vois plus, me dit-elle : l'Eternité s'ap-» proche. Ah, que je sens d'impatience d'aller » à mon Dieu! Voilà les dernieres paroles qu'elle » a prononcées; mais elle a toujours conservé » la connoissance, & nous serroit la main pour » nous prouver qu'elle entendoit ce que nous » disions. Insensiblement sa respiration s'affoi-» blit; mais une minute avant de rendre le der-» nier soupir, son visage s'est ranimé; elle a » tendu les bras avec effort, & est expirée en

les

» les posant joints sur son lit. Mon premier
» mouvement, le croiriez-vous, n'a point été
» de douleur, mais de respect & d'admiration.
» Je me suis jettée à genoux, les bras élevés
« comme pour suivre mon enfant. Mes yeux
» étoient secs, mon ame tranquille; je la voyois,
» ce me semble, entrer dans le Ciel, voler dans
» le sein de son Dieu, lui demander ma con-
» solation. Heureux moment, que n'avez-vous
» toujours duré ! Revenue de cette espece d'i-
» vresse, je jette de grands cris; j'appelle ma
» fille; elle est déjà froide; mais les horreurs
» de la mort respectent ses traits. Son visage me
» parut éblouissant. Je n'ose prendre la liberté
» de la baiser; j'arrose sa main de mes larmes.
» Enfin, on m'arracha d'auprès de son lit, où je
» crus que je laisserois mon ame; on ne m'a
» pas permis de la revoir ». Le Pathétique de ce tableau ne vous paroit-il pas, Madame, puisé dans la nature même ? Ces beautés appartiennent entiérement à Madame le Prince de Beaumont.

L'Auteur, avec beaucoup d'adresse, introduit une de ses éleves, qui a le cœur déchiré d'une passion que sa raison condamne. C'est dans le sein de sa gouvernante, qu'elle vient déposer ses peines & répandre ses larmes; ce qui forme une situation aussi instructive que touchante, & ranime la monotonie attachée à la forme du Dialogue. Ecoutons cette jeune personne faire l'aveu de sa foiblesse.

» Vous le voulez, je vais vous satisfaire; ap-
» prêtez-vous à frémir. Premiérement, j'aime
» ou plutôt j'adore un jeune homme que je mé-
» prise souverainement; parce que je sçais qu'il

» chercheriez des conseils utiles. Il se trouve
» un grand nombre d'hommes méprisables, qui
» attendent le premier moment du dépit ou du
» mécontentement d'une femme, pour lui of-
» frir des consolations dangereuses ».

» Qui croiroit, dit ailleurs Madame de Beau-
» mont, qu'en étudiant l'Histoire Romaine, on
» pût apprendre à bien gouverner sa famille?
» Cependant rien de plus vrai, Mesdames. Vo-
» tre famille représente le peuple; votre mari
» & vous, en êtes les Consuls perpétuels. Tout
» se passe en petit dans vos maisons, comme il
» se passoit en grand chez les Romains; par-
» conséquent en étudiant bien l'histoire, vous
» pouvez profiter des bons & des mauvais exem-
» ples, & parvenir à un bon Gouvernement.
» Amusons-nous à compter les fautes que l'exem-
» ple des Romains doit nous apprendre à éviter.

» La premiere est le partage dans les senti-
» mens des supérieurs; ce qui fait que l'un
» détruit ce que l'autre a établi. Si Publicola
» n'avoit point écouté ses lumieres au préjudice
» de celles de Brutus, le Gouvernement chez
» les Romains eût été stable & durable; on n'y
» auroit point vu des changemens perpétuels:
» or, tout changement à une loi établie est un
» mal, ou tout au moins est sujet à de grands
» inconvéniens. Cela est encore bien pis, quand
» les inférieurs arrachent par force ces change-
» mens à leurs supérieurs. Faites beaucoup d'at-
» tention à ceci, Mesdames. En vous mariant
» vous devez concerter avec vos époux les régles
» qu'il convient le plus d'établir pour le bon or-
» dre de votre famille. Il faut prendre un tems
» suffisant, pour projetter ce réglement; en bien

» péser les avantages & les inconvéniens, pour
» vous y tenir inviolablement attachées, à moins
» que vous ne découvrissiez par la suite, qu'il
» blesse la charité, la justice & la décence. N'a-
» bandonnez jamais votre autorité au peuple,
» c'est-à-dire, à quelques domestiques ; ce dé-
» faut est beaucoup plus commun qu'on ne pen-
» se. Les Dames qui veulent s'abandonner à la
» dissipation & aux plaisirs, sont forcées de lais-
» ser tout le soin de leur maison a ce qu'on ap-
» pelle à Londres des *house-Keepers*. Ces sor-
» tes de femmes qui ne sont pas faites pour le
» Commandement, & à qui l'éducation n'a
» point appris à en faire un bon usage ; ces fem-
» mes, dis-je, deviennent les tyrans de vos
» maisons. Qui veut y avoir quelqu'agrément,
» doit s'assujettir à leur faire bassement la cour ;
» elles exercent leur despotisme jusques sur les
» Gouvernantes des enfans. Une maîtresse ne
» s'apperçoit pas d'abord de cet abus : qui ose-
» roit l'en instruire ? Les autres domestiques
» sont trop dépendans de celle dont ils ont à
» souffrir, pour risquer des plaintes qui les fe-
» roient chasser tôt ou tard. Ceux qui ont assez
» d'honneur pour ne vouloir pas obéir à tous
» ses caprices, demandent leur congé ; insen-
» siblement la maison se décrédite : on est réduit
» à se servir de sujets qui ne savent où donner
» de la tête. Enfin la maîtresse ouvre les yeux :
» elle reconnoît l'abus du pouvoir qu'elle a don-
» né ; mais elle le voit inutilement. Cette fem-
» me est au fait des affaires de la maison ; il fau-
» droit en prendre une autre qui ne vaudroit
» pas mieux qu'elle. Non, ce n'est pas cela qu'il
» faudroit : le seul remède à ce mal, seroit de

» vous tenir un peu plus souvent dans votre
» maison, de veiller sur votre domestique , de
» permettre au dernier de tous, de vous porter
» ses plaintes lorsqu'on l'aura maltraité ; car il
» faut adoucir autant qu'il est en vous , le joug
» de ces pauvres gens, en les traitant avec bonté.
» Mais souvenez-vous que la bonté & la fer-
» meté ne sont point incompatibles. Ne vous
» laissez jamais imposer la loi par vos domesti-
» ques , quand même ils se ligueroient tous
» ensemble pour vous arracher une exemption,
» un privilége , un profit. Il vaudroit mieux les
» laisser sortir dans le même jour , & faire
» maison neuve, que de vous laisser entamer sur
» cet article ».

Vous n'imagineriez pas, Madame, que MM. d'Alembert & Rousseau de Genêve deviennent la matiere d'un des Dialogues de Madame de Beaumont. Vous sçavez qu'autre fois le Romain *Cincinnatus* marqua, pour les honneurs & surtout pour les richesses, le désintéressement le plus parfait. Madame de Beaumont qui prétend qu'il n'est d'autres vertus, que celles qui sont rapportées au Christianisme, regarde ce désintéressement de *Cincinnatus*, comme un orgueil rafiné.

Lady Lucie devine que la Bonne veut parler du Citoyen de Genêve ; mais elle ajoute qu'elle en connoit un autre, c'est M. d'Alembert, qui a refusé une fortune considérable avec le titre de Gouverneur de l'Héritier du Trône de Russie.

» Distinguons, je vous prie, Mesdames, re-
» prend aussitôt la Bonne : ces deux actions
» sont bien différentes. Le Citoyen de Genêve
» étoit né pour faire l'admiration de son siécle,
» s'il eût fait de ses talens l'usage qu'on devoit
» en espérer : il n'en fait que l'étonnement ; &

» c'est l'esprit de singularité qui l'a perdu. Il est
» peu d'hommes qui ayent autant d'esprit que
» lui : son stile est d'une éloquence qui séduit,
» à moins qu'on ne soit extrêmement sur ses
» gardes : voilà ce que je connois par moi-
» même ; voilà ce que ses ennemis mêmes
» avouent. Son cœur est droit, tendre, com-
» pâtissant ; ses mœurs sont pures : mais que
» dire de l'emploi qu'il fait de ses talens ? Je me
» condamne au silence sur cet article ; j'estime
» trop ce qu'il a de bon, pour avoir le courage
» de péser sur le mauvais usage qu'il en fait. Au
» reste, Mesdames, je suis persuadée qu'il est de
» bonne foi dans les Paradoxes qu'il avance ; il
» se trompe le premier ; & c'est ce qui augmente
» ma pitié & mes regrets à son égard. Voici celle
» de ses actions qui m'a fait souvenir de lui en
» parlant de *Cincinnatus*.

» Le Citoyen de Genève est persuadé que
» chaque homme doit travailler manuellement,
» pour gagner sa vie. S'il eût dit que chaque
» homme doit travailler d'une maniere utile à
» la société, nous serions d'accord. En consé-
» quence de ce qu'il croit, on dit qu'il copie de
» la musique, & qu'un Prince voulant lui faire
» un présent d'une maniere honnête, lui don-
» na des airs à copier. L'Ouvrage fini, il lui
» envoya une somme considérable. Rousseau
» soutint qu'on se trompoit ; que cette somme
» ne lui étoit pas destinée, & en conséquence la
» renvoya, après avoir pris simplement ce qui
» lui étoit dû pour son travail. Je suis persuadée
» que le Prince qui faisoit cette générosité,
» n'avoit pas l'intention d'*Aléxandre*, lorsqu'il
» offrit une grace à Diogene, & que c'étoit au con-

» traite par estime pour sa personne. Mais quel » motif pouvons-nous donner au refus? La fierté » du cœur du Citoyen de Genève devoit, ce sem- » ble, lui faire une loi d'accepter ce don. S'il » étoit un superflu pour lui, il falloit devenir » le trésorier de quelque malheureux, à qui le » Prince ne s'aviseroit pas de l'envoyer. L'amour » de l'indépendance s'est opposé à la réception » & à l'emploi de cette somme : or, en bon fran- » çois, l'amour de l'indépendance, qu'est-il » autre chose, que l'orgueil sous un nom hon- » nête?

» Par rapport à M. d'Alembert, la délicatesse » de sa santé, une société chérie dans son païs, » & bien d'autres motifs ont pu lui faire refuser » la somme qui lui a été offerte, sans qu'on » puisse l'accuser d'orgueil ni d'amour pour la » singularité ».

Je me borne, Madame, à ce peu d'extraits. Le livre de Madame le Prince de Beaumont est un guide sûr pour les jeunes personnes; c'est l'instruction même unie à l'agrément. A l'égard du stile, il manque quelquefois de noblesse; mais il est toujours simple, naturel, & dans le genre nécessaire au sujet; cette familiarité est sans doute préférable au faux bel esprit, au ton précieux, parure toujours étrangere à la vérité. Je n'ai point parlé de tous les Contes mêlés à ses Dialogues, parce qu'ils sont copiés de différens Romans, & qu'ils n'appartiennent point à Madame de Beaumont.

Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

DANS son *Magasin des Enfans & des Adolescentes*, Madame de Beaumont a fait sentir de quelle importance il est, de substituer aux puérilités dont on occupe les jeunes esprits, une étude qui puisse être tout à la fois utile & agréable; & c'est à cette conviction, que le public est redevable de cette espece de Traité, que l'Auteur annonce comme un Abrégé de l'Histoire Universelle, mêlé de Mythologie, de Géographie & de Chronologie. C'est un Extrait de l'Histoire Ancienne & Romaine de M. Rollin, & un précis des Métamorphoses d'Ovide, mis à la portée des personnes de tout âge. Education complette.

Ce qui appartient proprement à Madame de Beaumont, dans cet Ouvrage, ce sont les Réflexions qui accompagnent presque toujours chaque trait d'histoire. J'en citerai quelques-unes, pour vous donner une légere idée de la méthode de notre Auteur.

Parmi les Loix de Licurgue, il y en avoit plusieurs de contraires aux Loix naturelles. Telle étoit celle qui condamnoit à la mort les enfans qui naissoient foibles & difformes; & celle qui permettoit aux femmes de combattre nues; sur quoi l'Auteur fait cette réflexion.

» Il n'appartenoit qu'au Créateur, de donner » des Loix parfaites. Les Sages du Paganisme » n'ont offert aux hommes, pour régler leurs » mœurs, que des remédes aussi pernicieux, que » les maux qu'ils vouloient guérir. Ils détrui» soient une passion par une autre; & tout

» bien considéré, un homme vraiment vertueux
» auroit moins de répugnance à vivre parmi des
» Nations abandonnées au luxe, à la gourman-
» dise, & aux autres vices qui semblent natu-
» rels à l'humanité, que dans un pays, dont les
» habitans durs & sauvages sembloient n'avoir
» renoncé à ces foiblesses, que pour adopter les
» défauts des bêtes les plus cruelles ».

Philippe, pere d'Alexandre, écrivit à Aristote, pour le prier de se charger de l'éducation de son fils. Alexandre dédaignoit les jeux & les amusemens puérils. Son pere lui reprochoit un jour de trop bien chanter; & voici les réflexions que l'Auteur tire de ces trois objets différens.

» Il est des vertus pour tous les états; celles
» d'un Prince doivent être autant élevées au des-
» sus de celles des particuliers, qu'ils sont éle-
» vés eux-mêmes par leur rang: il arrive mê-
» me, que ce qui seroit une vertu dans une per-
» sonne privée, devient un excès chez un
» Prince. Quels soins doivent donc apporter ceux
» qui sont chargés de l'éducation des personnes
» illustres, pour leur inspirer les vertus de leur
» rang?

» Philippe met toute son application à former
» son fils; il ne croit point s'abaisser en écrivant
» à Aristote, pour le prier de se charger du
» soin d'élever Alexandre. Quelle leçon pour
» les Princes, qui dans le choix qu'ils font des
» Maîtres destinés à élever leurs enfans, ne
» consultent que leur inclination, leur caprice;
» ou qui se laissent entraîner par une brigue
» qui met à cette place importante, des gens
» qui n'ont pour tout mérite, qu'une passion dé-
» mesurée de s'avancer!

» Loin d'envier la place du Gouverneur d'un » Prince, il faut une vertu supérieure pour s'ex» poser aux désagrémens qu'elle produit. L'Eleve » environné de lâches adulateurs, aime rare» ment un Mentor judicieux, qui loin de flatter » ses passions, d'encenser ses vices, s'applique » à lui donner la connoissance de soi-même. » Pour gagner l'amitié de l'Éleve, & s'attirer » la réconnoissance des Parens, il n'est souvent » d'autre moyen, que celui de s'en rendre in» digne.

» *N'as-tu point de honte de chanter si bien*, » disoit Philippe à son fils? Est-ce donc qu'il » est honteux d'exceller dans les exercices aux» quels on s'applique? Ce n'est point là la pen» sée de Philippe; un Prince, comme le reste des » hommes, doit s'appliquer à faire parfaite» ment ce qu'il fait; mais quels que soient ses » progrès, il se rendroit ridicule, s'il se piquoit » de l'emporter sur les Maîtres de l'art. Il doit » effleurer les Sciences agréables, pour se don» ner entierement aux Sciences utiles. Philippe » ne reprochoit à son fils de chanter trop bien, » que parce qu'il supposoit qu'il avoit employé » à cette étude, un temps considérable qu'il » auroit pu mettre à profit pour des études plus » profitables. Alexandre, encore enfant, mépri» soit les amusemens puérils, & ceux qui vou» loient lui en inspirer le goût. Un homme qui » s'étoit exercé à faire passer des pois dans un » trou fort étroit, où il les jettoit d'assez loin, » vint faire parade de son adresse devant le » jeune Prince, & se flattoit d'une bonne ré» compense; mais il fut bien déçu dans son es» pérance; car Alexandre, sans daigner le re-

» garder, lui fit donner pour toute gratification,
» un boisseau de pois. Que les jeunes Princes
» apprennent de cet exemple, qu'il n'est point
» pour eux d'enfance, & que la raison chez
» eux, doit prévenir sa saison ordinaire. Qu'ils
» fassent sentir, avec une noble fierté, à ceux
» qui se veulent rendre considérables auprès
» d'eux, par des bagatelles, qu'ils leur fassent
» sentir, dis-je, qu'un pareil dessein les déshonore;
» qu'ils s'en tiennent offensés, & qu'on
» ne peut leur faire la cour, qu'en leur procurant
» des amusemens utiles, & dignes de
» leur rang ».

Ces réflexions, que Madame de Beaumont met ainsi à la fin de tous les traits d'histoire qu'elle raconte, sont sages, judicieuses, & toujours bien tirées du sujet. Elle ne s'est pas contentée de lire l'Histoire, elle l'a approfondie; elle a étudié les Peuples, les Héros dont elle a voulu parler; & presque par-tout vous les trouverez bien caractérisés. S'il est question des Romains, elle peint leurs mœurs, leurs usages, leur esprit en un mot, & n'épargne rien pour leur en donner une idée juste & précise. Par exemple, dit-elle, & c'est le dernier morceau que je citerai: « Que penser des vertus romaines, en
» considérant la maniere dont ils traitoient les
» Rois qu'ils avoient vaincus? L'humanité, le
» droit naturel ne s'opposoient-ils pas à un si
» indigne traitement, propre seulement à nourrir
» la fierté du peuple, & le mépris qu'il faisoit
» des Rois? On appelloit cette fierté grandeur
» d'ame. Je ne crains point de la nommer
» ferocité, oubli des devoirs les plus sacrés.
» Le bon ordre demande qu'on respecte le

» Rois ; & dans quelqu'état qu'ils ſoient ré-
» duits, la loi naturelle nous dicte à leur égard,
» une conduite différente ; ils ont tenu la place
» des Peres d'un peuple, ce caractere eſt ſacré.

» Veut-on un exemple d'un homme vraiment
» grand ? on le trouve dans Gracchus, qui, fou-
» lant aux pieds ſes reſſentimens, devint dé-
» fenſeur d'un homme qui étoit ſon ennemi,
» mais que ſes vertus le forçoient d'eſtimer.

» Quelques Auteurs, & ſur tout un Moderne,
» ont adopté les maximes de Caton, par rap-
» port aux beaux Arts, & aux Sciences : elles
» altérerent, diſent-ils, la pureté des mœurs
» romaines, & détruiſirent leurs vertus.

» Ces gens-là n'ont jamais réfléchi, que ce qu'ils
» appellent vertu chez les Romains, ne mérite
» guères ce nom ; puiſque le principe de toutes
» leurs actions étoit l'ambition, & une paſſion
» démeſurée de s'aggrandir. Cette ambition pre-
» noit tous les maſques qu'elle croyoit propres
» à la mener à ſes fins : elle jouoit la pauvreté,
» le déſintéreſſement, l'amour de la Patrie ; &
» ſous ces différentes formes, étoit toujours
» une ambition condamnable. En ſuppoſant que
» le goût des Arts & des Sciences fût vicieux ;
» qu'il eût énervé la vigueur Romaine, on ſou-
» haiteroit, pour le bonheur du genre humain,
» qu'ils euſſent plutôt adopté ces vices. Que de
» milliers d'hommes ſacrifiés à leur ambition,
» euſſent vu leurs jours prolongés, ſi les Ro-
» mains euſſent ſubſtitué le goût des beaux Arts,
» à l'ardeur effrénée de faire des conquêtes ! La
» République elle-même demeurant dans une
» heureuſe médiocrité, n'eût point ſuccombé
» ſous le poids de ſa propre grandeur. Con-

» cluons : Il falloit blâmer l'excès & non la
» chose ; & Caton, s'il eût pris ce parti, auroit
» sans doute eu un grand nombre de partisans,
» au lieu que chacun se crut en droit de s'unir
» contre lui. Il n'obtint rien, parce qu'il deman-
» doit trop ».

Mémoires de Madame de Batteville.

L'Histoire de la Baronne de Batteville, est écrite en forme de lettres ; & c'est elle qui la raconte à une de ses amies.

» Je suis, lui dit-elle, fille d'un Capitaine
» de Cavalerie, qui ayant beaucoup dissipé dans
» sa jeunesse, n'avoit plus d'autre bien, que ce
» qu'il tiroit du service ; ce qui ne l'empêcha
» point d'épouser, par inclination, une fille de
» qualité, qui n'avoit pas plus de fortune que
» lui. La mort de mon pere, qui suivit de près
» ce mariage, laissa son épouse, qui étoit grosse
» de six mois, dans une indigence absolue. Elle
» auroit peut-être succombé à l'horreur de cette
» situation, si le desir de conserver le gage de
» son amour, ne l'eût élevée au-dessus d'elle-
» même. Dénuée de tout, elle se jetta coura-
» geusement dans les bras de la Providence, &
» se flatta de trouver, dans un travail assidu, une
» ressource contre la pauvreté. Ce fut dans cet
» exercice laborieux, qu'elle me mit au monde ;
» & je lui ai oui dire mille fois, qu'elle prit alors
» la résolution qu'elle a si fidélement exécutée ;
» de me dédommager, par une excellente édu-
» cation, des disgraces de la fortune ».

La Baronne raconte ensuite, que sa beauté la rendit, dès le berceau, l'admiration de tous ceux qui la voyoient, & qu'elle joignoit à cette grande beauté, une raison précoce, un esprit droit ; un cœur sincére.

» Une belle femme, lui disoit sa mere, fixe » les yeux d'une maniere agréable ; on l'aime ; » mais on n'estime que celle qui est sage. Les » années font bientôt disparoître la beauté ; & » avec elle s'envolent les sentimens tendres qu'el- » le inspiroit. Que reste-t-il alors à celle qui ne » s'étoit attiré que des hommages frivoles & » passagers ? des regrets inutiles & cuisans, » une solitude désespérante. La beauté de l'ame » a seule le droit de fixer pour jamais l'admira- » tion & l'estime ».

Ces leçons faisoient sur l'esprit de notre Baronne, toute l'impression que sa mere en pouvoit attendre ; & tous les jours elle voyoit avec plaisir, sa fille croître en vertus & en perfections : mais elle ne fut pas aussi contente de son aptitude à l'Ouvrage ; & convaincue enfin que son Éleve n'étoit pas née pour le travail manuel, elle la laissa tranquillement se livrer à l'étude des sciences, pour lesquelles elle avoit un goût décidé. Après quelques années d'application, la Baronne résolut de faire tourner ce qu'elle savoit, au soulagement de sa mere ; & en conséquence, elle voulut élever quelques jeunes filles ; mais la fortune la servit mal de ce côté-là ; & elle abandonna son projet.

Sa mere, qui habitoit Orléans depuis quelques années, fit connoissance avec la veuve d'un Officier, à laquelle il ne restoit, pour élever son fils, qu'une modique pension qu'elle avoit obtenue de la Cour. Ce fils unique étoit l'objet de ses complaisances ; elle en parloit sans cesse, & en faisoit si souvent l'éloge, que la Baronne, qui avoit peu de foi dans les bonnes qualités des hommes, devint très-curieuse de le voir. M.

Des-Essarts arriva; elle sentit, malgré elle, qu'elle s'y attacheroit beaucoup, & finit effectivement par l'adorer. Des Essarts, de son côté, fut percé du même trait; mais il sut se contraindre, de peur que la mere de la jeune personne, qui avoit des vues d'établissement sur sa fille, ne vint à l'éloigner.

Les choses en étoient là, lorsque cette mere reçut une lettre de Marseille, qui lui annonçoit une succession assez honnête : en conséquence elle change de sentiment, promet à sa fille de l'unir à Des-Essarts, qu'elle ne lui refusoit que par rapport à la médiocrité de sa fortune, & part pour Marseille avec son gendre futur. Les affaires étoient arrangées; & tous les deux étoient sur le point de revenir, lorsque la peste se déclara dans cette Ville. Les portes en furent fermées aussitôt; & toutes les communications étant défendues, notre malheureuse Amante, éloignée d'une mere qu'elle chérissoit, & d'un Amant qui étoit l'objet de tous ses desirs, resta dans l'inquiétude la plus affreuse. Transportée au Couvent, elle y fut six mois dans le même état, & reçut enfin, par le canal de l'Évêque de Marseille, une lettre de sa mere.

» Adorons les secrets de la divine Providen-
» ce, ma chere Julie : c'est elle, qui de toute
» éternité, avoit déterminé notre voyage dans
» ces fatales circonstances : ses desseins nous sont
» inconnus; ils nous paroissent rigoureux; sou-
» mettons-nous; & croyons fermement qu'ils
» sont dictés par sa sagesse, sa bonté & sa misé-
» ricorde. Dieu nous a soutenus jusqu'à ce mo-
« ment, avec une vigilance paternelle qui nous
» fait espérer de vous revoir un jour : encore

une

» une fois, ma chere fille, adorons ses décrets; » & baisons la main qui nous frappe ».

La mere continue, & fait à Julie le récit de tout ce qui lui est arrivé. Elle avoit été prise de la peste : des Essarts, avec un remède qu'on lui avoit enseigné, l'avoit guérie, lui avoit demandé la permission de distribuer en faveur des malades, une partie de l'argent de la succession, s'étoit réuni avec l'Evêque de Marseille, & avoit fait des choses admirables. Cette lettre rendit la vie & la tranquillité à Julie ; mais elle n'en jouit pas long-tems ; & la nouvelle de la mort de des Essarts la plongea dans les chagrins les plus cuisans. Attaquée d'une maladie terrible ; elle se vit aux portes du tombeau, en revint ; & résolut de se consacrer tout-à-fait au Seigneur ; mais on lui fit connoître que cette vocation ne lui étoit inspirée que par le désespoir qu'elle ressentoit de la perte de son Amant : & elle y renonça : bientôt après, sa mere revint de Marseille ; & toutes les deux se trouverent réunies dans le même Couvent.

Elles se disposoient à le quitter, lorsqu'une jeune novice, qui s'étoit prise d'amitié pour Julie, les pria de différer leur départ de quelques jours, afin d'être présente à sa Profession. Cette jeune novice étoit fille de M. le Baron de Batteville, homme vertueux & respectable, mais qui, malgré son âge, ne fut pas insensible aux charmes de Julie. Celle-ci qui venoit de perdre des Essarts, résiste d'abord à toutes les sollicitations qu'on lui fait, d'épouser le Baron ; elle se rend enfin malgré elle, & consent à devenir sa femme.

» Vous croyez, peut-être, dit-elle à son amie, » que j'avois cessé d'aimer des Essarts : non, ma

» chere ; concevez cela, si vous le pouvez. J'avois
» deux cœurs, ce me semble ; l'un des deux,
» soumis à la raison & au devoir, consentoit à
» tout ce qu'on exigeoit de moi : l'autre faisoit
» un bruit épouvantable, se révoltoit, sans que
» je daignasse faire attention à ses cris ; & pen-
» dant un an que dura cette contradiction, je
» n'eus pas un seul moment de foiblesse à me
» reprocher : je priois beaucoup ; je me remet-
» tois sans cesse devant les yeux les bonnes qua-
» lités de mon époux ; je ne me permettois pas
» une seule réflexion sur ce que j'avois perdu ;
» j'évitois l'oisiveté ; & ce qui vous paroîtra sin-
» gulier, c'est que je m'étois imposé la loi de
» rendre compte au Baron, de toutes mes pen-
» sées à cet égard, & de lui laisser lire les pro-
» grès qu'il faisoit dans mon ame. Chaque jour
» ma passion diminuoit ; & je parvins enfin à
» bannir tout ce que le souvenir de mon Amant
» avoit laissé de tumultueux dans mon cœur ».

Le Baron, possesseur d'un million de biens, faisoit tout son bonheur de sa femme, dont la plus chere occupation étoit d'élever une fille unique, que le Ciel lui avoit donnée, & qui, comme sa mere, portoit le nom de Julie. Tous les trois habitoient la Ville de Rheims ; & M. de Batteville, après avoir passé les trois quarts de la journée chez lui, alloit ordinairement jouer une partie de Piquet dans un Caffé, où se rassembloient tous les honnêtes gens de la Ville. Il y vit un Etranger, dont la figure étoit si intéressante, qu'il chercha l'occasion de l'entretenir ; il y parvint ; & chaque jour il revenoit plus charmé de la solidité de l'esprit, & de la bonté du caractere de cet Etranger, qui se faisoit nommer

le Chevalier d'Aumont. Il paroiſſoit plongé dans une mélancolie, dont rien ne pouvoit le diſtraire, & ſe tenoit ordinairement dans un endroit écarté de la ſalle, le coude appuyé ſur une table, & cachant ſon viſage dans ſa main : mais au moment que M. de Batteville entroit, il quittoit cette poſture; ſon viſage s'animoit; il paroiſſoit faire trêve avec ſon chagrin, & recherchoit ſa converſation avec autant de ſoin, qu'il fuyoit celle des autres. La conduite de cet homme intriguoit tout le monde; on le queſtionnoit en vain; il mit en défaut la curioſité des plus clairvoyans.

Madame de Batteville, inſtruite par ſon mari du goût qu'il avoit pour le Chevalier, l'exhorta de ne rien épargner pour mériter ſa confiance, afin de terminer ſes malheurs, s'ils étoient cauſés par l'indigence. Le Baron agit en conſéquence; & avec tous les ménagemens dont une ame délicate eſt capable en pareil cas, il laiſſa entrevoir ſes ſoupçons, & offrit ſon crédit, ſa bourſe & ſa maiſon. Le Chevalier le remercia, avec l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance, & ajouta, en ſoupirant, que ſes malheurs étoient de nature à n'attendre de remede que de la mort. Le Baron attendri, lui propoſa de le diſſiper, autant qu'il ſeroit poſſible, & fit tous ſes efforts pour l'engager à venir voir ſa femme, qui peut-être, par ſon eſprit & ſon caractere, auroit le ſecret de faire treve à ſes chagrins. Cette propoſition ne fut pas plus acceptée que les autres; & la ſeule choſe que le Chevalier demanda au Baron, ce fut la conſervation de ſon amitié. Il avoit loué un appartement qui avoit une vue ſur le jardin de M. de Batte-

ville. Une jalousie lui permettoit de voir sans être vu ; & un garçon qui le servoit, assura la Baronne, qu'il passoit ses jours à cette fenêtre.

La petite Julie, qui continuellement entendoit parler de l'Étranger, souhaitoit beaucoup de le voir ; & le hasard lui procura ce qu'elle désiroit avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle étoit à l'Église avec son pere, celui-ci ayant apperçu le Chevalier, l'appella en sortant, & lui dit que ce seroit pousser l'éloignement du sexe trop loin, que de refuser de saluer sa fille. » Je lui » souhaiterois, ajouta-t-il, quelques années de » plus ; sa vue nous vengeroit peut-être du refus » que vous avez fait de connoître sa mere. » Le Chevalier parut interdit de ce reproche ; » il regarda tristement Julie ; ses yeux se rem» plirent de larmes ; & ayant pris la main de » l'enfant, qu'il baisa respectueusement, il jetta » un profond soupir. La petite fille, sentant » que cet homme lui avoit mouillé la main, le » regarda fixement à son tour ; & l'impression » de la tristesse, qui étoit peinte sur son visage, » passant dans le cœur de l'enfant, elle se mit » à pleurer amérement, & lui demanda, en » sanglottant, pourquoi il s'affligeoit de la voir. » Le Chevalier avoit le cœur si serré, qu'il ne » lui fut pas possible de répondre un seul mot ; » & il se retira en faisant une profonde révé» rence.

» Ah ! ma chere mere, dit Julie en rentrant, » j'ai vu le Chevalier ; qu'il est aimable ! quel » dommage qu'il soit si triste ! Voyez ma main, » elle est encore mouillée de ses larmes ; je n'ai » pas voulu l'essuyer pour vous la montrer : en

» même-temps, elle la frotta de son mouchoir, » & ajouta : je veux garder ce mouchoir : mon » papa dit que le Chevalier est le plus honnête » homme du monde ; ses larmes sont précieuses ».

Depuis ce moment, Julie, qui n'avoit encore que douze ans, devint rêveuse ; & sa mere, qui jugeoit du cœur de sa fille d'après le sien, commença à craindre les suites de cette entrevue.

Un dérangement occasionné par la mort d'un Fermier, obligea le Baron d'aller pour quelque temps à trois lieuës de Rheims ; & à peine, le jour même de son départ, Madame de Batteville étoit-elle dans son lit, qu'elle entendit crier au feu de tous les côtés. » Plus occupée » du sort de ma fille, que de mon propre dan» ger, dit la Baronne, je me jettai toute nue » sur le plancher, pour voler à son secours. La » frayeur apparemment avoit troublé mes sens, » puisqu'il me fut impossible de trouver ma » porte. J'entendis plusieurs personnes dans l'es» calier ; je leur criai de toutes mes forces de » ne point penser à moi, & de ne songer qu'à » sauver Julie. Au moment la porte de ma » chambre fut enfoncée ; & l'horreur du spec» tacle qui s'offrit à mes yeux, ne s'effacera » jamais de ma mémoire. Une antichambre, » qui étoit commune à mon appartement, & » à celui de ma fille, étoit embrâsée ; & je vis » la femme de chambre de ma chere Julie, » se lancer au travers des flammes ; & comme » elle passa sur un endroit du parquet, qui étoit » déjà brûlé, elle tomba & disparut à mes yeux. » Cet exemple ne put m'arrêter ; déterminée à » sauver ma fille, ou à périr avec elle, je m'ef-

» forçai d'échapper à deux hommes qui me re-
» tenoient, lorsque l'ombre de des Essarts, à
» ce que je croyois, se présenta à ma vue. Il
» me saisit d'une main puissante, me remet en-
» tre les mains de quelques inconnus, en leur
» ordonnant, d'un ton qui me parut plus qu'hu-
» main, de veiller à ma sureté; & à l'instant il
» se jetta à mes yeux, au milieu de l'embrâse-
» ment, pour pénétrer dans la chambre de Julie.
» Je ne vis plus rien alors; je perdis connois-
» sance; & quand je repris mes sens, après avoir
» été cinq heures dans cet état, les premiers
» objets qui frapperent ma vue, furent ma fille
» & mon époux qui se désespéroient de ma si-
» tuation... Le Baron me demanda la permission
» de me présenter le Chevalier mon libérateur:
» le Chevalier, lui dis je, avec surprise, en me
» levant sur mon séant, avec une vivacité qu'on
» n'attendoit pas d'une personne épuisée par la
» frayeur! non; ce n'est point au Chevalier que
» je dois mon salut & celui de ma fille: le Ciel
» a fait un miracle pour notre conservation: un
» de ses habitans nous a sauvées. J'ai reconnu
» sa voix, ses traits: quel autre auroit pu réus-
» sir à tirer ma chere Julie du milieu des flam-
» mes!»

M. de Batteville, qui ne comprenoit rien à ce discours, crut que sa femme avoit l'esprit un peu dérangé, suite assez naturelle de la frayeur qu'elle avoit eue, & ordonna qu'on lui laissât prendre du repos. De son côté le Chevalier, après avoir sauvé la vie à Julie, fait éteindre le feu, envoyé chercher le Baron en diligence, & s'être assuré de la santé de la Baronne, avoit monté à cheval, & s'étoit dérobé à la recon-

noiſſance de M. de Batteville. Ce dernier envoya ſur toutes les routes, & n'apprit rien qui pût lui donner aucune lumiere ſur le lieu de ſa retraite. Enfin, le matin du troiſieme jour, il reçut une lettre d'un caractere inconnu pour lui, mais dont l'Auteur étoit trop preſent au cœur de Madame de Batteville, pour qu'elle pût méconnoître ſon écriture.

» Je ne me plains plus de mon mauvais ſort, » Monſieur, écrivoit le Chevalier, puiſqu'il m'a » procuré l'ineſtimable bien de ſauver Madame » votre épouſe & Mademoiſelle votre fille, & » m'a donné en cela l'occaſion de vous prouver » combien mon attachement pour vous étoit ſin- » cere. C'eſt la premiere faveur que j'ai reçue » de la fortune : des malheurs ſans exemple, » m'ont forcé à m'expatrier dans ma jeuneſſe, » & me pourſuivent avec une opiniâtreté que » rien n'égale. J'ai perdu tout ce qui pouvoit » m'attacher à la vie ; & je ſuis encore forcé de » m'arracher aux douceurs que je goûtois dans » votre commerce. Rien n'exiſte plus pour moi » dans le monde ; & je n'exiſte plus pour per- » ſonne : ceux qui pourroient prendre quelque » intérêt à ma fortune, me croient au nombre » des morts. Adieu, Monſieur, adieu pour ja- » mais ; que je vive au moins dans votre ſou- » venir. Si le Ciel terminoit mes peines en fi- » niſſant ma vie, vous ſeriez informé, & de » mon nom, & de mes infortunes : je ſuis » ſûr qu'alors vous approuveriez les raiſons d'une » conduite qui a dû vous paroître bien extraor- » dinaire. »

Cette lettre fut une nouvelle énigme pour le Baron, & fut très-claire aux yeux de Madame

de Batteville qui y reconnut le Chevalier des Essarts : cent fois elle fut sur le point d'en instruire son mari ; mais elle prit assez sur elle, pour garder un secret, auquel le repos du Baron étoit attaché.

Après la réception de cette lettre, Madame de Batteville eut le malheur de perdre son époux, qui, en mourant, la laissa, par son testament, l'héritiere universelle de tous ses biens, & lui recommanda de bouche, & par écrit, de s'acquitter des obligations qu'il avoit au Chevalier d'Aumont, si jamais elle le retrouvoit, en lui donnant la main de Julie. Mais quelle fut la surprise de la Baronne, lorsque Julie se jettant à ses genoux, lui fit entendre que jamais elle ne consentiroit à ce mariage ; qu'elle bornoit ses vœux à passer sa vie avec sa mere, à l'aimer, à la voir, à la servir ; & que si Dieu la privoit de ce bonheur en l'ôtant du monde avant elle, elle suivroit son attrait pour la vie religieuse, que la seule crainte de l'abandonner, l'engageoit à combattre. » Au reste, ajouta-t-elle, » si vous croyez que je suis obligée d'exécuter » les desseins de mon pere, vous pouvez me » décharger de ce pénible devoir, en le remplissant à ma place..... Je me sens les plus grandes facilités du monde à aimer & à honorer » le Chevalier comme mon pere & votre époux. »

Quelques mots de l'histoire du Chevalier vont vous conduire au dénouement, & vous apprendre, Madame, comment Julie avoit été instruite de l'amour mutuel de sa mere & de des Essarts. Ce dernier étant à Paris, fut attaqué d'une fievre qui dégénéra en langueur, & mit à bout toute la science des Médecins. Ne sachant

plus que lui ordonner, ils l'envoyerent aux eaux de Forges. Dans le même temps, c'étoit avant la mort du Baron, Mademoiselle de Batteville vint prendre les mêmes eaux; & ce fut là qu'elle reconnut son Libérateur.

Une Dame, à qui la Baronne avoit confié sa fille, ayant vu clairement que Julie avoit de l'amour pour des Essarts, & prenant le silence & l'embarras du Chevalier pour un retour de sa part, résolut de terminer l'affaire. Julie ignoroit l'art de feindre; & lorsque cette Dame lui en parla, elle lui répondit que si les sentimens qu'elle avoit pour le Chevalier, étoient de l'amour, il n'en falloit point reculer la date jusqu'à Forges. « Depuis le moment, ajouta-t-elle, où » mon pere le peignit à mes yeux, j'ai toujours » senti pour lui tout ce que j'éprouve à présent... » mais le Chevalier ne partage point ma ten- » dresse; sa fuite est un sûr garant de son in- » différence : j'y ajoute sa conduite depuis que » nous sommes à Forges : il m'a mille fois pro- » mis son amitié; & par la comparaison que » je faisois de sa maniere de s'exprimer avec ma » façon de sentir, je trouvois qu'il ne me don- » noit qu'une amitié foible, languissante, & » dont je ne pouvois être satisfaite. Il ne m'aime » point, j'en suis sûre; & dans ce cas, que peut » me servir l'aveu des parens dont je dépens? »

La Conductrice de Julie lui fit entendre que la prétendue indifférence du Chevalier, n'étoit qu'une suite de sa prudence & de sa probité; qu'il l'aimoit réellement, & qu'elle en seroit bientôt convaincue, si elle vouloit s'abandonner à elle : Julie consentit à tout; & Madame de Launay (c'est le nom de cette Dame) après

avoir eu une longue conversation avec le Chevalier, lui ménagea un tête à tête avec Julie. Tous les deux furent un peu interdits l'un devant l'autre ; & lorsque le Chevalier, qui rompit le silence le premier, voulut parler du bonheur inespéré que lui promettoit le Baron, Julie l'interrompit en lui disant : « épargnez-vous le soin » de feindre avec moi, Monsieur ; loin de re- » garder notre union comme un bonheur, je » sais que le consentement que vous y donne- » riez, seroit pour vous un supplice. Comme je » sais tous vos secrets, apprenez les miens : je » vous aime, Monsieur. Formée d'un sang destiné » à vous trouver aimable, je n'ai pu me défendre » d'un amour que mon âge ne pouvoit me per- » mettre de prévoir. Mon dépit m'eût sans doute » éclairée sur la nature de mes sentimens, si » j'avois été plus instruite. J'ai cru que vous » me haïssiez, que vous me méprisiez : cette er- » reur a causé ma maladie, par les tourmens » qu'elle m'a fait souffrir. Témoin de la con- » versation que vous eûtes hier avec Madame » Delaunay, j'ai appris à connoître ma rivale : je » respecte son image dans votre cœur. Après » avoir aimé ma mere, je n'ai pas la présomp- » tion de me croire capable de vous la faire ou- » blier. Le parti que vous avez pris de la fuir » après l'avoir évitée avec tant de soin, m'an- » nonce votre vertu, en même-temps que vo- » tre passion ; je la justifie ; & je suis persuadée » que mon pere ne pourroit vous en faire un » crime. Je saurai, comme vous, régler mes » sentimens sans les détruire : après l'aveu que » je vous ai fait, vous sentez que je ne dois » jamais vous revoir : partez, Monsieur ; & puis-

» qu'il est décidé que vous ne m'aimerez ja-
» mais, je vais travailler au moins à mériter
» votre estime. Je renonce au mariage ; & si
» par le plus grand des malheurs, je me trouve
» jamais dans l'occasion de vous servir, vous
» apprendrez par mes actions, que je regarde
» votre bonheur comme la seule félicité que je
» sois capable de sentir. »

A peine cette conversation étoit-elle finie, que Julie fut obligée de partir pour se rendre auprès de son pere, qui étoit dangereusement malade, & qui expira, comme je vous l'ai dit.

Le Chevalier se rendit à Paris : la Baronne qui vouloit que les volontés de son mari fussent exécutées, dit à sa fille, qu'elle avoit consacré à Dieu sa viduité. « Et si après cette assurance,
» ajouta-t-elle, vous continuez dans l'obstiné
» dessein de vous faire Religieuse sans vocation,
» je gémirai sur votre sort ; j'oublirai que j'ai
» une fille ; & me regardant comme seule sur
» la terre, j'irai me jetter aux Carmelites. Ce
» n'est pas un dessein que j'ai conçu dans un
» instant : au moment de la mort de votre pere,
» je l'eusse mis en exécution, si ma tendresse
» pour vous ne m'eût retenue. Le parti que vous
» prenez rompt mes liens, & me met en liberté
» de disposer de moi. Demain, à pareille heure,
» si vous n'êtes pas chez moi en disposition de
» m'obéir aveuglément, je pars pour Paris, sans
» que rien puisse m'arrêter. »

Ces dernieres paroles firent sur le cœur de Julie, tout l'effet que sa mere en pouvoit attendre ; & quelque temps après, elle épousa le Chevalier, avec lequel elle jouît du bonheur le plus constant & le plus pur.

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Lettres néran-Lucie.

UNE Dame illuſtre par ſes vertus & ſes malheurs, s'étoit retirée dans une maiſon de campagne, où elle goûtoit un repos qu'elle n'avoit pas trouvé au milieu du grand monde. Quoiqu'on ignorât ſon nom & ſes infortunes, la curioſité lui attira d'abord la viſite de toutes les perſonnes de conſidération, qui vivoient dans ſon voiſinage. Bientôt leurs aſſiduités eurent un autre motif. Émérance, c'eſt le nom que l'Auteur donne à cette femme, avoit un charme inexprimable dans la converſation; les meres briguoient la permiſſion d'y conduire leurs filles; & ces dernieres s'étonnoient de trouver dans une perſonne, qui paſſoit trente ans, toutes les graces de la jeuneſſe, réunies avec la ſolidité de l'âge mûr.

Parmi celles qui eurent le bonheur d'être admiſes chez Emérance, trois jeunes Demoiſelles s'attacherent à elle d'une maniere particuliere. Après avoir paſſé deux ans dans la douceur d'une ſociété intime, des événemens imprévus ſéparerent ces amies : en quittant Emérance, ces jeunes perſonnes lui demanderent avec inſtance, la permiſſion de lui écrire ſouvent, & la conjurerent de conſentir qu'elles continuaſſent à ſe gouverner par ſes conſeils : cette vertueuſe femme le leur permit, & fut toujours exacte à leur répondre.

La premiere de ces trois amies, qui ſe ſépare d'Emérance, c'eſt Lucie, que ſes parens, dont elle avoit été ſevrée depuis ſon enfance, rap-

pellent auprès d'eux pour la marier : à cette proposition, Lucie frémit sans savoir pourquoi ; voit son Futur qui lui paroît amoureux, mais léger ; trouve le moyen de s'informer secretement de ses mœurs & de sa conduite, qui n'étoient pas louables à beaucoup près, & finit par épouser M. de Villeneuve, le pere même de son Prétendu, qui avoit le double de l'âge de son fils, c'est-à-dire, quarante-cinq ans, & possédoit toute les vertus qui peuvent rendre une femme heureuse. Le choix de Lucie suffit, je crois, pour vous donner, Madame, une idée de son caractere. Ses premieres lettres sont employées à conter à Emérance l'histoire de son mariage : Emerance y applaudit, & fait elle-même part à Lucie de ses aventures.

Vous me croyez veuve, lui dit-elle ; & peut-être le suis-je en effet, puisqu'il y a quatorze ans, que je n'ai entendu parler de mon époux. Au moment qu'il me fut arraché, je perdis une fille unique, dont le sort m'est aussi caché que celui de son pere. Aujourd'hui le sentiment de tous mes malheurs s'est renouvellé avec la plus grande force, à la vue d'une bague que j'avois donnée à la Nourrice de ma malheureuse fille, & que j'ai trouvée par hasard. Si je puis revoir cette Nourrice, peut-être me donnera-t-elle quelques éclaircissemens.

Emérance, en effet, publie à Toulouse, qu'elle donnera cent écus à la personne qui a mis ce bijou en gage, si elle veut se faire connoître. Dès le lendemain un homme assez mal vêtu se présenta, & lui dit que sa femme, qui étoit malade, avoit engagé cette bague, pour se procurer quelques secours, mais qu'elle n'avoit pas voulu

la vendre, parce qu'elle lui venoit de personnes qui lui étoient extrêmement chéres. A ce recit la Marquise se leve avec précipitation, & vole chez cette Nourrice qui la reconnoît aussitôt, & lui apprend que sa fille vit, & qu'elle vient d'en recevoir une lettre, dans laquelle elle lui mande que son grand-pere, le Marquis de Sainville, lui avoit donné dans son cœur la place qu'y avoit occupée son malheureux fils. Emérance, transportée de joie, veut partir à l'instant pour aller trouver cette chere enfant; mais un procès la retient; & elle se met en chemin dès le moment qu'il est fini. Le mauvais tems la fait séjourner dans plusieurs endroits; elle employe ses loisirs, à faire le Journal de sa vie qu'elle envoie à Lucie.

Le Baron de Vasque, originaire du Piémont, qui étoit son pere, mourut au bout de cinq ans de mariage, & laissa un bien très-médiocre à sa femme, qu'il avoit épousée par amour. Cette mere se fixa dans un petit village, & se livra toute entiere à l'éducation de sa fille. M. de Marsin, Seigneur de la Paroisse, homme riche, mais de la figure la plus désagréable, trouva Madame de Vasque à son gré, lui proposa sa main & fut refusé. Cependant il continua toujours de la voir; & il fut arrangé qu'il épouseroit Emérance, quand elle seroit en état d'être mariée. Mais, plus Emérance croissoit en âge, plus elle se sentoit de dégoût pour Monsieur de Marsin.

Les choses en étoient-là, lorsqu'une de ces nuits d'été, qu'on préfére au jour pour voyager en Provence, un orage imprévu obligea un étranger de chercher un asyle dans la Ferme de Madame de Vasque, à la tête de laquelle étoit

la Nourrice d'Emérance, qui adoroit son éléve, & qui, par tendresse pour elle, avoit en horreur son mariage avec M. de Marsin. Ce voyageur n'étoit suivi que d'un seul domestique; mais ses habits annonçoient un homme de condition. La Fermiere offrit un repas frugal à ces deux passans, & les servit à table : elle aimoit beaucoup à parler; & comme Emérance étoit l'objet continuel de ses conversations, elle n'eut rien de plus pressé, que de raconter son histoire à ce jeune Seigneur, & lui fit un portrait si brillant de ses charmes, qu'elle lui inspira un desir extrême de la voir. Son envie fut satisfaite; & dès le matin, la bonne femme, l'ayant fait cacher, fit passer devant lui Emérance, dont il fut enchanté au point, qu'il en devint subitement amoureux. Il avoua à cette Fermiere, qu'il étoit fils unique du Marquis de Sainville; qu'il étoit en état de faire la fortune d'Emérance, & qu'il la prioit en grace, de lui fournir les moyens de s'en faire aimer.

Pour abréger, la bonne femme le déguise en fille; & le faisant passer pour sa niéce qui devoit venir dans peu de jours, pour servir de compagne à Emérance, elle le présente à la Baronne de Vasque, qui ne soupçonna rien de cette supercherie; au contraire, elle lui parla en particulier, & lui recommanda de ne rien épargner, pour engager sa fille à ne pas rebuter M. de Marsin. Dès ce moment, le Marquis, connu sous le nom *d'Annette*, ne quitta plus Emérance, & employa ce tems à lui inspirer des sentimens bien différens de ceux qu'il avoit flatté sa mere de faire naître en elle. Emérance conçut pour la fausse Annette l'amitié la plus vive; & Annette

en profita, pour lui persuader de s'échapper, & de la suivre dans le Couvent d'où elle sortoit, lui faisant espérer que l'Abbesse la recevroit très-bien : Emérance qui n'étoit encore qu'un enfant de treize ans, consentit à tout, pour ne pas épouser M. de Marsin, & monta dans une Chaise de poste, que le Marquis avoit fait préparer.

Lorsqu'ils furent à quelques lieues de-là, la fausse Annette fit entendre à Emérance, que comme ils avoient à traverser un bois où il y avoit quelques voleurs, il seroit à propos qu'elle prît un habit d'homme, afin d'en imposer à ceux qui voudroient les attaquer. Emérance trouva ce projet admirable; & le valet-de-chambre du Marquis, qui passoit pour le maître de la Chaise, eut ordre d'acheter des habits d'hommes, à peu-près de la taille d'Annette. La commission ne fut pas difficile : on apporta les habits du Marquis : il en choisit un riche, qu'il feignit de marchander & de payer; & étant entré dans un cabinet, il revint un demi quart-d'heure après, sous sa forme naturelle.

» Comment me trouvez-vous, sous cette métamorphose, dit-il à Emérance ? En vérité, lui » répondit-elle, ce déguisement vous va à merveille; & c'est dommage que vous ne soyez » garçon, vous seriez charmant. Et si j'étois véritablement un cavalier, répliqua le Marquis, » auriez-vous autant de répugnance à m'épouser » que M. de Marsin ? Non, ma chere amie, » (c'est Emérance qui parle) lui dis-je, mais » tout-à-coup je me sentis arrêtée à la vue de » cet habit; & je dis au Marquis : en vérité, » je suis bien sotte, cet habit me fait peur; j'oublie que vous êtes ma chere Annette : je me

remis

» remis sur ma chaise d'où je m'étois levée ; & » je continuai à dire au Marquis : oui, si vous » étiez à la place de M. de Marsin, je retour- » nerois tout à l'heure chez ma mere ; & je me » marierois dix mille fois avec vous, si cela étoit » nécessaire : tenez ; voilà ma main, pour gage » de ce que je vous dis. Le Marquis se jetta à » mes pieds ; & prenant la main que je lui pré- » sentois : vous consentez-donc à me la donner » pour jamais, me dit-il, en me regardant ten- » drement ? Vous êtes folle, lui dis-je, ma » chere Annette ; levez vous donc ; de quoi » vous serviroit ma main ? Ce n'est pas la cou- » tume que deux filles se marient ensemble ; au » moins je n'en ai jamais entendu parler : si cela » se pouvoit, je vous jure de tout mon cœur, » que je vous aimerois mieux que tous les hom- » mes du monde. Que mon bonheur est grand, » ma chere Emérance, me dit le Marquis, en » baisant la main que je lui avois offerte ! Vous » m'aimez ; vous me pardonnez la tromperie que » je vous ai faite, puisque c'est l'amour que j'ai » pour vous, qui me l'a inspirée ; vous serez » mon épouse ; nous ne nous séparerons jamais.

» Voilà encore ce que je ne savois pas, dis-je » au Marquis. Mon Dieu, pourquoi m'a-t-on » élevée dans une ignorance si profonde ? Je » croyois qu'on ne pouvoit avoir d'amour que » pour un homme, & que les filles n'avoient » entr'elles que de l'amitié. C'est donc aussi de » l'amour que j'ai pour vous ; car je vous aime » beaucoup plus que ma mere & que ma Nour- » rice : mais dites-moi, je vous prie, pourquoi » vous me demandez pardon ? Pourquoi dites- » vous que vous m'avez trompée ? C'est une

» vilaine chose de tromper les personnes ; je ne
» vous en crois pas capable ».

Ces derniers mots amenerent naturellement le Marquis à découvrir à Emérance & son nom & son sexe. Il lui proposa en même-tems de devenir son époux ; & ils furent mariés à Avignon où ils étoient alors.

Le Marquis avoit quitté Turin, par ordre de son pere, pour se rendre à Paris, où il devoit passer deux années ; & en conséquence, il partit avec sa nouvelle épouse pour cette Capitale. Les lettres de crédit qu'il avoit sur les Banquiers, le mirent en état de soutenir décemment sa femme, en attendant le moment où il pourroit découvrir son mariage à son pere. Cet heureux instant arriva ; & ils étoient sur le point de jouir de ce bonheur, lorsque la Providence en ordonna autrement. » Nous étions dans le tems de la
» Foire S. Laurent, dit Emérance ; j'avois résolu
» d'aller au Palais, pour y choisir quelques ajus-
» temens pour moi & pour ma fille : » le Marquis me proposa de voir la Foire, & j'y consentis. Comme il ne vouloit point m'exposer aux yeux du public, avant l'arrivée de son pere, il ferma les chassis du carosse de louage que nous avions pris pour faire ces deux courses. Nous commandâmes au Cocher de nous attendre. Nous restâmes une heure à la Foire ; & lorsque nous voulûmes nous retirer, il nous fut impossible de le retrouver. Après l'avoir fait appeller plusieurs fois, nous montâmes dans un Fiacre, dont le maître nous offroit ses services ; & nous nous y enfermâmes, non pas dans la crainte d'être apperçus, car il commençoit à faire nuit ; mais parce que la soirée étoit froide. Comme il y avoit

fort loin jusqu'à la rue de Vaugirard où nous logions, nous ne fûmes point étonnés de rester long-tems en chemin : nous étions même si occupés de l'arrivée du pere du Marquis, car nous l'attendions dans trois jours, que nous ne nous apperçûmes pas d'abord que le carosse rouloit sur le sable : ma femme-de-chambre qui nous accompagnoit, nous y fit faire attention : Sainville ouvrit une des portiéres, & fut effrayé de discerner, malgré l'obscurité, quelques hommes à cheval qui le menacerent de tirer dans le carosse, s'il faisoit le moindre mouvement. Il crut d'abord que c'étoient des voleurs, & leur offrit tout ce qu'il avoit sur lui. On n'en veut point à votre bourse, lui répondit-on ; restez tranquille, ou vous exposerez les jours de votre épouse. Une pareille menace étoit seule capable de le contenir ; sans cela, il eût bravé le péril. « Nous » marchâmes encore environ un quart-d'heure ; » après quoi nos guides firent descendre ma » femme-de-chambre, qu'ils laisserent au milieu » du chemin. Deux hommes masqués monte» rent alors dans la voiture, & renouvellerent » leurs menaces, jurant qu'ils tireroient sur » moi, si nous proférions un seul mot. . . . . . . » A la pointe du jour, s'appercevant que j'étois » à demi morte, dans les bras du Marquis, ils » me prierent de me rassurer, puisqu'on ne » vouloit me faire aucun mal ».

» Le sixieme jour de notre voyage, sur les » sept heures du matin, nos Gardes s'arrête» rent à peu de distance de la mer, & nous » commanderent de descendre. La résistance » eût été inutile ; & le Marquis descendit le » premier pour me donner la main. Mais à pei-

» ne fut-il hors du carosse, que trois de ces mi-
» sérables se jetterent sur lui, pendant que les
» deux autres, à la portiere, m'empêchoient de
» le suivre. Ah! ma chere, on ne meurt pas de
» douleur, puisque je survécus à ce moment si
» terrible. Je vis lier indignement mon époux,
» auquel on mit un baillon dans la bouche,
» pour étouffer ses cris. Un de ces brutaux me
» fourra son mouchoir dans la mienne; & tout
» ce que je pus faire, fut de tendre les mains à
» l'infortuné Sainville, qui n'ayant plus que les
» yeux de libres, s'en servit pour exprimer son
» désespoir. Je le vis porter dans une Chaloup-
» pe, malgré les efforts qu'il faisoit en furieux,
» pour se débarrasser des mains de ceux qui le
» tenoient; & dans l'instant où on l'y eut jetté,
» je la vis s'éloigner du bord avec une vîtesse
» qui me déchiroit le cœur.

» Je ne puis vous rendre compte de ce qui se
» passa ensuite. Un évanouissement, qui dura
» plusieurs heures, débarrassa mes guides du soin
» d'empêcher que je n'attentasse à ma vie; car
» j'avois essayé plusieurs fois de me précipiter du
» haut en bas du carosse. Lorsque je repris mes
» sens, je me trouvai dans un lit, environnée
» de plusieurs femmes qui s'efforçoient envain
» de calmer mes transports. Ils furent si violens,
» que mon esprit en fut aliéné; & pendant deux
» ans, je fus assez heureuse pour n'avoir aucun
» sentiment de mes maux.

» Une fiévre violente me mit au bord du
» tombeau, au commencement de la troisieme
» année: il fallut me saigner jusqu'à l'épuise-
» ment; & lorsqu'on me croyoit prête à rendre
» le dernier soupir, Dieu qui ne vouloit pas

» perdre ma malheureuse ame, me rendit en
» même-tems la santé de l'ame & celle du corps.
» Jugez de mon étonnement, au premier
» moment de ma raison. J'étois dans une petite
» chambre grillée, qui n'avoit pour tout meu-
» ble, qu'un méchant grabat, sur lequel j'étois
» couchée, & deux chaises de bois : une femme
» de bout au pied de mon lit, sembloit me
» considérer avec attention : je connus distinc-
» tement qu'elle s'interressoit à ma conserva-
» tion : elle me quittoit souvent, & ne rentroit
» dans ma chambre, qu'avec un air d'empresse-
» ment qui me frappoit. Je lui tendis la main;
» & comme elle me donna la sienne, j'y appuyai
» foiblement mes lévres. Cette marque de gra-
» titude parut la pénétrer de plaisir : elle m'em-
» brassa, m'excita à prendre courage, puisque
» j'étois entre les mains d'une tendre amie. A
» ces mots, mes yeux se remplirent de douces
» larmes. Pleurez, me dit cette femme; ne
» contraignez point vos mouvemens; vos mal-
» heurs sont passés. Elle parut redoubler ses soins
» après cette petite conversation; & ils furent
» si efficaces, qu'en quinze jours, je fus en état
» de me lever».

A mesure que les sens de la Marquise repre-noient leur vigueur, ses pertes se retraçoient à sa mémoire d'une maniere moins confuse; elle découvrit qu'elle étoit dans un Hôpital, & que cette femme qui avoit tant de bonté pour elle, en étoit la Supérieure. C'étoit une parente de M. de Marsin, qui, depuis quelques mois étoit mort, du regret de l'action qu'il avoit commise : on l'avoit trompé, en lui faisant croire qu'Emérance vivoit en libertine avec un Avanturier.

Sur ce rapport il la fait enlever, & embarquer son époux pour les Iles, en qualité de Mousse: mais lorsqu'il eut appris que c'étoit le Marquis de Sainville, il frémit à ce nom, écrivit promptement en Canada, pour instruire le Capitaine de sa méprise, & mourut avant d'avoir reçu la réponse de sa lettre: en expirant, il laissa une somme d'argent pour Emérance, & de toutes les façons expia sa faute autant qu'il lui fut possible.

Lorsqu'Emérance se trouva entiérement rétablie, elle résolut de ne rien épargner pour se procurer quelques lumieres au sujet de son mari; mais toutes ses recherches furent inutiles; & malheureuse de tous les côtés, le Ciel lui refusa la consolation d'aller se jetter aux pieds de sa mere, qui s'étoit expatriée depuis la fuite de sa fille, & n'avoit confié à personne le lieu de sa retraite: Emérance ne tenant plus à rien dans le monde, pensa à se faire Religieuse, mais une grande Princesse qu'elle ne nomme point, & qui avoit beaucoup d'amitié pour elle, l'en dissuada: cette Princesse mourut, & lui laissa de quoi vivre honnêtement. Ce fut avec ce petit bien, qu'elle se retira à ***, où elle fit la connoissance de Lucie. Nous touchons, Madame, au terme de ses aventures; nous y arriverons par un Episode, qui n'est pas moins interressant que le fond même du Roman. Transportons-nous dans les Terres de Lucie, où la suite de cette histoire va nous offrir une autre scène. Dans une fête que lui donnerent ses vassaux, elle fut frappée de la figure d'une petite fille fort jeune, qui joignoit à la taille la plus élégante, toute la noblesse & toutes les graces possibles. A peine Lucie fut-elle dans sa chambre, qu'elle

demanda au Concierge ce que c'étoit que cette fille ? » Elle eſt d'un Village à quatre lieues » d'ici, lui dit-il; un de ſes couſins me dit qu'elle » cherchoit condition ; & je la pris pour faire » le tracas du ménage : mais elle eſt ſi mal adroi» te, que ma femme vouloit la renvoyer au » bout de deux jours ; car elle caſſe tout ce » qu'elle touche. Je penſai que ce ſeroit ex» poſer la brebis à la gueule du loup, que de la » mettre dehors : elle eſt ſi mignonne, qu'on » pourroit bien chercher à la mettre à mal. Je » lui ai donc donné des bêtes à conduire à l'her» be : comme je ſavois que Madame devoit ve» nir inceſſamment, j'ai cru que je devois la » garder en attendant, parce que ſi vous vou» liez avoir pitié d'elle, vous feriez, je penſe, une » grande charité ».

Lucie applaudit fort à celle de cet homme, & lui promit de voir cet enfant le lendemain; mais toute la Nobleſſe qui ſe rendit au Château, l'en empêcha. » Quelques jours après, dit Lucie, » je me promenois dans mon Parc ; & comme » je commençois à être fatiguée, nous allions » reprendre le chemin du Château, lorſque nos » oreilles furent frappées de la plus belle voix » qu'il ſoit poſſible d'entendre....... Nous » demeurâmes immobiles. Je priai la compa» gnie de m'attendre; & j'avançai vers un en» droit aſſez touffu, d'où partoit cette voix. Ju» gez de mon étonnement, lorſque j'ai décou» vert que ce Roſſignol étoit ma petite Païſanne. » J'ai jetté un cri d'étonnement; & la petite » fille a été ſi effrayée, que je l'ai vue prête à » s'enfuir : ma compagnie s'étoit approchée; & » tous enſemble nous avons joint cet enfant,

» qui, les yeux baissés, la tête panchée sur sa
» poitrine, paroissoit être dans une confusion
» inexprimable. Rassurez-vous, mon enfant,
» lui ai-je dit, en la prenant par la main; vous
» avez une fort belle voix; mais vous chantiez
» on air d'Opéra; qui vous l'a appris? Madame,
» m'a répondu cette belle innocente, mon pere,
» quand il étoit jeune, a été laquais d'un hom-
» me de l'Opéra à Paris. Son maître lui avoit
» appris la musique, pour le faire aussi entrer à
» l'Opéra : il ne le voulut pas; car on dit que
» ces gens-là sont excommuniés; & il avoit
» peur de devenir loup garou. Mon pere m'a
» appris aussi la note. Il disoit comme cela, que
» ça pourroit un jour me faire Religieuse. Ce
» seroit un meurtre, répondit un Chevalier de
» Malthe qui étoit avec nous. Suivez-nous au
» Château, dis-je à la petite fille; il est tems
» de rentrer. Et mes vaches, Madame, qui les
» ramenera? Votre Concierge n'entend pas
» raillerie; & s'il s'en égaroit une seule, oh
» dame, il feroit un beau tapage. Chassez-les
» devant nous, mon enfant, lui ai-je répondu;
» je dirai au Concierge, que c'est moi qui vous
» l'ai commandé; & assurément vous ne ferez
» pas grondée ».

Lucie en entrant chez elle, recommanda à sa femme-de-chambre d'avoir soin de cette petite fille, qui demanda en grace de ne point manger à l'Office; & ce trait commença à faire soupçonner que la jeune Marie n'étoit pas ce qu'elle disoit être.

» En effet, dit Lucie, après avoir été quelque
» tems impénétrable à ma femme-de-chambre,
» un incident imprévu l'a démasquée. Mon

» époux à un valet-de-chambre qui a quarante ans,
» & qui depuis vingt années est à son service.
» Comme il possede des qualités rares dans un do-
» mestique, mon mari lui est très attaché, &
» l'a mis en état de vivre fort à son aise, s'il
» avoit le malheur de le perdre. Cet homme est
» devenu éperdûment amoureux de notre petite
» avanturiere, & m'a choisie pour sa confidente.
» Il lui offre sa fortune & sa main. . . . . . Je
» vis tout-d'un-coup ce que je pouvois espérer
» de cet incident pour la connoître. La maniere
» dont elle recevroit cette proposition, devoit
» fixer ou détruire mes soupçons. Je n'ai pas
» été trompée dans cette espérance : à peine
» lui ai-je fait entendre que j'approuvois les
» vues que cet honnête homme avoit sur elle,
» qu'elle n'a pu se défendre d'un mouvement
» d'indignation : ses beaux yeux se sont rem-
» plis de larmes ; & les levant au Ciel, elle s'est
» écriée. A quoi suis-je réduite?

» A peine ce mot étoit-il sorti de sa bouche,
» qu'elle a prodigieusement rougi, a baissé
» les yeux, & a paru quelques instans recueillie
» en elle-même. Elle est sortie tout-à-coup de
» cet état, & s'est jettée à mes pieds, avant
» que je pusse le prévoir & l'empêcher. Madame,
» m'a-t-elle dit, je serois indigne de vos bon-
» tés, si je continuois de feindre avec vous. Vous
» avez, sans doute, pénétré une partie de mon
» secret ; & je meurs de honte d'avoir pu le gar-
» der si long-tems vis-à-vis d'une bienfaitrice
» si généreuse. Je suis fille de qualité. La né-
» cessité de m'arracher à un mariage odieux,
» m'a forcée à fuir mes parens ; ils sont puissans ;
» & pour me soustraire à leurs recherches, je

» m'étois déterminée à me retirer dans un Cou-
» vent. L'infidélité du guide auquel on m'avoit
» confiée, m'en ayant ôté les moyens, & me
» trouvant absolument dépourvue de tout, le
» désespoir me fit rechercher le déguisement le
» plus abject : votre bonté m'a soustraite à une
» vie si différente de celle que j'ai menée jus-
» qu'à ce jour ; & j'ai trouvé chez vous un asyle,
» où probablement je ne serai point recherchée.
» Ajoutez à tout ce que vous avez fait pour
» moi, une derniere grace, c'est de me permet-
» tre de vous taire mon nom, & les circonstances
» de mes malheurs. ...... Ne me condamnez
» pas encore, ajouta-t-elle, en joignant les
» mains d'une façon toute charmante. Une fille
» de mon âge, semble ne pouvoir trouver d'ex-
» cuse, lorsqu'elle refuse d'acquiescer aux or-
» dres de ses parens ; mais, Madame, mon cœur
» & ma main, dont on vouloit disposer, n'é-
» toient plus à moi. L'amour, la reconnoissance,
» les sermens les plus sacrés, tout me faisoit un
» devoir de mes refus. ...... Le Ciel m'est
» témoin, que le silence que je garde vis-à-vis
» de vous, ne provient d'aucune défiance ; mais
» mon secret ne m'appartient pas tout entier.
» Permettez-moi d'obtenir un consentement
» dont j'ai besoin, pour vous ouvrir mon ame ;
» & vous connoîtrez que ma confiance pour vous
» n'a pas de bornes ».

De ce moment, la petite Marie fut sur un ton tout différent dans la maison de Lucie qui devint son amie, & qui ayant remarqué qu'elle avoit un goût décidé pour la lecture, lui abandonna le soin de sa bibliothéque. Les choses en étoient là, lorsque Lucie reçut une lettre d'Emé-

rance, dans laquelle elle lui racontoit toute l'histoire de sa fille, depuis qu'elle avoit été enlevée de Paris avec son mari. Cette fille, appellée Annette, étoit restée dans les mains de sa femme-de-chambre, qui après avoir été laissée dans le chemin, comme vous l'avez vu, étoit revenue dans la rue de Vaugirard, avoit vendu les meubles, & placé chez un Notaire l'argent qui en étoit provenu, pour subvenir à l'éducation de la petite Annette, conjointement avec sa Nourrice: cette femme-de-chambre mourut quelque tems après, & laissa, en expirant, une boëte d'or à sa pupile, & lui défendit de la vendre jamais sous quelque prétexte que ce fût.

Lorsqu'Annette eut atteint un certain âge, elle fut mise dans un Couvent, dont l'Abbesse la prit en amitié. Elle eut occasion d'y voir un jeune Ecolier, dont elle devint amoureuse sans le savoir, & auquel elle inspira un amour égal. Deshomais, c'est le nom de ce jeune homme, sentit croître sa passion avec l'âge; mais le pere à qui ce mariage ne convenoit pas, s'y prit si bien, que Deshomais passa pour mort dans l'esprit d'Annette, & Annette pour morte dans l'esprit de Deshomais. Nos deux Amans désespérés, résolurent, dès ce moment de se retirer du monde: Deshomais se fit Jésuite, & Annette prit l'habit du Monastere dans lequel elle étoit. Un jour par hasard, la boëte d'or qu'elle avoit, s'ouvrit; l'Abbesse apperçut deux portraits qu'elle renfermoit, & poussa un cri de joie, en disant, j'ai donc retrouvé le reste d'une fille chérie, & qui sans doute n'existe plus: vous devinez, Madame, que cette Abbesse étoit la mere d'Emérance.

Quelques jours après, Deshomais se trouva,

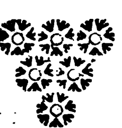
auſſi par haſard dans le même Couvent, y reconnut Annette & ſe précipita à ſes pieds. L'Abbeſſe le trouva fort mauvais, & ſignifia à ſa petite fille, qu'elle ſeroit Religieuſe : Annette qui ne ſongeoit plus qu'à ſon Amant, répondit qu'elle n'y conſentiroit jamais, & redoutant les violences dont ſa Grand'mere la menaçoit, s'enfuit chez le Marquis de Sainville, auquel elle ſe fit reconnoître, & qui la reçut en pere. Annette y paſſa ſix mois, & diſparut tout-d'un-coup, de façon que lorſqu'Emérance arriva à Turin pour la trouver, elle apprit avec douleur, qu'elle n'y étoit plus, & que le Marquis de Sainville étoit parti pour Paris. Mais ſon chagrin ne fut pas long ; & avant de quitter la Ville dans laquelle elle étoit, Lucie lui manda que ſon Annette vivoit ; qu'elle en avoit des nouvelles certaines, & qu'en un mot, cette fille chérie, cette Annette étoit la petite Marie qu'elle avoit retirée chez elle, & qui s'étoit enfuie de chez ſon grand-pere, parce qu'il vouloit lui faire violer le ferment qui l'engageoit à Deshomais, & l'unir à un autre. Jugez, Madame, de la joie d'Emérance, & de celle de Deshomais, qui, par un haſard auſſi ſingulier que ceux dont je viens de vous faire part, étant allé à Turin, pour y voir Annette, avoit trouvé Emérance en chemin, & lui avoit ſervi, ſans ſe faire connoître, de compagnon de voyage.

A la réception de la lettre de Lucie, Emérance ſe met en route avec Deshomais, qui en paſſant dans un bois, a le bonheur de ſauver la vie au Marquis de Sainville le pere, attaqué par des voleurs. Emérance ſe fait connoître à lui ; & le vieux Marquis lui voue tou-

te l'amitié, toute la tendresse qu'il avoit eue pour son fils : quelques jours après cet heureux événement, Annette les rejoint, & épouse Deshomais.

Il ne restoit plus à Emérance, pour jouir d'un bonheur parfait, que de retrouver son époux. Le jeune Marquis de Sainville, après avoir été jetté à fond de cale, comme je vous l'ai dit, & traité comme un avanturier ; après avoir essuyé dans les Isles, tous les maux qu'entraînent à leur suite l'esclavage & la misere, trouve moyen de s'embarquer pour la France. Dans le trajet il est pris par un Corsaire qui le conduit à Maroc, où il reste en captivité. Les Peres de la Rédemption le rachetent & le ramenent à Paris. Un hasard le conduit chez Lucie qui découvre son nom, & le rend à Emérance & à son pere, dans le sein desquels il passa les jours les plus heureux. Tel est, le précis d'une très-longue narration que Madame de Beaumont nous fait des aventures de M. de Sainville, & qui, selon moi, n'est pas la plus interressante du Roman.

Je suis, &c.



LETTRE XXVIII.

Nouvelle Clarice.

VOICI, Madame, encore un Roman, en forme de lettres. L'Héroïne élevée par une tante très-riche, vient de la perdre, & fait part de sa douleur à son amie, Lady Hariote. Elle lui peint tout le lugubre qui accompagne ces sortes d'événemens.

» Assise en silence auprès des précieux restes » de ma tante bien aimée, la confusion qui ré- » gnoit dans le Château, ne fut pas capable de » me distraire ; les gens de Justice, des amis, » des parens éloignés le remplissoient : les pre- » miers mettoient les scellés partout, se saisis- » soient des clefs, & donnoient les ordres né- » cessaires pour hâter l'arrivée de mon pere & » du Doyen de Colborn, auquel ma tante avoit » confié son testament. Les seconds s'effor- » çoient de rappeller mes esprits, & me fai- » soient, pour ainsi-dire, une garde contre la » malice des derniers, qui me regardoient avec » une sorte de fureur, dans la crainte que ma » tante ne m'eût avantagée à leurs dépens : car » on ne pouvoit se persuader qu'elle n'eût pas » exclus mon pere du nombre de ses successeurs ».

Clarice n'a jamais vu son pere ni sa mere. Le Doyen de Colborn, chargé des dernieres volontés de sa tante, lui apprend que Sir Derby, à qui elle doit le jour, est un libertin, frere de sa tante, qu'il a toujours haïe, parce qu'elle étoit riche. Il s'étoit marié, & n'avoit eu qu'elle d'enfant. Il obligeoit sa femme à garder sa maîtresse chez elle, & à prendre soin des enfans

qu'il en avoit. La bonne tante s'étoit chargée de l'éducation de Clarice.

Sir-Derby arrive avec sa femme; on lit le testament de la tante qui venoit de mourir. Elle fait Clarice son héritiere, lui défend de laisser jouir son pere de sa fortune; elle lui permet de lui faire seulement une pension de cinq cent livres sterlings, autant à sa mere, substituanr son bien à ses enfans si elle en a, & aux pauvres si elle n'en a pas.

Sir Derby paroit résigné à ce malheur; Clarice fait tout ce qu'elle peut, pour empêcher son pere de se plaindre; elle augmente son revenu de ses épargnes. Sir Derby feint de se repentir de ses anciens égaremens; mais le Doyen exhorte Clarice à s'en défier. » Il est défendu, lui dit-il, » de juger mal des intentions d'une personne; » & surtout une fille doit bien se garder de mal » penser de son pere; cependant, comme le » passé a été si notoirement mal, la prudence » vous oblige à suspendre votre jugement sur » le présent, aussi-bien que les effusions de vo» tre cœur généreux & crédule. J'ajouterai que » la charité même vous fait une loi de la cir» conspection que je vous recommande. Que » Sir Derby soit véritablement résolu de chan» ger de vie, ou qu'il feigne de le vouloir par » des motifs d'intérêts, il est certain dans le » premier cas, qu'il a besoin d'être fortifié par » toutes sortes de motifs, à persévérer dans ces » bonnes résolutions. Tant qu'il sera forcé de » vivre ici, il sera loin de l'occasion de son pé» ché; ne lui fournissez pas les moyens de s'en » rapprocher, en lui remettant un argent comp» tant, qui pourroit lui devenir funeste. Que

» s'il feint des ſentimens qu'il n'a pas , il ſoutiendra quelque tems cette feinte , pour gagner votre confiance , & réuſſir à vous tromper ; vous aurez toujours enlevé ce tems au crime ; & qui ſait ſi dans cet intervalle , il ne ſera pas touché des douceurs d'une vie honnête , du plaiſir de ſe retrouver avec d'honnêtes gens , de jouir de leurs careſſes , de leur eſtime ? Vous ne riſquez donc rien à faire violence à votre cœur ; & vous riſqueriez beaucoup, ſi vous en ſuiviez les mouvemens ».

Sir Derby engage ſa fille à aller dans une autre maiſon , dont elle a hérité de ſa tante ; elle part ; cette maiſon a beſoin de réparations ; on choiſit ce tems pour faire voir Londres à Clarice. Le Doyen meurt preſque ſubitement. Lady Hariote qui eſt avec ſon mari en France , où un procès la retient , écrit à ſon amie de ſe défier de ſon bon cœur, & lui dit que Mylord ſon époux, qui connoît Sir Derby , croit qu'il n'y a qu'un miracle qui puiſſe le changer.

» On peut ſe contrefaire pendant quelques jours , quelques ſemaines , répond Clarice ; mais voici le ſixieme mois que je vis avec Sir Derby ; il n'eſt pas probable qu'il eût ſu ſe contraindre aſſez , pour m'échapper entiérement. Ma mere commence à concevoir quelque eſpérance ; & ſi elle a blâmé l'offre que j'ai faite à mon pere , c'eſt , à ce qu'elle m'a dit, qu'elle craint que les mauvaiſes compagnies ne renverſent les bonnes réſolutions de ſon époux. Il convient qu'il a paſſé tout le tems de ſa jeuneſſe d'une maniere déplorable ; il en gémit ; il avoue même qu'il lui en coûte quelque choſe , pour ſe réduire à l'uniformité

» mité de notre vie ; & cet aveu eſt, ce ſemble,
» une preuve de ſa ſincérité : j'en ai pris droit
» de faire une choſe, dont je ne me ſerois pas
» cru capable, & qui m'a réuſſi à ſouhait. Après
» avoir employé une heure entiere à demander
» le ſecours de Dieu, j'ai ſuivi mon pere dans
» le jardin, (c'étoit le ſoir du jour où je lui
» avois offert mon revenu.) Il s'eſt enfoncé dans
» une allée ; & aſſis ſur un banc, il paroiſſoit
» rêver profondément ; en ſorte que j'étois à
» ſes pieds avant qu'il m'eût apperçue. J'em-
» braſſois ſes genoux avec ardeur ; & mes larmes
» me laiſſoient à peine la liberté de lui faire en-
» tendre ma voix. Oh mon pere ! mon cher
» pere, me ſuis-je écriée, pardonnez à votre
» audacieuſe fille, la liberté qu'elle va prendre ;
» permettez-lui de vous ouvrir ſon cœur ; il eſt
» ſurchargé d'un poids qui l'opprime & le tue,
» déchiré par des devoirs contraires qui lui
» ſont également chers. Mon pere avoit paſſé
» ſes bras autour de moi, & s'efforçoit de me
» relever : non, lui dis-je, il faut que ma poſ-
» ture, d'accord avec les ſentimens du plus
» profond reſpect, expie la liberté de ma langue :
» mon pere me permet-il. . . . . Tout t'eſt per-
» mis, chere fille de mon cœur, m'a-t'il dit ;
» je te regarde moins comme mon enfant, que
» comme une tendre amie qui doit faire le bon-
» heur de mes dernieres années, & dans le ſein
» de laquelle je répandrai toujours mon cœur
» avec confiance ; ne crains pas de m'ouvrir le
» tien ; & ſois perſuadée que ton bonheur eſt
» le plus cher objet de mes deſirs. Encouragée
» par ces marques de bonté, j'oſai lui dire que
» le reſpect que je devois à la mémoire de ma

» tante, me forçoit malgré moi à une réserve
» qui faisoit mon tourment. Ah! lui dis-je avec
» un transport qui, je crois, lui peignoit au
» vrai les sentimens de mon ame : si la fortune
» dont je jouis, étoit le fruit de mes travaux &
» de mon industrie, avec quel plaisir viendrois-
» je la mettre à vos pieds, & recevoir de vous,
» comme une faveur, les choses qui me seroient
» nécessaires ! Ma dépendance de vous feroit
» mon bonheur; & je ne puis sans confusion,
» me rappeller qu'à mon âge, je suis tirée de l'or-
» dre commun, par la volonté d'une tante à la-
» quelle je dois obéïr, puisque vous lui aviez
» remis toute l'autorité que vous aviez sur moi.
» Cette tante étoit vertueuse ; pourquoi m'a-
» t'elle privée du bonheur & du mérite de l'obéis-
» sance, dont elle connoissoit si bien le prix ?

» Laissez-moi la liberté d'achever, ajoutai-je,
» en voyant mon pere prêt à m'interrompre.
» En réfléchissant sur tout ce qui s'est passé de-
» puis six mois que j'ai le bonheur de vivre
» sous vos yeux, je crois avoir trouvé la clef de
» sa conduite. Elle connoissoit sans doute votre
» cœur ; elle savoit qu'il étoit capable des plus
» grandes vertus, & que les écarts dont vous
» gémissez actuellement, étoient les vices de
» ceux, avec lesquels de fatales circonstances
» vous avoient lié. Elle savoit combien il en
» coûte pour renoncer à de telles liaisons, qu'une
» longue habitude a rendues comme nécessaires ;
» & c'étoit pour vous mettre dans l'heureuse
» obligation de vous faire cette violence, qu'elle
» a remis vos intérêts entre mes mains. C'est un
» dépôt dont je dois rendre compte ; & voilà
» ce qui cause mon tourment. Si je suis les mou-

» vemens de ma tendresse, qui me portent à
» vous abandonner sans réserve & ma personne
» & ma fortune, je ne satisfais point aux in-
» tentions de ma bienfaitrice; par cela seul, je
» perds le droit que j'avois à ses bienfaits; ils ne
» m'appartiennent plus; c'est un vol, puisqu'ils
» ne sont à moi qu'à des conditions que je viole;
» & quels malheurs peuvent être la suite de
» mon infidélité! Pourrois-je me consoler, si
» une tendresse mal réglée pouvoit de nouveau
» précipiter mon pere..... Je n'ai pas le cou-
» rage d'achever; mais vous m'entendez; j'en
» suis sûre; épargnez votre fille; & donnez-lui
» le moyen d'accomplir ses devoirs.

» Comme j'en revenois toujours à lui deman-
» der pardon de ma hardiesse : vous ne m'avez
» point offensé, me dit-il, ma chere fille; plût
» au Ciel qu'on eût toujours employé avec moi,
» la douceur & la raison; je n'aurois point à rou-
» gir en votre présence; & vous n'auriez pas
» un juste sujet d'appréhender de suivre les mou-
» vemens de votre tendresse à mon égard. On
» ne connoissoit pas mon caractere; on crut pou-
» voir le réduire par une sévérité outrée. Ac-
» coutumé à l'excessive indulgence des seuls pa-
» rens auxquels je devois du respect, je regardai
» l'autorité que ma sœur vouloit usurper sur
» moi, comme une tyrannie; ses bonnes in-
» tentions qui m'étoient connues, ne peuvent
» justifier le ton qu'elle avoit mis dans ses re-
» montrances; j'étois déterminé à quitter
» ma maîtresse; la beauté, la vertu de votre
» mere m'avoient engagé à faire ce sacrifice;
» la hauteur avec laquelle ma sœur l'exigea,
» serra des nœuds que j'allois briser; je crus qu'il

» seroit honteux de céder à ses menaces ; voilà
» là source funeste de tous mes égaremens : ma
» maîtresse aimoit la dépense, elle m'excita à
» en faire de telles, que je fus forcé d'engager
» mon bien, & bientôt après de le vendre. La
» dureté de ma sœur qui me laissa souffrir des
» extrêmités que je ne puis me rappeller sans
» frémir, sa dureté, dis-je, acheva de me jet-
» ter dans le désespoir. Elle étoit exacte à rem-
» plir les devoirs que la religion prescrit ; j'en
» conclus que la dévotion n'étoit propre qu'à
» endurcir le cœur ; & cette idée me confirma
» toutes celles qu'on m'avoit insinuées dans ma
» jeunesse, contre la religion. Mon épouse de-
» vint l'objet de mon aversion, parce que j'attri-
» buai à ses plaintes la hauteur & la dureté de
» ma sœur. Ces dispositions ont subsisté jusqu'au
» moment qui vous offrit à ma vue ; j'étois, ce
» semble, déterminé à vous confondre avec les
» objets de ma haine ; mon cœur se refusa à cet
» odieux projet ; je crus démêler en vous des
» sentimens très-opposés à ceux qui avoient
» produit mon éloignement des personnes qui
» devoient m'être cheres ; la bonne grace avec
» laquelle vous me laissâtes le maître de tout
» ce qui vous avoit été donné à mon préjudice,
» effaça l'impression du dégoût qu'on a natu-
» rellement pour les ravisseurs de son bien ; je
» crus que j'en serois toujours le maître, tant
» qu'il resteroit à la disposition d'une fille si bien
» née ; votre conduite n'a pas démenti l'idée que
» je m'étois faite de votre tendresse à mon égard.
» Vous avez payé mes dettes, pourvu à mes be-
» soins avec plus d'abondance, que je ne l'eusse
» fait moi-même ; mais, ma chere enfant, il est

» dur à mon âge de vivre dans la dépendance :
» la mienne est supportable ; tant qu'elle ne sera
» qu'à votre égard; votre respect, votre tendresse,
» en ôtent ce qu'il y a de plus pénible. Cepen-
» dant je ne puis être tranquille ; vous êtes dans
» un âge où l'on doit penser à un établissement ;
» & je ne puis supporter l'idée de dépendre d'un
» gendre. Qui sait si votre générosité à mon
» égard ne blesseroit point un époux qui pense-
» roit moins noblement que vous? Qui sait si
» vous ne seriez point forcée d'abandonner les
» intérêts d'un pere, ou d'aliéner le cœur d'un
» époux? Et pourrois-je, dans ces deux cas, ne
» me pas regarder comme le plus malheureux
» de tous les hommes? Je sais qu'avec la pension
» que votre tante vous a permis de nous faire,
» nous pouvons vivre avec une sorte d'aisance ;
» mais je le dirai avec confiance à mon amie ; il
» est un superflu que l'habitude a changé en né-
» cessaire ; & je ne me sens pas le courage d'y
» renoncer sans peine. Je hais la campagne ; j'y
» serois bientôt consumé d'ennui, si j'envisa-
» geois la nécessité d'y demeurer toujours ; quel-
» ques mois passés à Londres feroient une di-
» version qui prolongeroit ma vie ; c'est à ma
» chere enfant à en fixer la durée, par des arran-
» gemens qui me feront un état fixe, & un peu
» plus agréable, que celui dont je suis menacé.

» Vous réglerez vous-même ce que vous croi-
» rez nécessaire à votre bonheur, dis-je à mon
» pere, en baisant respectueusement sa main
» qu'il m'avoit présentée. Je n'ai point de goût
» présentement pour le mariage ; & si on pou-
» voit répondre de ses résolutions, j'oserois vous
» promettre que je borne mon bonheur à vivre
» avec vous ».

Sir Derby va souvent à Londres : un jour il annonce à sa fille, sous le nom du Signor de Montalve, un jeune homme qu'il dit être un Seigneur Italien très-riche, qui lui a été recommandé par son pere. Le jeune homme devient amoureux de Clarice, qui se sent pour lui quelqu'estime ; & on parvient bientôt à les disposer au mariage. . . .

» Vous n'avez nulle expérience, lui dit à ce sujet » son amie Lady Hariote; & vous ne savez pas com- » bien il en coûte pour dire la premiere fois ce gros » mot : *j'aime*. Franche comme vous êtes, nous » n'en aurons pas l'étrenne ; si Montalve vous » plaît, vous le lui direz aussi franchement, que » vous le diriez à une de vos amies. Vous n'au- » rez jamais l'esprit de minauder, de vous ca- » cher le visage de votre voile, en un mot, de » faire toutes les petites simagrées, dans les- » quelles on fait consister l'honneur d'une fille, » quoique personne n'en soit la dupe. On veut » ou on ne veut pas épouser un homme. Si on » ne le veut pas, il est tout simple de le lui dire » d'abord sans l'amuser ; si on le veut, on ne » doit pas le tenir un moment en suspens, & » lui laisser croire qu'on a quelque chose à lui » sacrifier, quelqu'inclination à arracher. . . .

» Mon mari veut absolument que je vous raconte » la belle réponse que je lui fis, quand on me le » présenta comme un homme qui aspiroit au » bonheur ou au guignon de devenir mon époux ; » car en vérité, c'est une Lotterie que le ma- » riage ; & il y a beaucoup plus de mauvais bil- » lets que de lots. Il prétend que je lui répondis : » Milord, je n'ai pas l'honneur de vous connoî- » tre ; ainsi je mentirois, si je vous disois que

» j'aurai pour vous l'estime, le respect & l'amour
» qu'une bonne femme doit à son mari. Je ne
» mettrai point d'obstacle à ces sentimens, s'ils
» veulent venir; c'est à vous à prendre la peine de
» les faire naître, & à vous bien examiner, pour
» connoître si vous avez en vous de quoi les pro-
» duire. Je vous estimerai si vous êtes estimable;
» je vous respecterai, si vous êtes plus vertueux
» que moi; je vous aimerai, si vous n'avez point
» d'autres défauts, que ceux qu'annonce votre
» physionomie. Au reste, l'examen que je vous
» prie de faire de vos dispositions, est essentiel
» pour moi aussi-bien que pour vous. Si l'on
» m'avoit trompée sur votre caractere, vous me
» rendriez misérable; mais nous serions à deux
» de jeu. Je suis insupportable à tout ce que je
» n'aime pas; je vous en avertis à tems; ayez
» la bonté de vous régler là-dessus ».

Telles étoient les dispositions de Lady Hariote à l'égard de son Amant; voici ce qui arriva après son mariage. » On m'a dit qu'il faudroit le
» respecter, lui obéir; ces deux devoirs me pa-
» roissent incompatibles avec l'amour qui est
» toujours blessé de la moindre inégalité. Je ne
» sais si la sagacité de Milord l'a mis au fait de
» mes dispositions; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il
» s'est comporté comme s'il les avoit connues. Il
» a réussi à me cacher le maître, le chef: je n'ai
» vu que l'Amant; & cette soumission que je lui
» aurois disputée pied à pied, s'il l'avoit exigée,
» ne m'a rien coûté, parce qu'elle étoit volon-
» taire; il me sembloit que c'étoit un présent
» que je lui faisois; & on est flatté de pouvoir
» donner; c'est le plus noble de tous les rôles,
» & qui porte avec lui une satisfaction qui ne

» peut recevoir d'augmentation; que par le plai-
» sir que cause le don à celui qui le reçoit ».

De son côté, Clarice ne sait si elle aime Montalve; elle a peu d'expérience; elle consulte son amie sur les sentimens qu'elle éprouve. » Je vais » vous expliquer, dit-elle, ma situation, & vous » prier de décider. Je vois Montalve avec plai- » sir; je le quitte sans peine. Je ne m'ennuie » point avec lui; je ne sens point qu'il me man- » que lorsqu'il est absent. Je dors mes sept heu- » res sans interruption; & il n'est point mêlé » dans mes songes. Il ne me donne aucune dis- » traction dans mes prieres, ni même dans mes » lectures. Je serois véritablement fâchée qu'il » lui arrivât quelque chose de fâcheux; je le » verrois porter ses vœux à une autre, sans in- » quiétude. J'obéirai sans répugnance à mes » parens, s'ils m'ordonnent de l'épouser; je leur » obéirois sans chagrin, s'ils me défendoient de » penser à lui. Est-ce-là de l'amour? non, répon- » dez-vous avec dépit; mais vous nous trompez, » ou vous vous trompez vous-même. Le second » pourroit arriver; mais assurément je ne vous » trompe pas ».

Montalve ne demande des biens de Clarice, que cinquante mille livres sterlings, qui sont sur la banque de Gênes. Il abandonne le reste à Sir Derby, n'en voulant rien qu'après sa mort. Au moment où ce mariage doit se faire, Fanni, femme-de-chambre de Clarice, dit à sa maîtresse, qu'elle vient de recevoir une lettre qu'on l'a chargée de lui faire lire avant la célébration. Clarice l'ouvre; elle est de Mistriss Colsby, la maîtresse de son pere. Elle lui demande pardon; pressée par ses remords, elle lui avoue que Mon-

talve eſt un de ſes enfans qu'elle a eus ſans doute de Sir Derby ; qu'il étoit Moine en France; qu'il eſt venu en Angleterre, & que Sir Derby a imaginé le rôle qu'il lui fait jouer, pour s'emparer d'une partie des biens de ſa fille. Clarice confondue à cette nouvelle, chaſſe Montalve qui ſe préſente ; ſon pere veut la forcer à ſe marier ; il la bat ; Montalve l'appaiſe ; Sir Derby enferme ſa fille dans une chambre écartée , d'où ſes cris ne peuvent être entendus.

Elle ſe ſauve par une cheminée, franchit des toîts & des murs, arrive dans la campagne. Elle apperçoit un homme avec une épée ſous ſon bras; elle le prend pour un voleur; elle veut lui donner ſa bourſe; il la refuſe, & lui offre ſes ſecours en mauvais Anglois ; elle le reconnoît pour un François. » Je n'avois point encore fait » attention dit-elle, à l'habit de celui qui me » parloit. Qu'il étoit diſcordant avec ſa figure ! » La poudre dont il étoit rempli, m'apprit que » je parlois à un Perruquier ; & malgré les im» portantes penſées qui devoient m'occuper, je » ne pus m'empêcher d'avoir une diſtraction. » Quelle doit être la politeſſe d'un François qui » a quelque naiſſance, puiſque j'en trouve tant » dans un homme de cette claſſe ? Vous n'obli» gerez point une ingrate, lui dis-je; je ſuis en » état de faire votre fortune ; je vous la promets; » auſſi-bien paroiſſez-vous né pour un état plus » relevé que le vôtre. Ces paroles firent rougir » prodigieuſement le jeune homme. Je ſerois » bien malheureux, me dit-il, ſi je pouvois être » ſoupçonné de vues baſſes & intéreſſées dans » le petit ſervice que je vous rends ; je ſuis pau» vre ; je l'avoue ; mais ma pauvreté n'eſt point

» à charge, quoique j'aie à rougir de sa cause;
» quant à ma profession, qui est, à la vérité,
» assez nouvelle pour moi, elle me réhabilite
» dans ma propre estime, puisque c'est le desir
» d'accomplir un devoir, qui m'y retient ». Clarice accepte son bras; il la mene chez son maître, & la place dans sa chambre où personne n'entre.

Le jour vient; elle entend dans la rue la voix de Sir Derby, qui demande si l'on n'a point vu passer une jeune personne qu'il dépeint; il offre cens guinées à celui qui lui en donnera des nouvelles. Clarice tremble que la somme ne tente Chevalier; c'est le nom du jeune Perruquier; mais personne ne l'a vue que lui; il ne la trahit point; une femme qu'elle a rencontrée, regrette de n'avoir pas sçu cela plutôt, & dit que celle qu'elle a vue a pris le chemin de Londres; Sir Derby le prend aussitôt. Chevalier vient rassurer Clarice; elle lui raconte son histoire; elle ne veut point chercher à se justifier aux dépens de son pere; elle envoye le jeune homme au Château; il lui apprend que sa mere est partie avec Montalve; que Fanni est arrêtée pour vol; que Sir Derby accuse sa femme & sa fille d'avoir voulu l'empoisonner; il fait mettre dans les papiers publics cette accusation qui n'est point crue; mais Clarice sent la nécessité de fuir; elle a besoin d'un conducteur; ce conducteur doit être son mari.

M. Béker, Prêtre Catholique qu'elle consulte, l'affermit dans ce dessein; Chevalier est l'époux & le guide qu'elle choisit; elle sait qu'il est le Baron d'Astie, homme de qualité, très-pauvre, qu'un malheur de jeunesse a égaré, que le remords a converti, & qui se trouve dans l'humiliation par des circonstances; il part avec Cla-

rice au moment qu'on doit venir faire une visite dans la maison du Perruquier; ils vont chez la mere de M. Béker, à laquelle ils sont recommandés; elle n'y est pas; ils prennent une voiture pour se rendre chez un Fermier qui étoit tuteur de Clarice; on les reconnoit dans un Village; un homme veut gagner le prix promis par Sir Derby à celui qui la ramenera. Clarice se déguise en homme, & s'échappe à pied; ses diamans étoient dans sa chaise, cachés dans la doublure; en chemin ils rencontrent trois hommes à qui ils font autant de peur qu'ils leur en font: ce sont des Déserteurs françois, un Capitaine de vaisseau, un Lieutenant, un Chirurgien faits prisonniers avant la déclaration de guerre; ils ne croyent point leur honneur engagé à rester; ils se sont échappés; le Baron leur dit qu'il l'est aussi, de même que son compagnon, qui est Clarice, vêtue en homme; ils marchent de compagnie toute la nuit; au point du jour ils se cachent dans des taillis; Clarice, qui sait l'anglois, est détachée dans un Village prochain, pour aller s'informer de la route. » Tout le monde étoit » presque sorti du Village, parce que c'étoit le » tems de la moisson; j'entrai dans une assez » bonne Ferme, où je trouvai un bon vieillard » aveugle, qui, devant la porte d'une cuisine, » cherchoit à recevoir les premiers rayons du » soleil; une servante étoit à quelques pas de lui, » occupée à donner à manger aux poules. Dieu » vous bénisse, mon bon pere, lui dis-je; Dieu » vous bénisse, ma fille, répondit le vieillard. » A ces mots qui me firent transir, la servante » fit un grand éclat de rire. Vous vous y con» noissez, dit-elle au vieillard; si toutes les filles

» ressembloient à ce jeune garçon, il y auroit
» presse. Garçon ou fille, dit le vieillard, ma
» bénédiction n'est pas perdue; il est vrai que
» c'est la voix d'une fille; y a-t'il quelque chose
» pour votre service, mon enfant. J'allois à
» Bristol, lui répondis-je; je me suis égarée; j'ai
» marché toute la nuit ».

Clarice fait là des provisions, achette un cheval, & revient joindre ses compagnons. Ils se doutent de son sexe, en avertissent le Baron, & lui promettent de le tirer d'Angleterre. Quelques jours après, des Chasseurs passent dans l'endroit où ils se sont cachés; leurs chiens les découvrent; on les arrête; on les conduit en prison; les Déserteurs trouvent le secret d'en sortir avec Clarice & le Baron.

Après bien des aventures ils arrivent à Bordeaux; là, Clarice ajoûte à son mariage les cérémonies qui lui manquoient; elle vient ensuite chez sa Belle-mere qui la reçoit bien; elle n'avoit que quinze louis de revenu; les bijoux de Clarice lui font une somme de mille louis; sa mere amenée en France par Montalve, est chez Lady Hariote. Le Lord est allé à Londres pour arranger ses affaires; il retrouve la chaise où l'on avoit laissé les bijoux, & les emporte; il trouve aussi un Sécretaire de Lady Derby, où il y avoit une somme considérable; il en retire une du Fermier; il arrange les affaires avec Sir Derby; on lui laisse la jouissance du bien de sa fille tant qu'il vivra; on découvre qu'il avoit falsifié le testament; on fait restituer au Notaire une grosse somme qu'il avoit reçue pour cette friponnerie. Sir Derby renvoie à sa fille ses bijoux & ses hardes; elle se trouve enfin vingt-cinq mille livres

de rente; elle paſſe ſa vie dans le Village de ſa Belle-mere, à faire de bonnes œuvres, & rend heureux tous ceux qui les entourent.

Les malheurs de Clarice doivent rendre naturellement ſon ſtile ſérieux; il n'en eſt pas de même de ſon heureuſe amie Lady Hariote; auſſi ſes lettres ſe reſſentent-elles de cette gaîté qui accompagne preſque toujours le bonheur. Voici comme elle peint l'amour qu'elle ſent pour ſon époux. » Si aimer ſon mari eſt une foibleſſe, en » vérité la mienne ſera pardonnable. Je ne ſais » pourquoi je mets cet amour au futur; il ne » faut pas qu'une mauvaiſe honte m'engage à » tromper ma Clarice: cet amour eſt tout venu. » Je vous jure que c'eſt une choſe amuſante d'ai- » mer ſon mari; je ne l'euſſe jamais ſoupçonné. » Ah! vraiment c'eſt bien cela qui empêche de » s'endormir. Milord eſt forcé de diner en ville; » Hariote qui avoit fort bon appétit, n'a plus » d'impatience pour le diner; eſt-elle à table? » malheur aux Cuiſiniers, au laquais: ceci eſt » trop doux; l'autre plat eſt trop ſalé; la viande » eſt dure; la ſalade eſt trop longue; le deſſert » mal choiſi; les laquais ne devinent pas quand » on a ſoif; frappe-t'on une douzaine ou deux » de coups à la porte, de ce ton qui annonce une » perſonne de conſéquence? Milady jette ſa ſer- » viette, renverſe tout ce qui ſe trouve à ſon » paſſage, & en deux enjambées, traverſe la » ſalle à manger, pour voir par la fenêtre, ſi ce » n'eſt point ſon cher & féal, qui a trouvé quel- » que prétexte, pour quitter quelques minutes » plutôt, un diner où il y avoit bonne compa- » gnie, mais qui lui paroiſſoit ennuyeuſe, parce » qu'il n'y voyoit point l'objet de ſes affections.

» Eſt-ce lui ? le viſage s'épanouit ; on ouvre la
» porte ; l'appétit revient ; on dine ſur nouveaux
» frais. S'eſt-on trompé ? on revient triſtement
» à ſa place ; on fait deſſervir ; le viſage s'allon-
» ge ; les vapeurs arrivent ; on prend la réſolu-
» tion de bouder Milord ; on la tient deux mi-
» nutes ; & puis ſa préſence fait tout oublier. Je
» ne finirois pas, ſi je voulois vous détailler la
» diverſité qu'un peu d'amour met dans la vie ;
» peut-être auſſi eſt-ce la nouveauté de ces mou-
» vemens, qui m'amuſe, & qu'un peu d'habitude
» émouſſera les plaiſirs qu'ils me procurent ; en
» ce cas, une femme d'eſprit, comme moi, ne
» peut manquer de reſſource ; je prierai Mi-
» lord de me donner un peu de jalouſie ; & s'il
» n'a pas cette complaiſance pour moi, je pren-
» drai la peine de le rendre jaloux ; concevez-
» vous quelle variété cela mettra dans notre vie ?
» Oh ! je le répete, je ne crains pas le ſommeil ».

Tandis que Lady Hariote s'égaye ainſi ſur ſon amour, voici ce que la ſérieuſe & philoſophe Clarice lui prêche ſur les devoirs des femmes.
» L'abandon à la Providence devroit être la ver-
» tu de toutes les perſonnes de notre ſexe. Ele-
» vées dans le ſein d'une famille, où pour l'or-
» dinaire nous ſommes chéries, il faut s'y arra-
» cher pour paſſer ſous un joug étranger, ſans
» pouvoir prévoir notre ſort. Les hommes n'ont
» pas honte de deſcendre juſqu'à l'artifice, pour
» tromper une pauvre victime qui leur ſacrifie
» tout ce qui lui eſt cher, & lui font payer, le
» reſte de ſa vie, la contrainte où ils ſe ſont te-
» nus pendant quelque mois. Je ſuis même per-
» ſuadée que les hommes les plus raiſonnables
» ont de mauvais quarts-d'heures, dont il faut dé-

» vorer l'ennui. Je vous assure que j'eusse choisi
» la vocation à la vie Religieuse, si Dieu m'en
» avoit laissé le choix : j'ai lu quelque part, que
» si on faisoit un noviciat dans le mariage, il
» y auroit peu de professes; c'est pourtant l'état
» où Dieu veut le plus grand nombre; & nous
» devons prendre d'abord de bonnes mesures,
» pour alléger notre fardeau. Votre époux passe
» pour être le plus honnête homme du monde;
» mais on dit qu'il est de son pays, & qu'il ne
» dément point le proverbe, *Fier comme un
» Ecossois*. Je vous l'avoue, de tous les défauts
» c'est celui que je supporterois le plus volontiers
» dans un mari; parce qu'on en peut tirer parti
» dans quantité d'occasions, & qu'il n'y a rien
» de plus aisé, que de s'en mettre à couvert. Il
» n'y a qu'à respecter celui qui en est atteint.
» Je sais que ce mot vous a toujours révoltée :
» aimer son mari, passe, m'avez-vous dit sou-
» vent; mais de quel droit ces impérieuses créa-
» tures voudroient-elles nous réduire à un avi-
» lissement qui révolte. Non, ma chere amie,
» la soumission à un époux n'aviliroit pas la pre-
» miere de toutes les femmes : ce respect, cette
» soumission sont de droit divin; & nous devons
» être sûres que plus nous serons fidelles à rem-
» plir nos devoirs à cet égard, & plus nous pour-
» rons espérer d'être respectées à notre tour.
» N'avez-vous pas fait une remarque qui ne m'a
» pas échappé? J'ai peu vu de mariages où l'é-
» poux, entraîné par la coutume, ne donnât la
» droite à la future, en la conduisant à l'Autel.
» Cette marque de respect n'est plus de saison;
» le Prêtre remet les choses dans l'ordre, & aver-
» tit l'épouse des dispositions dans lesquelles

» elle doit entrer, en la faisant mettre à la gau-
» che de son époux ».

L'histoire du Baron d'Astie, mari de Clarice, forme un épisode qui termine le Roman. Le pere de sa mere étoit pauvre. Celle-ci avoit fait un riche mariage ; son époux étant mort, l'Intendant fit un procès pour des sommes prétendues avancées. La Baronne d'Astie perd ce procès : l'Intendant lui propose de marier son fils avec Rosette sa fille; la Baronne rejette avec dédain cette alliance. Quand son fils est en âge de choisir un état, elle l'envoie à Bordeaux chez un Avocat ; en chemin il rencontre Rosette, qu'il amene en Angleterre ; après bien des excroqueries, elle l'abandonne ; ensuite il en reçoit cette lettre :

» J'ai pitié de ton erreur, mon pauvre Baron ; » & je veux te prouver que tu n'as pas aimé une » ingrate, en te donnant les moyens de m'ou- » blier ; car ta folle passion pourroit te porter » à des extrémités dont je serois fâchée. Je te » jure, mon très-cher, que je ne t'ai pas trom- » pé quand je t'ai dit que je t'aimois ; & tu peux » te vanter d'avoir fixé ma legereté pendant trois » grandes semaines ; après ce tems, suffoquée » par la violence de tes beaux sentimens, je me » suis efforcée, par pure générosité, de te dégui- » ser le changement des miens ; j'ai soutenu assez » long-tems la gageure, pour me croire quitte » envers toi : mais en vérité, j'étois excédée ; » & je serois morte d'ennui, malgré les entr'ac- » tes que j'ai su ménager, si j'avois voulu fein- » dre plus long-tems. Si quelque chose peut te » consoler, c'est que ceux qui m'ont aimée avant » toi, n'ont pas été si bien traités, & que ceux » qui te succéderont, ne doivent pas s'attendre

à

» à une telle complaisance de ma part. Retourne
» planter tes choux, mon enfant ; c'est la seule
» chose dont je te crois capable. Si je t'eusse cru
» homme à surmonter les ridicules préjugés,
» j'eusse pû t'employer utilement pous nos in-
» térêts communs ; mais que faire d'un homme
» d'une probité gauloise, qui n'a pas l'esprit de
» comprendre que tout doit céder à la nécessité
» de jouir des agrémens de la vie, & que tout
» ce qui peut les procurer est légitime. Adieu,
» mon très-cher ; crois, sur ma parole, que tu
» ne seras jamais qu'un sot ».

Rosette avoit eu la précaution d'écarter son Amant, & de démeubler l'appartement pendant son absence ; le loyer étoit dû ; il y avoit d'autres créanciers ; le Baron fut conduit en prison ; il montra le françois à un prisonnier qui étoit arrêté pour les dettes de sa femme. Ce prisonnier exigeoit un rabais, puisqu'on ne l'avoit pas consulté en faisant crédit ; en attendant il vivoit tranquille dans sa prison. Cette ressource fournit la vie au Baron. L'Anglois qu'il instruisoit avoit une fille qui le venoit voir souvent ; le Baron la frisa quelquefois ; Rosette l'avoit instruit sur la parure ; il réussit. Un parent du prisonnier, Perruquier de profession, répondit pour le Baron & l'enmena chez lui ; il y fit connoissance avec M. Béker ; ce bon Prêtre lui fit ouvrir les yeux sur ses désordres, & l'engagea à écrire à sa mere, qui lui pardonna.

Le reste du Roman ne contient que la description des amusemens de Clarice à la campagne. Sa mere & son amie Lady Hariote viennent la voir ; & la correspondance finit.

On voit que l'Auteur s'est réservé la facilité

d'allonger cette hiſtoire ; on eſt curieux de revoir Clarice en poſſeſſion de ſes biens ; il ſera très-aiſé de faire encore quelques volumes.

Les *lettres de Madame du Montier à ſa fille*, quoique publiées ſous le nom de Madame le Prince de Beaumont, ne ſont point d'elle. Elle n'a fait que les retoucher, & y a peut-être ajouté quelques réflexions. Les Libraires de Lyon les ont d'abord imprimées en un volume ; & le Roman n'étoit point achevé. Madame de Beaumont en retouchant l'Ouvrage, a donné une fin au Roman ; & les mêmes Libraires, en le publiant en deux volumes, l'ont orné du nom de cette dame. Voilà ce qui a fait mettre ce livre au nombre de ſes productions littéraires.

A l'égard de ſon Journal, ſous le titre de *nouveau magazin françois, ou Bibliothéque inſtructive*, on doit le regarder comme un recueil fait par pluſieurs mains, & dont le fonds ne conſiſte qu'en extraits, notices de livres, nouvelles, contes, hiſtoires, diſſertations, &c. que diverſes perſonnes fourniſſoient à Madame de Beaumont. On peut donc réduire ſes principaux Ouvrages à ceux dont je viens de vous entretenir, parmi leſquels il y en a pluſieurs qui ont attiré l'attention du public. On a ſurtout admiré avec quel art elle ſait ſe mettre à la portée des enfans qu'elle inſtruit, ſans dégouter les perſonnes raiſonnables. Ses livres de morale renferment d'excellentes leçons ; on ne peut trop louer l'adreſſe de l'Auteur à déguiſer le ſérieux de l'inſtruction, ſous les agrémens de la fable & de l'hiſtoire, & ſon talent à fixer l'eſprit des jeunes gens, par l'air ſimple, naturel, inſinuant de ſon ſtile.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

IL y a, Madame, plus de vingt-deux ans, que Madame du Bocage, par un Poëme couronné à Rouen, sa patrie, fit briller les premieres étincelles de ce feu poëtique, qui devoit la rendre un jour l'émule d'Homere & de Milton. Plus curieuse de connoître ses écrits, que les diverses circonstances de sa vie, vous n'attendez de moi aucun détail ni sur sa famille, qui se nomme le Page, & elle Marie-Anne; ni sur son mariage fait en Normandie avec M. Joseph du Bocage; qui possédoit une Charge dans la Finance, & dont elle est veuve depuis deux ans. Un égal amour pour les lettres, une parfaite conformité de caractere, une fortune aisée, & des amis choisis firent la douceur de leur union, & l'agrément de leur société. Paris étoit leur séjour ordinaire, & l'étude, leur principale occupation. Nous avons un Recueil de quelques Piéces traduites de l'Anglois, par M. du Bocage; & Madame son épouse nous a donné trois volumes d'Œuvres diverses, dont je vais vous entretenir. Je commence par le *Paradis terrestre*, Poëme en six chants, qui est moins une traduction, qu'une imitation libre du célebre Milton; & c'est sur ce ton que Madame du Bocage nous l'annonce.

Madame du Bocage.

Le Paradis terrestre.

» Entraînée par le desir de plaire à ma nation, » en me conformant à son goût, je ne crains » point le reproche que me feront les Anglois, » sur les changemens que j'ose faire à un Poëme » qu'ils ont en vénération . . . .

» J'abrége beaucoup le récit du combat des » Anges, dont les peintures me paroissent trop » fortes, pour être rendues par mes foibles » craïons, & crois pouvoir retrancher, comme » étrangeres au sujet, les comparaisons prises » de la fable, les jeux des diables dans les en- » fers, plusieurs autres morceaux, qu'il seroit » inutile de détailler. . . . .

» Le Poëte Anglois crut, avec raison, pou- » voir peindre des couleurs les plus vives, les » feux purs d'Adam & d'Eve. J'ai tâché d'imiter » la simplicité expressive de son coloris, en re- » présentant la nature dans ces heureux tems, » où les mots d'art & d'indécence étoient in- » connus ».

Madame du Bocage voulant imiter, non traduire, a resserré dans six chants, la matiere des douze livres qui servent de division au Poëme de Milton. Elle s'est servie de plusieurs images du Poëte Anglois ; mais elle les a placées différemment; vous les trouverez dispersées dans la traduction. Voyons d'abord comment elle décrit le Paradis Terrestre.

Dans les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre & le joint dans sa course,
Se présentent d'Eden les jardins enchantés :
Là, d'un premier Printems tout offre les beautés :
Des Cédres, des Palmiers élevés jusqu'aux nues,
De ce séjour charmant forment les avenues.
Sur l'or & les saphirs serpentent les ruisseaux ;
Et dans les prés naissans bondissent les troupeaux :
Aux approches du loup l'agneau paroit sans crainte ;
Le lion est docile & le renard sans feinte ;

Les arbres en tout tems, pleins de fruits, pleins de fleurs,
De l'éclatante Iris imitent les couleurs.
La rosée y répand une manne divine ;
L'aspic est sans venin, la rose sans épine ;
Les dons que la nature y prodigue au hazard,
Par leurs charmes divers, passent l'effort de l'art.
Tel est l'heureux empire où vit, dans l'innocence ;
Le premier des humains que nourrit l'abondance ;
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs ;
L'air pur n'est agité que par les doux zéphirs ;
Leur haleine l'embaume ; & leurs aîles légeres
Y portent les parfums des terres étrangeres.
Satan même eût senti ses tourmens s'y calmer ;
Mais, dans le désespoir, rien ne sauroit charmer.
Il menace, & des monts abandonne la cime :
Transporté par la haine, inspiré par le crime,
Il s'abat dans Eden, comme un loup ravisseur
S'élance sur sa proie, & trompe le Pasteur.
A peine de ces lieux franchit-il la barriere,
Qu'un arbre, à ses desirs, offre sa tête altiere :
Il y fixe les yeux, se transforme en vautour,
Y vole, & du sommet contemple ce séjour.
Des moissons qu'il produit, le nombre & les délices,
Pour l'esprit infernal sont autant de supplices.
Dans les objets vivants qu'enferment ces beaux lieux,
Deux Etres distingués frappent surtout ses yeux :
Par le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paroissent les Rois de toute la nature ;
Les charmes, les vertus & la félicité
Entr'eux sont partagés, mais non l'autorité.
Leur sexe est différent, ainsi que leur puissance ;
L'un tient l'autre soumis à son obéissance.
Adam unit la force à la beauté des traits ;

Eve joint la douceur aux plus brillans attraits.
Les zéphirs caressant ses tresses voltigeantes,
En font souvent un voile à ses graces naissantes;
Non qu'elle veuille aux yeux dérober tant d'appas ;
Son ame, de la honte, ignore l'embarras;
Doit-on rougir des dons que nous fait la nature?
Effrayant déshonneur, né d'une source impure,
Tyran de nos plaisirs, tu portes dans le cœur,
Le trouble, les remords, la honte & la terreur.
Ce couple fortuné, riche dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu, n'en craint point la présence
A l'ombre des jardins rafraîchis par les eaux,
Les charmes du loisir suspendoient leurs travaux:
Ce terrain n'exigeoit que les soins nécessaires,
Pour goûter le repos, & des mets salutaires;
Sur des bancs de gazon, ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portoient des fruits & des odeurs:
Leur faim les rassasie; & dans l'écorce dure,
Pour éteindre leur soif, ils puisent une eau pure:
Les propos enchanteurs, les doux ravissemens,
Tout ce qu'amour inspire à de jeunes Amans,
Seuls habitans du monde, heureux, & sans allarmes;
De ce repas champêtre embellissent les charmes.

Satan pénetre dans ce lieu de délices, transformé en Vautour, se perche sur un arbre, apperçoit Adam & Eve; leur beauté & leur bonheur l'étonnent; il les écoute; apprend qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'arbre de la science; & il espere de leur faire transgresser cette loi. L'Ange qui préside au soleil, avertit Gabriel, qu'il est entré dans le jardin un esprit pervers; Gabriel promet de le trouver. En-

tretiens d'Adam & d'Eve à la fin du jour, dans leur Berceau nuptial.

Chere Eve, dit Adam, tu vois l'instant tranquille,
Où les êtres vivants rentrent dans leur asyle:
L'exercice a son tems, ainsi que le sommeil;
Quittons nos doux travaux, demain dès le réveil,
De ces eaux dont nos soins detourneront la source,
Dans ces fertiles prés nous réglerons la course:
Mais sur nous le sommeil va verser ses pavots:
La nature le veut: livrons-nous au repos.

La mere des humains dit d'une voix touchante,
A tes vœux, cher époux, mon ame complaisante,
Ne sçait que t'obéïr: de Dieu telle est la loi:
Tu tiens de lui ta régle: Eve la prend de toi.
Avec toi tout me charme; heureuse en ces demeures,
J'oublie, en te parlant, les saisons & les heures:
Mais le frais du matin, le lever du soleil,
Les concerts des oiseaux annonçant leur réveil;
Ces fruits encor brillans des larmes de l'aurore,
Le doux parfum des fleurs que nous voyons éclore,
L'air pur de ce beau soir, le silence, la nuit,
La lune dont l'éclat m'enchante & nous conduit,
Les yeux du Firmament & leur céleste flamme,
Sans toi n'ont rien de doux, rien qui plaise à mon ame;
Et ta présence unie à ces trésors divers,
Me rend le jour plus pur, les Arbrisseaux plus verts;
Tout flatte ici le goût, l'odorat & la vue,
La douceur de ces biens à notre ame est connue.
Mais pourquoi dans les Cieux tant de flambeaux épars,
Tandis que le sommeil en prive nos regards?

Tes discours enchanteurs & remplis de sagesse,
De mon cœur, dit Adam, augmentent la tendresse;
Je voudrois contenter tes desirs curieux;
Ces astres que le jour éclipsoit à nos yeux,
S'élevent par dégrés; & sur la terre & l'onde,
Au défaut du soleil, sont les flambeaux du monde;
Quand nos yeux sont fermés, leurs feux étincellans,
Guident sur ces remparts nos gardes vigilans.
Ils célebrent le Dieu qui renferme en lui-même
L'ordre de l'Univers joint au bonheur suprême;
Tu sais que, jour & nuit, par de brillans concerts;
Ces célestes esprits font retentir les airs.

En conversant ainsi, ce couple aimable & tendre,
Au berceau de l'hymen s'empresse de se rendre;
Le Créateur choisit, pour enchanter leurs sens,
Ce lieu que la nature enrichit de présens.
Au myrthe l'Oranger joint ses branches fertiles;
Y parfume les airs, ombrage ces asyles;
Les Zéphyrs en silence y flattent les ormeaux;
Sur le sable sans bruit serpentent les ruisseaux;
Nul insecte importun n'oseroit y paroître;
De loin les animaux y respectent leur maître;
Et jamais le sommeil n'y craint l'éclat du jour:
Des plus brillantes fleurs, Eve orna ce séjour:
Sur son lit nuptial que couvre la verdure,
Ses graces, ses appas (son unique parure)
Par ses soins amoureux sont encore embellis;
Son teint ternit l'éclat des roses & des lis.

Ces époux de leur voix unissant l'harmonie,
Exaltent du Très-Haut la puissance infinie;
Nul Ministre aux Autels ne reçoit leurs sermens

Exempts d'inquiétude, & ſans déguiſement,
Pour jouir des tranſports d'une heureuſe innocence,
Eve aux deſirs d'Adam ſe livre ſans défenſe :
De leurs tendres amours rien n'altere les feux :
Du lien conjugal le Ciel ſerra les nœuds :
L'homme en poſſéde ſeul la félicité pure ;
Ses ſages loix ont mis l'ordre dans la nature ;
De-là, les tendres noms & de pere & de fils :
Les charmes de ſes nœuds rempliſſent mes écrits :
Puiſſent-ils des époux rendre le cœur fidele !
Tendre hymen ! du bonheur, ſource perpétuelle,
Dans tes douceurs l'amour trouve ſes traits conſtants :
Il allume à tes feux ſes flambeaux éclatants,
Et ſe plait à régner ſur ton durable empire ;
Non, dans les yeux trompeurs, ni l'attrayant ſourire
Des objets dangereux qui vendent leurs appas ;
Qui feignant des tranſports que leur cœur ne ſent pas,
Se livrent ſans deſirs, & ſe pâment ſans joie :
De leur art ſéducteur l'Amant rendu la proie,
Dans ſa folâtre ivreſſe adore des attraits,
Qu'il mépriſe & promet de ne revoir jamais ;
L'amour fuit les cœurs faux, intéreſſés, volages.

Couchés nuds ſur des fleurs, qu'ombragent tes feuillages,
Les bras entrelacés, les deux jeunes époux
S'endorment aux concerts des Roſſignols jaloux.
Les roſes ſur leur lit pleuvent en abondance :
A mille autres, le jour donne bientôt naiſſance :
Couple heureux ! pour garder un ſi parfait bonheur,
Du deſir de ſçavoir préſervez votre cœur.

Gabriel envoye des Anges pour veiller ſur le lit nuptial des deux époux. Ils découvrent près

dè l'oreille d'Eve, l'ennemi qui la tente en songe; ils l'entourent; la frayeur le saisit; il s'enfuit du Paradis. Eve, à son réveil, raconte à son mari, le songe qui l'a effrayée pendant la nuit.

L'Amante de Titon, en répandant des larmes,
A peine à l'Orient eut dévoilé ses charmes,
Qu'Adam ouvre les yeux & s'arrache au sommeil;
Le calme de son cœur ne craint point le réveil:
Le vent frais du matin agite le feuillage,
Et des hôtes de l'air lui porte le ramage;
Mais il s'étonne enfin que leurs chants & le jour
N'éveillent point encor l'objet de son amour.
Les cheveux d'Eve épars, la rougeur qui l'enflâme,
Peignent dans son sommeil le trouble de son ame;
Adam saisi de crainte, & d'amour transporté,
De sa charmante épouse admire la beauté.
Le réveil, le repos, tout lui prête des charmes:
Tant d'appas réunis suspendent ses allarmes;
Il lui serre la main, calme un moment ses feux,
Et d'une voix semblable au zéphir amoureux,
Qui murmure de joie aux approches de Flore,
Fait entendre ces mots à celle qu'il adore.

Chere Eve, don des Cieux, source des vrais plaisirs,
Objet toujours nouveau de mes tendres desirs;
Eveille-toi: l'aurore à nos soins nous rappelle;
La verdure a repris une fraîcheur nouvelle:
L'onde joint son murmure aux concerts des oiseaux;
Mille naissantes fleurs ornent ces arbrisseaux;
L'abeille en vient puiser la liqueur la plus pure;
Nous perdons le moment d'admirer la nature,
Et les heureux succès de nos soins assidus.

Il dit : Eve l'embrasse ; & ses sens éperdus
Lui dictent ce discours qu'exprime sa voix tendre :
Que mon cœur est ravi de te voir, de t'entendre !
Les erreurs du sommeil m'ont souvent retracé
Nos amoureux projets, notre bonheur passé.
Cette nuit, Dieu puissant ! (ah ! quel funeste songe !)
Est-ce une vérité ? Seroit-ce un vain mensonge ?
Quel trouble a, près de toi, saisi mes sens surpris !
Le son d'une voix douce a frappé mes esprits ;
Il me sembloit t'entendre : Eve, viens, disoit-elle ;
Ne perds point une nuit & si fraîche & si belle :
Ces astres que tu vois, brillent pour t'éclairer ;
Ce sont les yeux du Ciel ouverts pour t'admirer.
Tandis que le sommeil te cache leur lumiere,
Ils parcourent envain la céleste carriere.
A ces mots, je me leve, & crois suivre tes pas ;
Je cours en te cherchant ; ton ombre fuit mes bras.
Seule dans ces forêts, je dirige ma route,
Vers l'arbre défendu que j'admire & redoute :
Les flambeaux de la nuit, le trouble de mes sens
M'en rendent les fruits mûrs encor plus ravissants.
Soudain à mes regards il se présente un Etre
Semblable aux purs esprits qu'ici l'on voit paroître ;
Les zéphirs agitoient ses cheveux parfumés ;
Sur l'arbre défendu fixant ses yeux charmés,
Depuis long-tems, dit-il, après toi je soupire :
Qui pourroit me priver d'un bien que je desire !
Il s'avance ; & bientôt d'un téméraire bras,
Atteint le fruit fatal qui cause le trépas ;
Il le goûte sans crainte ; ô funeste entreprise !
Tandis que ma terreur égale ma surprise,
Dans sa joie il s'écrie : arbre mistérieux !

Tes dons ainsi ravis, m'en sont plus précieux ;
Ne serois-tu créé que pour l'être suprême ?
L'homme, par ton pouvoir est égal à Dieu même :
Plus on partagera la source du bonheur,
Plus on verra de gloire à son premier Auteur.
Eve, poursuivit-il, souveraine du monde,
Pour recueillir ces biens, que ta main me seconde ;
Transformant ton essence & t'élevant aux Cieux,
Qu'ils rendent ton destin pareil au sort des Dieux.
A ce discours flatteur, soudain l'esprit céleste
Sur mes levres porta le fruit doux & funeste ;
Qu'il me parut exquis ! mon ame au même instant
Pour ce fruit merveilleux eut un desir constant.
Avec l'esprit céleste au Ciel déjà montée,
Au séjour du soleil je me crus transportée.
Tandis que mes regards admiroient l'Univers ;
Mon guide disparut ; je retombai des airs :
Un sommeil plus profond calma mon ame émue.
Quel charme ! à mon réveil Adam s'offre à ma vue ;
Et les nouveaux objets qui troublerent mes sens,
Sont des songes légers, enlevés par les vents.
O moitié de moi-même, & la plus accomplie,
Je sens, dit-il, l'effroi dont ton ame est remplie :
Ces fantômes confus inspirent la terreur ;
Auroient-ils pour principe une coupable erreur ?
Non : d'un dessein pervers, la subite apparence,
Dans ton cœur créé pur, ne put prendre naissance :
Notre ame, tu le sais, est par divers ressorts
Soumise à la raison qui regle leurs accords ;
L'imagination au second rang placée,
Par l'organe des sens engendre la pensée :
Des objets différents elle se peint les traits ;
La raison les efface, ou les rend plus parfaits ;

De-là le jugement naît avec la science :
L'homme dans le sommeil privé de connoissance,
Est en proie aux erreurs que lui dictent les sens ;
De la vérité même ils prennent les accents :
Les bizarres portraits & les vains assemblages,
Dont la mémoire prompte offre alors les images,
Viennent des traits récents gravés dans le cerveau.
De nos derniers discours ton songe est le tableau ;
Mais d'étranges couleurs en chargent la peinture.
Pour un mal à venir, n'en tire point d'augure ;
Non : sans la volonté rien ne corrompt le cœur ;
D'un crime qu'en dormant tu vis avec horreur,
En veillant, ton esprit n'eût point été complice :
Je te connois, belle Eve, & je te rends justice ;
Que ce nuage obscur ne couvre plus tes yeux :
Reprends ton air serein ; jouis de ces beaux lieux ;
Leve-toi ; retournons cultiver nos campagnes :
Déjà le jour naissant peint le front des montagnes ;
L'étoile du matin fuit l'éclat du soleil ;
Nos troupeaux par leurs cris annoncent le réveil ;
Et des plus doux parfums pour exhaler l'essence,
La jonquille & le myrthe attendent ta présence.

Dans un profond silence, Eve verse des pleurs ;
Mais ces mots consolants dissipent ses frayeurs ;
Le trouble de son ame avoit terni ses charmes :
Les levres d'un époux recueillirent ses larmes :
Dans leurs embrassements leur crainte s'éclipsa.

Dieu envoye Raphael avertir l'homme d'être en garde contre les artifices du démon tentateur. L'Ange arrive en effet ; Adam l'invite à se reposer à l'ombre de son berceau. Raphael apprend à

Adam, que son ennemi est le même Satan, qui entraîna une partie des Légions du Ciel dans la révolte. Adam lui raconte ce qui s'est passé depuis sa création; comment Dieu lui donna une compagne, & leur premiere entrevue.

. . . . Je vis le jour paroître
Tel qu'il frappe les yeux au moment du réveil;
Couché sur le gazon, je sortis du sommeil:
Mes regards étonnés vers les Cieux se tournerent;
Mes membres engourdis sur mes pieds se leverent:
Je vis dans les vallons serpenter les ruisseaux:
Les bois retentissoient du doux chant des oiseaux:
Qu'avec ravissement j'admirai la nature!
Fixant enfin les yeux sur ma propre structure,
Je m'agite; je veux essayer mes ressorts;
J'avance, & je les sens m'obéir sans efforts.
Peignez-vous cet instant & ma surprise extrême;
Sans savoir où j'étois, & m'ignorant moi-même,
Je cherche à m'exprimer: soudain je rends des sons.
Pour tant d'objets nouveaux, je forme divers noms:
J'interroge le Ciel & toute la nature.
Brillantes eaux, disois-je, & vous fleurs & verdure,
Toi, soleil, dont l'éclat embellit ce séjour,
Dites: le savez-vous. Qui m'a donné le jour?
Je ne tiens point de moi le pouvoir qui m'anime:
Mon Créateur, sans doute, est un être sublime;
Instruisez-moi: comment dois-je ici l'adorer?
Je m'adresse aux objets que je vois respirer;
Aux accents de ma voix, tout demeure en silence:
Attentif, inquiet, errant dans l'ignorance,
Chaque être différent fixe mes yeux surpris.
Un desir curieux ranime mes esprits;

Et mes pas incertains précipitent leur course ;
Dieu m'arrête, & me dit : de tout je suis la source ;
Parle, que cherches-tu ? Je puis tout te donner :
La joie & le respect m'avoient fait prosterner ;
Leve-toi, poursuit-il, jouis de ma présence :
Contemple ces beaux lieux, ils sont sous ta puissance ;
N'appréhende jamais d'en épuiser les dons ;
Mais il est au milieu de ces amples moissons,
Près de l'arbre de vie, un arbre redoutable :
Te rendant plus savant, il te rendroit coupable :
Crains d'en goûter les fruits ; crains d'enfreindre une loi
Que je te donne ici pour gage de ta foi :
La mort suivroit de près ta désobéissance :
De ton heureux état perdant la jouissance,
Du crime & des remords tu sentirois les maux.
D'un ton ferme & sévere, il prononça ces mots :
Le son en retentit encore à mes oreilles ;
Bientôt d'un front plus doux, l'Auteur de ces merveilles,
En m'établissant Roi de ce vaste Univers,
Rassembla sous mes yeux les animaux divers.
Leur nombre m'étonna ; mais mon inquiétude
Cherchoit un autre objet dans cette solitude ;
J'osai porter mes vœux à la Divinité. . .
Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté !
Auteur de la nature, ô substance suprême,
Te peux seul, Dieu puissant, te suffire à toi-même ;
Mais dans la solitude où je me vois réduit,
L'abondance des biens que ce climat produit,
Ne remplira jamais le desir qui m'enflamme :
Je ne sais quel objet manque aux vœux de mon ame.
Ces êtres animés que tu mets sous mes loix,
Sans pouvoir me comprendre accourent à ma voix !

De ſentir tes bienfaits, leur cœur eſt-il capable ?
Pour partager tes dons, donne-moi mon ſemblable ;
Réponds à mes deſirs : acheve mon bonheur.
J'obtins ces mots ſacrés du puiſſant Créateur :
Dans tes vœux réfléchis, j'admire mon Ouvrage ;
Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre & ſage :
J'ajoûte à tant de dons l'objet de tes deſirs ;
Tu trouveras bientôt pour combler tes plaiſirs,
Un Etre intelligent, image de toi-même.

Dieu ceſſa de parler (ou dans mon trouble extrême,
Ne pouvant ſoutenir le céleſte entretien,
Je demeurai ſans force & n'entendis plus rien.)
De mes reſſorts nouveaux ſoudain je perds l'uſage ;
Du néant d'où je ſors je retrouve l'image :
Sur un mont émaillé de verdure & de fleurs,
L'eſpoir livra mon ame à des ſonges flatteurs ;
Le ſommeil réparant mes forces épuiſées,
De tous mes ſens fut maître, & non de mes penſées.
En eſprit je vis Dieu dérober de mon ſein
Une part de moi-même, & bientôt de ſa main
M'en former pour compagne une figure humaine :
Ainſi de l'Univers naquit la Souveraine :
Tout ce que la nature étale de beautés,
L'accord de ſes appas l'offre aux yeux enchantés.
Son aſpect raviſſant produiſit en mon ame
Ce feu doux & ſecret qui l'agite & l'enflamme ;
Par ſon pouvoir mon cœur plein de ſaiſiſſemens,
Pour la premiere fois ſentit ces mouvemens.
Cet objet diſparut ; & ſoudain la triſteſſe,
De mes ſens interdits ſe rendit la maîtreſſe :
Je m'éveille ; je cours & le cherche en tous lieux,

Reſolu

Résolu, si jamais il ne frappoit mes yeux,
De vivre sans plaisirs, sans bonheur & sans joie :
A cet instant, vers moi le Créateur l'envoye ;
Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant,
Dont mon ame admiroit les appas en dormant,
Ses célestes regards retracent à ma vue,
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Je ne pus en silence, étouffer mon ardeur ;
Grand Dieu! je m'écriai, tu combles mon bonheur :
De tes dons infinis, voici le don suprême :
Sous des traits différents, c'est un autre moi-même :
Je vais donc posséder l'objet de mes desirs.

Eve apperçoit ma joie ; elle entend mes soupirs ;
Près de moi son penchant la presse de se rendre ;
Mais le trouble secret qui l'oblige à m'attendre,
De ses transports naissants suspend la vive ardeur.
J'approche ; à mon abord une tendre pudeur
Fait détourner ses pas, lui fait baisser la vue ;
Je la suis ; & bientôt une force inconnue,
Après un foible effort, la livre entre mes bras.
Au berceau nuptial je dirige ses pas.
Par l'éclat de son teint elle effaçoit l'aurore ;
J'embrasse avec transport la beauté que j'adore :
Pour hâter mes plaisirs, la nuit couvre les champs :
L'Hymen est célébré par vos célestes chants.
L'air jusqu'à nos échos en porte l'harmonie,
Le tendre Rossignol y joint sa mélodie ;
Et les zéphyrs ravis, plus amoureux des fleurs,
De la feuille agitée emportent les odeurs.
Envoyé du très-Haut, je viens de vous décrire
Mon suprême bonheur dans ce terrestre empire :
La nature infinie en sa diversité,

De mes ſoins curieux flatte l'activité ;
Mais de tant de tréſors, le choix, la jouiſſance
N'uſurpent ſur mon cœur qu'une foible puiſſance ;
Et près du ſeul objet d'où naiſſent mes plaiſirs,
Un feu ſecret ſans ceſſe enflamme mes deſirs :
Ma raiſon de mes ſens ne ſe rend plus maîtreſſe.
Oui, j'ai pour ma compagne, un excès de foibleſſe ;
Ou de ſes doux regards l'attrait eſt trop puiſſant.
Tant d'appas n'auroient-ils qu'un charme éblouiſſant ?
Le Ciel pour les former affoiblit-il mon être ?
Quel trouble me ſaiſit en la voyant paroître !
Ses conſeils, à mon gré, plus juſtes que les miens,
Contraignent mes deſirs à ſe ſoumettre aux ſiens ;
Je céde à ſon pouvoir : près d'elle je m'oublie ;
Et ma ſageſſe même a l'air de la folie.

L'Ange qui voit Adam trop rempli de ſes feux,
Calme, par ce diſcours, ſes tranſports amoureux :
Modere tes ardeurs : la beauté qui t'enflamme,
Doit régner ſur ton cœur, ſans aſſervir ton ame.
Tu ſais que ſon pouvoir réſide en ſes attraits :
Songe que ta raiſon l'emporte ſur ſes traits ;
(L'eſtime de ſoi-même eſt ſouvent néceſſaire)
Mais conduis ſans fierté l'objet qui veut te plaire ;
Dans ſes regards, le Ciel, pour combler ton bonheur,
Au pouvoir de leurs feux réunit la douceur,
Et lui fit des vertus dignes de ta tendreſſe ;
Crains à ſes yeux perçants de montrer ta foibleſſe ;
Pour lui faire eſtimer les dons les plus parfaits,
Préfere ſes vertus à ſes brillants attraits ;
Aux douceurs de l'amour livre-toi ſans allarmes :
Mais de la paſſion crains les dangereux charmes ;
Le véritable amour enflamme ſans fureur ;

Il éclaire l'eſprit, il éleve le cœur ;
Et de la volupté fuyant l'attrait funeſte,
Son feu pur par dégrés mene à l'amour céleſte.

Satan revient dans Eden, ſe préſente à Eve ſous la figure du ſerpent, & lui perſuade de manger du fruit défendu. Il commence ainſi ſa harangue.

Souveraine des Cieux, de la Terre & des Eaux,
Sans ſurpriſe, à ma voix daignez prêter l'oreille ;
De ces lieux vos appas ſont la ſeule merveille :
Tournez vers moi ces yeux dont les traits raviſſants
M'entraînent ſur vos pas, & regnent ſur mes ſens.
Beauté que la nature avec plaiſir vit naître,
Tout s'arrête en extaſe en vous voyant paroître :
Mais ces êtres bornés ne peuvent diſcerner
Les préſents dont le Ciel a voulu vous orner.
Un ſeul en ſait le prix ; eſt-ce aſſez d'un hommage,
D'un objet ſi parfait, quel eſt le vrai partage ?
L'encens & les honneurs dus aux êtres divins.
L'organe d'un ſerpent qui rend des ſons humains,
Vous ſurprend, je le vois : ſuivez-moi pour apprendre
Où j'ai puiſé les ſons que vous venez d'entendre.
Doué du ſeul inſtinct qu'on trouve aux animaux,
Errant ſans réfléchir entre ces arbriſſeaux,
Je cherchois l'aliment à mon goût convenable :
J'apperçois entre tous un arbre remarquable ;
Les fruits dont ſes rameaux étalent les couleurs,
Des plus rares parfums exhalent les odeurs.
Dans la ſoif que toujours ces tréſors font renaître,
Je m'élance ſur l'arbre, ardent à le connoître :
Enivré de ſes dons, mes ſens dans le moment

Eprouvent ſans effort un ſubit changement ;
Mon être illuminé, d'une plus pure eſſence,
Reçoit, entend, connoit la ſublime ſcience.

Eve fait d'abord quelques difficultés d'écouter des propos ſi contraires aux ordres de Dieu; mais elle ſe laiſſe perſuader par la ſuite du diſcours que lui tient le ſerpent, pour la raſſurer.

Reine de l'Univers, craignez-vous de périr
Par des mets deſtinés à charmer, à nourrir ?
Vous me voyez vivant : j'en goûtai ſans obſtacles ;
C'eſt pour vous que le Ciel enfanta ces miracles ;
Il doit vous admirer, quand par un noble effort
Pour chercher le ſavoir, vous braverez la mort.
Par ce fruit, ſi mes ſens dégagés de leur chaîne
Parviennent au dégré de la raiſon humaine,
Vous obtiendrez ainſi la ſageſſe des Dieux.
Que peut la mort ſur vous ? Vous priver de ces lieux ?
On vous verroit bientôt régner dans l'empirée.
Quelle horreur pour ces fruits vous eſt donc inſpirée ?
Un pouvoir envieux défendit d'en goûter.
Le ſavoir ſeroit-il un don à redouter ?
Non, nulle autorité ne ſauroit vous réduire
A vous priver d'un bien dont l'effet eſt d'inſtruire.
Sans balancer, Déeſſe, acceptez ces préſents :
En éclairant l'eſprit, ils enchantent les ſens.
Il dit : & ces diſcours dictés par l'impoſture,
Du vrai dans l'ame d'Eve ont la vive peinture :
Elle s'avance, héſite, admire, ſe repent,
Penſe voir la raiſon ſous les traits du ſerpent;
Sa louange long-tems murmure à ſes oreilles.

De l'arbre défendu contemplant les merveilles ;
Dans ses ardents desirs elle y fixe les yeux.
Que j'aspire, dit-elle, à tes biens précieux !
L'ame par ton pouvoir est instruite & ravie ;
Que servent tes présents, s'ils privent de la vie !
Change-tu pour nous seuls tes douceurs en poisons ?
Les brutes, sans danger, jouissent de tes dons !
Le serpent vit encore, & paroit sans malice :
Dois-je dans ses conseils redouter l'artifice ?
Il m'invite à chercher la gloire & les plaisirs :
Qui peut dans ce projet contraindre mes desirs ?
Possédons, sans tarder, la suprême science.

Eve n'a pas plutôt mangé de ce fruit défendu, qu'elle veut que son mari en goûte comme elle ; Adam a la foiblesse de se laisser séduire : il semble même se féliciter de son crime.

Chere épouse, ces fruits ont produit en mon ame
Une joie inconnue, une plus vive flamme.
Que de transports ardens manquoient à nos amours !
Quels moments ! jouissons du plus beau de nos jours.
Depuis l'heureux instant qui te donna naissance,
Jamais tes traits sur moi n'eurent tant de puissance ;
Tes graces à mes yeux ont de nouveaux appas.
Eve sourit, soupire & vole dans ses bras ;
D'un Bocage de fleurs, l'ombre odoriférante
Couvre de leurs transports l'ivresse renaissante :
Sur les gazons, témoins de leurs brûlans soupirs,
Le calme du sommeil termine leurs plaisirs.

Quand le feu de leurs sens perdit sa violence,
Les songes ténébreux fils de l'Intempérance,
De leurs esprits troublés bannirent le sommeil :

Pour la premiere fois accablés au réveil,
L'un & l'autre surpris, sur soi fixe la vue;
Leur cœur est agité d'une honte inconnue;
La nudité les blesse; & leurs yeux éclairés
Apperçoivent l'erreur de leurs sens égarés;
L'innocence les fuit, le voile se déchire;
Sur un bonheur passé, leur ame envain soupire:
Pour eux un seul instant change tous les objets.
Les sombres passions, le trouble, les regrets,
Des reproches cruels aigrissent leurs allarmes;
De leurs yeux obscurcis sort un torrent de larmes;
Et déjà la raison ne regle plus leurs sens.
Le silence succéde à des gémissemens;
A leurs propres regards ils veulent se soustraire;
Ce couple consterné joint un bois solitaire,
Fuit le jour, & d'accord cherche un feuillage épais,
Qui de la nudité leur dérobe les traits;
Ils voilent les dehors; mais la honte cruelle
En leur sein criminel vit & se renouvelle.

Dieu irrité du succès de Satan, & de la désobéissance de l'homme, prononce son arrêt. Adam consterné, rejette les consolations d'Eve: elle l'appaise. Le Ciel, touché de leurs prieres, envoie Michel leur annoncer que le moment de leur mort est différé, mais qu'ils sont bannis pour jamais, du Paradis terrestre. Eve désolée, répand un torrent de larmes, & dit:

J'espérois en ces lieux finir mes tristes jours;
On m'en bannit: pourquoi prolonge-t-on leur cours?
Bois qui m'avez vu naître, agréable prairie,
Toi, berceau nuptial, ombre que j'ai chérie,

Echos qui m'entendez, instruits par les zéphirs,
Pour la derniere fois, rendez-vous mes soupirs ?
Fleurs, ne verrai-je plus vos couleurs éclatantes;
Quelles mains soutiendront vos tiges languissantes ?
Tribut de mes travaux, lieux chers à nos amours,
Faut-il de vos attraits m'éloigner pour toujours ?
En proie à la douleur, aux remords, aux orages,
Où fuirai-je! & comment vivre en des lieux sauvages ?

L'Archange Michel découvre à Adam, dans une vision, les différens climats de la terre, & les maux de sa postérité.

Des folles passions, vois ta race enivrée.
Tandis qu'Eve au sommeil, par mes soins est livrée,
Eloignons-nous; montons sur ce roc escarpé.
Le pere des humains, de regrets occupé,
Suit le guide divin. A ses yeux la nature
Offre tous les climats, peint la race future.
De l'Africain farouche il voit les champs brûlés,
Les bords américains par le fer désolés,
Le luxe asiatique enfanter la mollesse,
L'Europe abandonnée à la premiere ivresse :
Partout il voit voler le démon des combats,
Et les mortels armés tourner contre eux leurs bras :
L'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'envie,
Des concurrents jaloux excitent la furie;
Souvent même à la haine entraînés par l'amour,
Ils semblent plus ardens à se priver du jour;
Sur ses rivaux détruits chacun fonde sa gloire :
Dans le meurtre & le sang tous cherchent la victoire.
La Justice en fuyant la cour de ces vainqueurs,
Laisse la politique y marquer leurs fureurs;

Et de vils courtiſans exilent de leur vue,
La vérité vantée & toujours méconnue.
Le trône environné de ces flateurs adroits,
Des ſujets opprimés anéantit les droits ;
La vertu ſans crédit voit triompher l'intrigue ;
L'orgueil a les honneurs qu'on n'obtient que par brigue.
La coupe de l'hymen ſe remplit de poiſons ;
Dans le ſein des Amans naiſſent les trahiſons ;
Des feux vifs & flateurs, mais nourris d'artifices,
Aux yeux qu'ils ont charmés creuſent des précipices.
Plus loin dans des cités, les feſtins & les jeux
Des nombreux habitans ſemblent combler les vœux.
Mais la guerre inteſtine y diſtile ſa rage ;
Et ce calme apparent ſe transforme en orage.
Ces Temples, ces Palais, élevés par l'orgueil
De leur maître, en tombant, deviennent le cercueil.
Tout s'arme ; on voit partout naître le fanatiſme,
Mille Divinités ou l'aveugle Atheïſme :
De ſon opinion chaque mortel épris,
Voudroit à ſes erreurs aſſervir les eſprits ;
Dans l'ardeur d'un faux zele ou de l'idolâtrie,
L'un s'immole à ſes Dieux, & l'autre à ſa patrie :
Du centre de la terre, arrachant les métaux,
L'impie avec audace y grave ſes Héros,
En parc leurs Autels, en couronne le vice :
Le fer ſert la vengeance ; & l'or ſert l'avarice.
Adam voit ce ſpectacle ; & l'œil baigné de pleurs,
De ſes fils à venir déplore les malheurs.

Faut-il qu'à ces brigands je donne la naiſſance ?
Que n'ai-je ſur leur ſort reſté dans l'ignorance ?
Je n'aurois point, hélas ! à gémir en un jour,
Des forfaits que les ans produiront tour-à-tour.

En prévoyant ces maux, j'avance mon martyre;
A savoir l'avenir sans prudence on aspire :
Son aspect sous cent traits peint des tourmens cruels,
Dont la crainte déjà nous fait des maux réels.
Terrible vision ! race trop ennemie !
Plût au Ciel qu'en naissant vous perdissiez la vie!
Il dit : d'autres objets affligent ses regards :
Mille maux différens volent de toutes parts :
L'un périt déchiré d'une douleur aigue;
L'autre boit à long traits le poison qui le tue;
Et la fiévre en fureur dans ces livides bras,
Enleve les mortels & les livre au trépas.
O mort! s'écria-t-il, frappé de cette image,
Si je tremble déjà, lorsque je t'envisage,
Comment de tes rigueurs soutiendrai-je les coups?
Envoyé du très-Haut, par des sentiers plus doux,
Ne peut-on arriver au terme de la vie?

Si vous comparez, Madame, l'original Anglois avec l'imitation françoise de l'Ouvrage de Milton, vous conviendrez que c'est avec raison, que quelqu'un a dit que Madame du Bocage a fait une jolie miniature, du sujet le plus terrible qui puisse faire la matiere d'un Poëme Epique. On admire avec quel art elle a sçu racourcir celui de Milton, sans en gâter l'ensemble, ni en énerver la force, l'énergie & la majesté; elle a rejetté de cet inestimable Ouvrage, tout ce qui le dépare dans l'original; c'est-à-dire, qu'elle a abrégé tout ce qu'il y a de superflu dans le récit du combat des Anges, toutes ces comparaisons prises de la Fable, qui rallentissent la marche de l'Epopée; ces jeux des diables dans les enfers, qui font si peu d'honneur au jugement

du Poëte Anglois; &c. En un mot, elle a réduit en petit le plus grand & le plus ſublime tableau qui, depuis Homere, ait été peint : &, ce qu'il eût été à déſirer que Milton eut fait, Madame du Boccage a réuni ſous le point de vue le plus agréable & le plus ſéduiſant, les graces & l'intérêt que l'Anglois a répandus ſur le bonheur & le déſaſtre d'Adam & d'Eve dans le Paradis terrreſtre.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXX.

JE chante ce Génois conduit par Uranie,
Combattu par l'enfer, attaqué par l'envie;
Ce Nocher qui du Tage abandonnant les Ports;
De l'Inde le premier découvrit les trésors.

Tel eſt, Madame, le début de la Colombiade, autre Poëme de Madame du Boccage, diviſé en dix chants, dont Chriſtophe Colomb eſt le héros. **La Colombiade.**

La découverte & la conquête de l'Amérique offrent un vaſte champ à l'Epopée, de l'aveu de tous ceux qui aiment la haute Poëſie. Nous avons déja pluſieurs Poëmes Latins ſur ce ſujet, dans leſquels on trouve des détails heureux. Il y a quelques années, qu'on nous donna, dans notre langue, le Mexique conquis, eſpece de Poëme épique, en douze livres, en proſe; quelqu'eſtimable qu'il fût, il nous laiſſoit toujours à deſirer, qu'une Muſe Françoiſe entonnât la Trompette héroïque en faveur de ce nouveau monde, qui a ſi fort changé la face de l'ancien. Une femme a eu le courage d'entrer dans une carriere, que nos grands Poëtes n'ont oſé courir. Il étoit réſervé à Madame du Bocage de célebrer un ſujet ſi grand & ſi ſublime.

L'Auteur invoque Calliope, mere d'Orphée. C'eſt une de ces fautes de coſtume, qu'on a tolérées & non approuvées dans le Taſſe & dans Milton, dont les grandes beautés font évanouir cette bigarure choquante. Colomb aborde en

des Isles désertes ; il apperçoit enfin un Port favorable.

' Les démons du nouveau monde assemblent leur Conseil : c'est une imitation du troisiéme chant du Tasse. On dit en parlant de Teule, démon des tempêtes :

Le feu sort de ses yeux de pleurs ensanglantés ;
La terreur & la mort marchent à ses côtés ;
Pour sceptre dans ses mains est la clef des tempêtes.

Ce dernier vers forme une très-belle image. Teule, après que les démons ont résolu de perdre les Espagnols, bouleverse les airs & les flots. Le calme renaît ; ils touchent à une Isle moins sauvage, que celle qu'ils ont cotoyées. Un vieillard, chef des habitans, s'entretient avec Colomb par le moyen d'un Interprête ; il le conduit dans sa grotte, & l'invite à un repas champêtre : on se rappelle à cette occasion le vieillard de la Henriade.

Zama, fille du vieillard, fait servir le repas.

Comme Eve elle étoit nue ; une égale innocence
L'offre aux regards sans honte, & voile ses appas.
Les graces, qu'elle ignore, accompagnent ses pas ;
Et pour tout vêtement, en formant sa parure,
D'un plumage azuré couvritent sa ceinture ;
Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris ;
L'objet qu'elle embellit n'en connoit point le prix ;
Ses longs cheveux flottoient sur son sein près d'éclore,
Que ce climat brûlant n'obscurcit point encore.

Le vieillard desire d'être instruit des desseins de l'Amiral, & de le connoitre ; Colomb se rend

à ses vœux; &, dans son discours, il peint l'Asie, l'Afrique, nos mœurs, nos Loix, nos coutumes, nos Arts, les fruits divers de notre industrie; ces descriptions sont semées de vers heureux.

Vénérable vieillard, répondit le Génois;
Ici la vérité va parler par ma voix;
Vous montrez des vertus dignes de la connoître.
Sçachez que dans les Cieux on ne m'a point vû naître;
Mais que tout est soumis au Dieu qui me conduit.

Je doute que les détails astronomiques dans lesquels entre Colomb, & l'exposition des différens systêmes de l'Univers, soient à leur place. On parle à ce vieillard de l'éther, des pôles, des zônes, du sud, de l'ourse, du zénith, des atômes d'Epicure, & de mille autres choses qu'il ne devoit pas entendre. Un discours plus simple eût été plus à sa portée & à celle des Lecteurs. Mais ces savantes explications de l'origine du monde, amenent quatre vers qui renferment une comparaison très-noble.

Ce secret est connu du seul Dieu que je sers,
Qui voit naître & tomber ces sistêmes divers,
Comme au pied d'un Rocher une vague formée,
Sous l'autre qui s'éleve est sans cesse abîmée.

L'Auteur passe de-là aux différentes Nations de la terre.

Ces Ottomans jaloux peuplent de vastes champs,
Où brillerent jadis des Empires puissans;

Le berceau des beaux arts, l'Egypte utile au monde;
L'opulente Assyrie, en voluptés féconde;
La Phénicie où l'homme osa braver les mers;
Et tant d'autres états, dont l'eclat, les revers,
Dans l'abîme des tems se perdent comme une ombre.
La renommée oublie & leurs faits & leur nombre:
Tout périt, tout varie; & la course des ans
Change le lit des eaux & la face des champs.

Pour faire sentir au vieillard combien les Grecs aimoient la fiction, voici ce que lui dit Christophe Colomb:

Un fleuve est un vieillard, qui, d'une main divine,
Verse à jamais les eaux d'une urne qu'il incline.
Le Printems naît des feux du zéphir & des fleurs;
Les vents sont immortels; l'amour, le Dieu des cœurs,
A tiré du néant l'Univers qui l'adore.

Zama, qui, à l'exemple de Didon, commence à se sentir pour Colomb un tendre intérêt, lui demande le récit de ses avantures.

L'Amiral entre dans des détails plus particuliers; il donne une idée des différens Princes de l'Europe, auxquels il s'adressa pour exécuter son entreprise.

Isabelle, Reine de Castille, approuve enfin le projet de Colomb. Les regrets du peuple, qui borde & remplit le rivage au moment du départ, les adieux des peres, des meres, des femmes, des enfans, des amis, sont dépeints avec beaucoup de sentiment. Les phénomenes marins sont revêtus de toutes les graces de la Poësie.

Des feux qui voltigeoient, poursuivoient nos vaisseaux

Icì, d'un verd brillant le jour peignoit les nues;
Là, des colonnes d'eau dans les airs ſoutenues,
Portant les flots aux Cieux, retomboient dans les mers.

Ils trouvent une Iſle fertile, & y rencontrent un Européen, que Colomb fait monter ſur ſon bord. Cet Européen eſt l'interprête qui lui ſert de truchement auprès du vieillard & de Zama. L'Amiral retourne ſur ſes vaiſſeaux, & laiſſe Cerrano, (c'eſt le nom de l'interprête,) raconter ſes avantures à Zama. L'hiſtoire de ce Cerrano eſt bien romaneſque, & n'eſt pas trop claire: d'ailleurs, cet épiſode ne produit aucun effet.

Les démons, irrités de ce que la tempête qu'ils ont excitée, n'a point réuſſi, envoyent Zémès, une des Divinités de ces climats, pour engager l'Amour à toucher le cœur de Colomb en faveur de Zama. Celle-ci, dans une priere qu'elle adreſſe au ſoleil, fait ainſi connoître ſa paſſion pour l'Amiral.

Flambeaux de l'Univers, pere de la nature,
A l'inſtant où les feux raniment la verdure,
Souvent par tes faveurs tu combles nos deſirs;
Dans ce moment propice écoute mes ſoupirs;
Daigne éclairer mes ſens; Dieu puiſſant que j'implore,
Donne-moi l'art d'éteindre un feu qui me dévore,
L'Enchanteur qui l'allume en ignore l'effet;
Ne puis-je de ſon cœur pénétrer le ſecret?
Ah! pour l'interroger, apprend-moi ſon langage.

L'étonnement de la jeune Américaine, qui, pour la premiere fois, voit ſes charmes dans un miroir, forme un tableau auſſi ingénieux, que ce-

lui qui se trouve dans les Lettres Péruviennes.

Le vieillard apperçoit Colomb & Zama pleins d'un amour qu'ils ne peuvent dissimuler; il s'emporte contre sa fille; elle quitte son amant. Les Espagnols commencent à murmurer du retardement de Colomb. Marcoussy, un des principaux Officiers sous les ordres de l'Amiral, & son ami, le trouve au fond d'un bois, qui gravoit le nom de Zama sur un cédre; il l'arrache à sa foiblesse, en lui parlant de la gloire qui l'attend. Acaste, les Chevaliers Danois, Mentor dans Télémaque, Mornay dans la Henriade, que de modéles, & de grands modéles de ce Marcoussy!

Cet ami ramene l'Amiral à la flotte; ils partent. Zama se répand en regrets, & éprouve des combats terribles dans son cœur entre son pere & son amant; l'amour l'emporte; elle se résout à quitter son pere, & s'embarque dans un canot. Fiesqui, séparé de la flotte Espagnole, l'enleve sur son bord avec Zulma, compagne de la jeune Indienne.

L'Amiral fait route dans la Brume; un brouillard épais lui dérobe le vaisseau que monte Fiesqui. Un monstre marin, copie du Géant si bien dépeint dans le Camoëns, égare la flotte, & fait aborder un des Chefs dans une Isle d'Antropophages. Colomb, maltraité par une tempête, arrive à Saint-Domingue; il retrouve ses vaisseaux; l'équipage se révolte contre lui; tout rentre dans le devoir. Un Roi Indien fournit des vivres à Colomb, & lui demande ce qui l'amene dans ces climats.

Canarie est le nom de ce Roi. Son Chantre, en présence de son Maître & de Colomb, récite cette hymne.

Sous

Sous ſon voile étoilé la nuit, fille du tems,
Jadis charma le Dieu qui répand la lumiere.
Vers cette beauté ſombre il preſſoit ſa carriere ;
Elle fuit, il la ſuit, & croit par ſon ardeur,
De l'objet de ſa flamme animer la froideur :
Vains efforts ! dès qu'aux Cieux naît ſa clarté féconde,
La nuit vers le couchant, court ſe plonger dans l'onde ;
Le ſoleil, irrité d'un refus ſi conſtant,
De ravir la Déeſſe un jour ſaiſit l'inſtant.
Voilé du crépuſcule, il la rendit ſenſible.
Cet hymen produiſit une race invincible,
Un peuple de Démons qui ſoumit nos climats.
Ces Déités ſouvent ſe livroient des combats ;
Leur culte fut détruit. A des Dieux plus propices
Nos Prêtres enchanteurs offrent des ſacrifices :
Ces Devins m'ont tranſmis que, dès les premiers ans,
Le ſort qui fit la terre organiſa ſes ſens :
Les fleuves ſont le ſang qui circule en ſes veines ;
Pour l'animer, les vents lui prêtent leurs haleines ;
Ses os ſont les rochers, ſes fibres les métaux ;
Les cheveux de ſon front, des cédres, des ormeaux ;
Par le feu des Volcans ſes entrailles fertiles
De mille êtres divers remplirent ſes aſyles.
L'un ſe cache en ſon ſein ; l'autre ſort de ſes flancs.

Un monſtre jaloux de troubler l'union qui regne entre ces deux peuples, ſort des enfers pour exciter les Eſpagnols au pillage.

L'avarice eſt ſon nom ; ce monſtre ardent à nuire,
Qui fuit les biens réels pour un eſpoir trompeur,
Pourſuivi de la faim, guidé par la terreur,
Chez les Dieux du tartare arrêtoit ſa carriere,

Quand ſon front deſſéché ſourit à leur priere.
O toi, qui pris naiſſance au partage des biens,
L'Orient doit-il ſeul gémir ſous tes liens ?
Tu fis languir Jaſon ſur les flots du Boſphore ;
Par toi Polymneſtor immola Polidore :
Aux lieux qui t'encenſoient ſous le nom de Plutus,
Tu vainquis Danaë ; tu corrompis Créſus ;
Dans un monde nouveau viens protéger nos armes.
Si jadis nous oſions y régner ſans tes charmes,
Malgré cet attentat, pour calmer tes ſoupirs,
Viens aux ſources de l'or aſſouvir tes deſirs.
Ainſi les Dieux de l'Inde imploroient l'avarice.
Ce ſquelette à leurs vœux prêta ſon vol propice ;
Les vices, la diſcorde, attachés à ſes pas,
Partout où les conduit la fureur des combats,
Laiſſent des traits d'horreurs, comme on voit, ſur la terre,
Dans les lieux foudroyés, les traces du tonnerre.

Colomb renvoye les priſonniers Indiens avec des préſens. La famine ſe fait ſentir : Vaſcona, Reine d'une partie de l'Iſle, fait prier l'Amiral de l'aller voir : ſon Palais, ſes jeux, ſa parure, ſa beauté, tout cela eſt peint de couleurs poëtiques & pleines d'agrément. Vaſcona offre ſon trône & ſa main à Colomb ; celui-ci les refuſe ; & Vaſcona s'apprête à la vengeance. Elle tient un conſeil ; la guerre eſt réſolue ; le vaiſſeau de Fieſqui, qui s'étoit ſéparé de la flotte, arrive ; il eſt pris au port. Fieſqui & Zama ſont faits priſonniers. Colomb, toujours obſtiné à refuſer les propoſitions de Vaſcona, ſe diſpoſe à combattre.

Muſes, qui dirigez mes pénibles travaux,
Dans vos mains aujourd'hui je remets mes pinceaux :

Je tremble au ſeul récit des maux que fait la guerre ;
Comment peindre aux combats Mars armé du tonnerre ?
Loin de cicatriſer ſon front plein de fureur,
Mes couleurs de ſes traits adouciroient l'horreur.

Ce début eſt ingénieux. Madame du Bocage y peint agréablement les graces touchantes & la douceur aimable de ſon ſexe, plus fait pour repréſenter l'amour, que pour chanter le Dieu des batailles. Elle décrit les différens peuples qui compoſent l'armée de la Reine Indienne. Combat entre les troupes de Colomb & celles de Vaſcona : Vaſcona ſe retire avec perte. Jalouſe de Zama qui eſt entre ſes mains, elle differe ſon ſupplice, pour la faire ſouffrir davantage.

Colomb eſt réveillé par deux Indiennes qui accourent dans ſa tente, & implorent ſon appui. Ces deux Indiennes ſont Zama, & Zulma ſa compagne. Zama raconte à ſon Amant ſes avantures depuis leur ſéparation ; comment elle eſt tombée entre les mains de Vaſcona ; enfin elle lui apprend qu'elle a été empoiſonnée par cette Reine cruelle ; elle meurt Chrétienne entre les bras de Colomb. Cette ſituation intéreſſante eſt très-bien exprimée.

Pardonne, cher Colomb, à mon ame ſéduite
Les ſoupçons offençans que m'inſpira ta fuite :
L'amour me fit ſentir en ſes affreux momens,
Tout ce qu'un tendre cœur éprouve de tourmens.
Pour ſuivre ton vaiſſeau, l'ardeur qui me ſeconde,
Dans un léger canot me tranſporta ſur l'onde :
Quand j'abordai la poupe où je crus te trouver,

Sans pitié les Nochers oserent m'enlever.
Au milieu d'eux envain je te cherchois sans cesse.
Mon langage ignoré redoubloit ma tristesse ;
Nul mortel de ton sort ne pouvoit m'éclaircir.
Quel aspect effrayant vint alors me saisir !
Au Port que je quittois, d'un mont joint à la nuë,
Mon pere au sein des flots, tombe & meurt à ma vue.
Tu vois par ce tableau, qui m'arrache des pleurs,
Les maux que j'ai causés, mon destin, mes malheurs.
Je donnois le trépas à qui je dois la vie ;
Au gré des vents, sans toi, je fuyois ma patrie.
Conçois mon désespoir, ma crainte, & mes remords.
Quand pour savoir ton sort, le tems & mes efforts
M'eurent des Castillans enseigné le langage,
Fiesqui, dont ma douleur attendrit le courage,
Me dit que le jour même où je t'avois perdu,
Dans un sombre brouillard sur les mers répandu,
Son navire égaré ne revit plus ta flotte.
L'espoir de la rejoindre enflâmoit le Pilote.
Mon cœur, qui de ton Dieu déjà goûtoit la loi,
Sut qu'envain, sans la suivre, il vouloit être à toi.
Ce culte où de l'hymen la chaîne est éternelle,
Sans peine eut mon hommage ; un Pontife fidele
M'offrit dans l'eau sacrée à l'être que tu sers :
Zulma suivit mon sort ; d'angeliques concerts
Entendus sur les flots célébrerent la fête :
Ce prodige & l'éclair qui brilla sur ma tête,
De te rejoindre ici m'annonçoient le bonheur.
A ces mots, le Génois, qu'emporte son ardeur,
Par ses embrassemens interrompt son Amante.
Zama, s'écria-t-il, que ton récit m'enchante !
Oui ; quand pour moi ton cœur au vrai culte est soumis,
L'espoir de ton hymen me doit être permis.

Le nom de ton époux dans ce jour de victoire,
Est le seul dont mon ame idolâtre la gloire :
Si ton cœur y consent, jurons-nous à l'Autel,
Aux yeux de l'Univers un amour éternel.
Hélas! reprit Zama, tu vois que je soupire ;
Que m'unir à ton sort est le bien où j'aspire :
De ta félicité qui charme ma langueur,
Faut-il par mes récits te ravir la douceur ! ...
Quand pour te retrouver nous abordions la terre,
Le peuple de ces lieux nous déclara la guerre ;
On nous mit dans les fers. . . . Enfin a Xaraga.
La déroute des siens attira Vascona.
Ce jour, dont à regret je retrace l'histoire,
Par notre arrêt de mort nous apprit la victoire.
Au Temple, où je suivis ton peuple désolé,
Fiesqui joint à sa troupe aux Dieux fut immolé ;
Envain le fer sacré qui leur ôta la vie,
Sur moi, sur ma compagne arrêta sa furie ;
La Reine sans pitié vit nos attraits naissans :
Sous le prétexte humain de ranimer nos sens,
Sa main nous abreuva d'une liqueur perfide.
Dès cet instant, hélas! la soif la plus avide
Dans mon sein déchiré répandit son ardeur.
Le bruit de tes combats augmentoit ma douleur :
Je tremblois pour tes jours ; & dans l'Inde allarmée
L'espoir de m'éclaircir du sort de ton armée,
Des Prés sur les coteaux portoit mon vol errant.
Quand pour calmer ma soif j'approchois d'un torrent,
Ton fidele interpréte en garde sur ses rives,
Accourut au bruit sourd de nos courses craintives :
Dans l'ombre dont le soir obscurcissoit les airs,
Au lieu d'un ennemi qu'il crut charger de fers,
Il reconnut mes traits ; quelle fut sa surprise ! ...

Inſtruit de nos malheurs & de notre entrepriſe,
Pour marcher vers ta tente il aida nos efforts :
Ma joie à ton aſpect, mon ardeur, tes tranſports,
De mes jours affoiblis ont prolongé la trame :
Mais l'effort que je fais pour t'exprimer ma flâme,
Epuiſe mes eſprits; & les maux que je ſens
Sur ma langue altérée arrêtent mes accents :
Je n'ai plus qu'un moment à jouir de ta vue;
Vainement je combats le venin qui me tue.
Cher époux, ſoutiens-moi : la nuit couvre mes yeux;
Ah ! ces tendres ſoupirs ſont mes derniers adieux. . . ;
Je ſuccombe, j'expire. . . . A cette voix mourante,
Du plus ſenſible Amant concevez l'épouvante :
Non, amour, tu peux ſeul en peindre les tourmens.
Exprimant ſa douleur par ſes gémiſſemens,
A chercher des ſecours, Colomb envain s'empreſſe;
Zama, qu'un poiſon lent anéantit ſans ceſſe,
Mourante, dans ſes bras n'entend plus ſes ſanglots :
A ce ſpectacle affreux, ô Ciel ! dit le Héros,
C'eſt donc pour la ravir à mon ame éperdue,
Qu'en ce funeſte jour tu la rends à ma vue ?
Immole-nous enſemble; ou plutôt que tes coups
Aujourd'hui ſur moi ſeul épuiſent ton courroux.
Hélas ! pour me rejoindre elle a perdu la vie. . . .
Quoi ! c'eſt moi qui la livre à la Parque ennemie ? . .
Chere Zama ! pourquoi doutois-tu de mes vœux ?
Tes vertus, ta beauté t'aſſuroient de mes feux;
Que ne m'attendois-tu ſur ton heureux rivage ?
Mon eſpoir qui déjà t'y portoit mon hommage,
Au ſein de la victoire en formoit le projet. . . .
Regrets d'un tendre hymen, dont mon cœur perd l'objet,
Vous n'attendriſſez plus cette beauté mourante.

Mon ardeur dans ſes bras n'a plus rien qui l'enchante.
O douleur ! ſort cruel ! perfide Vaſcona !
Mais que vois-je ? l'amour rend la vue à Zama....
Pour former des accents, ſes lévres ſe raniment !
  Aux plaintes d'un époux que tant d'horreurs oppriment,
L'Indienne un moment triomphe de ſes maux,
R'ouvre ſes yeux éteints, & prononce ces mots :
  Il n'eſt plus tems, Colomb, de répandre des larmes :
Mon ame qui du Ciel goûte déjà les charmes,
Ne met plus ſon bonheur qu'en l'eſpoir de ſes dons.
Veux-tu les mériter ? dompte tes paſſions,
Sers ton Dieu, ſuis ſes loix ; fais qu'un jour, dans ſa gloire,
Nos deſtins réunis couronnent ta victoire.

Zama meurt après ce diſcours ; & Colomb s'abandonne au chagrin le plus vif : il ſe retire dans une grotte, où le ſommeil s'empare de ſes ſens. Zama lui apparoît, lui prédit ce qui arrivera de ſon entrepriſe, & lui fait entrevoir les principaux évenemens qui doivent ſe paſſer dans l'Europe.

Vaſcona recommence la guerre. Marcouſſy tombe terraſſé par le géant Macatex ; Colomb fait élever un tombeau à ſon ami ; l'éruption des volcans épouvante les Indiens ; ils conſultent leurs Magiciens, qui répondent :

Enfin nos pronoſtics & la voix des deſtins
Dévoilent à nos yeux le ſort de ces humains.
Ils ſont nés du ſoleil ; ce Dieu, pour les défendre,
De nos Volcans éteints a rallumé la cendre ;
Mais ces enfans du Ciel, cruels, ambitieux,
Dégradent, par leurs mœurs, le ſang de leurs ayeux.

Je sais que le jour seul ranime leur essence;
Leur feu céleste meurt quand la nuit prend naissance:
Sur la terre abattus, sans force & sans pouvoir,
Ils ressemblent aux fleurs qui se fanent le soir,
Et qu'au frais du matin l'aurore voit renaître.

La Reine meurt frappée par un bras invisible. Colomb rend graces à Dieu de ses succès; les démons rentrent dans les enfers; & l'Amérique est soumise à la foi.

Ce Poëme ne peut que faire honneur à Madame du Bocage, à qui on ne sçauroit donner trop d'éloges sur son Art de peindre les mœurs du Nouveau Monde.

Les Amazônes. Egalement heureuse dans tous les genres, Madame du Bocage a toujours reçu des applaudissemens, soit qu'émule de Milton & du Tasse, elle ait chanté les exploits des Héros, ou la trop funeste imprudence de nos premiers parens; soit que disciple de Sophocle, elle ait excité dans nos ames les passions qu'inspirent les soupirs de Melpomene. Il paroît qu'elle s'est principalement proposé dans sa Tragédie des Amazônes, de faire triompher le penchant invincible, l'attrait vainqueur qu'ont les deux sexes l'un pour l'autre. Il semble que son but a été de faire voir, que des Loix bisarres peuvent, pendant quelque tems, réprimer la nature, mais non la dompter. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, elle ne pouvoit choisir un sujet plus heureux. L'Amour banni de l'austere gouvernement des Amazônes, a fait naître à l'Auteur l'idée de venger ce Dieu. Le terrible Mars se laissa désarmer par Venus; il étoit juste, pour rendre les choses égales, que les fieres Amazônes soupirassent pour un rival de Mars.

Théſée eſt le mortel fortuné, qui a l'avantage de déranger les Loix de cette République de femmes. Fait priſonnier dans un combat contre les Scythes, il devoit périr, ſuivant l'uſage barbare d'égorger tous les captifs. On demande ſa mort à grands cris; mais Orithie elle-même, Reine & Prêtreſſe, devenue ſenſible, differe le ſacrifice ſur de vains prétextes. Son projet, qu'elle cache avec ſoin, eſt de conſerver une tête ſi chere dans un Pays où il n'y avoit d'hommes, que lui & Idas ſon compagnon. Antiope, Princeſſe héritiere du Trône, brûle auſſi pour ce Héros, qui lui a ſauvé la vie dans la bataille; & ſa paſſion eſt payée du plus tendre retour: il n'y a que Ménalippe, Miniſtre & Chef de l'armée, dont le cœur inflexible ne ſe laiſſe point attendrir. Elle s'entretient fierement avec Théſée, & lui décrit, en beaux vers, les mœurs de ſes compagnes.

Parmi nous les travaux & la frugalité
Maintiennent la vertu, la paix, la vérité.
Sur l'empire des Rois le nôtre a l'avantage.
Souvent, dans vos Etats, le pouvoir ſe partage:
Mille jeunes beautés ſoumettent leurs vainqueurs,
Au gré de leurs deſirs diſpenſent vos faveurs.
Leur regne d'un inſtant dure aſſez pour vous nuire,
Pour uſurper vos droits qu'elles voudroient détruire;
Et la vieilleſſe enfin les livre à vos mépris.
Loin de la craindre ici, le tems nous donne un prix.
Les rides ſur le front y marquent la puiſſance;
Nul intérêt ſecret n'y porte à la vengeance;
Et le ſeul bien public y réunit les voix.
Les ſiécles à venir, ſurpris de nos exploits,

Si nos Etats détruits revivent dans l'histoire,
En admirant nos mœurs, auront peine à les croire.
Peut-être on doutera que jamais l'Univers
Ait vû régner nos loix jusqu'au-delà des mers.
Mais, Seigneur, je m'oublie en ventant leur sagesse.
Mon cœur né sans pitié va presser la Prêtresse
D'interroger le Ciel ; & s'il entend ma voix,
La mort terminera vos jours & vos exploits.

Orithie s'apperçoit qu'Antiope est sa rivale ; elle en témoigne son chagrin à Thésée ; &, sur l'aveu que celui-ci lui fait de son amour pour la Princesse, elle ne cherche plus à s'opposer à sa mort.

On se dispose à obéir à la Loi ; on éleve un bucher ; on conduit le captif dans l'endroit du supplice ; mais une armée d'Athéniens vient aussitôt l'en délivrer.

Thésée se met à leur tête, défait l'armée des Amazônes, & entre victorieux dans le Palais de la Reine. Orithie ne peut survivre au double affront de voir ses feux mal reçus, & sa rivale heureuse ; elle laisse son trône à Ménalippe, se donne la mort, & Thésée épouse Antiope.

On ne conçoit pas qu'un sujet si simple, dénué d'incidens, ait pu fournir à Madame du Bocage les cinq Actes de sa Tragédie. La passion de la Reine pour Thésée, l'amour de Thésée pour Antiope, la jalousie d'Orithie, les craintes de la Princesse ; voilà ce qui produit toutes les situations de cette Piece, uniquement faite pour le cœur. On n'y trouve point de ces incidens bisarres, de ces coups hardis, de ces situations hasardées qu'enfante une imagination mal réglée, & qu'une raison

faine condamne : on n'y voit point de ces éclairs fréquens, qui éblouiffent & qui n'éclairent pas ; qui plaifent peut-être pour un moment, & que l'inftant d'après, le bon fens défapprouve. On n'y remarque prefque point de ces maximes rimées, qui font d'une Tragédie un recueil de Sentences, & qui ne fe font introduites chez les Anciens, que lorfqu'ils ont commencé à avoir moins de goût.

Sans m'attacher à fuivre l'Auteur d'Acte en Acte, je m'arrêterai à la principale fituation de la Piece. Orithie veut entretenir Théfée, & concerter avec lui les moyens de le fauver. Ne pouvant renfermer dans fon fein le feu qui la dévore, elle fait à Théfée la déclaration la plus tendre, la plus animée. Quelle chaleur dans les fentimens & dans les expreffions ! Il n'y a que le cœur qui puiffe produire & goûter ce tableau d'une paffion véritable.

Cruel, laiffe ma gloire & conferve ta vie ;
Je chériffois nos loix : je te les facrifie.
Fidelle à la vertu, fans toi mon trifte cœur
Jamais des feux d'amour n'eût reffenti l'ardeur ;
Et fur le Thermodon tu portes plus d'allarmes,
Que les monftres cruels terraffés par tes armes :
Leurs perfides regards du moins n'ont point d'appas,
Qui voilent les dangers qu'on trouve fur leurs pas.
Pourquoi franchir les mers dont le Ciel nous fépare,
Pour bannir la vertu de ce climat barbare,
Y porter les foupçons, la honte, les remords,
Et rendre un fol amour vainqueur de mes efforts ?
En mille autres climats fa chaîne eft légitime :
On brife ici fes nœuds ; & fon joug eft un crime.

Mais s'il est des mortels formés pour tout charmer,
Que n'ont-ils donc des cœurs que l'on puisse enflâmer ?
Tu fis naître en mon sein un feu qui me dévore ;
Et tu hais jusqu'aux soins de l'objet qui t'adore.
Ah, du moins si ton ame insensible à l'amour,
N'eût point par d'autres feux profané ce séjour !
Si mes regards trompés ignoroient ma rivale !
Mais je connois mes maux ; dès leur source fatale,
Pour mon repos secret, non pour l'amour des loix,
De mon peuple irrité que n'ai-je crû la voix.
Que ne t'ai-je banni de ce Palais paisible.
J'y crains plus tes regards, que ton bras invincible.

THESÉE.

Hélas ! . . .

ORITHIE.

Ah, ce soupir réveille mon espoir :
De t'attendrir mes pleurs auroient-ils le pouvoir ?
S'il étoit vrai, grands Dieux ! j'oublierois mes allarmes,
Mes soupçons, mes remords, un Trône plein de charmes,
Et suivant les projets que m'inspire l'amour,
Pour toujours avec toi je fuirois ce séjour.
Si mes soins, mes appas n'ont pû toucher ton ame,
Par des faits inouis, éternisons ma flamme.
Tandis qu'on se prépare à terminer ton sort,
Par des détours cachés t'arrachant à la mort,
Avec toi j'oserai sortir de mon empire ;
Il est vil à mes yeux : pour toi seul je respire.
Les Dieux & les humains t'enlevent leur secours ;
Prends l'unique moyen de conserver tes jours.
Viens ; je veux avec toi porter partout la guerre ;

De monstres, de brigands allons purger la terre ;
Montrons à l'Univers à quel point de grandeur
L'amour d'une Amazône éleve sa valeur.
Pour une Amante née au milieu des allarmes,
Ne crains ni les dangers, ni la soif, ni les armes.
En te prouvant l'amour qui guidera mes coups,
Que ces travaux guerriers à mes yeux seront doux !
Quelle félicité de partager la gloire
De l'objet de ses feux, chéri de la victoire ;
D'avoir les mêmes soins, les mêmes ennemis,
Se voir tous deux vainqueurs, & le reste soumis !

Après que Thésée lui a déclaré qu'il aime Antiope, elle lui ordonne de se retirer.

C'en est assez, Thésée.

La lumiere renaît dans mon ame abusée ;
Epargnez-moi l'horreur de gémir à vos yeux ;
Et ne jouissez plus d'un triomphe odieux.
Laissez-moi seule en proie à ma rage, à ma honte ;
Sortez. . . . .

Thésée est conduit au bucher. Orithie & Antiope se réconcilient pour le pleurer, comme Elisabeth & la Duchesse dans le *Comté d'Essex*.

Vous avez vu, Madame, quel est le dénouement de cette Piéce : à l'égard du sujet, Madame du Bocage paroît s'être proposé pour modèle la simplicité & la sagesse des Grecs ; elle a craint qu'on ne lui reprochât des événemens inattendus, des incidens extraordinaires, des situations embarrassantes.

Je suis, &c.

LETTRE XXXI.

APRÈS avoir ſuivi Madame du Bocage dans la carriere glorieuſe d'Homere & d'Euripide, on aime à l'entendre encore, ſoit qu'elle s'amuſe ſeulement à tirer quelques ſons de ſa lyre, ou que, Voyageuſe éclairée & Philoſophe aimable, elle entretienne ſes Lecteurs des découvertes & des obſervations qu'elle a faites chez les peuples qu'elle a viſités.

Le *Temple de la Renommée*, Poëme plein de feu, d'eſprit & d'imagination, n'eſt ni le plus parfait, ni le plus eſtimé des Ouvrages de Pope. Ce Poëme renferme cependant tant de beautés, tant de penſées hardies, neuves, quoique ſouvent biſarres, que c'eſt avoir rendu un ſervice eſſentiel à la Littérature Françoiſe, que d'en avoir donné une traduction littérale, & d'autant plus difficile, que Madame du Bocage a rendu cette Piéce en vers. C'eſt à ceux qui connoiſſent le génie des deux langues, & qui ont lu l'Ouvrage de Pope, à juger des difficultés vaincues.

Un autre Poëme couronné par l'Académie de Rouen, quelques envois en vers, & quelques piéces fugitives adreſſées à des amis, la Traduction de l'Oraiſon funebre du Prince Eugene de Savoye, écrite en Italien par le Cardinal Paſſionei; une autre Traduction Italienne faite à Rome, de la Conjuration de Valſtein; tout cela, Madame, n'eſt pas fait pour nous arrêter.

Ce ne fut qu'après avoir acquis un nom & un rang distingué dans la Littérature & parmi nos Poëtes les plus estimés, que Madame du Bocage, à l'exemple des anciens Sages de la Grece, alla étudier les mœurs des Nations étrangeres. Rien de tout ce qui peut intéresser les Arts, l'esprit & la raison, n'est échappé à ses regards observateurs. A mesure qu'elle faisoit de nouvelles découvertes chez les Anglois, en Hollande & en Italie, elle écrivoit ses réflexions, & les communiquoit à sa sœur, Madame du Perron, veuve d'un Conseiller au Parlement de Rouen. De retour dans sa Patrie, l'aimable & sage Voyageuse n'a fait que retrancher de ces Lettres, les détails de famille, & en rendre le style & les récits plus exacts. Leur suite forme une relation utile & curieuse des différens objets que Madame du Bocage a remarqués chez ces trois peuples. Voyage de Madame du Bocage.

Je croyois, dit-elle, que l'esprit Philosophique étoit beaucoup plus répandu chez les Anglois; nous fûmes fort étonnés, l'autre jour, de voir dix mille personnes courir à leurs maisons de campagne, ou coucher dans les champs, de peur d'un tremblement de terre qui avoit été prédit par un Soldat.

Malgré ce reste de superstition, les livres de raisonnement font de grands progrès parmi ces peuples; mais la méthode dans leurs écrits, la bonne Architecture, la Peinture & la Sculpture y sont encore dans l'enfance, &c. L'Auteur parle ensuite des associations que les Anglois forment entr'eux, & dans lesquelles ils observent si religieusement les Loix qu'ils se sont imposées. Il y a telle de ces associations, qui est d'en-

viron cent perſonnes; nul poſtulant n'a la faveur d'y être admis, que l'élection par ſcrutin ne ſoit unanime; & quiconque s'y comporteroit mal enſuite, en ſeroit banni. Il en eſt une actuellement, où il n'eſt permis de parler de ſuite que quelques minutes; un Boulanger fort éloquent qui y préſide, tient une montre & un marteau dont il frappe, auſſi-tôt que le tems donné expire : chacun écoute en ſilence; & le deſir d'exprimer ſa penſée en peu de mots, y rend l'Orateur très-concis.

Au ſujet des défauts du Gouvernement Anglois, l'Auteur obſerve que les diverſes parties néceſſaires pour la balance du pouvoir, accoutument trop cette Nation à l'eſprit contentieux; d'où naît la mauvaiſe foi dans les diſputes, &c. Dans les Villes où les élections (pour le Parlement) ſont prêtes à ſe faire, celui qui régale & qui enyvre le mieux quiconque ſe préſente dans les cabarets, ouverts à ſes dépens, obtient le plus de ſuffrages pour le Candidat qu'il protége. Quand les concurrens ſont opiniâtres & opulens, la dépenſe eſt immenſe : mais en Angleterre, les femmes n'ont aucune influence ſur ces brigues, ſur ces cabales. » Une Dame de la Cour » dont j'admirois la toilette, me dit : s'il pre» noit fantaiſie à un de mes Fermiers de dé» jeuner deſſus, pour le gâgner, il faudroit bien » le ſouffrir «. Nous plions en France ſous les grands; les Anglois devant le peuple : en revanche, les ſubalternes ont beſoin de la protection des Lords, & leur rendent ici un volontaire hommage. De ce beſoin mutuel, naît le meilleur des Gouvernemens, s'il étoit poſſible d'en retrancher les abus.

» Comme

» Comme les hommes font par-tout les mê-
» mes, dit Madame du Bocage, le Théâtre
» de Londres, quoique différent du nôtre, y
» ressemble pourtant en plusieurs points ; mais
» il est ici des Spectacles dont nous n'avons
» nulle idée. Je ne vous parle point des cour-
» ses de chevaux, des combats de cocqs & de
» gladiateurs ; je laisse aux hommes à décrire
» ces terribles plaisirs, & m'arrête sur des ob-
» jets plus riants, tels que les Jardins de Vaux-
» hall & Renelagh, que présentent les bords
» charmans de la Tamise. Là, le matin, pour
» un Scheling, un Entrepreneur fournit musi-
» que, pain, beurre, lait, caffé, thé, choco-
» lat : le soir, illumination, concert & tout ce
» qu'on peut desirer en le payant au-delà du
» schelling. Quelquefois il s'y donne des bals
» de nuit à une guinée ; mais, pour ce prix, on
» y trouve tous les mets, simphonies souterrai-
» nes, foires, chants, danses & mascarades aussi
» élégantes, que les parures des Divinités de
» nos fêtes d'Opéra. Les Dames ne se démasquent
» point. Les bals sont rares dans ces lieux d'assem-
» blée ; mais chaque jour des personnes de tout
» rang, de tout âge, dans un joli négligé, & rare-
» ment parées, y viennent de toutes parts char-
» mer leurs ennuis. Ce qui paroît un phénomene
» aux yeux François, est l'ordre, le silence au mi-
» lieu de la multitude ; & chez nous le plus grand
» bruit importune dans la plus petite assemblée. «

Madame du Bocage nous donne l'explication de cette cérémonie Angloise qui s'appelle *Toster*. Ce mot & cet usage viennent d'une Maîtresse de je ne sçais quel Roi, qui se baignoit. Un des Courtisans avala, par galanterie, une

taſſe d'eau du bain de la Déeſſe : chacun en but à ſon tour. Le dernier dit : *je retiens la rotie*, pour faire alluſion à l'uſage du tems, de boire avec une rotie au fond du verre. *Toſter* veut dire *rotir*.

Maniere de faire ſa cour au Roi d'Angleterre. L'aſſemblée ſe tient à une heure : les Dames en cercle, les hommes derriere en triple rang ; leurs Alteſſes, ſuivies des jeunes Princes, viennent par une porte, & reſſortent par l'autre, après avoir parlé aux perſonnes à qui elles daignent faire cet honneur. Cette cérémonie fatigante dure environ une heure.

Dans un cabinet de curioſités qu'on voit à Oxfort, Madame du Bocage remarqua un ſquelette d'une veuve de dix maris, qui fut pendue à trente-ſix ans, pour en avoir empoiſonné quatre.

Parmi les raretés renfermées à Star, chez Milord Cobham, on admire un Temple de l'Amour, avec cette inſcription :

> Nunc amet, qui nondum amavit,
> Quique amavit, nunc amet.

Ces deux vers ont aſſez de reſſemblance avec ceux que M. de Voltaire fit pour mettre au bas d'un portrait de l'Amour.

> Qui que tu ſois, voici ton maître ;
> Il l'eſt, le fût, ou le doit être.

Peinture détaillée des Villes & Villages de Hollande, de Rotterdam, d'Amſterdam, de la Haye, &c. Les rues, pavées de briques, y ſont plus propres en tout tems, que la vaiſſelle la mieux lavée dans les maiſons : les femmes tranſ-

portent ſur le dos leurs maris, quand elles n'ont point de pantoufles à leur donner, pour les empêcher de ſalir le plancher ; on écure juſqu'aux étables à vaches, où leurs queues ſon retrouſſées, de peur qu'elles ne les ſaliſſent. Les ſervantes par toute la Hollande, ne voudroient pas d'un maître qui ne permettroit point de porter le Samedi tous les meubles au grenier, pour laver la maiſon du haut en bas, & chaque jour les vitres, les murailles dedans & dehors ; on les repeint ſouvent, ainſi que les volets & chambranles des portes, pour leur conſerver un air de nouveauté.

En avançant dans la Nort-Hollande, on trouve par-tout la même induſtrie, la même propreté, le même goût pour le jardinage. Les habitans du Nord aiment tant les fruits & les fleurs, dont la nature leur eſt avare, que les Regiſtres d'Almaer diſent qu'en 1737, une vente publique de cent vingt oignons de tulipes monta à deux cent mille livres.

Deſcription d'Utrecht. On conſerve au Théâtre Anatomique de cette Ville, un canot d'écorce d'arbre, long & pointu, qui contient un petit Eſquimau, dans l'attitude où il fut pris au détroit de Davis, lié dans un trou au milieu de ſon bateau, de façon qu'il ſemble en faire partie : le reſte eſt couvert, & peut ſe renverſer, ſans que l'eau y pénetre. Comme le mot centaure nous préſente l'idée d'homme-cheval, il en faudroit un pour ſignifier homme-bateau, tel que notre très-petit navigateur, armé de deux courtes rames. Ses dents, ſes cheveux, ſon bonnet exiſtent encore. Quand il ſe vit en mains étrangeres, dit ſon hiſtoire, il ne voulut plus manger, & mourut de douleur.

Je passe tout d'un coup au voyage d'Italie.

Dans une Lettre sur Turin, Madame du Bocage cite des vers que M. de Voltaire lui adressa, en lui envoyant Semiramis. Ils ne sont presque pas connus; & vous me saurez gré de vous les envoyer.

J'avois fait un vœu téméraire
de chanter un jour, à la fois,
Les graces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir, sous ses loix,
Les Dieux du Pinde & de Cythere.
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchois ce rare assemblage,
Nul autre n'eut pu m'arrêter;
Mais je vis hier du bocage,
Et je n'eus plus rien à chanter.

Ce n'est pas la seule fois que M. de Voltaire a rendu hommage à Madame du Boccage; on se ressouvient encore de ces vers charmans:

Nouvelle Muse, aimable grace,
Allez au Capitole; allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque & les lauriers du Tasse:
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux & votre Poësie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour, ou de jalousie.

Le peuple à Venise connoit mieux les meilleurs Poëtes Italiens, que les nôtres ne sont connus des persônnes instruites. Un Gondolier commence un couplet de l'Arioste ou du Tasse; son compagnon chante le second; le voisin répond;

& ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la mémoire manque à l'un d'eux.

Converſation plaiſante de Madame du Bocage avec M. l'Abbé Franquini, qui avoit demeuré à Paris, & qu'elle n'avoit pas vu depuis longtems. » Il s'empreſſe, dit-elle, de me deman-» der des nouvelles de tous les gens que nous » avons connus enſemble ; une triſte vérité me » force de répondre : cet agréable que vous » voyiez jadis par-tout, eſt dans ſa chambre » rongé de goutte ; cette femme, qui écoutoit » avec tant de graces, eſt ſourde ; cet homme » d'eſprit eſt en enfance ; ce vieillard, mort » d'apoplexie ; ce jeune homme, de la petite » vérole ; cette Nymphe eſt d'une taille énor-» me, & fort laide : voilà la converſation con-» ſolante des perſonnes qui ſe perdent long-» tems de vûe.

Peinture des promenades nocturnes à la Place de Saint Marc. Les Dames vont ainſi ſeules avec leurs Chevaliers, reſtes des anciens Paladins ; les déguiſemens ſont uniformes ; les gondoles, toutes de la même couleur, ſe ferment quand on le veut ; la clef de la petite maiſon eſt dans la poche ; une lanterne de Religieuſe, qu'on allume dans l'eſcalier de la maiſon Bourgeoiſe, dont une partie compoſe le caſin, y conduit. On entre ; on s'y repoſe en compagnie, ou tête-à-tête, à ſon gré, ſans que perſonne en médiſe. J'ai vu pluſieurs de ces retraites familieres, & dis avec vérité aux Dames qui me font la grace de m'y admettre, qu'on leur vante à tort notre liberté ; la leur la ſurpaſſe infiniment. Quand je lis dans Miſſon, que les Vénitiennes vivent dans la plus grande contrainte, je vois qu'en cent

ans les mœurs changent totalement. On m'assure qu'ici une jeune mariee, ou autre, qui s'ennuie à l'Opera, après minuit, propose à son Sigisbe un plaisir piquant pour quiconque va toujours par eau; c'est de courir une poste : aussitôt ils montent en gondole, font trois quarts de lieue pour gagner la terre, courent une poste en chaise, prennent du caffé, retournent à leur bateau, qui les ramene au jour à la Ville. L'habitude de la liberté y modere sans doute l'empressement d'en jouir. On voit ici, continue Madame du Bocage, beaucoup de jolies personnes plus blanches qu'en France. J'attribue ce beau teint aux rues étroites, où nul soleil, nulle poussiere n'entrent, puisque toutes sortes de voitures, chevaux & mules en sont bannis: les Dames voguent à l'ombre dans leurs gondoles, & sortent peu le jour. Leurs assemblées de jeu ne commencent l'ete qu'à dix heures; avant de s'y rendre, on se promene sur la Place Saint Marc, magnifiquement bâtie, environnée d'arcades, & longue de trois cens pas sur cent cinquante de large. La foire, qui la coupe actuellement en rues, m'empêche d'en bien voir l'espace; mais la décoration des boutiques illuminees, & la quantité de masques qui les remplissent, forme un rare coup d'œil. D'un côte, sont Marionnettes, Danseurs de corde, Joueurs de gobelets; de l'autre, des Diseurs de bonne aventure, qui, sur un petit theâtre couvert d'instrumens astronomiques, prononcent des oracles à travers un long tuyau, qui les rend dans l'oreille du curieux épouvanté de leurs prédictions. Les Charlatans, qui m'étonnent le plus, sont des conteurs d'histoires, entourés

d'auditeurs, ſans vendre d'onguent : le ſujet eſt ordinairement un moine amoureux, un mari dupé à la maniere de Bocace ; ce goût regne encore chez les Italiens. On y retrouve auſſi un jeu dont parle Claudien ; ils forment une tour d'hommes montés ſur les épaules les uns des autres. Un enfant qui en fait la cîme, pour détruire cet édifice, ſaute en bas dans les bras de ſon pere, qui le reçoit ; le reſte de la pile défile de même, aux acclamations des Spectateurs.

A Rome, le Palais Farneſe, & les ineſtimables chefs-d'œuvres qui y ſont raſſemblés, ſont les ſujets des récits qu'on lit dans les premieres Lettres de Madame du Bocage, pendant ſon ſéjour dans cette ancienne Capitale du monde. Elle décrit enſuite le Coliſée, ce Théâtre célebre, qui contenoit jadis quatre-vingt mille ſpectateurs, & dont la ſtructure, ſuivant l'expreſſion de Caſſiodore, coûta un fleuve d'or. Pompée fut le fondateur de ce magnifique Théâtre, dont il reſte encore des veſtiges, qui peut-être ſeroient plus impoſans, ſi l'arêne, actuellement pavée, n'étoit entourée de douze Chapelles portatives, à peu près comme des guérites de Sentinelles. Les Pellerins viennent honorer le ſang des Martyrs, maſſacrés, dit-on, en ces mêmes lieux, où dans leurs jeux les Payens égorgeoient un nombre incroyable de bêtes féroces.

Un ſeul Hermite François, logé dans cet amas de ruines & de beautés ſurprenantes, le Chapelet en main, en garde nuit & jour l'entrée.... Le *Forum Romanum*, où jadis on décidoit du ſort du reſte des Nations, n'eſt aujourd'hui qu'un champ couvert de débris.... Les

colonnes du beau Temple de Faustine font la façade d'une Eglise. Le vestibule du Palais de Néron est la Chapelle Sainte Françoise, où reposent les cendres de Grégoire XII. Le Panthéon, aujourd'hui la rotonde, est dédié à autant de Saints, qu'Agrippa y fit encenser de Dieux. Dans l'Eglise souterraine de saint Pierre, une excellente & très-belle statue d'un Jupiter Olympien, de bronze, est métamorphosée en Saint Pierre. A quelques pas, on voit la figure d'un Consul Romain, auquel les modernes ont mis en main les clefs du Paradis. Les Papes rendent des Décrets, dressent des Bules, distribuent des Indulgences, & quelquefois lancent des foudres du haut de ce Mont tant redouté des Payens, & où le Dieu Vaticanus rendoit autrefois ses oracles. Les deux chevaux de marbre que Tiridate, Roi d'Arménie, envoya à Néron, & qui ont donné le nom au Monte-Cavallo, annonçent la demeure du Souverain Pontife : ainsi tout a changé de face ; & il faut être bien instruit, pour reconnoître les vestiges de Rome ancienne dans la nouvelle Rome.

Réception de Madame du Bocage à la nombreuse Académie des Arcades. La Duchesse d'Arcé, âgée de seize ans ; lui adressa un compliment trop joli & trop ingénieux, pour le passer sous silence. L'Auteur disoit au Cardinal des Ursins, son pere, que sa fille étoit la Déesse de Rome. Non, Madame, répondit la Princesse ; les Romains prenoient leurs Dieux chez les Etrangers.

A Rome il y a des assemblées où l'on ne se rend que trois heures après le coucher du soleil. En attendant la fin du jour, chacun va adorer

le Saint Sacrement, toujours exposé dans quelque Eglise, avec illumination & musique. On fait ensuite un tour de promenade; & enfin les portes s'ouvrent pour l'assemblée nommée conversation : on y joue après l'entretien; & l'on se retire · mais la plûpart passent la nuit dans une place, au son des voix & des mandolines, ou dans les rues, ordinairement remplies de gens habillés en bergers & en bergeres.

On trouve toujours dans quelque quartier de la Ville, des guirlandes & des lampions artistement arrangés autour d'une Vierge ou d'un Saint, & des dévots qui les honorent par des chants, des petards & même de la danse. Chaque carrefour est garni de petites boutiques portatives, ornées de pampres, de lampions, &c. Enfin; Madame, Rome est un séjour charmant pendant la nuit.

Le Carnaval attire à Rome beaucoup de monde; &, pendant les derniers jours surtout, il se forme un très-grand concours de peuple qui va dans la rue du Cours, voir la quantité de masques qui la remplissent. Les femmes qui craignent la foule, se masquent superbement, & restent a leurs fenêtres. Les trotoirs, couverts d'échafauds, en sont pleins, & portent cent Polichinels, Arlequins & Docteurs, qui haranguent le peuple, & jettent des dragées aux passans. Au milieu de la rue, sont les Seigneurs masqués, traînés dans leurs carrosses : leurs cochers & leurs laquais sont aussi déguisés.

Chaque jour il s'y fait une course de chevaux. Dans l'espace qu'ils ont à parcourir, le sable couvre le pavé; & la garde, superbement vêtue, y met l'ordre. A son signal, on entend

Melpomene. En effet, Madame, ce n'eſt point en s'exerçant ſur des ſujets communs, que Madame du Bocage s'eſt acquiſe une place au Temple de Mémoire : elle a chanté l'amour & la guerre; mais l'amour des premiers Amans, la guerre des premieres Héroïnes. Elle a peint le cœur de l'homme, non comme il eſt aujourd'hui, mais tel qu'il ſortit des mains du Créateur. Elle a célébré le courage de ſon ſexe, & égalé la gloire du nôtre. Si quelquefois elle a quitté la trompette & le coturne, pour ne cueillir que quelques fleurs ſur le Parnaſſe, c'étoit ſans doute pour en orner ſon triomphe, & joindre au mérite des Virgile & des Euripide celui des Sapho & des Saint Aulaire.

Madame Mont.

Le goût des Lettres & l'amour des Arts, une ſociété d'amis ſûrs & de gens de mérite, une maiſon agréable, qui réunit l'eſprit & les talens, le plaiſir de la converſation & celui de la Muſique; ajoutez à cela les charmes toujours ſoutenus de la figure, les qualités de l'eſprit & du cœur; telle eſt l'idée que m'ont donnée de Mad. Dumont, quelques perſonnes qui vivent dans ſa ſociété. A l'égard de ſes Ouvrages, un Recueil imprimé de petites Piéces fugitives, faites pour des occaſions particulieres, & qui hors de l'à-propos, perdent une partie de leur valeur, n'exige pas un long détail : il y a cependant des Traductions d'Odes d'Horace, des Fables, des Chanſons qui peuvent ſe lire dans tous les tems. Madame Dumont, née à Paris, & fille de M. Lutel, Contrôleur général de la Maiſon de M. le Duc d'Orléans, Régent, avoit épouſé M. Dumont, Avocat, dont elle eſt veuve.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

PRIVÉE des dons de la fortune, des agrémens de la figure & des graces de son sexe, Madame de Beaumer crut suppléer à ces avantages, en s'engageant dans la carriere du bel-esprit. Elle composa une espece de Roman, quelques piéces de vers, une allégorie ; & prêta son nom au *Journal des Dames*. Ses œuvres mêlées forment un petit recueil d'Ouvrages médiocres. A l'égard de sa naissance & de son mariage, ce sont des circonstances de sa vie qui ne sont point parvenues à ma connoissance. Je sais qu'elle se disoit parente de feu M. le Maréchal de Belle-Isle ; qu'elle a fait un assez long séjour en Hollande ; qu'elle a vécu dans la pauvreté, & qu'elle est morte dans la misere en 1766. Madame de Beaumer.

Le premier Ouvrage de Madame de Beaumer, intitulé *les Caprices de la fortune*, est une espece de Nouvelle Historique. Hyppolitte, fils de Théodose, Roi d'Arcarie, est atteint d'une maladie de langueur : les Médecins lui ordonnent les eaux de Falante, qui ne lui sont d'aucun secours. On décide que le jeune Prince doit chercher son salut dans le commerce des femmes ; & cette opinion est bien loin d'être combattue par son pere ; il porte la complaisance jusqu'à choisir la jeune Nayade qui doit suppléer à l'inefficacité des bains. Il jette les yeux sur Bellesamire, qui, dans le même tems, prenoit les eaux de Falante, accompagnée aussi de son pere nommé Alcidor. Cette Bellesamire, qui ne le cede à aucune princesse en agrémens & en bonnes Les caprices de la fortune.

qualités, est à l'égard du Prince, un personnage aussi disproportionné par la fortune, que par la naissance. Cette faute du destin, rendue plus sensible par toutes sortes de vertus, produit sur le cœur d'Hypolite son effet ordinaire; il ne se borne pas au projet de lui plaire; &, dans le désir de l'élever à un rang digne de tant de charmes, les Etats dont il est l'héritier présomptif, commencent à lui paroitre trop bornés. Cette considération arrête même pendant quelque tems, l'aveu d'une tendresse qu'il craint d'inspirer en vain. Une pareille délicatesse n'ajoute pas peu à son trouble & à sa langueur.

Les Médecins lui font différentes questions, auxquelles il ne répond que d'une façon détournée. Après avoir épuisé les prieres & les sollicitations, & toujours inutilement, ils lui déclarent que son obstination à leur cacher la cause de son mal, le rend homicide de lui-même, & qu'il ne devoit plus compter sur la vie. Cet Arrêt terrible, qui, pour tout autre, auroit été un coup de foudre, ne l'ébranle point; il envisage la mort d'un œil ferme & stoïque, surcroit d'affliction pour Théodose. Ce Prince, en versant un torrent de larmes sur son fils, le conjure, par tout ce qu'il a de plus cher, de ne point lui cacher la source du mal qui le consume. A son regard, & à je ne sçais quel air embarrassé, il se doute qu'il est épris d'une passion violente; mais il ne sçait sur qui il doit jetter ses soupçons. » Mon fils, lui dit-il, vous » aimez; & peut-être aimez-vous une personne » fort au-dessous de votre rang : n'importe; » faites-m'en l'aveu; &, fût-ce une simple Ber- » gere, je vous promets de ne me point op-

» poser à votre amour ; vivez ; & je serai de
» tous les peres le plus heureux. Ne vous obs-
» tinez donc plus à taire un secret, qui ne peut
» que nous être funeste à l'un & à l'autre.

Hyppolite, rassuré par les bontés d'un pere aussi tendre, lui répond en ces termes : » Je
» voulois mourir sans confier à personne mon
» amour ; mais les sentimens de reconnoissan-
» ce que vos bontés m'inspirent, ne me per-
» mettent pas de cacher plus long-tems à votre
» Majesté ce qui se passe dans mon cœur. Oui,
» j'aime, Seigneur ; & je ne rougis pas de mes
» feux ; celle que j'adore peut prétendre au plus
» haut rang ; elle est belle, & plus recomman-
» dable encore par son mérite, que par ses char-
» mes ; en un mot, c'est Bellesamire : quoi-
» qu'elle ne soit pas née Princesse, elle n'en
» est pas moins digne de monter sur le Trône,
» & je m'estimerois heureux de lui en faire
» hommage. Voilà les raisons, Seigneur, qui
» m'ont engagé à garder le silence jusqu'ici.
» Je ne sçaurois vivre sans Bellesamire ; &,
» puisque je ne puis être à elle, il faut que je
» meure. «

Théodose étoit d'un caractere sensible ; & la nature a des droits puissans sur le cœur des peres. Sans réfléchir sur l'inégalité des conditions, il ne pense qu'à sauver son fils ; d'ailleurs, il estime Bellesamire ; & charmé d'avoir une aussi aimable belle-fille, il va, pour avancer son bonheur, la demander à Alcidor.

Celui-ci est agréablement surpris, & flatté de l'honneur que lui fait Théodose : mais comme c'est un homme très-prudent, il craint que l'amour d'Hyppolite n'éclatte, & que le mariage

ne vienne à manquer. Il prend le parti de ne plus permettre à sa fille d'aller dans aucune assemblée; il n'est pas même possible à Hyppolite de la voir davantage. Théodose propose de conclure le mariage. Alcidor y consent; & cet hymen est célébré à la grande satisfaction des jeunes époux, dans le Temple de Jupiter, en la présence des deux peres & de plusieurs Princes & Princesses, qui étoient pour lors à Falante.

Hyppolite, au comble de ses vœux, n'a plus besoin des Médecins; il trouve sa guérison dans la possession d'une épouse aimable & reconnoissante, & qui doit faire le bonheur de ses jours.

Ce jeune Prince s'étant engagé au service des Etats de Falsane, se dispose à quitter Falante, pour se rendre à Dortune, qui en est la Capitale. Il part avec sa chere épouse; & Théodose goûtant la joie la plus sensible, retourne dans son Royaume, après avoir fait les plus tendres adieux à ses enfans, ainsi qu'à Alcidor. les Falsaniens témoignent un plaisir extrême de ce mariage, lorsque les deux époux arrivent dans leurs Etats. La Princesse devient mere d'une fille au bout de dix mois. Ce gage de l'amour d'Hyppolite en resserre encore les nœuds.

Un jour que ces deux époux, toujours amoureux & toujours satisfaits l'un de l'autre, avoient passé l'après-dînée en compagnie, comme ils revenoient vers le soir, en s'entretenant des plaisirs inexprimables que ressentent deux cœurs tendrement unis; on arrête brusquement leur voiture: Hyppolite n'eut pas le tems de se remettre de sa surprise; on le saisit; on le désarme, & on le contraint de monter dans une chaise de poste. Bellesamire se jette aux pieds

des ravisseurs, & les conjure dans les termes les plus touchans, de ne pas séparer deux époux unis par des liens indissolubles : mais ces hommes durs & inflexibles ne daignent seulement pas répondre à cette Princesse éplorée. Elle veut du moins embrasser les genoux de son cher Prince, qui, la prenant dans ses bras, lui proteste qu'on lui arrachera plutôt la vie, que de souffrir qu'on le sépare d'elle : enfin, malgré les prieres, les larmes & les résistances de ce couple infortuné, il fallut céder au nombre & à la force : cette tendre & inconsolable épouse adresse mille fois au Ciel ses tristes plaintes ; elle perd bientôt l'usage des sens & de la voix ; ses beaux yeux, noyés de larmes, se ferment ; l'image de la mort paroît empreinte sur son visage : ses gens consternés, la mettent dans son carrosse, & l'emmenent chez elle évanouie. On court chercher un Médecin, qui a bien de la peine à la rappeller à la vie : cependant, à force de secours, la connoissance lui revient peu à peu : elle n'ouvre les yeux, que pour chercher son époux. » Eh! pourquoi, s'écrie-t-elle, ranimer une vie presqu'éteinte ? Séparée de celui qui faisoit tout mon bonheur, je ne puis trouver de soulagement à ma perte, que dans la mort. «

La douleur lui ayant coupé la parole, elle tombe dans le plus grand accablement ; & elle est assaillie d'une fiévre si violente, qu'on désespere de sa vie. Quoique les hommes ayent ordinairement plus de force d'esprit, Hyppolite n'est pas plus maître de lui-même, que son épouse : on le conduit à la Cour du Roi son pere ; & on le met aux arrêts pour l'obliger de

consentir à la dissolution de son mariage; mais comme un amant bien épris trouve toujours des moyens de faire sçavoir de ses nouvelles à l'objet bien-aimé, Hyppolite sçait franchir tous les obstacles, pour faire tenir à sa chere épouse une somme considérable, avec cette lettre:

» Je trompe enfin la vigilance de mes gardes; » on m'assure que ma lettre & l'argent que je » vous envoie, vous seront remis fidellement. » Faites, je vous en conjure, toutes vos dili- » gences pour que notre mariage soit déclaré » en justice, bon & légitime, comme il l'est en » effet. J'ose me flatter que votre respectable » pere, que je regarde comme le mien, & à » qui j'ai voué l'attachement le plus inviolable, » voudra bien se donner toutes les peines né- » cessaires pour cette affaire importante. Il s'agit » de la faire juger promptement. On me garde à » vue dans une forteresse, où je souffre nuit & » jour toutes les rigueurs de l'absence. Le tems » que je passe éloigné de ma chere Bellesamire, » est pour moi un supplice toujours renaissant. » Plaisirs purs que je goûtois auprès d'elle, » doux momens trop tôt écoulés, il ne me reste » donc plus de vous qu'un triste & douloureux » souvenir! Mais, que dis-je? Je les goûte en- » core, puisque mon adorable épouse est tou- » jours présente à mes yeux; je crois quelque- » fois la voir, l'entendre & lui parler; illusion » flatteuse, mais à peine dissipée, qu'elle ne » laisse autour de moi qu'un vuide affreux. Il » n'y a que votre présence, qui soit capable de » me rendre la vie: vous posséder étoit ma sou- » veraine félicité; on me la ravit en m'arrachant » d'entre vos bras. C'est peu; on veut encore

» me contraindre à rompre les plus saints nœuds;
» mais, quelque chose que l'on fasse, ou que
» l'on veuille faire pour y parvenir, ne craignez
» rien; je ne serai jamais coupable d'une pa-
» reille perfidie : vos charmes, votre vertu, vo-
» tre amour, le mien, tout vous répond de
» ma constance; & si ce n'est assez, je
» vous réitere ici les sermens que je vous ai
» faits à la vûe du Ciel & de la Terre, aux
» pieds des Autels, &c».

Cette Lettre arriva à propos pour arrêter le progrès de la maladie de Bellefamire. Le desir de se réunir à son époux, & de conserver des jours qu'elle lui avoit consacrés, la força de surmonter son accablement, & de songer aux moyens de rétablir sa santé, dans l'espoir flatteur qu'on ne tarderoit pas à lui rendre justice. Alcidor, qui étoit auprès d'elle, la consoloit, l'encourageoit & la fortifioit de jour en jour. Il consulta les Génies les plus fameux de la Nation, & se donna tous les mouvemens imaginables pour assurer l'état & l'honneur de sa fille. Parmi tous ceux dont il prit l'avis, il n'y en eut pas un seul, qui ne certifiât que le mariage étoit légitime, & que Bellefamire devoit former incessamment sa demande, pour que son mari lui fût rendu. Sur de telles assurances, Alcidor suit le procès au nom de sa fille; mais les Dieux qui vouloient l'éprouver, permirent que les Juges fussent d'un sentiment contraire. Le mariage fut déclaré nul. Alcidor, pénétré de douleur, n'y put survivre; & Bellefamire eut pour surcroit de chagrin, celui de se voir privée d'un pere qui partageoit ses malheurs, & qui pouvoit seul les adoucir.

Pour comble de chagrin, Hyppolite sentit son cœur se réfroidir pour son épouse; & oubliant ses sermens, son devoir & sa fille, il cessa d'écrire à sa femme, & de lui en donner le titre. » Grands Dieux! s'écrie Madame de Beau-» mer, que vos décrets sont impénétrables à » nos foibles lumieres! Vous avez permis que » la mere & la fille, douées des qualités les » plus estimables, ayent langui dans les horreurs » de la plus humiliante pauvreté! «

Bellesamire avoit sacrifié, par la noblesse de ses sentimens, la plus grande partie de ses petites ressources, pour soutenir son procès; & ce qui lui restoit, suffisoit à peine pour vivre elle & sa fille, dans une misérable chaumiere, sans domestiques : quelle chûte pour une Princesse charmante, si digne du plus heureux sort! Choisie par un Roi pour être l'épouse de son fils; choisie par ce fils pour être associée à son rang; chérie de ce même époux dont elle faisoit les délices, devoit-elle s'attendre à se voir rejettée du sein d'une famille qui s'étoit crue trop heureuse de la posséder? Cependant elle espéroit toujours remonter au rang d'où elle s'étoit vue précipiter. Il faut lui rendre justice; ce n'étoit point une vaine idée d'ambition, qui l'entretenoit dans cette douce espérance; mais seulement l'amour dont elle étoit éprise pour son infidele époux. Elle ne pouvoit se persuader qu'elle fût totalement bannie de son cœur. » Je suis sa » femme, disoit-elle quelquefois; les Loix » m'ont confirmé ce titre; & il ne peut passer » légitimement en d'autres bras; jamais son » amour n'a eu à se plaindre du mien; il re-» viendra donc à moi : la justice, la raison &

» la tendresse rappelleront tôt ou tard dans son
» cœur la vertu, qu'une folle gloire en a ban-
» nie. Cet hymen, autrefois si cher, & aujour-
» d'hui si méprisable à tes yeux, reprendra ses
» droits; tu reconnoîtras une épouse fidelle; &
» cette chere fille née pour faire tes délices.
» Viens, cher époux; viens, par mille embrasse-
» mens, faire oublier à ton épouse tous les maux
» que tu lui a faits. « C'est ainsi qu'elle aimoit à se repaître d'illusions; mais jusqu'ici elles ont été la seule récompense de son mérite.

Les procédés de Théodose & d'Hyppolite envers Bellesamire, ne sont pas de pure invention. Un Lecteur Philosophe doit se douter, que des inconséquences si déplorables appartiennent à l'Histoire plutôt qu'au Roman. Ceci est une anecdote récente, à laquelle Madame de Beaumer n'a changé que les noms. Bellesamire, encore jeune, est une des amies respectables que l'Auteur s'étoit faite par son mérite dans le Pays étranger.

Cette leçon de la fragilité des plus tendres amours, est suivie d'un Dialogue entre Charles XII & Mandrin; parallele trop philosophique, dont l'idée n'est d'ailleurs, qu'une copie de la réponse qu'un Pirate osa faire au Héros de la Macédoine.

Le plus beau côté du Recueil est celui de la Poësie. Comment pardonner à Madame de Beaumer d'avoir borné à deux Odes, l'essor de son talent dans ce genre? La premiere est intitulée la *Mort des Héros*. Poësies.

Semblable à la feuille qui tombe
Au plus foible souffle du nord,

Au moindre coup l'homme succombe,
Et descend vers le sombre bord.
Où leves-tu ton front superbe,
Vain mortel! Vois déjà sous l'herbe
Le tems qui creuse ton cercueil;
Quitte tes hautaines pensées;
Le Styx va dans ses eaux glacées
T'engloutir avec ton orgueil.

Nos jours sont dans les mains des Parques,
Sans discernement & sans choix;
Les Bergers, les puissans Monarques
Subissent leurs funestes loix.
Combien peu de mortels illustres
Ont parcouru plus de dix lustres!
La vie est un souffle léger;
Les Dieux dans l'éternelle voute,
D'un crayon ont tracé sa route;
Nul effort ne peut la changer.

A quoi sert une longue vie,
Si l'on n'en signale le cours?
N'est-elle pas souvent ternie
Par l'opprobre de nos vieux jours?
Celui qui dans la fleur de l'âge,
Paroit digne de notre hommage
Par l'éclat de mille vertus,
Au bout d'une longue carriere,
Dément cette grandeur premiere;
Et soudain le Héros n'est plus.

On voit les têtes souveraines

Pâlir sous les coups de la mort.
Les Aléxandres, les Turennes
Ont éprouvé le même sort.
Dans le cercle étroit des années,
Les Dieux ont de nos destinées
Renfermé le frêle tissu ;
Ruisseau tari près de sa source,
L'homme touche au bout de sa course
Sans presque s'en être apperçu.

La vraie Philosophie est si voisine de la piété, qu'il suffit des strophes qu'on vient de lire, pour annoncer que leur Auteur est capable de sanctifier sa Muse, & qu'il l'a fait avec succès dans la seconde Ode. Elle est tirée du sublime Cantique que les Israëlites chanterent en action de graces de leur délivrance. Le feu de l'original a passé dans les strophes suivantes :

D'un barbare tyran le grand Dieu des vengeances,
Sans effort, a rompu les homicides lances ;
Son bras se leve enfin, trembles, c'est l'Eternel.
Ton Roi, tes combattans, tes projets & tes crimes,
Plongés dans les profonds abîmes,
Vengent les enfans d'Israël.

Ces fortes légions, & ces chefs magnanimes,
Du même châtiment sont tombés les victimes ;
Dans ses gouffres, la mer les reçut tout armés ;
Et d'un fleuve de feu qu'alluma ta colere,
Ainsi que la paille légere,
Seigneur, tu les as consumés.

Ces Héros insensés, en nous faisant la guerre,
Blasphémoient ton saint nom; mais brisés comme un verre
Leurs fronts ceints de lauriers s'abîment dans les eaux;
Dans les flancs caverneux des campagnes humides,
A ces persécuteurs avides
Ta main a creusé des tombeaux.

Le fier Egyptien ose suivre nos traces;
Il voit, sans s'étonner, ces effrayantes masses
Qu'enchaînoit, par ton ordre, un invisible frein;
De ses Dieux impuissans il croit voir un prodige;
La mer dissipe le prestige,
Et l'ensevelit dans son sein.

Oui, tout reconnoîtra ta grandeur ineffable;
Eh! quel pouvoir au tien pourroit être semblable!
Par ces traits éclatans qui peut se signaler?
Sont-ce des nations les Dieux sourds & frivoles?
Ces vaines & froides idoles
Prétendroient-elles t'égaler?

Que tes bienfaits sont grands, Seigneur! que ta clémence,
Ton plus noble attribut, dans ses dons, est immense!
Tu fixes sur les tiens un regard paternel;
C'est toi qui nous conduis vers sa montagne sainte;
Jacob va dans sa riche enceinte
Se nourrir de lait & de miel.

llégories.

Le *Temple de la Fortune* & le *Triomphe de la fausse gloire*, deux allégories également bien écrites, terminent le Recueil de ces œuvres mêlées. Madame de Beaumer, pour désabuser les

adorateurs de la Fortune, introduit dans le Temple de cette Divinité, non un simple mortel, empressé d'y paroître à titre d'esclave; mais un de ces êtres indépendans, si connus sous le nom de Génies, & qui semblent n'habiter les airs, que pour voler au secours des Romanciers. Il se transporte jusqu'au Sanctuaire du Temple, où, après avoir tenté inutilement la réforme, il se signale par un trait de force, en arrachant à l'Envie, le masque dont elle se couvre. Le monstre paroît alors tel qu'il est aux yeux de tous les assistans. Des aîles de chauve-souris, attachées à un corps épais & raccourci; des serres semblables à celles d'un aigle furieux; une tête hérissée de serpens qui s'agitent, & lancent leurs aiguillons avec rapidité; des yeux enfoncés, un bec pointu, d'où découle sans cesse un noir venin, qui corrompt tout ce qu'il touche. Epouvantés à cet aspect, tous veulent prendre la fuite; mais le sang qui s'est glacé dans leurs veines, arrête leurs pas. Le Génie en prend occasion de leur reprocher l'encens qu'ils offrent à une Déesse, dont le Temple est infecté de tant de poisons, & qui ne sçait pas même faire le discernement des hommages qu'on lui rend. Ce Génie est d'autant plus étonné de la foule attachée au Temple de la Fortune, que dans le cours de ses voyages, il a vu le culte du Souverain des Dieux universellement abandonné.

La seconde allégorie a pour objet l'éloge de Christine, Reine de Suede, qui a abdiqué la Couronne en faveur de Gustave. C'est tout ce qu'il suffit que vous connoissiez de cet écrit, qui n'a rien d'intéressant, ni de saillant.

Un dernier Ouvrage de Madame de Beau-

mer, est une autre allégorie, qu'elle inséra sous son nom dans le Journal des Dames, lorsqu'elle en avoit la direction : elle la fit à la publication de la Paix ; & voici quelle en est l'idée.

La Discorde, toujours ennemie des plaisirs, ne pouvoit voir, qu'avec des yeux d'indignation, les douceurs que goûtoient les enfans de la terre, dans le tems que les accords de la paix rendoient l'Univers tranquille. Elle appella l'esprit de parti, la trahison & les soupçons à son secours, & les chargea de précéder la médisance & la calomnie, qui devoient, par son ordre, jetter par tout le trouble & la confusion. Bientôt on ne parla plus que de tentes, d'équipages & d'autres préparatifs de guerre ; on ne respiroit que les armes, la vengeance, le carnage & la mort.

L'Amour, fils de la raison, vit des époux fideles s'arracher d'entre les bras d'épouses qu'ils adoroient ; il vit des amans quitter leurs maîtresses, avec lesquelles ils devoient unir leurs destinées, pour voler à la gloire. Il vit des veuves, en habits de deuil, pleurer la perte de leurs maris, & des maîtresses au désespoir de ce que la mort venoit de frapper dans le champ de Mars, des amans pour la conservation desquels elles avoient tous les jours offert de l'encens aux immortels. Ici l'Auteur entre dans un très-grand détail de tous les maux que la guerre entraîne, & des efforts de l'Amour pour ramener la tranquillité & la paix. Ce Dieu quitte la terre, & se présente devant le trône de Jupiter, pour le prier de pacifier les humains, & d'enchaîner la Discorde. Le Maître des Dieux se laisse moins toucher par les prieres de l'Amour, que désar-

mer par les vertus qu'il remarque ſur la terre. » Je trouve moins de perverſité que d'erreurs » parmi les hommes, dit-il aux Dieux, qui » demandoient qu'on en détruisît l'eſpece ; &, » lorſque quelques-uns d'entr'eux s'attachent à » mériter mon courroux, je jette les yeux ſur » les cœurs vertueux, qui, malgré tant de foi- » bleſſes, m'adreſſent un culte pur & religieux : » leur piété me déſarme ; je fais grace aux in- » juſtices de la terre en faveur des vertus. Oui, » oui, il eſt toujours des hommes vertueux.

» Jettez les yeux ſur Louis, ce Prince doux & » pacifique, que j'ai mis à la tête d'un grand » Etat : approfondiſſez ſon cœur ; quelle vertu » n'y découvrirez-vous pas ? Que de bontés pour » tout ce qui l'environne, & de douceur même » pour ceux qui l'offenſent ! Il eſt ma plus vive » image ſur la terre. Admirez cette auguſte » Reine, proſternée aux pieds des Autels ; l'en- » cens fume ſans ceſſe dans ſes pieuſes mains, » pour me demander la paix, que déſire ſon » auguſte époux pour le bonheur public. Les » vertus de cette Maiſon, fidelle à mon culte, » me ſont ſi agréables, que le nom de Bour- » bon eſt écrit au Livre des Deſtins, pour ré- » gner ſur l'Empire François, tant qu'il me » plaira de laiſſer ſubſiſter l'Univers. Je vois » avec complaiſance les Princes de Condé & » de Soubiſe commander les armées du Souve- » rain que j'aime. Ces deux héros ont mérité, » par leurs exploits, d'être immortaliſés. Pour » éprouver leur raiſon, je leur ai enlevé la » Princeſſe de Condé, qui avoit toutes les vertus » en partage. La terre étoit indigne alors de poſ- » ſéder une créature ſans foibleſſes & ſans dé-

» fants ; la mort la frappa à son aurore ; & je l'ai » placée parmi nous au rang des immortels. Tendre époux, tu répandis un torrent de larmes » dans ces fâcheux momens ; mais, console-toi ; je » te laisse une fille dans laquelle tu vois déja briller les vertus de son auguste mere. Aimable » Prince, c'est à ton bras & à ta valeur, ainsi » qu'à la prudence & à la sagesse de Soubise, » & à celle des Ministres que j'ai placés auprès » de votre Roi, que l'on devra la paix. Je les » ai remplis de cet amour patriotique, dont brûlent vos belles ames ; ils sçauront détruire les » projets de la Discorde, & arrêter les attentats que des perfides pourroient méditer contre l'Empire que j'ai soumis aux Loix d'un » Monarque, que j'ai mis à l'abri de mon aîle.

» Voyez Stanislas, ce Prince dont j'avois » couronné les vertus, pour le faire passer rapidement dans les plus grands événemens de » la vie ; il avoit toutes les qualités de l'esprit » & du cœur, qui forment les plus grands Rois ; » mais s'il a été tel sur le Trône, il est encore » plus grand après avoir perdu sa Couronne. » C'est dans la chûte qu'on voit briller les vertus dans leur plus grand jour, & non pas au » faîte des grandeurs. Stanislas, toujours égal, » est toujours lui-même dans tous les états. «

» Quelle louange tous les mortels ne doivent-ils pas à cette Impératrice Reine, que j'ai douée » d'une ame mâle & vraiment héroïque ; à laquelle j'ai donné des Généraux dont la conduite & les exploits les rendent dignes d'être » mis au rang des Scipions & des Fabius. «

Après ces paroles, Jupiter garda quelques momens le silence ; & il dit aux Dieux : » Re-

» gardez ce petit espace de terre où a régné un
» Prince qui s'est fait respecter par la sagesse
» de ses Loix. Un Monarque puissant se fit une
» gloire d'aggrandir ses Etats; il devint redou-
» table à ceux même qui avoient contribué à
» son aggrandissement. Frédéric, son fils, s'est
» acquis une gloire qui a effacé la sienne. Cet
» astre du Nord éclipse tout ce qui l'environne;
» ses ancêtres semblent s'obscurcir devant lui.
» Un des plus puissans Rois de la terre a re-
» cherché son alliance; il tient la balance dans
» ces vastes contrées : tous les yeux sont tour-
» nés sur lui; il est la terreur des uns & l'es-
» pérance des autres. Les Muses ont orné son
» berceau; les Sciences environnent son Trône
» de gloire; les vertus marchent à ses côtés; &
» ses talens militaires l'égalent aux Césars. Cou-
» rage, Prince, sois un exemple à toute la terre;
» remplis l'univers du bruit de ton nom, & que
» la sagesse t'accompagne dans tous tes succès; que
» la vraie gloire soit toujours le partage des
» Héros de ton sang. La magnanimité, l'intré-
» pidité & l'humanité de ce Prince de ton nom,
» que tu as choisis pour commander les ar-
» mées de tes Alliés, l'ont fait admirer de
» toute la terre, & estimer de ses ennemis
» mêmes.

» La France possédoit, dit encore Jupiter,
» le Comte de Gisors, qui portoit dans son
» ame toutes les vertus qui forment & qui ca-
» ractérisent les héros. Je frappai cette tête si
» chere; Mars, jaloux de sa gloire, me de-
» manda cette victime; & je la lui accordai. Ce
» jeune guerrier mourut sous le faix des lau-
» riers dont il s'étoit couvert. France, contrée

» heureuſe & fertile en grands hommes, tu
» as verſé des pleurs ſur ſon tombeau; tu n'as
» pu voir ſans douleur, cet aſtre s'éclipſer au
» moment que ſa gloire répandoit le plus vif
» éclat; mais tu ne manqueras jamais de Hé-
» ros qui brûleront de répandre leur ſang pour
» ſoutenir les droits de ton Empire. C'eſt par
» eux que tu verras ton nom rétabli dans toute
» ſa ſplendeur; repoſe-toi ſur leur prudence &
» ſur leur courage. La Paix deſcendra des Cieux
» pour mener la joie dans les cœurs des peu-
» ples; & les agitations que tu as éprouvées, te
» feront gouter avec plus de ſatisfaction que
» jamais, les douceurs du calme.

Jupiter regarda Minerve, & lui dit d'un air tendre : » vous, fille chérie du Dieu de la Paix,
» retournez ſur la terre; portez l'olive ſacrée
» au Duc de Nivernois : je lui ai donné ma
» prudence; dites-lui que je lui confie le
» ſoin de concilier les différends des Puiſſances
» ennemies : il en eſt digne par ſa naiſſance;
» il en eſt capable par ſes talens. Continuez,
» Déeſſe, de protéger & de cultiver les Scien-
» ces & les Arts, & de les faire fleurir dans
» tout l'Univers. Allez, parcourez tous les pays
» du monde; & faites-y régner la concorde &
» la paix.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

JE ne désignerai, Madame, ni l'état, ni le nom d'une femme Auteur qui n'a mis son nom à la tête d'aucun de ses Ouvrages. Elle en a publié de plus d'un genre, parce qu'elle cultive divers genres de science. Elle joint au goût de la Physique & de la Chymie, celui de la morale, de la Littérature & des langues : mais comme elle préfere les douceurs d'une vie tranquille à la gloire tumultueuse du bel-esprit, elle aime mieux éclairer le Public, que de s'en faire connoître. Je dois donc respecter son secret; & dans la crainte qu'un plus long éloge ne le décele, j'arrive sans différer à sa traduction des *Leçons de Chymie propres à perfectionner la Physique, le Commerce & les Arts, par M. Shaw, premier Médecin du Roi d'Angleterre, traduites de l'Anglois*; un volume *in-quarto*. Madame D'***. Leçons de Chymie.

Outre le mérite d'avoir transmis, avec autant de fidélité que d'élégance, ce savant Ouvrage dans notre langue, Madame D' *** a encore celui d'avoir relevé, dans des notes placées au-dessous du texte, les erreurs qui se trouvent dans l'original, & d'avoir ajouté aux expériences du Docteur Anglois, les nouvelles découvertes, faites depuis que ces leçons ont été publiées en Angleterre. Mais le morceau qui lui fait le plus d'honneur, est un très-grand Discours préliminaire sur la naissance & les progrès de la Chymie. Il est de nature à mériter votre attention

dans les endroits où l'Auteur ne donne pas trop à la conjecture; & comment ne pas s'y abandonner, lorsqu'il faut remonter aux premiers âges du monde, sans le secours d'aucun monument historique?

Le feu est le premier instrument de la Chymie. Comment en a-t'on fait la découverte? C'est ici la premiere conjecture. » Adam, le » premier des humains, chassé du Paradis ter» restre, où il n'avoit le tems de desirer que » pour mieux goûter ensuite le plaisir de la » jouissance, dut éprouver un genre de mal» heur dont nous ne pouvons pas avoir d'idée, » parce que nous naissons tous malheureux: » manquant de tout, avec des besoins bien su» périeurs aux nôtres, parce qu'il connoissoit le » bien-être dans toute son étendue; abandonné » à lui-même; humilié de sa foiblesse; sans » ressource pour se procurer les secours les plus » pressans; & plus tourmenté encore, s'il est » possible, par les besoins d'une compagne qu'il » chérissoit toujours, quoiqu'elle fût la cause » de tous ses maux, il ne lui restoit que l'es» pérance de la mort. Le tems, qui diminue » la vivacité des peines & des plaisirs, calma » sa douleur, & l'aida à supporter la vie. La » naissance de ses enfans; le soin de pourvoir » aux choses qui leur étoient nécessaires, ainsi » qu'à leur mere, remplirent avec le tems, le » vuide affreux que laisse dans le cœur une perte » irréparable. Né avec toutes les perfections » dont un homme peut être susceptible, sa chûte » n'avoit point entierement altéré les qualités » de son esprit; il avoit le coup-d'œil juste, » observoit bien, & mettoit à profit toutes ses observations.

» obſervations. Il apprit à ſes enfans à l'imi-
» ter; &, juſqu'à leurs amuſemens, tout avoit
» pour but un avantage préſent, ou une décou-
» verte utile pour l'avenir. Ce fut ſans doute
» dans un de ces momens heureux pour l'hu-
» manité, qu'Adam trouva le feu, en frottant
» au hazard deux cailloux l'un contre l'autre;
» ſa ſurpriſe, & même ſon effroi, en voyant
» ſortir de ces deux corps des étincelles bril-
» lantes, ne l'empêcherent point de répéter la
» même expérience: elle produiſit auſſi-tôt le
» même effet. Ces étincelles étant tombées ſur
» de petites branches d'arbre, arrachées par le
» vent, & ſéchées par l'ardeur du ſoleil, elles
» les enflammerent au même inſtant. Frappé d'é-
» tonnement & d'admiration, Adam s'appro-
» cha de ce nouveau feu; & ſentant une cha-
» leur ſemblable à celle du ſoleil, & même
» plus grande encore, il penſa qu'il pourroit
» en tirer de grands avantages, que l'aſtre qui
» l'éclairoit n'avoit pas pu lui procurer juſqu'a-
» lors. En effet, la facilité de faire naître ce
» feu à ſa volonté, à toute heure & en tous
» lieux, dût préſenter à ſon eſprit des reſſour-
» ces infinies pour tous ſes beſoins. Il voulut
» ſur le champ faire uſage de cette décou-
» verte. Il expoſa différens corps à cette cha-
» leur artificielle; ceux des animaux ne furent
» point oubliés: en peu de tems il parvint
» à faire cuire des viandes & des légumes que
» le ſoleil ne faiſoit que deſſécher, & à remé-
» dier au froid & à l'humidité que l'abſence de
» cet aſtre cauſe ſur la terre «.

L'invention des métaux eſt une autre conjec-
ture. » La multiplicité des expériences, & les

» besoins journaliers, remplissoient souvent les » forêts de plusieurs buchers enflammés, autour » desquels chaque famille se rassembloit. Un » agent aussi nécessaire que le feu, mais en » même tems aussi destructeur, ne pouvoit pas » manquer de causer des accidens : les embrâ-» semens devoient être fréquens, & d'autant » plus terribles, qu'on manquoit alors des » commodités les plus nécessaires pour en ar-» rêter les progrès. Cependant ce qui n'an-» nonçoit d'abord que malheur & que destruc-» tion, devint la source d'une des connoissan-» ces les plus utiles. C'est ainsi que du sein » même de l'horreur & de la confusion, on » voit souvent éclorre les plus grandes mer-» veilles.

» La nature, secondée de l'industrie des hom-» mes, sçut tourner à leur avantage les maux » même qu'ils avoient produits ; & la décou-» verte la plus précieuse fut le prix de leur im-» prudence. En effet, ce fut probablement à un » de ces incendies considérables, que nous dû-» mes les premiers élémens de la métallurgie. » Le feu, après avoir consumé une étendue » de forêt immense, sans qu'on pût y apporter » aucun remede, ne parut laisser après lui, que » des monceaux de cendres & de pierres cal-» cinées. L'effroi & l'épouvante qu'avoit répan-» dus dans les esprits, un spectacle aussi rempli » d'horreur, avoit abbatu le courage de tous » les habitans de ces tristes lieux. Ils avoient » cherché leur salut dans la fuite.

» La crainte & le danger les avoient écartés; » l'intérêt & la curiosité les ramenerent bien-» tôt. On avoit formé une cabane avec soin;

» on l'avoit enrichie de divers tréſors dont la » nature eſt ſi prodigue. Tous les âges ont eu leur » luxe : il n'a changé que de forme. Le deſir » d'être envié a dû naître avec les hommes. On » vouloit être inſtruit de ſes pertes & de ſes » malheurs ; on ſe flattoit que les flammes au» roient peut-être épargné le travail de plu» ſieurs mois, & même de pluſieurs années, ou » que du moins il en reſteroit quelques veſti» ges. En un mot, on deſiroit de s'aſſurer par » ſes propres yeux, du déſaſtre que l'incendie » avoit cauſé.

» Le hasard fit rencontrer à quelques-uns » d'eux (meilleurs obſervateurs que les autres) » au milieu de ces triſtes débris, des eſpeces » de pierres d'un brun noirâtre, brillantes, & » plus peſantes, eu égard à leur volume, que » celles qu'ils avoient vues juſqu'alors. L'eſpoir » de les faire ſervir à quelque deſſein utile, » leur fit naître l'idée d'en faire l'objet de di» verſes expériences. L'habitude d'expoſer à la » violence du feu, tous les corps qui s'offroient » à leurs yeux, leur fit jetter au milieu des » flammes, les nouvelles pierres qu'ils venoient » de trouver. Attentifs à l'effet que le feu pro» duiroit ſur elles, ils s'apperçurent bientôt » avec ſurpriſe, qu'elles rougiſſoient ; & que, » ſans ſe conſumer, ni même changer de for» me, elles devenoient ſemblables à des char» bons ardens : ils les retirerent du feu, & » leur étonnement augmenta encore davantage » quand, en frappant fortement deſſus avec » de gros cailloux, ils virent que ſans ſe caſſer » ni ſe fendre, ces pierres ſembloient s'amol» lir & s'applatir ſous leurs coups. Ils conti-

» nuerent à frapper ; mais cette espece de ra-
» mollissement diminua par dégrés, à mesure
» que ces corps se réfroidirent ; & lorsqu'ils
» furent totalement froids, leurs coups devin-
» rent sans effet.

» L'espérance de faire renaître les merveilles
» qu'ils venoient d'observer, leur fit remettre
» aussi-tôt ces pierres applaties au milieu d'un
» brasier ardent : les mêmes phénomenes re-
» parurent ; & ces pierres acquirent même en-
» core, par cette nouvelle épreuve, un plus grand
» dégré de ductilité, & s'applatirent au point
» de devenir très-minces à leurs extrémités.
» Leur couleur devint plus décidée, & parut
» d'un noir plus brillant & plus clair. Enchan-
» tés de leur découverte, ils examinerent de
» près leur nouveau trésor, & remarquerent
» que le bord de ces pierres étoit tranchant.
» Ils en firent l'essai, & s'apperçurent avec ra-
» vissement, que ces prétendues pierres cou-
» poient non-seulement plus facilement, mais
» d'une façon plus nette, & par conséquent plus
» exacte que certaines pierres aigues, dont ils
» s'étoient servis jusqu'alors pour leurs diffé-
» rens besoins. «

Enfin, après plusieurs essais, ils reconnurent toutes les propriétés & l'utilité du fer. On en chercha les mines ; & on les travailla. C'est ici l'époque des premiers Chymistes. On réduisit en art, ce qui n'avoit été que l'effet du hasard ; on se forma des principes, d'après plusieurs expériences réitérées. Le premier métal étant une fois découvert, on devoit imaginer qu'il pouvoit y en avoir d'autres ; il ne s'agissoit plus que d'observer soigneusement toutes les pierres qui

s'offroient aux yeux, & de leur faire subir les différentes épreuves, auxquelles on pourroit les soumettre. Il paroît que le cuivre a suivi de près l'invention du fer. Madame D' *** parcourt toutes les substances métalliques, & en fait voir l'utilité, relativement au Commerce & aux Arts.

» La connoissance des métaux & des miné-
» raux n'est pas le seul avantage, que la décou-
» verte du feu ait procuré aux hommes. Cet
» agent a des droits sur presque tous les Arts;
» & ceux même qui ne lui doivent pas leur
» naissance, lui doivent au moins leurs progrès.
» Sans lui, de combien d'alimens ne serions-
» nous pas privés? En effet, sans compter les
» animaux, les végétaux même n'acquierent-ils
» pas, par son moyen, ce dégré de ramollissement
» si nécessaire pour leur ôter leur crudité, & en
» rendre la digestion plus facile ? Le froment
» lui-même, & toutes les especes de grains qui
» font la plus grande partie de notre nourritu-
» re, quoique réduits en farine & délayés dans
» l'eau, ne formeroient point d'union, sans le
» secours du feu : c'est cet agent qui lui donne
» une consistance solide, & qui rend cette farine
» propre à former un aliment aussi sain qu'a-
» gréable. On fut longtems, sans doute, à ne
» connoître d'autre espéce de pain, que ce que
» nous appellons *galette*, ou *pain sans levain*.
» On ignore le tems où l'on a découvert le moyen
» de faire prendre à la pâte, ce léger mouvement
» intestin, renouvellé sans cesse, & sans cesse
» arrêté. Nous sçavons seulement que le pain
» fermenté étoit connu du tems de Moyse,
» puisqu'il ordonna aux Hébreux de faire la

» Pâque avec des pains ſans levain ; ce qui
» ſuppoſe qu'on en faiſoit avec le ferment.
» Quoique les phénomenes duſſent être très-
» communs, parmi des hommes pour qui tout
» étoit nouveau, celui de la fermentation du
» pain dut les remplir d'étonnement : un peu
» de pâte aigrie le produiſit ; on en mêla, ſans
» le ſavoir, avec la pâte nouvelle, deſtinée à faire
» les pains ordinaires. Au bout de quelques
» heures, ce mêlange ſe gonfla ; toute la maſſe
» devint ſpongieuſe ; il ſe forma de petites cel-
» lules, où l'air en ſe raréfiant, écartoit ſans
» ceſſe, les unes des autres, toutes les parties
» de la pâte, & augmentoit ſon volume, ſans
» rien ajouter à ſon poids. Cet effet ſingulier
» fit craindre qu'il ne ſe fût gliſſé dans la pâte
» quelques ſubſtances étrangeres, & peut-être
» nuiſibles. On examina avec ſoin celle dont
» on s'étoit ſervi ; & n'ayant rien remarqué
» d'extraordinaire dans ſa couleur, on oſa y goû-
» ter. On y trouva ſeulement une petite pointe
» d'aigreur, qu'elle n'avoit point ordinairement :
» cette différence frappa ; & ſans ſavoir à quoi
» l'attribuer, il y en eut qui propoſerent de
» pouſſer plus loin l'expérience, dont le hazard
» avoit été le premier artiſte. Le feu, dirent-
» ils, a coutume de diminuer, & quelquefois
» même de détruire totalement l'acidité de nos
» fruits & de nos légumes. Pourquoi ne pro-
» duiroit-il pas le même effet ſur ce compoſé
» inconnu ? Ils le mirent donc ſous la cendre
» chaude, comme on y mettoit les galettes. At-
» tentifs à obſerver la ſuite de leur opération,
» ils remarquerent que la pâte ſe renfloit de
» nouveau, & occupoit un eſpace encore plus

» considérable qu'auparavant. Quand ils virent, » à la couleur, que leur pain devoit être suffisamment cuit, ils le retirerent du feu ; ils en » mangerent ; & la supériorité qu'ils lui trouverent sur celui dont ils s'étoient nourris jusqu'alors, leur fit faire les recherches les plus » exactes, pour découvrir quelle pouvoit être la » cause de l'acidité qu'ils lui avoient trouvée » avant la cuisson, & que le feu lui avoit enlevée. » On se rappella qu'on avoit gardé de la pâte » pendant quelque tems sans l'employer, & » qu'on l'avoit mêlée avec la nouvelle sans y » faire attention. On conjectura que ce pouvoit » bien être ce mêlange, qui avoit produit les phénomenes qu'on avoit observés ; mais il fallut » probablement plusieurs expériences de ce » genre, pour convaincre d'une maniere irrévocable, que cette espece de fermentation qui » donne au pain la légereté & la saveur agréable » que nous lui trouvons, étoit due au levain ».

Telle est, selon la conjecture de l'Auteur, l'origine de notre nourriture la plus ordinaire. Ce phénomene de la fermentation du levain, n'est rien en comparaison de celle que le vin éprouve dans la cuve. C'est avec une espece de transport, que Madame D'*** décrit cette merveille. » De quelle surprise mêlée d'admiration ne durent point être saisis ceux qui s'apperçurent les premiers de ce frémissement répandu dans les liqueurs susceptibles de la fermentation spiritueuse, & abandonnées à elles-mêmes ? Bientôt ce frémissement s'augmente » par dégrés ; toutes les parties se rapprochent » les unes des autres, & s'en éloignent tour-à-tour. Un mouvement tumultueux succéde à une

» agitation d'abord insensible ; un bouillonne-
» ment accompagné de sifflemens, termine en-
» fin cette merveilleuse opération. Après que la
» liqueur a subi toutes ces révolutions, elle se
» calme insensiblement, & ne laisse au fond de
» la cuve qui la contenoit, qu'une matiere gros-
» siere & inactive. C'est ainsi que la nature, sans
» aide, change & transforme un corps qui, sans
» ce travail, resteroit toujours dans un état d'im-
» perfection. Un suc grossier, tel que celui des
» raisins, s'affine & se subtilise par un mou-
» vement qui s'excite de lui-même dans les
» molécules de la liqueur fermentante. Ce mou-
» vement les divise chacune en particulier, les
» recombine ensemble, & les sépare ensuite
» pour les réunir de nouveau. Dans ce choc &
» dans cette union réciproque, les diverses par-
» ties du tout empruntent mutuellement les
» unes des autres ce qui leur manque, & for-
» ment enfin un nouveau composé, dont les
» principes & les produits différent entierement
» du premier. Ce suc épais & trouble se change
» en une liqueur transparente. Sa couleur lou-
» che & indécise prend de l'éclat & du brillant.
» Son goût fade & doucereux se tourne en for-
» ce ; & de presqu'inodore qu'il étoit, il ac-
» quiert le parfum le plus exquis. C'est ainsi que
» le moût transformé en vin, produit cet esprit
» subtil & inflammable, dont on ne pouvoit
» même appercevoir aucun vestige, avant que
» la nature lui eût imprimé le mouvement, qui
» seul pouvoit lui donner sa derniere perfec-
» tion ».

Plusieurs siécles s'écoulerent, sans que les hom-
mes cherchassent à retirer d'autre utilité de la

découverte de la fermentation, que la jouiſſance d'une boiſſon agréable. Les Arabes ſont les premiers qui aient trouvé le moyen d'extraire, par la voie de la diſtillation, la partie la plus ſubtile des liqueurs. L'art de diſtiller a donné naiſſance à une foule de connoiſſances avantageuſes, & a étendu les branches de la Chymie. Sans cet art, nous ne connoîtrions qu'imparfaitement la plus grande partie des corps ; les principes qui les compoſent, & même les Mixtes ne pourroient ſe manifeſter à nos ſens. La diſtillation briſe, pour ainſi dire, leurs liens, & les ſépare.

Parmi les corps fermentatifs, on remarque le miel, cette liqueur précieuſe, dont les anciens faiſoient un ſi grand uſage pour leurs alimens & leurs boiſſons. On ne connoiſſoit point encore ce ſuc merveilleux, qu'on retire de certains roſeaux, qui remplit les mêmes objets que le miel, & qui lui eſt infiniment ſupérieur. Le *Saccharum* dont parle Pline, n'étoit vraiſemblablement autre choſe, que le ſucre que nous avons aujourd'hui, avec cette différence, que les anciens s'en ſervoient ſans aucune préparation. Les Arabes retiroient le ſucre de trois eſpeces de roſeaux. Ces roſeaux produiſoient un ſuc qui ſe ſéchoit, & ſe formoit en larmes par la chaleur du ſoleil. Dans la ſuite, les Arabes couperent les roſeaux & en exprimerent le ſuc ; & c'eſt celui que nous avons employé juſqu'à la découverte du nouveau monde. Comme il ne reſtoit plus de ces vieux roſeaux, le ſucre naturel des anciens s'eſt perdu ; mais nous avons été heureuſement dédommagés de cette perte ; cette ſubſtance eſt devenue beaucoup plus commune, & un des grands objets du commerce, par la culture des Cannes de l'Amérique.

L'Auteur explique, toujours selon ses idées, comment les hommes ont commencé à se livrer au commerce.

» Les véritables besoins de la nature avoient
» donné naissance aux arts utiles. L'amour pro-
» pre fit naître les arts agréables. Ce fut lui qui
» inspira aux hommes l'envie de se faire con-
» noître & de se faire admirer par leurs talens
» & par leurs découvertes. Le cercle où ils vi-
» voient alors, quoiqu'augmenté, devint en-
» core trop étroit. On voulut étendre sa répu-
» tation dans toute la terre. Blasé sur le plaisir
» d'être estimé & considéré de ses compatriotes,
» on crut augmenter sa valeur réelle, par les
» nouveaux applaudissemens qu'on recevoit chez
» les Etrangers. Plusieurs parcoururent les di-
» verses Contrées du monde. Ils y exciterent
» l'admiration qu'ils étoient venu chercher.
» Cette admiration étoit d'autant plus flatteuse,
» qu'elle étoit le fruit de leur travail. La sur-
» prise qu'ils causoient, étoit pour eux une
» louange non suspecte. L'étonnement est sans
» imposture : c'est le cri de la vérité. Ils obser-
» verent les nouveaux objets qui s'offrirent à
» leur curiosité, & chercherent à en tirer des
» connoissances utiles. Les arts s'accrurent avec
» les sciences & se répandirent dans tout l'Uni-
» vers. On sentit bientôt qu'il seroit avanta-
» geux aux différentes nations, de se faire part
» réciproquement des dons que la nature accor-
» doit aux divers climats, dans lesquels elles
» vivoient. Dès que cette utilité fut une fois re-
» connue, tous les habitans du monde ne forme-
» rent plus qu'une seule société, dont chaque
» peuple en particulier étoit une espece de tribu.

» Cette union générale fondée sur les avanta-
» ges qu'en retire chaque individu, quoique
» souvent troublée par des guerres sanglantes,
» ramene la paix parmi les hommes, & les force
» de sacrifier leurs querelles à l'intérêt de leur
» bien-être.

» Ce nouveau lien changea bientôt la face de
» l'Univers & lui donna une nouvelle vie ; le
» desir de posséder ce qu'on n'avoit point en-
» core, rendit plus industrieux pour multiplier
» ce qu'on possédoit déjà. On voulut faire part
» à ses voisins de ses richesses, pour en obtenir
» en échange, celles dont on étoit privé. Il sem-
» ble que l'Auteur de notre être ait voulu, par
» la diversité des bienfaits qu'il dispense aux
» différens pays, rapprocher les hommes de tou-
» tes les nations par leurs besoins mutuels, quoi-
» qu'avec des mœurs & des coutumes absolu-
» ment contraires. Le sentiment seul de l'hu-
» manité ne suffit pas. Il nous faut des besoins
» ou des passions à satisfaire, pour nous exciter
» à la bienfaisance. Ces deux puissans mobiles
» ont gouverné le monde jusqu'à présent & le
» gouverneront toujours : l'esprit aiguisé par
» eux, cherche, invente, perfectionne & fait
» vaincre tous les obstacles qui s'opposent à ses
» desseins. Tous les peuples devinrent bientôt
» commerçans. Les plus ardens ou les plus ac-
» tifs entreprenoient des voyages, pour échan-
» ger les productions de leurs climats avec
» celles des climats étrangers. Le hasard les se-
» condoit quelquefois, & leur faisoit trouver,
» sous leurs pas, des trésors qu'ils ne cherchoient
» point, & dont ils ignoroient même le nom.
» Telle fut la découverte du verre, cette

» matiere transparente, lisse, incorruptible, & » qu'aucune substance ne peut altérer. On peut » désunir l'aggrégation de ses parties ; mais on ne » sçauroit les détruire. Le feu seul, auquel elle » doit sa naissance, pourroit peut-être avoir des » droits sur elle, & devenir son destructeur : il » a au moins le pouvoir de lui faire changer de » forme. Ce corps singulier, si l'on en croit » Pline, se forma, pour la premiere fois, sur les » bords du Nil, où des Marchands Phéniciens » avoient allumé du feu pour faire cuire leurs » alimens. La nécessité de former un appui pour » poser les vaisseaux dont ils avoient besoin, leur » fit prendre des mottes de *natum*, mêlées de » sable, qu'ils trouverent sur le rivage. La vio- » lence de la chaleur que ce mêlange éprouva, le » vitrifia bientôt, & le fit couler comme un ruis- » seau enflammé. La surprise que cet évenement » causa aux spectateurs, ne peut être comparée, » qu'à la joie qu'ils eurent, lorsqu'ils virent ce » flot brillant & écumeux prendre, en se réfroi- » dissant, une forme solide & en même-tems » diaphane ».

Madame D' ***, pense que la découverte du verre est aussi ancienne que celle des briques, & qu'on peut la faire remonter à la Tour de Babel, qui étoit bâtie de brique. Mais si cette matiere est ancienne, l'art de la travailler est une invention très-moderne, & entiérement due à la Chymie. C'est elle qui a soumis sa composition & sa fusion à des régles certaines, & en a augmenté la valeur, en variant son utilité & ses avantages. » Tantôt elle en fait un instrument » de Chymie ou de Physique ; tantôt, en lui don- » nant une forme convéxe, cette substance de- » vient propre à remédier à l'affoiblissement d'un

» de nos organes les plus précieux. D'autre fois,
» elle porte ses vûes sur des objets plus vastes,
» & nous fait lire dans les Cieux. Lui donne-
» t-elle une forme concave ? le feu céleste se
» soumet à sa loi ; il lui transmet son pouvoir
» dans sa plus grande force ; & les métaux en-
» trent en fusion à son foyer ».

Non contents de tous ces avantages, les Chymistes ont poussé encore plus loin leurs recherches & leurs travaux. Ils ont trouvé le moyen de former un verre d'une qualité supérieure, qui, en imitant le crystal des eaux, produit le même effet, & les surpasse. Venise fut long-tems seule en possession du secret de faire des glaces ; elle en envoyoit dans toute l'Europe ; mais la France a été depuis son émule, & est aujourd'hui en état de donner des leçons à ses maîtres

L'art de la Porcelaine, la peinture en émail, la teinture des étoffes & des toiles, la maniere de fabriquer le cuir, les vertus & les propriétés du savon, les différentes espéces de sels, la poudre à canon, &c. sont autant d'objets curieux, sur lesquels l'Auteur s'étend avec complaisance, tâchant toujours, autant que les bornes d'un discours peuvent le permettre, d'observer la gradation des connoissances humaines, de suivre cette chaîne admirable qui les lie essentiellement ensemble, & de les embellir par des tours agréables & poëtiques. » Si l'emploi le plus commun
» de la poudre à canon est de servir à venger les
» querelles des Rois, & à répandre le trouble
» & la terreur, elle sert aussi à donner les mar-
» ques les plus éclatantes de la joie & de l'allé-
» gresse publique. Ces traits de feu qui sillon-
» nent les airs avec une rapidité que l'œil suit

» à peine, l'aigrette brillante qui les termine, » & qui retombe ensuite avec tant de majesté, » comme autant d'étoiles détachées du Firmament; ces soleils lumineux, dont l'activité des » rayons répand au loin la clarté, & forme un » nouveau jour au milieu de la nuit la plus sombre; ces feux étincelans qui paroissent embrâser l'eau même, & ne s'y plonger que pour acquérir un nouvel éclat; tous ces divers phénoménes, d'autant plus merveilleux, qu'ils s'operent en un instant, durent faire regarder les » premiers qui les firent éclore, comme d'autres » Prométhées qui disposoient du feu céleste ».

Vous voyez, Madame, que contre l'ordinaire de ceux qui traitent ces sortes de matieres, tout occupée qu'est Madame D'*** du fonds de son sujet, elle ne néglige aucun des ornemens qui peuvent rendre la lecture de ce discours aussi agréable, qu'instructive. Nous avons d'elle encore un autre Ouvrage, dont vous voudrez bien que je ne vous envoye que le titre: c'est un *Essai pour servir à l'Histoire de la Putréfaction.* Trois cens expériences sur différentes substances, telles que la viande, les œufs, la bile humaine, &c, sont les matériaux qui sont entrés dans la composition de ce Recueil, fait par une femme, & dont je crois que peu de femmes oseront entreprendre la lecture.

Il en sera de même d'un grand *in-folio*, orné de planches anatomiques, & publié sous un autre nom que celui de Madame D'***, quoiqu'elle en soit véritablement l'Auteur. C'est un Traité d'Ostéologie, très-estimé des gens de l'art, & qui doit être ici placé naturellement. La lettre suivante contiendra les Ouvrages de morale.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

LA Dame anonyme dont vous venez de lire un si beau Discours, passe successivement de la Chymie à la Physique, de la Physique à la Morale, de la Morale aux Ouvrages de fiction; & de cette variété naît l'agréable & l'utile, l'instruction & l'amusement. De l'Amitié.

Le Traité de l'Amitié réunit ce double avantage. » Si j'avois à traiter des passions, dit Madame D' ***, » je prendrois ce ton d'enthou-» siasme qui les caractérise; je les peindrois » avec des traits de feu; & je mettrois tout en » usage, pour porter dans les cœurs, par la cha-» leur de mes tableaux, cette émotion vive, & » ce trouble enchanteur, qui en font tout le » charme & tout le danger. Tantôt emportée » par la fureur, & tantôt par la volupté, je par-» courrois, d'un vol rapide, les divers égaremens » où elles nous entraînent: échauffée moi-mê-» me par ces brûlantes images, je ferois aux » hommes la peinture fidelle de cette effervef-» cence que les passions excitent en eux; mais le » pinceau de l'amitié doit être simple comme elle: » son coloris, moins éclatant, mais plus dura-» ble que celui des passions, n'est fait pour plaire, » qu'à des ames épurées de leur feu séditieux; » qu'à ces ames sensibles & délicates, qui n'é-» tant point blasées par les sentimens tumul-» tueux de l'amour ou de l'ambition, sentent » ces touches légeres, mais ineffaçables, qui ne » sont faites que pour elles, & dont elles seu-

» les connoissent le prix. On ne doit donc pas
» s'attendre à trouver dans cet Ouvrage, ce style
» brillant & ces morceaux sublimes, où l'ima-
» gination a presque toujours plus de part que le
» sentiment. Toute entiere à l'amitié, je ne
» dois parler que son langage. Puisse-t-elle m'ins-
» pirer, & faire passer, dans cet Essai, son élo-
» quence naïve, sans permettre à l'art d'en oser
» altérer les traits ! Puisse-t-elle dicter elle-
» même l'hommage qu'on doit lui rendre, en
» la peignant telle qu'elle mérite de l'être, &
» telle que je la sens! «

On commence par nous donner un tableau général de l'amitié, dont vous aimerez beaucoup la définition. » L'amitié est un sentiment où
» nos sens n'ont point de part; notre ame seule
» en est affectée; c'est le lien des cœurs ver-
» tueux & sensibles «. La plûpart des hommes prennent souvent le masque de l'amitié pour elle; c'est un rôle à jouer, que celui d'ami tendre, même jusqu'à l'excès : peu de cœurs savent s'interroger. Que l'on détache de l'amitié tous les motifs qui lui sont étrangers, tels que le besoin, l'habitude, la reconnoissance, l'amour-propre, la vanité, les liaisons d'intérêt de toute espece, elle se réduira à un sentiment bien foible. L'Auteur cherche à quelles marques on peut reconnoître la véritable amitié. » Elle ne consiste pas
» dans ces démonstrations excessives & dans
» cette ardeur effrénée, qui n'appartiennent qu'à
» l'amour. C'est un feu doux, mais toujours
» égal, qui nous échauffe sans nous consumer;
» il ne s'allume que lentement; mais la len-
» teur même de ses progrès les rend plus cer-
» tains. Le tems ne sert qu'à l'accroître; & la
jouissance,

» jouissance, loin de diminuer de sa vivacité, » semble lui donner à chaque instant de nou- » velles forces. Le sentiment qu'il excite dans » les cœurs dignes de le ressentir, est actif, quoi- » que sage & prudent; il est quelquefois même » supérieur à l'amour; il n'est sujet ni à l'in- » constance, ni au dépit; & la satiété lui est » inconnue : il est susceptible de jalousie, mais » de cette jalousie douce, qui n'a son principe » que dans le cœur, & dont les furies de l'a- » mour-propre n'ont jamais osé souiller la pu- » reté ni altérer la délicatesse. Les sacrifices » ne lui coutent rien, quand il s'agit du bon- » heur de l'objet aimé. Inaccessible à l'envie, » & supérieur aux revers, ils ne peuvent rien » sur lui : il partage la félicité comme l'infor- » tune; c'est même dans le malheur, qu'il se » montre avec plus d'évidence.

» Si on en juge alors par ses effets, on lui » trouvera tous les caracteres des passions; il » abandonne cette sage modération qui le dis- » tingue de l'amour; il en contracte toute la » chaleur & la véhémence; le danger l'irrite; » il s'oublie lui-même, & ne voit plus que ce » qu'il aime. La santé, la fortune, les gran- » deurs, la vie même, tout, hors l'honneur, » appartient à l'amitié. Celui qui calcule, dans » quelque occasion que ce puisse être, quand » il s'agit de son ami, n'est pas digne d'en porter » le nom; il avilit & deshonore le plus noble & » le plus respectable de tous les sentimens. Que » les hommes ne disent plus, qu'ils sont nés » pour être malheureux; s'ils connoissent l'a- » mitié, ils peuvent tous aspirer au bonheur. » C'est elle, sans doute, que la Fable a voulu

» désigner sous le nom de l'espérance, en nous » disant qu'elle se trouva seule au fonds de la » boëte de Pandore. En effet, l'amitié est la » ressource la plus sûre dans les disgraces pour » les ames vertueuses, comme elle en est la ré- » compense; elle est le soutien des foibles; elle » donne du courage aux plus timides; sans elle » nous n'existons qu'à demi; elle est l'ame de » notre ame, & la source de notre félicité.

L'Auteur cite un exemple héroïque de cette amitié, dont il vient de tracer un tableau si vif, si touchant, & capable de la faire sentir aux ames les plus indifférentes. Eudamidas de Corinthe, ami d'Aréthus & de Charixene, fit un testament qui l'honoroit lui & ses amis; il mouroit pauvre, & laissoit sa mere & sa fille exposées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point allarmé; il jugea des cœurs d'Aréthus & de Charixene par le sien propre. Voici l'article de son testament qui ne doit jamais s'oublier. » Je » légue à Aréthus, de nourrir ma mere & de » l'entretenir dans sa vieillesse; à Charixene, » de marier ma fille, & de lui donner la plus » grosse dot qu'il pourra; & au cas que l'un des » deux vienne à mourir, je substitue en sa part » celui qui survivra. « Ce testament fit du bruit dans Corinthe; on en rit; & on le regarda comme un acte de démence; mais les deux amis d'Eudamidas étoient dignes de lui : Aréthus maria la fille d'Eudamidas le même jour que la sienne, leur donna une égale portion de son bien; & regarda la mere de son ami comme sa mere propre.

L'Auteur, après ces idées générales, caractérise les différentes sortes d'amitié : celle des enfans pour leurs peres, celle des peres pour

leurs enfans; des grands-peres pour leurs petits enfans, des petits enfans pour leurs grands-peres; des enfans entr'eux; des enfans pour leurs maîtres & ceux qui les élevent; des freres & des sœurs; des parens; des femmes pour leurs maris, des maris pour leurs femmes; des femmes pour les hommes, des hommes pour les femmes; de l'amitié qui succede à l'amour; de celle des femmes entr'elles, de celle des hommes entr'eux; des supérieurs pour les inférieurs, des inférieurs pour leurs supérieurs; des grands entr'eux; des gens du monde; des Bourgeois; du peuple; des Gens de Lettres; des gens médiocres; des sots; de ceux qui vivent en communauté; des différens âges; de l'amitié de reconnoissance, de convenance, d'habitude, d'estime, de choix & de goût. Je vous cite les sujets de tous les Chapitres, parce qu'ils sont intéressans par eux-mêmes, & afin que vous voyez d'un coup d'œil, le champ que l'Auteur s'est proposé de parcourir. Je ne m'arrêterai qu'aux articles principaux.

L'action de Pline le jeune, qui risqua plusieurs fois sa vie pour sauver sa mere de l'embrâsement du Vésuve, est un exemple touchant de tendresse filiale, qui mérite d'être rapporté & retenu.

» Pline qui étoit à Miscene avec sa famille, » redoutant peu pour lui-même le danger qui » l'environne, est prêt à tout entreprendre, pour » sauver les jours d'une mere qui lui est plus » chere que la vie. Elle le conjure en vain de » fuir d'un lieu où sa perte est assurée; elle lui » représente que son grand âge & ses infirmités » ne lui permettent pas de le suivre, & que le

» moindre retardement les expose à périr tous
» deux ; ses prieres sont inutiles ; & Pline pré-
» fere de mourir avec sa mere, plutôt que de
» l'abandonner dans un péril aussi pressant : il
» l'entraîne malgré elle, & la force de se prê-
» ter à son empressement : elle cede à regret
» à la tendresse de son fils, en se reprochant
» de retarder sa fuite. Déja la cendre tombe
» sur eux ; les vapeurs & la fumée dont l'air est
» obscurci, font du jour la nuit la plus som-
» bre : ensevelis dans les ténebres, ils n'ont
» pour guider leurs pas tremblans, que la lueur
» du feu qui les menace, & des flammes qui
» les environnent. On n'entend que des gémis-
» semens & des cris, que l'obscurité rend en-
» core plus effrayans ; mais cet horrible specta-
» cle ne sauroit ébranler la constance de Pline,
» ni l'obliger à pourvoir à sa sûreté, tant que
» sa mere est en danger. Il la console, il la sou-
» tient, il la porte dans ses bras ; sa tendresse
» excite son courage, & le rend capable des
» plus grands efforts. Le Ciel récompensa une
» action si louable : il conserva à Pline une
» mere plus précieuse pour lui, que la vie qu'il
» tenoit d'elle, & à sa mere, un fils si digne
» d'être aimé, & de servir de modele à l'Uni-
» vers. «

Madame D'*** démontre que l'amour des peres pour leurs enfans est rare ; elle approfondit cet amour, en fait voir toutes les foiblesses, toutes les diverses passions, produites par l'amour-propre qui se cache sous cet amour paternel.

» Si nous voulions scruter notre cœur, & nous
» juger sans prévention, nous conviendrions
» que nous ne desirons des enfans, que nous ne

» les aimons, que nous ne les élevons, que nous ne
» nous privons même d'une partie de notre fortu-
» ne en leur faveur, que pour nous : enfin que
» nous ne les établissons que pour satisfaire notre
» amour-propre ou notre ambition. Heureux
» quand on n'en sacrifie pas plusieurs à l'élévation
» d'un seul ! Encore n'est-ce pas ordinairement
» par tendresse, mais pour être plus en état d'ac-
» cumuler sur sa tête, une fortune ou des honneurs
» qui puissent faire passer notre nom à la pos-
» térité. C'est même si peu par amour pour son
» fils, qu'un pere en pareil cas se prive de ses
» autres enfans, qu'il s'embarrasse ordinaire-
» ment très-peu, s'il fera son bonheur ; & que
» loin de le consulter sur son établissement, il
» le marie souvent contre son gré, & lui fait
» prendre un état qui lui déplaît, au risque de
» faire le malheur de sa vie. Ce pere barbare
» passera cependant pour idolâtrer son fils ; on
» ne le croira même injuste, que par excès de
» sentiment. Faux jugement, erreur vulgaire ;
» son idole n'est que lui-même ; & ce n'est qu'à
» lui seul qu'il sacrifie. «

Les grands-peres n'aiment souvent leurs petits enfans mieux que leurs enfans propres, que parce que les premiers leur sont plus soumis, & que leur âge tendre les met à portée d'être plus dépendans des caprices d'un vieillard. L'Auteur employe un très-long article, pour prouver cette vérité connue, & dont toutes les familles offrent des exemples ; savoir, que l'intérêt désunit les freres & les sœurs, & que la véritable amitié entre les uns & les autres, ne subsiste, qu'autant que cet intérêt ne vient point les diviser.

A l'égard des enfans, si leur amitié n'est pas

solide entr'eux, du moins est-elle vraie; & la vérité est un des principaux caracteres du sentiment. L'Histoire nous fournit des traits sans nombre de tendresse conjugale; & l'Auteur rapporte les plus connus, tels que ceux d'Arie, de Cornélie, d'Artemise, &c. Pour ce qui concerne l'amitié des femmes pour les hommes, & celle des hommes pour les femmes, » quoique les » femmes passent pour avoir le cœur plus ten» dre que les hommes, dit l'Auteur, je les » crois cependant moins susceptibles d'amitié; » & je pense que la tendresse qu'on leur attri» bue, est plutôt l'effet de la foiblesse, que du » sentiment; elles ont toutes assez généralement » le don des larmes; & cette preuve de sensi» bilité, très-équivoque pour l'ordinaire, les fait » jouir d'une réputation que rarement elles mé» ritent. «

Madame D' *** ne traite pas son sexe avec indulgence, & semble l'exclure du sentiment de l'amitié ». Les femmes ne sont capables, dit-elle, » d'amitié, qu'autant qu'elles s'éloignent de leur » essence, & qu'elles se rapprochent davantage » des vertus mâles, qui caractérisent les hommes » supérieurs. En sont-elles plus aimables? Je » n'ose décider la question; mais à coup sûr, » elles en valent mieux. « Elle finit par conseiller à une femme, d'éviter toute liaison suivie avec un homme capable de lui plaire. » Si » le commerce des hommes est dangereux pour » les femmes, celui des femmes ne l'est pas » moins pour les hommes. Outre qu'il retré» cit le cercle de leurs idées, par l'habitude qu'ils » contractent de s'occuper des petites choses » qui remplissent la vie des femmes, ils ont

» encore l'amour à redouter.... Ce sexe à qui » les graces sont échues en partage, est d'autant plus séduisant, qu'il met presque toujours de l'art dans sa conduite, par instinct, » par projet, ou par habitude : en un mot, toutes les circonstances se réunissent, pour que » le péril soit encore plus certain pour les hommes que pour les femmes, parce qu'ils ont » moins de préjugés à combattre ; car pour les » principes, ils sont les mêmes pour les deux » sexes. Je suis même persuadé, que si les hommes étoient de bonne foi, ils avoueroient » qu'ils n'ont jamais ressenti d'amitié tendre » pour aucune femme, qu'elle n'ait été accompagnée de cette émotion, que les sens seuls » peuvent exciter. «

En parlant de l'amitié qui succede à l'amour, Madame D'*** regarde ce passage comme une chose rare, qui n'est cependant pas sans exemple. » A mesure qu'on se dégage des liens des » sens, le sentiment s'épure ; le souvenir de ses » fautes passées, le repentir qui les accompagne ; » tout contribue à rapprocher deux êtres qui » deviennent estimables, dès que la sagesse a » dessillé les yeux. Avec qui pleurer ses égaremens avec plus de confiance, qu'avec celui qui » les a partagés ? Où trouver plus de consolation, que dans le sein d'un amant que la vertu » a rendu notre ami, & qui n'est plus dangereux. «

L'Auteur regarde comme le phénomene le plus rare, une amitié réelle & constante entre les femmes ; cet esprit de domination qui ne les quitte jamais, s'oppose à la douce égalité de l'amitié. A l'égard de l'amitié des gens de Let-

tres, écoutons encore Madame D'***; » si les » beaux esprits se contentoient d'en imposer » au vulgaire sur les bagatelles importantes qui » les occupent, & que leur orgueil fût satisfait » d'être les arbitres du goût, ils ne seroient au » moins qu'inutiles; mais ils prétendent au despo- » tisme sur les objets les plus graves; le gouverne- » ment, les mœurs, la Religion même; tout est » de leur ressort; il n'est permis de croire, que ce » qu'ils jugent digne d'être cru. Ils s'annoncent » comme tolérans, & sont les plus grands persécu- » teurs de ceux qui osent penser autrement » qu'eux; ils se disent Citoyens du monde, & » ne le sont seulement pas de leur patrie, qu'ils » ne craignent point de troubler par les systê- » mes les plus dangereux; ils se décorent enfin » du titre imposant de Philosophes; & c'est » tout dire. Ce nom qui, dans son origine, ne » présentoit à l'esprit, que l'idée d'un amateur » de la sagesse, s'est acquis, par eux, une signifi- » cation bien plus noble. Les Philosophes de » l'Antiquité n'étoient que les Disciples de la » Sagesse; les nôtres sont eux-mêmes les vrais » Sages: en cette qualité, ils se sont érigés en » Législateurs, non-seulement de la Littérature, » mais encore de l'administration politique & » de la foi: ils sont Fondateurs, Instituteurs; » ils sont Apôtres; que ne sont-ils point?

Je crois, Madame, vous avoir mis sous les yeux un assez grand nombre de morceaux choisis, pour vous faire juger de tout l'Ouvrage. Nous avions déja plusieurs traités de l'amitié, auxquels ce dernier ne ressemble point: il est plus éten- du, plus détaillé que les précédens, plus con- forme aux mœurs présentes, & plus propre à

prouver que rien n'eſt plus rare qu'un véritable ami.

Le Traité *des Paſſions* a ſuivi de près celui *de l'Amitié*; & dans une courte introduction, Madame D'*** annonce l'étendue de l'objet qu'elle embraſſe, & la difficulté de le remplir. L'Hiſtoire des paſſions eſt celle du cœur humain; c'eſt le tableau de l'Univers; elles ſont la reſſource de l'homme qui ſent avec trop de vivacité, pour écouter la raiſon; il eſſaye en vain de remplir le vuide affreux qu'il éprouve; errant de deſirs en deſirs, dont le but eſt toujours hors de lui, il ſemble condamné à vivre dans les convulſions de l'inquiétude; il ſe crée des tyrans auxquels il ſe ſoumet, & n'oſe ou ne peut briſer ſes fers. La raiſon n'admet point d'excès : tout ſentiment exceſſif eſt une paſſion. Deux ſubſtances diſtinctes, l'ame & le corps, compoſent notre être : on peut ranger les paſſions ſous deux claſſes, le phyſique & le moral; celles qui ſont excitées par les ſens, doivent ſe développer les premieres; l'âge ne les a pas plutôt amorties, que les paſſions intellectuelles leur ſuccedent; on peut réduire les paſſions à l'amour & à l'ambition; toutes les autres en dépendent, & n'en ſont, pour ainſi dire, que des nuances & des réſultats. Des Paſſions.

Après cette diviſion, l'Auteur nous avertit qu'il ne met point l'avarice au nombre des paſſions qui nous ſubjuguent, parce qu'elle ne ſe rencontre ordinairement, que dans ceux dont les ſens ſont glacés par l'âge, & dont l'ame épuiſée n'a plus d'autre ſentiment, que celui de la crainte.

C'eſt à l'âge de puberté que les hommes ſont

ordinairement susceptibles d'amour; l'imagination échauffée par des images, des lectures & des conversations, avance quelquefois le tems marqué par la nature. » Ceux qui n'en ont pas » prévenu l'ordre, éprouvent la premiere sensation de l'amour beaucoup plus tard que les » autres: non-seulement ils ignorent les moyens » de satisfaire leurs desirs; mais ils ne sçavent » même ce qu'ils sentent. Tristes, inquiets, » ayant perdu le goût des plaisirs simples, qui » remplissoient le vuide de leurs journées, ils » cherchent vainement la cause de leur ennui; » la solitude & la rêverie sont leurs seuls délices; ils esperent trouver dans un abandon » absolu, un repos qui les fuit sans cesse....... » Ce trouble, cette inquiétude, qu'on attribue » faussement à l'ame, n'a pour l'ordinaire d'autre cause, que l'émotion des sens : comme » elle n'a point d'objet déterminé, leur imagination ne leur présente que des idées confuses, qui se succedent rapidement, sans qu'aucune ait le droit de les attacher de préférence. Cet état d'agitation intérieur est ordinairement accompagné d'un abattement, qui » rend incapable de toute occupation sérieuse, » & qui porte à l'inaction. Mais ce repos simulé » fatigue mille fois davantage, que le travail le » plus assidu & le plus opiniâtre; car ils ne sont » passifs qu'à force d'activité. Ce qui leur manque, quoiqu'ils ne puissent pas le définir, » rend insipide tout ce qu'ils possedent; tout » leur paroît froid, parce qu'ils sont embrâsés » & consumés par un feu qu'ils ne sçauroient » éteindre. Quoiqu'ils ne soient réellement » occupés de rien en particulier, ils craignent

» cependant d'être détournés des idées vagues, » dont leur esprit est rempli. Celui qui cherche » à les faire sortir de leur inertie apparente, est » sûr de leur déplaire, parce qu'il les arrache » à la nature qui les entraîne malgré eux. Tout » est sensation alors; & le sentiment n'a de » pouvoir sur eux, qu'autant qu'il en est le simu- » lacre, ou qu'il les y ramene. Cet état, tout » accablant qu'il paroît, est cependant accom- » pagné d'une langueur tendre, qui a ses char- » mes. L'amour dont il est l'avant-coureur, pré- » pare l'ame à la volupté, & les sens à la jouis- » sance. «

» Lysandre étoit dans cette situation, lors- » que le hazard lui fit rencontrer Lucinde: les » graces, mille fois préférables à la beauté, » ornoient cette jeune personne de tout ce » qu'elles ont de séduisant; la pudeur ne co- » loroit point encore ses joues de ce vif in- » carnat qui enflamme les desirs, en même tems » qu'elle les restraint; ses sens, muets encore, » n'avoient point porté dans ses veines, cette » chaleur qui fait naître dans l'ame un trouble » inconnu, dont la honte se peint sur le front. » Il faut prévoir un danger pour le redouter; » Lucinde ne savoit point encore rougir; son » innocence la mettoit à l'abri de la crainte; » mais l'amour saura bientôt le lui apprendre; » Lysandre lui communiquera sans effort, un » mal d'autant plus contagieux, qu'il plaît mê- » me au moment qu'on semble s'y refuser, & » que la résistance ne sert qu'à le rendre plus » certain. A la vûe de Lucinde, Lysandre éprou- » ve ce doux frémissement, qui précede & qui » accompagne le plaisir de l'amour: un nou-

» veau trouble l'agite; l'émotion s'empare de » tous ses sens; il tremble; son cœur palpite; » son ame semble s'exhaler; l'excès de ses de- » sirs lui en ôte presque le sentiment; il sent » qu'il a trouvé ce que son cœur cherchoit sans » le connoître; mais l'embarras & la timidité, » inséparables d'une premiere passion, ne lui » permettent pas de découvrir le feu qui le dé- » vore, à l'objet qui l'a allumé; il frémit, il hé- » site, il n'ose même s'approcher de Lucinde: » mais le combat qu'il éprouve, rend sa défaite » plus certaine: à peine ose-t-il lever les yeux » sur elle; mais ses regards timides annoncent » la violence de ses desirs: tout son être en est » subjugué; il ne voit plus; il ne pense plus, » & n'existe plus que pour sentir.

Ce tableau de l'amour naissant dans un jeune homme, est suivi de celui d'une jeune fille qui aime pour la premiere fois. » Honteuse du trou- » ble qui l'agite, elle voudroit pouvoir se ca- » cher à elle-même des desirs inconnus, que » l'amour peint dans ses yeux & dans ses moin- » dres actions: elle ne sait même, dans les pre- » miers instans de sa défaite, à quoi attribuer » l'ennui & le dégoût qu'elle éprouve pour tout » ce qui faisoit auparavant l'objet de ses amu- » semens: mais si elle revoit souvent celui qui » en est l'unique cause, sa rougeur & son em- » barras, à sa vûe, lui apprennent bientôt ce » qu'elle voudroit ignorer. O pudeur! vertu » factice, qui ne dois ton existence, qu'à la » connoissance du vice; pourquoi faut-il qu'en » nous apprenant que nous sommes coupables, » tu ne sois qu'un nouveau piége, pour celui » qui cherche à te vaincre, & pour celle qui

» eſt déja vaincue. Julie ſoupire en penſant à » celui qui s'eſt rendu maître de ſon ame : apprend-t-elle ſon arrivée, ou le voit-elle de » loin, elle court ſe cacher en palpitant; elle » tremble que l'altération de ſon viſage ne dé- » cele l'état de ſon cœur; elle veut au moins » avoir le tems de ſe remettre de ſon trouble, » avant que de paroître aux yeux de ſon vain- » queur : il faut d'ailleurs conſulter ſon miroir, » pour ne rien perdre de ſes avantages, rajuſ- » ter ſa coëffure, orner ſes cheveux de fleurs, » rendre cette boucle plus flottante & ce ruban » plus bouffant, rattacher un pli de la robe qui » pourroit nuire à la rondeur de la taille, don- » ner à cette gaze légere, qui pare le ſein plu- » tôt qu'elle ne le couvre, cette négligence étu- » diée, qui favoriſe les regards d'un amant, ſans » donner atteinte à la décence; l'amour conduit » lui-même cette main que l'émotion rend trem- » blante, ſans lui faire rien perdre de ſon adreſſe : » tout ce qu'il dicte eſt exécuté par les graces, » & embellit ſon ouvrage. Parée ainſi par l'Amour » même; belle par les dons de la nature; mais » plus belle mille fois encore,par le plaiſir de l'ê- » tre, & le deſir de plaire à ce qu'elle aime, Julie, » après avoir héſité quelque tems, emportée » par l'amour, & retenue par la crainte, ſe dé- » termine enfin, ou plutôt eſt entraînée vers » ſon amant. A ſa vûe, l'embarras, la honte, » l'émotion s'emparent de tous ſes ſens; elle » chancelle, elle tremble, elle rougit, & n'oſe » lever les yeux ſur celui qu'elle voit. S'il lui » adreſſe la parole, elle n'a pas la force de lui » répondre, ou ne lui répond que par des mots » mal articulés; ſon trouble eſt trop grand, pour » qu'elle puiſſe goûter le plaiſir de le voir : elle

» ne jouira de sa présence, que lorsqu'elle ne le
» verra plus. La crainte de s'en voir bientôt
» séparée, ajoute encore à son agitation. Part-il
» enfin? son cœur le suit; ses yeux parcourent
» avec avidité les traces de ses pas; &, lorsque
» l'éloignement le lui a fait perdre de vue, elle
» cherche au plutôt la solitude, pour ne rien
» perdre de l'impression pleine de charmes,
» qu'elle vient de recevoir : elle s'y complaît;
» elle se recueille; elle se rappelle chaque mot
» qu'il a prononcé; le son de sa voix frappe en-
» core ses oreilles, & pénetre jusqu'à son cœur;
» ses moindres mouvemens, un geste, une
» attitude, rien ne lui a échappé; tout a porté
» dans ses veines le feu de l'amour. Ces pre-
» miers momens d'une passion sont les plus
» doux, quoique les plus vifs : on n'éprouve
» encore ni crainte, ni jalousie; on ne sent que
» le plaisir d'aimer; tout se peint avec des images
» riantes; on jouit à la fois du passé, du pré-
» sent & de l'avenir : l'espérance d'acquérir
» chaque jour un degré de sentiment de plus
» dans le cœur de celui qu'on aime, donne du
» ressort à toutes les facultés de l'ame, & la
» tient toujours en action; pas un moment de
» vuide ni d'indifférence; tout est rempli par le
» desir ou la jouissance; &, si cet état pouvoit
» être permanent, il seroit sans doute le plus
» délicieux de tous; mais il est de peu de du-
» rée, parce qu'il est le résultat d'une sensation,
» dont l'excès de la vivacité ne sert qu'à en
» accélérer le terme; & ses suites cruelles font
» repentir plus d'une fois, de s'être livré aux
» appas trompeurs d'une passion, dont les com-
» mencemens n'offrent d'abord que des char-
» mes. «

L'amour n'eſt pas également ſenti par tous les hommes; l'ouvrier, le payſan, occupés de travaux pénibles, n'en connoiſſent guères les dangers. Une femme leur plait; ils le lui diſent, & l'épouſent. S'il ſe préſente des obſtacles, ils cherchent fortune ailleurs, & ſe conſolent. Le moral n'entre preſque pour rien dans leur attachement; auſſi les mauvais ménages ſont-ils moins fréquens dans les campagnes. Deux perſonnes libres peuvent ſe livrer à leurs deſirs; mais il eſt preſqu'inoui, qu'une femme mariée y ait un Amant. Un commerce illégitime entre deux perſonnes libres, eſt une ſuite du penchant de la nature entre deux ſexes; mais l'adultere eſt l'ouvrage de l'imagination & de la corruption du cœur.

Les déſordres de l'amour, comme paſſion phyſique, ſont momentanés; leurs ſuites ſont plus ou moins funeſtes, ſelon les circonſtances. C'eſt le moral qui les rend terribles. L'imagination, toujours active, ajoûte au charme de la ſenſation, montre partout le bonheur, l'embellit, le varie, allume le feu des deſirs, ſéduit l'ame entiere, & lui cachant les dangers & les abîmes ſous les fleurs que répand ſa profuſion, l'invite à tout oſer pour ſe ſatisfaire; ſi l'on éprouve quelque réſiſtance de la part de l'objet aimé, toujours prête à aller au-delà de la vérité, elle empoiſonne tout ce qu'elle touche; la jalouſie qu'elle enfante ſe montre plus cruelle, que la haine ſuivie de la vengeance & de la mort; l'amour mépriſé qui n'excite que de la colere dans les hommes, remplit les femmes de fureur. Ces détails, traités avec un peu de longueur, ſont appuyés ſur des exemples. Marc Antoine

fuyant devant Octave pour suivre Cléopâtre; les excès dans lesquels l'amour & la jalousie entraînerent Henri VIII; l'Histoire de Dom-Carlos & du Connétable de Bourbon, sont des traits assez connus; on auroit désiré peut être, que l'Auteur les eût rendus avec plus de précision & de feu.

L'homme mûri par l'âge, qui, sans éteindre le feu des sens, en a seulement rallenti l'ardeur, cesse d'être subjugué par le physique, & l'est bientôt par le moral. L'ambition, cette passion impérieuse, accompagnée par l'orgueil, la vanité, l'amour propre, l'envie, la jalousie, la haine, la colere & la vengeance, dominent son ame entiere. Ses effets sont le fléau de l'humanité; c'est du sang qu'elle fait couler. L'Auteur, pour nous en faire l'histoire, remonte aux premiers siécles du monde. Les hommes ne connurent d'abord d'autres maîtres, que leurs peres. Chaque chef, absolu dans sa famille, régnoit en paix sur ses enfans, & cultivoit avec eux le Domaine qui les devoit nourrir. Le desir d'aggrandir ses possessions excita bientôt des troubles. On ne pouvoit les augmenter sans envahir celles de ses voisins. Le foible dut céder nécessairement à la force, & recevoir ses loix. L'équilibre fut aussitôt rompu. Le plus fort devint bientôt le plus riche & le plus puissant. Il exigea des respects, & fit massacrer inhumainement ceux qui eurent assez de courage pour lui résister; & ses égaux devinrent ses inférieurs. L'ambition augmentant avec les hommes, couvrit la terre de ses fureurs.

L'Histoire d'Aléxandre, d'Attila, de Mahomet, de Cromwel, de Richelieu, & d'autres ambitieux illustres, vient à l'appui de ces réflexions,

xions, & termine l'Ouvrage de Madame D'***, dans lequel il y a de la chaleur & de l'intérêt.

Mon dessein étant de renfermer dans une même lettre, tous les écrits d'un même genre, je vais vous parler des *pensées & réflexions morales* de Madame D'*** sur divers sujets. Ces sujets sont la religion, l'amour propre, l'amitié, les passions, les femmes, le mariage, les chagrins, &c. Pensées & Réflexions.

» *La religion* est la consolation des malheu-
» reux. Pour ceux qui n'en ont point, j'ignore
» quelle peut être leur ressource.

» S'il y a un Dieu, l'immortalité de l'ame, pour
» être crue, n'a pas besoin du secours de la foi;
» l'inégalité des conditions, le malheur souvent
» attaché à persécuter la vertu, & le bonheur à
» récompenser le vice, doivent nous le prouver.
» Il faut être athée, pour ne pas croire un Paradis
» & un Enfer.

» Quel est le projet de nos prétendus esprits
» forts? Nous rendre heureux, répondent-ils;
» porter le flambeau de la vérité au milieu du
» chaos de nos erreurs; dissiper les ténebres où
» le préjugé & l'ignorance nous ont plongés de-
» puis tant de siécles, & mettre un doute éclairé
» à la place de la stupide crédulité du vulgaire:
» ce projet est beau, sans doute, & mérite de
» notre part la plus vive reconnoissance; mais,
» si pour nous faire passer ensuite de ce doute
» à la certitude, en nous prêchant le Déïsme &
» même le Matérialisme, il faut renverser les
» liens de la société; que devons-nous penser de
» ces nouveaux Apôtres, qui, en voulant nous
» délivrer de la crainte d'une autre vie, nous li-
» vrent, en attendant, à tous les dangers de celle-

» ci ? En effet, que n'avons-nous pas à redouter
» des passions, dès qu'elles n'auront point de
» frein ? C'est cependant en nous l'ôtant, que
» nos philosophes modernes croient travailler
» à notre bonheur.

L'*amour propre* offre des réflexions intéressantes. » Il n'y a que ceux qui n'ont aucune bon-
» ne qualité pour balancer leurs défauts, qui
» n'ont pas la force de les avouer. Henri IV de-
» mandant un jour à l'Ambassadeur d'Espagne,
» si son Maître n'avoit point de Maîtresses, l'Am-
» bassadeur lui répondit : que Philippe étoit un
» Prince Religieux, qui n'aimoit que la Reine.
» Henri IV lui repartit aussitôt avec vivacité :
» *est-ce que votre Roi n'a pas assez de vertus*
» *pour couvrir un vice* » ?

» On divulgue plus de secrets par vanité &
» par amour propre, que par indiscrétion &
» même par méchanceté.

» Il est rare qu'on écrive pour instruire les autres
» des connoissances qu'on a acquises, mais pour
» leur apprendre qu'on est instruit.

Voici, Madame, ce que pense de votre sexe & du sien, Madame D' ***. » Les femmes ne
» jouent presque jamais de rôle dans le monde
» par elles-mêmes, que par l'indécence, l'in-
» trigue ou le ridicule. Dans un état privé, les
» femmes ne jouent point un rôle impunément.
» Sont-elles galantes ? on les méprise. Sont-elles
» intriguantes ? on les redoute. Affichent-elles
» la science ou le bel esprit ? si leurs ouvrages
» sont mauvais, on les siffle ; s'ils sont bons, on
» les leur ôte ; il ne leur reste que le ridicule de
» s'en être dites les Auteurs.

» La plûpart des femmes n'apprennent que

» pour qu'on dise qu'elles savent, & se soucient » fort peu de savoir en effet.

» Les femmes devroient au moins cesser de » l'être à quarante ans. C'est assez, ce me semble, d'avoir joué *à la poupée* pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas; les femmes, » & surtout les jolies, y jouent plus en effet à » dix-huit ans qu'à six.

» Les agaceries, & même les caresses que quelques femmes font en public à leurs maris, » ne prouvent point qu'elles les aiment. Ce n'est » pour l'ordinaire, qu'une coquetterie rafinée, » qu'une maniere adroite d'exciter des desirs » dans les spectateurs, & leur montrer combien » on est digne d'être aimée ».

Sur le Mariage : » je ne sais si le proverbe qui » dit que, dans les querelles des maris & des » femmes, *le chevet raccommode tout*, est » bien vrai : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il brouille » beaucoup plus de ménages, qu'il n'en raccommode.

» Il est inutile d'épouser son ami ; & l'on » fait mieux de ne pas épouser son Amant.

» Il ne faut point épouser par amour, celui ou » celle à qui on ne peut pas en inspirer.

» *Des chagrins*. L'humiliation est un des » chagrins qui nous affectent le plus, & dont » nous nous consolons le moins.

» Nos chagrins sont quelquefois la source de » nos plaisirs ; mais ces derniers le leur rendent » au centuple.

» Le premier des malheurs, est de faire des » malheureux ».

Les pensées suivantes roulent sur différens sujets.

» Il y a des gens qui nous plaisent plus par » leurs défauts, que par leurs bonnes qualités.

» Certains penchans ne sont que des foiblesses quand on les cache ; mais ils deviennent » des vices quand on les affiche.

» Il vaut mieux être gouverné par un scélérat » qui a de l'esprit, que par un honnête homme » qui n'est qu'un sot.

» Ceux à qui tout le monde convient, con» viennent rarement à personne.

» On ne sauroit trop payer les besoins, & » trop-peu la plupart des plaisirs.

» Il faut souvent, pour obtenir justice, paroî» tre demander grace.

» Tout homme peut faire des fautes, & mé» riter par conséquent d'en être puni ; mais per» sonne ne mérite des noirceurs & des trahisons; » & toutes les fois qu'on éprouve l'un ou l'autre, » l'on est en droit de s'en plaindre, dans quelque » cas que ce puisse être.

» On demande toujours quel est l'état ou la » charge d'un homme, & presque jamais ce qu'il » fait.

» Il faut valoir beaucoup par soi-même, pour » pouvoir impunément n'être rien ».

Avis d'un pere à sa fille.

En 1756, & par conséquent plus de dix ans avant que Madame D' *** fit paroître ses *Réflexions*, elle avoit publié la traduction d'un livre anglois du Marquis d'Hallifax, sous le titre *d'Avis d'un pere à sa fille.* Ce Marquis étoit un homme de beaucoup d'esprit, vif & plein de feu, agréable dans la conversation, mais un peu porté à la satyre. Ses principes sur la morale étoient des plus épurés, & ses maximes sur l'amitié des plus séveres. Scrupuleux observateur de l'équité,

il en suivoit les loix avec l'exactitude la plus rigoureuse. Il avoit une fermeté & une éloquence victorieuse, qui étonnoit & subjuguoit les esprits & les cœurs. Il eut occasion de faire usage de l'une & de l'autre, dans les grandes places qu'il occupa sous Charles II & Jacques II. Elles ne l'empêcherent pas de veiller à l'éducation de ses enfans. L'Ouvrage, dont Madame D' *** a donné la traduction, prouve avec quel zele il s'occupoit à les former.

Je n'entrerai point dans le fond même du livre; les idées qu'il renferme, n'appartiènnent point au Traducteur; mais ce que je ne dois pas omettre, c'est l'endroit de son avertissement, où Madame D' *** parle de la maniere dont on éleve le beau sexe. L'éducation, ce bien si précieux qui devroit être pour les enfans une école de vertu, l'est souvent du vice, par le mauvais exemple, ou l'incapacité de ceux qui s'en mêlent. Défectueuse en général, elle l'est infiniment plus pour les femmes. » Elles sont communément élevées par des personnes consacrées à » Dieu, ou par des femmes du peuple; (car il » est rare que les meres s'en donnent la peine.) » Les unes ne sçauroient leur donner des idées » justes des vrais dangers du monde, ni des » moyens de les éviter, parce qu'elles ignorent » également l'un & l'autre : les autres ont les » mœurs trop grossieres & l'esprit trop rampant, » pour donner des leçons utiles sur des choses » qui exigent des sentimens élevés & le tact fin».

Madame D' *** observe fort sagement, que tous les principes de conduite qu'on donne aux filles, se réduisent à leur prescrire de n'avoir jamais d'attachement que pour leur mari : (senti-

ment qui ne dépend point d'elles ;) qu'on leur répete sans cesse, qu'elles ne sauroient faire un meilleur usage de leur esprit, que de l'employer à dissimuler leurs goûts, leurs desirs, leurs aversions, pour parvenir plus sûrement à gouverner ceux qui les environnent; que cette conduite basse & qui dégrade l'humanité, fait cependant la principale occupation des femmes, graces aux soins de celles qui les élevent ; qu'il est rare qu'elles échappent à ce poison qu'on fait couler dans leurs veines, presqu'en même-tems que le lait de leurs » nourrices ; qu'enfin cette habitude qu'elles contractent dès leur enfance, de cacher leurs véritables sentimens presqu'en toute occasion, fait que la plus grande partie de leur vie, n'est qu'un tissu de faussetés continuelles. » S'il est quelque remede, dit l'Auteur, à cette édu» cation pernicieuse, & dont les suites sont » presque toujours si funestes, c'est surtout la » lecture des bons livres, & particuliérement » de ceux qui traitent de la conduite qu'une fem» me doit tenir dans le monde, pour se rendre » vraiment estimable aux yeux des autres, com» me aux siens ».

Sans entrer dans aucun détail au sujet du livre anglois de M. d'Hallifax, je dirai seulement en général, qu'il est plein de raison, de sagesse, & de solidité. A l'égard de la traduction, elle est écrite de ce stile doux, aimable, facile, insinuant, si propre à porter des vérités morales dans le cœur d'une jeune personne. Tout y respire la candeur, l'onction, l'élégance, & l'aménité.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

Mémoires de Mlle de Valcourt.

ANNONCER que les Mémoires de Mademoiselle de Valcourt sont de la même plume qui nous a donné le Traité de l'Amitié & celui des Passions, c'est dire qu'ils sont écrits avec pureté, avec délicatesse, & pleins de sentiment. Le sujet est une jeune personne qui, malgré elle, enleve à une sœur chérie un amant que toutes deux adorent. Elle en fait un sacrifice à sa vertu; mais ce sacrifice coûte la vie à son amant & à sa sœur.

M. de Valcourt venoit de mourir; il laissoit quatre enfans, deux garçons & deux filles. L'aîné s'empare de l'esprit de sa mere, & l'engage à mettre ses sœurs au Couvent; il auroit bien voulu qu'elles prissent le voile; il détermine son frere à l'état Ecclésiastique. Mesdemoiselles de Valcourt ne se sentoient aucun goût pour le Cloître. L'aînée aimoit M. d'Ozincourt, dont le Château étoit voisin de celui de sa mere: Mademoiselle d'Ozincourt étoit la seule confidente de cette passion. Les deux sœurs passent quelque tems dans la retraite; l'aînée occupée du souvenir de son amant, la cadette, des soins de sa parure; elles n'en sortirent, que pour venir recevoir les derniers soupirs de leur mere. Leur frere lui avoit dicté un testament, qui le mettoit en possession des biens immenses qu'elle avoit apportés dans cette famille, & qui réduisoit ses sœurs à une légitime si modique, qu'elles ne pouvoient prendre d'autre parti que celui du Couvent. Mada-

me de Courville, voisine & amie de leur maison, leur offre un asyle, sa protection & les soins d'une mere; elle les conduit à Paris, où Mademoiselle de Valcourt retrouve son amant. L'émotion que lui inspire le plaisir de le revoir tendre & constant, cause une révolution dans sa santé, & lui donne la petite vérole. Sa maladie est dangereuse; elle défend à sa sœur d'entrer dans sa chambre. Son amant désespéré, n'a d'autre consolation que de s'entretenir de son amour avec la jeune de Valcourt; l'aînée se rétablit; la cadette est témoin des transports de M. d'Ozincourt, que l'altération qui s'étoit faite dans les traits de sa maîtresse, n'avoit point changé. Lorsque cette cadette n'avoit pas été présente à leurs entretiens, son aînée lui racontoit ce qui s'étoit passé.

» Ces discours portoient le poison dans mon » cœur, dit la jeune Mlle de Valcourt; j'évitai » bientôt ces fatales conversations qui exci» toient en moi le trouble le plus violent; je » craignois de me trouver tête-à-tête avec ma » sœur; mais je redoutois encore davantage de » la voir avec M. d'Ozincourt. Je vins même » au point, de ne pouvoir plus soutenir la vûe » de ce couple si funeste à mon repos. Dès » que M. d'Ozincourt arrivoit, je cherchois un » prétexte, & me sauvois dans ma chambre, » comme dans le seul asyle où je pusse être en » sûreté contre ma foiblesse; mais leur image » m'y suivoit, & j'y passois des heures entieres » à pleurer: je ne me connoissois plus. Enfin, » il faut l'avouer, j'étois jalouse de ma sœur. » C'est dire assez, que M. d'Ozincourt s'étoit » rendu maître de mon ame..... Quoi! disois-

» je, cette sœur qui avoit fait jusqu'à présent
» mes délices, va donc être pour moi un objet
» de haine : elle en est d'autant plus digne, qu'elle
» m'est préférée, que je ne puis en douter,
» & que j'ai même été la premiere à favoriser
» sa passion. Non.... Je ne la laisserai pas jouir
» en paix du bonheur de posséder le cœur de
» M. d'Ozincourt. Il faut le lui ravir, ou mou-
» rir de douleur.... Qui, moi, haïr ma sœur,
» lui enlever son amant!.... Ah! périsse plutôt
» le fatal objet de ma passion, & moi-même!
» Je ne saurois soutenir ces affreuses idées....
» Mon sang se glace dans mes veines, d'avoir
» seulement pû leur donner accès dans mon
» cœur. Non, si j'ai formé malgré moi de cou-
» pables desirs, ma mort vengera ma sœur d'un
» crime involontaire : mais je mourrai au moins
» sans l'avoir trahie «.

Mademoiselle de Valcourt combat; ses efforts sont vains. Plus elle voit M. d'Ozincourt, plus elle l'aime; elle ose quelquefois former le dessein de l'enlever à sa sœur; elle revient ensuite à des sentimens plus raisonnables; elle regrette sa premiere indifférence; elle se détermine à fuir. Elle entre dans le Couvent où Mademoiselle d'Ozincourt étoit renfermée par ordre de son pere, qui venoit d'intenter un procès considérable à M. le Comte de L***, dont le fils aimoit sa fille. Ce procès avoit troublé l'intelligence des amans.

Mademoiselle de Valcourt cadette vit avec douleur, qu'elle alloit être obligée d'entendre parler d'un homme qu'elle adoroit sans espoir; mais elle fut bientôt délivrée de cette contrainte: M. d'Ozincourt le pere gagne son procès, & tire

M. d'Ozincourt le pere se rétablit; la joie semble devoir régner; mais Mademoiselle de Valcourt l'aînée ne trouve plus son amant aussi tendre; elle s'en plaint à sa sœur; les éclaircissemens ramenent un peu la tranquillité. La jeune Valcourt tombe malade; d'Ozincourt lui rend les soins les plus tendres; elle en prend occasion de se flatter; quelquefois elle s'en afflige. » Que sais-je même, me dis-je à » moi-même, si ce n'est pas à la passion qu'il » a pour ma sœur, que je dois l'intérêt qu'il » m'a marqué. Cette derniere idée m'arracha » des larmes de dépit. Quoi! ce seroit à ma » rivale, que je devrois les sentimens que M. » d'Ozincourt a pour moi; & je n'aurois de » place dans son cœur, que parce qu'une autre » en est le maître! Non, sa haine seroit préfé» rable à une amitié si humiliante; & je mour» rois plutôt que d'en jouir. «

Elle ne tarde pas à être instruite des véritables sentimens de M. d'Ozincourt; il les lui déclare; & elle n'a pas la force de lui répondre d'une maniere assez ferme. Il lui offre de lui montrer la Géographie. » Cette proposition me » charma; & je l'acceptai sans faire réflexion, » que ces leçons alloient achever de me perdre. » Rien en effet n'est plus dangereux pour une » femme, que d'avoir pour maître un homme » aimable; en acquérant des connoissances pro» pres à orner son esprit, elle court risque de » perdre son cœur; car tôt ou tard le maître » fait place à l'amant; il n'est plus tems de s'en » défendre; & l'école des talens devient l'école » de l'amour. «

La jeune Valcourt combat de nouveau sa passion; elle parle de retourner dans son couvent;

d'Ozincourt la détourne de cette résolution; on propose une partie de chasse; d'Orzinville blesse un sanglier qui se jette sur lui & le déchire; on le porte mourant au Château; il fait venir des Notaires; il appelle Mesdemoiselles de Valcourt; il adresse de tendres plaintes à l'aînée qu'il aimoit; il veut, en mourant, faire son bonheur; il lui annonce qu'elle est son héritiere, & meurt après avoir obtenu la parole de M. d'Osincourt, le pere, d'unir les deux amans; le pere y consent : Mademoiselle de Valcourt la cadette sent que sa fuite est devenue nécessaire; elle s'apperçoit que d'Ozincourt se détache de sa sœur; qu'elle lui inspire elle-même une passion nouvelle. Elle se détermine à faire confidence de sa situation à Madame de Courville. Elle veut profiter d'une partie qu'on doit faire le lendemain, &, au lieu de s'y rendre, monter en voiture, & courir à son couvent. Le soir, d'Ozincourt lui glissa un billet : aussi-tôt qu'elle fût libre, elle courut à la lettre, la lut; c'étoit celle d'un amant forcé d'être inconstant, qui lui offroit un cœur que sa premiere Maîtresse ne pouvoit plus conserver. Mademoiselle Valcourt cadette essuye de rudes combats; elle se livre à un espoir enchanteur; mais le souvenir de sa sœur lui rend sa fermeté. Le lendemain, avant le jour, elle va dans le parc rêver à ses desseins; elle tire le portrait d'Ozincourt, le baise; & dans le moment elle le trouve lui-même à ses pieds. Sa confusion est au comble; elle prend sur elle de lui reprocher son inconstance, de le renvoyer à sa sœur, & de le fuir.

Elle arrive à son couvent; quelques jours après, elle voit d'Ozincourt au parloir; elle

l'envoie où son devoir l'appelle; elle apprend qu'il quitte tout pour elle. Sa sœur désespérée revient à Paris, accablée de la perte de son amant, qui lui a écrit qu'il étoit infidele, sans nommer sa rivale. La jeune Valcourt ne peut soutenir ses larmes ; elle fait confidence à sa sœur de sa passion. » Ayant fait effort sur » moi, je pris une de ses mains, comme pour » me rassurer; je la mouillai de mes larmes; » & je lui dis, sans oser lever les yeux sur » elle : vous voyez devant vous l'objet infortu- » né, qui vous enleve le cœur de votre amant. » Oui, c'est moi qui vous ravis ce qui vous » est le plus cher ; c'est moi à qui vous devez » votre haine; je suis la seule coupable; je » mérite seule votre indignation : ordonnez » mon supplice ; privez-moi pour jamais du » bonheur de vous voir; je n'en murmurerai » point; je subirai ma sentence sans me plain- » dre ; mais quand vous m'accableriez de tout » votre courroux, vous trouverez toujours en » moi l'amie la plus tendre, la plus fidelle. Les » sanglots étoufferent ma voix en ce moment; » ma sœur y mêla les siens, me serra entre » ses bras avec la plus vive tendresse, & me » dit avec transport : séchez vos pleurs, la plus » estimable & la plus sensible des amies : ou- » bliez une malheureuse; & faites le bonheur » de celui qui vous préfére à moi à si juste » titre; donnez-lui votre cœur; soyez heureux » tous deux; ma rivale me sera chere; & sa » félicité fera ma consolation. Oui, ajouta-t-elle, » en m'embrassant de nouveau; oui, je suis bien » loin de vous haïr; votre cœur sera toujours » mon bien le plus précieux ; conservez-moi

» votre amitié ; elle adoucira mes malheurs, & » m'aidera à supporter une vie, que je ne veux » plus conserver que pour vous «.

La jeune Valcourt ne balance plus sur le parti qu'elle doit prendre. » J'entrai dans l'Eglise où » je ne trouvai presque personne ; j'allai me » prosterner aux pieds du Sanctuaire ; & je priai » l'Etre suprême, avec une ferveur que je ne » m'étois jamais sentie ; je le suppliai d'avoir » pitié de moi ; & je lui demandai pardon de » l'alliage qu'il y avoit encore, dans le sacrifice » que j'allois lui faire de moi-même : mes yeux » se remplirent de larmes en ce moment ; je » frémis même de l'engagement éternel que » j'allois prendre ; & ces pleurs que je n'aurois » dû verser que de repentir pour mes fautes » passées, qui me rendoient indigne de deve- » nir l'épouse d'un Dieu, furent souillés en » cet instant, je l'avoue, par le souvenir de M. » d'Ozincourt, & le regret de ce que j'allois » abandonner pour jamais «.

Pendant qu'elle étoit dans cette situation, elle voit M. d'Ozincourt auprès d'elle ; elle frémit, & tombe presqu'évanouie ; mais rappellant sa fermeté, elle le bannit pour jamais de ses yeux, & lui ôte toute espérance. Le lendemain matin, on vient lui apprendre que d'Ozincourt s'est plongé son épée dans le sein ; & on lui remet cette lettre.

» La mort est le seul remede qui puisse me » délivrer du malheur horrible de vivre séparé » de vous pour toujours, & accablé du poids de » votre colere ; je l'ai mérité, puisque je suis » indigne de vous ; vous ne serez plus impor- » tunée des pleurs d'un infortuné que vous ve-

» nez de proſcrire; en terminant mes jours, je » ne ferai qu'exécuter l'arrêt que vous venez de » prononcer; j'y ſouſcris ſans murmure; je vais » vous délivrer d'un objet odieux; vous l'avez » voulu..... vous ſerez ſatisfaite..... Vous don- » nerez peut-être quelques larmes au ſort d'un » malheureux que vous venez de condamner; » j'emporte au moins cette triſte eſpérance au » tombeau; & c'eſt la ſeule qui me reſte. Lorſ- » que vous recevrez ce dernier adieu, je ne ſe- » rai déja plus. Puiſſiez-vous au moins vous » rappeller quelquefois celui qui vous a ado- » rée, & qui vous adore encore dans ce fatal » moment qui va me ſéparer de vous pour ja- » mais! C'eſt l'unique faveur que j'attends de » vous. Adieu, je vais mourir ».

Mademoiſelle de Valcourt tombe malade après la lecture de cette lettre; ſa ſœur aînée meurt; le pere de M. d'Ozincourt ne ſurvit pas à la mort de ſon fils; ſa fille vient trouver ſa malheureuſe amie; elle n'oſe l'accuſer de la mort de ſon frere; elle l'amene avec elle à ſa terre, & ne tarde pas à rappeller le Comte de L.... qu'elle épouſe; Mademoiſelle de Valcourt ſe raccommode avec ſon frere aîné, appelle le cadet auprès d'elle, & vit dans la retraite, toujours occupée de ſes malheurs.

Il y a dans ce Roman une heureuſe ſimplicité, des ſituations vraies & touchantes, & beaucoup d'intérêt.

Lettres de deux Amans.

Avant la publication des *Mémoires de Mademoiſelle de Valcourt*, Madame D'*** avoit déjà fait paroître un autre Ouvrage de ce genre, intitulé: *l'Amour éprouvé par la mort, ou Lettres modernes de deux amans de Vieille-Roche*, dont le

le but moral est de faire voir dans quels égaremens les passions nous entraînent, & quelles en sont les suites funestes.

Une peinture suivie de toutes les gradations, de tous les développemens de l'amour, fait la matiere des premieres Lettres. Les deux amans qui entretiennent cette correspondance, sont Monsieur de R.... qui n'a encore contracté aucun engagement, & Madame de M..... qu'un hymen contraire à son goût, tient sous la dépendance d'un mari qu'elle n'aime point. Il regnoit dans tous les discours de cette femme une naïveté, une simplicité admirables; ils étoient d'ailleurs soutenus de l'esprit le plus délicat, & de la vivacité la plus piquante. Esclave de ses devoirs, elle les remplissoit tous par inclination; & l'on pouvoit dire d'elle, ce qu'un amant Espagnol disoit de sa maîtresse : » elle plait par» tout, parce que ses traits, son esprit & son » cœur ont chacun leur Vénus «.

Je vous ferai part, Madame, de quelques-unes de ses Lettres : vous y verrez de la passion sans bel esprit, l'amour tel qu'il est & qu'il doit être, purgé de romanesque & de ce ton voluptueux, qui n'est que l'ouvrage des sens. » Je » vous écris, dit-elle à son amant, d'un lieu » où tout ce que je vois me paroît ennuyeux, si » vous ne venez l'embellir par votre présence. » J'ignore quel y pourra être mon destin : l'ab» sence, loin de diminuer ma passion, ne fait » que l'augmenter chaque jour. Le desir que j'ai » de vous revoir, me consume : je regrette à tout » instant, le tems heureux où, si je ne vous voyois » pas, du moins j'espérois de vous rencontrer quel» que part; & cette espérance faisoit mon bon-

» heur, en me faisant supporter votre éloigne-
» ment pour plusieurs jours. Mais ici je n'ai
» pour unique consolation, que le seul plaisir de
» considérer des lieux que vous avez habités,
» & sans nul espoir de vous y revoir de long-
» tems. Je leur demande en vain l'objet de ma
» tendresse ; rien ne répond à mes souhaits ; &
» je passe la plus grande partie de la journée, à
» soupirer & à me plaindre du sort barbare qui
» nous sépare. Je me trouverois encore trop heu-
» reuse, si, livrée à mes ennuis, je n'avois pour
» témoin de ma langueur, que votre image,
» qui s'offre incessamment à ma pensée, & mon
» amour. Mais, pour mettre le comble à mes
» infortunes, je suis obsédée de tyrans cruels
» & jaloux, qui ne me laissent pas seulement
» la ressource de mes larmes. Il faut dévorer
» ma douleur, & me priver même de la seule
» consolation qui me reste. Mais hélas ! tandis
» que mon affliction n'a point de bornes, vous
» êtes peut-être tranquille. Mais non ; c'est une
» injustice que je vous fais : mon cœur, dans
» ce moment, m'assure du contraire ; & j'ai
» coutume de le croire, quand il s'agit de ce
» que j'aime. Oui, vous m'aimez & m'aimerez
» toujours ; j'en suis certaine ; & je desire de
» l'être. Hélas ! que deviendrois-je, si vous ces-
» siez de m'aimer ? J'en mourrois de douleur ;
» & comment pourrois-je survivre à la perte
» d'un bien si cher à mon cœur, & dont la
» possession fait toute mon existence ? Car je
» ne crains point de vous l'avouer, ce n'est que
» pour vous aimer, que je souhaite de vivre :
» sans vous, l'Univers ne peut avoir aucun char-
» me pour moi. Je suis ici entourée de beau-

» coup de monde ; & j'y suis toujours seule, » puisque vous n'y êtes pas. Je pourrois marquer » tous les instans du jour, & même de la nuit, de » quelques actes de ma tendresse. Je pense con- » continuellement à vous ; & c'est l'unique dou- » ceur que je puisse ressentir, étant éloignée de » tout ce que j'aime. Ecrivez-moi ; rendez-moi » compte des divers mouvemens qui se passent » dans votre ame : dites-moi que vous m'ai- » mez ; ce mot, mille fois répété, apportera » quelque soulagement à mes maux, & me » fera supporter votre absence. Adieu, tout ce » que j'ai de cher dans le monde ; songez à » moi sur-tout ; & soyez sûr qu'aucun événe- » ment ne pourra jamais vous enlever le cœur » d'une personnne, qui vous l'a voué pour toute » sa vie «.

Les plus beaux jours de l'amour sont souvent accompagnés d'orages qui en troublent la séré- nité. Madame de M.... ne tarda pas à l'éprouver. » O Ciel, que viens-je d'apprendre ! Vous vous » mariez ! Je vous perds ; & vous m'enviez en- » core la triste consolation d'en être instruite » par vous-même. Me trahirriez-vous ? Non, je » ne le sçaurois croire. Mais ce coup est trop » affreux, pour que je puisse y survivre. On ve- » noit de me saigner, lorsque j'ai appris cette » accablante nouvelle. J'ai pensé vingt fois ar- » racher ma bande, & laisser couler mon sang ; » mais l'incertitude de mon état m'a retenue : » la crainte de faire perdre au seul gage qui » me reste de votre tendresse, ce qu'il tient » peut-être de vous, a arrêté les effets de mon » désespoir. Mais qu'ai-je besoin de secours » étranger, pour terminer des jours malheureux

» que vous venez de proſcrire ? Ma ſeule dou-
» leur ſçaura bien mettre fin à une vie qui m'eſt
» odieuſe, puiſqu'elle ne peut plus vous être
» conſacrée. Vous avez ſigné l'arrêt de ma mort,
» en conſentant à des liens qui nous ſéparent
» pour jamais : je le ſubirai ſans peine.... «

On apprend à Madame de M..... que le mariage de M. de R.... doit être infiniment avantageux pour lui & pour ſa famille ; qu'il faut qu'il ſe ſacrifie, ainſi qu'elle-même. On lui repréſente la loi de la décence, de la néceſſité ; cette ame ſenſible étouffe ſa tendreſſe, s'arme d'une fermeté héroïque ; écrit la premiere à ſon amant pour l'engager à l'oublier. » Je vous dé-
» fends, lui dit-elle, de me parler davantage
» de cet amour qui va faire le malheur de ma
» vie. Je ne me ſens point encore aſſez de force,
» pour répondre d'y réſiſter. Chaque mot que
» vous prononceriez, me déchireroit le cœur.
» Je vais recourir à Dieu du fonds de mon
» ame ; lui ſeul me peut ſoutenir dans les cha-
» grins que je vais eſſuyer. Nous avons vécu
» juſqu'à préſent l'un pour l'autre ; ne vivons
» plus que pour Dieu : j'eſpere qu'il me don-
» nera un cœur nouveau, digne de le ſervir ;
» le mien eſt trop ſouillé de l'amour que j'ai
» pour vous. Plus de rendez-vous ; je ne veux
» plus vous voir ſeule ; je pourrois y ſuccom-
» ber : en un mot, je le crains ; & mon cœur
» ne me dit que trop, que ma crainte eſt bien
» fondée. Quel ſacrifice, bon Dieu ! Qu'il va
» m'en coûter ! N'importe, votre bonheur &
» votre tranquillité y ſont attachés. J'ai tout
» fait pour vous ; il ne me reſte plus qu'à vous
» ſacrifier ce plaiſir ineffable, que je trouvois à

» vous dévoiler mon ame. C'étoit un crime
» que je renouvellois chaque jour : Dieu m'en
» a punie ; mais il m'ouvre aujourd'hui les bras
» de sa miséricorde. J'y cours les yeux baignés
» de larmes. Plût au Ciel que je ne les répan-
» disse que pour toutes les fautes que j'ai com-
» mises ! Mais hélas ! j'y porterois malgré moi
» le trait fatal dont mon cœur est blessé ! Je
» n'ai plus à vous demander qu'une grace, qui
» finira cette triste lettre : ayez toujours pour
» moi l'estime que vous avez cru que je méri-
» tois, & que je tâcherai de mériter en effet,
» par la violence que je vais me faire, pour
» étouffer en moi ce malheureux penchant, qui
» m'a conduite dans le précipice d'où je veux
» sortir «.

M. de R..... ne se rend pas ; il prétend avoir été forcé de passer dans les bras d'une autre ; il est cru, parce qu'il est encore aimé. Bientôt les idées de dévotion s'évanouissent ; & les deux amans sont plus épris, que jamais, l'un de l'autre. Madame de M..... perd son mari ; c'est alors que toute sa dévotion renaît. Elle écrit à son amant, qu'elle le fuit pour la vie ; que lorsqu'il recevra cette lettre, elle sera très-loin de lui, & qu'un asyle impénétrable les séparera pour toujours. » O'amour ! ô devoir ! à qui des
» deux sacrifiai-je ! J'ai besoin, dit-elle à Mon-
» sieur de R.... pour suivre la loi que la vertu
» m'impose, de penser que je vais terminer
» vos malheurs ; que je vais vous rendre à vous-
» même, à la vertu, à une femme, à qui vous
» avez juré d'être fidele, à la face des Autels ;
» que je vais travailler à son bonheur, & ré-
» parer du moins, autant qu'il est en mon pou-

» voir, les chagrins involontaires que je lui ai » causés; & que vous m'oublierez peut-être..... » pour vous donner entierement à elle....... » Quel mot!.... Il me fait frémir.... La main » me tremble en l'écrivant..... Je me sens mou» rir.... D'où vient que je suis effrayée de ce » qui doit faire l'objet de mes desirs? L'idée » de votre félicité m'afflige..... Non, je ne » vous ai jamais aimé..... Vous devez me haïr..... » Je suis une furie attachée à vos pas, pour trou» bler vos jours, & vous persécuter..... Je ne » vous ai jamais aimé!.... Quel blasphême » viens-je de prononcer!.... Qui l'auroit donc » aimé, si ce n'est moi?..... Oui, c'est cet » amour dont je brûle encore, qui m'oblige à » m'arracher à tout ce que j'aime; qui va me » contraindre à m'enfermer pour toujours dans » un cloître; qui me fait tout quitter, tout sa» crifier à ton repos dès-à-présent..... Si tu » l'oses dire, ingrat, que je ne t'aime pas!.... » Mais où m'emporte ma passion!... Les pleurs » inondent mon visage. Quel trouble horrible » s'empare de tous mes sens! Quel frémisse» ment me saisit! Mon sang se glace dans mes » veines. Adieu, adieu pour jamais «.

Monsieur de R.... désespéré d'avoir perdu tout ce qu'il aimoit, par une retraite si cruelle, ne peut résister à sa douleur; il meurt; & peu de tems après, son amante le suit au tombeau.

Romans Anglois.

Je joins aux Ouvrages de fiction, composés par Madame D'***, les titres de trois petits *Romans Anglois*, qu'elle a traduits en notre langue, & réunis en un seul volume. Les deux premiers, tirés des Lettres Persannes, données

en Anglois par M. Littleton, sont l'*Histoire d'Abdallah* & celle de *Polydore*. Le troisieme, qui fait partie des Œuvres de Madame Behn, connue en Angleterre par ses talens, est l'*Histoire d'Agnès de Castro*. Voilà, Madame, ce qu'il est nécessaire que vous sachiez, pour connoître tous les écrits d'une femme Auteur, qui joint la modestie au mérite, & les connoissances profondes, au goût délicat d'une Littérature agréable & légere.

Je suis, &c.



LETTRE XXXVI.

Madame
Saint-
Germain.

C'EST au desir de connoître les Poëtes Anglois, & à l'envie de s'occuper, que le Public est redevable d'un petit Ouvrage, qui place Madame de Saint-Germain parmi les femmes qui ont écrit en françois. Elle-même nous l'apprend, dans la Préface qu'elle a mis à la tête des *Lettres d'Henriette & d'Emilie.* » On m'avoit souvent parlé, dit-elle, du stile » pur & élégant d'Adisson, des pensées subli- » mes de Milton & de Shakespear, des expres- » sions fleuries de Thomson, de la clarté & de » la noble simplicité de Pope : je conçus le pro- » jet de lire ces Auteurs dans leur langue natu- » relle : je me mis donc à l'apprendre. D'abord, » les difficultés penserent me décourager ; mais » il me falloit de la dissipation ; il étoit absolu- » ment nécessaire que je m'occupasse. Je m'obs- » tinai donc ; je persistai ; enfin je parvins à en- » tendre passablement bien ces Auteurs. Il me » tomba alors dans les mains plusieurs Romans, » parmi lesquels se trouva celui dont je donne » ici la version. Il me plut à la lecture. Je m'a- » musai à le traduire. Peu contente de ma pre- » miere copie, que j'avois faite à la hâte, je me » déterminai à en faire une seconde ; mais j'y » mis plus de tems ; j'étudiai mon original ; je » m'apperçus qu'il s'y trouvoit des passages qui » prêtoient au sentiment ; je les étendis. Je ren- » contrai des termes durs & hazardés, que je fis » disparoître ; je corrigeai quelques fautes de

» Géographie, & même des contradictions. Enfin je me mis à la place de l'Auteur, que je soupçonne être une femme; je fis ce que je m'imaginai qu'elle auroit dû faire; je changeai; je retranchai; j'ajoutai; en un mot, quand je crus que l'Ouvrage pouvoit se lire, je l'envoyai à l'impression ».

Les *Lettres d'Henriette & d'Emilie* ne sont donc point une simple traduction; & je puis, Madame, entrer dans un plus long détail, que si Madame de Saint-Germain n'en avoit fourni que le stile. L'Ouvrage est à elle en partie; & dans l'impossibilité de distinguer ce qui lui appartient, je vais vous faire connoître le fond même du Roman. Il s'agit de deux amies qui se confient leurs secrets. Henriette demeure à Londres; c'est une de ces femmes folâtres, étourdies, pleines d'elles-mêmes, qui mesurent leur amour propre sur le nombre de leurs adorateurs, & qui, par sympathie, préferent toujours les plus étourdis aux plus sages. Sir Georges & Sir Lorewel sont les plus assidus de ses Amans; le premier, ami des plaisirs, ne propose que des jeux, des divertissemens, des promenades, & plait par-là, plus que le second, qui, quoique très-complaisant, ne parle que le langage de la raison, de la sagesse & du sentiment.

Lettres d'Henriette & d'Emilie.

Emilie, l'amie d'Henriette, vit à la campagne, où elle s'est retirée par goût; les livres, le spectacle de la nature font ses plus chers amusemens. Son cœur, libre de toute passion, la fait jouir d'une tranquillité parfaite. Elle répond aux folies d'Henriette avec autant d'esprit que de prudence, & lui prédit que malgré son aversion apparente pour M. Lorewel, qu'elle se plait

à maltraiter, elle sera forcée un jour, de reconnoître son mérite & de lui rendre justice. Cependant on est toujours prévenu en faveur de Sir Georges. Il est aimable, amusant; il sait toutes les modes & toutes les nouvelles. Cependant une aventure le fait connoitre d'Henriette & de sa mere. Une jeune Françoise, nommée Laurinda, que le perfide Sir Georges a séduite, attirée en Angleterre, & abandonnée lâchement, se présente pour être femme-de-chambre d'Henriette. Peu de jours après, elle voit entrer Sir Georges dans la chambre de sa nouvelle maîtresse. Sa vue la trouble & la fait évanouir. Sir Georges se retire: Laurinda fait le récit de ses perfidies. Le lendemain, la mere d'Henriette, du consentement même de sa fille, interdit à Sir Georges l'entrée de sa maison.

Vous voilà, Madame, suffisamment instruite du fond du Roman; il n'est plus question que de vous faire part de quelques détails. » J'aurois » répondu plutôt à votre agréable lettre, dit » Henriette à son amie, si je n'en avois pas été » empêchée par l'accident fâcheux, que j'ai » souffert depuis ma derniere. Vous m'aviez » recommandé de ne pas trop me lier avec Miss » Flareit. J'aurois bien fait d'écouter vos con» seils; mais ma folie m'aveugloit; je la croyois » incapable de la bassesse dont j'ai pensé être la » victime. Que je me trompois! Vous vous rap» pellez peut-être, que je lui avois promis de pas» ser la journée chez elle. J'y allai en effet: » nous nous amusâmes beaucoup: je n'eus » lieu de me douter de rien, jusqu'à quatre heu» res: la porte s'ouvrit alors; & Sir Georges » entra dans la chambre où nous étions. Je fus » saisie d'une frayeur extraordinaire. Je donnai

» à entendre par mes regards à Miss Flareit, que » je n'étois pas à mon aise ; mais elle fit semblant de ne pas s'en appercevoir. Sir Georges » s'approcha de moi. Je désirois fort, me dit-il, » Mademoiselle, de trouver l'occasion de me » justifier vis-à-vis de vous ; Miss Flareit a eu la » bonté de me la procurer. Puis-je vous prier, » continua-t'il en se tournant de son côté, de me » permettre de parler à Mademoiselle en particulier ? Ah ! pour l'amour de Dieu, m'écriai-je en m'adressant à elle, ne me laissez pas seule » avec Monsieur ; je ne m'y crois pas en sûreté ; » je le soupçonne d'avoir des intentions déshonnêtes. Ma détestable compagne ne me regarda » seulement pas ; au contraire, elle sortit précipitamment. Représentez-vous la circonstance » critique où je me trouvois : il me tenoit pressée dans ses bras. Non, je ne puis vous rendre » mon embarras. Il me suffira de vous dire que » toutes mes larmes, que mes cris, que mes prieres même furent inutiles. Il ne me fut point » possible de me débarrasser : j'allois être la malheureuse victime de son infâme brutalité ; mais » il entendit du bruit sur l'escalier : il me laissa » aussitôt pour aller pousser les verroux de la porte. Le Ciel me fut favorable ; il n'en eut pas le » tems. Je vis entrer, malgré la forte résistance » de ce méchant homme, une personne que je » reconnus, à la voix, pour M. Lorewel. Ah ! misérable, s'écria-t'il, je viens bien à propos pour » empêcher ton crime. Ne rougis-tu pas de déshonorer le nom que tu portes ? N'en es-tu pas » honteux ? Sir Georges voulut marmoter quelque chose dans ses dents ; mais M. Lorewel » tira son épée, & le menaça de l'en percer, s'il » ouvroit la bouche, & s'il ne sortoit aussitôt.

» Cette apostrophe fut sans réplique. Il se retira
» dans le moment, tout confus ; il descendit mê-
» me l'escalier avec beaucoup de précipitation.
» Le compâtissant M. Lorewel s'approcha de
» moi, & me regardant d'un air tendre ; ô Ciel,
» s'écria-t'il ; quoi, c'est vous ! je suis assez heu-
» reux pour vous sauver l'honneur ? J'étois alors
» si foible, que je ne pus lui répondre. Voyant
» l'état où j'étois, il courut lui-même chercher
» un carrosse où il me mit. Il eut la complaisan-
» ce de me reconduire chez moi. Que d'atten-
» tions n'eut-il pas pendant tout le chemin !
» C'étoit avec une tendresse toute particuliere,
» qu'il me soutenoit, me prenoit dans ses bras,
» me rappelloit à la vie ; car je tombois à cha-
» que instant en défaillance. Ma mere fut fort
» allarmée quand elle me vit arriver toute ab-
» battue. Elle ne fut pas moins surprise de voir
» M. Lorewel avec moi : mais ce digne ami la
» tira bientôt de l'inquiétude où elle étoit, en
» lui apprenant, ainsi qu'à moi, que mes cris
» l'avoient allarmé, comme il passoit par hazard
» devant la maison de Miss Flareit ; qu'il étoit
» monté, & m'avoit arraché des bras de l'infâ-
» me Sir Georges. Il ne resta que quelques mi-
» nutes avec nous. En nous quittant, il promit
» de revenir le lendemain matin, pour savoir si,
» comme il l'espéroit & le souhaitoit, je serois
» entierement revenue de ma frayeur. . . . .
» Quelques jours après, M. Lorewel nous apprit
» que Sir Georges avoit épousé une fille de joie.
» Cette fille avoit loué des braves pour l'intimi-
» der. Il s'agissoit de se battre, ou de donner sa
» main à cette fille ; il préféra le pis-aller. Il est
» instruit de la supercherie ; mais le mal est sans
» remede ; il ne peut plus s'en défendre ; il est

» lié pour toujours avec elle. Il a encore si grande
» peur des menaces qu'on lui a faites, ajouta M.
» Lorewel, qu'il se soumet, sans la moindre ré-
» sistance, aux volontés de la nouvelle Lady-
» Townly. Elle exerce sur lui le pouvoir le plus
» tyrannique ».

Il n'est pas nécessaire, Madame, de vous dire qu'Henriette, devenue sage & raisonnable à ses dépens, épouse M. Lorewel. Quant à son amie, elle trouve à la campagne un de ces caracteres heureux, faits pour le bonheur d'une femme, & ne balance pas à le prendre pour mari.

Ces lettres, Madame, font aimer la vertu & haïr le vice, & ne peuvent par conséquent qu'être très-utiles aux personnes, dans les mains desquelles elles peuvent tomber. Il y a de l'intérêt, de la naïveté, & de ce naturel qui annonce, dans l'Auteur, un esprit sage & un cœur sensible.

Je crois, Mad. de Saint-Germain née à Paris; & sans avoir l'honneur de la connoître personnellement, je sais qu'elle vit avec des gens de mérite, & qu'elle fait l'agrément de sa société. Je rapporterai ce qu'elle dit d'elle-même, dans la Préface déjà citée.

» Ennuyée, dégoûtée de ces plaisirs plus brillans
» que solides, lasse de ces tourbillons du monde,
» où l'ame n'est point à elle-même, & où le cœur
» n'est jamais parfaitement content, je voulus
» goûter les plaisirs de la retraite. Quoique moins
» brillans que ceux que je venois d'abandonner,
» ils ne laisserent pas de donner à mon ame, une
» satisfaction que je n'avois point encore trouvée
» dans le monde. Je me livrai toute entière à
» mes réflexions; je passai en revue toutes les
» scenes que j'avois vu jouer sur ce vaste Théâtre;
» je tirai des conséquences. A la fin, comme la

» femme, ainsi que l'homme, est faite pour s'en-
» nuyer tôt ou tard, ou des mêmes amusemens,
» ou des mêmes occupations, l'ennui me prit :
» quelqu'effort que je fisse, je ne pus m'y souf-
» traire; j'allois y succomber, quand il me vint une
» idée, dont je me trouvai fort bien dans la suite«.

Cette idée, Madame, fut d'apprendre l'Anglois; & de la connoissance de cette langue, est né le desir de faire passer dans la nôtre, les lettres dont je viens de vous rendre compte.

(Anony-
.) Pensées
antes.

Une autre femme, sans se faire connoître, avoit publié quelques années auparavant, un Recueil de *Pensées errantes, avec quelques lettres d'un Indien*. Ce livre n'est autre chose, que la Préface d'un autre qui ne paroit point encore. L'Auteur compose, ou feint de composer une histoire; & comme cette histoire doit contenir des Episodes, des dissertations, des réflexions, des raisonnemens qui couperoient & refroidiroient le récit, il a pris le parti de détacher tout cela, & de l'insérer dans cette Préface, avec des lettres alphabétiques, qui serviront de renvoi, & qui se trouveront également dans le cours de l'histoire, pour y ramener ceux qui voudront savoir l'à-propos.

Dans les lettres qui terminent cette brochure, on suppose qu'un Indien, nommé Zurac, transporté dans nos climats, à la suite d'un riche Espagnol, est censé écrire à un autre Indien de ses amis; le traitement qu'il reçoit en Espagne, & les efforts de son maître, pour lui faire embrasser la Religion chrétienne, tout lui paroît d'abord absurde & révoltant. Peu-à-peu, la lumiere de l'Evangile éclaire son esprit. Alvarès, son maître, le fait baptiser, lui donne la liberté, & le comble de richesses Pour s'instruire des mœurs & des usages des Chrétiens, Zurac voyage avec les en-

fans de ſon ancien maître. Après avoir parcouru l'Eſpagne, il arrive dans la Capitale de l'Italie. Il eſt frappé du Tribunal de l'Inquiſition, & fait à ce ſujet des réflexions qui ſe trouvent partout, & qu'on ne ſe ſoucie plus de trouver nulle part. J'en dis autant de toutes les penſées qui font la principale partie du Recueil ; & ce livre, tout petit qu'il eſt, me paroit encore trop grand, pour l'utilité dont il peut être.

Anonime.

Voici Madame, encore des réflexions par une autre femme qui ne ſe nomme point. A l'en croire, elle a peu d'agrémens dans l'eſprit & dans la figure ; & ſe ſentant étrangere dans la ſociété, elle a cru devoir renoncer à tous les plaiſirs qui ſont le partage de ſon ſexe. Libre, maîtreſſe d'elle-même, elle s'eſt occupée à réfléchir ; elle a commencé par s'étudier. Elle convient qu'elle s'eſt trouvé un nombre infini de défauts, & que c'eſt en conſéquence, qu'elle a fait une partie des réflexions qu'elle donne au jour. » Mon ignorance, dit-elle, peut, ſans doute, m'avoir fait » prendre pour des découvertes, les idées que » tout le monde a eues comme moi. Peut-être » auſſi ai-je mal vu les hommes, en les analyſant » d'après ma façon de voir, d'après mes ſenſations, mes paſſions, mes imperfections ; c'eſt » ce que j'ignore ; & c'eſt cette incertitude, qui » m'a déterminée à prendre le Public pour juge, » avec la précaution néceſſaire de lui cacher mon » nom, pour lui éviter les préventions, & pour » me ſouſtraire perſonnellement à la critique ; » c'eſt un des meilleurs conſeils que m'ait jamais » donnés mon amour propre ».

Réflexions hazardées.

Ces réflexions embraſſent une infinité de ſujets. Ce ſont des morceaux détachés qui n'ont pas de liaiſon entr'eux. Le premier objet

eſt le monde. On examine d'abord le cœur ; on répéte ce qu'on en a dit ſouvent ; on nous ramene à la ville ; on entre dans les cercles ; ici l'Auteur varie un peu plus ſes tableaux ; & voici ce qu'on en peut conclure. » Lorſqu'on rapproche tous les agrémens du monde, qu'on ſupprime tous ſes dangers, tous ſes dégoûts, toutes ſes mortifications, & qu'on n'enviſage que ſes plaiſirs réunis, cela fait un tableau charmant ; c'eſt comme un Peintre qui fait le portrait d'une femme laide, & qui tâche d'en faire un joli tableau ; il fait en ſorte de conſerver l'expreſſion de chacun de ſes traits en les rectifiant ; il leur prête des graces, ſupprime ce qu'ils ont de déſagréable & de difforme ; enfin, il embellit avec tant d'art cette laide femme, qu'on la reconnoit, quoiqu'effectivement ſes traits ſoient tout différens ».

Qu'entend-on par le mot de probité, demande l'Auteur? Parcourez le monde & les différens états, vous n'entendrez parler que de cette vertu ; chacun s'en pique ; mais eſt-on honnête homme en trompant ſon ami dans un marché de bijoux, en ſéduiſant ſa femme & ſa fille, en vendant les emplois & les graces, en donnant quelquefois avec profuſion, mais en ne payant pas ſes dettes? Toutes ces choſes ſe pardonnent dans le monde ; on n'accuſe pas ceux qui agiſſent ainſi, de manquer de probité.

Ce peu de traits ſuffit pour donner une légere idée de ces *réflexions hazardées d'une femme ignorante, qui ne connoit les défauts des autres que par les ſiens, & le monde que par les relations & par oui dire*, en deux parties *in*-12.

Je ſuis, &c.

Fin du Tome quatrieme.

